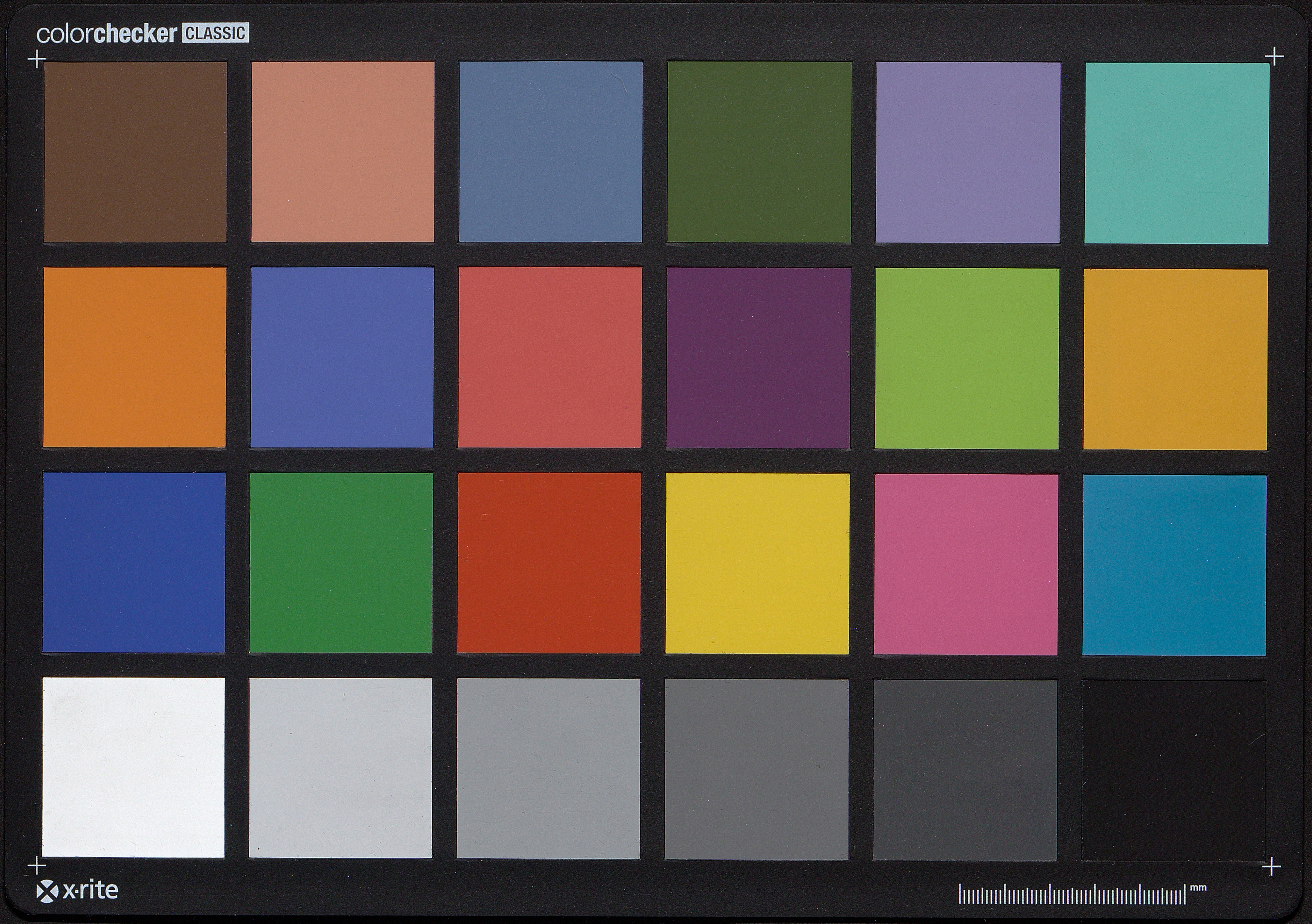

colorchecker CLASSIC
x·rite
mm

Prose grecque

I

Les Ioniens

Rédaction provisoire d'anciennes notes. 1887/8.

Notre commencement n'est pas un commencement. La poésie ayant chez les Grecs précédé la prose, il faut chercher chez les poëtes, sinon l'origine, du moins les antécédents, de la prose.

Cela est vrai pour le fond des idées et même, jusqu'à un certain point, pour la forme, l'expression.

Quant au fond des idées, il va sans dire que, longtemps avant les Hécatée et les Hérodote, les Grecs avaient été curieux de leur passé, curieux aussi de connaître les autres peuples, les autres pays. De même ils n'avaient pas attendu la venue

..

de Thalès et de Pythagore pour essayer
de se rendre compte, tant bien que
mal, des forces actives de la nature
qui entoure l'homme, qui l'étreint,
qui souvent le domine et l'accable,
et aussi de ces forces qui s'agitent
dans son propre sein, qui règlent ou
qui égarent sa conduite. Enfin
longtemps avant Pisistrate et Périclès,
ils avaient eu, non seulement des
hommes éloquents, mais aussi des
poètes capables de fixer et de conserver
l'image de cette éloquence spontanée.

Que la poésie épique
tienne lieu d'histoire et de géographie,
cela n'a pas besoin d'être prouvé.
Tout lecteur d'Homère sait aussi que
ses héros ne sont pas moins orateurs

que batailleurs[1] et que ses poèmes contiennent de nombreux et beaux discours. Il faut ajouter, ce qui n'est pas moins vrai, que les poètes sont ~~aussi~~ les premiers penseurs et que, sans les compter au nombre des philosophes, on peut dire qu'ils tiennent lieu des philosophes dans les temps primitifs. Anaxagore disait que dans le principe tout était mêlé ensemble; j'ignore l'origine du monde, mais les vues d'Anaxagore peuvent bien s'appliquer aux origines de la littérature. Toutes les tendances de l'esprit, tous les genres, qui se sépareront plus tard, se trouvent d'abord confondus dans la poésie du premier âge. ~~Les anciens~~ Les anciens eux-mêmes considéraient leurs poètes pendant longtemps comme des oracles de science et de sagesse. Le mot qui désignera plus tard les savants et les sages

ὁμοῦ πάντα

1) Μύθων τε ῥητῆρ' ἔμεναι πρηκτῆρά τε ἔργων (Il. 9, 443)

σοφοί, terme qui répond à la fois à *docti* et à *sapientes*. Pindare s'en sert habituellement pour désigner les poètes. Protagoras, mis en scène par Platon dans le dialogue qui porte son nom (p. 316 D.) soutient qu'Homère,

πρόσχημα ποιεῖσθαι καὶ προσκαλύπτεσθαι ποίησιν.

Hésiode, etc, étaient des philosophes qui déguisaient leur science sous les formes de la poésie. Strabon ne répète pas seulement la thèse de l'astronome Hipparque, suivant

ἀρχηγέτην εἶναι τῆς γεωγραφικῆς ἐμπειρίας (I, comm.)

laquelle Homère était le père de la géographie, mais il assure que la poésie était une espèce de philosophie primitive. Sans doute Strabon et

οἱ παλαιοὶ φιλοσοφίαν τινὰ λέγουσι πρώτην τὴν ποιητικήν (I, 2, 3, p. 15)

les stoïciens prêtaient à Homère

leurs propres idées et poussaient à un excès ridicule ce que Platon et Aristote avaient dit avec plus de mesure et de justesse.[1] Il est très vrai que plusieurs mythes, surtout les mythes ~~cosmologiques~~ théogoniques, contiennent comme des aperçus de philosophie de la nature. Quant aux vues sur la nature humaine, aux règles de conduite, aux préceptes de morale, il est plus évident encore que les poètes ont préludé aux philosophes. Ils ne se contentent pas de peindre, ils expliquent aussi à leur façon la vie humaine, font une part à notre liberté d'action et reconnaissent à la fois notre dépendance ~~d'une~~ de puissances supérieures, mystérieuses; ils ont ~~[illegible]~~ opinions sur ce qui fait la vertu de l'homme, de la femme, de l'esclave, et sur ce qui les fait tomber dans le vice. On peut tirer d'Homère une ébauche de morale, et de psychologie. Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non, Planius et melius Chrysippo et Crantore dicit.

1/ Platon, Cratyle, p. 402 A.
Aristote. Métaph. I, 3, p. 983, b, 27.

2B

Cette filiation qui rattache la science à la poésie n'exclut point qu'il n'y ait eu de bonne heure antagonisme entre ces deux manifestations de l'esprit humain. Les philosophes et les historiens aiment à critiquer les poètes, ces anciens maîtres et éducateurs de la nation, qu'ils voudraient supplanter. Ils réclament pour eux-mêmes le nom de σοφοί. A peine éclose, la raison se révolte contre l'imagination, l'enfant bat sa nourrice.

Quant à l'expression, au style, l'influence de la poésie sur la prose naissante était inévitable. Quelques philosophes parmi les plus anciens écrivaient en vers, et les prosateurs eux-mêmes n'arrivèrent qu'à la longue

à s'affranchir de l'imitation des poètes et à fonder le style de la prose.

Comme la poésie, la prose aussi va de pays en pays, de dialecte en dialecte, de genre en genre; ses divisions répondent, moins rigoureusement, il est vrai, à l'ordre des temps.

Prose ionienne

Prose dorienne, secondaire. [illegible] philos. de la grande Grèce. [illegible], venu à [illegible]. Prose attique.

Historiens et philosophes. Orateurs plus tard, attiques.

Comparaison entre ces trois divisions. — oui.

La prose littéraire des Grecs apparaît ~~au milieu~~ dans la première moitié du VIième siècle. Pourquoi si tard, après une longue évolution poétique? On a rattaché ce fait à une cause tout accidentelle. Depuis la fin du VIIième siècle la mystérieuse Egypte s'était ouverte aux Grecs, les hoplites hellènes avaient procuré à Psammétique la victoire sur ses compétiteurs. Maître du pays, il permit aux Milésiens et aux autres Grecs de s'établir dans la basse Egypte. A partir de ce moment les relations commerciales s'étant multipliées, le papyrus se répandit dans la Grèce. Or le papyrus était une matière beaucoup plus commode et moins dispendieuse que les peaux préparées, espèce de parchemin διφθέραι

Il est également vrai que,

dont on s'était servi jusque là pour la reproduction des textes. Si la poésie se transmet aisément de vive voix, la prose a besoin de l'écriture, qu'elle n'est pas sans le livre. Cependant il y eut un certain nombre de livres en Grèce avant que l'usage du papyrus y fût répandu, et sans contester que le papyrus ait secondé le développement de la prose littéraire, gardons-nous d'exagérer son influence; d'autres causes, plus profondes, agirent sur l'esprit des Grecs. La réflexion se réveillait, la pensée mûrissait, l'imagination cédait peu à peu le pas à la raison. Plusieurs symptômes attestent ce progrès. Le VIème siècle est l'époque des Solon, des Phocylide, des Théognis,

de la poésie sentencieuse. Les apophtegmes de ceux qu'on appelle les Sept sages ressemblent aux sentences des poëtes gnomiques : D'une sagesse toute pratique, sans avoir rien qui ressemble à un système philosophique, ils s'élèvent cependant au dessus de la sagesse populaire déposée dans les apophtegmes qu'on appelle proverbes. Ésope a été rapproché avec raison des sept sages ; ses fables, fictions ingénieuses qui ne furent ni chantées, ni rédigées en vers, tiennent le milieu entre la prose et la poésie.

Dès la seconde moitié du VIIème siècle on voit apparaître les premiers essais de législation écrite. Zaleucos et Charondas en Italie et en Sicile,

3D

Dracon à Athènes, Pittacos à Mitylène, rédigent des lois ; la législation de Solon est plus complète, plus détaillée. Si l'œuvre de ces législateurs ne nous est connue aujourd'hui que par des résumés et un petit nombre de fragments textuels, un hasard inespéré a rendu tout récemment à la lumière, les lois de Gortyne dans une rédaction qui [tout] ~~n'est~~ [n'étant] [peut-être pas] ~~certainement~~ pas plus ~~récente~~ [ancienne] que la [fin du] ~~VIème~~ siècle, conserve une saveur tout archaïque.

Voilà de la prose, elle n'appartient pas il est vrai à la littérature proprement dite, mais on ne peut expliquer son apparition à cette époque par l'introduction du papyrus. Elle fut gravée sur la pierre ou le bois.

Quant aux livres en prose, ils sont historiques ou philosophiques, plus tard aussi oratoires. Au début on peut distinguer deux séries parallèles, les conteurs, historiens et géographes, d'un coté, les penseurs de l'autre. Commençons par ces derniers, cela sera plus commode. En plaçant après eux les premiers historiens, nous pourrons passer de ces derniers immédiatement à Hérodote, le premier prosateur dont l'oeuvre ait été conservée.

(Obscurités, difficultés.)

Il est bien difficile de se faire une idée nette de ce que c'était que ces anciens penseurs de la vieille Grèce. Nous ne pouvons guère juger de leur style, vu que les fragments textuels sont d'une

rareté extrême. Pour ce qui est de leurs idées et de leurs systèmes, nous avons bien un certain nombre de renseignements, mais ils sont sujets à caution, et ~~sinon~~ ceux-là même qui ne sont pas tout à fait faux ne peuvent passer que pour vrais à demi. C'est qu'il était difficile aux rapporteurs de se mettre à la place de ces penseurs novices et de ne pas leur prêter des distinctions et des conceptions d'une philosophie plus avancée. Les notions qui nous ont été transmises remontent, il est vrai, à une excellente autorité, celle de Théophraste, qui avait consacré un volumineux ouvrage composé de seize ou de dix-huit livres aux opinions des physiciens[1],

1) Φυσικῶν δοξῶν en 16 livres. Si 18 l. sont donnés au Περὶ φυσικῶν [Diog. L. V, 46, cf. 48] c'est peut-être que les 2 livres Φυσικῶν ἐπιτομῆς y auront été compris. [Diels.]

Mais les deux compilations conservées, celles qui portent le nom de Plutarque et celle qui forme le premier livre des Églogues [Ἐκλογαί] de Stobée [Ἐκλ. φυσικαί], ainsi que la plupart des données éparses dans beaucoup d'auteurs, ne dérivent que très indirectement de l'ouvrage de Théophraste, à travers des recueils de plus en plus abrégés. H. Diels a débrouillé cette filiation avec beaucoup de sagacité dans ses Doxographi graeci; ~~tout de il a même essayé de reconstituer le 2ième recueil, celui d'un certain Aëtios, qui paraît avoir fait, vers la fin du 1er siècle avant notre ère, l'abrégé d'un abrégé de Théophraste~~.

Placita philosophorum
Περὶ τῶν ἀρεσκόντων τοῖς φιλοσόφοις. (5 l.)

Un stoïcien de l'école de Poseidonios avait fait un extrait du grand ouvrage de Théophraste. Plus tard, probablement vers la fin du Ier s. après J.-Chr., un certain Aëtios abrégea cet abrégé. Ἀέτιος

C'est ce dernier recueil, la source des compilations que je viens d'indiquer, que Diels a essayé de reconstituer.

40

Il faut ajouter que rien n'est plus obscur et plus controversé que les dates de ces vieux philosophes en sorte que les questions de priorité et de dépendance ont été diversement résolues par les savants qui s'occupent de ces matières.

Φυσικοί

En général ces premiers penseurs observaient les phénomènes de la nature, surtout les phénomènes célestes, et cherchaient à les expliquer. Ils faisaient à leur façon de l'astronomie, de la géographie, et construisaient des hypothèses sur les origines des êtres vivants et de l'homme. On voit que les tremblements de terre, les crues extraordinaires du Nil, les coquillages ou empreintes de coquillages (trouvés) dans l'intérieur des terres,

Les propriétés de l'aimant, d'autres faits extraordinaires, excitaient leur curiosité. Mais leur ambition visait plus haut, ils tendaient à ramener toute la variété de l'univers à l'unité d'une substance primordiale. Leurs systèmes sont d'une audace naïve, et n'ont rien de scientifique, mais la pensée qui dicta ces systèmes est un remarquable effort de l'esprit humain. *

la pierre de Magnésie, ἡ Μαγνῆτις λίθος,

Au fond ces premiers philosophes, ces φυσικοί, s'occupent toujours du vieux thème poétique de la Cosmogonie, mais en se débarrassant de l'enveloppe fantastique du mythe autant qu'on pouvait le faire alors ; aussi leurs vues peuvent elles être rapprochées de celles des

* Diogène d'Apollonie (de Crète, ce semble), contemporain d'Anaxagore, mais ramenant, comme Anaximène, l'univers à un principe unique, l'air, exprime avec une grande netteté ce besoin d'unité.

Fr. 2 Ἐμοὶ δὲ δοκέει, τὸ μὲν ξύμπαν εἰπεῖν, πάντα τὰ ἐόντα ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ ἑτεροιοῦσθαι (provenir par métamorphose), καὶ τὸ αὐτὸ εἶναι. καὶ τοῦτο εὔδηλον. Εἰ γὰρ τὰ ἐν τῷδε τῷ κόσμῳ (mot [illegible]) ἐόντα νῦν, γῆ καὶ ὕδωρ καὶ τἆλλα ὅσα φαίνεται ἐν τῷδε τῷ κόσμῳ ἐόντα, εἰ τούτων τι ἦν τὸ ἕτερον τοῦ ἑτέρου ἕτερον ἐὸν τῇ ἰδίῃ φύσει (diff. par une diff. de nature, diff. essentielle) καὶ μὴ τὸ αὐτὸ ἐὸν μετέπιπτε πολλαχῶς καὶ ἑτεροιοῦτο, οὐδαμῇ οὔτε μίσγεσθαι ἀλλήλοις ἠδύνατο οὔτε ὠφέλησις τῷ ἑτέρῳ οὔτε βλάβη [εἶναι]. οὐδ'

5B

vieux poètes. Ces derniers divinisaient la nature, les philosophes Ioniens animent la matière : cela se ressemble. Les uns et les autres voyaient la vie circuler dans l'univers ; aux yeux des philosophes aussi rien n'est inanimé ; la distinction entre le corps et l'âme, entre l'esprit et la matière, n'existe pas encore pour eux ; aussi serait-ce un anachronisme que de les appeler matérialistes.

Les anciens ont déjà dit que le système de Thalès se trouvait ~~déjà~~ renfermé en germe dans les vers homériques, où Océan est ~~nom~~ proclamé l'origine des dieux et l'origine de toutes choses.[1] De même on peut dire avec une certaine vérité que le chaos primitif de la théogonie hésiodique prélude aux

[1] Ὠκεανόν τε θεῶν γένεσιν καὶ μητέρα Τηθύν (Il. 14, 201)
Ὠκεανοῦ, ὅσπερ γένεσις πάντεσσι (au ventre) τέτυκται (Ib. 246)

οὔτε φυτὸν ἐκ τῆς γῆς φῦναι οὔτε ζῷον οὔτε ἄλλο γενέσθαι οὐδέν, εἰ μὴ οὕτω συνίστατο ὥστε ~~ἂν εἶναι~~ ταὐτὸ εἶναι· ἀλλὰ πάντα ταῦτα ἐκ τοῦ αὐτοῦ ἑτεροιούμενα ἄλλοτε ἀλλοῖα γίνεται καὶ εἰς τὸ αὐτὸ ἀναχωρεῖ.
(issues par métamorphose du même principe changeant ~~sans cesse~~ tour à tour et retournant à l'origine identique)

théories d'Anaximandre et d'Anaxagore.

Quelques hardies que soient les conceptions cosmogoniques des vieux phil. grecs, il convient cependant de rabattre quelquechose de notre étonnement. Pour nous la terre est devenue infiniment plus petite depuis que nous l'avons exactement mesurée et que nous la parcourons avec une rapidité inouie jusqu'ici. ~~Mais~~ D'un autre côté l'univers s'est étendu démesurément, la grandeur des corps célestes, les profondeurs infinies du ciel ont de quoi confondre toute imagination. Pour la plus haute antiquité le ciel ne s'étendait pas plus ~~haut~~ loin que la terre et il est sorti d'elle. Hésiode dit : "Géa enfanta Uranos, égal à elle même." Sans doute les philosophes ne tardèrent pas à corriger cette conception enfantine, mais pour eux aussi le monde ne s'étendait pas plus loin que la portée de leurs yeux. Ils ne se doutaient pas du volume des corps célestes, ni des distances qui les séparent. La terre, au centre du monde, en ~~était~~ formait toujours la masse principale. Beaucoup pensaient que les feux du ciel étaient nourris par les émanations de la terre. Le soleil et les étoiles rentraient donc pour eux dans l'atmosphère terrestre. L'idée de l'unité de la matière répandue dans l'univers était donc pour ces âges ignorants moins audacieuse qu'elle ne nous paraît aujourd'hui

ἶσον ἑαυτῇ

à peu d'exceptions près,

idée enfantine, qui ressemble qq. peu à la croyance que la fumée des victimes montait au ciel et était un régal pour les dieux.

5D

Φερεκύδης ὁ Σύριος.

Quand les érudits d'Alexandrie rassemblaient et classaient les trésors de la littérature grecque, ils ne trouvèrent aucun ouvrage en prose plus ancien qu'un livre de Phérécyde de Syros intitulé Θεολογία ou bien Ἑπτάμυχος (ce second titre est différemment expliqué.) On plaçait ce Phérécyde ~~vers~~ avant le milieu du VIème siècle et le titre de premier prosateur ne lui était disputé que par Cadmos de Milet, chroniqueur obscur, dont l'écrit s'était perdu de bonne heure. Le livre de Phérécyde était une Cosmogonie; la pensée de l'auteur s'enveloppait encore du langage mythique, quoique tout chez lui ne fût pas exprimé de cette façon; c'est là l'idée qu'Aristote nous donne de son ouvrage[1], et qui est confirmée par

ὁ Σύριος (οὐκ Σύρος)

1) Aristote, *Métaph.* N, 4, 1091, b, 8, dit que, à la différence de τῶν θεολόγων τῶν νῦν τινες, qui regardent τὸ ἀγαθὸν καὶ τὸ καλόν comme le produit du développement de la nature, et des vieux poëtes qui préludent à cette opinion [c'est la théorie évolutioniste], ~~Phérécyde regardait le premier principe~~ οἱ γε μεμιγμένοι αὐτῶν [καὶ] τῷ μὴ μυθικῶς ἅπαντα λέγειν, οἷον Φερεκύδης καὶ ἕτεροί τινες, τὸ γεννῆσαν πρῶτον ἄριστον τιθέασι.

le peu qui en reste. En voici le début: «Zès et Khronos étaient toujours, [et mais Chthonié prit le nom de Gé (Γῆ), quand Zès lui eut conféré ses dons». On suppose que Zès est le ciel suprême la voûte des étoiles fixes, et que Khronos (ou Chronos?) désigne le ciel inférieur, l'espace où se meuvent les sept astres régulateurs du temps. Quant au don que Terre reçut de Zeus, il est expliqué par cet autre fragment: «Zès fait un vêtement grand et beau et il y brode Gé et Ogen, et les branches (?) d'Ogen.» 2) Il semble que Chthonié se trouve ainsi divisée en Terre féconde et Océan. Ailleurs on lit que ce vêtement se trouve étendu sur un chêne ailé, [image que l'on entend de la charpente de la terre planant dans l'espace.

[ainsi que Chthonié;
ÇA

Je crois qu'il faut lire Χρόνος, en écrivant Κρόνος, l'époux de Ῥῆ, pour la dynastie mentionnée plus bas.

[δρῦς ὑπόπτερος

1) Ζὴς μὲν καὶ Κρόνος (Χρόνος) ἦσαν ἀεὶ καὶ Χθονίη. Χθονίῃ δὲ ὄνομα ἐγένετο Γῆ, ἐπειδὴ αὐτῇ Ζὴς γέρας διδοῖ. DL. I, 119. Cf. Revue de Philol. II (1878) p. 84 sqq.

2) Ζὴς ποιεῖ φᾶρος μέγα τε καὶ καλὸν, καὶ ἐν αὐτῷ ποικίλλει γῆν καὶ ὠγηνὰ καὶ τὰ ὠγήνου δώματα. Clém. Strom. VI, p. 264. Stellen proposa νάματα. Peut-être δάσματα (forme citée par Harpocrat.) (qui s'explique par διαμερίσματα) (Στύξ) Ὠκεανοῖο κέρας· δεκάτη δ' ἐπὶ μοῖρα δέδασται. Cf. Hés. Théog. 789.

6B

Tout cela n'est pas clair; nous nous trouvons dans le crépuscule mythique qui marque la transition entre la poésie et la philosophie; il ne fait pas encore jour. Je ne sais trop quel rôle jouaient chez Phérécyde les éléments, feu, souffle, eau; mais je vois que les dieux sont mis en avant, comme chez Hésiode. Parmi ces dieux, on croit apercevoir, comme chez Hésiode, trois dynasties, Ophion (le dieu serpent) et Eurynomé, puis Κρόνος et Ῥέη, enfin Ζῆς.[1] Cependant ce dernier figurait déjà à l'origine du monde, en tête des êtres divins; c'est lui qui organise l'univers, qui jette le beau voile brodé sur la charpente de la terre. Ophion est rebelle à l'ordre établi par Zès[.

πῦρ, πνεῦμα, ὕδωρ

[Kronos aussi doit céder + le gouvernement à Zès. Zès est le dieu primitif à la fois et définitif.]

1) Ces trois dynasties divines sont chantées par Orphée dans Apoll. Argon. I, 503 sqq.

+ cf. le vers Orphique, déjà mentionné par Platon (Lois IV, 715 D) fr. 33 Abel.

Ζεὺς ἀρχή, Ζεὺς μέσσα, Διὸς δ' ἐκ πάντα τέτυκται.

Aristote, cité plus haut, attribue expressément à Phér. la doctrine que le premier principe, le père du monde, est ce qu'il y a de meilleur. On aurait un compromis entre la mythologie traditionnelle et des vues philosophiques plus récentes.

On trouvait chez Phérécyde la doctrine de la Métempsychose et ~~la nécessité pour l'homme des purifications~~ des souillures morales dont l'homme doit se laver par des purifications. Ceci rapproche Phérécyde de la secte des Orphiques, et des figures sacerdotales d'Epiménide de Crète et de Pythagore, lequel, suivant quelques uns, aurait été son disciple.

Les grammairiens citent quelquefois des mots et des formes employés par Phérécyde, qu'ils regardent comme le plus ancien représentant de l'Ionisme.

Bibliogr. F. G. Sturz, dans la préface aux frgs de l'historien Phérécyde de Léros (2e éd. Leipz. 1824)

Mémoire de L. Preller (Rh. Mus. 1846, p. 377-89. Réimprimé dans Ausgew. Aufs. Berlin, 1864)

J. Conrad, De Ph. S. aetate atque cosmologia. Bonn, 1856.

O. Kern, De Orphei, Epimenidis, Pherecydis Theogoniis. Berlin 1888.

Premiers philos. Bibl.

Ritter et Preller, Hist. phil. Graeco-Rom. ex fontium locis contexta. 1re éd. 1838 (avant la publ. des Philosophumena (1851) par Miller) — 4e éd. 1869. — 7e éd. par ~~Lortzing~~ Schultess, comm. en 1887.

Fr. phil. Gr. éd. Mullach. Bibl. Didot. 3 vol. 1860–80. Défaut d'ordre, de critique, d'intelligence ; et cependant utile. (Erreurs grossières signalées par Freudenthal, Theologie des Xenophanes, Breslau 1886, p. 38. M. attribue à Démocrite un morceau de Platon, à Solon une sentence de Salomon etc.)

(prof. à Dorpat)

Teichmüller, Studien zur Gesch. der Begriffe, Berlin 1874. Neue Studien ..., Gotha, 1878.

Paul Tannery, Pour l'histoire de la science hellène. De Thalès à Empédocle. Paris, 1887. On les avait surtout étudiés comme philosophes, T. met en avant leurs observations et recherches physiques.

(Thalès)

7 A

Le premier nom à inscrire dans la liste des prosateurs grecs après Phérécyde serait Anaximandre de Milet, contemporain du mystique de Syros ; mais toute l'antiquité place en tête des philosophes grecs le vénérable nom de Thalès, que nous ne pouvons passer sous silence, quoique ce penseur n'ait rien laissé par écrit. Il était lui aussi de Milet, cette Athènes ionienne, métropole d'une foule de colonies dans le Pont-Euxin, et plus tard aussi en Egypte, la ville la plus riche et la plus commerçante de l'Asie hellénique, avant le désastre qui la frappa quand elle se fut soulevée contre Darius, en 494. ~~Ses~~ Grâce aux relations avec l'Egypte et les pays de l'Asie,

78

des esprits curieux furent initiés à certaines connaissances astronomiques (On dit que Thalès prédit l'année d'une éclipse du soleil[1]), et purent importer dans la Grèce le gnomon et cette espèce de cadran hémi-sphérique concave qu'on appelait *Polos*.[2] Mais si l'Orient donna l'impulsion aux méditations des penseurs ioniens, il ne faut pas pour cela méconnaître l'originalité de leurs systèmes. Thalès figure à la fois parmi les sept sages de la Grèce, dont les sentences et les préceptes ont un caractère tout pratique, et parmi les philosophes spéculatifs qui méditèrent sur la nature et l'origine du monde.

[Marge :] deux instruments Babyloniens servant à la mesure du temps (le jour, du lever au coucher du soleil, divisé en 12) tige verticale projetant son ombre sur un plan horizontal,

1) Hérodote I, 74 ; Eudème, dans Clém. Al. *Strom.* I, 14. — Th. H. Martin, *Hist. de l'astronomie*, dans les *Mémoires de l'Institut* , relègue ce récit au nombre des légendes, parce qu'il manquait alors des données astronomiques nécessaires pour ces prédictions. Tannery, *Pour l'hist. de la science hellène*, p. 55 sqq., objecte que les observations des Chaldéens suffisaient pour annoncer comme possible des éclipses de soleil dans le courant d'une certaine année.

2) „Le polos était une demi-sphère concave ayant pour centre l'extrémité „d'un style" Tannery, ib., p. 82.

On sait que, suivant lui, les eaux sur lesquelles nage la terre étaient l'élément primitif, origine de toute chose ; la vertu nutritive de l'eau et le rôle qu'Océan joue dans les Théogonies peuvent avoir donné[1] lieu à cette doctrine. Dans la légende populaire, Thalès est devenu un rêveur ; absorbé dans la contemplation du ciel, il se laisse tomber dans un puits. Le peuple riait de lui ; mais il s'occupait de lui ; c'est là un honneur pour un philosophe.

(Anaximandre)

Thalès s'était encore conformé aux idées enfantines d'après lesquelles la voûte du ciel repose sur la terre entourée de l'Océan. Anaximandre plaça la terre au milieu du monde et fit

1) Aristote, *Métaph.* I, 3, *De Coelo*. II, 13, ainsi que Théophr. fr. 1 cherchent à deviner les motifs, sans connaître les arguments de Thalès.

tourner autour d'elle le ciel ou plutot les cieux, emportés par le tourbillon du ~~mouvement la~~ ré-~~volution~~ diurne ; quant à la terre, il ne la conçut pas encore comme sphérique, mais comme une espèce de ~~cylindrique~~ disque dont nous habitons l'un des cotés plats. [Tout en faisant sortir son monde de l'eau, Anaximandre remontait plus haut. Il place à l'origine une substance indéterminée qu'il appelle τὸ ἄπειρον. Faut-il traduire ce mot par infini ou par indéfini ? ~~Je crois~~ que les deux traductions sont bonnes. Cette substance est infinie, par ce que les productions

Il osa même graver sur une table de bronze l'image de cette terre ronde, entourée de l'Océan, avec ses mers, ses côtes, ses fleuves. C'était la première ébauche d'une mappemonde. (Agathém. I, 1)

Une ligne de Théophraste nous porte à croire

de la nature sont incessantes; elle est indéfinie, afin que toutes les déterminations en puissent sortir [1]. Anaximandre avait construit tout un système cosmogonique d'une hardiesse extraordinaire, et cependant moins éloigné des vieilles cosmogonies poétiques qu'on pourrait le croire au premier abord. La sphère ignée et les astres étaient pour lui des dieux visibles, nés dans le temps comme les dieux des croyances populaires. On n'avait pas encore distingué alors entre matière et esprit. Pour ces vieux penseurs, la matière n'est pas inerte,

[1] Μίαν φύσιν ἀόριστον καὶ κατ' εἶδος καὶ κατὰ μέγεθος, Théophraste chez Simpl. in Ar. Phys. 33, a.

8B

elle est en mouvement, elle est donc vivante. La pierre de Magnésie, c'est-à-dire l'aimant, meut le fer ; elle a donc sa psyché.[1] C'est ainsi que raisonnait Thalès ; et il disait aussi que tout était plein de dieux.[2] Le seul fragment textuel qui nous reste d'Anaximandre fait bien voir que pour ce penseur l'inanimé même a sa vie. Il y a plus, les lois qui règlent la nature se confondent pour lui avec la loi morale. Tout ce qui naît doit mourir, Anaximandre l'a vu, l'a compris, et c'est là, dit-il un châtiment mérité. Sortir du grand tout, pour jouir

1) Aristote, de anima, I, 2, p. 405, a, 19.
2) Ib. I, 5, p. 411, a, 8.

d'une existence séparée, d'une vie individuelle, c'est donc un tort, un égoïsme qu'il faut expier, et cette expiation c'est la destruction de l'individu. Fr. 2 (Mullach-Didot, Simplic. comm. in Ar. Phys., fol. 6, a) : Ἐξ ὧν δὲ ἡ γένεσίς ἐστι τοῖς οὖσι, καὶ τὴν φθορὰν εἰς ταῦτα γίγνεσθαι κατὰ τὸ χρεών· διδόναι γὰρ αὐτὰ τίσιν καὶ δίκην [~~ἀλλήλοις~~] τῆς ἀδικίας κατὰ τὴν τοῦ χρόνου τάξιν.

"où ils payent et expient leur injustice au temps marqué."

Simplicius fait observer avec raison le style poétique (ποιητικωτέροις ὀνόμασιν αὐτὰ λέγων) [[illegible] ~~[illegible]~~] La méditation, on le voit, n'exclut pas l'imagination.

Si nous voulions suivre l'ordre des temps il faudrait placer ici Xénophane et Pythagore, et dans une histoire de la pensée philosophique des Grecs cet ordre serait sans doute le meilleur. Mais comme nous nous plaçons avant tout au point de vue littéraire et que ces deux philosophes ne comptent point parmi les prosateurs, [(Xénophane, parce qu'il a écrit en vers, Pythagore, parce qu'il n'a rien laissé par écrit)] nous pouvons bien rester encore dans l'Ionie, ce berceau de la prose, comme de la poésie, grecque avant de nous transporter, sur la trace de ces émigrants, dans la Grande Grèce.

Anaximène

9A

Anaximandre de Milet fit aussi son rêve quasi-philosophique sur la formation de la terre et de ces dieux visibles que nous appelons les corps célestes. Il corrigea sur quelques points le système d'Anaximène. Ce dernier avait placé l'astre le plus lumineux, le soleil, dans la sphère la plus élevée. Puis la lune, et au dessous le tourbillon des étoiles. Anaximandre reconnut que les étoiles étaient plus éloignées de la terre que soleil et lune. A l'infini ou l'indéfini d'Anaximandre il substitua comme *principe* et comme *substance* du monde, un élément déterminé.

9B

Sans revenir à l'eau de Thalès, il fit tout sortir de l'air, infini en étendue, et qui semble être le principe de vie, puisque tous les êtres vivants respirent; le souffle, l'*anima*, c'est l'âme, pour les hommes de la haute antiquité.[1]

En se condensant et se refroidissant l'air devient (liquide, puis) solide, en se raréfiant et s'échauffant il devient igné.

[1] J. Darmesteter. Essais orientaux, p. 57, regarde l'air d'Anaximandre comme un souvenir du chaos = air d'Hésiode et des antiques cosmologies de l'Inde.

(Héraclite)

Nous voilà enfin arrivés à Héraclite, qui était non seulement un grand esprit, mais, à sa manière, un grand écrivain, le premier dont le nom mérite vraiment d'être inscrit dans une histoire de la prose grecque. On sait peu de chose sur la vie d'Héraclite. Comme il est impossible de donner des dates exactes, contentons-nous de dire qu'il vécut vers l'an 500, après Pythagore et Xénophane, qu'il mentionnait dans ses écrits. Après avoir rejeté les anecdotes, les inventions populaires ou érudit, ce qu'on peut savoir de sa vie se résume en peu de mots. Né à Éphèse, la ville la plus considérable

90

de l'Ionie après Milet, d'une famille aristocratique, il dédaigna les honneurs publics, ~~comme~~ des même que les opinions populaires. Il vécut à l'écart, et son humeur misanthropique donna lieu à la légende du philosophe qui pleure.

Bibliographie : Schleiermacher, 1807 (Werke, abth. III, B. 2) —

J. Bernays, Heraclitea, Bonn, 1848, et divers mémoires réunis dans Gesamm. Abh., Berlin, 1885, I. —

Lasalle (l'agitateur des ouvriers), Die Phil. Her. des dunkeln, Berlin 1858.

P. Schuster, Acta soc. ph. Lips., ed. Ritschl, III, 1873 —

Pfleiderer. Die Ph. des Her. im Lichte der Mysterienideen, Berlin 1886. —

Bz. Gomperz. Zu Her. Lehre, Wien 1887.

Bywater Her. Eph. Reliquiae, Oxford 1877. excellente édition. —

Enrico Soulier, ~~Her. Ef~~ Eraclito Efesio, Studio critico, 1884. —

Parlons d'abord du penseur; mais en citant ses propres paroles, donnons tout de suite des exemples de sa manière d'écrire. Dans le spectacle du monde, ce qui le frappe c'est que tout passe, tout change, sans repos, sans trêve, ni merci; il voit partout mouvement, changement, vie intense, qui circule, bouillonne. Rien n'est, tout devient, tout s'écoule comme un fleuve

"On ne peut (entrer) [mettre le pied] deux fois dans les mêmes fleuves, car il arrive toujours de nouvelles et de nouvelles eaux".

Fr. 21 M = 41 B : Ποταμοῖσι δὶς τοῖσι αὐτοῖσι ~~ἐμβαίνομεν~~ οὐκ ἂν ἐμβαίης· ἕτερα γὰρ (καὶ ἕτερα) ἐπιρρεῖ ὕδατα.

Cette observation a une valeur symbolique, c'est une image. ~~L'auteur~~ philosophe lui donne ailleurs une tournure plus vive, quelque peu paradoxale, mais conforme à sa pensée :

83 M. = 81 B. Ποταμοῖσι τοῖσιν αὐτοῖσιν ἐμβαίνομέν τε καὶ οὐκ ἐμβαίνομεν, εἶμέν τε καὶ οὐκ εἶμεν.

« Nous entrons ~~dans les mêmes~~ et nous n'entrons pas dans les mêmes fleuves, nous sommes et nous ne sommes pas. »

L'esprit est ~~Nous sommes~~ naturellement porté à considérer toute différence comme un contraste, et on peut dire qu'en passant d'un état à un autre état les corps passent à un état contraire.

Aristote, *Métaph.* 1075 b, 22 et *passim* : Πάντα τὰ ἐναντία ὕλην ἔχει.
Ib. 1011 b, 17, III, 6 extr. : Φανερὸν ὅτι οὐδὲ τἀναντία ἅμα ἐνδέχεται ὑπάρχειν τῷ αὐτῷ.
Aristote ne réfute cependant pas Héraclite, mais les sophistes qui s'étaient emparés de la doctrine de [illegible] penseur et en avaient abusé.

"Ce qui est froid, s'échauffe, le chaud se refroidit, l'humide se sèche, l'aride s'humecte."

39 B. Τὰ ψυχρὰ θέρεται, θερμὸν ψύχεται, ὑγρὸν αὐαίνεται, καρφαλέον νοτίζεται.

~~Mais~~ Ces contrastes ne sont pas seulement successifs, mais aussi simultanés :

"La mer est l'eau la plus pure et la plus souillée, potable et salutaire pour les poissons, elle est pour les hommes impotable et destructive." Les mêmes choses sont donc bonnes et mauvaises.

52 B : Θάλασσα ὕδωρ καθαρώτατον καὶ μιαρώτατον· ἰχθύσι μὲν πότιμον καὶ σωτήριον, ἀνθρώποις δὲ ἄποτον καὶ ὀλέθριον.

~~57 B : Ἀγαθὸν καὶ κακὸν ταὐτόν.~~

De là, nous arrivons, ~~en généralisant~~, à cet axiome qui n'est vrai, ~~mais qui ne l'est~~ qu'à demi :

"Bien et mal, ~~c'est la~~ même chose". On pourrait répondre à Héraclite, en le payant de sa monnaie. Ce que vous avancez là, philosophe, est vrai et faux, c.-à-d. n'a qu'une vérité relative. On se tromperait, du reste, en prêtant à Héraclite l'indifférence morale, qui semble être la conséquence de cet axiome.

57 B : Ἀγαθὸν καὶ ~~κακὸν~~ ταὐτόν.

(Plus bas, ff. 11, 3, entr. A insérer)

La doctrine des contraires naissant des contraires se retrouve chez Platon, Phédon, ch. 15-17 : il s'en sert pour démontrer que, de même que les morts naissent ~~viennent~~ des vivants, les vivants doivent naître ~~venir~~ (γενέσθαι) des morts, et qu'à la première transition, qui s'appelle mourir, doit répondre une autre transition, qui s'appelle renaître.

Aristote, π. γενέσεως καὶ φθορᾶς, I, 4 p. 319 b - 320 a, éclaire et précise tout cela, en établissant que la matière est le substrat (τὸ ὑποκείμενον) susceptible (δεκτικόν) de naissance et de destruction, et en général de certains contraires (~~τῶν~~ ἐναντιώσεων τινῶν)

100

On connaît les quatre éléments que distinguait la physique ancienne : terre, eau, air et feu. Il paraît qu'Héraclite considérait le feu comme un [1] air, un souffle chaud. A ses yeux il n'y avait donc que trois éléments, ou plutôt trois états ou formes de l'existence, qui alternaient sans cesse. Pour cette physique, qui voyait partout des forces vives, exister c'était vivre, cesser d'exister c'était mourir ; aussi Héraclite dit-il, dans son langage poétique, mais qu'il faut prendre au pied de la lettre, sans y voir de simples métaphores : "Pour les souffles, mourir c'est devenir de l'eau ; pour l'eau, la mort c'est devenir de la terre. De la terre naît l'eau, de l'eau, le souffle." [2]

59 M. = 68 B. : ψυχῇσι γὰρ θάνατος ὕδωρ γενέσθαι, ὕδατι δὲ θάνατος γῆν (γῆ ?) γενέσθαι· ἐκ γῆς δὲ ὕδωρ γίνεται, ἐξ ὕδατος δὲ ψυχή.

---

1) C'est là ce que Zeller soutient d'après Plutarque. Aussi récuse-t-il (p. 471[2]) le fr. 25 (31) qui ne peut se concilier avec l'identification du feu et de l'air chaud.

2) Gomperz, p. 1046, doute qu'Héraclite se soit servi du terme ψυχή pour désigner l'air en général.

On voit que les métamorphoses des éléments s'appellent naître et mourir, ni plus ni moins que les changements des êtres individuels. De ces divers éléments ou états d'existence, le feu, c'est-à-dire le souffle chaud, est le plus mobile, le plus vivant; il réside dans les régions supérieures, tout est sorti de lui, tout s'y absorbera, le feu est la substance éternelle du monde.

Bien que ces divers éléments ou états soient une seule et même chose, il ne les met pas sur le même rang.

le plus lumineux

"Toute chose s'échange contre du feu, et le feu contre toute chose; comme tous les biens s'échangent contre l'or, et l'or contre tous les biens."

49 M = 22 B: Πυρὸς ἀνταμείβεται πάντα καὶ ~~πάντων~~ πῦρ ἁπάντων, ὥσπερ χρυσοῦ χρήματα καὶ χρημάτων χρυσός.

"Ce monde n'est l'œuvre ni d'un dieu, ni d'un homme mais il était toujours, il existe et il existera; c'est un feu toujours vivant, s'embrasant par mesure, et s'éteignant par mesure

(c.-à-d. en quantités déterminées par une règle, une loi)

27 M = 20 B Κόσμον (τόνδε) τὸν αὐτὸν ἁπάντων (διὰ πάντων ?[1]) οὔτε τις θεῶν οὔτε ἀνθρώπων ἐποίησεν, ἀλλ' ἦν ἀεὶ καὶ ἔστιν καὶ ἔσται, πῦρ ἀείζωον ἁπτόμενον μέτρα καὶ ἀποσβεννύμενον μέτρα.

1) Gomperz, avec Bernays et Alexandre d'Aphrodise, entend κόσμον ἁπάντων "l'ordre de toutes choses" "le monde ordonné" = κόσμον tout court.

1) Cf. fr. 55 M (193) cité f. 12, 3. Traduire "le même (à travers toutes les changements)"

11B

Dans ce va et vient continuel, on peut donc distinguer deux directions celle qui tend en haut vers le feu et l'embrasement, celle qui descend en bas, vers la terre et le solide. C'est une circulation de la vie; mais les deux directions, toutes opposées qu'elles sont, se tiennent, se complètent, ne peuvent être séparées, ou pour parler comme Héraclite, "voie en haut, voie en bas, une seule et même voie".

69 B = 32 M. Ὁδὸς ἄνω κάτω μίη καὶ ὡυτή.

Si, d'un côté, diversité devient aussitôt contraste, de l'autre côté les contraires, puisqu'ils naissent l'un de l'autre et ont la même substance, peuvent être considérés comme identiques:

"C'est une seule et même chose que le vivant et le mort, l'éveillé et l'endormi, le jeune et le vieux; car en changeant, les premiers deviennent les seconds, et les seconds à leur tour les premiers."

62 M = 67 B. Ταὔτ' εἶναι ζῶν καὶ τεθνηκός, καὶ τὸ ἐγρηγορὸς καὶ τὸ καθεῦδον, καὶ νέον καὶ γηραιόν· τάδε γὰρ μεταπεσόντα ἐκεῖνά ἐστι, κἀκεῖνα πάλιν μεταπεσόντα ταῦτα.

Voici maintenant la même idée rendue plus frappante par le tour paradoxal familier à Héraclite :

"Les immortels sont les mortels, les mortels sont les immortels, ~~les uns~~ vivant la mort, ~~les uns~~ mourant la vie, les uns des autres."

62 M = 67 B. Ἀθάνατοι θνητοί, θνητοὶ ἀθάνατοι, ζῶντες τὸν ἐκείνων θάνατον, τὸν δὲ ἐκείνων βίον τεθνεῶτες. Non coïncidant à des idées sur la vie future

A cette occasion notre philosophe critiquait le vieil Hésiode, qui présentait Nuit et Jour comme des êtres différents. Ce ~~poète~~ maître dont la foule admire l'enseignement ~~dont les enseignements font autorité~~, ignorait que Nuit et Jour sont une seule et même chose.

89 M = 35 B. Διδάσκαλος δὲ πλείστων Ἡσίοδος· τοῦτον ἐπίστανται[1] πλεῖστα εἰδέναι, ὅστις ἡμέρην καὶ εὐφρόνην οὐκ ἐγίνωσκε· ἔστι γὰρ ἕν.

De là la théorie de l'identité des contraires. Voy. fr. 10, 3.

---

1) Ἐπίστασθαι, croire, souvent dans Hérodote.

Changer, différer d'avec soi-même, aller d'un contraire à l'autre, c'est vivre. Le ~~contre~~changement, le contraste, la lutte, est la loi du monde.

44 B. Πόλεμος πάντων μὲν πατήρ ἐστι, πάντων δὲ βασιλεύς.

Cf. Gomperz, p. 100929.

"La guerre est père de toute chose, roi de toute chose."

Et qu'on ne se figure pas que par guerre il faille entendre seulement la lutte des éléments matériels du monde. Il ne faut jamais oublier que pour ces vieux penseurs matière et esprit se confondent. Le feu, le souffle ardent, c'est la pensée, c'est l'ame, c'est dieu. Aussi Héraclite ajoute-t-il immédiatement: ~~"C'est la guerre qui a fait des uns des dieux, des autres des hommes~~.

"C'est la guerre qui a fait des uns des dieux, des autres des hommes ; qui a rendu les uns esclaves, les autres libres."

C'est donc la lutte qui fait ~~connaître~~, qui dégage, les forts et les faibles, les bons et les mauvais. Suivant son habitude, Héraclite en remontre à cette occasion aux vieux poètes. "Homère, dit-il, a méconnu la nature des choses, en disant "Périsse la Discorde ~~parmi~~ d'entre les ~~hommes~~ dieux et les hommes."

La lutte est si peu un mal que, d'après le mot profond du philosophe, c'est la lutte éternelle qui est l'éternelle harmonie. L'harmonie du monde est, comme l'harmonie de la lyre dans la tension ; l'accord est dans la discordance.

Le mariage (des sons aigus et des sons graves) fait naître l'harmonie, l'union de l'homme et de la femme propage l'espèce.

καὶ τοὺς μὲν θεοὺς ἔδειξε τοὺς δὲ ἀνθρώπους, τοὺς μὲν δούλους ἐποίησε τοὺς δὲ ἐλευθέρους.

La seconde proposition, accessible à tous, est peut-être l'expression symbolique de la première.

46 M. = 43 B. Arist. Eth. Eud. VII, 1, p. 1235, a, 26 : Ἡρ. ἐπιτιμᾷ τῷ ποιήσαντι· "ὡς ἔρις ἔκ τε θεῶν ἔκ τ' ἀνθρώπων ἀπόλοιτο". οὐ γὰρ εἶναι ἁρμονίαν μὴ ὄντος ὀξέος καὶ βαρέος (aigu et grave), οὐδὲ τὰ ζῷα ἄνευ θήλεος καὶ ἄρρενος ἐναντίων ὄντων.

93 à 37 M. = 45, 46 B. Διαφερόμενον αἰεὶ συμφέρεται. — Τὸ ἀντίξουν (se trouve aussi dans Hérodote*) συμφέρον, καὶ ἐκ τῶν διαφερόντων καλλίστην ἁρμονίαν, καὶ πάντα κατ' ἔριν γίνεσθαι. — Παλίντροπος ἁρμονίη ὅκωσπερ τόξου καὶ λύρης.

*ἀντίξοος se dit de deux morceaux de bois, l'un saillant, l'autre creux, qui s'adaptent. Chez Hérodote passion hostile. Le verbe ἀντιξοεῖν (s'opposer, contrarier) Pindare, Ol. 13, 34.

12 B

La loi du monde c'est donc la fluctuation, le va et vient continuel qui, parti de l'état lumineux où tout est feu, se diversifie et produit cet ensemble d'éléments contraires, qui luttent sans ~~cesse~~ et qui s'échangent les uns contre les autres, pour revenir à l'état igné. ~~Il y a~~ Un mot d'Héraclite, souvent cité par les anciens, ~~qui~~ peut faire croire qu'il voyait dans cette trame qui se défait et ~~se~~ refait toujours l'effet d'un caprice. « Éon est un enfant qui s'amuse, qui joue aux dames: à un enfant appartient le pouvoir souverain. »

44 M = 79 B. Αἰὼν παῖς ἐστι παίζων πεσσεύων· παιδὸς ἡ βασιληίη.

Le changement incessant n'est pas l'effet d'une cause extérieure: toute chose tend, aspire à changer. Changer est un besoin universel, rien ne repose comme le changement: Μεταβάλλον ἀναπαύεται (fr. 83 B.)

Cependant on a fait remarquer que le jeu des dames implique des combinaisons intelligentes.[1] En effet, Platon, dans un passage de ses Lois (X, 903, D), s'approprie l'expression d'Héraclite, et appelle πεττευτής le dieu qui gouverne le monde avec sagesse en mettant à leur place les bons et les mauvais.

Toujours est-il qu'H. parle d'un enfant qui joue. En voyant le monde tourner sans cesse dans le même cercle, il s'est demandé quel était le but de toute l'agitation? Il lui semblait, sinon toujours, du moins quelquefois, que tout cela n'était qu'un vain jeu.

Plusieurs fragments attestent qu'au-dessus, disons-même, qu'au milieu même de cette instabilité, de ce ~~fleuve~~ torrent qui entraîne toute chose, Héraclite reconnaissait quelque chose de fixe, de permanent, qu'il appelle la loi, la raison universelle.

« Il n'est qu'une seule sagesse, c'est de comprendre la pensée qui gouverne tout, à travers toutes les métamorphoses » —

55 M = 19 B. Ἓν τὸ σοφόν, ἐπίστασθαι γνώμην ᾗ κυβερνᾶται πάντα διὰ πάντων. (ἢ οἰακίζει Bernays).

1) Teichmueller, approuvé par Tannery. — On a remarqué que la Théog. des Orphiques fait le παῖς roi du monde le γάμος Διόνυσος Zagreus qui s'amuse avec des jouets. Fragm. Orph. ~~[illegible]~~ 196 Abel.

Cette loi est la règle du monde moral comme du monde physique, qui ne se distinguent pas encore. Rien n'est plus instructif, plus beau, que cet apophtegme (34 = 29)

Ἥλιος οὐχ ὑπερβήσεται μέτρα· εἰ δὲ μή, Ἐρινύες μιν Δίκης ἐπίκουροι ἐξευρήσουσι. Soleil ne dévoiera ~~[illegible]~~ pas de sa route mesurée; sinon, les E., auxiliaires de Justice, sauront l'atteindre.

120

Quand on ~~[illegible]~~ connait la loi du monde, quand on est en communion avec cette raison universelle, on peut parler avec assurance et affirmer,

19 M = 91 B

Ξυνόν ἐστι πᾶσι τὸ φρονέειν. Ξὺν νόῳ λέγοντας ἰσχυρίζεσθαι δεῖ τῷ ξυνῷ πάντων, ὅκωσπερ πόλις νόμῳ, καὶ πολὺ ἰσχυροτέρως. Τρέφονται γὰρ πάντες οἱ ἀνθρώπειοι νόμοι (νόοι ?) ὑπὸ ἑνὸς τοῦ θείου· κρατέει γὰρ τοσοῦτον ὁκόσον ἐθέλει, καὶ ἐξαρκέει πᾶσι, καὶ περιγίνεται.
et au-delà encore

~~De~~ même que la cité affirme la loi, qui est commune à tous, de même, et avec plus d'autorité encore, le penseur, qui est l'interprète de la loi du monde, ~~doit~~ affirmer cette sagesse qui n'est pas la sienne, mais qui est commune à toute chose. "Mais, quoique la raison soit commune, la plupart des hommes vivent d'après leur pensée particulière, personnelle".

58 M = 92 B. Τοῦ λόγου δ' ἐόντος ξυνοῦ, ζώουσι οἱ πολλοὶ ὡς ἰδίην ἔχοντες φρόνησιν.

Cf. fr. 1 et 2 B. – Οὐκ ἐμοῦ ἀλλὰ τοῦ λόγου ἀκούσαντας ὁμολογέειν σοφόν ἐστι, ἓν πάντα εἶναι.

2. Τοῦ δὲ λόγου τοῦδ' ἐόντος αἰεὶ ἀξύνετοι γίνονται ἄνθρωποι καὶ πρόσθεν ἢ ἀκοῦσαι καὶ ἀκούσαντες τὸ πρῶτον. γινομένων γὰρ πάντων κατὰ τὸν λόγον τόνδε ἀπείροισι ἐοίκασι πειρώμενοι καὶ ἐπέων καὶ ἔργων τοιουτέων ὁκοίων ἐγὼ διηγεῦμαι, διαιρέων ἕκαστον κατὰ φύσιν καὶ φράζων ὅκως ἔχει. τοὺς δὲ ἄλλους ἀνθρώπους λανθάνει ὁκόσα ἐγερθέντες ποιοῦσι, ὅκωσπερ ~~ὁκόσα~~ ὁκόσα εὕδοντες ἐπιλανθάνονται.

La suite 13,1

Héraclite ne se sépare pas des idées religieuses de son peuple, des croyances traditionnelles. Il s'y accomodé, ou plutot il les accomode à son système — "Aucun nom, dit-il, ne convient mieux à cette intelligence que celui de ~~Z~~ Ζηνὸς (= Ζωή, vie), et cependant il ne lui convient pas."

65 B: Ἓν τὸ σοφὸν μοῦνον λέγεσθαι ἐθέλει καὶ οὐκ ἐθέλει Ζηνὸς ὄνομα.

Héraclite a des mots énergiques pour faire sentir la distance qui sépare les hommes des dieux, quoique, d'après lui, nous l'avons vu, hommes et dieux naissent les uns des autres.

"L'homme est dénué d'intelligence aux yeux d'un dieu, comme l'enfant l'est aux yeux d'un homme".

91 B: Ἀνὴρ νήπιος ἤκουσε πρὸς ~~ἀνδρος~~ δαίμονος ὅκωσπερ παῖς πρὸς ἀνδρός.

Supplément à 12, 4. Fr. 3. Κακοὶ μάρτυρες ἀνθρώποισι ὀφθαλμοὶ καὶ ὦτα βαρβάρους ψυχὰς ἐχόντων (l. βορβόρου ψυχὰς ἔχοντος Bernays) "quand leurs âmes sont plongées dans la fange". Cf. la doctrine des Mystères.

13B

98 et 99 B.

"Le plus beau des singes est laid à le comparer avec la race humaine ; le plus sage des hommes, comparé à (un) dieu, n'est qu'un singe."

Cependant il s'élève contre la superstition du vulgaire

61 M = 126 B. Καὶ τοῖς ἀγάλμασι τουτέοισι εὔχονται, ὁκοῖον εἴ τις τοῖσι δόμοισι λεσχηνεύοιτο, οὔ τι γινώσκων (l. γινώσκοντες) θεοὺς οὐδ' ἥρωας οἵτινές εἰσι.

"Ils adressent des prières à ces images, comme si on voulait parler avec des maisons, sans connaître la nature des dieux et des héros !"

Il est incontestable que les doctrines orphiques ont exercé une grande influence sur Héraclite. Il proclame

l'identité de Dionysos et d'Hadès, et il insiste sur les peines des Enfers.

Fr. 127 B, très obscur et en mauvais état.

"Les hommes ne croient, ni ne soupçonnent tout ce qui les attend après la mort" — "La Justice atteindra les artisans et les témoins de mensonges."

63 M = 122 B. Ἀνθρώπους μένει τελευτήσαντας ὅσα οὐκ ἔλπονται οὐδὲ δοκέουσι.

118 B : Δίκη καταλήψεται ψευδέων τέκτονας καὶ μάρτυρας.

Par ces auteurs de fausses opinions il entend surtout les poètes, dont il ne cesse de combattre l'autorité usurpée. Plus sévère encore que Platon, il déclarait que non-seulement le médisant Archiloque, mais le grand Homère lui-même, méritait d'être exclu des concours et battu de verges.

119 B. ... ἐκ τῶν ἀγώνων ἐκβάλλεσθαι καὶ ῥαπίζεσθαι.

Son mépris hautain pour le vulgaire, pour les opinions de la foule, est fortement exprimé dans ces lignes :

"Quelle est leur pensée, leur sagesse ? ils suivent les ~~poètes~~ (aèdes) et prennent pour maître la foule, ignorant qu'~~il y a~~ beaucoup ~~dont~~ mauvais et que peu sont bons.† Car les meilleurs préfèrent ~~une chose~~ à toute chose, une seule qui fait la gloire éternelle des mortels ; la foule se bourre, comme les troupeaux de bêtes."

Ce superbe dédain du penseur solitaire s'étendait à tous ceux dont il combattait les opinions,

111 B. Τίς γὰρ αὐτῶν νόος ἢ φρήν ; [δήμων] ἀοιδοῖσι ἕπονται καὶ διδασκάλῳ χρέωνται ὁμίλῳ, οὐκ εἰδότες ὅτι οἱ πολλοὶ κακοὶ ὀλίγοι δὲ ἀγαθοί. Αἱρεῦνται γὰρ ἓν ἀντία πάντων[1] οἱ ἄριστοι, κλέος ἀέναον θνητῶν, οἱ δὲ πολλοὶ κεκόρηνται ὅκωσπερ κτήνεα.

[1] Cela ne me semble pas justifié par μάχεσθαι ἀντία τινός. Probablement ἀντὶ ἁπάντων.

des philosophes, des historiens, qui jouissaient d'une autorité méritée. Hér. était un de ces esprits qui vont de primesaut aux idées générales, sans s'arrêter longtemps à la foule embarrassante des faits particuliers. "Savoir beaucoup de choses n'éclaire pas l'esprit, témoins Hésiode et Pythagore Xénophane et Hécatée." Ce fragment est intéressant comme polémique et comme date.

14 M = 16 B : Πολυμαθίη νόον οὐ διδάσκει· Ἡσίοδον γὰρ ἂν ἐδίδαξε καὶ Πυθαγόρην, αὖτίς τε Ξενοφάνεα καὶ Ἑκαταῖον.

14 B

Le style même d'Hér. témoigne de la vive originalité de cet esprit rare et dédaigneux. Il n'expose pas avec suite, il ne développe ni n'argumente, il procède par aphorismes, ne marque que les points saillants, les principales étapes par où passa sa pensée. Il donne des intuitions, non des raisonnements enchaînés. Les propositions qu'il avance sont comme des éclairs, qui répandent une lumière éblouissante, sans dissiper les ténèbres. Héraclite disait d'Apollon: "Le dieu qui rend des oracles à Delphes ne dit ni ne cache, mais indique".

11 Mull. B. ὁ ἄναξ οὗ τὸ μαντεῖόν ἐστι τὸ ἐν Δελφοῖς οὔτε λέγει οὔτε κρύπτει, ἀλλὰ σημαίνει.

~~Ainsi fait le philosophe lui-même~~ : (Je ne sais s'il pratiquait ainsi sa manière à lui ; mais il est certain qu'il procède de même. 1))

il aime le tour paradoxal, le style énigmatique, il ~~rend~~ des oracles. La doctrine déclare vrai ce qui semble contradictoire, elle choque le sens commun, et cependant ses aphorismes attirent l'attention, sollicitent l'esprit ; on entrevoit un sens profond, et on voudrait y pénétrer. De là vient cette espèce de fascination qu'Héraclite exerçait sur les anciens comme sur les modernes.+ Diogène ~~de~~ Laërte atteste que beaucoup admiraient l'incomparable brièveté d'un style parfois d'une clarté lumineuse. Cependant

+ Voy. f. 9.4.

IX, 6

1) Cf. Lucien, Vit. Auct. 14 : Ἀτεχνῶς γὰρ, ὥσπερ ὁ Λοξίας, οὐδὲν ἀποσαφεῖς.

140 σκοτεινός.

(I, 639)

il a été surnommé "le ténébreux". Lucrèce dit qu'Héraclite est illustre par l'obscurité de son langage, "Clarus ob obscuram linguam." Antithèse sarcastique qui est comme une parodie du style d'Héra. Mais le disciple d'Epicure en veut, je crois, moins à Héraclite qu'aux stoïciens, ses admirateurs et ses disciples.

On doit considérer Hérac. comme un grand écrivain; cependant sa prose est celle d'un siècle encore poétique, c'est de la prose avant la vraie prose. Une haute raison, enveloppée d'une vive imagination, se reconnait dans son style, comme dans son système

Sans méconnaître la profonde originalité de son style concis et frappant, on peut le rapprocher des proverbes qui sont quelquefois aussi d'un tour énigmatique, des aphorismes des Sept sages, des dictons lacédémoniens. L'absence d'enchaînement se marque dans le détail de la diction, non moins que dans la méthode d'exposition. On a une suite de ~~phrases~~ propositions hardiment et obscurément isolées, chacune se dresse fièrement, sans se lier aux autres, et l'absence de conjonctions, Aristote l'a déjà fait remarquer, rendait la ponctuation douteuse et contribuait à l'obscurité du livre.

Rhét. III, 5. cf. Démétrius De eloc. § 192.

153

En se perfectionnant, la prose finira par atteindre à la période; dans Héraclite rien qui y ressemble encore, fût-ce de loin.

Ici on peut mesurer le chemin que parcourra l'art de parler et d'écrire.

Héraclite, ce philosophe qui pleure, est devenu une figure de la légende populaire; cela indique qu'il ne passa pas inaperçu et que dès son temps il fit grande sensation. Mais sa haute valeur comme penseur est attestée par sa grande influence. Hér. a fait école. On trouve dans le recueil Hippocratique deux écrits qui prouvent qu'il avait des adhérents parmi les médecins de la vieille Grèce. Platon met en scène des disciples d'Hér. dans

Le Περὶ τροφῆς, et le 1r des trois (ou quatre) livres Περὶ διαίτης.

son Cratyle. Il y a plus, Platon adopta lui-même, jusqu'à un certain point, les vues d'Hér. sur le monde sensible et périssable. On sait que les stoïciens empruntèrent leur physique à Hér.; je crois que ~~ils tiennent aussi de lui~~ c'est aussi à son exemple qu'ils affectionnent le tour paradoxal. Hér. a donc laissé une trace durable dans les systèmes philosophiques de la Grèce. [Pour trouver un autre philosophe qui ait compté parmi les prosateurs grecs, il faut descendre jusqu'à Démocrite. Énumérons rapidement les noms qui se placent entre eux, et remontons d'abord d'Héraclite, que nous plaçons vers 500, au milieu du 6e siècle.

Avec Pythagore et Xénophane la philosophie émigre de l'Ionie, son berceau, et s'établit dans la Grande-Grèce. Ces deux personnages bien différents, des antipodes en quelque sorte, étaient contemporains : ils appartiennent l'un et l'autre au VIème siècle. Pythagore dont la réalité historique ne saurait être contestée, est devenu une figure légendaire, au point qu'il est presque impossible de démêler le vrai sous l'entassement du merveilleux. La légende née de bonne heure, probablement dès le vivant de cet homme extraordinaire, ~~s'est accrue~~ a grossi de siècle en siècle jusqu'aux derniers temps du

Pythagore

16B

paganisme, et les Vies de ~~Plutar~~ Pythagore par Porphyre et par Jamblique offrent un amas de contes ~~anciens~~ accumulés pendant plus de huit siècles.

A la différence des penseurs dont nous venons de parler, et qui semblent avoir vécu à l'écart, Pythagore a des disciples nombreux, il forme une école, ou plutôt une secte, une association religieuse et politique; c'est un législateur et un prophète. Crotone et Métaponte, deux villes peuplées d'Achéens, étaient le théâtre de son action. Au IVième siècle seulement paraissent Archytas et ses amis

pythagoriciens dans Tarente et d'autres villes doriennes de l'Italie. Il faut donc beaucoup rabattre de ce qu'on dit généralement de l'esprit dorien de la doctrine de Pythagore. Les Achéens au milieu desquels vivait Pyth. étaient, on le sait, ennemis des Doriens (de la Grande Grèce)[1].

L'association pythagoricienne n'admettait qu'une élite d'hommes et de femmes bien nés, qui s'imposaient certaines abstinences, qui se reconnaissaient entre eux à des mots de passe, à des symboles qu'il était défendu de divulguer. L'influence des Orphiques et de Phérécyde de Syros est assez évidente. Il est même difficile de distinguer les doctrines

1) Wilamowitz, Eurip. Herakles, I, 273, considère ces Achéens comme des peuples extrêmement mêlés, nullement comme de purs Péloponnésiens anté-doriens.

16D

ésotériques des doctrines pythagoriciennes. Comme cela arrive toujours dans ces sociétés qui s'entourent de mystères, ce que l'on tenait secret ce n'étaient pas des vérités importantes, ni les parties philosophiques de la doctrine, mais certaines pratiques auxquelles on attachait un sens mystérieux.

Quant à sa doctrine philosophique, on sait ce qu'elle est devenue dans son école; mais comme il n'avait rien laissé par écrit, il est malaisé de dire ce qui remonte au maître lui-même. ~~Son système~~ Comme les Ioniens, ses prédécesseurs, il s'attachait

à ~~comprendre~~ expliquer la nature et l'origine du monde, il faisait lui aussi sa cosmogonie, et d'abord le terme même de ~~Kosmos~~ Κόσμος, qui présente le monde comme un tout bien ordonné, appartient, à ce qu'on nous assure, en propre à Pythagore. Il avait été particulièrement frappé des proportions mathématiques qui font l'ordre et l'harmonie du monde. Ce mot d'harmonie même, qui nous est devenu familier et qui a pris un sens général, il faut l'entendre dans son sens premier. Pythag. qui était un mathématicien remarquable, avait le premier

17 B

déterminé la longueur des différentes cordes de la lyre et ramené les sons de la gamme à des proportions numériques. La géométrie, la musique et l'astronomie étaient particulièrement cultivées dans son école. Ces sciences étaient étroitement unies, comme l'indique le rêve poétique de l'harmonie des sphères. Pour les Pythagoriciens, les nombres n'étaient pas seulement la loi, mais la substance même de la nature. La vertu elle-même était considérée comme un nombre, un nombre carré, c'est-à-dire parfait. Ce qu'il y a d'essentiel dans ces doctrines

c'est le sentiment profond de ~~la~~ cette vérité que la nature obéit à des lois invariables |. Quant aux détails de la Cosmogonie, relevons ce seul fait que les pythagoriciens osaient se séparer de l'opinion générale, si naturelle à tous les hommes, qui place la terre immobile au milieu de l'univers. Ils croyaient qu'elle tournait autour d'un feu central, invisible pour nous.

|, que dans l'univers tout est mesuré et harmonieusement proportionné. C'est là une vérité que s'était appropriée Héraclite, venu, nous l'avons vu, après Pythagore.

Philolaos, contemporain de Socrate, était le premier qui rédigeât par écrit la doctrine pythagoricienne. Son système a été exposé et ses fragments commentés par Boeckh, Berlin, 1819, = Opusc.
~~et de~~

17 D

Depuis, la critique a révoqué en doute l'authenticité de ces fragments. On peut cependant croire que quelques morceaux sont bien de la main de Philolaos. Une page conservée par + Stobée offre un curieux exemple de l'application, dès le Vème siècle, du dialecte dorien à l'exposition d'idées abstraites. Ce qui reste d'Archytas de Tarente, contemporain de Platon, est extrêmement suspect, sauf quelques morceaux relatifs aux mathématiques.

+ Ecl. Phys. 21, 7.

+ En voici qq's lignes : Ἐπεὶ δὲ ταὶ ἀρχαὶ ὑπᾶρχον οὐχ ὁμοῖαι οὐδ' ὁμόφυλοι (ὑπαρχοῦσαι) ἔσσαι, ἀδύνατον ἦς (= ἦν) κα αὐταῖς κοσμηθῆμεν, αἰ μὴ ἁρμονία ἐπεγένετο, ᾧτινι ~~ἂν~~ τρόπῳ ἐγένετο. Τὰ μὲν ὦν ὁμοῖα καὶ ὁμόφυλα ἁρμονίας οὐδὲν ~~[illegible]~~ ἐπεδέοντο, τὰ δὲ ἀνόμοια ~~καὶ~~ μηδὲ ὁμόφυλα μηδὲ ἰσοταχῆ ἀνάγκα τᾷ τοιαύτᾳ ἁρμονίᾳ συγκεκλεῖσθαι, αἰ μέλλοντι ἐν κόσμῳ κατέχεσθαι. Suit l'énumération des proportions harmoniques.

(Xénophane)

Revenons à l'époque de Pythagore et à son grand contemporain Xénophane de Colophon. Ce penseur appartient au VIième siècle, mais il paraît avoir vu encore le commencement du Vième siècle. Sa longévité est attestée par ses propres vers. Après avoir parcouru les villes de la Grèce, il se fixa à Elée, colonie des Phocéens dans la Lucanie. Il déposa ses idées dans un poème didactique rédigé dans le mètre d'Homère, et dans un assez grand nombre, ce semble, de poésies élégiaques. Nous sommes assez heureux pour posséder encore deux de ses

Ἐλέα, Ὑέλη, Velia.

élégies complètes. Elles attestent que
Xénophane était vraiment poète
Ces distiques élégiaques destinés à
être chantés à la fin des banquets,
pouvaient avoir sur ses contem-
porains plus d'action que les
livres d'Anaximandre et d'Anaximène
Xénophane est remarquable par
l'indépendance de son esprit.
Il combat hardiment les idées
les plus chères à sa nation, les
plus helléniques; non seulement le prix attaché
à la perfection du corps et les ré-
compenses des vainqueurs
d'Olympie, mais aussi la con-
ception anthropomorphique des
dieux. Le Dieu de Xénophane,

18c

le Dieu suprême, sinon le dieu unique[1], est "tout oeil, tout oreille, tout pensée".

Οὖλος (= ὅλος) ὁρᾷ, οὖλος δὲ νοεῖ, οὖλος δέ τ' ἀκούει.

Il a, comme on voit, tous les attributs que nous donnons à l'esprit, mais il est, en même temps, matière. La pensée est immanente dans le monde sensible. La Cosmogonie de Xénophane est très imparfaitement connue, il semble avoir admis que l'air s'élève au-dessus de nous et que la terre descend au-dessous de nos pieds, sans fin ni limites. Dans le sens horizontal aussi son monde était infiniment étendu. Les plus grands phil. de l'antiquité, et particulièrement Aristote, protestaient contre cette doctrine : à leurs yeux le monde était limité.

---

1) Freudenthal, dans sa remarquable étude "Ueber die Theologie des Xenophanes" (Breslau, 1886) insiste sur le fait que la pluralité des dieux revient dans plusieurs fragments de X., et que le seul témoignage positif du monothéisme de ce phil. se trouve dans l'écrit "De Melisso, Xenophane et Gorgia", dont l'origine tardive a été ~~[illegible]~~ démontrée par Zeller, et dans lequel la section qui traite de Gorgias est seule tout à fait digne de foi.

(Parménide.

Après ce penseur hardi et original vint Parménide, l'auteur du système des Éléates. Vivant dans un milieu pythagoricien, Parménide se conformait, ce semble, dans la conduite de sa vie, à la pure morale des disciples de Pythagore; mais sa doctrine est inspirée par Xénophane. En opposition avec ses devanciers, il nie la variété, le changement, la vie multiple de la nature, tout ce que nous croyons sur la foi de nos sens, n'est qu'illusion. L'être un, homogène, toujours le même, immuable, éternel, est la seule substance qui ait de la réalité.

Karsten, Phil. Gr. vet. rell. Amsterdam, 1835 etc. I. Xenoph. II. Parmen.

H. Stein, Fragm. des Parmen. π. φύσεως (Symb. phil. Bonn. in hon. Fr. Ritschl 1864–67).

Parménide aussi exposa ses idées dans un poëme dont il reste des fragments étendus. On peut s'en étonner, car ses vers se distinguent surtout par la rigueur du raisonnement et de l'expression. Héraclite avait dit de son feu éternel: "Il était, il est et il sera toujours" Parménide dira, avec plus de justesse de sa substance éternelle: v. 61

Elle ne fut, ni ne sera,	Οὔποτ' ἦν οὐδ' ἔσται,
car elle est actuellement	ἐπεὶ νῦν ἔστιν ὁμοῦ πᾶν,

En effet, comme Platon le fait remarquer dans son Timée (p. 37 E), les mots étaient et sera, qui se rapportent au temps, ne devraient être appliqués qu'à ce qui naît

---

v. 82 sqq. Αὐτὰρ ἀκίνητον μεγάλων ἐν πείρασι [illegible] δεσμῶν
ἔστιν, ἄναρχον, ἄπαυστον, ἐπεὶ γένεσις καὶ ὄλεθρος
τῆλε μάλ' ἐπλάγχθησαν, ἀπῶσε δὲ πίστις ἀληθής.
Ταὐτόν δ' ἐν ταὐτῷ τε μένον καθ' ἑαυτό τε κεῖται.

Beaux vers, où la rigueur de la pensée s'allie à la chaleur de la conviction.

19B

dans le temps, non à l'essence éternelle, dont on doit dire : *elle est*. Parménide ajoute que cet être unique forme une unité continue. On voit donc que ce philosophe non plus ne distingue entre la matière et la pensée.

ἐπεὶ νῦν ἔστι ὁμοῦ πᾶν | ἓν ξυνεχές.

Les anciens trouvaient les vers de Parménide prosaïques[1], et, malgré la belle allégorie au début de son poème, on peut partager leur sentiment. En effet, le langage poétique de Parménide a les qualités d'une prose exacte, précise, philosophique. Il y avait peut-être plus de couleur et de variété dans la seconde partie du poème, où le penseur consentait à exposer le monde de l'illusion, de la

---

[1] Proclus, *in Parm.*, IV, 62 Cousin : Ὁ Παρμενίδης ἐν τῇ ποιήσει, καίτοι δι' αὐτὸ δήπου τὸ ποιητικὸν εἶδος χρῆσθαι μεταφοραῖς ~~καὶ~~ ὀνόμασι καὶ σχήμασι καὶ τρόποις ὀφείλων, ὅμως τὸ ἀκαλλώπιστον καὶ ἰσχνὸν καὶ καθαρὸν εἶδος τῆς ἀπαγγελίας ἠσπάσατο... ὥστε μᾶλλον πεζὸν εἶναι δοκεῖν ἢ ποιητικὸν λόγον. — Cic. *Acad. Qu.* IV, 23 « minus bonis versibus ». Plut. (*De aud. p.* c. 2.) *De audit.* c. 13 : Παρμενίδου δὲ (μέμψαιτ' ἄν τις) τὴν στιχοποιΐαν.

Et Proclus ne fait ici l'écho d'un jugement généralement adopté. Cela résulte de

non réalité, et à faire lui aussi sa Cosmogonie :

Δόξας δ' ἀπὸ τοῦδε βροτείας (v. 111)
μάνθανε, κόσμον ἐμῶν ἐπέων ἀπατηλὸν ἀκούων.

(Zénon)

Du temps de Périclès, Zénon d'Elée et Mélissos de Samos ont écrit en prose. Les fragments de Zénon sont en dialecte attique, mais je ne sais s'ils l'étaient primitivement. Il est probable que nous n'avons plus le texte de Zénon, mais un abrégé aride de ses argumentations rigoureuses.

Zénon était le dialecticien de l'école. On connait les fameuses antinomies, ~~dans~~ au moyen desquelles il prouve ~~tour à tour l'impossibilité du mouvement et du repos~~ qu'il n'existe rien en dehors de l'Un immuable. ~~La~~ La pluralité implique contradiction : le monde serait à la fois infiniment grand et infiniment petit [L'un, étant indivisible et, partant, infiniment petit, il faut un nombre infini d'unités pour former une pluralité. Mais d'un autre côté, l'infiniment petit, n'ayant aucune étendue, on ~~a~~ a beau le multiplier, il reste toujours infiniment petit.] Le mouvement se compose d'une succession de repos [et le temps d'instants sans durée] : autre contradiction. Le raisonnement de Zénon est juste, si on admet, avec les Pythagoriciens, que les corps sont composés de surfaces, et les surfaces de lignes, les lignes de points géométriques, [Tannery l'a bien vu, mais il a tort de faire à Zénon des ~~vues~~ vues plus justes : comme les Pythag., il ne distinguait pas entre les grandeurs continues, géométriques, de l'espace, et les grandeurs discrètes de l'arithmétique] [~~il compo~~] (Voy. Aristote, ~~Métaph. II, 4, p. 1001, b, 699~~ [?] Phys. VI, 9 : Ζήνων δὲ παραλογίζεται ... οὐ γὰρ σύγκειται ὁ χρόνος ἐκ τῶν νῦν ἀδιαιρέτων, ὥσπερ οὐδ' ἄλλο μέγεθος οὐδέν.

Héraclite avait enseigné que rien ne demeure, rien n'est, que tout coule, tout devient ; Parménide avait assuré qu'il n'y a qu'un seul être immuable, toujours le même. Le premier partait de l'observation du spectacle du monde, le second s'appuyait sur un raisonnement serré et qui semblait irréfutable. Comment concilier deux assertions contraires et également plausibles ? comment combiner Héraclite et Parménide, ou, si l'on veut, ramener à l'unité les deux parties du poème de ce dernier ? Cette conciliation fut essayée par plusieurs penseurs, Empédocle d'Agrigente, ~~Leucy~~ Leucippe dont la patrie est douteuse, Anaxagore de Clazomène. Tous les trois ont cela

de commun qu'ils prennent pour point de départ une pluralité d'éléments primitifs. Ces éléments sont immuables comme l'être de Parménide, et cependant Héraclite avait raison de dire que tout est soumis à des changements continuels. Mais ces changements n'affectent pas les éléments eux-mêmes, mais leurs combinaisons: la naissance c'est la réunion; la destruction, la mort c'est la dispersion d'éléments qui persistent toujours. Cette vue commune aux trois systèmes est bien exprimée dans le fr. 17 d'Anaxagore.

Τὸ δὲ γίνεσθαι καὶ ἀπόλλυσθαι οὐκ ὀρθῶς νομίζουσιν οἱ Ἕλληνες. οὐδὲν γὰρ χρῆμα [οὐδὲ] γίνεται,

Naître et périr sont des mots dont les Hellènes ne se servent pas bien, car aucune substance ne naît

ni ne périt ; mais toutes viennent du mélange et de la séparation de substances préexistantes. Et c'est ainsi que, pour bien parler il faudrait au lieu de <u>naître</u> dire <u>se combiner</u>, et au lieu de <u>périr</u>, <u>se séparer</u> ".

Empédocle ne peut guère figurer dans une histoire de la prose : car il pensait, comme Xénophane, et comme Parménide, qu'il fallait se servir de la langue d'Homère quand on voulait parler à un grand nombre d'hommes et composer des écrits dignes de passer à la postérité. La forme poétique distingue les philosophes de la Grande Grèce de ceux de l'Ionie. L'exemple de Xénophane peut avoir agi sur Parménide et sur Empédocle,

οὐδὲ ἀπόλλυται, ἀλλ' ἀπὸ ἐόντων χρημάτων συμμίσγεταί τε καὶ διακρίνεται.
Καὶ οὕτως ἂν ὀρθῶς καλοῖεν τό τε γίνεσθαι συμμίσγεσθαι καὶ τὸ ἀπόλλυσθαι διακρίνεσθαι.

Euripide a redit ces axiomes en beaux vers (<u>Chrysippe</u>, fr. 836 N.)

(Empédocle

200

mais Xénophane appartient au VIème siècle, à l'époque où la prose philosophique ne faisait que naître, et il semble avoir s'être borné à jeter des idées, des aperçus, dans une série de poésies détachées. Ses successeurs exposèrent ~~leur~~ systèmes suivis dans un grand corps de poème, c'était là peut-être abuser quelque peu de la forme poétique sans nécessité absolue. Aussi suis je ~~un peu~~ embarassé pour parler de Parménide et d'Empédocle. Par la forme de leurs ouvrages, ils appartiennent à l'histoire de la poésie, par le fond des idées à celle de la philosophie, et ils se trouvent ainsi être un peu en dehors du cadre de mes deux cours.

On sait qu'Empédocle établit d'abord la théorie des quatre éléments primitifs, dont trois ne sont au fond que des états divers ~~d'une même substance~~, tandisque le feu ne saurait leur être assimilé et répond à ce que notre physique appelle chaleur, lumière, électricité. Empédocle tira toute la variété de la nature de la combinaison de ces quatre éléments, en leur associant cependant deux autres éléments primitifs, qui président à toutes les productions et à toutes les destructions, qui sont les agents de tous les changements, l'Amour et la Discorde. Héraclite s'était contenté de cette dernière, il faisait naître

de cohésion

Φιλία, Φιλότης. Νεῖκος

Emp. Frg. S. Karsten, Amsterd 1838. H. Stein, Bonn 1852.

21B

l'harmonie de la lutte des contraires. Le Polemos d'Héraclite devient chez Empédocle une dualité. Nous sommes portés à considérer comme des forces les deux principes qui mettent en mouvement les quatre éléments, mais pour Empédocle Amour et Discorde sont matériels aussi + quoique invisibles. Il dit de l'Amour qu'il se trouve au milieu des quatre éléments et les égale en longueur et en largeur[1]; il ajoute cependant que c'est par l'organe de l'esprit et non des yeux qu'il faut la contempler[2]. La Discorde aussi s'étend aussi loin que les quatre éléments; mais, au lieu de se trouver dans leur sein, elle est placée en

c-à-d. Amour est présent partout, aussi loin que s'étend l'espace.
Reste cependant + à savoir si ces expressions impliquent la nature matérielle des 2 substances actives : elles pourraient signifier simplement leur ubiquité.

---

1) 81 : καὶ Φιλότης μετὰ τοῖσιν, ἴση μῆκός τε πλάτος τε.

2) 82 : τὴν σὺ νόῳ δέρκευ, μηδ' ὄμμασιν ἧσο τεθηπώς.

« Contemple la de l'esprit, ne regarde pas stupidement des yeux » ἧσο marque la pensée, τεθηπώς est moins familier que κεχηνώς, mais y équivaut.

dehors d'eux[3]. (M. Tannery considère amour et discorde comme "des milieux au sein desquels sont plongées les molécules corporelles, mais qui d'ailleurs sont conçues comme tout aussi matérielles que l'éther impondérable des physiciens modernes.") p. 305

Il y a là une conception indécise, obscure pour nous. On peut traduire Amitié et Discorde par Attraction et Répulsion, mais cette traduction ne laisse pas d'être une trahison.

Il reste du poème d'Empédocle des ~~beaux~~ fragments assez étendus et souvent d'une belle poésie[4]. Il construisait le monde, faisait assister son lecteur [plus qu'aucun philos. grec n'avait fait avant lui] à la formation du ciel et de la terre, des plantes, des animaux,

3) Νεῖκός τ' οὐλόμενον (abominable) ~~μετὰ~~ δίχα τῶν, ἀτάλαντον ἑκάστῳ.

4) Aristote, tout en déclarant dans la Poét. ch. 1 qu'Empéd. mérite plutôt le nom de φυσιολόγος que de poète, le louait dans son Περὶ ποιητῶν (Diog. L. VIII, 57) : καὶ Ὁμηρικὸς ὁ Ἐ. καὶ δεινὸς περὶ τὴν φράσιν γέγονε, μεταφορητικός τε ὢν καὶ τοῖς ἄλλοις τοῖς περὶ ποιητικὴν ἐπιτεύγμασι χρώμενος. Cicéron, Acad. pr. II, 23, le met comme poète au-dessus de Xénophane et de Parménide.

210

Lib. usage de rendre compte des phénomènes célestes, de la croissance des plantes, de la structure des animaux, de la nature de la vision et des autres sens.

Q. „~~Democriti quod sancta viri~~ sententia ponit" I, 730 sqq. „ut vix humana videatur stirpe creatus". Allusion, sans doute, à v. 392 (355): Χαίρετ'· ἐγὼ δ' ὑμῖν θεὸς ἄμβροτος, οὐκέτι θνητὸς πωλεῦμαι μετὰ πᾶσι τετιμένος.

de l'homme, comme Platon fera dans son Timée et Lucrèce dans son vième livre. Ce dernier le rappelle avec respect, ~~il lui doit~~ et semble s'être plus d'une fois inspiré de son exemple.

En partant de l'idée que les vivants doivent se recruter parmi les morts, puisque les morts procèdent des vivants et que la vie circule dans tout l'univers,[1] Empédocle arriva, comme Pythagore et les Orphiques, à la doctrine de la métempsychose, qu'il combina lui aussi avec des conceptions morales et religieuses. C'est pour s'être parjurés ~~et~~ ou pour avoir goûté de chair vivante que des génies immortels

---

1) Et la vie comprend aussi la pensée. Vers 231 Stein (Hippolytos éd. Miller p. 251)

Πάντα γὰρ ἴσθι φρόνησιν ἔχειν καὶ νώματος αἶσαν.

Ce vers est cité également par Sext. Emp. 8, 286, qui ajoute πάντα ῥητὸν λογικὰ τυγχάνειν, οὐ ζῷα μόνον ἀλλὰ καὶ φυτά.

sont ~~tombés~~ bannis pour trois myriades d'années du séjour des bienheureux.
"~~Les terres~~ Le tourbillon de l'éther les ~~jette~~ précipite dans la mer, la mer les vomit sur le sol, et la terre, ~~qui les reçoit~~, les ~~produit~~ livre à la lumière du soleil, qui à son tour les rejette dans le tourbillon de l'éther. Tous les éléments les reçoivent tour à tour et tous les abhorrent." ~~Le~~

— V. 33. Αἰθέριον μὲν γάρ σφε μένος πόντονδε διώκει, | πόντος δ' ἐς χθονὸς οὖδας ἀπέπτυσε, | γαῖα δ' ἐς αὐγὰς | ἠελίου ἀκάμαντος, ὁ δ' αἰθέρος ἔμβαλε δίναις· | ἄλλος δ' ἐξ ἄλλου δέχεται, στυγέουσι δὲ πάντες.

Le poète lui-même assure être un de ces exilés et avoir été ~~tour à tour~~ successivement homme et femme, arbre, oiseau et poisson[1]. On ne s'étonne pas que ce philosophe doublé d'un prophète, ait écrit en dehors de son grand poème cosmogonique, un autre poème dans lequel il prêchait en quelque sorte les Agrigentins, ses concitoyens, et leur prescrivait

---

1) V. 11: Ἤδη γάρ ποτ' ἐγὼ γενόμην κοῦρός τε κόρη τε,
θάμνος τ' οἰωνός τε καὶ εἰν ἁλὶ ἔλλοπος ἰχθύς.

22 B

une série de lustrations. De là le titre Καθαρμοί.

Λεύκιππος

Quant à Leucippe, il a été en quelque sorte absorbé par son disciple Démocrite, au point que, dans l'antiquité déjà, Epicure prétendait que Leucippe n'avait jamais existé. Cependant l'autorité d'Aristote et de Théophraste doit prévaloir sur celle d'un admirateur enthousiaste de Démocrite. Il faut croire que les idées de Leucippe reçurent de Démocrite leur forme définitive, et que ses ouvrages furent compris dans le recueil, le *corpus*, de l'école atomiste, lequel portait le nom de Démocrite[1].

---

1) Voir Diels, Philol. Versammlung de 1880 à Stettin, qui réfute l'assertion d'Epicure reproduite par E. Rohde dans le congrès de 1879, à Trèves.

Ἀναξαγόρας

Anaxagore fait naître son monde, non de la combinaison des éléments, mais de leur séparation. Pour expliquer la variété des corps inorganiques et même des corps organiques, il part de l'hypothèse singulière, que cette variété est primitive: moelle, os, chair, etc, sont des substances originelles, ~~elem~~ élémentaires. Ces parcelles similaires, ou homeoméries, comme les appelle Aristote, sont infinies, non seulement en nombre, mais aussi de qualités. A l'origine elles étaient toutes mêlées ensemble et formaient une masse confuse. Ce n'est pas en se mêlant, mais en se démêlant qu'elles ont abouti à l'ordre du monde définitif. Le grand séparateur, l'auteur de l'ordre qui

or, argent, fer,

semences, σπέρματα, ou

variées à l'infini

Du mouvement rotatoire qui fait tourner le monde, et, par là,

règne dans l'univers, c'est la substance la plus ténue, la ~~plus~~ seule qui soit et qui ait toujours été pure de mélange, le __Νοῦς__. On voit que le système d'Anaxagore, beaucoup plus chimérique que les autres au point de vue de la physique, marque cependant un immense progrès, parce qu'on y voit poindre la distinction, non encore absolue il est vrai, de la matière et de l'esprit. C'est là qu'est sa grande originalité.

[Quand on lit le commencement du livre d'Anaxagore ~~qui a été conservé~~, on voit bien que les cosmogonies philosophiques ressemblaient aux vieilles théogonies, mais quand l'auteur parle du __nous__, son style s'élève, sans recherche, sans artifice de diction,

encore conservé

(22¹A)

Anaxagore

fr. 17.

Polémique contre les idées reçues et le langage usuel

Frg. 17 exprime bien la pensée commune à Empédocle, à Leucippe et à Anaxagore.

Naître et périr, ce sont des mots dont les Hellènes ne se servent pas bien. Τὸ δὲ γίνεσθαι καὶ ἀπόλλυσθαι οὐκ ὀρθῶς νομίζουσιν οἱ Ἕλληνες.

Car aucune substance ne naît ni ne périt. Οὐδὲν γὰρ χρῆμα [οὐδὲ] γίνεται οὐδὲ ἀπόλλυται, ἀλλ' ἀπὸ ἐόντων χρημάτων συμμίσγεταί τε καὶ διακρίνεται, mais toutes viennent de substances préexistantes par le mélange et la séparation. Et c'est ainsi que, pour bien parler, il faudrait pour <u>naître</u> dire <u>se combiner</u>, et pour <u>périr</u> — <u>se séparer</u>. Καὶ οὕτως ἂν ὀρθῶς καλοῖεν τό τε γίνεσθαι συμμίσγεσθαι καὶ τὸ ἀπόλλυσθαι διακρίνεσθαι.

Euripide a redit ces maximes en beaux vers, <u>Chrysippe</u>, fragm. 836 N.

22' B

Début de l'écrit d'Anaxagore.

Cosmogonie ~~(Genèse)~~

(Diog. L. II, 6 : Ἀρξάμενος οὕτω τοῦ συγγράμματος, ὅ ἐστιν ἡδέως καὶ μεγαλοφρόνως ἡρμηνευμένον)

(l'idée est plus précise que l'expression, un peu vague et sans [illegible])

C'est là la cosmogonie d'Anax., sa Genèse ~~[illegible]~~ son fiat lux.

(Cf. fr. 5 : Ἐν παντὶ παντὸς μοῖρα ἔνεστι πλὴν νόου.)

~~Toutes les substances étaient mê~~

1. Ensemble étaient mêlées toutes les substances

Ὁμοῦ πάντα χρήματα ἦν

infinies et en nombre et en petitesse : car le petit aussi était infini (c-à-d. la matière était divisible à l'infini)

ἄπειρα καὶ πλῆθος καὶ σμικρότητα· καὶ γὰρ τὸ σμικρὸν ἄπειρον ἦν. Et tout étant ensemble, rien n'était manifeste perceptible, par suite de la petitesse καὶ πάντων ὁμοῦ ἐόντων οὐδὲν ἔνδηλον ἦν ὑπὸ σμικρότητος....

Puis vint l'intelligence qui ordonna ces substances

Εἶτα νόος ἐλθὼν αὐτὰ διεκόσμησε.

6. Les autres substances ont en elles une part de tout (sont mêlées à toutes les autres) τὰ μὲν ἄλλα παντὸς μοῖραν μετέχει — mais l'intelligence est infinie et maîtresse d'elle-même, νόος δέ ἐστι ἄπειρον καὶ αὐτοκρατές — et n'est mêlée à aucune substance, mais est seule toute elle-même ~~[illegible]~~ et à part, καὶ

μέμικται οὐδενὶ χρήματι ἀλλὰ μοῦνος αὐτὸς ἐφ' ἑωυτοῦ ἐστι. Car si elle n'était pas à part mais se trouvait mêlée à quelque autre substance, Εἰ μὴ γὰρ ἐφ' ἑωυτοῦ ἦν, ἀλλά τεῳ ἐμέμικτο ἄλλῳ, elle aurait en elle une part de toutes les substances, se trouvant mêlée à l'une d'elles, μετεῖχε ἂν ἁπάντων χρημάτων, εἰ ἐμέμικτό τεῳ — car il y a en tout une part de tout, comme j'ai dit plus haut : ἐν παντὶ γὰρ παντὸς μοῖρα ἔνεστι, ὥσπερ ἐν τοῖσι πρόσθεν ἐμοὶ λέλεκται. — Et ce mélange l'empêcherait de gouverner aucune substance, comme elle peut le faire étant seule et à part, καὶ ἐκώλυε ἂν αὐτὸν τὰ συμμεμιγμένα ὥστε μηδενὸς χρήματος κρατεῖν ὁμοίως καὶ μοῦνον ἐόντα ἐφ' ἑωυτοῦ. — Car elle est la plus subtile de toutes les substances et la plus pure Ἔστι γὰρ λεπτότατόν τε πάντων χρημάτων καὶ καθαρώτατον — et elle a toute science au sujet de toute chose et elle a la puissance la plus grande, καὶ γνώμην γε περὶ παντὸς πᾶσαν ἴσχει καὶ ἰσχύει (assonance ?) μέγιστον. —

22'O

Et tout ce qui a un souffle en lui, les grands êtres, comme les petits, ὅσα τε ψυχὴν ἔχει, καὶ τὰ μείζω καὶ τὰ ἐλάσσω — Νοος en est le maître, νόος κρατεῖ — et le mouvement circulaire de l'univers, Νόος, le dirigeant en maître, l'a fait tourner dans l'origine, καὶ τῆς περιχωρήσιος τῆς συμπάσης νόος ἐκράτησεν ὥστε περιχωρῆσαι τὴν ἀρχήν.

Il y a plaisir à lire ces textes : on voit comment les plus hautes conceptions de l'esprit humain ont été d'abord rendues dans un langage des plus simples, mais qui, dans sa simplicité, ne manque ni d'élévation ni d'une certaine chaleur contenue. ἡδέως καὶ μεγαλοφρόνως ἡρμηνευμένον (Diog. L.)

Tannery

Tannery p. 286 sqq. proteste contre l'idée donnée par Aristote de ce qu'il appelle les homoiomeries d'Anaxagore. Il dit que pour A. les éléments étaient des qualités inhérentes à la matière, mais variables en degré d'un corps à l'autre ... « l'humide, le sec, le chaud, le froid, le lumineux, l'obscur, le dense, le ténu », et il en appelle au fr. 8 + Il nous est impossible d'accepter les grossières images d'Aristote (chair, les os etc.) alors surtout que ce dernier avoue que c'est lui-même qui les a choisis. "

+ [oubliant?] que dans fr. 4 il distingue les innombrables σπέρματα de ces qualités.

Où allons nous ? Ar. ὅσων καὶ σάρκα καὶ [...] ὅσον σάρκα ...

Gen. et corr. I, 1, 314, a, 18 : τὰ ὁμοιομερῆ στοιχεῖα τίθησιν, οἷον ὀστοῦν [...] μυελόν, et il y oppose l'hyp. d'Empédocle. S'il dit De Coelo III, 3, 302, a 28 : λέγω [...] cela n'implique pas qu'il ait choisi ces exemples lui-même ‡

car l'élévation tient surtout au fond même des idées.

23 A

(Ici la page volante.)

Anaxagore, ionien de naissance, écrivait dans le dialecte de sa patrie; mais il appartient cependant à l'Attique, où il passa une grande partie de sa vie, et il est le premier parmi ces vieux philosophes qui nous transporte à Athènes. On raconte qu'il négligea le soin de sa fortune et de ses intérêts, pour se donner tout entier à l'étude; on vante la ~~fermeté~~ noblesse de son caractère, la fermeté avec laquelle il supportait les coups de la fortune. Il trouva dans Périclès un protecteur et un ami; dans Euripide un disciple qui sut répandre par ses vers et mettre à la portée de tous ce qu'il y avait de plus saillant dans sa doctrine. Si, par l'ensemble de son système, il agit sur les philosophes qui le suivirent, ses théories astronomiques agirent sur la nation, sur le peuple. En déclarant que le soleil est une masse incandescente, il rompit avec les croyances religieuses des Hellènes; en ~~d~~ donnant la ~~[illegible]~~ véritable ~~expliquant~~ explication des phases de la lune et en expliquant scientifiquement les éclipses, il combattit les frayeurs superstitieuses que ces phénomènes jetaient dans les ~~[illegible]~~ esprits. De là, le fameux procès qui l'obligea à se sauver d'Athènes dans un âge avancé et à terminer sa longue vie à Lampsaque.

24 A

Démocrite

Arrivons enfin à un grand et fécond écrivain, qui était en même temps un profond penseur, Démocrite qui reprit et développa le système de Leucippe. Démocrite naquit à Abdère vers 460, d'après les calculs d'Apollodore[1]; mais cette date ~~ne peut~~ doit être considérée ~~que~~ à peine comme approximative. Démocrite était encore jeune quand Anaxagore était déjà très avancé en âge; il le disait lui-même dans un de ses ouvrages (le Μικρὸς Διάκοσμος). Diog. L., à qui nous devons ce renseignement, ajoute que Dém. naquit quarante ans après Anaxagore; mais je doute que cette donnée, en apparence précise, soit tirée de l'écrit de Démocrite. C'est je crois l'évaluation en chiffres ronds de l'écart chronologique entre les deux philosophes.

IX, 41.

En suivant l'ordre des temps, il se placerait après Hérodote.

1) Le μικρὸς διάκ. était daté par son auteur de 730 ans après la prise de Troie. Cette dernière se place d'après Ephore en 1150 av. J.Ch. 1150 − 730 = 420. Si cette date marque l'<u>acmé</u> de Démocrite, il naquit en 460, et en remontant encore de 40 ans, on arrive à 500, comme date de la naissance d'Anaxagore. Tels étaient, suivant Diels, les calculs d'Apollodore.

Pour ce qui est de sa biographie, il faut consulter, faute de mieux, le compilateur Diogène, auteur impatientant qui recueille sans critique ce qui il a trouvé dans les manuels antérieurs [.

[Si tant est qu'il se soit donné la peine de compiler. Usener croit qu'il se contentait de faire copier des extraits par des esclaves. IX, 7

A l'entendre, le roi Xercès hospitalièrement reçu lors de son passage à Abdère par le père de Dém. [(20 ans avant 460) aurait laissé des mages, des chaldéens, pour instruire l'enfant. C'est de ceux-là que le futur philosophe aurait appris la théologie et l'astrologie. C'est un conte à dormir debout. On peut admettre qu'un jeune homme avide de savoir voyagea en Orient et particulièrement en Egypte, comme beaucoup de ses compatriotes ioniens, penseurs et historiens, avaient fait avant lui; mais ne le faites pas aller jusque dans l'Inde et l'Ethiopie.

Les voyages, comme l'éducation par les Mages, tiennent à des livres sur la Magie, l'Astrologie, l'Alchymie qu'on lui attribuait plus tard.

Il rapportait lui même qu'il se rendit à Athènes, et il ajoutait, avec une certaine mauvaise humeur, qu'il n'y fut pas remarqué : Ἦλθον εἰς Ἀθήνας, καὶ οὔτις με ἔγνωκε (DL. IX, 36). C'était le temps où Socrate discutait dans les lieux publics, où Protagoras, Gorgias, Prodicos et tant d'autres faisaient sensation. [La légende, l'opposant à Héraclite, le présente comme riant de la bêtise des hommes, et tout d'abord de la bêtise proverbiale de ses concitoyens, les Abdérites. [Le système de Démocrite est bien connu dans ses traits généraux. (Comme les Eléates, il ramenait tout à un principe simple inaltérable. Pour lui aussi, la variété infinie qui frappe nos sens est, sinon une illusion comme soutenait Parménide, mais une simple apparence

Ni la doctrine des Eléates, ni celle d'Héraclite n'étaient négligées par lui : il se rapprochait, et il s'écartait, de l'une comme de l'autre.

Au fond de toutes [la] choses, il y a une matière homogène, comme disaient les Éléates; seulement cette matière n'est pas [l'être pensant, esprit; elle n'est pas non plus] continue et numériquement une, elle se morcelle en un nombre infini de corpuscules. Par cette dernière hypothèse, Démocrite se rapproche d'Anaxagore; mais An. croyait la matière divisible à l'infini, et en douait les parcelles primitives d'une infinité de qualités variées. Les corpuscules de Dém. sont indivisibles, atomes, et n'ont d'autre propriété que celles qui tiennent à l'étendue et qui sont inhérentes à la matière.

ἄτομα

Ils diffèrent d'abord en ce que l'un n'est pas l'autre, n'est pas dans le même lieu que l'autre; ils diffèrent ensuite par la forme, ronde, anguleuse, crochue, etc; leurs combinaisons,

Ces premières différences fondamentales en produisent d'autres en nombre infini quand les atomes se rapprochent les uns des autres

diffèrent par l'ordre suivant lequel y sont rangés les atomes et par le sens dans lequel chaque atome peut être tourné. Dém. distinguait donc dans ces atomes leur forme, ῥυσμός (= σχῆμα), leur ordonnance, διαθιγή (= τάξις), leur position, τροπή (= θέσις). La chimie moderne est revenue à des vues toutes semblables. [On voit que ces différences entre les atomes sont toutes extérieures, ne portent pas sur leur essence, qui est la même dans tous.] Les différences infinies que nos sens nous font apercevoir n'ont aucune réalité, ce sont des apparences, ~~ce ne sont que des apparences~~, ~~conventions que le doux et l'amer~~ "Par convention on parle du doux, par convention de l'amer; par convention du chaud, par convention du froid; par convention de la couleur. En réalité il n'existe que les atomes et le vide."

| Elles ne sont pas qualitatives.

Fr. 1a. Νόμῳ γλυκὺ καὶ νόμῳ πικρόν. νόμῳ θερμόν, νόμῳ ψυχρόν. νόμῳ χροιή. ἐτεῇ δὲ ἄτομα ~~καὶ κενόν~~ καὶ κενόν.

νόμῳ = θέσει, positione
ἐτεῇ = φύσει, naturâ

Par le terme convention il faut entendre ce qui a été établi par les hommes, ce qui est relatif à l'homme. Le philosophe distingue les propriétés essentielles à la matière de celles que les objets n'ont pas en eux-mêmes, mais seulement par rapport aux organes humains qui les perçoivent.

Mais à côté des atomes, des solides, Démocrite pose comme existant en réalité le vide; à côté de ce qui est, ~~ce qui est~~, ce qui n'est pas. Voilà la thèse combattue par les Eléates; ce qui n'est pas, disait-on, ne peut ni exister, ni être conçu; mais Dém. soutenait que si tout était plein, comme croyait Parménide, le mouvement serait impossible. Parménide n'en disconvenait pas, et il niait hardiment le mouvement.

Dém. admettait, avec Héraclite, que tout se meut, change, s'écoule éternellement, mais il admettait en même temps un principe immuable, toujours le même, et il cherchait ainsi à concilier la thèse du philosophe d'Ephèse avec celle des Eléates. Le mouvement primordial, éternel, c'est celui que nous voyons se produire sans impulsion apparente; tous les corps tombent naturellement de haut en bas, la pesanteur, comme nous dirions aujourd'hui, est donc aussi une propriété inhérente à la matière.

Au moyen des atomes et du vide, Démocrite construisait le monde tout entier, ou plutôt les mondes, car il en supposait un nombre infini, soit semblables à celui que nos yeux peuvent apercevoir (soit dissemblables). Dans ces

Il cherchait à tirer du mouvement perpendiculaire de la chute tous les autres mouvements et ~~rotatoires~~ particulièrement le mouvement rotatoire du ciel ; mais ses explications, fort obscures aujourd'hui, elles choquent les notions les plus élémentaires d'une saine physique.

Reste le mouvement rotatoire du ciel, que beaucoup de philos. gr. considéraient comme le mouv. naturel à la substance éthérée, ignée. Dém. le ramenait au mouv. perpendiculaire, et il y était forcé, puisque la matière primitive, la matière, est homogène.

25D

mondes, les combinaisons infiniment variées des atomes produisent toutes les substances, tous les êtres, ceux qui ont vie comme les inanimés, les âmes aussi bien que les corps. L'esprit pour lui est un dernier développement de la matière la plus subtile. Il ne s'engage pas, comme Anaxagore, dans la voie du dualisme, qui aboutit dans l'école de Socrate à la séparation radicale de l'esprit et du corps. Nous ne suivrons pas Dém. dans les détails de sa Cosmogonie; ce sont à peu près les mêmes que l'on connaît par Lucrèce. [Dém. était grand observateur, d'une curiosité qui s'étendait à toute chose. Il avait recueilli un très grand nombre de faits et publié de volumineux ouvrages.

Voilà pourquoi on lui prêta beaucoup d'autres qui n'étaient pas de lui: on ne prête qu'aux riches.

Thrasyle, qui vivait sous Tibère, en forma quinze tétralogies, après avoir écarté ceux qu'il regardait comme inauthentiques. Mais dans le nombre des 60 admis par Thrasyle il y en avait certainement qui appartenaient soit à Leucippe, soit à d'autres philosophes, plus récents, de l'école atomiste.[x]

Malgré ce goût des détails, Dém. parle de la πολυμαθίη à peu près comme Héraclite. "Beaucoup savent beaucoup de choses, sans avoir de l'intelligence".

fr. 140 Ell. Πολλοὶ πολυμαθέες νόον οὐκ ἔχουσι.

"Il faut s'appliquer à comprendre, non à apprendre beaucoup".

141. Πολυνοΐην, οὐ πολυμαθίην, ἀσκέειν χρή.

"Ne cherche pas à tout savoir, de ~~peur~~ crainte de tout ignorer".

142. Μὴ πάντα ἐπίστασθαι πρόθυμος, μὴ πάντων ἀμαθὴς γένῃ.

---

[x] Quant aux Pseudo-Democritea, les Δημοκρίτου φυσικὰ καὶ μυστικὰ adressés à Leucippe sont publiés dans les Alchimistes Grecs, Berthelot-Ruelle, I, texte grec, p. 41 sqq.

On reconnaît à ces sentences un esprit qui est au dessus des connaissances variées qu'il possède, qui domine son bagage. ~~Voilà~~ [(pour son époque, relativement parlant)] Par ~~une~~ cette science universelle ramenée à des principes généraux Dém. [est le plus considérable des philosophes ioniens, et il prélude] ~~prélude~~ à Aristote. Aussi ce dernier le cite-t-il souvent et en fait-il grand cas, tandisque Platon l'ignore et ne semble guère tenir compte de son système. [Il ne prononce pas son nom nulle part; il semble cependant] [Le consulte qqfois sans...]

Ajoutons que tout matérialiste qu'il est, Dém. n'accorde qu'une valeur relative à l'autorité des sens. Ils ne donnent, d'après lui, que des εἴδωλα; la vraie connaissance, la science, vient de la raison, de la pensée, qui s'élevant au dessus

de la perception extérieure s'isole en elle même.

"Il y a deux espèces de connaissances, l'une véritable, l'autre obscure. A l'obscure se rapportent vue, audition, odorat, goût, toucher ; La connaissance véritable en est séparée et distincte".

~~Fr. Ritt.~~ Fr. 1, d phys. Γνώμης δύο εἰσὶν ἰδέαι, ἡ μὲν γνησίη, ἡ δὲ σκοτίη· καὶ σκοτίης μὲν τάδε ξύμπαντα, ὄψις ἀκοὴ ὀδμὴ γεῦσις ψαῦσις· ἡ δὲ γνησίη ἀποκεκριμένη δὲ ταύτης.

Ce penseur qui a construit un vaste système dont les parties sont bien reliées entre elles, est cependant au-dessus du dogmatisme : il cherche sincèrement, il ne prétend point avoir trouvé.

"En réalité nous ne savons rien, la vérité est ~~cachée~~ au fond d'un puits."

Fr. 5 : Ἐτεῇ δὲ οὐδὲν ἴδμεν· ἐν βυθῷ γὰρ ἡ ἀλήθεια.

"~~En réalité~~, Nous l'avons fait voir de toutes façons, nous ne savons point quelle est en réalité chaque chose et ce qu'elle n'est pas." — On croit entendre Kant.

Fr. 1, e : Ἐτεῇ μὲν νῦν ὅτι οἷον ἕκαστόν ἐστι ἢ οὐκ ἔστι οὐ ξυνίεμεν, πολλαχῇ δεδήλωται.

On oppose Dém. à Héraclite, et avec raison. Cependant les deux penseurs se rencontrent sur ce point, comme sur plus d'un autre. Héraclite, lui aussi, avait dit (fr. 4) Κακοὶ μάρτυρες ἀνθρώποισι ὀφθαλμοὶ καὶ ὦτα, βορβόρου ψυχὰς ἔχοντος (sic Bernays pro ἔχοντας), quand leurs âmes sont enveloppées de fange.

~~On croit entendre Kant~~

Dém. ne se bornait pas à l'étude de la nature extérieure, il s'occupait de morale et avait conçu un idéal de la vie du sage conforme aux principes de sa philosophie.

Morale de Démocrite.

On a divisé ~~separé~~ ses fragments en deux séries : les φυσικά, et les ἠθικά.

L'ouvrage capital de la 2e série ~~dans cet ordre d'idées~~ était son περὶ εὐθυμίης très-lu, très-admiré, cet ouvrage a servi de modèle et aux ouvrages portant le même titre (perdus), de Panétius et de Plutarque (π. εὐθ.) (aux traités encore existant), et au traité de Sénèque : De tranquillitate animi. Cf. ce traité II, 3 : Stabilem animi sedem (assiette stable de l'âme), de qua Democriti egregium volumen est, ego tranquillitatem voco. Sénèque traduit le grec εὐεστώ (mot ionien, qui se lit aussi dans Eschyle). Le terme équivaut à ἀθαμβία (nil admirari)

Εὐεστώ est, d'après cela, ce me semble, le vrai titre. D.L. IX, 46, après avoir cité le Περὶ εὐθυμίης, dit Ἡ γὰρ Εὐεστὼ οὐχ εὑρίσκεται. Clem. Al. Strom. II, 1?9 : Δημόκριτος ἐν τῷ περὶ τέλους τὴν εὐθυμίην, ἣν καὶ εὐεστὼ προσηγόρευσεν.

Ces termes laissent déjà entrevoir les principes de la morale de Démocrite

Sans doute, le précurseur d'Épicure, place le bonheur dans le plaisir. Mais le vrai plaisir, le plaisir ~~durable~~ (le plaisir bien entendu) n'est pas procuré par les sens, il est dans les jouissances de l'esprit, dans la modicité des désirs et des besoins, dans la pratique du bien, dans une bonne conscience.

Mais plaisir ne se confond pas, à ses yeux, avec sensualité.

Stobée, Anthol. I, 39 : Ἀνθρώποισι ἁρμόδιον ψυχῆς μᾶλλον ἢ ~~σκήνεος~~ σώματος ~~λόγον~~ ποιέεσθαι λόγον. Ψυχὴ μὲν γὰρ τελεωτάτη (une âme accomplie) σκήνεος (demeure, corps) ~~enveloppe~~ μοχθηρίην ὀρθοῖ (redresse les vices), σκήνεος δὲ ἰσχὺς ἄνευ λογισμοῦ ψυχὴν οὐδέν τι ἀμείνω τίθησι.

L'esprit au-dessus du corps.

(Sensualiste, il s'élève ~~donc~~ au-dessus du sensualisme.

C'est ainsi que dans la Physique, il récusait le témoignage des sens, s'élevait au-dessus du matérialisme, tout matérialiste qu'il est.

27B

La mesure!

Stobée 1. 40 : Ἀνθρώποισι γὰρ εὐθυμίη (la joie, la sérénité de l'âme) μετριότητι τέρψιος (est dans la modération du plaisir) καὶ βίου συμμετρίῃ (et dans une condition moyenne). τὰ δὲ λείποντα καὶ ὑπερβάλλοντα (ce qui reste au-dessous de cette moyenne et ce qui la dépasse) μεταπίπτειν τε φιλέει (est exposé aux revirements) καὶ μεγάλας κινήσιας ἐμποιεῖν τῇ ψυχῇ (et fait naître de grandes commotions dans l'âme). Αἱ δ' ἐκ μεγάλων διαστημάτων κινούμεναι τῶν ψυχέων (les âmes agitées, ballottées d'un extrême à l'autre) οὔτε εὐσταθέες εἰσὶ οὔτε εὔθυμοι (n'ont ni équilibre ni joie).

Lisez tout ce fragment (20 l.) assez long, pour (connaître) le style de l'auteur.

Bornez vos désirs, vos besoins. Diogène ne pensera pas autrement.

Fr. 24 : Ἢν μὴ πολλῶν ἐπιθυμέῃς, τὰ ὀλίγα τοι πολλὰ δόξει· σμικρὴ γὰρ ὄρεξις πενίην <u>ἰσοσθενέα</u> πλούτῳ ποιέει. Si tu ne convoites pas beaucoup, peu te semblera beaucoup. Modération des désirs rend pauvreté équivalente à richesse.

Concision énergique

Fr. 26. Πενίη, πλοῦτος ὀνόματα ἐνδείης καὶ κόρου (Richesse, pauvreté – noms que l'on donne à désir et à satiété). οὔτε ὦν πλούσιος ὁ ἐνδέων, οὔτε πένης ὁ μὴ ἐνδέων. N'est pas riche l'homme qui a des besoins, ni pauvre qui est exempt de besoins.

Le vrai plaisir

Stob. Fl. V, 24 : Ἄριστον ἀνθρώπῳ τὸν βίον διάγειν ὡς πλεῖστα εὐθυμηθέντι καὶ ἐλάχιστα ἀνιηθέντι — τοῦτο δ' ἂν εἴη εἰ μὴ ἐπὶ τοῖς θνητοῖσι τὰς ἡδονὰς ποιοῖτο.

~~Sur son style, cf. Anc. 20 etc.~~

Démocrite

Frgm. moralia

Parmi les ouvrages de Démocrite qui ne traitaient pas, comme le Grand et le Petit Diakosmos de la nature du monde extérieur, mais de l'homme et de la conduite de la vie, le plus célèbre était celui qui ~~portait~~ [illegible] le titre Περὶ εὐθυμίης. D'après Hirzel Ἀθαμβίη ne serait qu'un autre titre du même ouvrage.

R. Hirzel, Hermes, XIV (1879), 321-53.

Lortzing, Über die ethischen Fragm. des Dem., avait distingué les 2 titres.

Plutarque s'en est beaucoup servi dans son Περὶ εὐθυμίας, et avant Plut., Panétius, qui donna le même titre à un de ses ouvrages philosophiques.

Le De tranqu. animi de Sénèque rend hommage au livre d'Abdère II, 3: „Stabilem animi sedem" (la stabilité de l'âme), „de qua Democriti egregium volumen est, et ego tranquillitatem voco". Je soupçonne que le vrai titre était Εὐεστώ (περὶ εὐεστοῦς) mot ancien, que l'on trouve aussi chez Eschyle. Démocrite se servait aussi du terme ἀθαυμασίη nil admirari.

27'B

L'idéal du sage, la peinture de son imperturbable sérénité, a peut-être donné lieu à la légende du philosophe qui rit. Démocrite riait de la sotte inconsistance des hommes; peut-être riait-il en particulier ses concitoyens : si cette conjecture est fondée, on peut croire qu'il contribua à faire aux Abdéritains la réputation de sottise qu'ils avaient dans la Grèce.

Le περὶ εὐθ. était beaucoup lu, très-admiré, souvent imité, [en marge : Son mis à contribution] non seulement par Épicure et son école, mais, comme on le voit, par tous les philosophes moralistes.

C'est cet ouvrage surtout qui valut à Épicure le nom de grand écrivain.

Cic. Or. 20 dit qu'au jugement de certains critiques, le style de Démocrite, comme celui de Platon, se rapproche, par le souffle et l'éclat, du caractère de la poésie.

27 C

Denys d'Halic., après avoir établi la fameuse distinction des trois genres, et placé la perfection de l'art d'écrire dans le mélange (κρᾶσις) de ces trois styles, estime que, parmi les philosophes, Démocrite, Platon et Aristote ont excellé à varier ainsi leur élocution.

Plut. Symp. Qu. V, 7, 6, 2 : Τῇ δεινότητι δαιμονίως λέγων καὶ μεγαλοπρεπῶς.

Exemples :

fr. mor. 14 : Les hommes ont formé le fantôme de la la fortune pour couvrir leur propre imprudence. (Ἄνθρωποι τύχης εἴδωλον ἐπλάσαντο πρόφασιν ἰδίης ἀβουλίης) Rarement la fortune se lutte contre l'intelligence (βαιὰ γὰρ φρονήσει τύχη μάχεται) ; le plus souvent dans la vie un esprit pénétrant réussit à voir juste (τὰ δὲ πλεῖστα ἐν βίῳ ψυχὴ εὐξύνετος ὀξυδερκέειν κατιθύνει

Cf. Juvén. X, extr. „ Nos te „
„ Nos facimus, Fortuna, deam caeloque locamus "

27'D

Fr. 23. D'après Plutarque, Démocrite disait spirituellement que, si le corps intentait à l'âme un procès pour mauvais traitement, l'âme ne serait pas acquittée. Εἰ τὸ σῶμα δικάσαιτο τῇ ψυχῇ κακώσεως (allusion à la plainte judiciaire de ce nom), οὐκ ἂν αὐτὴν ἀποφυγεῖν.

Pour le fond de la morale cf. fr. 24. fr. 26 et Stob. Flor. I, 34 = 127.

Dans ce dernier le mot σκῆνος (tente, abri) pour désigner le corps est à noter. Les Pythagoriciens s'en servaient, mais le mot est ionien. Remarquez que Élien s'en sert dans un morceau tiré de Ctésias (H. A. 5, 3)

On voit que Démocrite, de même qu'il s'élève au-dessus du matérialisme, en exaltant la raison au-dessus de la perception des sens, s'élève aussi au-dessus du sensualisme en mettant le vrai bonheur dans la santé de l'âme

Si Démocrite a joui dans l'antiquité de la réputation de grand écrivain, il le devait surtout, à ce qu'il semble, à son livre sur la tranquilité de l'âme. Cicéron dit qu'au jugement de certains critiques le style de Démocrite, comme celui de Platon, se rapproche par le souffle et l'éclat du caractère de la poésie. *Or.* 20.

Denys d'Halicarnasse, après avoir établi la fameuse distinction des trois genres, et placé la perfection de l'art d'écrire dans le mélange (κρᾶσις) des trois styles, estime que parmi les philosophes Démocrite, Platon et Aristote excellèrent à varier ainsi leur élocution. Dém. se trouve en bonne compagnie.[1] *Arr. des mots*, ch. 24.

---

[1] Ajoutez Plutarque, *Symp. Qu.*, ~~ch. 24~~ V, 7, 6, 2 ... τῇ δὲ λέξει δαιμονίως λέγων καὶ μεγαλοπρεπῶς.

28B

Il ne nous est plus guère possible aujourd'hui de vérifier par nous-mêmes ces appréciations. Voici cependant quelques fragments qui peuvent faire comprendre l'admiration des critiques anciens:

Fr. Mor. 14. Ἄνθρωποι τύχης εἴδωλον ἐπλάσαντο πρόφασιν ἰδίης ἀβουλίης. (mot dont on se couvre)

2) "Les hommes ont formé le fantôme de la fortune pour couvrir leur propre imprudence.

Βαιὰ γὰρ φρονήσει τύχη μάχεται· τὰ δὲ πλεῖστα ἐν βίῳ ψυχὴ εὐ-ξύνετος ὀξυδερκέων κατιθύνει.

1) Rarement la fortune lutte contre l'intelligence; le plus souvent dans la vie un esprit pénétrant réussit à voir juste." [Cf. Juvénal X fin

„ Nos te, nos facimus, Fortuna, deam coelo que locamus."

Fr. 23 (Plutarque, De sanit. tuenda, p. 135): Εἰ τὸ σῶμα δικάσαιτο τῇ ψυχῇ κακώσεως, οὐκ ἂν αὐτὴν ἀποφυγεῖν. [Allusion à la plainte judiciaire κακώσεως.]

Démocrite disait spirituellement que si le corps intentait à l'âme un procès pour mauvais traitements, l'âme ne serait pas acquittée.

28c

Chez Démocrite point de jargon d'école, aussi peu que chez Platon. Si certains termes dont il s'est servi ont besoin pour nous d'explication, c'est qu'ils appartiennent au dialecte ionien. Nous avons déjà rencontré ῥυσμός = σχῆμα, τροπή = θέσις, διαθιγή = τάξις. Ces expressions étaient claires pour les compatriotes de Démocrite. Hérodote se sert du mot ῥυσμός dans le même sens. Εὐεστώ se retrouve, non seulement dans Hérodote, mais aussi dans Eschyle. Σκῆνος (cabane, demeure) pour „corps", métaphore qui a une saveur spiritualiste, a été employé dans le même sens par l'historien Ctésias.

En fait de termes techniques, forgés par l'écrivain, on ne peut citer que δέν, „l'être", opposé à οὐδέν, „le non-être, le vide". Cela est étrange à ne pas y croire, ~~Le mot~~ plus étrange que serait „éant" opposé à „néant". Le composé οὐδέν était transparent; on disait οὐδείς, οὐδεμία, on disait même οὐδὲ ἕν. Je suis incrédule à l'endroit de ce mot bizarre, qui ne se trouve, je crois, que dans fr. 8 (Plutarque, Adv. Colot. 4): Aristote, Métaph. I, 4, où il rappelle le même passage de Démocrite, dit τὸ ὄν, non τὸ δέν.[1] | p. 985, b, 6.

---

[1] Dans Alcée (fr. 72 B'): καὶ κ' οὐδὲν ἐκ δένος γένοιτο, δέν est négatif, comme dans le grec moderne. Mais l'Et. M. a-t-il été trompé par une fausse leçon: faut-il lire οὐδὲν οὐδενός?

28 D

Il faut revenir en arrière, et suivre une série parallèle.

La plupart des philosophes dont nous venons de parler s'étaient occupés de physique et de physiologie, il y en a qui firent des études anatomiques et même pathologiques. Aristote a conservé une description très détaillée faite par Diogène d'Apollonie (Crète) des vaisseaux sanguins et de leur répartition dans le corps humain. Plusieurs traités attribués à Démocrite touchent à la médecine. Nous pouvons donc rattacher à ces philosophes le médecin Hippocrate, qui était lui ~~même~~ aussi un grand esprit et un remarquable écrivain. Démocrite et Hippocrate ont été rapprochés, non seulement par la tradition légendaire, mais aussi par les chronographes. On les fait mourir l'un et l'autre ~~dans~~ un âge très avancé

Fr. 8, dans Aristote, Hist. An. III, 2, 4.

et dans la même année. On fixe la naissance du médecin, comme du philosophe, en 460. Sans attacher trop de valeur à ces synchronismes, on ne saurait douter qu'ils ne fussent contemporains. On raconte qu'Hippocrate, appelé par les gens d'Abdère pour guérir la prétendue folie de Démocrite, reconnut la haute intelligence de ce dernier. C'est là une des nombreuses légendes ~~dont~~ qui couraient au sujet du père de la médecine. ~~C'est ainsi qu'Hippocrate aurait brûlé~~ Les écrits des anciens médecins de Cos [s'étaient perdus ; rien de plus naturel ; on disait qu'Hipp. les avait brûlés] ; ~~qu'~~il aurait prévu la fameuse peste et ~~qu'il~~ l'aurait efficacement combattue en allumant des feux à Athènes [Thucydide n'en dit rien.] ; qu'il aurait reconnu que la maladie de Perdiccas de Macédoine était l'amour de ce prince

pour la maîtresse de son père. (anecdote qu'on raconte aussi d'autres médecins et d'autres princes); enfin les présents d'Artaxerce refusés par le médecin grec sont devenus proverbiaux. Ce dernier trait pourrait être historique, mais il n'est pas mieux attesté que les autres. Les *Lettres* d'Hippocrate, ses *Discours*, les *Décrets* des Athéniens qui le concernent, loin de venir à l'appui de ces fictions, sont de faux documents qui en proviennent. Le grand critique anglais Bentley l'a prouvé, il y aura bientôt deux siècles dans sa *Dissertation sur les Lettres de Phalaris*, 1697. Plusieurs de ces anecdotes embellissent, disons mieux, déparent, la notice biographique rédigée d'après Soranus le jeune, médecin que l'on

κατὰ Σωρανόν

29D

Protag. 311 B.
Phèdre 270 C.

place au siècle des Antonins.

Heureusement Platon a parlé à deux reprises du grand médecin qu'il a pu voir dans sa jeunesse. Il atteste qu'Hipp. était un médecin célèbre, issu de la famille des Asclépiades de Cos, contemporain de Socrate; qu'il formait des disciples qui le payaient; enfin que c'était un penseur, un écrivain, qui ne séparait pas l'étude du corps humain de celle de la nature toute entière 1).

1) Aristophane, Thesm. 213 fait allusion à un autre Hippocrate, quoi qu'en disent Ermerins et Littré.

Reprenons les données fournies par Platon. Hippr. était né dans l'île dorienne de Cos, et cependant il s'est servi dans ses écrits du dialecte ionien qui était alors la langue littéraire de tous les prosateurs. — Sa famille prétendait descendre du dieu de la médecine. Il y avait des médecins Asclépiades à Cnide, comme à Cos, et ailleurs encore. Un d'eux, Euryphon, contemporain aîné d'Hippocrate, avait assez de réputation pour que le poète comique Platon parlât de lui. Du reste on voit déjà dans l'Iliade Homère des médecins Asclépiades. Cette filiation marque bien l'origine sacerdotale de la médecine dans la vieille Grèce.[1] Anciennement médecine et divination se tenaient et se confondaient. Médecin et devin sont rapprochés dans les vers de Solon* et d'Eschyle**; ce dernier

* Grande élégie.
** Prométhée, 477

1) Il ne faut cependant pas confondre les Asclépiades, les υἱοὶ τοῦ θεοῦ, comme les appelle la grande inscr. d'Épidaure, avec les ἱερεῖς, νεωκόροι etc. Cf. Zacher, Hermes, 21 (1886), 470.

308

se sert même du composé significatif ἰατρόμαντις. Les malades guéris dans les temples d'Esculape avaient coutume d'y suspendre des tableaux, où ils indiquaient entre autres choses le traitement employé. On recueillait ces notices, et c'est là sans doute l'origine des Prénotions Coaques, écrits de la collection hippocratique, ainsi que des Κνίδιαι γνῶμαι d'Euryphon, qui y sont cités [dans les προγνώσεις]. Littré, qui a étudié les origines de la médecine grecque dans l'introduction de son édition d'Hipp. place, à côté des sanctuaires, les gymnases. Les pédotribes qui y présidaient firent sur l'hygiène et sur l'influence salutaire des exercices du corps des observations dont profitèrent les médecins. Ce que nous appelons gymnastique pathologique existait dès le temps de Platon.[1]

Strabon VIII, p. 374

Κωακαὶ προγνώσεις

[1] Voy., au comm. du Phèdre, ce qui est dit d'Hérodikos de Sélymbrie.

Les philosophes enfin introduisaient des idées générales dans l'étude du corps humain, et, comme notre corps est composé des mêmes éléments que le reste de la nature, ils appelèrent l'attention des médecins sur les influences du ~~corps~~ monde extérieur. &

C'est ainsi que la science médicale sortie des sanctuaires, s'émancipa peu à peu et se sécularisa. Du temps d'Hippocrate ~~ce progrès~~ la médecine s'est déjà tout à fait dégagée de ses origines religieuses. Citons à ce sujet quelques lignes du traité des Airs (ch. 22, p. 76 L. Hé) Hipp. y parle d'une certaine maladie que l'on attribuait à la colère divine. "Et moi aussi, dit-il, je crois que ces maux sont divins, ainsi que tous les autres maux; ~~les~~ aucune maladie n'est plus divine que l'autre, aucune n'est plus humaine; ~~mais~~ toutes sont semblables et toutes sont divines; mais chacune a sa cause naturelle, aucune ne se produit sans cette cause."

Ἐμοὶ δὲ καὶ αὐτῷ δοκέει ταῦτα τὰ πάθεα θεῖα εἶναι καὶ τἄλλα πάντα, καὶ οὐδὲν ἕτερον ἑτέρου θειότερον — οὐδὲ ἀνθρωπινώτερον, ἀλλὰ πάντα ὅμοια καὶ πάντα θεῖα· ἕκαστον δὲ ἔχει φύσιν τῶν τοιούτων, καὶ οὐδὲν ἄνευ φύσιος γίνεται.

Quel bon sens! quelle hauteur d'esprit! Tout en écartant le surnaturel, H. reconnaît une action divine dans le cours de la nature.[1]

[1] Reproduit dans [Hipp.] Περὶ ἱερῆς νούσου (Épilepsie). L'esprit de l'école.

30

Hipp. ne ~~demeurait~~ resta pas à Cos, nous le voyons résider tour à tour dans plusieurs villes de la Grèce, notamment à Athènes et dans la Thessalie. Il se déplaçait par curiosité scientifique, et aussi pour gagner sa vie. Les médecins grecs sont alors nomades, comme les sophistes. Le Traité des Airs est en grande partie le fruit des observations recueillies par l'auteur ~~en differer~~ dans ses voyages, et ce traité débute par des conseils qu'Hipp adresse aux médecins qui arrivent dans une ville et qui n'en connaît pas encore le climat, ni les habitudes des citoyens. Hérodote a très agréablement raconté les aventures d'un de ces médecins ambulants et Démocédès de Crotone, et payé successivement par les villes d'Égine,

III, 131.

publics,

d'Athènes, par Polycrate de Samos, allant toujours au plus offrant, et devenu enfin médecin du premier Darios et de la famille royale de Perse. (Un medecin publi~~que~~?, m. de la ville, mentionné dans Ach. 1222, 1032?)

Autre ressemblance avec les sophistes, le médecin du Vème siècle, Platon l'atteste, s'entoure de ~~médecins~~ disciples qu'il instruit et dont il reçoit un salaire. [Nous possédons encore sous le nom d'Hippocrate un grand nombre d'écrits, toute une bibliothèque médicale. Ces livres, religieusement conservés, ont trouvé dès l'antiquité de nombreux commentateurs. Quant à Erotien (sous Néron), il ne reste de lui qu'un recueil de gloses; mais plusieurs traités de Galien (sous Marc-Aurèle) sont consacrés à l'explication des livres d'Hippocrate. Parmi les éditions

[Nous reviendrons sur ce que Platon dit d'Hipp. penseur. Un mot d'abord sur la collection Hippocratique.

Ἐρωτιανός

Γαληνός

modernes il faut distinguer celle de Littré, texte et traduction française. Paris, 1839-1861, 10 volumes. Littré, médecin et philologue, réunissait tout ce qu'il faut à un éditeur d'Hippocrate; Le premier, a reconnu l'importance du manuscrit 2253 de notre Biblioth. Nationale, manuscrit au moyen duquel il a rempli des lacunes et corrigé le texte de la vulgate. Il aurait même pu suivre cet excellent manuscrit avec plus de fermeté.[1]

L'édition de Ermérins, Utrecht, 1859-63, 3 volumes in 4°, avec Appendix, n'a pas rendu inutile celle de Littré, qui reste toujours l'édition capitale.

---

1) le msc renferme le π. ἀρχαίης ἰατρικῆς, le π. διαίτης, et d'autres écrits moins importants.

Les oeuvres d'Hip. sont un exemple intéressant de ce qui est arrivé souvent aux écrits des auteurs les plus illustres, leur nom s'étend à des ouvrages qui ne sont pas d'eux, mais qui sont nés sous leur influence, qui appartiennent à des disciples, à des imitateurs. ~~Un~~ On trouve dans le Corpus hippocratique un ~~petit~~ ou deux ouvrages antérieurs à Hip., on y trouve des écrits de son gendre Polybe, d'autres qui viennent de l'école de Cos, de contemporains ou de disciples du maître. Il y en a qui sont beaucoup plus récents et qui ont déjà été reconnus comme tels par les critiques de l'antiquité; il y en a qui ne constituent qu'une suite d'extraits ou de notes. Littré, dans son Introduction, établit onze classes diverses: la 1ière composée d'ouvrages du maître lui-même; la dernière, d'écrits tout à fait apocryphes, forgés par des faussaires. ~~Le reste~~

|99 fois nommé à des contradicteurs

31 D

Les écrits des classes intermédiaires, provenant de divers auteurs, voyageant sous le même pavillon, et ont été conservés grâce au grand nom qui les protégea. Le recueil des oeuvres de Démocrite, nous l'avons vu, s'est formé de la même manière, et quelque chose de semblable est arrivé, quoiqu'en de moindres proportions, pour Aristote et même pour Platon. S'il faut ajouter des analogies plus éloignées, on pourrait même rapprocher les nombreux poèmes qui couraient sous le nom d'Homère ou d'Hésiode.

Parmi les ouvrages que Littré ~~et la plupart des critiques~~ jugent authentiques, il y en a deux, d'un intérêt plus général et qu'on peut lire et goûter sans être médecin. C'est le Traité de l'Ancienne médecine 1) et le Traité des Airs. Le premier de ces traités se rattache aux syst. philosophiques dont nous venons de parler; l'autre peut servir de transition aux historiens et géographes dont nous allons nous occuper.

1) Beaucoup de critiques estiment que ce traité est d'une main moins ancienne. Et ils ont, ce semble, raison.

Trad. ~~philosophe~~ Hippocrate

Περὶ ἀρχαίης ἰητρικῆς

Dans le premier de ces Traités, la médecine traditionnelle, fondée sur l'observation, est défendue contre des théories médicales qui se produisaient au Ve siècle, et qui ~~fondaient~~ prétendaient fonder sur des hypothèses aventureuses et exclusives, une science qui est toute d'expérience, et qui, suivant ~~Hipp.~~ l'auteur, doit être une empirie raisonnée. Les philosophes s'efforçaient d'expliquer la formation du monde, les phénomènes célestes, les révolutions de ~~du globe~~ la terre et la naissance des êtres qui la peuplent. Là ils rencontraient l'homme, et ils tiraient de leurs systèmes, ingénieux mais hasardés, des principes de physiologie et de pathologie. C'est contre l'envahissement de ces théories creuses que proteste le vieux médecin. L'inanité de leurs principes abstraits devient évidente dès qu'on essaye de les mettre en pratique.

L'exorde du Π. φύσιος ἀνθρώπων est dirigé contre les sophistes qui dissertent devant un public nombreux et ignorant (ὄχλος) sur les choses médicales sans être médecins, et qui ramènent l'homme à un seul principe, l'air, le feu, l'eau, ou la terre. Ces gens débitent des mots, ils ne savent rien, et dans leurs controverses la langue la plus déliée l'emporte.

Ex. Le traité pseudo-hipp. De flatibus, Περὶ φυσῶν. L'air (lit-on dans l'exorde de ce Discours) est le plus puissant des éléments, il est répandu partout, il enveloppe la terre, il pénètre dans l'eau, il nourrit le feu des corps célestes. L'air est aussi la plus nécessaire et la plus constante des nourritures pour les êtres vivants. Il est le principe de vie : il est aussi le principe de toutes les maladies. Telle est la thèse dont la démonstration remplit ce Discours.

32 B

1) Citons un morceau du chapitre 20: "Il est des médecins et des esprits spéculatifs (σοφισταί) qui disent qu'il n'est pas possible de savoir la médecine à qui ne sait ce qu'est l'homme . . . . Ce discours vise la philosophie, les systèmes d'Empédocle et des autres, qui ont écrit sur la nature en général et qui vous disent ce que c'est que l'homme, quelle est sa première origine, et de quels éléments il se forma d'abord. Tous ces systèmes sur la nature, débités oralement ou mis par écrit, soit par des philosophes soit par des médecins, appartiennent, suivant moi, moins à la médecine qu'à l'art d'écrire. [Ce qui veut dire que ce sont des exercices de style]. Je crois que des notions précises sur la nature ne peuvent venir que de la

ἧσσον νομίζω τῇ ἰητρικῇ τέχνῃ προσήκειν ~~γραφικῇ~~ ἢ τῇ γραφικῇ

1) Cf. Revue de Philologie 1878, p. 86 sqq.

médecine. Cela sera clair quand on aura vraiment embrassé tout le domaine de la médecine; mais jusqu'ici il s'en faut de beaucoup que cette science soit faite, je veux dire la science de ce que c'est que l'homme, et comment il naît, et le reste avec des détails précis. Et moi aussi je dis que le médecin doit s'efforcer de connaître la nature, car il ne fera rien de bon s'il ne sait ce qu'est l'homme par rapport à la nourriture, à la boisson, à toutes les fonctions, et comment chaque chose agit sur chacun.

ὅταν αὐτήν τις τὴν ἰατρικὴν ὀρθῶς πᾶσαν περιλάβῃ.

(ἱστορίην)

ὅ τι τέ ἐστι ἄνθρωπος πρὸς τὰ ἐσθιόμενά τε καὶ πινόμενα καὶ πρὸς τὰ ἄλλα ἐπιτηδεύματα, καὶ ὅ τι ἀφ' ἑκάστου ἑκάστῳ συμβήσεται.

Ce remarquable morceau [s'accorde avec l'idée que Platon nous donne des vues élevées d'Hip. Dans le *Phèdre* Socrate demande s'il est possible

Littré en a fait la remarque, p. 270 C.

[qu'il soit d'Hippocrate ou d'un de ses disciples,

320

si on ne comprend pas la nature du monde (ἄνευ τῆς τοῦ ὅλου φύσεως)

de comprendre la nature ~~de l'âme~~ ~~monde en général~~ de l'âme, et Phèdre lui répond : "S'il faut s'en rapporter à Hipp., l'Asclépiade, on ne saurait même connaître la nature du corps sans cette méthode". Platon expose ensuite que pour saisir la nature d'un objet il faut savoir quelle action il exerce, par l'effet de sa nature, sur les autres objets, et quelle action il en reçoit. On voit donc jusqu'à quelle hauteur s'élevait la pensée d'Hip. Pour lui, comme pour Platon, l'homme placé dans le monde, plongé dans un milieu auquel le rattachent des liens innombrables, indissolubles, d'où il est sorti, d'où il tire sans cesse sa substance, sa vie, où il retournera, l'homme ne saurait être étudié en le séparant de l'ensemble de la nature. Ce programme, qui n'était encore qu'un desideratum au temps d'Hip., est aujourd'hui rempli dans nos Écoles de médecine. – Sciences préparatoires, auxiliaires de la médecine.

Le Traité des Airs, des Eaux et des Lieux rapproche Hippocrate des historiens et des géographes, auxquels nous allons passer. Le titre proposé par Gouffier, "des Habitations, des Eaux, des Saisons et des Lieux," conviendrait mieux au sujet et à la division de l'ouvrage. En effet, après avoir dit dans l'introduction que le médecin qui arrive dans une ville doit étudier les lieux, leur exposition, ~~la na~~ ce que son climat offre de particulier dans ~~tous~~ (chaque) ~~des~~ de saisons, les habitudes des indigènes, l'~~auteur, dans l'Introduction~~ l'auteur examine quelle influence peuvent exercer sur la santé, la beauté, l'intelligence des hommes, (les conditions naturelles et d'abord) le site d'une ville, son exposition au vent d'est ou d'ouest, au soleil levant ~~ou~~ ou au soleil couchant. Il examine ensuite les propriétés des eaux, ce qui l'amène ~~ensuite~~ à faire (incidemment) une théorie de la pluie.

Premiers philos.

Hippocrate 33A

Περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τόπων

(περὶ οἰκήσιων καὶ ὑδάτων καὶ ~~τῶ~~ ὡρῶν καὶ χωρίων)

Chap. 1-2.

Ch. 3-6

Ch. 7-9

Dans Littré, vol. II. Ed. Coraÿ, texte, trad., comm., 2 vol. Paris 1800

Ed critique de Petersen, Hambourg 1833

33B

Ch. 10 11. En troisième lieu il signale les maladies qui prédominent suivant les saisons et les changements plus ou moins brusques de température.

[La dernière partie de l'ouvrage est la plus généralement intéressante,

Hipp. y compare les pays de l'Europe et de l'Asie, et il rattache les différences physiques et morales qui en distinguent les habitants aux caractères du sol et du climat. Les données lui ont été fournies par ses propres pérégrinations, peut-être aussi par les livres d'Hécatée et d'autres voyageurs. Malheureusement il y a une lacune vers la fin du chap. 12, où il a dû parler des pays torrides, de l'Egypte et de la Libye, comprises (dans l'Asie par lui), suivant une division du monde répandue de son temps.

Voici l'énoncé de son principe général : « La plupart du temps vous trouverez que la nature du pays détermine et la constitution des hommes et leurs mœurs. » Hip. énumère un certain nombre de caractères de pays et de caractères d'hommes qui y répondent. Un terrain homogène, peu accidenté, amène une grande égalité de température et produit une race d'hommes très semblables les uns aux autres, peu propres aux fatigues, aux exercices du corps, comme à ceux de l'esprit. Au contraire, de grandes inégalités et des revirements brusques dans la température des saisons, tiennent à un sol très divers, très accidenté, et produisent une race d'hommes, divers de taille et de constitution, vifs, intelligents, laborieux, guerriers. De là, en Europe plus de diversité qu'en Asie, (songez à l'Asie ~~mér.~~ du côté de la Méditerranée)

ch. 24 (p. 90 l.) Εὑρήσεις γὰρ ἐπὶ τὸ πλῆθος τῆς χώρης τῇ φύσει ἀκολουθέοντα καὶ τὰ εἴδεα τῶν ἀνθρώπων καὶ τοὺς τρόπους.

33 D

plus de courage, plus d'intelligence. Cependant Hipp. ne méconnait pas que la nature du sol ne fait pas tout, que les institutions politiques, libres en Europe, despotiques en Asie, exercent aussi leur influence. Mais le médecin se borne à indiquer ces dernières considérations, sans les développer.

Ch. 16.

Ces pages ne préludent-elles pas à tel chapitre de Montesquieu? Mais, sans descendre jusqu'aux temps modernes, Aristote, fils de médecin et initié aux études physiologiques des médecins grecs, a repris les considérations du vieux penseur. Voy. *Polit*, VII, 6 (IV, 7) p. 1327 B, dont voici le résumé: Les habitants des pays froids de l'Europe, pleins de courage, mais moins capables de réflexion (διάνοια) et d'art, ne sont pas policés et n'ont pu fonder des empires. Ceux de l'Asie,

Ces vues se transmettaient dans l'école d'Hippocrate (v. les premiers chap. du l. II περὶ διαίτης[1]); et plus tard,

[1] Les mêmes considérations dans les premiers chap. du livre II *Du Régime* (περὶ διαίτης).

par les raisons contraires, sont esclaves de leurs despotes. Les Hellènes tiennent, géographiquement et moralement, un juste milieu : à la fois courageux et intelligents, ils sont libres, bien gouvernés ; et ils seraient capables de dominer sur tous les autres peuples s'ils se trouvaient réunis en un seul Etat. On entend parler le précepteur d'Alexandre.

(L'écrivain)

Hippocrate compte, avec Hérodote et Démocrite, parmi les trois grands prosateurs ioniens du Vème siècle. Le dialecte de ces écrivains a naturellement quelque chose de chaud, de coloré, de poétique, de méridional, comme la langue de notre Montaigne. On lit dans le Traité des Airs, chap. 12 : "Or ce qui contribue, plus que toute autre chose, à la croissance et à la culture, c'est lorsqu'aucune influence ne prévaut violemment, mais que l'égalité de toutes domine." . . . .

τὴν δὲ αὔξησιν καὶ ἡμερότητα παρέχει πλεῖστον ἁπάντων, ὁκόταν μηδὲν ᾖ ἐπικρατέον βιαίως, ἀλλὰ παντὸς ἰσομοιρίη δυναστεύῃ 1)

1) Cf. Platon, Polit., 273 C : Δυναστεύει τὸ τῆς παλαιᾶς ἀναρμοστίας πάθος.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans le style d'Hip. c'est la propriété des termes, le choix des mots les plus précis, pour décrire et caractériser une maladie dans tous ses symptômes, sans que cette exactitude dégénère en langage professionel, en jargon d'école. Nos médecins font usage d'une foule de termes savants, empruntés à des langues mortes ou forgés par eux. Leur langage est hérissé d'expressions que le peuple et que les hommes même qui n'ont ~~pas~~ reçu ~~hon~~ qu'une éducation ~~spéciale~~ générale ne sauraient comprendre. Dans Hip. la science est plus abordable, elle parle encore la langue de tout le monde. La popularité, le pittoresque même, n'y nuisent pas à la précision. Cette popularité était ~~valu~~ voulue. On lit dans le traité de l'Anc. Méd, ch. 2 :

Μάλιστα δέ μοι δοκέει περὶ ταύτης δεῖν λέγοντα της τέχνης γνωστὰ λέγειν τοῖσι δημότῃσι.

"La médecine, plus que tout autre art, a besoin de s'exprimer d'une façon intelligible pour le peuple."

Il faut lire le tableau que fait Hip de l'aspect d'un malade désespéré, et cet autre tableau ~~plus~~ connu sous le nom de Facies Hippocratica, morceaux que Lucrèce, a mis en vers latins.

(Voir feuille ci-jointe).

Ajoutons la merveilleuse concision des aphorismes. Il suffit de citer le premier, qui peint, en quelques mots, la difficulté de l'art médical :

"La vie est courte, la science est longue, le moment est pressant, l'essai est dangereux, la résolution difficile. Et il ne suffit pas que le médecin fasse lui-même ce qui convient ~~il faut~~ ~~il~~ doit encore disposer convenablement et le malade, et les personnes et les choses qui l'entourent."

Ὁ βίος βραχύς, ἡ δὲ τέχνη μακρή, ὁ δὲ καιρὸς ὀξύς, ἡ δὲ πεῖρα σφαλερή, ἡ δὲ κρίσις χαλεπή. Δεῖ δὲ οὐ μόνον ἑαυτὸν παρέχειν τὰ δέοντα ποιοῦντα, ἀλλὰ καὶ τὸν νοσέοντα καὶ τοὺς παρεόντας καὶ τὰ ἔξωθεν.

34 D

Littré trouve que le style d'Hipp. se rapproche de celui de Thucydide. Je ne puis trouver d'autre ressemblance que la concision ; mais dans Thucydide tout est travaillé, voulu, tout sent les préceptes de l'école et l'effort de l'écrivain ; Hippocrate est coulant, il écrit naturellement, sans retouche, sans prétention.
Il y a cependant parmi les écrits ~~d'Hippocr~~ qui portent le nom d'Hippocrate certains traités qui dénotent [comme les pages de Thucydide,] l'influence du style mis à la mode par les premiers rhéteurs

Hippocrate.

Περὶ διαίτης ὀξέων, ch. 11, II, p. 312 Littré.

	Ἀγρυπνίαι τε ξυνεπιλαμβάνουσιν αὐτοῖσι,	En même temps des insomnies les accablent,
	δι' ἃς οὐ πέσσεται ἡ νοῦσος, περίλυποι	qui empêchent la coction de la maladie,
2. 1181 -83	τε καὶ πικροὶ γίγνονται, καὶ παραφρονέουσι,	ils deviennent chagrins et irritables,
	καὶ μαρμαρυγώδεα σφέων τὰ ὄμματα,	ils délirent, et leurs yeux prennent de l'éclat,
1183 cf. Suppl.	καὶ αἱ ἀκοαὶ ἤχου μεσταί,	leurs oreilles se remplissent de bruit,
	καὶ τὰ ἀκρωτήρια κατεψυγμένα,	leurs extrémités se refroidissent,
	καὶ οὖρα ἄπεπτα, καὶ πτύσματα	l'urine est sans coction, les crachats sont
1186 -87	λεπτὰ καὶ ἁλυκὰ καὶ κεχρωσμένα	tenus, salés, légèrement colorés d'une
	ἀκρήτῳ χρώματι σμικρά, καὶ ἱδρῶτες	teinte crue ; des sueurs sur le cou,
1185	περὶ τὸν τράχηλον, καὶ διαπορήματα,	des inquiétudes, la respiration, embarrassée
1184	καὶ πνεῦμα προσπταῖον ἐν τῇ ἄνω	dans l'ascension de l'air, trop fréquente
	φορῇ πυκνὸν ἢ μέγα λίην,	ou trop forte,
	ὀφρύες δεινώσιος μετέχουσαι,	le froncement des sourcils a qqch. de farouche,
	λειποψυχώδεα (sans-ent. συμπτώματα ?) πονηρά,	de mauvais symptômes de défaillance,
	καὶ τῶν ἱματίων ἀπορρίψιες ἀπὸ τοῦ στήθεος,	les couvertures rejetées de la poitrine,
	καὶ χεῖρες τρομώδεες, ἐνίοτε δὲ	les mains tremblantes, qqfois
1188	καὶ χεῖλος τὸ κάτω σείεται.	la lèvre inférieure agitée de mouvements.

Lucrèce VI, 1180 sqq. : Multaque praeterea mortis tum signa dabantur, 1180
perturbata animi mens in maerore metuque, 81
triste supercilium, furiosus voltus et acer, 82
sollicitae porro plenaeque sonoribus aures, 83
creber spiritus aut ingens raroque coortus, 84
sudorisque madens per collum splendidus umor, 85
tenvia sputa minuta, croci contacta colore 86
salsaque per fauces raucas vix edita tussi. 87
In manibus vero nervi trahere et tremere artus 88

Pronostic (Προγνωστικόν), ch. 2, II, p. 114 Littré. <u>Facies hippocratica</u>

Ῥὶς ὀξεῖα, ὀφθαλμοὶ κοῖλοι,
κρόταφοι ξυμπεπτωκότες,
ὦτα ψυχρὰ καὶ ξυνεσταλμένα
καὶ οἱ λοβοὶ τῶν ὤτων ἀπεστραμμένοι,
καὶ τὸ δέρμα τὸ περὶ τὸ ~~πρόσ~~ μέτωπον
σκληρόν τε καὶ περιτεταμένον καὶ καρφαλέον ἐόν.
Καὶ τὸ χρῶμα τοῦ ξύμπαντος προσώπου
χλωρόν τε ἢ καὶ μέλαν ἐὸν καὶ πελιὸν ἢ μολιβδῶδες.

Le nez effilé, les yeux enfoncés,
les tempes affaissées,
les oreilles froides et contractées
et les lobes des oreilles écartés,
la peau du front ~~sèche~~ dure
et tendue et sèche.
La couleur du visage tout entier
verte ou bien noire et livide ou plombée.

Lucrèce VI, 1190

Item ad supremum denique tempus
compressae nares, nasi primoris acumen
tenue, cavati oculi, cava tempora, frigida pellis
duraque, inhorrescens rictum, frons
tenta tumebat.
Nec nimio rigidi post artus morte jacebant.

Lucrèce a inséré ce morceau dans la description de la peste d'Athènes empruntée à Thucydide.
De quel droit? avec quelle convenance? Je ne sais.
Lisait-il Hippocrate? ou avait-il plutôt sous les yeux un recueil de morceaux remarquables
tirés de différents auteurs, une anthologie?

[Hippocr.] Περὶ ἱερῆς νούσου. Littré VI, p. 350 sqq.

Épilepsie.

Galien l'ôte à Hippocrate, tout en l'attribuant à un homme de valeur.

Début : Περὶ μὲν τῆς ἱερῆς νούσου καλεομένης ὧδ' ἔχει· οὐδέν τι μοι δοκέει θειοτέρη εἶναι νούσων οὐδ' ἱερωτέρη, ἀλλὰ φύσιν μὲν ἔχει (lisez ἔχειν var.) ἣν καὶ τὰ λοιπὰ νουσήματα, ὅθεν γίνεται. Φύσιν δὲ αὐτῇ καὶ πρόφασιν οἱ ἄνθρωποι (lisez ὅθεν γίνεσθαι φύσιν τε (var.) αὐτῇ καὶ πρόφασιν. Οἱ δ' (var.) ἄνθρωποι) ἐνόμισαν θεῖόν τι πρῆγμα εἶναι ὑπὸ ἀπειρίης καὶ θαυμασιότητος, ὅτι οὐδὲν ἔοικεν ἑτέρῃσι νούσοισιν· καὶ κατὰ μὲν τὴν ἀπορίην αὐτοῖσι τοῦ μὴ γιγνώσκειν τὸ θεῖον αὐτῇ διασώζεται, κατὰ δὲ τὴν εὐπορίην τοῦ τρόπου τῆς ἰήσιος ᾧ ἰῶνται, ἀπόλλυται, ὅτι καθαρμοῖσί τε ἰῶνται καὶ ἐπαοιδῇσιν.

Cf. cependant la reprise, à peu de chose près, de ces lignes au début du ch. 2, où le texte hésite, il est vrai, aussi à θειοτέρη.

Antithèses semblables (non très fréquentes cependant) p. 358 :
Καίτοι ἔγωγε οὐ περὶ εὐσεβίης τοὺς λόγους δοκέουσι ποιεῖσθαι, ὡς οἴονται, ἀλλὰ περὶ ἀσεβίης μᾶλλον καὶ ὡς θεοὶ οὐκ εἰσί, τὸ δὲ εὐσεβὲς αὐτῶν καὶ τὸ θεῖον (lisez ὅσιον. Cependant les mss θ ι portent ἐς τὸ θεῖον) αὐτῶν ἀσεβὲς καὶ ἀνόσιόν ἐστιν

[Texte non d'après Littré, mais d'après les mss θ ι]

Tout ce chap. est intéressant pour l'histoire des superstitions. L'auteur combat les pratiques des charlatans (ils le sont d'après lui)

au nom de la raison et auprès d'une piété éclairée. Leurs καθαρμοί sont impies dit-il. Οὐ μέντοι ἀξιῶ ὑπὸ θεοῦ ἀνθρώπου σῶμα μιαίνεσθαι, τὸ ἐπικηρότατον ὑπὸ τοῦ ἁγνοτάτου.

ἔγωγε

A la fin, ch. 18 (p. 394) Αὕτη δὲ ἡ νοῦσος ἡ ἱερὴ καλεομένη ἐκ τῶν αὐτῶν προφασίων γίνεται ἀφ' ὧν καὶ αἱ λοιπαί, ἀπὸ τῶν προσιόντων καὶ ἀπιόντων, καὶ ψύχεος, καὶ ἡλίου, καὶ πνευμάτων μεταβαλλομένων τε καὶ μηδέποτε ἀτρεμιζόντων. Ταῦτα (v. ταύτῃ, i.e. ταύτῃ) δ' ἐστὶ θεῖα, ὥστε μηδὲν διακρίνοντα τὸ νόσημα θειότερον τῶν λοιπῶν νοσημάτων νομίζειν, ἀλλὰ πάντα θεῖα καὶ ἀνθρώπινα πάντα· φύσιν δὲ ἔχει ἕκαστον καὶ δύναμιν ἐφ' ἑωυτοῦ, καὶ οὐδέν ἄπορόν ἐστιν οὐδὲ ἀμήχανον.

[Θεῖος. vulg. θεῖον)

cf. le traité des airs.

Περὶ ἐνυπαρχόντων

34"A

Journal des Savants

Paris, le 28 octobre 1889.

Monsieur Weil

est prié de se trouver à la Conférence qui se tiendra Jeudi prochain 31 octobre,+ ~~au Ministère de l'Instruction publique~~, et qui s'ouvre à midi précis.

+au secrétariat de l'Institut

34''B

(Hippocrate), Π. διαίτης τὸ τέταρτον, ἢ Περὶ Ἐνυπνίων.

VI, p. 638 sqq.

Ἔνσοδ. - Les songes donnent des indications précieuses à qui saura en juger sagement. ~~A l'état de veille, l'âme~~ Quand le corps veille, l'âme est à son service, ne s'appartient pas, se partage entre les sens, l'ouïe etc. Quand le corps repose, l'âme éveillée entend, voit, s'acquitte elle-même de toutes les fonctions, διοικέει τὸν ἑωυτῆς οἶκον καὶ τὰς τοῦ σώματος πρήξιας ἁπάσας αὐτὴ διαπρήσσεται.

Le sommeil est tout autrement défini dans le Περὶ φύσιος ch. 14 (p. 110 sqq.) Le sommeil refroidit le sang, lequel chemine plus lentement, les corps s'affaissent et s'alourdissent, les yeux se ferment, καὶ ἡ φρόνησις ἀλλοιοῦται, δόξαι δέ τινες ἕτεραι ἐνδιατρίβουσιν, ἃ δὴ ἐνύπνια καλέονται. En général ces τοῦ αἵματος ἐξαλλαγαὶ τὴν φρόνησιν ἐξαλλάσσουσιν. Et plus haut déjà: Ἢν μὲν οὖν παντελῶς ἅπαν ἀναταραχθῇ τὸ αἷμα, παντελῶς ἡ φρόνησις ἐξαπαλλάσσεται. Cela arrive dans l'épilepsie.

Revenons au Περὶ ἐνυπνίων. L'auteur ne s'occupera pas des songes divins (θεῖα), qui présagent des maux ou des biens aux villes ou particuliers. C'est l'affaire d'autres hommes: εἰσὶν οἳ κρίνουσι περὶ τῶν τοιούτων ἀκριβῆ τέχνην ἔχοντες. Mais ces interprètes n'entendent rien aux songes où l'âme annonce les affections corporelles, ὁκόσα ἡ ψυχὴ τοῦ σώματος παθήματα προσημαίνει. Voilà le sujet qu'il traite. Voici sa division: « songes qui représentent les actions ou les pensées de la veille; ceux qui sont « relatifs aux phénomènes célestes; ceux qui s'occupent d'objets terrestres; ceux « où l'on se voit soi-même; ceux où l'on voit les morts » etc. Si on rêve

des choses de la vie modérément, de la manière où elles sont pas bien, c'est signe de santé. Sinon, il y a trouble, et il faut le médicamenter ou suivre un régime particulier. De même pour les corps célestes, suivant qu'on les voit en rêve chacun suivant son cours d'être, ou qu'on les voit obscurcis. Voir les défunts purs (καθαρούς) et vêtus de blanc — signe de santé ; les voir nus, ou vêtus de noir, ou non purs etc — signe de maladie — un traitement est alors prescrit.

Tout cela est un singulier mélange de préjugés et de méthode scientifique.

Littré maintient à ce traité, contrairement aux éditeurs, son rang de 4e livre du traité Du Régime (Περὶ διαίτης), dont l'idée fondamentale est que la santé dépend d'un juste rapport entre les aliments et les exercices.* Les derniers mots du π. ἐνυπνίων lui donnent raison : Τούτοισι χρώμενος ὡς γέγραπται ὑγιανεῖ τὸν βίον, καὶ εὕρηταί μοι δίαιτα ὡς δυνατὸν εὑρεῖν ἄνθρωπον ἐόντα ξὺν τοῖσι θεοῖσιν. * Et cela répond, je crois, la théorie qui compose l'homme et tous les êtres vivants d'eau et de feu.

Le livre II traite des contrées, des vents, des aliments, des bains etc. Le début s'accorde avec le traité Περὶ ἀέρων : l'influence des climats sur les peuples et les productions de la terre, le contraste entre les peuples du Pont et de la Libye, y semblent pris. Plus loin, éd. Darembg, p. 533, je remarque les vues sur le globe terrestre. Le vent du midi est à l'origine semblable au borée : il vient du pôle méridional (ἀπὸ τοῦ νοτίου πόλου), qui est glacé. Mais il change de nature pour nous après avoir passé par la route du soleil et avoir traversé la mer.

34'' D

Monsieur

Monsieur Weil

l'un des Collaborateurs du Journal des Savants

Feuillets non classés
non foliotés

Litt. grecque

Prose

La division en 2 cours, poésie et prose, a ses inconvénients, moins cependant en litt. grecque que dans toute autre.

2) Grâce au développement naturel et normal des lettres grecques, la poésie y paraît la première et remplit plusieurs siècles à elle seule.

1) Dans les beaux temps de la litt., les deux domaines de la poésie et de la prose, restent distincts ; et ne sont pas cultivés par les mêmes hommes.

2) Il y a donc succession ; mais il y a aussi simultanéité. La poésie ne se taisant pas quand les prosateurs prennent la parole. Ils prennent le pas sur eux, non seulement au 6e s., où la prose naissante est encore dans les langes,+ mais encore au 5e. C'est alors que paraît la p. dramatique, fleur nouvelle et admirable de l'arbre de la poésie ; la tragédie et la comédie, précèdent Hérodote, Thuc. et les premiers orateurs, elles offrent la plus complète image de la vie intellectuelle de la nation.

\+ Le vers semblant le cadre naturel de

L'homme naît poète, il chante avant de parler, il danse avant de marcher.

Imagination, raison.
Enfance, âge mûr.

toute parole qui s'adresse à un grand nombre d'hommes et qui veut passer à la postérité, il continue d'envahir un genre qui semblait être du domaine de la prose. La philos. semblait déjà s'en être affranchie, quand la forme poétique reparaît dans les ouvrages de Xénophane, de Parménide, d'Empédocle. Ce fait s'explique par le génie particulier de ces philosophes, peut-être aussi par l'exemple de Xénophane, poète élégiaque autant que philosophe, et qui ne semble pas avoir exposé de système à proprement dire.

[En sens inverse, on trouve sur la limite de la poésie et de la prose les mimes de Sophron (milieu du 5e s.). On peut aussi citer l'apologue ésopique, qui se redisait sans le secours du vers. +]

Déplacé

[+ Cette prose n'est pas de la littérature mais de la matière littéraire, mise en vers accidentellement par divers poètes, depuis Hésiode et Archil. (antérieur à Ésope), jusqu'à Callimaque et d'autres. D'abord simple accessoire ou ornement introduit avec à-propos dans un grand poème, la fable ne devint qu'assez tard un genre à part: Babrius (grand?) composa un recueil de fables, fit un plat, [illegible] tout inégal, d'art assaisonnement.]

Au 4e siècle seulement, le s. de Platon et de Dém., la prose l'emporte décidément sur la poésie. Cette dernière pâlit; elle descend de son char; sa diction se rapproche de plus en plus de

(πεζός, « à pied »

langage ordinaire), sous vers se brise et se dissimule.
Comédie moyenne et nouvelle. Le style même de la trag.
redonte les hardiesses de langage : voy. Aristote Poét. et Rhét.
(Rhét. III, 2 κώπης ἀνάσσειν blâmé, parlant, ironique d'Euripide, dont il vante le style
Ib. tentr. où les p. trag. ont fini par aband. le style poétique et sont rapprochés de la διάλεκτος)

Division par dialectes. L'ionisme cède [1]
bientôt à l'atticisme. Le dorisme, secondaire,
tient peu de place. Philolaos, le premier Pythagoricien qui
ait écrit, n'a laissé que quelques fragm. Archytas.
Mais dans la grande Grèce les phil. et les hommes de science continuent de se servir d'un
dorisme littéraire (Archimède).

Division par genres. Tout en distinguant les 3 genres
principaux, nous suivrons autant que possible l'ordre
chronologique.

Les textes épigraphiques sont en dehors de la litt.
quoiqu'ils ne laissent pas d'éclairer. Leur importance pour la connaissance des dialectes.
Il faudra aussi écarter ce qui est trop spécial,
professionnel. Les géomètres. Les médecins,

---

1 Pourquoi nous arrêtons-nous à Alexandre ? Les périodes naturelles de la litt. grecque. Monde hellénisé succède à Hellènes. D'abord gréco-oriental. Ensuite gréco-romain. (Tatien du 2e s. Les Éloges d'Hérode Atticus). Puis byzantin et chrétien.

sauf quelques écrits d'Hippocrate. En philosophie même, la plupart des écrits d'Aristote et de Théophraste appartiennent à l'école.

Ioniens — Premiers philosophes.

Premiers historiens.

Hérodote.

Attiques — Les premiers orateurs. Antiphon.

Atticistes. — Thucydide.

Andocide. Lysias.

Socrate. Xénophon. Platon.

Isocrate. Ses disciples.

Les grands orateurs.

Aristote : Rhét. et Poét.

Premiers hist. 2. A

Hist. grecs

Bibl.

F. G. Sturz, Pherecydis et Acusilai fragmenta

Gera 1789, Leipz. 1824

Hellanici fragmenta Leipz. 1787, 1826.

F. Creuzer, Hist. gr. antiquiss. frg. Heidelberg 1806.

Ed. speciales des fragm. de Théop. d'Ephore, et d'autres historiens.

Cf. Th. Müller, Hist. gr. frgm. Bibl. Didot. 5 Vol. 1841–72.

D'abord on ne voulait donner que les plus ~~imp~~ historiens les plus importants. Ils sont réunis dans le 1r vol. Ensuite on a étendu le plan, on a visé à être complet.

B

G. J. Vossius, De Historicis graecis, Leyde 1623

réédité et annoté par A. Westermann, Leipz. 1838

Énumération.

F. Creuzer, Die historische Kunst der Griechen,

Darmst. u. Leipzig, 1803 et 1845.

H. Ulrici, Charakteristik der antiken Historiographie,

Berlin 1833.

Deux essais, qui répétent par le sujet.

Brandis, De temporum graecorum antiquissimorum rationibus (vers 1860)

Premiers historiens

1A

Ici encore la prose ne fait que continuer ce que la poésie a commencé. L'histoire est, en quelque sorte, aussi vieille que le genre humain, l'homme éprouve naturellement le désir de transmettre à ses enfants le souvenir de ce qu'il a fait, et de connaître ce qu'ont fait son père, son aïeul. De la famille, cette solidarité des souvenirs communs s'étend à la tribu, à la cité, à la nation, enfin à l'humanité tout entière, quand le sentiment de la fraternité fait regarder tout le genre humain comme une espèce de grande famille. [Les récits oraux, transmis de père en fils, sont d'abord recueillis par la poésie. Les Muses invoquées par les poètes conteurs

13

sont Filles de Mémoire ; Mais les Muses apprennent aussi au poète ce que la tradition ne dit point, elles complètent, elles précisent, elles animent ce qui avait été maigre décousu et terne dans la tradition. L'imagination du chanteur colore ainsi et transforme les vieux récits, mais il attribue ses propres créations à l'inspiration de la Muse, il est le prophète du passé, il en a l'intuition, et ce qu'il imagine est si vraisemblable qu'il le prend pour vrai, et ses auditeurs aussi sont convaincus que les choses ont dû se passer ~~ainsi~~ réellement, comme un dieu les a révélées à l'aède.

C'est là de la poésie qu'un âge naïf prend pour de l'histoire. Il y a cependant dans l'Iliade certains morceaux qui présentent déjà un

caractère historique plus prononcé. Tel est le Dénombrement des peuples au L. 2, document historique et topographique des plus précieux ; telles sont aussi, jusqu'à un certain point, ces généalogies (j'insiste sur ce mot) dont se vantent les héros qui se défiant au combat. La première partie de l'Odyssée peut être considérée comme une espèce de livre de géographie toute fabuleuse, il est vrai, un tour du monde, dans un temps où le monde n'était guère connu. Le goût de cette espèce de géographie de l'inconnu dure longtemps dans la vieille Grèce et se remarque encore dans Eschyle.

1c

Les poèmes cycliques qui se rattachent à l'Il. et à l'Od. répondent au désir que l'on avait de compléter un corps de récits suivis. S'ils sont tout aussi fabuleux que les deux grandes épopées, ils marquent cependant une tendance historique.

Les poèmes Hésiodiques de la Théogonie et de ce qu'on peut appeler l'Hérogonie ont la prétention d'être plus vrais que les épopées homériques. (Ἠοῖαι ...) Les "Catalogues des Femmes" formaient un recueil de généalogies héroïques; ces femmes étaient les mères des princes issus de Zeus ou des autres dieux. [L'Aegimios contenait les traditions Doriennes, la Phoronis celles d'Argos; le titre de Corinthiaques n'a pas besoin d'explication

ἐκ διογενῶν

Un poëme d'Asios de Samos était intitulé *Généalogies*. Il existait beaucoup de Κτίσεις ; ce nom indique des poëmes roulant sur la fondation d'une ville et comprenant souvent une grande partie de son histoire (i. l'Ionie) ; De ses poëmes, dont quelques uns ressemblaient peut-être à nos chroniques rimées, il n'y a qu'un pas à la prose historique.

2B

Vixere fortes ante Agamemnona

Beaucoup de Grecs avaient entrepris de conter les traditions historiques avant Hérodote, qu'on appelle le Père de l'histoire. Nous nous sommes habitués à les ~~désigner~~ du nom de logographes, ~~C'est Creutzer~~ terme qui a un air savant, mais qui vient d'une erreur de Creutzer. Le mot logographe eut chez les anciens plusieurs sens et entre autres celui de prosateur. C'est ainsi que l'entend Thucydide I, 21[1] quand il oppose les logographes aux poëtes, et ~~le~~ critique les uns et les autres; ~~mais il n'attache~~ Évidemment il ne peut parler que des historiens qui l'ont précédé; mais si on lui avait demandé ce qu'il était lui-même, il se serait qualifié lui aussi de logographe.

[1] οὔτε ὡς ποιηταὶ ὑμνήκασι ... οὔτε ὡς λογογράφοι ξυνέθεσαν...

Nous savons peu de chose sur ces premiers conteurs. Ce qu'en dit Denys dans son Traité sur Thucydide, 5, § 23, n'est qu'un maigre aperçu bien peu instructif. Après les écrivains les plus anciens, tels que Kadmos de Milet, dont les écrits étaient perdus ou contestés, Denys établit deux séries, les anciens, et ceux dont la vie s'est prolongée jusqu'à l'époque de Thucydide. Dans la première série il place Eugéon de Samos (~~Περὶ Κυζικοῦ~~ Ὧροι Σαμίων) Déiochos de Proconnèse (Περὶ Κυζικοῦ), Eudème de Paros (d'ailleurs inconnu) Démoclès de Pygela, ou Phygela, en Ionie (peu connu), Hécatée de Milet, Acousilaos d'Argos, Charon de Lampsaque (et Amelesagoras de Chalcédoine ?) ~~et cetera~~. La seconde série, celle des auteurs un peu plus récents, se compose d'Hellanicos de Lesbos, Damastes de Sigée (assez souvent cité, mais sans éloges), Xénomède de Chios (peu connu)

Ordre chronologique

Ne retenons que les noms les plus importants ; les autres ne nous intéressent que par leur nombre et en faisant voir que cette branche de littérature était dès lors très cultivée.

(Méthode)

Xanthos le Lydien et beaucoup d'autres καὶ ἄλλοι συχνοί.) Parmi les écrivains nombreux que Denys ne nomme point, on peut distinguer Phérécyde de Léros (ou d'Athènes) et Antiochos de Syracuse.

Denys insiste sur le caractère local de ces premiers ouvrages historiques. Ces auteurs, dit-il, mirent par écrit les traditions des villes et des peuples, les récits qui s'étaient transmis de père en fils, sans rien ajouter, rien retrancher, en les respectant, quelque ~~familiers~~ fabuleux et puérils qu'ils pussent paraître. [Au chap. 7, Denys semble parler exclusivement de traditions orales, mais au chap. 5 il mentionne aussi des documents écrits, conservés dans les temples ou en des lieux profanes. Ces documents écrits n'étaient sans doute que des listes de prêtres et de prêtresses, ou bien de rois et de magistrats

[Que faut-il entendre par traditions ?

μνῆμαί τινες... ἃς διαδεχόμενοι παῖδες παρὰ πατέρων ἐπιμελὲς ἐποιοῦντο παραδιδόναι τοῖς ἐκγόνοις

εἴτ' ἐν ἱεροῖς εἴτ' ἐν βεβήλοις ἀποκείμεναι γραφαί (ἀναγραφαί ?)

1ers historiens

3A

électifs, accompagnés peut être de la mention des faits les plus mémorables, quelque chose comme ~~les vieilles Annales des pontifes~~ ces tables des Pontifes dont le réunit formait les Annales ~~de~~ Rome. On rapprochait de ces maigres données les récits plus nourris, mais moins dignes de foi et souvent sans date fixe, qui s'étaient propagés par la tradition orale. C'était la même source où avaient déjà puisé les poètes. — Ces poètes eux mêmes ne pouvaient être négligés par les vieux historiens, ils faisaient autorité pour les temps que nous appelons fabuleux; aussi étaient-ils ~~consultés~~ mis à profit par les chroniqueurs, et cela de deux manières: quelquefois corrigés d'après ~~les traditions particulières des villes ou~~ les vues personnelles des auteurs ou les traditions locales qu'ils avaient consultées. Plus souvent cependant les chroniqueurs ~~suivirent~~ se contentaient de ~~mettre en prose~~ résumer la tradition des poètes, au point que

quelques uns passent pour avoir tourné en prose des poèmes hésiodiques.

[Acousilaos d'Argos remontait, comme Hésiode, à l'origine du monde, et comme lui plaçait Éros parmi les êtres primitifs. Il est vrai que les citations tirées ~~de~~ cet auteur sont sujettes à caution; son livre, perdu de bonne heure, fut dit-on[1] remplacé par un faux Acousilaos. Mais Platon, à qui nous devons le renseignement relatif à Éros, lisait certainement encore l'ouvrage authentique.]

Symp., p. 178, B.

[et ce renseignement suffit pour attester l'intime parenté entre les poèmes épiques didactiques et les premiers écrits narratifs en prose.]

Pour établir la suite des faits, ces chroniqueurs [n'avaient ~~la plupart des temps~~ pas d'autres ressources, d'autre fil, que la suite des générations[2]. De là vient le titre de Γενεαλογίαι que portent plusieurs de ces vieux ouvrages. Voir dans les fragments d'Hellanicos les généalogies de Miltiade [en remontant à Ajax et Éaque], d'Andocide [en remontant à Ulysse et à Hermès] (~~XII~~ 14; 7 8) et les fantastiques arbres

[Les ~~chronologies~~ ... (v. ...) ... ne remontaient pas bien haut, et la plupart du temps ils)]

2) Voy.: Brandis, De temporum Graecorum antiquissimorum rationibus (1850 ?) ~~plus tardif que les~~ La théorie des cycles (C. Mueller, Frg. H. Gr.) est aussi fausse qu'ingénieuse.

1) Suidas Ἑκαταῖος .... τὰ γὰρ Ἀκουσιλάου νοθεύεται.

généalogiques d'Homère et d'Hésiode ~~Fr. G.~~ | Orphée 10e maître. 3c

Hérodote détermine la date du siége de Troie et d'autres faits anciens par le nombre des générations qui les séparent de son époque[1]. Platon encore donne l'énumération généalogique comme base de la chronologie[2]. On sent ce qu'une telle base a de vague et de trompeur. Et d'abord la durée moyenne d'une génération varie suivant les auteurs ~~de trente à quarante ans~~. — Puis ~~les~~ les traditions conservées dans les grandes familles n'étaient exemptes ni d'erreurs ni de lacunes, et quand on essayait de coordonner les généalogies de familles et de villes différentes, les synchronismes étaient difficiles ~~à établir~~, sinon impossibles, à établir. — Cependant on rencontre aussi le titre de Ὧροι, qui répond à *Annales* et semble indiquer une chronologie plus exacte (évidemment pour des époques relativement récentes)

[Hérodote II, 142 compte trois générations pour 100 ans.]

---

1) Hérod. VII, 204 et VIII, 131, donne la filiation des deux rois qui régnèrent ~~lignes~~ ~~royales de~~ à Sparte lors de l'invasion de Xerxès, non l'énumération de tous les rois des deux lignes.

2) Platon *Timée* p. 22 B : τὸ γενεαλογεῖν [illegible] τῶν τοὺς χρόνους ἀριθμεῖν.

30

A côté de ces histoires, on composait des γῆς περίοδοι, des tours du monde, bien entendu du monde connu alors. Les marins grecs, notamment les Ioniens, curieux et entreprenants, avaient visité la plus grande partie des côtes de la Méditerranée [ils pénétrèrent aussi dans les parties occidentales de cette mer, que les Grecs connaissaient mieux ~~vers 500~~ à l'époque avant 500 que plus tard quand ~~les Carthaginois s'y établirent et en écartèrent jalousement les étrangers~~ Milet et les Ioniens, tombés sous la domination perse, y laissèrent le champ libre aux Carthaginois.]. C'est ainsi que l'on recueillit un certain nombre de notions géographiques et ethnographiques. Les marchands, les voyageurs, en ~~constatant~~ observant le site des villes et la nature des pays, ne négligeaient en pas non plus de connaître les coutumes et les lois des habitants [les singularités surtout qui les étonnaient]. On pouvait dire de plus d'un ce qu'Homère dit d'Ulysse :

Πολλῶν ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω.

Ces notions furent recueillies et ordonnées dans ces ~~t~~ tours du monde qu'Aristote trouvait encore utiles pour connaître les ~~l~~ lois des des peuples.

Rhét. I, 4.

Prem. historiens 4 A

Ces deux espèces d'ouvrages ont, si l'on veut, leur prototype poétique dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*.

Style

Quant au style de ces chroniqueurs, Denys leur attribue une manière d'écrire voisine du langage ordinaire, assez semblable dans tous, (sans étude, sans ornement,) sans relief ; et cependant il leur trouve une certaine fraicheur, une certaine grâce qui charme et qui les préserve de l'oubli. Cicéron nous en donne la même idée quand il rapproche les Phérécyde, les Hellanicos, les Acousilaos, de Caton, de Pictor, de Pison. D'un autre côté, Strabon (I, 2, 6, p. 18) attribue à ces mêmes écrivains un langage poétique. A l'entendre, ils imitèrent les poètes, et, tout en se dégageant des entraves du vers, conservèrent tous les autres caractères de la poésie. La prose, dit-il, ne descendit que peu à peu au ton qu'elle finit par adopter

De Orat. II, 13.

Ces jugements ne sont peut être pas aussi contradictoires qu'ils le paraissent au premier abord. Par "caractères de la poésie" Strabon entendait le fond fabuleux du récit, autant que la diction; et la simplicité non étudiée dont parle Denys n'exclut pas l'emploi de mots et de locutions empruntés à la langue des poètes et qui donnaient à ces vieux écrits cette fraîcheur et cette grace que vante le même Denys.

Les fragments textuels et suivis sont trop rares pour que nous puissions former nous-mêmes un jugement sur le style de ces auteurs. Le plus long de ces fragments est une page de Charon de Lampsaque (frgm. 9), écrite simplement et sans art, avec une certaine grace bavarde, tout ionienne, mais [1] où rien ne détrote un écrivain

1) Traduit par E. Egger "Des origines de la prose grecque" dans les "Mémoires de litt. ancienne", p. 287.

proprement dit. Du reste le sujet répond au style, c'est une petite anecdote amusante et frivole, l'histoire d'un barbier improvisé chef d'armée (par les Bisaltes) et qui ne se tire pas mal de ses fonctions. Il met en déroute la cavalerie des ennemis (ceux de Cardie) en faisant jouer des airs de flûte, d'après lesquels les chevaux avaient été dressés à danser (comme cela se voit dans nos cirques).

On voit aussi que ces vieux conteurs faisaient déjà parler leurs personnages, bien entendu sans aucune prétention oratoire, sans composer des harangues. Les ~~récits~~ discours naissaient d'eux-mêmes du récit animé. Exemple, Hécatée, fr. 353 :

« Céyx, effrayé par ces menaces d'Eurysthée, ~~ordonna~~ aux enfants d'Hercule de quitter son pays, car je ne suis pas capable de vous secourir. ~~Afin donc~~ Ainsi, pour ne pas périr vous même et, tout ensemble ~~que vous ne périssiez pas vous-mêmes~~ et me porter malheur, ~~sans que je puisse vous sauver~~, partez pour quelque autre pays. » (δῆμος est pays, non peuple)

Κῆυξ δὲ ταῦτα δεινὰ ποιεύμενος αὐτίκα ἐκέλευε τοὺς Ἡρακλείδας (Ἡρακλέους ?) ἐπιγόνους ἐκχωρεῖν· οὐ γὰρ δυνατός εἰμι ἀρήγειν· ὡς ὦν μὴ αὐτοί τε ἀπόλησθε κἀμὲ τρώσητε, ἐς ἄλλον τινὰ δῆμον ἀποίχεσθε.

(cf. Homère)

Ces vieux écrivains, Hécatée surtout, retrouvèrent des lecteurs et comme un certain regain de popularité au siècle des Antonins, quand des littérateurs blasés sur le beau style se mirent à admirer la simplicité archaïque. Denys d'Halicarnasse ne remonte pas plus haut qu'Hérodote, quand il choisit parmi les historiens ceux qui pourront servir de modèles à imiter. Après Hérodote il nomme Thucydide, Xénophon, Philiste, l'imitateur de Thucydide, et Théopompe. Quintilien énumère les mêmes écrivains, en y ajoutant Éphore et Clitarque. Mais, un siècle plus tard, Hermogène ne goûte plus la prose coulante et oratoire des disciples d'Isocrate, il raye Théopompe et Éphore de la liste des historiens modèles, mais en revanche, il y ajoute le nom du vieil Hécatée, dont il vante la pureté, la clarté et l'extrême douceur de style. C'est ainsi que Fronton remit à la mode les vieux auteurs latins.

Hécatée de Milet est le précurseur d'Hérodote. Quand l'Ionie se révolta contre le Grand roi, après 500, Hécatée, déjà avancé en âge, donna à ses concitoyens les conseils les plus sensés et jouait, soit avant, soit pendant la guerre, soit après la défaite, un rôle politique qui lui fait le plus grand honneur. Comme il connaissait mieux que personne la grandeur de l'empire perse et ses ressources, il ~~cherchait~~ combattit d'abord les projets aventureux d'Aristagoras; quand la lutte était engagée, il proposait les mesures les plus pratiques pour procurer une marine puissante; enfin, quand tout était perdu, il intercéda en faveur des vaincus auprès d'Artapherne, lieutenant de Darius.[1]

[1] Hérodote V, 36, 125.
Diodore Fragments

5B

Hécatée était voyageur. Il visita l'Egypte et fit un séjour à Thèbes, nous le savons par Hérodote. Son Tour du Monde était donc composé en grande partie de notions qu'il avait recueillies en personne, sur les lieux mêmes. Il paraît qu'il revit et corrigea le tableau gravé par Anaximandre. Cette mappemonde primitive, qui servait comme d'illustration à son livre, était probablement la même qu'Aristagoras montra à Sparte quand il vint demander des secours aux Lacédémoniens (. Le fleuve Océan décrivait un cercle autour de la terre, laquelle était divisée en deux parties, l'Europe au Nord et au Midi l'Asie, qui comprenait aussi l'Egypte et la Libye. ~~Malheureusement~~ Les fragments cités par Etienne de Byzance et d'autres comme tirés du Tour du monde d'Hécatée

| scène si joliment raconté par Hérodote.

5c

sont suspectés. Dans la Bibliographie (Πίναχες) de Callimaque attribuait cet ouvrage à un certain Nésiotès, ce qui pourrait faire supposer que l'ouvrage authentique n'existait déjà plus au IIIième siècle avant notre ère.[1] Quoi qu'il en soit, il ne faut pas, avec Cobet, étendre le doute à l'ouvrage historique d'Hécatée, les *Généalogies*. En voici le début :

[D'un autre côté le géographe savant Ératosthène maintenait l'authenticité de τῆς περιόδου ; et des grammairiens aussi érudits qu'Hérodien n'hésitent point à en tirer des exemples du vieil ionisme (fr. 254. 328. 331) :]

"Hécatée de Milet devise ainsi : J'écris ces choses comme elles me semblent être vraies, car les récits des Hellènes sont divers et, à mon jugement, ridicules."

Ἑκαταῖος Μιλήσιος ὧδε μυθεῖται · τάδε γράφω ὥς μοι ἀληθέα δοκέει εἶναι · οἱ γὰρ Ἑλλήνων λόγοι πολλοί τε καὶ γελοῖοι, ὡς ἐμοὶ φαίνονται, εἰσίν.

Ce début annonce un historien qui ne veut pas être dupe de toutes les fables répandues par les poètes. Mais comment les ramène-t-il à la vérité ? En voici des exemples : On racontait qu'Hercule conduisit les

[1] Diels défend bien l'authenticité du *Tour du Monde*, comme du reste. Voy. la feuille volante. Ceux qui étudient la géogr. ancienne ne doivent pas se priver des notions tirées de cet ouvrage.

5 D

~~Argos~~ troupeaux de Géryon, d'une île du nom ~~du pays des~~ d'Érythie, dans la mer extérieure ~~Hespérides~~, c'est-à-dire de l'extrémité du monde, jusqu'à Argos. C'est bien loin ; Hécatée place Géryon et ses troupeaux dans l'Acarnanie, à l'extrémité de la Grèce. (fr. 349)

Les fils d'Aegyptos qui vinrent dans le Péloponnèse à la poursuite des Danaïdes, n'étaient pas, disait-il, au nombre de 50, comme prétend Hésiode, ils n'étaient pas même 20. Voilà de la critique, mais une critique bien arbitraire).[1]

(= fr. 357) Sch. Eur. Or. 869, avec nos corrections.

[ὡς ~~ἐμοὶ~~ μοι ἀληθέα δοκέει εἶναι. Retenir ces mots, dont Thuc. s'est souvenu, ce semble, en exposant sa méthode plus rigoureuse.]

— Est-il vrai qu'Hécatée substitua au chien des Enfers ~~amené~~ emmené par Hercule, un serpent qui aurait hanté les environs de Ténare, où l'on plaçait une entrée dans le sombre empire d'Hadès ? Cette explication rationaliste ou „pragmatique", comme disaient les Grecs, est tout à fait dans le goût d'Éphore et d'autres historiens critiques bien postérieurs à Hécatée.

fr. 346 (Pausan. III, 25, 5)

Le même Hécatée faisait bien parler le bélier de Phrixos (fr. 337),

---

[1] Pausanias contre Hécatée II, 37, 4 : κεφαλὴν δὲ εἶχεν (ἡ ὕδρα), ἐμοὶ δοκεῖν, μίαν καὶ οὐ πλείονας. Πείσανδρος δὲ ... — Hécatée : ὁ δὲ Αἴγυπτος αὐτὸς μὲν οὐκ ἦλθεν εἰς Ἄργος, παῖδες δέ, ὡς μὲν Ἡσίοδος ἐποίησε, πεντήκοντα, ὡς δὲ ἐγὼ λέγω, οὐδὲ εἴκοσι. [corr. Weil]

5'A

– Herodote et Hécatée –

Diels dans Hermes, XXII (1887) p 411 ....

Il croit que le Tour du monde était un ouvrage authentique. Callimaque n'attribuait à Hécatée que la partie relative à l'Asie. C'est une variante de titre dont nous ne connaissons pas la raison. L'auteur du "Grand Catalogue" n'avait pas le temps de faire des recherches approfondies sur chaque ouvrage. Le succ.r de Callimaque, Eratosthène, le contredisait, et Eratosthène était particulièrement compétent en géographie.

Fragment VII, Καπύα –

Malgré Tite-Live, (IV, 37) on doit croire sur la foi de Polybe chez Strabon (5 Rom. 242) et d'autres auteurs que Capoue et non Vulturnum était l'ancien nom de cette ville. Les autres soupçons ne sont pas mieux fondés –

L'auteur connaît très bien l'Occident de l'Europe, ce qui était possible avant l'occupation de l'Ionie par les Perses, à partir de laquelle,

5'B

le commerce des Ioniens avec Tartesos cessa et les Carthaginois dominèrent dans ces mers.

- Fragment 204 -

L'île vagabonde est visée par la moquerie d'Herodote (256) Notez la forme Kembis tandis qu'Herodote dit Kemmis - Il est vrai qu'Herodote attribue la fable aux Egyptiens, mais Hécatée a déjà pu en faire autant.

Fragment 229 -

Le Delta, présent du fleuve - Hérodote (II, 5) se sert de la même locution, mais il indique qu'on s'en était déjà servi avant lui.

Si certains fragments d'Hécatée reviennent à peu de chose près chez Herodote, c'est un fait qu'il faut accepter sans flairer un faussaire.

Fragment 290 -

Trahi par sa rédaction, il est l'original et non la copie d'Hero. (II, 67) - On dit que les passages relatifs au Phénix, à l'hippopotame et à la chasse des crocodiles sont empruntés à peu de chose près à Hécatée. On répugne à croire qu'Her. se soit servi avec tant de sans-façon et sans le citer d'un auteur qu'il critique ailleurs soit en le nommant soit par allusion. Mais

5'C

telles étaient les mœurs littéraires des anciens. C'est ainsi qu'Aristote s'est approprié avec de légères modifications en divers endroits de son Hist. an. ce qu'Herodote dit du crocodile (II Rom. 68)

[L'observation et le rapprochement des deux emprunts ont déjà été faits par Wesseling, que D. ne cite pas]

A la fin du travail D revendique pour Hécatée les données fournies par Stephanos de Byzance et ce qu'on lit sur Kanopos ds le Pseudo-~~Sk~~ Skylax

– Gutschmid ds Philologus X Rom. (1855) p. 525 ..... avait déjà défendu l'authenticité des fragments d'Hécatée, sans revendiquer toutefois avec ~~des scis~~ décision les morceaux imités par Herodote.

5'D

5''A

Hécatée.

Cobet (dans Mnemosyne XI - (1883) - p. 1-7) assure que tous les écrits qui couraient dans l'antiquité sous le nom d'Hécatée étaient apocryphes. En effet, ✗ les περιηγήσεις étaient marquées dans les listes bibliographiques de Callimaque comme étant d'un certain Nésiotès. Eratosthène, disciple de Callimaque, les attribuait à Hécatée à cause de la ressemblance avec les autres écrits du vieil historien. Cf. Strabon p. 7. Cobet en conclut que les autres écrits n'étaient pas non plus d'Hécatée. Voici comment il établit sa thèse:

Plusieurs auteurs reprochent à Hérodote d'avoir quelquefois copié son devancier presque textuellement. Par le fait, c'est le Pseudo-Hécatée qui copia Hérodote.

p. 292

J'accorde que cela est très.

On n'y cite cependant pas les textes d'Hécatée. Les textes cités p. XIV, col. 2 Müller ne prouvent rien.

5''B

plausible, mais tous les emprunts signalés par Porphyre et d'autres et recueillis par Cobet se rapportent au Tour du monde et ne prouvent rien, ce me semble, pour les autres ouvrages.

* (Athénée II, 70 B dit seulement que le βιβλίον intitulé Ἀσίας περιήγησις était attribué par Call. à Νησιώτης. Il ne dit rien de Ἑκαταίου Εὐρώπη, comme cité sous ce titre par Steph. Byz. Seulement ce titre est déjà mentionné Ἀσία.) — Ath. IX, 410 E. dit Ἑκ. ἐν τῷ ὁ γεγραμμένῳ τῆς Περιηγήσεως.

Arrien, Alex. V, 6 Ἑκαταῖος... ἢ εἰ δή του ἄλλου ἢ Ἑκαταίου ἐστὶ τὰ ἀμφὶ τῇ γῇ τῇ Αἰγυπτίᾳ ποιήματα.

D'ailleurs cité Strabon rapporte d'après Eratosthène, disc. de Callimaque et succ. à Milet. Strabon I, 13 : Τὸν μὲν οὖν (Ἀναξίμανδρον) ἐκδοῦναι πρῶτον γεωγραφικὸν πίνακα, τὸν δὲ Ἑκαταῖον καταλιπεῖν γράμμα πιστούμενον ἐκείνου εἶναι ἐκ τῆς ἄλλης αὐτοῦ γραφῆς, c-à-d. les Ἱστορίαι. J'adopte l'interprétation de Klausen. C. Müller débat autrement, Bergk de même, entendant par γράμμα un dessin, une carte géogr.

Dans les Geogr. min. (Hudson, t. II) Agathemerus I, 1. Ἀναξίμανδρος ... πρῶτος ἐτόλμησε τὴν οἰκουμένην ἐν πίνακι γράψαι. Μεθ' ὃν Ἑκαταῖος ὁ Μιλήσιος, ἀνὴρ πολυπλανής, διηκρίβωσεν ὥστε θαυμασθῆναι τὸ πρᾶγμα (? γράμμα ? C. Müller). Ἑλλάνικος γὰρ ὁ Λέσβιος, (ἀπλάστως παρέδωκε τὴν ἱστορίαν) ἀνὴρ πολυΐστωρ,

et il admettait qu'une chienne accoucha d'un bâton, lequel ayant été enfoui en terre, il en sortit une vigne chargée de grappes. Telle aurait été l'origine du vignoble d'Étolie (fr. 341). Les mythologues nous donnent la clef de ce conte d'apparence étrange. Κύων est la constellation du Chien, la Canicule.

Héraclite, nous l'avons vu, rangeait Hécatée parmi les πολυμαθέες qu'il méprise ; mais Hécatée se trouve en bonne compagnie, à côté de Pythagore et de Xénophane. Cette curiosité universelle est un des traits qui distinguent les Ioniens et les Grecs en général. Elle a été pour eux la mère de la science. Strabon (III, p. 66) en parlant de l'Ibérie, se plaint que les historiens Romains n'aient guère ajouté à ce que les Grecs avaient dit de ce pays — c'est, dit-il, qu'ils n'ont pas le φιλείδημον. En effet les Romains n'avaient pas la curiosité désintéressée des Grecs, les autres nations ne les occupent qu'autant qu'elles ont été vaincues par eux et sont entrées dans leur Empire.

63

Entre Hécatée et Hérodote se place Hellanicos de Lesbos, qui embrassa dans un grand nombre d'écrits les traditions de toute la Grèce, et de quelques peuples barbares. Autant qu'on en peut juger aujourd'hui, il semble avoir été précédé dans cette voie par [deux auteurs :] le vieil Acousilas d'Argos, encore plus voisin des recueils de traditions poétiques attribués à Hésiode, et par Phérécyde de Léros (Voir plus haut) (petite île dépendante de Milet) qui est aussi appelé Phérécyde d'Athènes, et qu'il ne faut pas confondre avec le théologien de Syros. On ~~cite~~ a d'Hellanicos de nombreux fragments tirés de ses Lesbiaca (traditions de la patrie de l'auteur), de la Phoronis, de Deucalonia, de l'Atlantis [relatifs aux ancêtres des héros d'Argos, de Thessalie et d'Arcadie ainsi que les fragments] ~~ainsi que les fragments~~. Ces titres, indiquent qu'Hellanicos remontait

aux temps fabuleux et s'y plaisait.
Ch. Müller pense que ces titres désignent les divisions d'un grand ouvrage ; [Cependant, dans son Ἀττικὴ συγγραφή, Hell. descendait jusqu'à la ~~commencement~~ de la guerre du Péloponnèse ; ~~Thucydide~~ mais son récit était si maigre que Thucydide croyait nécessaire de donner dans son premier livre un résumé plus nourri et plus exact des faits intermédiaires entre les guerres Médiques et la guerre du Péloponnèse. On en peut inférer qu'Hell. racontait les temps vraiment historiques en courant [comme une espèce d'appendice, et sans en comprendre l'intérêt.[1]

I, 97

[1] ~~Il ne~~ Faut-il ~~pas~~ croire qu'Hellan. faisait mention de la bataille des Arginuses, ce qui nous forcerait à admettre qu'il survécut à Hérodote ? Le frgm. 80 est sans doute emprunté à (Θεόπομπος ἐν) Ἑλληνικοῖς. Je l'avais compris avant que l'imprimât B. Niese (Hermes, 1888, p. 81) s'en tint à ce texte ~~altéré~~, sans ~~en~~ mentionner les objections. — Haud liquet. Cf. fr. 49 et 52, ainsi que 78.

?

60

Si Hell, qui se plaisait à enregistrer, à ordonner et à corriger les traditions plus ou moins fabuleuses, semble avoir manqué du vrai sens historique, on ne saurait, d'un autre côté, lui contester le mérite d'avoir essayé de ranger les données traditionnelles d'après l'ordre des temps. La base de ces études chronologiques lui était fournie par les registres des vainqueurs ~~aux~~ aux fêtes d'Apollon Carnéen, à Sparte, et des prêtresses d'Héra, à Argos. Dans son histoire de l'Attique, il mentionnait sans doute les archontes d'Athènes. De là vient que Thucydide, pour marquer le commencement de la guerre du Péloponnèse, indique le nom et l'année de la prêtresse d'Argos alors en fonction, ainsi que l'archonte d'Athènes et l'éphore de Sparte. On ne comptait pas encore par Olympiades.

~~D'un autre côté, Charon de Lampsaque avait établi la suite des ἄρχοντες (Éphores) de Sparte.~~

II, 2

6'A

B. Niese, Die Chroniken des Hellanikos

(Attis) Hermès, 1888, p. 81

Il admet le fragm. sur les Arginuses ; aussi suppose-t-il (un 5e livre) où l'archonte est indiqué.

La critique de Théo. οὐκ ἀκριβῶς s'explique par que Th. préfère les années naturelles.

Les légendes transformées dans un sens démocratiques : Ex. l'institution des Panathénaïques par Erichthonios, aux dépens de Thésée : Thésée premier démocratique.

Légende d'Hélène. Dans Hérodote d'abord : c'est un reflet tout récent des invasions des ~~Pélop.~~ Lacéd. pendant la guerre du Péloponèse : Dekelos leur montre le chemin, [illegible] pourquoi les Sp. ménageaient Décélie [! dans Hérod.!]. Hellanikos est venu après Hérodote. [!]

Les temps historiques écourtés [ceci est peut-être]

[illegible]

Prêtresses d'Héra.

Frg. 49 (1er l.) parle d'un fait de postérieur aux guerres médiques. [Mais la forme ἰσθ. rend l'auteur douteux.] — fr. 52 peut-être(!) d'un fait de la 2e a. de la gu. du Pélop. Donc il descendait plus bas dans l. III.

6'B

Niese conteste une chronique d'Argos comme source d'Hellanikos (contre Keller). Les citations se réfèrent à l'histoire Hellénique.

Les faits sont souvent les mêmes que ceux racontés dans l'Atthide.

La liste de ces derniers magistrats avait été publiée par Charon de Lampsaque. Voilà une chronologie plus précise que celle des calculs généalogiques.

Les Persica d'Hell. nous font sortir de la Grèce. Mentionnons encore les Lydiaca, de Xanthos de Lydie, ouvrage dont, au rapport d'Ephore, Hérodote aurait fait son profit. Xanthos s'étendait sans doute sur les rois de Lydie antérieurs à Gygès, dont Hérodote se borne à mentionner les dynasties.

En Sicile, Antiochos de Syracuse consigna par écrit les traditions de la Sicile et de la Grande-Grèce [. Il est ~~assez~~ très probable que Thucydide doit à cet historien | les données rassemblées dans l'introduction à son VIème livre.

[en descendant jusqu'aux événements contemporains et en se servant du dialecte ionien.

|, son contemporain aîné,

Hippys de Rhégium ne mériterait point d'être mentionné ici si une inscription d'Épidaure, récemment découverte, n'avait pas ramené l'attention sur lui. Une des cures merveilleuses attribuées, dans ce document épigraphique au dieu d'Épidaure, était aussi racontée par le vieil Hippys. La version d'Hippys est absurde, elle ne choque pas seulement le sens commun, cela est admis pour les miracles, mais elle est faite en dépit des notions anatomiques les plus vulgaires. Les prêtres d'Épidaure racontent le même miracle ~~d'une façon un peu moins fantastique et~~ en l'arrangeant pour la plus grande gloire de leur sanctuaire]. 1)

Cf. Elien. Hist. An. IX, 33
feuille volante.

[Ils attribuent la tentative audacieuse de la tête coupée aux Asclépiades de Trézène, établissement évidemment rival de celui d'Épidaure.

1) Voir ~~Ephem~~ Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1883, p. 1 sqq., lignes 10-19 de la grande inscription. Wilamowitz, dans "Hermès", 19 (1884), p. 442. Je ne partage pas son avis au sujet de l'authenticité du livre d'Hippys qu'il conteste. — Zacher, Hermes, 21 (1886), 468, combat aussi maintenant l'op. de Wil. Il insiste sur ce qu'il y a de recherché, de moins simple, dans la version épigraphique. Il fait aussi observer que d'autres cures merveilleuses de la pierre révèlent la même ignorance de l'anatomie.

Hippys de Rhegium

<u>Wilamowitz</u> dans **Hermès XIX** (1884) p. 442 compare l'histoire tirée d'Hippys par Elien (H.A. IX. 33) avec la stèle d'Epidaure (3me s. avant J.C) publiée dans Ἐφ. Ἀρχ. III, 4, 219. Il soutient que l'inscription contient la bonne et primitive version, née de la jalousie entre les sanctuaires d'Epidaure et de Trézène, et que le livre que lisait Elien n'était pas du 5e siècle avant notre ère, mais un Hippys modernisé. Il en dit autant de la citation du schol. d'Apollonios IV, 262 : cette
\+ cit. ne se comprend que par Diodore I, 10 et doit être tirée d'un livre postérieur à Diodore. Quant aux autres citations, on ne peut prouver, mais on peut supposer qu'elles ne viennent pas du vieil Hippys lequel n'existe plus pour nous.

\+ Sans doute. Mais la citation n'est pas textuelle, elle est mal faite, ou altérée. Je crois que c'est un mauvais extrait d'une scholie plus complète. Quoi qu'il en soit, il n'y a rien à en conclure sur l'authenticité d'Elien ou des livres d'Hippys.

7 B

Je crois d'un avis contraire.

Le faux Hippys n'avait aucune raison de s'inspirer de l'inscription d'Épidaure.

Celle-ci donne un récit arrangé pour la plus grande gloire d'Épidaure et un peu moins fantastique : le ver est retiré par une incision faite dans le ventre.

Mais d'un autre côté les Asclépiades de Trézène coupent la tête de la malade, et ne savent pas pourquoi. Ils en restent là.

Dans le récit d'Hippys, les ministres du dieu coupent la tête et ne savent plus. Cela fait rire : on n'a pas besoin d'être fort sur l'anatomie pour remarquer l'absurdité de cette version. Mais la tête coupée figure aussi dans l'autre version.

Le dieu seul peut remettre la tête.

La morale du conte est facile à saisir.

Les prêtres d'Épidaure l'ont corrigé dans l'intérêt de leur temple.

7'c

Inscription d'Épidaure — Suite. Hippys de Rhégium

Ἐφ. Ἀρχ. 1885, p. 199.

l. 10–19.

non antérieure au IVe av. J. Chr.

Ἀρισταγόρα Τροζανία. Αὕτα ἕλμιθα ἔχουσα ἐν τᾶι κοιλίαι ἐνεκάθευδε ἐν Τροζᾶνι, ἐν τῷ Ἀσκλαπιοῦ τεμένει, αὖ ἐνύπνιον εἶδε. Ἐδόκει οἱ τοὺς υἱοὺς τοῦ θεοῦ†, οὐκ ἐπιδαμοῦντος αὐτοῦ ἀλλ' ἐν Ἐπιδαύρῳ ἐόντος, τὰν κεφαλὰν ἀποταμεῖν, οὐ δυναμένους δ' ἐπιθέμεν πάλιν πέμψαι τινὰ ποτὶ τὸν Ἀσκλαπιόν, ὅπως μόλῃ. Μεταξὺ δὲ ἁμέρα ἐπικαταλαμβάνει καὶ ὁ ἱαρεὺς ὁρῇ [ὕπαρ τὰν κεφαλὰν ἀφαιρημέναν ἀπὸ τοῦ σώματος. Τᾶς ἐφερπούσας δὲ νυκτὸς Ἀρισταγόρα ὄψιν εἶδε· ἐδόκει οἱ ὁ θεὸς, ἥκων ἐξ Ἐπιδαύρου, ἐπιθεῖν τὰν κεφαλὰν ἐπὶ τὸν τράχαλον, μετὰ ταῦτα ἀνσχίσσας τὰν κοιλίαν τὰν αὐτᾶς ἐξελεῖν τὰς ἕλμιθας καὶ συρράψαι πάλιν· καὶ ἐκ τούτου ὑγιὴς ἐγένετο.

† Cf. Pind. Pyth. IV, 5: οὐκ ἀποδάμου Ἀπόλλωνος τυχόντος ἱρέα χρῆσεν.

7'D

Élien, *Hist. An.* IX, 33 raconte le même miracle d'après Hippys de Rhégium. Le lieu de la scène est à Épidaure même. En l'absence du dieu, les ζάκοροι (ministres du temple) coupent la tête de la femme, l'un d'eux plonge la main dans son corps et en retire un vers énorme (solitaire), ἐξαιρεῖ τὴν ἕλμινθα, θηρίον μέγα τι χρῆμα. Mais ils ne peuvent replacer la tête sur le tronc. Le dieu arrive, les gronde d'avoir entrepris une tâche au-dessus de leur science, αὐτὸν δὲ ἀμάχῳ τινὶ καὶ θείᾳ δυνάμει ἀποδοῦναι τῷ σχήματι τὴν κεφαλήν.

Récit absurde, fait non seulement en dépit du sens commun (cela est admis pour les miracles), mais des notions anatomiques les plus vulgaires. Il a cependant sa portée : c'est la morale du conte de l'apprenti magicien.

1) Hippys s'était sans doute servi de ce mot que l'on retrouve dans Démocrite et dans Ctésias.

Pour nous la série des historiens grecs commence vraiment par Hérodote. Parlons d'abord de ce qu'on peut savoir de sa vie. Par une confusion assez naturelle de l'auteur avec le sujet qu'il a traité, on le croit instinctivement contemporain de ~~guerres Médiques~~ l'invasion de Xerxès. C'est une erreur qu'un lecteur ~~contemporain~~ attentif corrige bientôt, en remarquant qu'Hér. fait plusieurs fois allusion à des faits de la guerre du Péloponnèse.

VII, 233 Surprise de Platée par les Thébains.

VI, 91 Les Éginètes chassés de leur île.

Deux faits de l'année 431.

VII, 137, Deux ambassadeurs spartiates mis à mort par les Athéniens à leur retour de Perse, en 430.

1B

Ce que l'historien dit des ravages de l'Attique (IX, 73) et des calamités causées par la guerre entre les "coryphées" de la Grèce implique que cette guerre avait déjà duré quelque temps. Mais jusqu'où faut-il descendre ? Dans I, 130, Hérodote mentionne incidemment un soulèvement des Mèdes réprimé par Darius. Autrefois on pensait à la révolte des Mèdes sous Darius Nothos, en 408, la seule qui fût connue.[1] Mais Darius Hystaspe a depuis expliqué lui-même son historien par l'inscription de Bisitoun, qui atteste que dès son avènement il eut à ~~recon~~ soumettre de nouveau le pays des Mèdes. En somme, rien dans l'ouvrage ne nous force à descendre plus bas que la mort d'Artaxerce en 424. Cette

1) Telle était encore l'avis de Dahlmann, „Herodot aus seinem Buche sein Leben" 1823 (Forschungen, Vol. II), livre qui conserve encore auj. sa valeur.

10

date a son importance, il en resulte que Thucydide a pu connaître l'ouvrage de son devancier, chose que l'on contestait autrefois, et sans lequel la méthode historique de Thuc., tout opposée à celle d'Hérodote, me semblait difficile à expliquer.

Quand Hérodote naquit-il ? Aulu-Gelle nous fournit une date en apparence très exacte (XV, 23) il rapporte, d'après la savante Pamphila, qu'au début de la guerre du Péloponnèse (431) Hellanicos avait, ce semble (videtur) 65 ans, Hérodote 53, Thucydide 40. Hérodote serait donc né en 484. Ces dates remontent [on ne saurait en douter] à une excellente autorité, Apollodore, disciple d'Aristarque, qui rédigea dans la deuxième moitié du IIème siècle av. J.C. un abrégé de chronologie, écrit en vers iambiques, qui fit loi dans l'antiquité. Cet ouvrage, intitulé Χρονικά, comprenait, en 4 livres, les principales dates depuis la chute de Troie jusqu'à Ol. 159 = 144. Les ~~faits~~ dates littéraires y

10

étaient souvent rattachées aux dates politiques, et comme ~~on manquait~~ les données positives ~~ea~~ sur la naissance des grands écrivains faisaient ~~souvent~~ presque toujours défaut, Apollodore, après avoir déterminé l'époque de la maturité ἀκμή, d'un auteur, fixait approximativement sa naissance à 40 ans plus tôt. On voit par quelques citations textuelles qu'Ap. s'exprimait alors dubitativement, restriction souvent omise par les auteurs qui se servirent de son livre. Cependant Pamphila (dit videtur[1].

| est plus exacte, elle

1/ Cf. Diels Rhein. Mus. 31 (1876) p. 1 sqq.

On voit de suite comment est déterminé l'époque de Thucydide. Cet historien dit lui-même qu'il était dans la force de l'age quand éclatait la guerre du Péloponnèse. C'est pourquoi Ap. lui suppose à cette date 40 ans, chiffre rond qui n'a qu'une valeur approximative. Comment a été calculée la naissance d'Hérodote? Peut-être d'après la colonisation de Thurium (C'est l'avis de Diels); peut-être d'après la lecture publique qu'Hér. fit à Athènes.

Cela se trouvera plus bas.

Si nous adoptons, faute de mieux, ces dates approximatives, Hérodote se place entre Hellanicos, son aîné de 12 ans, et Thucydide, de 13 ans plus jeune que lui. Né 6 ans après Marathon, il en avait 5 quand se livrèrent les batailles de Platée et de

Mycale, les dernières qui soient racontées dans son ouvrage. Hér. était donc encore enfant au moment de la grande lutte qu'il a si noblement racontée. Mais il ne faut pas oublier que la guerre contre l'ennemi national continua encore (durant) plusieurs années, sur les cotes de l'Asie. Dans sa jeunesse, Hér. fut témoin des combats, des efforts qui amenèrent la délivrance des villes helléniques d'Asie; ~~C'était la conna~~ ~~et perpétuèrent qui firent suite aux grandes batailles de la seconde guerre médique et en conservèrent vivant l'élan patriotique~~.

Halie

2c

Halicarnasse, la patrie d'Hér., était gouvernée par les descendants de cette Artémise qui avait si vaillamment combattu à Salamine dans la flotte de Xerxès. Son petit-fils (ou, d'après d'autres, son fils) Lygdamis força la famille d'Hér. et le jeune homme lui-même à chercher un asile à Samos, et mit à mort le poète Panyasis, ~~oncle ou~~ cousin de l'historien. Plus tard, Hér. revint à Halicarnasse, contribua à ~~chasser~~ chasser le tyran, mais fut ensuite obligé de s'expatrier. Ces détails sont ~~tirés d'un article~~ dus à de Suidas (art. Πανύασις, Ἡρόδοτος), lexicographe qui les tira de sources inconnues.

[En marge :] Est-ce une raison de les rejeter en bloc ? On ne peut ~~douter qu'ils soient~~ affirmer qu'ils ~~sont~~ te absolument sûrs ; mais les traiter d'inventions oiseuses c'est abuser de la critique et se priver de gaîté de cœur de renseignements, d'autant plus précieux qu'ils sont plus rares.

Le nom de Lygdamis se trouve dans une inscription très intéressante publiée d'abord par Newton en 1860. C'est ~~un~~ ~~une espèce de convention,~~ ~~décret~~ ~~rendu conjointement~~ ~~traité entre~~ par ~~le prince et les deux ville~~ ~~ayant force de loi,~~ un νόμος d'Halicarnasse ~~et de~~ Salmacis. A quel

Disons mieux, c'est une loi relative aux biens des ~~bannis~~ d'Halic. et de Salmacis rentrés dans leur patrie grâce à un traité scellé par des serments solennels.

20

titre Lygdamis y paraît-il ~~comme partie contractante~~ dans ce document? Exerçait-il encore un certain pouvoir? et par exemple occupait-il l'Acropole d'Halicarnasse? Ces points, ainsi que la date du décret, sont obscurs pour nous. De toute façon, ce document doit être antérieur à 454, quand Halicarnasse était tributaire d'Athènes. A la ligne 15 on lit le nom de Πανύασσις de Salmatis. Est-ce ~~l'oncle~~ le cousin d'Hérodote? Il serait téméraire de l'affirmer, quand on trouve dans une autre inscription jusqu'à 3 ou 4 citoyens d'Halicarnasse qui portent ce nom. Quoi qu'il en soit, c'était abuser de ce document épigraphique que de s'en servir, soit pour confirmer soit pour infirmer les renseignements donnés par Suidas[1]

(Φορμίωνος του Πανυάσσιος

1) Théod. Reinach, Rev. des Ét. Gr. I, 1888, p. 27 sqq., reproduit et explique cette inscription, de manière à le mettre d'accord avec les renseignements fournis par Suidas. Voy. maintenant Recueil des inscr. juridiques grecques par Dareste, Haussoullier, Th. Reinach, I (1891), p. 1 sqq.

Panyasis avait écrit, outre une *Héracléide*,[1] (jolis fragments) une histoire en vers de la colonisation de l'Ionie ; il était à la fois poète, historien et devin ; autant de points de contact avec Hérodote. On voit aussi que, tout en n'ayant pas été témoin de l'invasion de Xerxès et de la grande guerre nationale, Hér. était, grâce à sa propre expérience, encore plein de l'esprit, du patriotisme, de l'amour de la liberté hellénique, qui en avait animé les combattants.

À développer !

Halicarnasse était une colonie dorienne, mais elle fut de bonne heure ionisée, et l'inscription même dont nous venons de parler et qui est de l'époque d'Hér. est rédigée dans le dialecte ionien. Le séjour de l'historien dans l'île ionienne de Samos est indirectement attesté par lui, car il parle longuement et avec

[, exclue de la confédération des autres 5 cités doriennes, (Hérod. I, 144)

1) Busolt, Gr. Gesch. II, 90 y rattache (d'après Stein) l'intérêt que prend Hérodote à la légende et au culte d'Héracle.

3B

une certaine affection de l'histoire et des monuments de cette île. Aussi peut-on dire qu'Hér. est éminemment ~~historien~~ ionien. Il l'est par le dialecte dont il se sert, par la tournure de son esprit, par sa physionomie littéraire.

[D'un autre côté, on peut dire qu'Hér. est devenu en quelque sorte athénien. Il a fait à Athènes un séjour prolongé; On dit qu'il y fit des lectures publiques, nous y reviendrons,] et certains indices prouvent qu'il écrivait pour un public athénien. On a remarqué que pour donner une idée ~~de la circonférence~~ de l'étendue du mur d'Ecbatane il la compare à ~~celle~~ [celui qui entourait ~~d'~~ Athènes et le Pirée (I, 98), ~~et qu'ailleurs encore les sites et les distances de l'Attique sont rapprochés par lui~~ et qu'en parlant de la configuration de la Tauride (IV, 99) et de la route d'Héliopolis à la mer (II, 7) il se sert de points de ~~comparaison~~ pris dans l'Attique. Cependant ~~il~~

~~lui arrive aussi de faire se servir de la même façon d'un site de la Grande Grèce~~ dans l'avant dernier de ces passages il se sert concurremment d'un site de la Grande Grèce, ce qui vient à l'appui d'un fait, d'ailleurs absolument sûr, qu'Hér. passa la dernière partie de sa vie dans la ville de Thurium, alors colonisée par les Athéniens. — C'est en 444 que Périclès appela tous les Grecs à faire partie de cette nouvelle fondation. Il ne s'en suit cependant pas nécessairement que l'historien partit dès cette année avec les nouveaux colons. Hérodote devint citoyen de cette ville fondée dans la Grande Grèce, sous le patronage d'Athènes. Aussi est-il souvent appelé Hérodote de Thurium. Aristote cite même le début de ses Histoires, en substituant l'ethnique le Thurien à celui d'Halicarnasséen. Ἡροδότου Θουρίου (Rhét. III, 9)

Il faut dire plutôt que l'interversion contraire a été faite dans nos mss.

3D

Hér. aime et admire Athènes: dans un temps où cette cité s'était fait beaucoup d'ennemis dans la Grèce, il la défend contre ses détracteurs, en proclamant hautement que c'est elle qui sauva la Grèce quand le Mède voulait l'asservir (VII, 139)

~~VII, 139~~

Hér. est un historien, sinon attique, puisqu'il se sert de l'idiome de l'Ionie, du moins athénien. Il est athénien de coeur, sinon de langue.

Précisons; il y avait alors à Athènes des partis politiques qui se combattaient avec acharnement, on peut dire qu'Hér. est attaché à Périclès. Il est vrai que le sujet de son ouvrage ne lui permettait pas de parler de ce grand homme. Mais il a cherché l'occasion de prononcer son nom, de l'annoncer, en faisant pressentir tout ce qu'il serait un jour. Au livre VI, il fait une digression

Hérodote 4A

sur la noble famille des Alcméonides. Après avoir raconté en détail l'histoire des hommes remarquables qui se succédèrent dans cette famille, il termine par ces mots : « L'épouse de Xantippos crut en songe accoucher d'un lion, peu de temps après elle donna le jour à Périclès. » Voilà une magnifique prophétie.

VI, 131

Si on peut soupçonner que l'historien approcha Périclès, il est sûr qu'il était lié d'amitié avec Sophocle. Plutarque 1) cite le commencement d'une pièce en distiques élégiaques que le poète adressa à l'historien. Cette pièce est presque datée. En effet, le poète déclare avoir 55 2) ans ; ce qui nous mène vers 440. La date de la naissance de Soph. ne peut pas non plus être déterminée exactement.

Les tragédies mêmes de Sophocle conservent des traces de cette liaison. On y a relevé un certain nombre de vers faisant allusion à des anecdotes ou faits curieux que le livre d'Hér. fit connaître aux

(Ex. Coutumes singulières de l'Egypte OC, 335, Hérodote II, 35. Ant. 905 et Hérod. III, 119 etc.

1) Plut., An seni..., ch. 3.

2) ᾨδὴν Ἡροδότῳ τεῦξεν Σοφοκλῆς ἐτέων ὤν | πέντ' ἐπὶ πεντήκοντα.

48

Les renseignements de ce genre sont d'autant plus intéressants qu'ils sont plus rares pour cette époque.

Grecs et que le poète avait peut être appris en causant avec lui.

Arrivons enfin ~~aux voyages d'Hérodote~~, à ce qu'il y a de plus important dans la vie d'Hér., les voyages, dans lesquels il recueillit les matériaux de son histoire. Hér. a été poussé par le même esprit de curiosité générale que les Hécatée, les Démocrite et tant d'autres esprits distingués de l'Ionie. Cette curiosité désintéressée qui veut connaître pour le plaisir de connaître, est un des traits qui caractérisent la race hellénique et qui ne se retrouvent pas chez les Romains. Strabon a déjà fait cette observation. En effet, les écrivains romains ne voient que Rome dans le monde tout entier, et ils ne ~~se~~ parlent des autres pays et des autres nations qu'autant qu'ils ont servi aux triomphes de Rome.

III, p. 469. Voir plus haut.

On s'assure, en lisant Hérodote, qu'outre ~~l'Ionie~~ la côte de l'Asie Mineure où il était né, et Samos, Athènes, la Gde Grèce, où il s'établit tour à tour, il avait fait des voyages nombreux dans toutes les parties de la Grèce et dans la plus grande partie du monde alors connu aux [illegible]. [illegible] les Hellènes!

Si les Grecs connaissaient depuis assez longtemps les côtes de la Méditerranée et l'Egypte; l'intérieur de l'Asie ne s'ouvrit pour eux que depuis l'établissement de la ~~l'empire~~ domination perse, et surtout depuis l'époque où cet ~~empire~~ domination était devenue pacifique. Les conquêtes de Cyrus avaient fondé cet empire; Darius l'avait organisé, lui avait donné une certaine unité administrative; mais Darius et son fils Xerxès méditèrent encore de nouvelles conquêtes ~~tentèrent~~ essayèrent d'étendre leur domination sur l'Europe. Rendu plus sage par l'expérience, Artaxerxe borna son ambition à conserver ses pays d'Asie. Le moment était propice pour voyager dans l'empire perse, pour étudier les nations qui le composaient. Un vaste domaine se trouvait ouvert à la curiosité d'Hér; depuis le Pont-Euxin,

4D

jusqu'aux cataractes du Nil, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Indus, on trouvait des routes, des stations, des caravansérails. C'est là que couraient les angares du roi, messagers à cheval, disposés de relai en relai, premier établissement d'une poste régulière au service du gouvernement. Je crois qu'on voyageait alors dans cette partie de l'Asie plus commodément et avec plus de sécurité qu'aujourd'hui. M. Dieulafoy a couru plus de dangers que le vieil Hérodote.

Hér. vit les bords du Pont-Euxin, même ses bords septentrionaux peuplés par les Scythes; il vit la Médie, Babylone, peut-être Suse; mais il ne pénétra certainement pas plus avant dans l'intérieur de l'Asie. Enfin il parcourut la Basse et même la Haute Égypte.

οἱ ἄγγαροι

Τούτων δὲ τῶν ἀγγέλων ἐστι οὐδὲν ὅ τι θᾶσσον παραγίνεται θνητὸν ἐόν (Hérod. 8, 98). On ne parlerait pas auj. avec plus d'admiration du télégraphe électrique.

La Délibération des Perses sur le gouvernement à introduire.

Herodote (III. 80-82)

E. Maass dans Hermes (1887. p. 581...) soutient qu'Hérodote a suivi un sophiste auteur d'un "τόπος κοινὸς" politique présenté sous une forme quasi-historique, et il émet la conjecture que ce sophiste pourrait bien être Protagoras dans les "Ἀντιλογίαι" ~~(paroxiton)~~, ou "Καταβάλλοντες" ~~(proparoxiton)~~.

Il fait observer avec raison que la démocratie décrite est la ~~celle~~ démocratie athénienne réformée par Clisthène. Une autre remarque est également juste : la monarchie l'emporte grâce à la majorité, non à la force des arguments. La question de la supériorité réelle de l'une des trois formes de gouvernement n'est pas résolue.

Mais tout son système pèche par la base

Si Hérodote (dit-il) avait été le premier à répandre ce récit qui paraissait à bon droit peu croyable, il ne se serait pas borné à déclarer simplement que les trois discours furent prononcés, mais il aurait ajouté des arguments. Ce raisonnement me semble étrange. Voici maintenant le principal argument de Maass. Aristote (Politique I, ch. 2, p. 1252 b 7) explique la forme monarchique de la société des dieux parce que les hommes étaient anciennement gouvernés de cette manière. Maass donne aux mots: καὶ τοὺς θεοὺς δὲ διὰ τοῦτο (πάντες φασὶ βασιλεύεσθαι, ὅτι καὶ αὐτοί, οἱ μὲν ἔτι καὶ νῦν, οἱ δὲ ~~τὸν~~ τὸ ἀρχαῖον ἐβασιλεύοντο.. le sens "que ~~c'est~~ cette explication était donnée dans toutes les théories politiques". Il est évident qu'Aristote ne dit rien de pareil. Que deviennent les mots καὶ αὐτοί avec cette interprétation?

4'B

Il est vrai qu'on pourrait douter
qu'il visita Thèbes, s'il ne le disait
expressément. En effet, tous les voyageurs
déclarent qu'il n'y a rien de plus
imposant dans toute l'Egypte que
les monuments de Thèbes, et Hér. ne les
signale même point. Dire qu'Hécatée
avait assez parlé de ces monuments
pour qu'il fut inutile d'y revenir,
est une explication qui ne me satisfait
pas (complètement), étant donnés les habitudes
littéraires de ce temps. Diodore nous
apprend que les ~~villes~~ temples de Thèbes, dépouillés
par Cambyse de tout ce qu'il y avait
de précieux, ne présentaient plus que
des murs nus, et que depuis ce moment
jusqu'à l'époque des Ptolémées, Memphis
prima la capitale de la Haute Egypte.[1]
Hér. parle longuement de Memphis,
dont la magnificence l'avait frappé
tout d'abord ; quand il se rendit ensuite

[1] Comme Cambyse mourut en 522, il est à voir que déjà Hécatée vit Thèbes après la spoliation.

5 B

à Thèbes, il n'y trouva rien qu'il n'eût vu plus beau à Memphis. Aujourd'hui Memphis a presque disparu, et les ruines de Thèbes nous frappent d'admiration.

Hér. a été probablement aussi à Cyrène et dans (quelques autres cantons de) la Libye, mais il n'a pas visité Carthage. Cela tient peut-être à des causes accidentelles, il se peut aussi que l'hostilité entre les Hellènes et les Phéniciens de Carthage l'ait empêché de se rendre dans cette ville.

Le livre d'Hér. est le fruit de ses voyages, bien plus que de ses lectures. Sans prétendre que les livres ne lui apprirent rien, on peut affirmer cependant qu'il (décrit, qu'il) raconte, avant tout ce qu'il a vu de ses yeux, ce qu'il a entendu dire sur les lieux mêmes. S'il nous fait si bien voir les hommes, les animaux, les productions de tant de pays, les montagnes, les cours d'eau, c'est qu'il a tout vu, (tout étudiés) par lui même

Les mœurs, les institutions, les traditions les faits historiques même il les a connus en conversant avec les habitants, en faisant causer les hommes les plus instruits des pays qu'il parcourait. De là vient la fraîcheur de ses récits, la vérité de son coloris, le charme de son ouvrage.

τῶν λογίων

Aujourd'hui on revient de cette impression, et on fait une plus grande place à ce qu'Hérod. doit aux écrivains antérieurs.

Voilà comment Héro. recueillit les matériaux de ses récits. Après les avoir rédigés, comment communiquait-il ses écrits au public? ~~S'adressait~~ Écrivait-il uniquement en vue des lecteurs, ou s'adressait-il aussi directement à des auditeurs? Rien n'est plus connu que la lecture publique faite à Olympie; c'est que Lucien en parle dans sa conférence intitulée *Hérodote*+ Mais Lucien n'y regarde pas d'assez près pour être considéré comme une autorité historique.* Le concours d'Olympie

---

+ Lucien, Ἡρόδ. ἢ Ἀετίων.

* On peut encore citer le proverbe Εἰς τὴν Ἡροδότου σκιάν (sc. ἀναβάλλεσθαι), Paroemiogr. Gotting. I, App. cent. II, 35, p. 400). Hérodote ~~avait~~ remit sa lecture au moment où il y aurait de l'ombre à Olympie, et finit par ne pas se faire du tout.

5 a

était uniquement gymnique ; il n'y avait aucun prix pour les œuvres de l'esprit. Cependant dès cette époque des poëtes, des orateurs, des écrivains, y produisaient leurs compositions, sûrs qu'ils étaient d'y trouver réuni ce qu'il y avait de plus considérable dans toute la Grèce. La lecture à Olympie n'a donc rien d'inadmissible, pourvu qu'on écarte toute idée de concours et de prix.

De Her. Mal. 26.

D'un autre côté, Plutarque rapporte, d'après l'historien athénien Diyllos, qu'Hér. ayant fait une lecture publique à Athènes, reçut, sur la proposition d'un certain Anytos, une récompense de dix talents. La somme est énorme, incroyable ; Le roi de Sparte qui se laissa corrompre par Périclès pour renoncer à l'invasion de l'Attique n'en reçut pas davantage [. Cependant

[Aussi a-t-on proposé (~~à moins~~ d'entendre de petits talents d'or)

le fait de la lecture publique semble bien attesté par la chronique d'Eusèbe, qui la rapporte à Ol. 83, 3 ou 4 (les ~~manuscrits grecs et arménien~~ traduction arménienne et la trad. latine de St Jérôme varient sur ce point), c'est à dire entre 446 et 444 [1]

J'avoue que la manière d'Hér, si éloignée encore du style oratoire me semble se prêter parfaitement à des lectures faites en petit comité, mais nullement ~~à être~~ de récitation devant la foule assemblée. ~~Le style~~ La phrase n'a rien de vibrant, de sonore, rien qui permette d'élever la voix et de remplir un grand espace. Néanmoins Thucydide semble faire allusion à des lectures de ce genre quand il déclare, dans son Introduction I, 22

---

1) Eusèbe chez le chronographe byzantin Syncellos: Ἡρόδοτος ἱστορικὸς ἐτιμήθη παρὰ τῆς Ἀθηναίων βουλῆς ἐπαναγνοὺς αὐτοῖς τὰς βίβλους. St Jérôme traduit ~~inexactement~~ „Herodotus cum Athenis libros suos in concilio legisset honoratus est" [Les Gdes Panathénées viennent d'une interprétation arbitraire de ce texte par Scaliger.

[Et cette trad. ne me semble pas inexacte, quoi qu'on en ait dit. αὐτοῖς = τῇ βουλῇ.

6 B

que son livre ne doit pas être ἀγώνισμα ἐς τὸ παραχρῆμα un morceau d'apparat composé pour plaire un instant. Tout bien considéré, je crois qu'il faut s'en tenir à St Jérôme „cum libros suos in concilio legisset", c-à-d. devant le Sénat des Cinq-cents.

On a voulu ~~essayé de~~ deviner quels morceaux de son ouvrage Hérodote lut à Athènes; on a essayé de déterminer la suite et les dates des voyages entrepris par l'historien. Ces questions se rattachent à un autre problème que la curiosité moderne a tenté de résoudre, à savoir dans quel ordre H. composa et rédigea les diff. parties de son livre. Nous y reviendrons.

6c

6'A

Les Mémoires de Dikaios d'Athènes une des sources de [illegible] Hérodote.

P. Trautwein. Die Memoiren des Dikaios. Hermes. 1890. p. 527-566.

L'auteur veut aller plus avant dans la voie ouverte par Diels et montrer qu'Hérodote avait encore d'autres sources écrites que les livres d'Hécatée. Son point de départ est VIII, 65. L'exilé Athénien Dikaios explique à son compagnon Démarate de Sparte les prodiges dont ils sont témoins. La manière dont s'exprime l'historien « ἔφη δὲ Δίκαιος etc indique suivant lui un écrit. De cet ami du roi exilé qui avait appris beaucoup de détails soit comme témoin oculaire soit par les récits de Démarate. Tout ce qui concerne ce dernier ainsi que les morceaux qui se rattachent aux scènes où paraît Démarate seraient tirés des mémoires de Dikaios à savoir les indications précises sur les peuples de l'armée de Xerxes les noms de leurs chefs et leur costume, la description de

6'B

l'escorte de X. VII, 40, 41, ainsi que l'histoire du riche Pythios qui la précède.
L'Hellespont fouetté, VII, 35 (fait vrai, mais sans doute mal interprété).
Les étapes de Xerxes en Europe, le prodige de l'olivier sacré, VIII, 54, où les exilés Athéniens sont mentionnés.
Le dessin de Dikaios aurait été de mettre en lumière son patriotisme ainsi que celui de Démarate.
L'auteur distingue les tournures dont se sert Hérodote pour des renseignements oraux et des ouï-dires, ἤκουον etc., de celles qui indiquent des emprunts faits à des livres.
Matzat avait déjà avancé des conjectures sur les mémoires de Dikaios dans Hermes VI, p. 479 etc. « Ueber die Glaubwürdigkeit der geogr. Ang. Herodots über Asien ».

Constructions en l'air.

Arrivons au livre d'Hérodote. Qu'avait-il d'assez nouveau, d'assez original, pour faire sensation et mériter à son auteur le nom de Père de l'histoire? Avant Hér., il y avait eu des Tours du Monde et des Généalogies Hér. allie les descriptions aux récits, les impressions de voyage aux traditions recueillies : il est à la fois géographe et historien. Avant lui on avait composé des histoires ou chroniques spéciales, Hellanicos en avait donné un très grand nombre, et, s'il faut en croire O. Müller, il les avait même réunies en un corps d'ouvrage. Mais ce n'est là qu'une conjecture peu sûre, et quand même on l'admettrait, encore n'y aurait-il eu là qu'une

Hérodote

7 A

7B

simple juxtaposition, sans lien entre les diverses parties. Hér. le premier embrassa l'histoire des Grecs et des Barbares, fondue dans l'unité d'un ouvrage complexe. Aussi Diodore a-t-il pu dire avec une certaine vérité que le livre d'Hér. est comme une espèce d'histoire universelle. La restriction est légitime, car Hér. n'est pas complet. Il omet nécessairement ce qu'il ignore, volontairement ce qu'il juge moins intéressant ou trop connu. ~~Voici comment~~ Hér. annonce lui-même ~~son sujet~~ dans son Introduction le sujet de son livre, en ces mots : "Voici l'exposé des recherches d'Hérodote d'Halicarnasse, afin que

XI, 37

γέγραφε {κοινὰς σχεδὸν τὰς τῆς οἰκουμένης πράξεις.

I, 1 : Ἡροδότου Ἁλικαρνησσέος ἱστορίης ἀπόδεξις ἥδε, ὡς μήτε τὰ γενόμενα ἐξ ἀνθρώπων τῷ χρόνῳ ἐξίτηλα + γένηται, μήτε ἔργα μεγάλα τε καὶ θωυμαστά, τὰ μὲν Ἕλλησι τὰ δὲ βαρβάροισι ἀποδεχθέντα, ἀκλεᾶ γένηται, τά τε ἄλλα καὶ δι' ἣν αἰτίην ἐπολέμησαν ἀλλήλοισι.

Le contraire de λογοποιός.

ce qui a été fait par les hommes ne soit pas effacé par le temps et que des actions grandes et admirables, accomplies tant par les Grecs que par les Barbares, ne demeurent pas sans gloire ; et tout d'abord je dirai par quel motif ils se sont fait la guerre". Il y a dans ces lignes un mot intraduisible et intéressant, c'est celui d'histoire, qui avait alors le sens général d'information, de science acquise par des informations, des recherches, et même de science en général.[1] Nous avons conservé des traces du sens premier de ce mot dans les locutions : histoire naturelle, histoire des animaux.

Voir ἱστορία

---

1) Euripide. ὄλβιος ὅστις τῆς ἱστορίας ἔσχε μάθησιν, qui étudie la nature : la suite le fait voir. Tel est le sens de ἱστ. chez les philos. Ioniens.

7 D

"Les Grecs et les Barbares"; par ces derniers il faut entendre surtout les peuples non-helléniques, qui avaient joué un rôle dans le monde, c'est-à-dire les peuples de l'Orient. Mais les mots "actions exécutées tant par les Grecs que par les Barbares" n'indiquent pas encore suffisamment le sujet d'Hérodote. Son véritable objet c'est l'antagonisme des Grecs et des Barbares, les guerres qu'ils se sont faites.

— Rapidement et par manière d'introduction, il dit un mot de la guerre de Troie et d'autres querelles plus ou moins fabuleuses; enlèvement d'Io, (enlèvement) d'Europe, (enlèvement) de Médée, préludant à celui d'Hélène. Dans les temps bien connus et vraiment historiques, le premier qui ait cherché à subjuguer

X L'attribue non à Zeus, mais à des marchands, (méthode rationaliste)

des Hellènes, c'est Crésos de Lydie. Crésos et ses guerres contre les Ioniens d'Asie, voilà le point de départ d'Hér. Son récit s'arrête à la bataille de Mycale, postérieure ~~à l'époque~~ de moins d'un siècle à l'avènement ~~époque~~ de Crésos. Cependant on se tromperait fort en pensant qu'Hér. ne raconte que ce laps de temps,[1] comme on se tromperait en supposant que l'Odyssée ne contient que le récit des 30 ou 40 jours compris entre le début et la fin du poème.

Hérodote

8 ~~A~~

(560 – 479)

~~Gygès vers 716.~~

1/ Photios, dans son Sommaire du livre d'Hér., Bibl. n° 60, donne cette idée erronée de l'Histoire d'Hérodote, et nous la partagerions si le livre d'H. s'était perdu.

8B

Après avoir nommé Crésus, l'historien se demande ce qu'étaient les Lydiens[*]. Cela l'amène à parler de la Lydie et de ses rois, en remontant à Gygès, fondateur de la dernière dynastie. (vers 716?) Après avoir soumis l'Asie Mineure jusqu'à l'Halys, Crésus est vaincu par Cyrus. [Ayant raconté ce [illegible]] "Les Lydiens donc, dit Hér. (I, 95) avaient été asservis par les Perses.[*] Notre récit recherche ici quel était ce Cyrus qui renversa l'empire de Crésus, et comment les Perses arrivèrent à commander à l'Asie". Les Perses, qui parurent alors sur la scène du monde, avaient arraché le pouvoir aux Mèdes. Quel est le pays des Mèdes? quelles sont leurs mœurs? quels ont été leurs rois les plus remarquables?

[*] Λυδοὶ μὲν δὴ ὑπὸ Πέρσῃσι ἐδεδούλωντο. ἐπιδίζηται δὲ δὴ τὸ ἐνθεῦτεν ἡμῖν ὁ λόγος τόν τε Κῦρον ὅστις ἐὼν τὴν Κροίσου ἀρχὴν κατεῖλε, καὶ τοὺς Πέρσας ὅτεῳ τρόπῳ ἡγήσαντο τῆς Ἀσίης.

Parlons des Mèdes avant d'arriver aux Perses.

Après cette digression, qui au fond n'en est pas une, l'historien nous ramène, au ch. 141, au point où il avait laissé le récit à la fin du chapitre 94. Cyrus ~~se~~ soumet, après les Lydiens, les Grecs d'Asie, ainsi que leurs voisins, Cariens, Cauniens, Lyciens; occasion de faire connaître ces peuples. Puis c'est le tour des Babyloniens, enfin des Massagètes, où Cyrus trouve sa fin. Voilà l'analyse du 1er livre. Dans les livres suivants la méthode est la même. En faisant connaître l'accroissement de l'empire des Perses, les entreprises de leurs rois, à mesure que l'historien rencontre une nation, il remonte à son origine, raconte

ἄνειμι δὲ ἐπὶ τὸν πρότερον λόγον.

son histoire, nous parle de ses moeurs, décrit le pays, les animaux, les plantes qu'il produit, le commerce, les monuments, les curiosités, tout ce qu'il sait et qu'il croit de nature à intéresser ses lecteurs. Ainsi le début du livre II annonce l'invasion de l'Egypte par Cambyse ; cependant la suite ne répond pas à cette annonce, l'expédition du roi de Perse est perdue de vue, et on nous donne d'abord un tableau complet de l'Egypte, du pays, de la religion, des moeurs de ses habitants, de l'histoire de ses rois, et cette matière remplit tout le II ième livre. C'est seulement au commencement du livre III qu'Hér. revient à ce qu'il avait promis dès le début du livre II, la conquête de l'Egypte.

ἐπὶ δὲ Αἴγυπτον ἐποιέετο στρατηλασίην.

La côte de la Palestine, les Arabes, [plus tard] les Ethiopiens, trouvent naturellement leur place dans l'expédition de Cambyse. Des récits sur ~~l'histoire~~ de Polycrate et des Samiens, ~~de~~ sur Périandre [de Corinthe] y ~~est~~ sont insérés plus artificiellement. La suite de l'histoire des Perses nous mène au faux Smerdis et à l'usurpation des Mages, puis au rétablissement de l'empire par Darius. Il est inutile de rapporter tous les détails. Le morceau le plus instructif est celui qui concerne la répartition de l'impôt et la division administrative de l'empire (III, 88-97). Ce morceau doit avoir été composé d'après un document écrit qu'Hérodote avait sous les yeux et qu'il s'était fait traduire : voilà donc une troisième espèce de sources d'information, à côté de la tradition orale et des livres des historiens antérieurs à Hérodote, dont nous parlions plus haut.

3 sources d'[illegible]

9B

Au IVième livre, l'expédition de Darius contre les Scythes fournit à l'historien l'occasion de décrire la Scythie et tous les pays qui s'étendaient au nord du Pont-Euxin. Un autre fait, moins important, une ~~expedit~~ entreprise contre la ville de Barca, lui fournit le prétexte de faire le tableau de la Libye tout entière. C'est ainsi que le Nord et le Midi du monde connu sont opposés et se font pendant.

Les livres V et VI comprennent les guerres de Darius contre les Hellènes; d'abord la défection de l'Ionie, puis sa soumission, enfin la tentative de punir Athènes d'avoir secouru les Ioniens et la bataille de Marathon. Là encore il ~~y~~ a des

92

digressions assez nombreuses. Elles sont plus rares et plus courtes dans les trois derniers livres, qui contiennent la 2ième guerre médique, l'invasion de Xerxès et les victoires des Grecs.

Cette analyse fait voir la disposition de l'ouvrage. L'espace de temps compris entre Crésus et Xerxès en forme le sujet apparent, le cadre. Le sujet véritable c'est l'histoire générale des Grecs et des Barbares dans ce qu'elle a de plus saillant. Cette histoire est introduite dans ce cadre relativement restreint au moyen de nombreuses digressions. Le fil, incessamment interrompu et repris, c'est la succession des rois perses, les accroissements de leur empire.

Voilà la matière.

Voilà pour la méthode du récit

L'idée dominante

9 D

lutte entre 2 puissances aussi [illegible] +

L'idée dominante c'est l'antagonisme des Hellènes et des Barbares qui se manifeste par leurs luttes séculaires.

Hérodote vivait dans un temps où les Hellènes avaient conscience de leur supériorité sur les autres nations. Ils sentaient déjà vaguement, ce semble, qu'ils étaient à la tête de l'humanité, qu'ils portaient dans leurs mains le flambeau de la civilisation. Tous les autres peuples étaient confondus /par eux sous le nom de Barbares, formaient en face des Hellènes une masse confuse, dans laquelle ~~ils~~ les derniers distinguaient cependant, outre les Egyptiens, les peuples tour à tour maîtres de l'Asie, Assyriens, Babyloniens, Mèdes et en dernier lieu les Perses, les plus puissants de tous. Au flot montant

de la puissance des Perses, les Hellènes mettent une barrière, ils défendent victorieusement leur liberté et refoulent les Barbares dans leur Asie, d'où ils avaient tenté de déborder. Mais cette grande lutte avait été précédée de beaucoup d'autres, l'hostilité entre Hellènes et Barbares est ancienne, elle remonte jusqu'aux temps fabuleux, et la guerre de Troie prélude aux guerres Médiques. Ces vues n'étaient pas particulières à Hér, toute la Grèce les partageait. Sur un des deux frontons du temple d'Egine, on voyait, encore à Munich, un épisode de la guerre de Troie, le combat engagé autour du cadavre d'un héros grec, Patrocle ou Achille. Paris y est représenté

Hérodote

101

Hellènes et Barbares.
guerre de Troie

dans le costume d'un archer perse.

Pour revenir à Hérodote, ~~Ainsi~~ tous ses récits tendent vers
l'invasion (et la défaite) de Xerxès;
la 2e guerre médique, préparée de longue main, ~~elle~~ achève
et couronne l'ouvrage. Hér. nous avait
promené de pays en pays, d'un
peuple à l'autre. Ces peuples divers
reparaissent tous dans la lutte
finale et définitive. C'est ainsi que
les poètes dramatiques aiment à
réunir dans la dernière scène tous
les personnages qui ont pris part
à l'action. Si on demande en quoi
consiste la supériorité des Hellènes
quel est le secret de la victoire d'une
poignée d'hommes sur des hordes
innombrablables de l'Asie, Hér.
ne répondra pas directement à cette question,

[Marginal note:] se coudoient dans la grande armée du despote qui aspire à l'empire universel, et voilà comment il ~~c'est ainsi que~~

10c

mais il placera la réponse dans la bouche de Démarate. L'entretien de cet ancien roi de Sparte avec Xercès donne la clef de ces grands évènements, en marquant les traits essentiels qui séparent le génie grec du reste de l'humanité. VII, 101-104.

Voilà le plan général de l'ouvrage d'Hérodote. Il ne manque certes ni de beauté, ni de grandeur ; mais l'exécution ne laisse-t-elle rien à désirer, et l'examen des détails répond-il entièrement à l'attente provoquée par la vue de l'ensemble ? Voyons les principales divisions de l'ouvrage et les transitions qui les rattachent les unes aux autres.

oui

+

10

La division en 9 livres n'est certainement pas de l'auteur ; elle a été faite plus tard pour la commodité des lecteurs, à qui on voulait offrir des volumes ou rouleaux faciles à manier. On s'avisa de couper l'ensemble en 9 livres et de donner à chacun le nom d'une Muse. C'est un hommage rendu par les littérateurs au vieux conteur. Hérodote indique lui-même les éléments de son oeuvre complexe, qui du reste ne peuvent échapper à aucun lecteur attentif. On distingue facilement plusieurs parties. Nous avons d'abord l'histoire de la Lydie, ou, pour parler le langage d'Hér., les récits lydiens ; puis les récits

Λύδιοι λόγοι

médiques, les uns et les autres
dans le Ier livre. Au IIième, les
récits égyptiens; au IVième, les récits
libyques et scythiques; partout
les λόγοι Περσικοί; ces derniers
forment la charpente de l'ouvrage.
La série des rois perses et l'indica-
tion de la durée de chaque règne
fournit quelques dates précises
et un fil chronologique, peu ri-
goureux, il est vrai, parce que
l'auteur, dans ses nombreuses di-
gressions, ne s'astreint nullement
à l'ordre des temps. A voir cette
disposition, on pourrait dire qu'Hér.
écrit l'histoire des Perses. En effet, X
malgré son patriotisme hellénique,
il ne nous transporte qu'accidentellement

11B

dans la Grèce, tandisqu'il déroule
devant nous, avec suite et sans
lacune, l'histoire des derniers con-
quérants de l'Asie. Il faut louer
l'auteur d'avoir fait ainsi des en-
nemis de son pays, sinon les
héros, du moins les personnages
principaux de son récit. L'histoire
des Grecs à cette époque était trop
multiple pour être ramenée à
l'unité, et ce n'est pas de la Grèce
que partaient les résolutions, les
entreprises, les grands coups qui
changèrent la face du monde.
L'initiative appartient alors aux
despotes de l'Asie. C'est près d'eux
que l'historien devait s'établir pour
faire connaître la suite des événements

1 Mais où sont, dans l'ouvrage d'Hér. les récits helléniques ? On n'en trouve que des fragments, rien de suivi, rien de complet ; Distinguons ce qu'il y a de plus remarquable ; trois digressions, aux 1er, au 5ième et au 6ième livre, dans lesquelles l'auteur fait connaître parallèlement ce qui se passa à Athènes et à Sparte les deux villes qui joueront le rolé principal, et combattront à la tete des Grecs, dans la grande lutte finale. Voici comment ces trois digressions sont amenées. Menacé par les progrès de Cyrus, Crésus cherche des alliés dans la Grèce. Il apprend qu'Athènes et Sparte se trouvent à la tete des Ioniens et des Doriens ; c'est une

λ. Ἑλληνικοί

11c

110

I, 56-68. occasion pour Hér. de raconter l'histoire de Pisistrate, et d'indiquer comment Sparte devint la première puissance du Péloponnèse, grace aux lois de Lycurgue, et, chose curieuse, grace aux ossements d'Oreste, dérobés aux citoyens de Tégée. Une cause rationnelle, une autre toute superstitieuse — voilà qui fait bien connaître le vieil historien.

[Marginal note, inserted at "l'histoire de":] d'Athènes, déchirée alors par la lutte des factions, et tombée sous le pouvoir de (κατεχόμενόν τε καὶ διεσπασμένον (, 59) ὑπὸ Πεισιστράτου

[Marginal notes:] palladium — frappant les 2 causes

V, 39-96. Il faut descendre jusqu'au Vième livre pour trouver la suite de ces aperçus sur Athènes et Sparte. Aristagoras de Milet se rend à Sparte et à Athènes pour s'assurer des auxiliaires dans la révolte qu'il médite. A cette occasion nous apprenons ce qui s'est passé depuis dans ces

~~VI, 39-94.~~

Hérodote

12A

VI, 48-93

deux villes, l'auteur se réfère expressément à la digression du 1er livre[1]) et la seconde se rattache assez à la première. La troisième digression enfin se relie ~~aussi~~ aussi assez bien à la deuxième. Elle est amenée par le mauvais accueil que les hérauts de Darius, envoyés pour demander de la terre et de l'eau en gage de soumission, reçurent à Athènes et à Sparte. — Si on ajoute la digression sur l'histoire et les monuments de ~~Samos~~ cette île de Samos, au livre III, on aura les morceaux principaux qui pourraient être réunis sous le titre de récits helléniques. On voit que tout cela ne donne que des fragments de l'histoire des Grecs

et des fragments de l'histoire des grecs

1) V, 39 Τῆς δὲ Σπάρτης Ἀναξανδρίδης μὲν ὁ Λέοντος οὐκέτι περιεὼν ἐβασίλευε ἀλλ' ἐτετελευτήκεε, Κλεομένης δὲ ὁ Ἀναξανδρίδεω εἶχε τὴν βασιληίην. — 55. Ἀρισταγόρης ἐκ τῆς Σπάρτης ἤιε ἐς τὰς Ἀθήνας γενομένας τυράννων ὧδε ἐλευθέρας.

C'est que les peuples étrangers ont, plus que les Hellènes, appelé l'attention de l'historien voyageur.

Cependant nous n'avons pas encore signalé les éléments les plus développés, les plus importants, de cet ouvrage si complexe; ce sont ceux que l'on pourrait désigner du nom de récits barbaro-helléniques. ~~J'ai en vue les~~ J'entends par là les collisions des peuples de l'Asie, réunis sous le sceptre des Achéménides, et des cités helléniques, conduites par Sparte et Athènes. Le soulèvement de l'Ionie (L. V), la 1ère Guerre Médique (L, VI), la 2ieme (L VII à IX), sont comme les actes de ce grand drame.

Procédé épisodique

Le procédé épisodique qui préside à l'arrangement de cette oeuvre complexe est-il un effet de l'art, ou tient-il au penchant naturel du conteur ionien? Il y a certainement de l'un et de l'autre, et on peut remarquer en général que dans les oeuvres des Grecs, surtout dans les productions les plus anciennes, de leurs poètes, comme de leurs prosateurs, ~~l'art et~~ la nature et l'art se confondent et se pénètrent, au point de ne pouvoir être distingués. (C'est ~~qu'ils~~ que les Hellènes sont naturellement artistes. Hér., lui aussi, a ~~mi~~ composé son ouvrage avec art, d'après une méthode dont il se rendait compte et qu'il signale quelque part lui-même [1]. Mais, d'un autre côté, il se laissait

Digressions

[1] IV, 60 : Προσθήκας (digressions) γὰρ δή μοι ~~αι~~ ὁ λόγος ἐξ ἀρχῆς ἐδίζητο

12 D

aller aux habitudes de son esprit. Il conte, sans façons, sans s'astreindre à un ordre logique. Il sait beaucoup d'histoires, beaucoup de choses curieuses; l'une lui rappelle l'autre, cette autre une troisième, et il ~~les débite sans façons~~ se laisse aller à des associations d'idées, souvent assez capricieuses. Citons un exemple (ou deux). Quand Aristagoras demande des secours aux Athéniens, ils venaient de chasser les Pisistratides. ~~Comment cela?~~ Il y avait d'abord eu lieu l'attentat contre Hipparque, ~~frère d'Hippias attentat qui ne réussit qu'à rendre plus le tyran plus défiant et plus cruel~~; Les meurtriers ~~d'Hipparque~~ descendaient d'une vieille famille d'origine phénicienne; ce fait s'explique

[Ayant prononcé le nom de Périandre dans ces récits lydiens, il en prend ~~prétexte~~ prétexte pour raconter un fait merveilleux ~~—~~ arrivé ~~de son t~~ à Corinthe du temps de ce tyran, l'histoire d'Arion et du dauphin (I, 23) —

V, 55

par l'établissement de Phéniciens dans la Béotie, et à ce propos l'historien entre dans quelques détails sur l'alphabet phénicien, apporté par Cadmos dans la Grèce. Mais la mort d'Hipparque, loin d'affranchir Athènes, ne servit qu'à rendre son frère Hippias plus défiant et plus cruel. C'est seulement quatre ans plus tard que ce tyran est chassé par l'Alcméonide Clisthène, avec l'aide de Sparte. Ce Clisthène avait pour aïeul maternel un autre Clisthène, tyran de Sicyone. De là, digression ~~sur le mariage de la fille du premier Clisthène avec un Alcméonide~~, et sur les innovations politiques et religieuses de ce tyran, qui laissa quelques traditions démocratiques à son petit-fils.

Hérodote

13 A

~~le père du second Clisthène~~

Dans la guerre qui a pour résultat l'expulsion d'Hippias, les Eginètes prennent parti contre Athènes. A ce propos, nous apprenons les anciennes querelles entre Athènes et Egine. D'un autre côté, les Corinthiens, prenant parti pour Athènes, s'opposent au rétablissement d'Hippias. C'est qu'ils se souviennent de ce qu'ils ont jadis souffert sous leurs tyrans. Vient une digression sur les tyrans de Corinthe, celle-ci en quelque sorte masquée, puisqu'elle se trouve insérée dans le discours du délégué corinthien à la conférence convoquée par les Lacédémoniens. Enfin, comme Hippias se retire à Sigée, ce fait amène une dernière digression sur les anciennes guerres entre Athènes et Lesbos, pour la possession de ce poste important. Voilà donc, de

compte fait; cinq épisodes enclavés dans un récit qui est lui-même épisodique.

Important

130

On voit que l'ouvrage d'Hér. réunit deux qualités qui nous charment dans une oeuvre d'art, l'unité et la variété. ~~Le lecteur~~ C'est cette dernière qui frappe tout d'abord les lecteurs, amusant les ~~autres~~ uns, déroutant et impatientant les autres, suivant qu'ils sont plus ou moins sérieux. Les digressions incessantes, qui produisent la variété, sont, nous l'avons vu, les unes calculées, les autres accidentelles et capricieuses. [On s'est demandé si l'enlacement artificiel des parties constitutives de l'ouvrage ne laissait pas entrevoir une juxtaposition primitive, si l'idée de les fondre, de les combiner, de les soumettre à un plan général, n'était pas venue à l'auteur assez tard, si elle n'était pas l'effet d'une

dernière rédaction. On s'est donc posé la question : Dans quel ordre Hér à-t-il composé les diverses parties d'un ouvrage si complexe ? A cette question se rattache une autre : Hér. a-t-il terminé son ouvrage, ou avait il l'intention de le continuer ?

Y a-t-il des indices suffisants pour résoudre ces questions ? L'ouvrage habilement interrogé révèle-t-il les phases par lesquelles a passé le travail de l'auteur ? Divers systèmes ont été proposés. Kirchhoff part de l'observation que les allusions à la guerre du Péloponnèse se trouvent toutes dans les 5 derniers livres, il en conclut que ces livres ont été écrits après les 4 premiers, et cette conclusion peut (au premier abord) sembler rigoureuse.

Hérodote

Et d'abord, l'

143

L'épisode du médecin (III, 120 sqq) Démocède repose évidemment sur des informations prises à Crotone, III, 119 est donc le dernier chapitre rédigé à Athènes avant le départ pour Thurium.

Cependant les quatre premiers livres n'auraient pas été écrits d'une traite; K. fait une coupure après III, 119. Il assure qu'Hér. n'en avait pas écrit davantage quand il fit à Athènes sa lecture publique, vers 445. (La raison qu'il allègue c'est que ...) Après avoir interrompu son travail, il l'aurait plus tard repris à Thurium et l'aurait poussé jusqu'à la fin du IIième livre. Les 5 derniers livres enfin auraient été écrits à Athènes, après l'explosion de la guerre du Péloponnèse, de 431 à 428. On voit que K. ne défait pas la trame de l'ouvrage, il le fait écrire dans l'ordre même où nous le voyons. En lisant son mémoire [1], on est séduit par la logique de l'argumentation ~~rigueur de sa méthode~~; mais en y réfléchissant on s'aperçoit que,

[1] Dans les Mémoires de l'Ac. de Berlin, 1868, p. 1-30 et 1871 p. 47 sqq. Réimpression "Ueb. die Abfassungszeit des Herodotes", Berlin 1876.

14c

malgré l'apparente rigueur de la méthode le système n'est pas solide. En effet, les allusions ~~aux~~ dans les 5 derniers livres premières années de la guerre du Péloponnèse peuvent avoir été ajoutées plus tard. On trouve dans Hér. un assez grand nombre de passages qui ressemblent à des notes marginales, que l'auteur ~~n'a~~ n'aurait pas pas pris la peine de fondre dans son exposition 1/

Si on se demande quelle est la partie de l'ouvrage d'Hér. dont la lecture fut le plus propre à exciter l'enthousiasme des Athéniens, on répondra sans doute que l'histoire des rois de

---

1/ Voy. Stein, note sur IX, 63.

Lydie et de Perse, racontée dans les premiers livres +, y était bien moins propre que le récit des batailles de Marathon et de Salamine. Ces victoires étaient le grand titre de gloire d'Athènes, le plus agréable aux oreilles des Athéniens, qui ne se lassaient pas de les entendre exalter. Tous les éloges funèbres les rappellent à l'envi. Chœrilos de Samos, qui, à ce qu'on rapporte, avait vécu jeune encore dans l'intimité de l'historien, fit pour les trois derniers livres d'Hérod. ce que Silius Italicus fera pour la 3ième Décade de Tite Live ; il les mit en vers, et les Athéniens en furent si charmés ~~de ce poème~~ qu'ils ordonnèrent par décret de les ~~lire~~ réciter à côté de ceux d'Homère, ~~lire~~ réciter aux Panathénées, au concours des rhapsodes ? ou lire dans les écoles ? Je ne sais ; le texte n'est pas clair [2].

\+ K. n'a qu'un seul indice en faveur de [illegible], et cet indice ne se rapporte qu'à la fin du premier tronçon séparé par lui du reste de l'ouvrage. Le récit de l'avènement de Darius, les discours sur la meilleure forme de gouv. prononcés par les seigneurs Perses, avaient rencontré des incrédules. Hérodote maintient sa version III, 80, et plus loin, VI, 43, il y revient. Il s'en suit que cette partie de l'ouvrage d'Hérodote était connue dans le public avant la rédaction de l'ensemble.

2) καὶ σὺν τοῖς Ὁμήρου ἀναγινώσκεσθαι ἐψηφίσθη. Suid. art. Χοιρίλος.

On a donc soutenu une thèse diamétralement opposée à celle de Kirchhoff.[1] Les derniers livres auraient été écrits en premier lieu. Hér. aurait été d'abord attiré par le grand sujet de la seconde guerre médique, et il aurait composé les trois derniers livres de l'ouvrage actuel et les aurait lus aux Athéniens. Puis, l'idée lui serait venue d'écrire les antécédents de la lutte finale. Il est très vrai que les trois derniers livres forment un tout complet, ayant son introduction et se détachant assez facilement de ce qui précède.[2] On a même essayé de démontrer que la rédaction actuelle porte encore des traces de la séparation primitive de ces livres. On a allégué (entre autres) que le roi Darius y est introduit avec son patronymique, comme s'il était inconnu

1) Schöll, Philol. IX, 23 et 202.
Rawlinson, Büdinger, Wecklein.

2) L'assertion motivée (VII, 19-20) que l'expédition de Xerxès était de beaucoup plus considérable que les autres expéd. et invasions historiques, ~~ainsi que~~ et aussi que la guerre des Atrides contre Ilion, et enfin les récits traditionnels (κατὰ τὰ λεγόμενα) ressemble à ce qu'on lit dans l'Introd. de Thucydide. L'exorde est d'un auteur qui veut faire valoir son sujet, non sans quelques tournures oratoires ou de fines tournures qui tranchent avec la simplicité du début du Ier livre.

15 B

du lecteur. C'est là abuser singulièrement d'une formule qui a quelquechose de solennel et dont Hér. se sert souvent. Les autres indices ne sont pas plus probants. Cependant la thèse est séduisante, et peut se soutenir.

Personne n'est allé plus loin dans cette voie que Bauer.[1] Il part de l'idée que les λόγοι particuliers que l'on peut distinguer dans le livre d'Hér. ont été le point de départ de l'auteur. Il n'aurait pas eu d'abord d'ambition plus haute que ses devanciers et n'aurait conçu le plan général d'une oeuvre d'ensemble qu'après avoir rédigé isolément les éléments qui s'y trouvent actuellement combinés. Bauer, défaisant la trame de l'ouvrage

[1] Die Entstehung des Herod. Geschichtswerkes, Wien 1878

C. Hachez, *De Herodoti itineribus et scriptis*, Gött. 1878, adopte le principe de Bauer, et n'en diffère que dans les applications. Les résultats qu'il croit établir ne sont pas plus solides.

15c

veut déterminer le nombre et l'étendue des
λόγοι qui y sont entrés, retrouver leur
forme primitive, montrer l'ordre dans
lequel ils furent d'abord mis par écrit,
constater les modifications qu'ils reçurent
dans la rédaction finale, retrouver enfin,
non seulement la suite des voyages
d'Hér., mais aussi la suite de ses concep-
tions littéraires. Il faut dire qu'une telle
entreprise pèche par la base: on ne
peut, à force de sagacité, faire pour les
anciens par hypothèse, ce que des docu-
ments permettent d'établir pour les
auteurs modernes, entrer dans leur cabinet
de travail et suivre les progrès de leur
pensée. ~~On est obligé de~~ donner une
portée exagérée aux plus petits détails,
~~de~~ à s'aider d'indices, souvent trompeurs.

[Ceux qui veulent trop savoir sont entraînés à]

150

Sans doute Hér. a dû prendre des notes pendant le cours de ses voyages, il a dû commencer par ébaucher, à part, l'histoire des Lydiens, des Egyptiens et des autres peuples dont il parle, mais si on veut partir de là pour affirmer que toutes ces histoires partielles ont été d'abord rédigées à part, et si on veut déterminer la suite chronologique de ces rédactions et les modifications que leur fit subir la conception d'un plan nouveau, on quitte le terrain solide de la recherche scientifique pour se jeter en pleine conjecture, en hypothèses arbitraires.

La seconde question était de savoir si ~~l'ouvrage~~ d'Hér. a terminé son ouvrage ou s'il avait l'intention d'aller au delà de la bataille de Mycale. Quelques éditions

et ~~encore~~ tout cela pour aboutir à des résultats peu intéressants. Et, si on pouvait établir qu'Hérodote modifia ses sentiments politiques ou religieux en rédigeant les diff. parties d. son ouvrage, l'ordre chronol. prendrait d. l'importance. Nous y reviendrons plus bas.

marginales, quelques doubles emplois, quelques légères contradictions prouvent qu'Hér. n'a pas revu son ouvrage avec une attention minutieuse, mais ne démontrent pas qu'il ne l'ait pas terminé. ~~En deux~~

En deux endroits Hér. renvoie son lecteur à des récits qui ne se trouvent pas dans son livre. VII, 213 il promet de raconter plus loin (ἐν τοῖς ὄπισθε λόγοισι) les détails de la mort du traître Ephialtes. Il n'a pas tenu cette promesse. Mais, comme ces faits sont peu importants, on peut admettre une distraction, un oubli. Il n'en est pas de même de l'histoire de l'Assyrie, Ἀσσύριοι λόγοι, annoncée en deux endroits du livre I, 106 et 184 et absente de l'ouvrage. Il y a là une lacune considérable, qui

Hérodote 19 A

16 B

ne pouvait échapper à l'auteur, et que la mort seule, ce semble, put l'empêcher de remplir. Dira-t-on qu'Hér. renvoie son lecteur à un ouvrage distinct ? telle n'est pas son habitude, et les autres renvois, faits dans les mêmes termes, se réfèrent tous à ~~d'~~ aux livres que nous avons, le seul qu'Hér. semble avoir écrit.[1] De ce qui précède, on peut conclure qu'Hér. avait le dessein d'insérer quelque part l'histoire de l'Assyrie, laquelle en effet, semble réclamée par le plan général de son ouvrage. (Nous ignorons

La longue puissance de Ninive n'était pas oubliée, la chute de cette ville avait produit une immense sensation jusque dans la Grèce : [quelques vers de Phocylide en témoignent suffisamment.

[la mention de cet événement dans un poème hésiodique, et mieux encore,

[1] Aristote, Hist. an. VIII, 18, 2 se réfère, au sujet d'un prodige annonçant la chute de Ninive, non à Hérodote, mais à Hésiode : telle est la leçon de ~~meilleurs~~ tous les manuscrits, sauf un, confirmée par la ~~teneur~~ même du ~~texte~~ (πεποίηκε). Hesiodi fr. 208 Rzach. Cependant Aristt (p. 255, n. 2) tient pour Ἡρόδοτος, et A. Croiset est du même avis.

pourquoi l'auteur n'exécuta pas ce dessein. Cependant, quand même il y aurait donné suite ~~à ce dessein~~, les contours de l'ouvrage n'en auraient pas été modifiés, ~~et il aurait~~; la question de savoir s'il se proposa de descendre plus bas que la bataille de Mycale est tout à fait indépendante de la lacune que l'omission des Assyriens laisse dans le plan général de l'ouvrage. Cette question vient d'être ~~vivement~~, trop vivement, discutée par Kirchhoff et Gomperz.[1] On peut dire que Platée et Mycale couronnent très bien le récit de la grande lutte nationale. En poussant ce récit plus loin, Hér. aurait été obligé de parler des jalousies qui divisèrent Athènes et Sparte, des trahisons dont Pausanias et

1) Gomperz, Herodoteische Studien I et II, Wien 1883.
Kirchhoff, Mémoires de l'Ac. de Berlin.
Ch. Roese, Hat Herodot sein Werk selbst herausgegeben? I Giessen, 1879

16 D

Thémistocle furent accusés, à tort ou à raison; de toutes les misères enfin qui auraient déparé la beauté du tableau. Ces considérations ont un certain poids; ~~on ne peut se dissimuler~~ il ne faut pas oublier cependant qu'en racontant les années les plus glorieuses des guerres médiques Hér. ne dissimule pas les défaillances, les égoïsmes, les divisions de ses compatriotes, et que les cités grecques d'Asie [, la patrie même de l'historien,] restaient encore à d. Perses.

~~Le IXième livre ne s'arrête pas~~

La fin du IXième livre [Nous éclaire-t-elle sur les intentions de l'auteur? Elle] ~~est assez singulière~~ Ayant ~~prononcé~~ raconté la mort ~~dans son récit le nom~~ du perse Artayctès, Hér. ajoute une digression sur l'aieul de ce ~~chef~~ [Artembarès, qui avait autrefois proposé aux Perses victorieux de quitter leurs montagnes pour s'établir dans un des pays fertiles qu'ils venaient de conquérir] ~~pas et il termine par une~~ parole de ~~Cyrus~~. On peut trouver qu'une digression de ce genre ne convient guère

à la conclusion d'un grand ouvrage.

On peut répondre, comme on l'a fait, que ~~cette parole pleine de sens~~ le sage avis de Cyrus, qui fit rejeter cette proposition, a assez de portée pour mériter la place d'honneur qu'~~elle~~ il occupe ~~à la fin de l'ouvrage~~ aujourd'hui[1]. Mais on n'a pas fait valoir, pour trancher la question, une considération qui me semble plus concluante. Avant la digression finale, au chapitre 121, on lit ces mots: "Après avoir fait ces choses, les Hellènes ~~sont retournèrent~~ ~~revinrent~~ firent voile vers ~~vers~~ la Grèce avec les ~~trésors~~ butin pris sur l'ennemi et aussi avec les agrès des ponts de bateaux (construits sur l'Hellespont) pour les offrir dans les temples de leurs dieux."

Ταῦτα δὲ ποιήσαντες ἀπέπλεον ἐς τὴν Ἑλλάδα, τά τε ἄλλα χρήματα καὶ δὴ καὶ τὰ ὅπλα ἄγοντες τῶν γεφυρέων ὡς ἀναθήσοντες ἐς τὰ ἱρά

Voilà qui va bien, et cette fin serait très satisfaisante. Malheureusement l'auteur ajoute: "Et dans cette année il ne se passa plus rien."

Καὶ κατὰ τὸ ἔτος τοῦτο οὐδὲν ἔτι πλέον τούτων ἐγένετο

Hérodote 17 A

[1]) Ἄρχειν εἵλοντο λυπρὴν οἰκέοντες μᾶλλον ἢ πεδιάδα σπείροντες ἄλλοισι δουλεύειν. Telle est la fin de l'ouvrage.

17B

"Dans cette année". N'est-il pas à croire qu'un écrivain qui s'exprime ainsi avait l'intention de parler aussi des évènements des années suivantes![1] Cette ligne me porte à croire qu'Hér. avait l'intention de continuer son ouvrage.

---

1) En effet, la même formule se lit ~~IX, 107, 20.~~ VI, 42, et une formule analogue IX, 107, 20.

Hérodote

184

Le livre d'Hér. était à la fois une Histoire et un Tour du monde. La description des pays, de leurs productions, de leurs habitants, y alterne avec des récits, et ces descriptions ne sert pas uniquement à éclairer les faits historiques, elle figure dans l'ouvrage pour elle-même, au point de primer quelquefois l'histoire. Défaisons la trame du livre d'Hér. et examinons à part les éléments qu'il a su habilement enlacer. Un ~~lisant~~ parcourant avec notre auteur les pays alors ouverts à la curiosité des Grecs, en lisant ce qu'il dit de leur site, de leurs fleuves, des animaux domestiques et sauvages, de la chasse que les habitants donnent

à ces derniers, enfin de ces habitants eux-mêmes, on sent que l'auteur a vu de ses yeux ce qu'il fait si bien voir et que son livre est souvent une relation de voyage. Il faut cependant ajouter que le voyageur ne ~~parle~~ nous entretient presque jamais de sa personne. Il a dû courir plus d'un danger, avoir plus d'une aventure; mais il n'en parle point; et c'est là une réserve assez rare et qui fait honneur à M. Br.

C'est surtout dans la première partie de l'ouvrage que l'élément géographique et ~~historique~~ ethnographique tient une grande place et ~~que nous fait~~ le voyageur nous fait faire en quelque sorte un tour du monde. Une conquête, une invasion, offre l'occasion naturelle de ces morceaux

descriptifs. Mais ils ne manquent pas non plus dans les 5 derniers livres. Au livre 7, nous traversons avec Xerxès la Thrace et une grande partie de la Grèce. L. V, 49, Aristagoras montre à Sparte et explique ~~le ta~~ une espèce de mappe-monde qu'il avait apportée de Milet, [mais bientôt] ~~comme~~ le roi de Sparte lui coupe la parole [à l'étranger], l'historien achève de décrire en son propre nom la route de la Méditerranée à Suse. On voit que le tableau de bronze n'était que le prétexte d'une digression géographique.

[La topographie prend la forme narrative ; c'est la narration qui finit. Hérodote va-t-il renoncer au reste ? Non,]

Au livre I, parmi les conquêtes de Cyrus dans la haute Asie, Hér. ne raconte que celle de Babylone, et passe les autres sous silence. Pourquoi ?

Souvent Hérodote néglige de parler d'événements importants ou d'y insister, parce qu'ils ne prêtaient point à des développements géographiques ; et d'un autre côté, il en grossit d'autres, peu considérables, pour amener une digression descriptive. Donnons des exemples de l'un et de l'autre.

13 D

C'est qu'il tient à faire la description de cette ville extraordinaire [qu'il connaît ; les régions plus reculées n'ont pas été visitées par lui.] Xerxès fut obligé au commencement de son règne de reconquérir l'Égypte et de faire une campagne longue et laborieuse. Elle n'est rappelée qu'en deux mots : (VII, 7) pourquoi ? c'est que l'Égypte avait déjà été décrite à propos de la campagne de Cambyse. Hér. avait parlé des Mèdes à propos de Cyrus, ~~voilà~~ c'est pourquoi il passe sous silence la répression de la révolte des Mèdes par Darius. Il n'ignorait pas cette révolte. Une mention incidente (I, 130) prouve qu'il la connaissait ; mais le fait historique ne l'intéresse pas, dès qu'il

ne peut y rattacher un tableau du pays et de ses habitants.

Ailleurs, au contraire, des faits qui par eux-mêmes n'avaient qu'une légère importance sont grossis par l'historien, afin de lui fournir l'occasion d'une digression géographique. Sous le règne de Darius un gouverneur perse de l'Égypte, Aryandès, fit contre la ville de Barca, en Libye, une expédition assez insignifiante; mais Hérodote nous assure que cette expédition lui semble avoir été entreprise dans le dessein de connaître la Libye, et il continue: "Car les Libyens se divisent en beaucoup de peuples", et le voilà lancé. Il venait de décrire la Scythie, au Nord de la

terre habitée, la Libye devait en former le pendant au Midi, et ce pendant est amené, comme on le voit, assez artificiellement.

Si on distingue ce que l'auteur a vu lui-même de ce qu'il ne sait que par ouï-dire, on rendra justice à sa <u>véracité</u> et à son <u>exactitude</u>. Depuis qu'on a appris à mieux connaître l'Orient on a aussi de plus en plus reconnu la bonne foi d'Hér. Mais il faut savoir lire. Quand nous ~~l'entendons parler~~ rencontrons chez lui des fourmis plus grandes que des renards et qu'il laisse entendre qu'il en a vu lui-même à la cour de Perse, nous sommes tentés de rire

III, 102

Pourquoi Hérod. raconte-t-il une campagne, un événement? pourquoi passe-t-il tel autre événement sous silence ou ne le rappelle-t-il qu'en courant? Souvent il faut, pour répondre à ces questions, se souvenir que le voyageur a fait la loi à l'historien.

comme d'une grosse absurdité. Par le fait, Hér. veut parler d'une espèce de grande marmotte qui creuse sous terre comme les fourmis et à qui il donne ce nom, faute d'un autre. C'est ainsi que les Romains appelaient les éléphants des bœufs de Lucanie, que nous parlons de veaux marins et de pommes de pin. Hér. a moins de fables que Pline. Il n'admet pas qu'il puisse y avoir des êtres d'ailleurs constitués comme les autres hommes et n'ayant qu'un seul oeil au milieu du front. Une vue juste des caractères essentiels de l'espèce III, 116. lui fait rejeter ces êtres fantastiques. Il ne croit pas non plus qu'il existe ~~au delà des montagnes d'où vient le vent froid du nord,~~ un peuple d'Hyperboréens, jouissant d'un climat doux

(la Scythie et de) et agréable, au delà de ~~des~~ certaines montagnes ~~et~~ d'où
imaginaires ~~d'où~~ vient le vent froid du nord. A ce compte, dit-il, il devrait y avoir y avoir

13 D

IV, 36 des Hypernotiens. [Un fait de géographie et d'Ethnographie, Hér. s'en tient à l'observation !*

III, 115. "Y a-t-il une mer au nord de l'Europe? Je n'ai pu l'apprendre d'un témoin oculaire". Faute de renseignements positifs, Hér. suspend son jugement, mais il affirme que la Caspienne ne communique pas avec une mer extérieure, et sur ce point il est mieux renseigné que la plupart des

géographes ~~historiens~~ anciens ~~qui le suivirent~~ après lui. [Hér. se moque des vues préconçues, systématiques ou traditionnelles. Il rit de ceux qui croient au fleuve circulaire d'Océan et qui figurent la terre

habitée toute ronde, comme si elle était + sortie de la main d'un tourneur (IV, 36 cf. 8) Hérodote

Ce trait vise probablement Hécatée et son tableau de bronze. Est-ce à dire qu'Hér. ~~soit~~ ~~n'~~échappé lui-même aux vues systématiques? Il fait un parallèle chimérique entre le Danube, au nord, et le Nil, au midi, courant l'un et l'autre, suivant lui, de l'ouest à l'est. II. 33 sqq. Il semble avoir entendu parler vaguement du Niger et avoir confondu ce fleuve avec le Nil, afin d'établir cette symétrie, qui lui plaisait. Il a sa théorie sur l'ensemble de la terre habitée : il établit un contraste entre les régions périphériques et la région centrale. Aux extrémités, c'est à dire dans l'Inde, à l'est; dans l'Arabie, au midi; ~~A~~ à l'ouest, dans l'Éthiopide (cf. le cours du Nil)

et dans le pays encore mal exploré de l'étain et de l'ambre jaune; au nord, dans les déserts [de la Scythie] où abonde l'or; en somme, aux quatre coins du monde, tout est extraordinaire, merveilleux, précieux: les animaux, les arbres, les métaux, les climats. Au centre, les Grecs habitent le pays dans lequel les saisons sont le mieux tempérées, et où règne en toute chose une juste mesure. Bien que ce tableau soit arrangé avec trop de symétrie, on peut découvrir au fond l'idée confuse que la nature obéit à des lois, à des analogies.

~~Les observations d'Hippocrate ont plus de profondeur.~~

Deux morceaux intéressants, géographie générale. Les 2 ou 3 parties du monde IV, 36-45. Les extrémités de la terre et leurs merveilles III, 106-116.

Il faut avouer qu'Hér. manquait absolument de notions mathématiques et astronomiques. A l'entendre, les Indiens, se trouvant placés au levant, ont le soleil du matin brûlant, le soleil du soir très éloigné et froid. III, 104. 1)
Les marins Phéniciens assuraient qu'en faisant le tour de l'Afrique et en se dirigeant vers l'ouest, il leur était arrivé d'avoir le soleil, non plus à leur gauche (au midi), mais à leur droite (au nord). Cela prouve qu'ils avaient passé l'Equateur. Hér. qui apparemment n'admettait pas, avec l'école de Pythagore, la sphéricité de la terre, reste incrédule.
"Un autre croira peut-être ce que racontent les Phéniciens; moi je ne le crois pas". ἔλεγον ἐμοὶ μὲν οὐ πιστὰ, ἄλλῳ δὲ δή τεῳ (IV, 42)

---

1) Plus singulière encore est la théorie inverse d'Euripide dans le prologue de son <u>Phaéthon</u>: καίει τὰ πόρρω, τἀγγύθεν δ' εὔκρατ' ἔχει.

Quand il mentionne une éclipse du soleil, il dit que cet astre "ayant abandonné son poste au ciel, devint invisible, sans qu'il y eût des nuages, mais par un ciel tout à fait serein, et que le jour se changea en nuit"[1]. C'est ainsi qu'en parlait Archiloque, que les poètes et le peuple rendaient compte de ce phénomène. Hér. ne voulait rien comprendre aux théories d'Anaxagore; il le considérait sans doute comme un songe creux.

(Ethnographie)

Il en est de l'ethnographie d'Hér. comme de sa géographie. Son livre est un trésor d'observations curieuses. Tout a intéressé le voyageur. La conformation physique des hommes,

---

1) VII, 37: Ὁ ἥλιος ἐκλιπὼν τὴν ἐκ τοῦ οὐρανοῦ ἕδρην ἀφανὴς ἦν, οὔτ᾽ ἐπινεφέλων ἐόντων, αἰθρίης ~~δὲ~~ μάλιστα, ἀντὶ ἡμέρης τε νὺξ ἐγένετο. Cf. I. 74. Cf. Archiloque, fr. 74.

Hérodote
21 A

leurs costumes, leurs moeurs, ~~leurs moeurs~~, leurs institutions, leurs croyances, jusqu'à leurs langues et à leurs dialectes. Les morceaux étendus consacrés aux Egyptiens (II) et aux Scythes (IV) sont ce qu'il y a de plus complet et de plus remarquable en ce genre. On peut trouver cependant qu'Hér. n'approfondit pas autant qu'il observe. Sa curiosité reste à la surface, et ce qu'il décrit le mieux, ce sont les costumes. Le costume cependant et les habitudes de toilette ne sont pas choses aussi indifférentes qu'on pourrait le croire au premier abord. Les armes font partie du costume, et dans un

21B

état de civilisation peu avancée les membres d'une même nation cherchent à se distinguer des autres et à se reconnaître entre eux par les habits et par la manière d'arranger, quelquefois de mutiler, leur personne. Si Hér. raconte que certains peuples de la Libye ne laissaient pousser leurs cheveux que sur le devant de la tête, d'autres sur l'occiput, ou à droite, ou à gauche, ce ne sont pas là des futilités, mais des marques distinctives de la nationalité et comme des cocardes. Néanmoins il faut avouer qu'Hér. note surtout ce qui a vivement frappé ses yeux, et aussi ce qu'il y a de plus étrange et de

plus extraordinaire dans les coutumes des peuples étrangers, ~~et que~~ On chercherait vainement chez le vieux conteur un tableau aussi complet que celui que Tacite trace des peuples de la Germanie, ni des observations aussi profondes que chez Hippocrate sur les rapports entre le climat et l'esprit des peuples.

Si, de la géographie, nous passons à l'histoire proprement dite, nous nous demanderons comment Hér. a conçu la tâche de l'historien, ce qui l'a frappé, ce qui l'a intéressé dans les choses humaines, comment il les entend et comment il les explique ; quelques exemples répondront à ces questions.

II, 1

L'historien va raconter la conquête de l'Egypte par Cambyse. Pourquoi le roi de Perse tenta-t-il cette entreprise ? C'est qu'Amasis l'avait irrité en lui envoyant pour son harem, au lieu de sa propre fille, celle d'un roi détrôné par lui. A côté de cette version, qu'il adoptée, ~~par~~ Hérodote en mentionne deux autres, ~~Ctés d'après lesquelles~~ qui s'accordaient à faire de cette princesse ~~aurait été~~ la femme de Cyrus, non de

Cambyse avait à venger une injure personnelle.

283 [et qui cependant différaient entre elles.

[Les Egyptiens s'approprient leur vainqueur. Hérod. a bien compris que c'était une invention de la vanité nationale [Ils en firent autant plus tard pour Alexandre.]

Cambyse [. Les Egyptiens prétendaient que Cambyse, ~~fils~~ naquit de cette princesse égyptienne, et qu'il ~~aurait~~ vengéa son ~~Amasis~~ grand'père maternel sur l'usurpateur Amasis. [D'autres racontaient que Cambyse, était fils de l'épouse légitime de Cyrus, ~~fils~~ et qu'il se ~~serait~~ promit, encore enfant, de venger sur l'Egypte ce que sa mère souffrait de la concubine égyptienne. On voit qu'Hér. nous raconte une scène qui se serait passée dans le harem du roi perse; il en raconte même trois, et il les conte toutes, mêmes celles qu'il n'admet point comme vraies, fort agréablement, en faisant parler les femmes et l'enfant. Aujourd'hui un historien ferait voir les progrès de l'empire perse, la décadence de l'Egypte, Amasis

pressentant le péril qui le menace,
mais ne pouvant se résoudre à agir,
promettant du secours à Crésus, mais
ne l'envoyant pas, laissant prendre
Babylone, la Syrie, toute la côte, jus-
qu'aux confins de l'Egypte, sans arrêter
la puissance envahissante, mais non
sans montrer son mauvais vouloir et
des velléités de résistance. Thucydide
se serait attaché aux vraies causes de
cette extension de l'empire perse, Hér.
s'amuse à conter une anecdote, ~~qui~~ trois anecdotes même,
~~n'est peut-être pas sans fondement~~
~~historique, mais~~ qui ne nous ins-
truit seul guère.

Remontons plus haut, au fondateur
de cet empire. Nous voyons dans Hér.
très imparfaitement ~~la manière~~

I, 107 199

comment se forma cet empire, et pourquoi il s'accrut si rapidement. Mais l'historien conte au long ce qu'on raconte encore aujourd'hui aux enfants, les deux songes d'Astyage, la réponse des devins mages, comme quoi Harpage ne peut se résoudre à tuer l'enfant nouveau né, et, après en avoir causé avec sa femme, se décharge d'une mission cruelle et peut être dangereuse, sur le berger Mithradate. Le berger a lui aussi une longue conversation avec sa femme, et au lieu d'exposer l'enfant, il l'élève à la place du nourrisson qu'il vient de perdre. Nous avons ensuite l'éducation de Cyrus parmi les bergers et tous ces traits qui se retrouvent dans une foule de traditions semblables.

Hérodote
23A

L'enfant royal, ayant au sérieux son rôle de roi en jouant avec ses camarades, est mené devant Astyage, et nous assistons à une agréable conversation entre l'aïeul et le petit fils, qui ne se connaissent pas. Inutile de rappeler ce qui suit. Tous ces contes prennent plus de place que les faits et les considérations vraiment historiques.

Hér. est le même partout ailleurs, il affectionne les détails domestiques et familiers, et il excelle à les conter, à mettre en scène, à faire causer ses personnages, rois ou bergers, n'importe. Ce sont là les plus jolis morceaux de son livre. Les hommes sérieux professent d'en faire peu de cas; ils aiment cependant à les relire, tout comme les autres.

23 B

V, 92.

Signalons quelques uns de ces morceaux. L'enfant Cypsele sourit à ses meurtriers, ils se le passent de main en main, et nul n'ose frapper un être aussi charmant et aussi faible.

III, 50-53 (cf. V, 92 cat.) Diog. L.

Un mari tue sa femme, par excès d'amour dans un accès de folle jalousie. le fils, irrité contre le meurtrier de sa mère, résiste aux mauvais traitements comme aux avances du père. C'est la tragique histoire de Périandre et de Lycophron. Ailleurs un mari est puni d'avoir trop d'amour pour sa femme et trop de peu d'esprit. C'est la plaisante histoire de Candaule (I, 8). Rien n'est plus joli que le récit des Amazones, jetées sur la côte de Scythie. Après la première bataille les Scythes, ayant connu qu'ils ont affaire à des femmes, ne veulent plus les

combattre, ils imaginent d'envoyer contre elles leurs jeunes hommes, non pour leur faire du mal, mais pour les "apprivoiser". ἐχτιλώσαντο

Les jeunes Scythes vont camper près des étrangères, ils sortent tous les jours en ordre de bataille, mais ils se retirent toujours devant leurs adversaires, sans engager le combat. Peu-à-peu les camps se rapprochent; puis, on se rapproche individuellement, une jeune femme et un jeune homme se rencontrent, on cause ensemble, on s'humanise; le lendemain on amène, l'un un compagnon l'autre une compagne, l'exemple est contagieux. D'abord on est réduit à se parler par signes, les hommes sont lents à comprendre la langue des femmes, mais les femmes apprennent promptement celle des hommes. Enfin les deux camps

IV, 110

n'en forment plus qu'un seul, et voilà comment les Amazones devinrent les mères des Sarmates.

Lisez, VI, 61 sqq., comment à Sparte une enfant laide devient, grâce à une prière, que sa nourrice adresse à la divine Hélène, la plus belle femme de la ville, et l'épouse du roi, grâce à une ruse de ce dernier. ~~On voit dans le même endroit la bigamie imposée à un autre roi de Sparte pour raisons d'état~~.

Lensuite,

Des morceaux de ce genre abondent, Hér. y fait briller son talent de conteur, répétant ce qu'il avait entendu raconter, ajoutant de nouveaux traits, des gestes, des paroles, naïvement, presque sans le savoir, à peu près comme avaient fait les poètes épiques. (Lamartine a écrit un peu comme cela l'histoire des Girondins, à la naïveté près).

Quant à Hér., on l'aurait bien étonné en lui demandant compte de ses ~~additions~~ embellissements, en l'accusant de trahir la vérité historique. Ce sont là les privilèges d'un conteur habile. La vivacité du récit met le style direct en place du résumé indirect, (passe ~~ou sont~~ naturellement de l'un à l'autre), nous l'avons vu dans un fragment d'Hécatée, on le voit dans Hér. III, 1, à la fin, et ailleurs. Je ne voudrais pas me passer de ces morceaux, non seulement parce qu'ils sont fort amusants et de petits chefs-d'œuvre en leur genre, mais encore parce que nous en retirons une instruction réelle. Quoi de plus intéressant que de voir les mœurs d'un temps reculé, d'y surprendre les gens chez eux, en négligé, d'entendre

Hérodote

parler mari et femmes, père et enfants. La vieille Grèce vit dans ces pages. Après les avoir jugées futiles, nous y reconnaissons une source d'informations précieuses. — [L'athénien Alcméon fonde la richesse de sa maison en emportant ~~du trésor de Crésus de la poudre d'or~~ usant de la permission de prendre dans le trésor de Crésus tout ce qu'il peut emporter lui-même. Il remplit de poudre d'or son vêtement, sa chaussure, ses cheveux, jusqu'à sa bouche. A le voir ainsi rembourré "il ressemblait à toute chose plutôt qu'à un homme." Aussi Crésus se mit-il à rire, et le lecteur en fait autant. Mais, quelque plaisante que soit la chose, elle ne jette aucun ridicule sur le personnage d'Alcméon, ni sur sa maison, que l'historien est bien loin de vouloir rabaisser. Il raconte

[La bigamie imposée à un roi de Sparte pour raison d'État (V, 40) est un trait de moeurs curieux.

παντί τεῳ οἰκότα μᾶλλον ἢ ἀνθρώπῳ (VI, 125)

tout cela dans l'épisode consacré à la VI, 125.
glorification ~~des Alcméonides et~~ de la
famille de Périclès. On voit que pour
un Grec l'or est bon à prendre, de
toute façon, et pour un grec honnête
à ~~condition~~ la seule condition de ne
pas le voler. — Voulez-vous savoir
comment on faisait sa cour à une
princesse grecque, ~~au VIIième~~ siècle
avant notre ère? Lisez, dans le même
épisode, le mariage de Mégaclès, fils
d'Alcméon, avec la fille de Clisthène,
tyran de Sicyone.

Herodote VI, 126 sqq.

« Clisthène, fils d'Aristonymos, fils
de Myron, fils d'Andréas [tyran de Si-
cyone], avait une fille qui s'appelait
Agariste. Il voulait la donner en mariage
à l'homme le plus accompli (ἄριστον)
qu'il pourrait trouver parmi les Grecs.
Aussi, quand vint la fête d'Olympie,
où il fut vainqueur au quadrige, il
fit proclamer par un hérault que les Grecs

24 D

ὅσοι .. ἦσαν πάτρῃ (? mss ont πατρίῃ) ἐξογκωμένοι.

« qui s'estimaient dignes d'être gendres de Clisthène eussent à se présenter à Sicyone dans soixante jours ou plus tôt; car Clisthène célébrerait le mariage de sa fille dans un an à partir du soixantième jour. Alors se mirent sur les rangs tous les Grecs qui avaient bonne opinion d'eux-mêmes, et de leur naissance; et Clisthène faisait exprès construire pour eux une carrière et une palestre. D'Italie, il y avait Smindyride, fils d'Hippocrate de Sybaris, l'homme qui poussa le luxe au suprême degré (la ville de Sybaris était alors dans toute sa prospérité), et Damase, de Siris, fils de cet Amyris qu'on appelait le Sage. Voilà ceux qui vinrent d'Italie. Du golfe Ionien il y avait Amphimnestos, fils d'Epistrophos, d'Epidamne. Voilà pour le golfe Ionien. De l'Etolie, il y avait le frère de Titormos, qui surpassait tous les Grecs par la force du corps et

"voulut vivre, par haine des hommes, dans une retraite, à l'extrémité du pays Étolien, le frère de ce Titormos, Malès, était parmi les prétendants. Du Péloponnèse, il y avait Léocède, fils de Phédon, tyran d'Argos, qui établit les mesures dont on se sert dans le Péloponnèse et fut le plus arrogant de tous les Grecs, puisqu'il chassa les agonothètes Éléens et présida lui-même les jeux d'Olympie. Il y avait donc le fils de Phédon, et Amiante, fils de Lycurgue, de Trapézonte en Arcadie, et Laphane de Paeon, ville d'Azanie, fils de cet Euphorion qui, à ce qu'on raconte en Arcadie, reçut Castor et Pollux dans sa maison et, depuis ce temps offrit l'hospitalité à tout le monde; et Onomaste fils d'Agée, d'Elis. Voilà ceux qui vinrent du Péloponnèse même. D'Athènes il y avait Mégaclès, fils d'Alcméon, l'hôte de Crésus, et de plus le fils de Tisandre, Hippoclide, célèbre à Athènes par ses richesses et sa beauté. D'Érétrie, qui était alors florissante, il y avait Lysanias. C'était le seul qui vint d'Eubée. De Thessalie il y avait Diactoride de Crannon,

24'B

de la ~~de~~ ~~, de la~~
" ~~famille~~ des Scopades; et, de la nation des Molosses, Alcon. Voilà combien il y avait de prétendants. Quand, au jour fixé d'avance, tous furent arrivés, Clisthène s'informa d'abord de la patrie et de la race de chacun; puis, durant une année qu'il les garda près de lui, il éprouva leur courage, leurs penchants, leur éducation, leurs moeurs, en s'entretenant avec chacun en particulier et avec tous ensemble, en faisant faire les exercices du corps aux plus jeunes d'entre eux; mais il les éprouvait surtout dans les repas communs. Car tout le temps qu'il les retint, il employait tous les genres d'épreuves, et en même temps il leur offrait une hospitalité magnifique. Or il arriva que ceux qui étaient venus d'Athènes plurent entre tous les prétendants, et parmi les ~~Athéniens~~, Hippoclide, fils de Tisandre, fut jugé supérieur par sa valeur personnelle (κατ' ἀνδραγαθίην)

et parce qu'il tenait par ses ancêtres aux ~~Cypsélides de Corinthe~~.

« Quand vint le jour fixé pour le banquet nuptial et la déclaration du choix de Clisthène, celui-ci tua cent boeufs et donna une grande fête aux prétendants et à tous les Sicyoniens. Après le repas, les prétendants montrèrent chacun leur talent pour la musique et rivalisèrent d'esprit dans la conversation. On continuait de boire, et Hippoclide, qui fixait surtout l'attention, demanda au joueur de flûte de jouer une danse, et se mit à danser. [C'est la μουσική.] Il lui sembla qu'il dansait fort bien, mais Clisthène, qui regardait, n'était pas du même avis. | Après avoir pris un peu de repos, Hippoclide se fit apporter une table, et quand elle fut là, il exécuta sur cette table, d'abord des figures Lacédémoniennes, ensuite des danses Attiques, enfin il y appuya sa tête et gesticula des pieds. Jusque là Clisthène, tout en ne voulant plus pour gendre d'un homme qui dansait avec tant d'impudence, s'était retenu pour ne pas faire un éclat

ἔριν εἶχον ἀμφί τε μουσικῇ καὶ τὸ λεγόμενον ἐς τὸ μέσον (un récit, une anecdote, bien tourné, sensé et agréable)

| ὅλον τὸ πρῆγμα ὑπώπτευε, il regardait la chose avec défiance, elle lui semblait louche.

24'D

« Mais ~~lors~~ quand il le vit gesticuler des pieds, il n'y tint plus, et s'écria : "Ô fils de Tisandre, tu as sauté ton mariage". L'autre répondit aussitôt : "Cela est bien égal à Hippoclide". Et de là vient le proverbe. Mais Clisthène, après avoir fait faire silence, parla ainsi à l'assemblée :

"Illustres prétendants de ma fille, je suis fort content de vous tous, tant que vous êtes, et si la chose était possible, j'aimerais à faire plaisir à tout le monde, sans donner de préférence à un seul et sans repousser les autres. Mais comme je n'ai qu'une fille, ne pouvant combler les vœux de tous, je donne à chacun de vous un talent d'argent afin de reconnaître l'honneur que vous m'avez fait et de vous dédommager de ~~la~~ votre longue absence ~~que vous avez faite~~ de chez vous. Pour ma fille Agariste, je la donne d'après les usages des Athéniens, à Mégaclès, fils d'Alcméon. Mégaclès prononça la formule d'acceptation et le mariage ~~était~~ se trouvait validé.

Voilà comment se passa le choix des prétendants, et c'est ainsi que les Alcméonides devinrent célèbres dans toute la Grèce".

Ὦ παῖ Τεισάνδρου, ἀπωρχήσαο τὸν γάμον. (Cf. manger, boire sa fortune, καταφαγεῖν, καταπίνειν τὴν οὐσίαν.

Οὐ φροντὶς Ἱπποκλείδῃ

ἐγγυᾶν, promettre de donner. ἐγγυᾶσθαι, promettre de recevoir.

Ce serait toutefois une erreur de croire qu'Hér[odote] ne voit les choses que par leur petit côté. Quand on cherche comment se sont accomplis les grands faits historiques, les révolutions des empires, leurs accroissements et leur chute, on découvre certaines raisons, on croit en saisir certaines causes et on les explique jusqu'à un certain point; mais quelque perspicacité qu'on ait mis à étudier les hommes et les choses, il reste toujours dans les événements historiques un élément irréductible. Ces causes qui nous échappent sont-elles de même nature que celles que nous avons démêlées, et ne restent-elles obscures pour nous que par suite de la complexité des choses humaines

25 B

et de l'insuffisance inévitable de nos informations? ou bien faut-il reconnaître dans cet inconnu une puissance ~~~~~~~~ mystérieuse, le hasard, la fatalité, la main de Dieu? La réponse à cette question dépend des croyances de l'historien. Hérodote n'approfondit ~~pas~~ guère les causes ~~humaines~~ prochaines, saisissables, intelligibles, son regard se porte plus haut, il entrevoit et il adore, dans les succès comme dans les malheurs des hommes, un pouvoir surhumain qui gouverne les choses de la terre et dont les arrêts souverains l'emportent sur la force des plus puissants et sur l'habileté des plus sages. Ce trait est en quelque sorte opposé à celui que nous avons signalé tantôt. Hérodote est à la fois anecdotique et théologique.

Dès les premières pages se révèle la manière dont l'auteur a conçu l'histoire. Le royaume de Lydie disparaît; Crésus, un souverain dont la richesse et la puissance avaient étonné le monde hellénique, est défait par Cyrus. Dans le récit d'Hér., nous entrevoyons à peine la grande situation historique : Babylone, la Lydie, l'Egypte, Sparte même au fond de la Grèce, inquiétées par les progrès d'un conquérant qui écrase ses adversaires par sa rapidité, avant qu'ils aient eu le temps de réunir leurs forces. Pour Hér. le secret d'un si grand revirement est ailleurs. Gygès avait fondé sa dynastie par le meurtre du roi de son maître, descendant d'Hercule.

La Pythie avait annoncé que les Héraclides seraient vengés sur le 5ième descendant de Gygès. Voilà le point de départ, le germe fatal déposé au début de l'histoire de cette dynastie. Les princes l'oublient, mais la parole du dieu demeure, elle s'accomplira à l'heure fixée d'avance. "Les Lydiens et leur roi ne tinrent aucun compte de cet oracle jusqu'au moment où il s'accomplit." Il est à croire que si la prédiction passa inaperçue, c'est parce qu'elle ne fut inventée qu'après l'événement. Mais ne mêlons pas nos doutes et notre incrédulité au récit du vieil historien, récit dont toute la suite n'est que la glorification de l'oracle de Delphes. – Avant de

Τούτου τοῦ ἔπεος Λυδοί τε καὶ οἱ βασιλέες αὐτῶν λόγον οὐδένα ἐποιεῦντο, πρὶν δὴ ἐπετελέσθη. (I, 13)

courir les chances de la guerre, Crésus voudrait s'assurer de l'issue. A cette fin il commence par mettre à l'épreuve les oracles les plus renommés de l'Asie, de la Libye, de la Grèce, et il acquiert la certitude que celui de Delphes est de tous le plus véridique, seul en possession de la connaissance des choses les plus cachées. On reconnaît ici la version des prêtres de Delphes, et ce n'est pas la seule légende ~~ende~~ Delphique qu'Hér. ait pieusement reproduite dans son ouvrage. Après la défaite, Crésus accuse le dieu de l'avoir encouragé par une réponse trompeuse. L'oracle renfermait un sens caché ~~q~~, à notre sens, un vrai piège. La justification d'Apollon est mise en action, il y a comme un débat contradictoire.

Hérodote

26A

(Delphes)

26B

Le roi infortuné fait déposer ses chaînes sur le seuil du temple qu'il avait enrichi par ses offrandes, et taxe le dieu de fausseté et d'ingratitude. Mais Apollon déclare que Crésus a expié le crime de son cinquième aïeul. Le dieu [n'a pas été insensible aux pieuses offrandes du roi, il] a fait pour lui ce qu'il pouvait, il a retardé la ~~dénouement~~ catastrophe aussi longtemps que possible, ses réponses étaient véridiques, ~~c'est n'est pas sa faute si~~ mais Crésus ~~les, dans sa préci-pitation~~ les a mal interprétées par précipitation. "Ayant entendu ces révélations, le roi ~~comprit~~ reconnut que la faute était à lui, et non aux dieux"[1]. Apollon est justifié, puisque la victime elle même s'avoue coupable. Ici encore Hér. ne fait évidemment que répéter ce qu'on lui a raconté à Delphes.

[1] I, 91: Ὁ δὲ ἀκούσας συνέγνω ἑωυτοῦ τὴν ἁμαρτάδα εἶναι καὶ οὐ τοῦ θεοῦ.

D. A côté d'un grand nombre d'oracles delphiques, cités dans Hér., on en trouve chez lui d'autres, moins autorisés, des prophéties attribuées à quelques vieux devins célèbres, à Bakis, à Musée, et dont on pouvait contester l'authenticité sans passer pour impie. Hér. y croit, et il défend sa croyance contre les incrédules dans un chapitre curieux VIII. 77. Là il s'efforce de prouver qu'une prédiction de Bakis s'est si clairement accomplie que le doute n'est pas possible.

A défaut d'oracles, les événements sont annoncés d'avance par des songes. Il est inutile d'en citer les exemples. Les songes prophétiques abondent dans le livre d'Hér. Ces songes l'intéressent au point qu'il lui arrive de passer

26 D

sous silence les détails de l'événement,
pour ne s'arrêter qu'aux visions
qui l'avaient fait pressentir. Exemple

V, 55 et 56 — la mort d'Hipparque, fils de Pisistrate.
L'attentat est rapidement mentionné,
le songe est longuement raconté. ~~Il n~~ Les noms
propres même renferment un sens
caché et fatidique. En racontant la
tragique histoire du Phrygien
Adraste, malgré lui meurtrier de son
frère, malgré lui encore auteur de la
mort du fils de son hôte et bienfaiteur

I, 43 — Hér. s'exprime ainsi : "Alors cet étranger
celui-là même que ~~avait été~~ Crésus avait purifié
du sang involontairement répandu
et qui avait nom Adraste, lançant
~~ce~~ son javelot contre le sanglier, manque
la bête et atteint le fils de Crésus" Adraste

καλεόμενος δὲ Ἄδρηστος

veut dire *l'inévitable*. Le nom fatal a

porté ~~ses~~ fruits. — Le premier Grec qui tomba entre les mains des soldats de Xerxès et qui fut ~~égorgé~~ immolé par eux (τοῦ δὲ σφαγιασθέντος) s'appelait Léon. « Son nom a peut-être été pour quelque chose dans son infortune » (Τάχα ~~δέ~~ δ' ἄν τι καὶ τοῦ οὐνόματος ἐπαύροιτο.) dit Hér. VII, 180. — Ailleurs, le roi de Sparte est charmé de trouver pour lui et son armée un conducteur qui s'appelle Hegesistrate, nomen et omen. (IX, 92)

Nous sourions de ces superstitions, et cependant les récits de ce genre ont un réel intérêt pour l'historien. Les croyances des hommes (leurs erreurs, leurs superstitions) ne ~~sont~~ pas moins curieuses (ni moins dignes ~~de l'occuper~~ d'être étudiées) que les faits.

Voilà comment Hér. voyait les choses humaines, comment les contemporains les voyaient. La lecture d'Hér. jette un jour très vif sur les ouvrages

des poètes contemporains, elle fait comprendre pourquoi tant de tragédies grecques débutent par un oracle ou par un songe. Ce n'était pas là un artifice du poète, une machine dramatique, du moins à l'origine. C'était pour les esprits de ce siècle la forme même des choses humaines, ~~Ce~~ c'est ne devint que ~~n'était pas encore~~ plus tard un ingrédient traditionnel, une recette tragique. La lecture d'Hér explique Eschyle et Sophocle, elle prouve que du temps de ces poètes on eût considéré comme souverainement improbable qu'un grand évènement eût lieu sans être fait prévoir, pressentir, par quelque prophétie ou quelque songe. Il y a plus, on peut croire que les croyances réagissaient sur les faits. Ayant

l'imagination nourrie d'idées et de récits pareils, les hommes, ~~on peut le croire~~, faisaient aussi plus souvent des rêves extraordinaires, se prêtant à des interprétations symboliques. Les inquiétudes se traduisaient par des visions frappantes. Ceux qui croient fermement aux visions sont sujets à en avoir.

Quand Ajax s'écrie, dans Sophocle : "Αἴαξ, qui eût jamais cru que mon nom s'accorderait ainsi avec mes infortunes ?", nous sommes tentés de voir dans ces vers un froid jeu de mots. C'est une erreur ; Hér. nous ~~apprend~~ fait comprendre que ces coïncidences de son étaient très sérieusement regardées comme significatives et fatales. — Dans l'Agamemnon d'Eschyle le chœur se demande par quelle influence mystérieuse Hélène reçut un nom

Αἰαῖ· τίς ἂν ποθ᾽ ᾤεθ᾽
ὧδ᾽ ἐπώνυμον | τοὐμὸν
ξυνοίσειν ὄνομα ταῖς
ἐμαῖς τύχαις;

qui la désignait d'avance comme destruc-
1) trice des navires, des hommes et des villes.
Le nom que l'enfant reçoit à sa naissance est donné à une heure décisive, l'heure des Parques, (des fées); il a un sens qui se dérobe d'abord, mais dont la portée est fatale; qui agit sur toute la destinée de l'homme.

[Cependant cette destinée est un mystère; tout ce que l'on croit pouvoir affirmer c'est qu'elle était inévitable. En effet, un fait accompli ne peut être changé, ni modifié; de là vient que l'homme se persuade facilement qu'un fait à accomplir est nécessaire et d'avance arrêté. Cela est arrivé,

---

1) Agam. 681: Τίς ποθ᾽ ὠνόμαζεν ὧδ᾽ ἐς τὸ πᾶν ἐτητύμως — μή τις ὅντιν᾽ οὐχ ὁρῶμεν προνοίαισι τοῦ πεπρωμένου γλῶσσαν ἐν τύχᾳ νέμων; — τὰν δορίγαμβρον ἀμφινεικῆ θ᾽ Ἑλέναν; ἐπεὶ πρεπόντως ἑλέναυς, ἕλανδρος, ἑλέπτολις...

donc cela devait arriver : cet homme a été malheureux, c'est qu'il devait lui arriver malheur. Κακὸν γὰρ αὐτῷ ἔδει γενέσθαι est une formule favorite d'Hérodote.

Mais généralement l'historien ne se contente pas d'une si vague assertion, les grands revers, les infortunes s'expliquent par la nature humaine, par la loi qui règle la condition de l'homme. son existence est mêlée de joies et de douleurs, et la souffrance s'attache naturellement au bonheur, comme l'ombre à la lumière ; ~~Au moment même~~ où ~~nos~~ voeux sont remplis, où nous nous sentons heureux, nous éprouvons je ne sais quelle anxiété. Rien n'est plus beau que les larmes de Xercès (VII, 46), ~~après avoir passé en revue~~ en contemplant du haut d'une colline son innombrable armée qui

28B

couvre le rivage, la flotte qui s'étend au loin sur la mer, il se proclame le plus heureux des hommes; et l'instant après il se prend à pleurer. C'est qu'il est frappé de la pensée que de tant de milliers d'hommes jeunes et robustes, dans peu d'années il ne survivra plus un seul, et, ce qui est plus triste encore, la vie si passagère est parfois plus amère pour l'homme que la mort. Cette scène fait penser à Scipion Emilien, versant des larmes à la vue de Carthage consumée par le feu. Scipion pense à sa patrie, Rome, si glorieuse et si puissante, n'échappera point au sort commun de tous les états. Les larmes de Scipion sont celles d'un homme d'état, éclairé par les leçons de l'histoire, dont le représentant, Polybe, se tient à coté de lui; les larmes de Xercès sont tout humaines,

et la comparaison de ces deux passages marque bien la différence qui sépare Hérodote de Polybe.

Une autre loi de l'humanité, c'est que les hommes les plus exposés aux coups écrasants de la fortune, ce sont les plus puissants, les plus admirés, les plus sûrs d'eux-mêmes. La divinité ne veut pas qu'un homme s'élève au-dessus du niveau des mortels et empiète sur les privilèges des dieux bienheureux. La foudre frappe les cimes les plus élevées, les dieux sont jaloux de tout ce qui dépasse la mesure. Cette doctrine est exposée par le sage Artabane, dans un langage qui rappelle celui des prophètes d'Israel; elle attribue aux dieux un sentiment égoïste, méchant, qui a soulevé dans l'antiquité même les protestations de Platon et d'autres penseurs. Il faut dire

28 D

cependant que les objets de cette jalousie la méritent généralement par la présomption, par l'orgueil. Xerxès lui-même en est un exemple[1].

Un autre exemple de l'humilité qui convient à l'homme, du chatiment réservé à ceux qui méconnaissent les limites imposées à l'humanité, c'est l'histoire du dernier des rois de Lydie. Elle devient ~~entre les mains d'Hérodote~~.

[1] Le sage Artabane parle: "Vois tu comme Dieu frappe de sa foudre les animaux de haute taille et ne veut pas qu'ils fassent figure dans le monde: tandis que les petits n'irritent pas sa colère? Vois-tu comme ses traits tombent sur les plus hauts édifices et les arbres les plus élevés? C'est que Dieu aime à tronquer tout ce qui dépasse la mesure. Et c'est pourquoi encore une armée formidable est anéantie par un petit nombre d'hommes. Dieu jaloux, jette parmi eux l'effroi ou la foudre, et ils périssent ignominieusement: car Dieu ne souffre pas qu'un autre que lui-même s'enorgueillisse de sa grandeur!" VII 10 — Isaïe II. 11 sqq: "Les fronts hautains seront abaissés, humilié sera l'orgueil des hommes: Dieu seul sera grand en ce jour. C'est le jour du seigneur des armées célestes: il atteindra tout ce qui s'élève et qui s'enorgueillit; tout ce qui s'exalte sera ravalé. Tous les cèdres du Liban, si hauts et si fiers, et tous les chênes de Basan. Tous les monts élevés et tous les sommets qui dominent. Tous les tours qui se dressent et tous les murs inaccessibles. Tous les navires de Tharsis et tout ce qui est beau et imposant. Alors tombera l'orgueil des hommes, et s'affaissera la hauteur

~~de Crésus et de Solon, devient~~ un
véritable apologue entre les mains d'Hérodote
qui cependant, là encore, n'a été que
le fidèle interprète de la tradition,
n'y mettant du sien que son talent
de narrateur. De tous les royaumes
de l'Asie, celui des Lydiens était le plus
voisin des Grecs et longtemps le plus
redouté par eux. Durant plus d'un
siècle en voie d'accroissement, il était
arrivé sous Crésus à son plus grand
éclat; les villes helléniques de la
côte ~~lui étaient soumises~~ payaient tribut à ce roi, ses richesses
étaient proverbiales, sa munificence
attirait une foule d'étrangers: on
trouve encore dans Pindare 1) le sou-
venir de ses libéralités. Et toute cette
magnificence s'écroula en un jour.
Quelle leçon de l'instabilité des choses humaines!

29 A

~~1 Pyth. I, vers la fin~~ des mortels. Dieu seul
sera grand en ce jour

1) Pyth. I vers la fin.

29 B

Pour que la leçon fut plus parfaite, la légende s'en mêla de bonne heure et l'histoire se transforma en parabole. La doctrine de la jalousie des dieux révolta déjà Platon, elle leur prête un sentiment haineux, mauvais. Cependant dans le cas de Crésus, comme de la plupart des autres, ~~sont~~ les victimes de cette jalousie ne sont pas innocentes. Trop de bonheur trouble l'esprit de l'homme, l'orgueil l'égare, il se croit plus qu'un mortel, et la chute est le juste chatiment de sa présomption. "Connais toi toi même", c'est-à-dire connais ta condition, ta faiblesse; cette sentence, inscrite au dessus de l'entrée du temple de Delphes, saluait le visiteur. Crésus est chatié pour sa présomption. Mais la chute de ce

Γνῶθι σαυτόν

Socrate et les philosophes ont détourné cette parole de son premier sens.

roi s'explique à la fois par cette cause morale et par celles qu'en donne la légende religieuse de Delphes, la faute de l'ancêtre punie sur sa descendance. Ce mélange ne produit pas de disparate. Dans la tragédie aussi les victimes de la fatalité planant sur toute une race ne sont pas sans faute personnelle. (Crésus avait été prêché par Solon. Devenu modeste et humble par l'expérience, il prêche à son tour la sagesse à son vainqueur.)

(v. plus haut)

I, 204-207

En lisant dans Hér. cette histoire et beaucoup d'autres analogues, comme celle de la destinée tragique d'Adraste, qui est mêlée à l'histoire de Crésus, il ne faut pas mettre en doute qu'Hér. ne soit de bonne foi. Ce qui rend ses récits invraisemblables à nos yeux

Πολλῶν λόγων λεγομένων, ὅδε μοι ὁ πιθανώτατος εἴρηται I, 214.

c'est précisément ce qui leur donnait aux yeux d'Hér. le cachet de la vérité, de l'évidence. Parmi les différentes versions qui couraient sur la mort de Cyrus, il choisit, à ce qu'il dit lui-même, la plus vraisemblable, or cette version, c'est celle suivant laquelle la ~~cadavre~~ tête du conquérant est plongée dans ce sang dont il était insatiable.

Un point important dans la Théodicée d'Hér. c'est que la justice divine n'éclate pas toujours aussitôt, qu'elle frappe le coupable après sa mort dans ceux qui perpétuent ~~son~~ son nom et sa race, ses enfants, les enfants de ses enfants. Cette croyance, qui n'est pas sans un certain fond de vérité, était celle du siècle d'Hér., celle des Grecs comme des autres peuples. Cette solidarité

des générations est l'idée maîtresse de plusieurs trilogies d'Eschyle, elle se fait encore sentir dans les tragédies de Sophocle et même dans celles d'Euripide.

Hérodote 30

Privé ~~par d'une~~ par une mort soudaine d'une femme tendrement aimée, Thésée s'écrie que ce malheur lui vient sans doute de loin, d'une faute commise par un de ses aïeux; Hippolyte ~~en~~ dit autant lorsque, maudit par son père malgré son innocence, il trouve une mort lamentable (v. 1380). Tout homme malheureux sans sa faute a recours à cette explication.

(Hippolyte, 831)

Hér. se plaît à reconnaître et à admirer dans ces expiations tardives un enchaînement mystérieux qui est pour lui la preuve même de l'action divine

30 B

Voici un exemple des plus significatifs de cette théologie ~~bizarre~~. Quand les hérauts de Darius avaient été massacrés à Sparte en dépit du droit des gens, on n'y put plus obtenir d'auspices favorables. Ce malheur public était attribué à la colère de Talthybios, le héraut d'Agamemnon que les Lacédémoniens s'étaient appropriés, comme ils firent d'Agamemnon lui-même, et qui passait pour l'aïeul des hérauts de la ville. Alors deux nobles Spartiates, Boulis et Sperthias, s'offrirent volontairement au roi de Perse comme victimes expiatoires; mais celui-ci ~~refusant~~ les renvoya, ne voulant user de représailles impies. Longtemps après, les fils de ces deux Lacédémoniens ~~étant allés~~

ayant été envoyés en Perse pour obtenir du roi des secours contre les Athéniens, furent pris par ces derniers et mis à mort. Cela arriva au commencement de la guerre du Péloponnèse. Thucydide, qui rapporte ce fait, n'y ajoute aucun commentaire, il le trouve tout naturel. Hér. y voit un effet merveilleux de la colère de Talthybios. "Que cette colère, dit-il, tombât sur des messagers et ne s'apaisât qu'après ~~s'être accomplie~~ avoir abouti, cela était juste et naturel; Mais qu'elle s'appesantît sur les fils des hommes qui étaient allés à Suse pour apaiser la colère, j'y vois clairement l'action d'un dieu." L'historien se demande ~~aussi~~ cette occasion quel mal advint aux Athéniens qui avaient, eux aussi, ~~violé le~~ mis à mort les envoyés de Darius.

II, 67

apparemment

δῆλον ὦν μοι ὅτι θεῖον ἐγένετο τὸ πρῆγμα (VII, 137)

Dira-t-on que leur pays et leurs villes ont été ravagés? Je ne pense pas, dit Hér., que ce malheur leur soit arrivé à cause de cela. Il jugeait évidemment que le châtiment doit avoir un rapport quelconque, une certaine ressemblance, avec la faute.

On a dit que les dieux intervenaient sans cesse dans l'histoire d'Hér. comme dans les épopées d'Homère. Le rapprochement n'est juste qu'à demi; il faut aussi tenir compte des différences. Dans Homère on voit Apollon, Poseidon, Athénée, descendre en personne sur le champ de bataille et se mêler aux combattants. Le poète les nomme, il les reconnaît, ~~sous~~ lqu'ils prennent la figure d'un homme ou d'un oiseau de proie, ou qu'ils se couvrent d'un nuage

Hérodote
31 ~~21~~

Chez Hér. ils ne sortent jamais de leur nuage, leur action mystérieuse se dérobe aux yeux et ne se laisse que deviner. On ne voit nulle part leur main, leur figure, ils ne sont ~~pas~~ désignés ~~nom propre~~ individuellement. C'est un dieu, ou bien Dieu, ou la Divinité, qui a tout conduit mystérieusement. Ce fils du serment dont il est question dans un oracle delphique mentionné par l'historien, cet être mystérieux qui n'a point de nom, qui n'a ni pieds, ni mains, et qui pourtant atteint et saisit le parjure : voilà bien la divinité cachée, la puissance mystérieuse qui agit dans les pages d'Hér.[1]

ὁ θεός, θεός, τὸ θεῖον

---

[1] Ἀλλ' Ὅρκου παῖς ἐστιν ἀνώνυμος, οὐδ' ἔπι χεῖρες, οὐδὲ πόδες· κραιπνὸς δὲ μετέρχεται, εἰσόκε πᾶσαν συμμάρψας ὀλέσῃ γενεὴν καὶ οἶκον ἅπαντα.

31 B

Voilà un système théologique conforme aux croyances généralement répandues, et qui range Hér. parmi les esprits ~~croyants~~ religieux, superstitieux même, ~~et qui fait que ses récits nous étonnent sans nous éclairer~~. Mais, d'un autre côté, le même Hér. se montre quelquefois si dégagé des croyances de sa nation qu'il peut sembler un esprit fort. Ainsi, après avoir rapporté la légende d'après laquelle des idoles se seraient agenouillées pour résister aux efforts de leurs ravisseurs, il ajoute: "Un autre le croira, pas moi." — Ailleurs il substitue l'explication naturelle à l'explication mythologique. La ~~Thessalie~~ plaine de la Thessalie, tout entourée de montagnes, formait autrefois un grand lac, jusqu'à ce que les eaux
X

Il y avait à Egine les images de deux déesses agenouillées ; voilà le fait.

V, 86

formule qui lui est familière
ἐμοὶ μὲν οὐ πιστὰ λέγοντες, ἄλλῳ δέ τεῳ.

se fussent frayé violemment un passage
à travers la défilé ~~vallée~~ de Tempé.
On attribuait ~~xette~~ révolution au
trident de Poséidon. Hér. dit à ce sujet:
"Ceux qui croient que Poséidon ébranle
la terre et que les fissures produites
par les tremblements de terre sont
l'ouvrage de ce dieu, doivent aussi ~~ont raison~~
d'attribuer à Poséidon l'ouverture
des montagnes de la Thessalie, car cette
ouverture est, à mon jugement, l'effet
d'un tremblement de terre". Hippocrate
ne s'exprime pas autrement à propos
de ce qu'on appelait la "maladie divine"

Les héros sont enfants des dieux,
c'est là un des points fondamentaux
des croyances helléniques. Hér. n'admet
rien de pareil, et toutes les fois qu'il

...οἰκότα λέγοντες.
ὅστις γὰρ νομίζει
Ποσειδέωνα τὴν γῆν
σείειν καὶ τὰ διεστεῶτα
ὑπὸ σεισμοῦ τοῦ θεοῦ
τούτου ἔργα εἶναι, καὶ
ἂν ἐκεῖνο ἰδὼν φαίη Πο-
σειδέωνα ποιῆσαι· ἔστι
γὰρ σεισμοῦ ἔργον, ὡς
ἐμοὶ φαίνεται εἶναι,
ἡ διάστασις τῶν ὀρέων.
VII, 129

31 D

touche à une tradition de ce genre il marque son dissentiment. Les Scythes prétendaient descendre d'un fils de Zeus: "Quant à moi, je ne crois pas ce qu'ils disent." Ici il s'agit d'une légende étrangère, mais Hér. ~~ap~~ ne s'exprime pas autrement au sujet du plus fameux des héros helléniques.

ἐμοὶ μὲν οὐ πιστὰ λέγοντες IV, 5

En effet, il distingue deux Héraclès, l'un dieu (très ancien, dont le culte vient d'Égypte et de Phénicie), l'autre homme [: ce dernier est le fils d'Alcmène ~~et~~ et d'Amphitryon], ~~et il les substitue au fils~~ non de Zeus et d'Alcmène.

II, 44

Quand il raconte que les prêtres égyptiens n'admettent pas qu'un homme puisse naître d'un ~~dieu~~ immortel, et comment ~~qu'~~ ils se moquèrent de la prétention d'Hécatée d'être le 16ième descendant d'un dieu (évidemment d'Ἑκάεργος = Ἀπόλλων), Hér. ne rit pas seulement avec eux de la vanité de l'historien de Milet, mais il approuve évidemment leur doctrine.

II, 143 sq.

Hér. rapporte encore une autre ~~la~~ doctrine des prêtres égyptiens ; ils ~~qui~~ refusaient de croire à des dieux à figure humaine ἀνθρωποειδέα ; ~~d'une manière qui semble indiquer~~ et l'historien s'exprime de façon à laisser entrevoir qu'il partageait leur sentiment. II, 142. †

Il raconte que les Perses traitent d'insensés [μωρίην ἐπιφέρουσι] les peuples qui se font des images de leurs dieux et qui leur construisent des maisons ναούς. « Apparemment, ajoute-t-il, parce qu'ils ne croient pas, comme les Grecs, [que les dieux] ont figure humaine. » [ὡς μὲν ἐμοὶ δοκέειν, ὅτι οὐκ ἀνθρωποφυέας ἐνόμισαν τοὺς θεοὺς κατάπερ οἱ Ἕλληνες εἶναι (I. 131)] On dirait une protestation discrète, sous-entendue, contre l'anthropomorphisme et cette interprétation est confirmée par d'autres passages, plus clairs et plus importants.

II, 52-53, Hér. donne un aperçu de l'histoire de la religion grecque. D'abord, dit-il, les Pélasges et les ~~Grecs~~ Hellènes

† Il résulte de II, 46 (Pan) et de II, 65 (culte des animaux) que les Égyptiens, d'après Hérodote, ne pensaient pas non plus que leurs dieux avaient en effet figure d'animaux.

32B

adoraient les dieux sans les distinguer par des noms particuliers, sans rien savoir de leur naissance, de leur filiation, de leur figure. La plupart des noms propres divins leur viennent d'Égypte. Ils les reçurent de ce pays successivement, les noms de Dionysos et de Pan plus tard que les autres, aux époques assez récentes où la tradition hellénique fait naître ces prétendus fils de Sémélé et de Pénélope.

II, 145

Très tard seulement (hier et avant-hier) Hésiode et Homère établirent la filiation des dieux, leurs surnoms, leurs honneurs, leurs fonctions, leurs figures[1]. Qu'est-ce à dire? Que les noms des dieux grecs soient venus de l'Égypte, Hér. prétend l'avoir appris des prêtresses de Dodone, et ce qu'il en dit ne prouve

πρώην τε καὶ χθές

[1] ἐπωνυμίας [tels que Κρονίων, Γλαυκῶπις, Τριτογένεια, Ἀργειφόντης etc.] τιμάς, τέχνας, εἴδεα. Il y a une certaine vérité au fond de cela, mais Hérodote est trop absolu.

pas son incrédulité à l'endroit de dieux particuliers. Mais [Hésiode et Homère n'ont pour Hér. aucun caractère sacré, et les inventions qu'il leur attribue ne sont certainement point pour lui des articles de foi.

[le reste est son opinion personnelle, τὰ δὲ ὕστερα, τὰ ἐς Ἡσίοδόν τε καὶ Ὅμηρον, ἐγὼ λέγω. Or

Voici qui nous éclairera encore mieux sur le système théologique d'Hér. Il lui répugne de parler des "choses divines", et c'est à cause de cela qu'il ne veut pas s'expliquer sur les raisons du culte des animaux en Égypte, ni sur les légendes relatives à la mort d'un dieu. Cette discrétion au sujet des "récits sacrés" ne procède pas, comme on pourrait croire, d'une dévotion ~~aveugle~~ extrême, mais d'une religion éclairée. Voici, en effet, la déclaration qu'il fait à ce sujet dans II. 3. "Je n'ai pas l'intention de répéter ce que j'ai entendu raconter en Égypte

II, 65

II, 132 et 170 sqq

ἱεροὶ λόγοι

Τὰ μὲν οὖν θεῖα τῶν διηγημάτων οἷα ἤκουον

οὐκ εἰμὶ πρόθυμος ἐξηγέεσθαι, ἔξω ἢ τὰ οὐνόματα αὐτῶν μοῦνον, νομίζων πάντας ἀνθρώπους ἴσον περὶ αὐτῶν ἐπίστασθαι.

au sujet des dieux (je me bornerai à indiquer leurs noms), parce que je crois que tous les hommes ~~les~~ savent sur ces choses aussi long les uns que les autres !! Hér. veut évidemment dire que tous les hommes sont à ce sujet également ignorants. Longtemps avant lui, Xénophane avait dit dans ses vers que personne ne saura jamais rien de sûr au sujet des dieux, que l'opinion règne dans ces matières.

Οὐδέ τις ἔσται εἰδὼς ἀμφὶ θεῶν - - - δόκος δ' ἐπὶ πᾶσι τέτυκται (fr. 13)

Si on conservait encore un doute sur le scepticisme d'Hér., il faut lire une page extrêmement jolie qui résume la philosophie religieuse de l'historien et que Montaigne a traduite et a rendue sienne, parce qu'elle répondait parfaitement à sa philosophie sceptique.

III. 38

On voit que le scepticisme d'Hér. n'est pas aggressif ; s'il est respectueux, tolérant, souriant.

On peut être étonné de rencontrer dans le même esprit à la fois tant de superstition et tant d'indépendance. Bauer ne pense pas que le même homme ait pu être à la fois si sceptique et si croyant, et il explique cette contradiction par un revirement qui se serait fait dans les opinions religieuses d'Hér. Les passages les plus importants que nous venons de citer se trouvent dans le IIème livre, celui qui traite de l'Egypte ; Bauer suppose donc que le voyage d'Egypte et les entretiens avec les prêtres de ce pays aient éclairé Hér. et lui aient inspiré un scepticisme

[Hérodote suspend son jugement sur les points de prog. religieux qui varient de peuple à peuple et dépendent des conventions humaines : οἱ νόμοι, τὰ νόμαια ; sans admettre ces points, il ne cherche ni à les réfuter, ni à les railler :

33 B

dont il aurait été bien éloigné auparavant. Voilà pourquoi ~~Hér~~ Rawlinson veut qu'Hér ne soit allé en Egypte qu'à un âge avancé et que le livre II ait été écrit après le reste.

Mais plusieurs des passages que nous avons cités se trouvent dans d'autres parties de l'ouvrage, et la contradiction ~~apparente~~ signalée est plus apparente que réelle. Si Hér sait à quoi s'en tenir sur les formes particulières que les croyances ont revêtu dans chaque pays, il n'en est pas moins profondément religieux; il adore et il cherche à retrouver dans l'histoire les voies mystérieuses d'une puissance supérieure qui révèle par des oracles et des signes précurseurs

voilà =

33c

les événements à venir, qui rabaisse les grands et les puissants, châtie l'orgueil et punit les fautes de l'homme, sinon sur lui-même, du moins par des malheurs infligés à sa descendance. Voilà un ensemble de croyances qui n'ont rien de contradictoire, d'inconciliable, et je trouve qu'Hérod. se montre dans le livre consacré à l'Egypte tout aussi religieux, superstitieux même, que dans les autres, et dans ces derniers tout aussi éclairé et sceptique que dans le IIème livre. Hér. a été éclairé par ses voyages; en voyant dans chaque pays un culte différent, des légendes et des traditions religieuses particulières et tous les hommes également attachés à leurs coutumes, également convaincus de la vérité des opinions reçues des ancêtres,

b

il n'avait retenu que ce qui faisait le fond commun ~~commun~~ de toutes les croyances. Et il était ~~uni~~ à une religion moins philosophique qu'internationale, religion partagée, ce semble, à cette époque, en Orient comme dans la Grèce, par les hommes instruits qui, sans devenir des esprits forts, s'étaient cependant mis au-dessus des croyances particulières au peuple dont ils faisaient partie.

On remarquera que la théologie d'Hés., qui tend à tout ramener à l'action mystérieuse d'un dieu, de la divinité (θεός, τὸ θεῖον), s'accorde avec les croyances qu'il attribue aux anciens Grecs et Pélasges. Ce sont les mêmes croyances, une religion sans images et sans temples, des dieux vaguement soupçonnés, insaisissables, que Tacite admirera chez les Germains. « Nec cohibere parietibus deos « neque in ullam humani oris speciem adsimulare ~~ex~~ « magnitudine caelestium arbitrantur. Lucos et nemora « consecrant, deorumque nominibus appellant secretum « illud quod sola reverentia vident. » (Germ., 9)

Hérodote

Λόγοι Ἑλληνικοί.

3 digressions parallèles sur Athènes et Sparte dans les livres I, V, VI.

I, 56-68. Crésus cherche des alliés contre Cyrus. Il s'informe de l'état de la Grèce, afin de savoir quels sont les plus puissants parmi les Hellènes. Athènes et Sparte à la tête des Ioniens (Pélasges) et des Doriens. Histoire de Pisistrate. Sparte ~~a obtenu~~ première puissance du Péloponnèse grâce aux lois de Lycurgue et aux ossements d'Oreste, ramenés par la ruse de Tégée à Lacédémone (Politique et superstition marchent de front.) Cet aperçu de l'histoire des 2 plus grandes villes de la Grèce au 6e siècle est introduit par une formule. Crésus s'informe et il ~~apprend~~ trouve (ἱστορέων εὕρισκε, α. 56), Crésus apprit (ἐπυνθάνετο ὁ Κροῖσος 59). Donc, quant aux Ath. voilà ce qu'apprit Crésus (τοὺς μὲν δὴ Ἀθ... ἐπυνθάνετο ὁ Κρ... τούς τε Λακεδαιμονίους). Et enfin, 69 Ταῦτα δὴ ὦν πυνθανόμενος ὁ Κρ.. ~~Mais~~ Ce sont là des tournures qui servent à rattacher la digression au récit principal. Tout en insistant à plusieurs reprises sur ce lien artificiel, l'historien le perd de vue continuellement: il raisonne sur les faits et les traditions, il donne son propre sentiment. « Voilà ce qui me semble, en me fondant sur ce raisonnement » « Il me semble que ces circonstances les Ath., qui passent pour le plus spirituel peuple des Hellènes, ont fait preuve ~~de beau~~ d'une grande simplicité ». Évidemment ce n'a pu rapporter

33'B

à Crésus le sentiment d'Hérodote. — Le morceau fait l'effet d'avoir été rédigé ~~d'abord~~ par l'auteur avant qu'il eût l'idée de l'insérer dans l'histoire de Crésus.

V, 39–96. Aristagoras de Milet cherche des alliés dans la Grèce pour le soulèvement qu'il médite. Il va d'abord à Sparte. Les événements sont repris au point où nous les avons laissés au 1er livre, l'auteur le marque lui-même « A Sparte, le roi Anaxandridès ne régnait plus, il était mort, et Cléomène lui avait succédé. » Ensuite Ar. se rend à Athènes (ch. 55). Ici encore l'hist. se réfère au 1er livre. On y a vu la domination de Pisistrate. Voici maintenant comment les Ath. se sont affranchis de leurs tyrans, et quelles réformes ils ont introduites dans leur constitution, et beaucoup d'autres choses.

VI, 48–93. Hérauts de Darius, et à ce sujet reprise de l'histoire de la Grèce.

La méthode de digression, si méthode il y a, ressort très bien de V, 55–96. Arist. demande du secours aux Ath. Ils venaient de chasser les Pisistratides. Comment cela? D'abord attentat contre Hipparque. Les meurtriers descendaient d'une vieille famille d'origine phénicienne. Comment cela? Établissement des Ph. dans la Béotie, et, à ce propos, détails sur l'ancien alphabet grec, τὰ Καδμήϊα. — Ensuite Hippias est chassé par l'Alcméonide Clisthène avec l'aide de Sparte. Ce Clisthène avait pour aïeul un autre Clisth., tyran de Sicyone : digression sur les innovations politiques et religieuses de ce premier Clisth. qui avait laissé quelque tradition démocratique à son petit-fils. — Les Éginètes prennent part contre Athènes. Digr. sur les anciennes querelles entre Ath. et Égine. — Les Corinthiens prennent parti pour Ath., s'opposent au rétablissement d'Hippias.

C'est qu'ils se souviennent de ce qu'ils ont jadis souffert sous leurs tyrans. Digression sur les tyrans de Corinthe. Celle-ci incluse dans le discours de Sosiclès le Corinthien, en quelque sorte masquée. — Enfin, Hippias se retire à Sigée et à ce sujet, digression sur les anciennes luttes entre Athènes et Lesbos pour la possession de Sigée. Voilà donc, de compte fait, 5 épisodes enclavés dans un épisode.

IV, 30. Προσθήκας γὰρ δή μοι ὁ λόγος ἐξ ἀρχῆς ἐδίζητο.

Sur le vase „de Darius" Ἀπόλλων καὶ Ἀσία, κατὰ Ἑλλάς [Stein ad VII, 12]

Hérodote, suite. (6

4e leçon

Après avoir jeté un coup d'œil sur l'ensemble de l'ouvrage d'Hérod., et saisi en revue les éléments dont il se compose, je voudrais donner une idée de la plus belle partie de son récit, de la 2e guerre médique qui fait le sujet des 3 derniers livres. L'exposition est admirable. VII, 8 Délibération. Xerxès [illegible] tout en demandant le conseil des ses ministres, il décide la question en la posant. L'historien marque bien cette présomption aveugle qui doit attirer la colère divine. L'empire des Perses n'aura que le ciel de Jupiter pour limites, le soleil n'éclairera point de pays voisin du nôtre, nous ferons de tous les pays un seul pays. Les Grecs vaincus, il ne restera ni ville, ni peuple qui puisse nous résister. Tous porteront le joug de l'esclavage, et ceux qui sont coupables envers nous, et ceux qui ne le sont pas. Mardon. „Seigneur, tu es le plus grand de tous les Perses : il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais ton égal." Artabane seul, le Wolsey du roi, oncle de Xerxès, ose faire (Artab. sage conseiller de Darius, avant l'exp. de Scythie, IV, 83.) entendre la voix de la sagesse. Dans son discours il honore les maximes, rappelle l'exemple [illegible] (10 2) [illegible], dans le danger de la grandeur excessive à dieu ne souffre pas qu'un autre que lui-même s'enorgueillisse de sa grandeur. Xerxès irrité [illegible] „le [illegible] à la fille des [illegible]" [illegible] sans les [illegible] qu'il se vengera des Grecs, autrement il ne serait pas le fils de Darius, d'Hystaspe, fils de tous ces hommes glorieux jusqu'au grand Achéménès. (d'Arsame, d'Ariaramnès)

5. Mardonius instigateur : celui qui payera de sa vie.

Puis on voit que sa résolution est prise :

Les Grecs vaincus, il ne restera ni ville, ni peuple qui puisse nous résister. Tous porteront le joug de l'esclavage, et ceux qui sont coupables envers nous, et ceux qui ne le sont pas.

(9) L'hist. donne aussi des conseils indirects à ses compatriotes par la bouche de Mardonius lui-même. Ce sont les guerres entre eux des Grecs. La plus insensée. Ils se défient un jour au champ de la bien plan, bien uni. Les vainqueurs essuyent de grandes pertes et le vaincu est exterminé. Ils devraient bien plutôt, étant du même sang et du même langage, arranger leurs différends à l'amiable, par des hérauts et des ambassades, et non pas se faire la guerre entre eux. (V, 153 Grecs dit qu'il ne craint pas des hommes, qui désignent exprès au milieu de leur ville, un lieu [illegible] où ils se réunissent pour se parjurer et se tromper les uns les autres. Perses n'auraient point de marchés. — Lettres persanes). ✱

12 sqq. Cependant la nuit porte conseil et le bon sens allait reprendre le dessus, si quelque dieu hostile ne lui envoyait par un songe trompeur pour le perdre. Artabane à son tour est obligé de se vêtir, lorsqu'après s'être couché sur le trône du roi, revêtu des insignes royaux, la même vision lui apparaît menaçante. C'est ainsi qu'Agam. est trompé par un songe au début de l'Iliade (Grote). La fatalité s'en mêle : λαχὸν ἴδεα ἐνῶν γίγνεσθαι. (Voir [illegible])

δοῦλόν μεν ὅ ἀέτος δεῦ θεῖς ἀγε δεκαίς ἀδύεν ; [illegible]

On dirait même que ces songes sont des fictions quelquefois tirées de mot d'Eschyle, ainsi que ἀεὶ δέξεσθαι ἑαυτῶ θεῷ VII, 12.

δοῦλόν μεν ὅ ἀέτος δεῦ θεῖς ἀγε δεῦρο ἀδύεν

Ses préparatifs, sa marche qui dure quatre ans, on en voit tout le conseil. Sans égale. (Tous faisait [illegible] un esprit de [illegible]) Préparatifs pour le transport, l'approvisionnement &c. Athos percé. Pont sur l'Hellespont et le Strymon. Revue de Sardes dans tout l'éclat, toute la pompe variante d'un despote oriental. Sans nécessité, sinon Hérodote [illegible] pour montrer la puissance (il dit avoir pris la question, Hérod.). Cela était tout simple : Darius n'avait fait autant et même plus que cela (IV, 86). Dans cet éclat de puissance, notions d'un archonte. 44 sq. A Abydos, au passage d'Asie en Europe, le moment de surprise et de recueillement. Entretien avec Artabane. Sentiments d'orgueil, puis de pitié (v. plus haut). Xerxès a pour ennemis les 2 choses les plus puissantes, la terre et la mer. La mer n'a aucun port assez grand pour recevoir cette flotte immense, la terre ne suffit pas pour nourrir une armée innombrable, et plus les Perses mettront de pays entre eux et leur patrie, plus la terre leur sera hostile en les menaçant de famine. (Artabane. Suite de l'entretien). Art. prévoit aussi la déf. des Ioniens.

Pythios de Sardes après l'avoir reçu [illegible] demande à garder l'un de ses 5 fils.

101 sq. Après le dénombrement dans la Thrace, entretien avec Démarate. V. plus haut. A Doriscos (dans la Thrace) on compta l'armée, de le passer en revue, tous les peuples, tous les [illegible], leurs armes, leurs costumes, passant ainsi de tout. De même pour la flotte. (ou plutôt on la mesure)

(Voy. aussi la critique de l'anthropomorph. I 131)

✱ (De l'autre côté admiration des Perses qui apprend que le prix d'Olympie est une couronne d'olivier, quels hommes ! ils combattent pour la gloire et non pour l'argent ! 8, 26.

59.299.

337A

33''B

Les 3 points d'arrêt que l'histoire elle-même offrait, délibération avant l'entreprise, passage en Europe, dénombrement, ont été habilement saisis par l'historien, pour nous faire réfléchir sur cette grande entreprise, et nous laisser entrevoir les causes secrètes de faiblesse qui se cachent sous cette apparence de puissance irrésistible et en amèneront la chute. Au premier échelon, la cause qui domine toutes les autres, la jalousie des dieux. Au second, la nature même des choses. Au troisième, les vertus des hommes, le noble enthousiasme d'un peuple qui défend sa liberté et sa patrie[. Les [illegible] poésie directement, ~~presque familièrement~~, en 3 conversations, trois scènes qui ouvrent dignement ce grand drame. [

A l'entrée de la Thessalie nous quittons X., pour prendre une vue de l'État de la Grèce depuis un an, préparatifs, ambassades, congrès. Ensuite opérations militaires. L'auteur nous transporte tour à tour dans le camp de X. ou des confédérés grecs; il nous mène des uns aux autres, toujours à propos, sans obscurité, ni confusion. Une seule fois ces deux lignes parallèles du récit se confondent. C'est la bataille de Salamine. La délibération des chefs grecs est interrompue fort heureusement, pour nous faire connaître la prise d'Athènes par X. et l'incendie de l'acropole, dont la nouvelle apportée au camp change la résolution des généraux. Ainsi dans l'Iliade, l'[illegible] de Patr. et d'Ach., est interrompue par l'incendie du vaisseau de Protésilas.

Vérité du récit. Malgré le rapprochement des temps, l'histoire des guerres médiques était déjà enveloppée d'une légende merveilleuse. L'imagination du peuple avait travaillé sur les faits. (Jamais. La [illegible] de récits [illegible]) Hérodote l'acceptait sans scrupule critique: sa conception de l'histoire était la même que celle du peuple. Pan à Marathon (VI, 105), les Tyndarides (VIII, 64) (sont seulement invoqués), les dieux d'Éleusis à Salamine (ib. 65), Delphes défendue par Apollon lui-même contre les agresseurs sacrilèges (VIII, 36). (L'hist. est dans ces 3 pass. simple rapporteur.) Mais ce merveilleux ne dénature pas la vérité: il reste à côté des faits, ne s'y mêle pas. Il ajoute même à la vérité du tableau: il peint les croyances alors répandues dans la Grèce. Bien des fables, exagérations ont été ajoutées plus tard: Cynégire d'Ath., esprit de Léonidas. — L'image générale que le récit d'Hérodote laisse dans l'esprit est certainement de la plus grande vérité. Les chiffres sont exagérés, je le veux bien. Mais nous croyons voir cette armée étrange, d'un aspect si bariolé, tous ces peuples divers de costume, d'armes, de langage qui s'y pressent dans un mélange confus, sa marche lente et pénible d'étape en étape—

Si on était l'ἀνάγκη, ~~tout~~ personne ne demanderait rien de plus. L'orgueil de Xerxès, si bien marqué dans son discours, l'avertissement d'Artabane, la colère du roi — cela suffisait amplement pour expliquer l'entreprise et faire pressentir la défaite. Il est étonné que X. se voie et [illegible] l'oblige à faire ce qu'il hésitait de faire. Peut-être invention persane pour décharger le roi. A Abydos Artabane parle comme si le songe ne l'avait pas converti.

Intercalé la X des Thermop. 208 sq. un autre entretien, plus court, qui rappelle celui-ci.

[Discussion du plan de campagne après Thermopyles, entre X., Démarate et Achéménès, VII 234–237.

Cela aurait été le signal d'un ~~[illegible]~~ sauve qui peut général, sans l'habileté de Thémistocle.

La X racontée sommairement. En revanche de faits particuliers, d'actions de bravoure. A chacun comme à Salamine.

(Pan, Welcker Gött. 2, 655)

[Le dieu devait défendre de sauver ses trésors, en déclarant qu'il le défendrait lui-même.]
Ceci est raconté avec l'onction d'un vrai croyant. Foudre, quartiers de rochers, cri de guerre sorti du temple de Minerve Προναία, fantômes surhumains (héros de la localité).

ἐπιλαβόμενος τοῦ ἀφλάστου νεός, τὴν χεῖρα ἀποκοπεὶς πελέκεϊ, πίπτει. VI, 114.

Ἴωνες ἄριστα τάξαι ὡς ἐν ἄλλῳ [illegible].

Ch. 69. Éthiopiens, peaux de panth. et de lions; arcs de 4 coudées, flèches ayant au lieu de ~~[illegible]~~ pointe de fer une pierre aiguë. Lances, massues. La moitié de leur corps peinte avec de la craie, l'autre avec du vermillon. Les Indiens noirs portent au lieu de casque des peaux de têtes de chevaux écorchées avec les oreilles et la crinière, qui remplace le panache.
Ch. 85. Sagartiens, peuple nomade, à cheval, ont pour toute arme des cordes avec un nœud coulant au bout, ~~dans~~ avec lesquelles ils prennent hommes et chevaux comme dans un piège.

pour la connaissance des lieux l'exactitude d'Hérod. ne laisse rien à désirer — elle grandit comme une avalanche, entraînant avec elle toutes les populations qu'elle rencontre; fleuves des contrées qu'elle traverse, elle dessèche les (en s'y désaltérant) cours d'eau, affame le pays, emporte tout ce qui peut s'enlever. L'effet, se passant sur les esprits d'alors, de quelque chose de surnaturel, de plus qu'humain, est empreint sur le récit d'Hérodote. Exclamation de l'habitant de l'Hellespont « Ô Jupiter, pourquoi empruntes-tu les traits d'un Perse, et le nom de Xerxès, si tu voulais détruire toute la Grèce? Tu aurais pu le faire sans traîner tant d'hommes à ta suite. » Route (ou détruite, ou) calomniée par les Thraces, par un sentiment de terreur religieuse (7, 115).

1 toutes, vaisselles et le reste. Les villes forcées d'offrir un repas à l'armée se ruinent. Abdère grâce aux dieux que Xerxès ne prenait pas 2 repas, pour jour dit Mégacréon d'Abdère à ses concitoyens (7, 120)

Le récit n'est pas idéalisé. Bien que son âme fût ouverte à la grandeur de cette lutte, bien que les sentiments héroïques des héros de Platée et de Salamine soient rendus sans emphase, avec cette noble simplicité qui admire sans s'étonner, les misères de ce temps ne sont pas cachées, ni même voilées. Beaucoup de peuples grecs servent dans l'armée ennemie. D'autres, sous l'apparence de la neutralité, trahissent en effet: et il ne craint pas de le dire. D'autres qui défendent la cause nationale, ne la défendent pas par de nobles motifs (haine ... entre Thessaliens et Phocéens (Cp. l'époque de Philippe)). Parmi les plus dévoués, l'union n'est pas parfaite: les Péloponnésiens sont sur le point d'abandonner Athènes, Sparte vient trop tard à Marathon, laisse 2 fois ravager l'Attique. Les plus grands hommes ne sont pas purs: le héros de Salamine pousse la prudence presque à trahir, et se laisse acheter à prix d'argent. Tous ces faits sont mis en lumière. De là les accusations du De malignitate Herod., chicanes inspirées par un patriotisme étroit, sophismes d'un auteur qui défend une mauvaise cause: elles tournent à l'éloge de l'historien. J'aime à croire que Plutarque n'en est pas l'auteur. Les critiques modernes (Grote) ont cru reconnaître une tendance politique: défense d'Athènes si calomniée au cours de la guerre du Péloponnèse (Thuc. II, 7.) Sans doute Hérodote a soutenu la thèse incontestable que sans le dévouement d'Athènes la Grèce était perdue: mais jamais Sparte n'a été mieux louée que par le discours de Démarate etc. Je ne reconnais pas l'ombre de l'esprit de parti (V. Remarques d'Heeren).

Qu'il les Thessaliens avaient combattu dans les rangs des Grecs, victorieux, que les Phocéens auraient embrassé le parti des Mèdes?

Amour de la lib., haine de la tyrannie. VII, 135, rép. de Boulis et Sperthias à Hydarne. V, 78, grandeur d'Athènes depuis l'expulsion des tyrans (cf. V. 66. 91.): ἡ ἰσηγορίη χρῆμα σπουδαῖον. V, 92: Protest. des Corinthiens contre le retour à Athènes du tyran Hippias. III, 83: Noble déclaration d'Otanès, le déf. de l'égal. devenu l'un des conseils des 7 Perses.

Cependant Hérodote justifie à tort.

Parallèles avec les Perses d'Eschyle. Pourquoi ne les aurait-il pas connus? Des souvenirs, sans doute involontaires, de détail le prouvent encore mieux que des ressemblances générales. V. 728 ναυτικὸς στρατὸς κακωθεὶς et VIII, 68 etc. (V. R. Dtt). V. 745 sqq. contiennent peut-être le germe de la fable des entraves descendues dans les eaux de l'Hellespont pour le châtier. — L'esprit est le même. Les pressentiments du Chœur sont absolument pareils à ceux d'Artabane. Je m'effraie de cette mission qui semble imposée aux

L'invention a une cruelle, par ceux qui ne pensaient pas que le ... même était une impiété.

33" D

Passer de brider les murailles, vidant des peuples, marcher de combat en combat. Ce qui le fait trembler, c'est la grandeur même de cette puissance, le nombre de cette armée irrésistible à tout effort humain : il croit que les dieux irrités ne tendent un piège aux Perses. Et l'idée même qui domine l'ouvrage d'Hérodote, n'est-elle pas poétiquement exprimée dans le songe d'Atossa, sous la figure de ces 2 femmes, dont l'une s'enorgueillit d'être attachée au char de X, l'autre, indocile au joug, le rejette, brise le char, renverse celui qui ose l'asservir à la servitude. 1 La X de Salamine est plus vive chez Eschyle, sans être moins exacte. Mais chez Hérodote Thermopyles, Platée, et surtout la noble réponse des Athéniens aux prop. de Mard. avant cette X.

L'ouvrage d'Hérodote s'arrête à la prise de Sestos en 479, mais il n'est pas achevé, pourquoi les campagnes de Cimon ne seraient-elles pas entrées dans le plan de l'auteur ? Rien n'en indique la fin ; la promesse (VII, 213) de donner ailleurs, en son lieu, le détail de la mort du traître Ephialte, indique positivement le contraire. 1

Quand mourut Hérodote ? quand son ouvrage fut-il publié ? Cette question prend de l'intérêt, parce qu'elle se rattache à cette autre question, si Thuc. put connaître l'ouvrage de son devancier. Les anciens n'ont pas lieu d'en douter. Mais cela ne prouve rien. Les larmes de l'enfant se concilient malheureusement fort mal avec la chronologie. L'ouvrage de Thuc. ne nous apprend rien de positif à cet égard. Les passages que l'on a pris pour des critiques d'Hérod. ne sont pas décisifs (v. Müller, II, 343 note) ; ceux dont on s'est servi pour prouver qu'il ne l'avait pas même lu, ne sont pas concluants non plus (ib). Tout dépend donc de la date de la mort d'Hérod.

Hérod. parle de plus. événements des premières années de la guerre du Pélop. S'il faisait allusion à la fortification de Décélie, ou à la révolte d'Amyrtée sous Artaxerxès II, Thuc. n'aurait guère pu le connaître. Mais ces assertions sont erronées. Reste la révolte des Mèdes, réduits par les armes de Darius (I, 130). On avait songé à la révolte sous Darius Nothus en 408. Mais le roi Darius lui-même nous a appris à mieux expliquer son historien (V. Rawlinson). La science (moderne) a déchiffré une inscription, que les Grecs de Darius ne savaient probablement pas lire. Rien ne s'oppose donc à placer la mort d'Hérod dans la 1re moitié de la guerre du Pélop ; Thuc. peut l'avoir lu.

Un passage du 7e livre (VII, 170) semble écrit avant la défaite de Sicile (a. 413) ; d'autres du 6e ignorent des faits arrivés en 424 : II, 91 (ignore) le massacre des Éginètes (Thuc. IV, 56) II, 98 ne semble pas écrit trop longtemps après l'avènement de Darius Nothus (en 424). L'opinion de Rawlinson et de Grote qui le font + vers cette année, ne manque donc pas d'une certaine probabilité.

1 I, 4 τὴν γὰρ Ἀσίην καὶ τὰ ἐνοικέοντα ἔθνεα βάρβαρα οἰκηεῦνται οἱ Πέρσαι, τὴν δὲ Εὐρώπην καὶ τὸ Ἑλληνικὸν ἥγηνται κεχωρίσθαι. Cf. IX, 116. — VIII, 109. Thémistocle dit aux Ath. impatients de poursuivre Xerxès : (Cette victoire) ce n'est pas notre ouvrage : elle est l'œuvre ~~non qui ...~~ des Dieux et des héros, dont la jalousie n'a pas laissé ~~qui ... à un homme~~ régner ~~...~~ sur ~~l'Europe et~~ l'Asie et l'Europe (un seul) homme, (un) impie et sacrilège, qui ne fait aucune diff. entre les choses profanes et les choses sacrées, qui renverse les images des dieux et met le feu à leurs sanctuaires, qui fouetta la mer et y fit descendre des chaînes'

1 Cependant la phrase qui se trouve à la fin n'est pas commune. ~~L'histoire rapport~~ après avoir rapporté une délibération tenue de Cyrus, l'historien ajoute : « Et les Perses aimèrent mieux commander en habitant des montagnes stériles, que d'obéir en cultivant de fertiles plaines. »

(V. Müller I, 485)

Hérodote

34 A

Hér. porte dans la critique des faits le même esprit de tolérance respectueuse et incrédule que dans la critique des traditions et des croyances religieuses. On peut dire, non sans vérité, que son livre est rempli de récits incroyables, parfois puérils, que c'est un vrai tissu de fables. Aulu-Gelle l'appelle homo fabulator, et des écrivains grecs le qualifient de μυθολόγος, μυθογράφος. Il faut cependant dire que le sens critique ne lui fait pas absolument défaut. Nous avons déjà vu qu'en fait de géographie et d'ethnographie il s'en tient à l'observation et il

III, 10

34 B

proteste contre les rêves des poètes et des historiens trop crédules. De même il n'est pas dupe des traditions quasi historiques, et il fait une distinction judicieuse entre les faits douteux et ceux qui sont bien établis. Au moment où il aborde l'histoire de l'Égypte et rapporte d'après les prêtres égyptiens ce qu'il juge plus intéressant dans cette longue série de rois, il avertit le lecteur : "Jusqu'ici j'ai dit ce que j'ai vu de mes yeux, ce qui est le résultat de mon jugement et de mes recherches, je rapporterai maintenant ce que j'ai entendu dire aux Égyptiens." Et plus loin il marque que l'histoire de l'Égypte commence à être plus sûre depuis Psamétik, quand les Hellènes s'établirent dans ce pays et que la tradition égyptienne est contrôlée par leur témoignage.

II, 99
ὄψις τε ἐμὴ καὶ γνώμη καὶ ἱστορίη

II, 147

Hér. n'est pas moins sceptique à l'endroit des traditions helléniques. Aux vieux récits, sur lesquels il suspend son jugement, sans prétendre ni les confirmer, ni les infirmer, il oppose les faits bien constatés, bien historiques, tels que les entreprises de Crésus contre l'Ionie. L'autorité d'Homère ne lui impose nullement. Il pense que le vieil aède modifia l'histoire d'Hélène pour les besoins de son poème. S'il admet au sujet de cette héroïne la version des prêtres égyptiens, plutôt que celle d'Homère, il faut avouer, il est vrai, qu'il ne fait que substituer une fable à une autre fable ; mais ~~Mais~~ il n'en subsiste pas moins qu'à ses yeux tout ce qui se racontait de la guerre de Troie n'est qu'une tradition incertaine. Sans doute, il ~~Il~~ établit, ~~il est vrai~~, une comparaison entre l'expédition de Xerxès contre la Grèce et celle des Atrides contre Ilion, mais quant

I, 5 : Ἐγὼ δὲ περὶ μὲν τούτων οὐκ ἔρχομαι ἐρέων ὡς οὕτω ἢ ἄλλως κως ταῦτα ἐγένετο· τὸν δὲ οἶδα αὐτὸς πρῶτον ὑπάρξαντα ἀδίκων ἔργων ἐς τοὺς Ἕλληνας...

Homère

II, 112 sqq.

34D

VII, 20 — κατὰ τὰ λεγόμενα

à cette dernière il n'en parle avec la réserve "d'après ce qui se raconte". La portée de ces mots est déterminée par un autre passage plus explicite. En raisonnant ~~ailleurs~~ sur la guerre de Troie, il ajoute : "s'il faut assurer quelquechose sur la foi des poètes épiques". On croit entendre Thucydide [.

II, 120 — Εἰ χρή τι τοῖσι ἐποποιοῖσι χρεώμενον λέγειν.

[(I, 9 : Εἴ τῳ ἱκανὸς τεκμηριῶσαι (Ὅμηρος))

Hér. applique la même critique à l'origine des œuvres littéraires. Il juge que les Cypriaques') et les Epigones'') sont à tort attribués à Homère, et il conteste l'authenticité et la haute antiquité des prétendus poèmes orphiques''').

II, 118')
IV, 32'')
II, 53''')

D'où viennent donc tant de fables chez Hér. ? ~~C'est qu~~ Il nous l'a dit lui-même. Il s'est fait une loi de rapporter tout ce qu'il a entendu dire dans ses voyages. Quelquefois il marque son incrédulité, son dissentiment, ~~mais~~ la plupart du temps il n'ajoute aucune réserve mais alors même ne croyez pas qu'il garantisse la vérité.

de ce qu'il ne fait que répéter. Après avoir raconté la descente aux Enfers du roi Rhampsinite et son retour parmi les vivants, fable à laquelle se rattachent des faits miraculeux, qui continuaient, disait-on, de se produire à certaines fêtes égyptiennes, Hér. ajoute : "Quiconque trouve de telles choses vraisemblables qu'il accepte ce qu'en disent les Égyptiens. Quant à moi, il est bien entendu que dans tout mes récits ~~(mon ouvrage)~~ je répète ce que j'ai entendu dire dans chaque pays." Et ailleurs (il s'agit d'un bruit injurieux pour les Argiens) il déclare : "Je dois répéter ce qui se dit ; ~~le~~ tout croire, ~~absolument~~ je n'y suis pas obligé, et je veux que cette déclaration soit étendue à tout ce que je rapporte." Hér. n'est donc pas dupe de tous les récits invraisemblables dont il s'est fait l'interprète, et il nous en instruit avec cette bonhomie malicieuse qui lui est propre.

II, 123 : Τοῖσι μὲν νυν ὑπ' Αἰγυπτίων λεγομένοισι χράσθω ὅτεῳ τὰ τοιαῦτα πιθανά ἐστι· ἐμοὶ δὲ παρὰ πάντα λόγον ὑποκέεται ὅτι τὰ λεγόμενα ὑπ' ἑκάστων ἀκοῇ γράφω (= κατὰ τὰ ἤκουον, II, 99)

VII, 152 : Ἐγὼ δὲ ὀφείλω λέγειν τὰ λεγόμενα, πείθεσθαί γε μὲν οὐ παντάπασι ὀφείλω, καί μοι τοῦτο τὸ ἔπος ἐχέτω ἐς πάντα λόγον.

Valeur inégale de ses récits d'après les sources

Nous autres, qui nous intéressons aux croyances, aux opinions des hommes, autant qu'aux faits, loin de faire à Hérodote un reproche de cette réserve, nous devons lui ~~en~~ savoir gré ; mais nous devons aussi ~~nous souvenir~~ toujours que la valeur historique de ses récits n'est pas la même dans toutes les parties de son ouvrage, mais dépend de la valeur des hommes & des documents qu'il a pu consulter, enfin des sources d'information où il a puisé. De là vient que l'on a porté sur Hérodote des jugements très divers, contradictoires même (Suivant qu'on s'arrêtait à telle ou telle partie de son ouvrage). ~~Les Égyptologues~~ Si vous demandez aux Égyptologues ce qu'ils pensent d'Hér. ils vous en diront beaucoup de mal. Mariette est outré de toutes les fables débitées par le vieil historien au sujet de l'Égypte, de l'incohérence et de la prodigieuse

inexactitude de ses récits. Il écrivait à M. Desjardins, le 30 mars 1874 :
"Pour ma part, je regarde comme un vrai coupable celui qui, pouvant dire tant de choses, ne nous dit en somme que des niaiseries. Le soir, quand vous vous couchez, agitez en vous la question de savoir si, après tout, étant donné le nombre considérable d'erreurs qu'on trouve dans Hér., et qui, à chaque instant, nous gênent, il n'aurait pas mieux valu pour l'Egyptologie qu'Hér. n'eût pas vécu".
C'est la boutade d'un savant qui ne peut pardonner à Hér. d'avoir à jamais consacré la gloire de son Sésostris, aux dépens des Séti, des Thoutmès et des Rhamsès.
M. Maspéro pense qu'Hér. n'a vu (en Egypte) que des prêtres de l'ordre le plus humble, ceux qui faisaient métier de servir de guides aux étrangers ; encore ne pouvait-il

35 D

converser avec eux que par l'intermédiaire de drogmans. Ce sont ces derniers, bien faibles autorités, qu'il entend quand il invoque le témoignage des Égyptiens. Les documents historiques lui étaient inaccessibles, aussi commet-il les plus graves erreurs sur l'histoire de l'Égypte, qu'il faut chercher dans Manéthon et sur les monuments. ~~Hér. se plait à répéter~~ certains contes populaires assez semblables à ceux qu'~~e des papyrus nous ont fait connaître~~ Hér. se plait à redire; 1/. Entendez de l'autre côté les jugements que portent sur Hér. ceux qui ont voyagé dans la Haute-Asie, et qui y ont étudié les monuments de la Perse,

Des papyrus ont fait connaître

C'est là un indice des sources où il a puisé.

1/ Annuaire de l'Association grecque, 1878, p. 130-199.

depuis Niebuhr le père, jusqu'à M. Dieulafoy. Ils tiennent Hér. en grande estime et font le plus grand cas de sa véracité et de son exactitude. C'est qu'Hér. a pu converser dans ce pays avec les hommes les plus instruits et se servir de documents authentiques.

Il ne faut donc pas accuser la bonne foi d'Hér., il n'est que l'écho des récits et des bruits que sa curiosité a recueillis par tout pays. De là vient que, dans son histoire des guerres médiques, le merveilleux, dont la légende populaire avait, dès son temps, revêtu les souvenirs de la grande lutte nationale. De cette méthode, en quelque sorte impersonnelle viennent aussi les anecdotes, les inventions de la vanité des cités et des familles, ainsi que celles qu'inspira la médisance, la jalousie ou la haine.

jusque dans les parties les plus historiques de son livre, le récit

méthode impersonnelle

36 B

Plutarque n'a pas tout à fait tort dans les reproches qu'il fait à l'historien, mais il n'aurait pas dû l'accuser de malignité.

Quelquefois cependant Hér. ose faire un choix entre différentes versions. Il déclare que, parmi les quatre récits qu'on faisait de l'avènement de Cyrus, il choisira le moins merveilleux, laissant de côté ceux qui furent imaginés pour rendre l'histoire de ce roi plus extraordinaire. En effet, on racontait dans la Perse que Cyrus, exposé après sa naissance, avait été nourri par une chienne. C'est le pendant de la fable de Romulus et de tant d'autres. Afin de rendre cette légende plus acceptable, des esprits moins crédules avaient imaginé que la nourrice de l'enfant portait le nom de chienne Σπακώ, traduit en grec Κυνώ. Hér. préfère

I, 95

βουλόμενοι σεμνοῦν τὰ περὶ Κῦρον

cette version, qui rappelle le mauvais jeu de mots des Romains sur la lupa I, 122, cf. 110 de Romulus, et il trouve la clef de la légende fabuleuse. On voit qu'Hér., comme avant lui Hécatée, entrait dans les voies d'une critique novice encore et inexpérimentée, en essayant de ramener aux proportions du possible et du croyable des traditions qu'il faut accepter en entier comme telles, et rejeter en entier comme faits historiques.

Io et Europe ont été enlevées, non par le maître des dieux, mais par des pirates.

critique novice et inexpérimentée

Si néanmoins Hér. nous semble, la plupart du temps, plus crédule que de raison, cela tient à sa conception des choses humaines. Ce qu'il jugeait vrai ou semblable au vrai n'est plus pour nous ni l'un, ni l'autre. Nous l'avons dit : quand il rencontrait dans un récit un enchaînement mystérieux de faits extraordinaires, longtemps d'avance annoncés par des oracles ou des songes,

36 D

bien propre à mettre dans tout son jour la justice des dieux, la folie de la présomption humaine ou quelque autre point de la morale religieuse qu'il professait, loin de se défier d'un pareil récit, il croyait y reconnaître le cachet même de la vérité. La critique d'Hér. repose sur les principes d'une espèce de théologie, son criterium est faux.

Import^t

De plus, sa critique est faible, elle ne dépasse guère le doute, et ne s'efforce pas même d'ordinaire de démêler le vrai du faux. Relata refero, voilà son système, et, si l'on veut, son excuse. Avouons qu'Hér. n'a pas la passion du vrai, ni la sagacité qui le fait découvrir; sans manquer de bon sens, il manque de l'intelligence politique qui pourrait dicter un

choix entre des relations différentes. Généralement il procède par simple juxtaposition ~~des traditions~~ : "voilà ce qu'on dit à Athènes, voilà ce qui se dit à Sparte, à Egine, à Argos," et il ne prononce pas entre ces versions parallèles. Quand il n'en connaît qu'une seule, il la donne, quelque fabuleuse qu'elle puisse paraître, sans y croire, mais sans la juger. Comme il est un conteur accompli, je n'affirmerais pas qu'il ne prît plaisir à rapporter des légendes qui ~~plaisent à~~ charment l'imagination et qui prêtent au talent du narrateur.

En somme, Hér. n'est pas tout à fait dépourvu de sens critique, mais sa critique n'agit guère, elle ne rectifie rien, elle n'élimine rien, elle se manifeste seulement par un sourire malin qui erre sur les lèvres du conteur et qui témoigne de son incrédulité.

Mais quoi, ces fables sont si jolies, il ne peut se refuser le plaisir de les répéter. On peut dire de la critique d'Hér. ce qu'un poete a dit de la foi: "La critique qui n'agit pas, est-ce une critique véritable?" Rendons lui la justice de n'avoir rien inventé, et que, sans être digne de créance, il est cependant digne de confiance.

Parlons maintenant du style d'Hér. Il est évident qu'on n'avait pas encore formulé de son temps les règles de l'art d'écrire. Il n'avait reçu l'enseignement d'aucun rhéteur, il n'est sorti d'aucune école, et cependant on peut noter chez lui certains procédés de style, une certaine méthode, et, si l'on veut, un art, art tout instinctif, de bien dire. Cet art est tout entier dans le naturel. Le charme d'Hér., comme des autres grands écrivains de la Grèce, tient à ce qu'en les lisant on ne croit pas lire un livre, mais entendre un homme qui parle. La prose écrite provient de la prose parlée, en est l'image fidèle, perfectionnée cependant et embellie. C'est là ce que nous trouverons dans Lysias, dans Platon, dans Démosthène même; dans

37
D

leurs plaidoyers, dans leurs conversations philosophiques, dans leurs harangues, ce qu'il y a de plus admirable c'est la vie de la parole parlée, ~~le ton~~ qui y circule, le ton, l'accent, de la vérité qui s'y fait sentir.

Il est à croire que chez les anciens, comme chez nous, les traditions, conservées oralement prenaient une forme plus ou moins constante, fixée par le talent des meilleurs conteurs, et fidèlement transmise de génération en génération. Nos écrivains ~~meilleurs~~ ~~conteurs~~ les plus estimés en ce genre, Perrault et d'autres, doivent une grande partie de leur charme à la conservation de ce qu'il y avait de plus frappant dans ces narrations populaires "Tire la chevillette, la bobinette cherra". Aujourd'hui on s'attache à reproduire encore plus fidèlement ~~leurs~~ les contes populaires recueillis sur les lèvres des

bons vieillards. Les frères Grimm en ont donné en Allemagne un exemple qui est suivi en France et ailleurs. La naïveté des récits d'Hér. ne tiendrait-elle pas à la fidélité avec laquelle il reproduisait, à l'aisance avec laquelle il s'assimilait le ton populaire des narrateurs qu'il avait interrogés? Il indique souvent comme ses autorités les personnes versées dans les traditions, qu'il appelle τοὺς λογίους. Bergk[1] pense que ce terme désigne les hommes du peuple, dépositaires des vieux récits; et il y a du moins une espèce de récits dont la transmission fidèle sans le secours des vers semble bien attestée dans la vieille Grèce, ce sont les apologues ésopiques. Longtemps répétés oralement, ils ne furent pas,

Hérodote

1/ Litt. G. I. p. 369.

38 B

ce semble, recueillis et mis par écrit
avant le temps d'Aristophane. ~~Avant~~
Pindare dit que la mémoire des actions
des hommes demeure ~~grâce~~ aux poètes
et aux λόγιοι; ~~le sens de~~ ce dernier
mot a été différemment expliqué.
Les uns entendent les orateurs, d'autres
les historiens, mais il est possible
que le poète ait en vue les narrateurs
populaires dont nous parlons. ~~Ce~~

Ce ne sont là que des conjectures,
mais on se persuade volontiers qu'Hér.
~~ait fait~~ de même qu'Homère travailla
sur des récits poétiques auxquels son
génie donna leur forme définitive,
Hér. rédigea des récits non versifiés,
avec cet art discret qui consiste à conserver
fidèlement la forme traditionnelle / du „folklore"
tout en l'embellissant et en lui
donnant un cachet littéraire.
Pour ce qui est des contes proprement dits, les modèles du
genre sont Ulysse chez Polyphème (l'ogre et le petit poucet)
dans Homère, le trésor de Rhampsinite dans Hérodote.

Pyth. I, vers la fin

Ὀπιθόμβροτον αὔχημα
δόξας οἶον ἀποιχομένων
ἀνδρῶν δίαιταν μανύει
καὶ λογίοις καὶ ἀοιδοῖς

Le talent du conteur est le même, ou peu s'en faut, par tout pays. Le conteur se laisse aller, un air négligé lui sied bien, il évite toutes les tournures qui sentent l'étude, il parle avec aisance, avec abondance, sans se presser jamais, ne se refusant aucun détail, si petit qu'il puisse paraître, aucune digression que l'association des idées la plus fortuite lui suggère. Il procède par parenthèses, dans la construction de ses phrases, comme dans l'enchevêtrement de ses récits. Il affectionne la familiarité du langage populaire, les dictons, les proverbes. Comme sa narration est une causerie, il aime à faire causer aussi ses personnages, à les faire causer simplement : le ton oratoire, l'éloquence proprement dite, n'est pas son fait. Il n'a rien de passionné, il se tient plutôt dans une région moyenne, et il charme par des traits qui marquent bien les mœurs des interlocuteurs. S'il a parfois des mots qui se détachent et qui se gravent, ces mots frappent moins par une concision énergique que par une naïveté

38 D

expressive, ou par un grain de malice qui assaisonne agréablement la bonhomie souriante du conteur.

Il ne se refuse pas des mots, des tournures poétiques, qui donnent du relief à sa narration, mais il les emprunte plus souvent aux épiques, comme les conteurs impassibles, qu'aux tragiques, qui émeuvent trop fortement : il lui suffit de distraire et de charmer.

Hérodote

39 A

Dion Chrysostome (p. 479 R) attribue à Hér. l'allure négligée, τὸ ἀνειμένον, et la douceur, τὸ γλυκύ. Cicéron (Or. 12) dit de lui : « sine ullis salebris quasi sedatus « amnis fluit ». Quintilien (X, 1) l'appelle « dulcis et can-« didus¹) et fusus ».

Aristote (Rhét. III, 9) donne une idée plus précise de ~~son style~~ sa manière d'écrire. Il oppose au style périodique, arrondi, à la phrase repliée ~~à~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~-même (λέξις κατεστραμμένη), le style qui procède par une longue file de petites phrases, allant une à une, accrochées entre elles comme elles peuvent, sans structure savante, sans lien périodique (λέξις εἰρομένη). Hérodote, dit-il, offre l'exemple de ce dernier style. Il suffit de lire les premières lignes de son ouvrage pour se convaincre de la justesse de la remarque d'Aristote. ~~Qu~~ Quelquefois on rencontre chez lui des agrégations de petits membres de phrase formant de fausses périodes si mal bâties que les critiques modernes en ont été

¹) a ici le sens littéraire de « limpide ».

Mais ce sont là des exceptions ; la plupart du temps il ne vise pas à la construction de grandes périodes, et il reste simple et lucide.

Aspirés au point de corriger le texte. Rien n'est plus maladroit que la structure de VI, 13 : Μαθόντες δὲ ταῦτα [τὰ] γινόμενα ἐκ τῶν Ἰώνων .... Je ne sais cependant si Cobet a raison de remettre de l'ordre dans cette étrange confusion : je crains qu'il ne corrige Hérodote lui-même.

L'allure lente et commode du conteur épique se marque par certains idiotismes. Au lieu d'aller d'une traite jusqu'à la fin d'une exposition, il s'y prend à plusieurs fois, et ces reprises se font au moyen de la répétition du même mot. Au lieu de « (Cyrus) jouait dans le village du berger avec d'autres enfants de son âge » il dit : « (Cyrus) jouait dans ce village où étaient ces bergeries, et il jouait avec d'autres enfants de son âge dans le chemin... » Ἔπαιζε δὲ ἐν τῇ κώμῃ ταύτῃ ἐν τῇ ἦσαν αἱ βουκολίαι αὗται, ἔπαιζε δὲ μετ' ἄλλων ἡλίκων ἐν ὁδῷ. Καὶ οἱ παῖδες παίζοντες εἵλοντο ἑωυτῶν βασιλέα εἶναι τοῦτον δὴ τὸν τοῦ βουκόλου ἐπίκλησιν παῖδα. Cf. III, 1 : (Καμβύσης)

I, 114

αἴτεε Ἄμασιν θυγατέρα, αἴτεε δὲ ἐκ βουλῆς ἀνδρὸς Αἰγυπτίου (D'autres ex. chez Stein, note sur I, 64, l. 10)

La familiarité du ton populaire se fait énergiquement sentir dans ἀπωρχήσαο τὸν γάμον (VI, 129). Les tournures proverbiales [se trouvent partout; elles] abondent dans le discours par lequel la fille de Périandre essaye de fléchir le ressentiment obstiné de son frère, III, 53. Ce n'est qu'une suite de proverbes. [Les commentateurs disent que ce langage convient à la fille d'un sage sentencieux] [(en effet Hér. dit διδαχθεῖσα ὑπὸ τοῦ πατρός)] Ne parlerait-elle pas plutôt comme une femme, qui n'a point d'idée à elle et vit sur la sagesse du peuple? Quoi qu'il en soit, on croit entendre Sancho Pança.

Quand Hérodote termine le récit du désastre de Milet par les mots intraduisibles Μίλητος δὲ Μιλησίων ἠρήμωτο (ainsi Milet fut dépeuplé de Milésiens, VI, 22), il y a là une de ces tournures énergiques, portant coup, qui sont rares chez cet écrivain. Chez lui les mots qui ~~l'on~~ frappent, que l'on retient, se recommandent plus souvent par un certain agrément. De belles

39 D

femmes qu'on ne peut voir qu'à distance sont pour des hommes lascifs „un martyre des yeux", ἀλγηδόνες ὀφθαλμῶν.

V, 18

„Il y eut d'abord une escarmouche en paroles" ἔπεσι ἀκροβολισάμενοι ; on bien on se cognait en paroles" ἐγένετο ὠθισμὸς λόγων.

VIII, 64

VIII, 78.

IV, „Les jeunes gens apprivoisèrent" les farouches étrangères, ἐκτιλώσαντο.

Voici des descriptions toutes souriantes, chaudes et méridionales, poétiques sans ombre de retouche. Il s'agit des alentours de la rivière Κίνυψ en Libye, le pays Cinyptiens. IV, 198 Voy. la feuille ci-jointe.

puis, de Cyrène, deux oasis dans les déserts de l'Afrique.

Détails qui font image. Dans le Nord (en Scythie), on délaye la terre, on fait de la boue, non en répandant de l'eau, mais en allumant du feu. Ὕδωρ ἐκχέας, πηλὸν οὐ ποιήσεις. πῦρ δὲ ἀνακαίων, ποιήσεις πηλόν. Ce n'est pas en détrempant le sol que vous ferez de la boue ; vous en ferez en le faisant fondre la terre gelée. Description d'une vérité naïve.

IV, 28

En répandant de l'eau, point ne feras de boue ; mais en allumant du feu, de la boue feras.

qui ressemble aux effets oculaires de l'étude.

Bienséance naturelle. Que Xerxès n'expose plus sa personne, qu'il ait laissé Mardonios dans la Grèce „La victoire même des Hellènes ne sera pas une victoire, s'ils l'emportent sur ton esclave" οὔτε οἱ νικῶντες οἱ Ἕλληνες νικῶσι, τὸν σὸν δοῦλον ἀπολέσαντες.

(Hérodote ad f. 39)

Descriptions souriantes

6) Style ~~poétique~~, clair, méridional, comme le style de Montaigne, cinquptien, qui a, dans certaines, je ne sais quoi de [illegible].

IV, 198. Le pays de la rivière Κίνυψ, en Libye.

Αὕτη δὲ ὁμοίη τῇ ἀρίστῃ γέων Δήμητρος καρπὸν ἐκφέρειν

Cette terre égale la terre la meilleure à porter le fruit de Déméter et ne ressemble en rien au reste de la Libye, οὐδὲ οἶκε οὐδὲν τῇ ἄλλῃ Λιβύῃ. Elle est noire, μελάγγαιός τε γάρ ἐστι, et arrosée de sources, καὶ ἔπυδρος πίδαξι, ~~καὶ~~ et ne craint rien de la sécheresse, καὶ οὔτε αὐχμοῦ φροντίζουσα οὐδέν, ni ne souffre de boire trop d'eau de pluie, οὐδέ οὔτε ὄμβρον πλέω πιοῦσα δεδήληται. (il y a des pluies dans cette partie de la Libye, ὕεται γὰρ δὴ ταῦτα τῆς Λιβύης . . . .

199. Le pays de Cyrène, le plus élevé de la région que les nomades habitent en Libye, a lui aussi de quoi étonner par les trois saisons qu'il y voit, Ἔχει δὲ καὶ ἡ Κυρηναίη χώρη, ἐοῦσα ὑψηλοτάτη ταύτης τῆς Λιβύης τὴν οἱ νομάδες νέμονται, τρεῖς ὥρας ἐν ἑωυτῇ ἀξίας θώματος. C'est d'abord près de la mer que les fruits se gonflent et demandent à être moissonnés et vendangés, Πρῶτα μὲν γὰρ τὰ παραθαλάσσια τῶν καρπῶν ὀργᾷ ἀμᾶσθαί τε καὶ τρυγᾶσθαι. Cette récolte faite, ~~la région~~ le pays au-dessus de la côte, la région moyenne, se gonfle et demande à être récolté; c'est ~~la région~~ celle qu'on appelle la région des collines, τούτων τε δὴ συγκεκομισμένων τὰ ὑπὲρ τῶν θαλασσιδίων χώρων, τὰ μέσα, ὀργᾷ συγκομίζεσθαι, τὰ βουνοὺς καλέουσι. ~~Voilà~~ Les fruits moyens (sont donc) récoltés, et voilà que le fruit de la région la plus élevée mûrit et entre en turgescence: συγκεκόμισταί τε ~~δὴ~~ οὗτος ὁ μέσος καρπὸς καὶ ὁ ἐν τῇ κατυπερτάτῃ τῆς γῆς πεπαίνεταί τε καὶ ὀργᾷ, ~~et la première~~ ~~ainsi~~, la première récolte à peine bue et mangée, on voit arriver aussitôt la dernière, ὥστε ἐκπέποταί τε καὶ καταβέβρωται ὁ πρῶτος καρπὸς καὶ ὁ τελευταῖος συμπαραγίνεται. Ainsi la saison des fruits dure huit mois pour les Cyrénéens. Οὕτω ἐπ' ὀκτὼ μῆνας Κυρηναίους ὀπώρη ἐπέχει (s'étend sur eux).

39'8 – (Οἱ δὲ βάρβαροι οὐδὲν ἔτι στῖφος [masse compacte] ἐποιήσαντο πεσόντος τοῦ τείχεος, οὐδέ τις αὐτῶν ἀλκῆς [ne songeait à se défendre] ἐμέμνητο, ἀλύκταζόν τε (et s'agitaient inquiets) οἷα ἐν ὀλίγῳ χώρῳ πεφοβημένοι τε (réfugiés) καὶ πολλαὶ μυριάδες

8) Épique. IX, 70 ἀλκῆς ἐμέμνητο .. ib ἀλύκταζον. κατειλημμέναι ἀνθρώπων (ἀσσυλός).

I, 5 ἄστεα ἀνθρώπων. VII, 8, γ πόλιν ἀνδρῶν [οὔτε τινὰ] + ἔθνος ἀνθρώπων οὐδέν (οὐδεμίαν, οὔτε).

~~I, 80: ἄστυ χραίνοντες~~

IX, 52: πόνον ἄτρυτον). peine incessante, dont on ne peut venir à bout. IX, 59: μὴ ὑνοίατο. ib τοὺς ὄπισθε[174]. IX, 103 ἑτεραλκέα τὴν μάχην. bataille indécise.

Tmèse pittoresque: III, 82: ἂν ὦν ἐφάνη μούναρχος ἐών. On le voit surgir.

IX, 5: κατὰ μὲν ἔλευσαν αὐτοῦ τὴν γυναῖκα, κατὰ δὲ τὰ τέκνα. On les voit tomber.

Souvent réminiscences homériques.

Mots et locutions

7) Poét. ou mots semblant tels — Poétique

(Salamine) VIII, 71 περὶ χώρης δοριαλώτου. prise par la lance. ib. 86 τὸ πλῆθος τῶν νεῶν ἐκεραΐζετο. (Cf. Homère) cf. 91 brisé.

VIII, 83: καταπλέξαι τὴν ῥῆσιν (comme un tissu). I 80 ἄστυ χραίνοντες

a τὸν βίον. a achevé la trame.

9) Moins souvent

Style de tragique: VII, 190: Ἦν γάρ τις καὶ τοῦτον ἄχαρις συμφορὴ λυπεῦσα παιδοφόνος. Cf. Esch. Ch. 1068: Παιδόβοροι μὲν πρῶτον ὑπῆρξαν μόχθοι ... Θυέστου. — le malheur d'avoir causé la mort d'un de ses enfants, l'attristait.

Cette phrase avait frappé les littérateurs grecs: Denys d'Hal. l'imite, Archéol. III, 21, en disant d'Horace meurtrier de sa sœur: ἐλαφρὸς δαίμων αὐτὸν κατέβαλε φίλων εἰς ἄχαριν συμφορὰν ἀδελφοκτόνον.

Il a la manière d'Eschyle, partic. des Perses.

(Hérodote
40 A)

On peut relever un peu partout des mots, des locutions, qui sont poétiques ou qui nous semblent tels, qui appartiennent à l'ionisme d'une époque littéraire où le style de la prose ne s'était pas encore nettement constitué. Voici qques exemples pris dans le récit de la b. de Salamine :

VIII, 74 πρὸ χώρης δοριαλώτου. 83 καταπλέξαι τὴν ῥῆσιν (comme un tissu). καταπλέξαι τὸν βίον (achever la trame)

VIII, 86 : τὸ πλῆθος τῶν νηῶν ἐκεραΐζετο (brisé). Cf. 91 et souvent (I, 80 ἄστυ κεραΐζοντας)

Souvent réminiscences homériques, façons de parler épiques.

I, 5 : ἄστεα ἀνθρώπων (p. ἄστεα ou πόλεις tout court)

VII, 8, γ : οὔτε τινὰ πόλιν ἀνδρῶν οὐδεμίαν, οὔτε ἔθνος οὐδὲν ἀνθρώπων.

IX, 52 : πόνον ἄτρυτον (infatigable, dont on ne peut venir à bout).

IX, 103 : Ἑτεραλκέα τὴν μάχην (indécise). IX, 51 μὴ σινοίατο = βλάπτοιεν (cf. 50 : τοὺς ὀπέωνας compagnons subalternes l'ὀπάων d'Homère.)

IX, 70 : Οἱ δὲ βάρβαροι οὐδὲν ἔτι στῖφος (masse compacte) ἐποιήσαντο πεσόντος τοῦ τείχεος, οὐδέ τις αὐτῶν ἀλκῆς ἐμέμνητο (ne songeait à résister), ἀλύκταζόν τε (s'agitaient inquiets) οἷα ἐν ὀλίγῳ χώρῳ πεφοβημένοι τε (effrayés / refugiés) καὶ πολλαὶ μυριάδες κατειλημέναι (acculés) ἀνθρώπων.

40 B

Souvent des tmèses, qui ont qqchose de pittoresque. Elles nous paraissent épiques ; cependant, à en juger par une page des Mémoires d'Ion de Chios, elles s'étaient conservées dans l'usage ionien.

III, 82 : Ἂν ὦν σφάλῃ μούναρχος ἐών. Il surgit à nos yeux

IX, 5 : Κατὰ μὲν ἔλευσαν αὐτοῦ τὴν γυναῖκα, κατὰ δὲ τὰ τέκνα. On les voit tomber.

Moins souvent des tournures empruntées à la langue des tragiques. Pour dire d'Ameinoclès que le malheur d'avoir causé la mort d'un de ses enfants l'attristait, Hérodote s'exprime ainsi : Ἦν γάρ τις καὶ τοῦτον ἄχαρις συμφορὴ λυπεῦσα παιδοφόνος. Cf. Eschyle, Choéph. 1068 : Παιδοβόροι μὲν πρῶτον ὑπῆρξαν μόχθοι... Θυέστου. — Cette phrase avait frappé les littérateurs grecs : témoin l'imitation de Denys d'Hal., qui dit d'Horace meurtrier de sa soeur (φθονερὸς δαίμων αὐτὸν) κατέβαλε φέρων εἰς ἄχαριν συμφορὰν ἀδελφοκτόνον.

VII, 190
un fâcheux accident infanticide l'attristait

Archaeol. III, 21

Les discours que l'on trouve dans l'ouvrage d'Hér. sont écrits dans le même style que les narrations. L'historien ne fait pas parler ses personnages autrement qu'il parle lui-même. Les anciens ont déjà remarqué, ce qui ne frappe tout d'abord le lecteur d'Hér. qu'il y a chez lui plus de conversations que de harangues, plus de traits de moeurs que de pathétique. Les discours mêmes qui sont prononcés dans les conjonctures les plus graves, les délibérations les plus solennelles, ne sortent guère du ton de la conversation, et les considérations vraiment politiques y tiennent moins de place ~~qu'elles~~ que les réflexions morales et religieuses. On y reconnaît partout l'esprit et les idées de l'auteur. On voit cependant qu'il s'est aussi servi très librement il est vrai, de documents contemporains

Dans le langage que l'ambassadeur athénien tient devant Gélon de Syracuse, on reconnaît le souvenir d'une inscription officielle qu'Hér. avait pu lire à Athènes [1]. Quand Artémise donne des conseils salutaires à Xerxès, elle se sert presque textuellement d'un vers des *Perses* d'Eschyle [2].

Il faut reconnaître à l'honneur d'Hér. que la familiarité de ses discours qui ressemblent à des causeries, n'exclut ni l'onction religieuse, ni l'élévation des plus nobles pensées. L'entretien de Démarate avec Xerxès est écrit avec une charmante simplicité, c'est une scène toute familière, et cependant elle explique admirablement comment une poignée d'hommes put l'emporter sur l'innombrable armée de Xerxès ! Sans effort, sans y mettre du sien, ou du moins sans avoir l'air d'en mettre,

1) Voy. *Revue de philol.* 1877, p. 196.

2) VIII, 68γ, coll. *Pers.* v. 728. δειμαίνω μὴ ὁ ναυτικὸς στρατὸς κακωθεὶς τὸν πεζὸν προσδηλήσηται. Eschyle : Ναυτικὸς στρατὸς κακωθεὶς πεζὸν ὤλεσε στρατόν. La déroute de l'armée de mer a perdu l'armée de terre. Il y a encore d'autres traces de la lecture des *Perses*.

40'A

Hérodote VII, 157 à 167.

Gélon et les amb. grecs

Le Lacédémonien se souvient de Il. VIII, 125

Ἦ κε μέγ' οἰμώξειε γέρων ἱππηλάτα Πηλεύς.

À la proposition de céder le commandement aux Syracusains il s'écrie (159)

Ἦ κε μέγ' οἰμώξειε ὁ Πελοπίδης Ἀγαμέμνων

Gélon répond (160):

Ὀνείδεα κατιόντα ἀνθρώπῳ φιλέει ἐπανάγειν τὸν θυμόν; avec une pointe d'ironie, non sans quelque malice. Apparemment un dicton grec.

L'Athénien n'entend pas que le Syr. obtienne le commandement sur mer; il rappelle (161) en passant, de Diomède (II, 552 et suiv.) ~~le~~ Ménesthée le chef Athénien, est le seul capable de κοσμῆσαι ἵππους τε καὶ ἀνέρας ἀσπιδιώτας.

„Τὸν καὶ Ὅμηρος ὁ ἐποποιὸς ἄνδρα ἄριστον ἔφησε ἐς Ἴλιον ~~ἐλθεῖν~~ ἀπικέσθαι τάξαι τε καὶ διακοσμῆσαι στρατόν. Οὕτως ~~οὐδὲν~~ οὐκ ἔχει ὄνειδος (ἀπικέσθαι) οὐδὲν ἡμῖν ἐστι λέγειν ταῦτα.

40'B

L'historien de cet habillement de l'inscription grecque antérieure après la prise d'Éion et transfert de Thésée (plusieurs années après cette ambassade), [illegible] d'Athènes

Ἔκ ποτε τῆσδε πόληος ἅμ' Ἀτρείδῃσι Μενεσθεὺς

ἡγεῖτο ζάθεον Τρωικὸν ἂμ πεδίον,

ὅν ποθ' Ὅμηρος ἔφη Δαναῶν πύκα θωρηκτάων

κοσμητῆρα μάχης ἔξοχον ἄνδρα μολεῖν.

οὕτως οὐδὲν ἀεικὲς Ἀθηναίοισι καλεῖσθαι

κοσμηταῖς πολέμου τ' ἀμφὶ καὶ ἠνορέης.

Gélon répond (162) (En vous privant de nos [illegible]) vous privez ainsi la Grèce de ce qu'il y a de plus [illegible] de l'année.

ὅτι ἐκ τοῦ ἐνιαυτοῦ τὸ ἔαρ αὐτῇ ἐξαίρηται.

Si Hérodote s'était servi ici de l'expression de Périclès, il l'aurait dit. Il est plus probable que l'historien et l'orateur ont fait usage d'une locution proverbiale, l'orateur avec plus de fondement et d'à-propos que l'historien.

l'auteur nous fait toucher du doigt la supériorité d'un peuple librement et volontairement soumis à la loi sur un troupeau d'esclaves ~~soumis à~~ tremblants devant un maître et combattant par crainte du fouet.

La naïveté, l'innocence, du vieux style d'Hér. ne peut se rendre dans la langue d'aujourd'hui. P. Louis Courier essaya une traduction en vieux français, dont la ~~simplicité~~ étudiée est trop artificielle pour faire l'effet de l'original. La traduction que Salliat donna au XVIème siècle ~~nous~~ charme par une certaine naïveté. Son vieux langage répond assez bien à celui du conteur ionien. Recommandée par Egger, cette traduction a été reproduite avec quelques corrections par M. Talbot.

Feuillets non classés
non foliotés

Thémistocle
dans Hérodote
et Thucydide.

VII, 143. Présenté au lecteur ἐς πρώτους νεωστὶ παριών (homo novus, ce semble). — παῖς δὲ Νεοκλέους ἐκαλέετο (tournure ~~ép~~ poétique et solennelle. Il interprète l'oracle mieux, plus patriotiquement, que les chresmologues.

À ce propos, H. rappelle (144) ἑτέρη τε Θεμιστοκλέϊ γνώμη ταύτης ἔμπροσθε ἐς καιρὸν ἠρίστευσε, Th. avait auparavant fait adopter une autre excellente motion en temps opportun. Construction avec l'argent des mines de Laurium, qui allait être distribué, de 200 galères ἐς τὸν πόλεμον, τὸν πρὸς Αἰγινήτας λέγων. Je ne sais si λέγων n'implique pas ici une arrière-pensée (la locution peut s'expliquer autrement)

VIII, 110 : Ἐπεὶ δὴ γάρ, καὶ πρότερον δεδογμένος εἶναι σοφός, ἐφάνη ἐὼν ἀληθέως σοφός τε καὶ εὔβουλος

C'est le jugement de Thucydide.

VIII, 124. Les Lacéd. décernent une couronne d'olivier à Eurybiade ~~pour~~ prix de vaillance, à Th. σοφίης καὶ δεξιότητος.

Ib. Le vote de l'Isthme (~~chacun~~ les stratèges lui donne δευτερεῖα) ~~est pour~~ ὑπὸ φθόνου. Cependant Θ. ἐβώσθη τε καὶ ἐδοξώθη εἶναι ἀνὴρ πολλὸν Ἑλλήνων σοφώτατος ἀνὰ πᾶσαν Ἑλλάδα.

C'est Thémistocle qui retient les Grecs à Artémision, c'est lui qui les fait combattre à Salamine, qui parle avec un admirable à-propos, habilement et gravement, à Eurybiade, aux généraux assemblés, qui sait mieux que tous les autres exciter par ses paroles une généreuse ardeur parmi les soldats (VIII, 83).

Son éloquence se montre partout.

Les ruses.

Son intelligence, on l'a vu, sait prévoir de loin, c'est elle qui sauve la Grèce, elle s'unit à un grand courage, mais elle excelle dans les subtilités des ruses.

Il aime les apparences de la gloire. De l'Attique il se rend à Sparte θέλων τιμηθῆναι.
„(Sicinnos le vante à Xerxès comme ἀνὴρ πάντων ἄριστος καὶ σοφώτατος).

Il s'approprie le bon conseil de Mnésiphile, ce en quoi je ne vois aucun mal, mais Hérodote y ajoute ἑωυτοῦ ποιεύμενος (8,58); il ajoute, il est vrai, καὶ ἄλλα πολλὰ προστιθείς.

Amour de l'argent. Il se laisse corrompre (pour faire ce qu'il eût fait sans cela) et sait corrompre les autres. Avant Artémision (8,4). En corrompant, il sait cacher sa vénalité.

Extorsion d'argent. Andros (8, 111) et d'autres îles, οὐ γὰρ ἐπαύετο πλεονεκτέων (112).

Trévogance à la fois prophétique et astucieuse. Après avoir cédé au sujet du port, et habilement exposé son conseil aux Athéniens, il envoie un message | à X., | encore le même Sikinnos pour se ménager un asile à Chersonèse (VIII, 109 (fin) et 110.) — Tout cela est inadmissible. Mais le récit corrigé qu'on y substitua plus tard n'est-il peut-être pas plus historique. Voilà le morceau le plus instructif.

Thuc. I, 138 admire le génie de Thémistocle, son incomparable intelligence. Mais il ne parle pas de ses qualités morales, il ne dit pas de lui, comme de Périclès, χρημάτων κρείσσων. Il y a là, si l'on veut, une réticence significative.

Vues de longue et grande portée, signalées dans ce morceau d'une façon générale, se montrent dans ces actes. I, 14, 3 précédemment, à propos d'une querelle avec les Éginètes, des conseils qui menaient au flotte. — I, 93: Fortification du Pirée, avec les motifs. — I, 74. Les Ath. se font gloire d'avoir vaincu les Mèdes en donnant à la Grèce ἄνδρα στρατηγὸν ξυνετώτατον.

Hérodote

Éditions, Mss.

Les mss. n'ont été connus, explorés et classés que peu à peu.

Aldine (Venise 1502) repose sur 3 mss médiocres, base bien étroite pour la constitution du texte.

Cette base fut élargie successivement, mais lentement, par les éditeurs qui suivirent et qui eurent des mss à leur disposition.

H. Etienne. Paris 1570 et 1572

Jacques Gronov. Leyde. 1715.

Wesseling. Amsterd. 1763

Schweighaeuser. Strasb. 1816.

Gaisford Oxford, reproduit à Leipzig 1826.

I. Bekker etc.

enfin par Henri Stein, éd. critique, Berlin 1869. — ~~Remaniée 1884~~ AD éditions [illegible] Stein recognovit. Weidmann, 1884 (2 petits vol; notes critiques choisies, les plus nécessaires)

Stein distingue ~~(on distinguait?)~~ deux familles. ~~Il n'a pas changé d'opinion~~ (depuis la 1re éd.) ~~d'après ce très court praefatio et son texte.~~

la première famille représentée par un Laur. du Xe (A), un msc de Rome du XIe (B)

la deuxième famille rép. par R, Vaticanus du XIVe et d'autres.

Séduit d'abord, comme d'autres, par de qqes bonnes leçons de la 2e famille il [illegible] ... Il [illegible] ... infér.

corrigée par un ~~grammairien~~ savant ingénieux, qqf. avec bonheur, plus souvent arbitrairement. Si les leçons de cette famille sont parfois confirmées par les leçons de Stobée et d'autres gramm., il expliquait cet accord par l'industrie de ce même savant. Malgré les objections, Stein, à en juger par la courte praef. de sa dernière édition, n'a pas changé de sentiment.

Mais Gomperz et Cobet l'ont réfuté. En effet, la 2e fam. compte d'autres mss, meilleurs que R (par ex. V de Vienne), et mal connus de Stein. Les bonnes leçons de cette famille ne peuvent être considérées comme des corrections individ., mais reposent sur une meilleure tradition.

Exemple concluant. V, 91. Les Lacéd. ~~déclarent~~ avouent devant leurs alliés qu'ils ont mal fait d'aider les Ath. à chasser Hippias et d'établir chez eux une démocr. ingrate et envahissante : ils essayeront de réparer cette faute. Ἔπειτα δὲ ἐκεῖνα ποιήσαντες ἡμάρτομεν, νῦν πειρησόμεθα σφεας ἅμα ὑμῖν ἀπικόμενοι τίσασθαι. [τίσασθαι] n'est pas le mot approprié à [illegible], et est impropre. La 2e fam. porte ἀκεόμενοι (bonne antithèse) et omet τίσασθαι, tenté pour compléter la phrase par un infinitif. Mais Hérodote construit ἀκέομαι presque toujours avec le participe[1]. Pour avoir le vrai texte, il n'y a qu'à substituer σφεα à σφεας. Cette faute garantit l'ancienneté de la leçon de la 2e fam.

Cobet dit très bien que les mss préférés par Stein sont les descendants corrigés d'une fam. inférieure, les autres les desc. vicieux d'une bonne famille. [1] Les bons offrent une récension moins bonne, les moins bons une récension meilleure : [illegible]

[illegible] Gronov, Wesseling, (anclogpoles de Valckenaer) Schweighaeuser [illegible] de Gaisford). Critique de [illegible]

Marginal notes (left margin, partly cut off):
[illegible]perz, Ztschr. f. österr. [illegible] 1859, p. 811, 824.
[illegible]d. Studien, 1883, p. 11.
[illegible] V. L. 1873.
[illegible]pos. 1882, p. 400.
[illegible]llent mémoire,
[illegible]e manuscrit (1886/7)
[illegible]ersonsseaux.
[illegible] Antiph. Tetr. I. γ. 1. Platon [illegible]
[illegible] 190 E.
[illegible]tives explic. d[illegible]
[illegible] trad. [illegible]

Ctésias, etc

1A

Hér. et Hippocrate n'étaient pas les seuls écrivains ~~qui~~ restés fidèles au dialecte ionien, dans le cours du Vième siècle et même plus tard encore quand l'atticisme commençait à l'emporter et à devenir la langue de la prose littéraire. Nous possédons encore quelques extraits des Mémoires d'Ion de Chios, homme de talent connu surtout comme poète tragique. |En 451 il concourut pour la première fois aux Dionysiaques d'Athènes. En 428, quand Euripide remporta le premier prix avec *Hippolyte*, Ion ne fut placé qu'au 3ième, c.a.dire au dernier, rang. Plus heureux une autre fois, il régala le peuple de vin de Chios. Quand Aristophane fit jouer sa comédie de la *Paix*, en 421, Ion n'était plus en vie.

|Quant à la carrière dramatique, nous avons qqs dates exactes.

Cf. v. 820

1B

Ces dates font d'Ion le contemporain d'Hér. Homme d'esprit, curieux de tout, il écrivit, outre des tragédies, des dithyrambes, un poème sur la fondation de

Χίου κτίσις

Chios, des traités philosophiques[1] et aussi des Mémoires. S'essayer ainsi dans tous les genres de compositions était un fait rare à cette époque.

XIII, p. 603-4.

Athénée nous a conservé une ou deux pages de ses Mémoires, extrêmement in-

Ἐπιδημίαι (Visites d'étrangers à l'étranger)

téressantes, parce qu'elles nous font connaître le ton qui régnait alors dans la conversation entre gens bien élevés. Ion y raconte une petite scène dont les interlocuteurs sont le poète Sophocle et un maître d'école, un pédant de province. L'aisance du récit, le coloris méridional, l'énergie populaire de certaines expressions rappellent Hér. Si nous possédions une partie plus considérable de ces Mémoires,

[1] Voy. Isocrate, Antid., § 268, qui lui attribue l'hypothèse de trois éléments primitifs. Cependant l'ouvrage connu sous le titre de Τριαγμός ou Τριαγμοί, dont Harpocration cite les premières lignes, était par quelques-uns attribué à Épigène (le commentateur du poète? cf. Ath. XI, 468 C). Le λόγος κοσμολογικός (diff. du précédent?), ainsi que le πρεσβευτικός, sont d'une authenticité douteuse.

nous fuyerions mieux ce qui dans le style d'Ion est réminiscence poétique et ce qui appartient à l'ionisme de son temps.

Κάρτα, p. μάλα, ἠμείφθη pour ἀπεκρίνατο, ἀφαιρεῦντα pour ἀφαιροῦντα, la tmèse ἀπὸ τοῦτον φύοντος αὐτό sont évidemment conformes à l'usage ionien. Seul comme εὐπρήκτεος (homme d'action), qui nous semble poétique.

Ἐνωτίσθη τῷ [illegible] (le maître d'école) est hors du soufflet (en paroles, infligé par Sophocle), est d'une vraie familiarité.

10

Un autre exemple de l'ionisme de la même époque a été conservé par Plutarque. Cons. ad Apollonium, ch. 33. C'est un récit de la conduite de Périclès à la mort de ses deux fils. Le calme impassible d'une âme qui s'était rendue supérieure à la douleur par l'habitude d'une sérénité inaltérable serait très bien placée dans le traité de Démocrite sur la tranquillité d'âme. Cependant Plutarque attribue ce morceau à Protagoras, compatriote de Démocrite et, s'il faut en croire une tradition douteuse, son disciple. Il est intéressant de relever dans ces lignes, malheureusement très courtes, quelques expressions qui se retrouvent soit dans Hér., soit dans Hippocrate.

ἀνωδυνίη

εὐδίη, trope encore nouveau alors.

Τῶν γὰρ υἱέων νεηνιέων ἐόντων καὶ καλῶν, ἐν ὀκτὼ [δὲ][2] τῇσι πάσῃσιν ἡμέρῃσιν ἀποθανόντων, νηπενθέως (sans se laisser aller à la douleur) ἀνέτλη· εὐδίης (c'est l'ἀθαμβίη de Démocrite) γὰρ εἴχετο (car il ne se départait point de la sérénité de l'âme), ἐξ ἧς πολλὸν ὤνητο κατὰ πᾶσαν ἡμέρην ἐς εὐποτμίην (félicité, chez les prosateurs de l'Empire seuls) καὶ ἀνωδυνίην (impassibilité, du propre dans Hippocr.) καὶ τὴν ἐν τοῖσι πολλοῖσι δόξαν (considération). Πᾶς γάρ τίς μιν ὁρῶν τὰ ἑωυτοῦ πένθεα ἐρρωμένως (avec fermeté) φέροντα, μεγαλόφρονά τε καὶ ἀνδρεῖον ἐδόκεε εἶναι καὶ ἑωυτοῦ κρέσσω (supérieur), κάρτα εἰδὼς τὴν ἑωυτοῦ ἐν τοιοῖσδε πρήγμασι ἀμηχανίην (ne savait que devenir. Cf. Hérodote, Andocide). A la nouvelle de leur mort, Pér. continue de paraître à la tribune de harangues, couronné d'après l'usage et vêtu de blanc (λευχειμονέοντα), βουλάς τε ἐξάρχοντα ἀγαθὰς πρός τε τὸν πόλεμον ἐπιπαροξύνοντα τοὺς Ἀθηναίους. Est-ce Plutarque ou Protagoras qui se souvient de l'éloge d'Ulysse dans l'Iliade (II, 272): βουλάς τ' ἐξάρχων ἀγαθὰς πόλεμόν τε κορύσσων ?

Ctésias est un des derniers représentants du dialecte ionien dans la prose littéraire de cette époque. Il était médecin, et appartenait à la famille des Asclépiades de Cnide, rivaux de ceux de Cos. Euryphon de Cnide, contemporain d'Hippocrate, assez connu à Athènes pour être mentionné par Platon le comique, est l'auteur présumé de certains traités de la collection hippocratique. Depuis Démocède de Crotone, les médecins grecs commencèrent à primer en Orient ceux de l'Egypte. Après d'autres, Ctésias fut médecin de la famille royale de Suse. Quand le jeune Xénophon combattait à Cunaxa pour la cause de Cyrus, Ctésias se trouvait dans le camp d'Artaxerxe comme médecin du roi; c'était en 401. Trois ans plus tard[1] Ctésias revint dans

---

[1] Cf. Diodore II, 32, 4 et XIV, 46; sur la vie et les ouvrages de ~~Diodore~~ Ctésias.

28

[Il est à croire qu'il composa des traités médicaux;]

la Grèce et y publia des ouvrages écrits en ionien. C'était un auteur fécond. On cite de lui un Périple d'au moins trois ~~des traités médicaux,~~ livres, un livre sur l'Inde et des Persica en 23 livres, son ouvrage principal. Il y racontait l'histoire des Assyriens (III l.), des Mèdes (III l.) des Perses (XVII l.), depuis Ninus jusqu'à la date de 398, où l'auteur quitta l'Asie. Les fragments de Ctésias, recueillis par Baehr (Francfort, 1824) se trouvent dans la collection Didot à la suite de l'Hérodote. Ils suffisent pour donner une idée[1] du plan de son grand ouvrage,[2] de sa méthode historique et 3) même de son style.

Au IXème siècle les Persica et les Indica de Ctésias existaient encore; le patriarche Photios se les fit lire et en donna un

résumé assez détaillé, que nous lisons encore dans sa *Bibliothèque*, au n°. 72.

Ctésias fut raconta après Hérodote l'histoire des empires d'Asie et des guerres Médiques, et naturellement il aimait à contredire son devancier, qu'il traite de menteur et d'inventeur de récits imaginaires. Ctésias, admis à consulter les parchemins royaux, peut avoir été, en effet, mieux renseigné sur quelques points. Mais il n'a ni la candeur, ni la simplicité de coeur, ni l'amour désinteressé des choses curieuses, qui distinguent le Père de l'histoire, et il semble en général moins digne de foi. Laissons aux historiens la critique de ses récits, la comparaison des données qu'on trouve chez lui avec celles que fournissent Hérodote, Bérose et d'autres, et bornons-nous à quelques observations.

ψεύστης, λογοποιός [Phot.]

διφθέραι βασιλικαί.

Guerre de Troie chez Hérod. et chez Ctésias.

Hérodote ~~avait~~ corrigé la tradition épique au sujet d'Hélène, d'après ce que lui avaient dit les prêtres égyptiens; Ctésias se fondant sans doute sur le synchronisme de la date, assez arbitrairement fixée, de la guerre de Troie, et de celle de l'empire d'Assyrie, faisait de Priam un satrape, ou, comme dit St Jérome dans sa traduction de la chronique d'Eusèbe, un préfet militaire du grand roi de Ninive.

« Priamus Phryges militarum « praefecturam gerebat ».

Une partie de l'ouvrage de Ctésias, tout en étant perdue, vit encore dans les imaginations.

Comme Hérodote n'avait pas donné ses Λόγοι Ἀσσύριοι, les Grecs ~~tir~~ puisaient leurs notions sur l'Assyrie dans le livre de Ctésias. De là vient qu'aujourd'hui encore les récits de cet historien perdu sont restés populaires chez nous; Ce qui se débite vulgairement sur l'histoire de Sémiramis et de l'empire assyrien, toutes ces fables, réfutées par la science

moderne, nous viennent de Ctésias, à travers Diodore, l. II. Il est curieux de lire les guerres médiques dans le résumé de Photios. Ce qu'on y voit de plus étonnant c'est que la bataille de Platée y précède celle de Salamine. On n'en croit pas ses yeux. Photios aurait-il eu une distraction? Certainement non;[1] car le récit se suit et se tient. Mais comment Ctésias est-il arrivé à intervertir ainsi l'ordre des faits, à commettre une erreur aussi grossière? On le devine aisément, avec un peu de réflexion. D'après Ctésias, Xerxès ne quitte l'Europe qu'avec les derniers restes de son armée, et comme tout le monde savait que la retraite du roi avait immédiatement suivi la défaite de Salamine, il convenait de placer Salamine après Platée. En outre Mardonios ne trouve pas la mort dans

Ctésias, etc.

3 A

Guerres médiques.

1) Ajoutez une preuve plus directe. Dion Chrys. XI, p. 365 R.: Οἱ μὲν φασιν ὕστερον γενέσθαι τὴν περὶ Σαλαμῖνα ναυμαχίαν τῆς ἐν Πλαταιαῖς μάχης, οἱ δὲ τῶν ἔργων τελευταῖον εἶναι τὸ ἐν Πλαταιαῖς: οἱ μὲν visé Ctésias. Le passage a été signalé par R. Pomtow (Jahrb. f. Philol. 1884, 232), comme je vois dans Busolt, Gr. Gesch. II (1888) p. 104, 8. Busolt pense que ces erreurs ne peuvent guère s'expliquer que par des informations orales (mündliche Mittheilungen). Je maintiens mon avis.

cette dernière bataille, mais un peu plus tard, envoyé par son maître à Delphes pour dépouiller le temple d'Apollon, il est écrasé par la grêle. De retour en Asie, Xerxès envoie un de ses eunuques avec ordre de demander raison au dieu de Delphes et de piller son sanctuaire; et l'eunuque revient après s'être heureusement acquitté de cette mission. Par le fait, un corps de troupes perse, envoyé pour s'emparer des trésors de Delphes, fut arrêté, dans les défilés de la Phocide par des blocs de rocher, qui écrasèrent beaucoup d'hommes, et un violent orage, qui effraya les autres. La version de Ctésias fait punir le dieu hellénique par le souverain de l'Asie, et évite à ce dernier la honte de s'être sauvé en abandonnant son armée. Ctésias nous a apparemment conservé le récit perse de ces faits;

là est l'intérêt de sa version. Il dut la tirer des documents officiels, des parchemins royaux. Avis aux Egyptologues et aux Assyriologues qui nous racontent les victoires des Rhamsès et des Assurbanipal sur la foi des ~~textes~~ inscriptions / royales. Quant aux faits contemporains, dont il avait été témoin, Plutarque qui le cite souvent dans sa vie d'Artaxerce, nous apprend que là encore il fallait se défier quelque peu des récits de Ctésias. Il avait ses sympathies personnelles et les écoutait trop volontiers. C'est ainsi qu'il traitait Cléarque et en général les Lacédémoniens avec une faveur marquée. Il aimait aussi à se mettre en scène, à se faire un mérite de ce que d'autres avaient fait. Nous ~~allons~~ verrons tantôt qu'il se laissa aller au goût de l'extraordinaire et du

φιλοκλέαρχος
φιλολάκων

3D

fabuleux, non seulement pour les faits anciens ou lointains, mais jusque dans les récits des choses de son temps. Pour ce qui est de sa manière d'écrire, de conter, nous ~~la voyons encore~~ pouvons en juger encore aujourd'hui grâce à Nicolas de Damas, à Ælien et au rhéteur Démétrius.

Nicolas de Damas (péripatéticien), ami d'Hérode et d'Auguste, écrivit une histoire universelle en 144 livres, sans compter ses autres ouvrages, qui étaient très nombreux. Ce miracle de polygraphie s'explique par la méthode de ce compilateur. Il se contenta la plupart du temps de choisir un auteur et d'en découper des extraits. C'est ainsi qu'il a copié l'histoire de Romulus sur Denys d'Halicarnasse. Dans ce cas la comparaison est facile puisque nous possédons encore l'original.

précepteur des enfants de Marc-Antoine et de Cléopâtre

Ctésias etc

41

Mais il est tout aussi évident que ses histoires assyriennes et mèdes sont des extraits de Ctésias, extraits qui conservent le style, la loquacité, le babillage amusant du médecin ionien. 1/

Jusqu'à un certain point, Élien conserve aussi le style de Ctésias dans les nombreux morceaux qu'il lui emprunte. Il est vrai qu'Élien ne copie pas textuellement, mais il suit d'assez près les auteurs qu'il a sous les yeux, reproduit quelquefois jusqu'aux mots dont ils se sont servis et souvent en fait une paraphrase à sa façon, c'est-à-dire une paraphrase

1/ Nicolas, dans les Frg. Hist., Didot, et dans les Hist. Min., Teubner. — Ce qui reste de ~~[illegible]~~ sa Biographie d'Auguste est du plus haut intérêt.

4B

maniérée, sans goût et sans esprit 1/

Mais voici qui donnera l'idée la plus complète de la manière d'écrire de Ctésias. Les fragments 26 et 27 contiennent un conte oriental arrangé à la grecque. Zarinée, reine des Saces (Σάκαι), amazone, comme les femmes de ce peuple l'étaient souvent, est poursuivie dans une bataille, poursuivie et jetée à bas de son cheval par Stryangée, gendre du roi des Mèdes. Touché de la beauté de son adversaire, ce jeune guerrier lui fait grâce de la vie.

1/ En comparant Elien, H. An. III, 1 (= frg 53) avec Plutarque Sol. An, 21, on voit que le premier serre de bien plus près le texte de son auteur. "Les vaches de Suse, ouvrières exactes, remplissent tous les jours leurs cent ~~seaux~~ d'eau, et ne font ni plus, ni moins, ni pour coups, ni pour caresses". La méthode d'Elien peut se constater par la comparaison de An. III, 11 et X, 4, avec Hérodote II, 68 et III, 113. Il y a comme une proportion à faire, les morceaux tirés de Ctésias sont à l'original perdu, comme les ~~textes~~ morceaux tirés d'Hérodote sont au texte conservé de cet auteur.

Quelque temps après, il tombe lui-même au pouvoir des Saces, dont le roi, l'époux de Zarinée, veut le mettre à mort. Pour sauver la vie de son bienfaiteur, que le roi refuse de gracier, la reine délivre tous les prisonniers, ce qui amène la mort du roi. A la suite de ces événements, la paix étant conclue entre Saces et Mèdes, le soupirant ne tarde pas à se rendre de nouveau chez les Saces. La reine l'aime (elle lui en a donné assez de preuves); mais elle l'engage à vaincre sa passion par respect pour sa femme, la fille du roi des Mèdes. Désespéré, Stryangée se donne la mort, après avoir fait jurer à son écuyer qu'il porterait à la cruelle une lettre, dont voici le commencement: "Je t'ai épargnée, tu me dois la vie, et moi je te dois la mort![1] Plus littéralement: "Je t'ai sauvée, et quand tu as été sauvée par moi, j'ai trouvé la mort par toi." Le

[1] Ἐγὼ μὲν σὲ ἔσωσα, καὶ σὺ μὲν δι' ἐμὲ ἐσώθης, ἐγὼ δὲ διὰ σὲ ἀπωλόμην.

§ 213

rhéteur Démétrius, qui cite ces lignes, admire la répétition du verbe ~~sauver~~ σῶσαι comme pathétique et d'une vérité saisissante. Il trouve aussi que l'hyperbole "J'ai trouvé la mort", au passé par anticipation, ajoute à l'effet. La tournure est d'une naïveté savante. Après avoir dit ce qu'il a fait pour elle, il fait ressortir, en disant la même chose au passif, ce qu'elle lui doit, et il ajoute comment elle l'a payé de son bienfait.

4D

§ 216

Nous savons par le même Démétrius comment Ctésias avait raconté ou arrangé une scène historique dont il avait été lui-même témoin, ou peu s'en faut. Parysatis apprend que le plus jeune de ses deux fils, celui qu'elle avait toujours préféré, Cyrus, a trouvé la mort, ~~en livrant~~ après avoir remporté la victoire, dans la bataille

~~bataille~~ Cirée à son aîné, le roi Artaxerce.

Ctésias etc
5 A

Le messager veut ménager la reine, il ne dit pas tout à la fois et se laisse arracher la triste nouvelle. "Cyrus a vaincu", Joie et anxiété de la reine; "Que fait le roi?" – "Il a pris la fuite" – "Voilà le fruit des conseils de Tissapherne"... – "Et Cyrus où est-il?" – "Il est où doivent être les braves"... – Enfin le messager est forcé d'avouer toute la vérité; mais on voit bien qu'il ne le fait qu'à contre cœur; on voit l'anxiété de la reine, et le lecteur partage cette anxiété, il ~~est~~ est suspendu comme elle entre l'espérance et la crainte. Venaient ensuite les plaintes touchantes de la mère. A la vue des chevaux, des armes, de tous les objets enfin qui avaient été à son fils, sa douleur se renouvelle et s'épanche. Cette scène est conduite

5B

avec une entente parfaite de l'émotion dramatique, Euripide n'aurait pas mieux fait. Hérodote raconte d'une manière charmante, Homère et les épiques avaient été ses modèles. Ctésias a lu les tragiques. Il semble avoir fait une étude particulière de celui qu'Aristote appelle le plus tragique de tous. Il ~~sait~~ dispose~~r~~ savamment ~~son~~ récit, il calcule les effets, il sait faire partager au lecteur ~~une~~ les émotions de son personnage, il a le don du pathétique. — Après avoir cité les exemples que nous venons de rappeler, Démétrius ajoute : "En général ce poète, car on peut bien lui donner le nom de poète, ~~c'est a~~ sait ~~dans~~ dans tout son ouvrage reproduire les faits avec une vérité saisissante." Ce poète, le mot est juste. Il ne devient l'histoire

§ 215 : Καὶ ὅλως ὁ ποιητὴς οὗτος (ποιητὴν γὰρ ἐὰν αὐτὸν καλοίη τις εἰκότως) ἐναργείας δημιουργός ἐστιν ἐν τῇ γραφῇ συμπάσῃ.

elle n'est qu'un prétexte à amuser et à toucher.

Il ne faut cependant pas trop dénigrer Ctésias. Dès son apparition, son histoire semble avoir fait sensation dans la Grèce. Xénophon y renvoie son lecteur ~~pour son lecteur~~ pour certains détails que Ctésias était à même de bien connaître.

Platon le lisait aussi : ce qu'il dit au IIIème livre des *Lois* des relations entre Ilion et Ninive, ne peut être tiré que de Ctésias. On a vu que Ctésias était ~~exposé~~ lu et étudié avec soin par Démétrios, littérateur du 1er ou du 2ème siècle après notre ère, et que ses volumineux ouvrages existaient encore au IXème siècle, du temps de Photios.

1, je le crains, qui

2 dans son récit de la bataille de Cunaxa ; Anab. I, 8, 27.

p. 685, C.

SD

Éloquence

Origines

[Epicharme :

Τόκα μὲν ἐν τήνων (ou τήνοις) ἐγὼν ἦν, τόκα δὲ παρὰ τήνοις ἐγών.

Tantôt j'étais chez eux, tantôt près d'eux j'étais.

cité par Aristote, Rhet. III, 9, comme φορτικὴ ἀντίθεσις, et par Demetrios, § 24, comme παρισωμένον, avec la remarque : Ἀλλ' οὗτος μὲν ἴσως ~~γλοττ~~ γελωτοποιῶν οὕτως ἀντέθηκε, καὶ ἅμα σκώπτων τοὺς ῥήτορας.

Blass explique „ceux-ci, ceux-là"

Sophron.

Démét. § 153 : Ἡ δὲ τοιαύτη ἀνακολουθία καλεῖται γρῖφος, ὥσπερ ὁ παρὰ Σώφρονι ῥητορεύων Βουλίας· οὐδὲν γὰρ ἀκόλουθον αὐτῷ λέγει. Comp. certains ~~[illegible]~~ personnages de Molière.

Aristote disait qu'Empédocle donna la première impulsion à la Rhétorique, comme Zénon à la dialectique.

[dans son σοφιστής

Sextus Empir. ~~VIII, § 197~~, VII, 6, p. 191, 23 Bekk : Ἐμπεδοκλέα μὲν γὰρ ὁ Ἀριστοτέλης φησὶ πρῶτον ῥητορικὴν κεκινηκέναι et plus loin Ζήνωνα διαλεκτικῆς ἀρχηγὸν ὑπείληφεν. Quintil. III, 1, 8. „Primus post eos quos poëtae tradiderunt movisse aliqua circa rhetoricen Empedocles dicitur etc." Diog. L. VIII, 57 (cole. IX, 25) cite le σοφιστής, mais il s'exprime moins exactement en disant ῥητορικὴν εὗρεν.]

0B

Orateurs.

Littérature.

Oratores attici.

Recueils.

Aldine, 1513. Sans Isocrate et Démosth., qui parurent à part. et, cela va sans dire, sans Hypéride.

H. Etienne 1575. De même.

J. J. Reiske. Leipz. 1770–75. 12 Vol.

Imm. Bekker Oxf. 1822 et Leipz. 1823–24. 5 Vol.

G. S. Dobson. Lond. 1829. 16 Vol. Variorum.

Baiter et Sauppe. Zürich 1838–50, avec les fragm., récit. excellent.

Didot (Ahrens, Baiter, C. Muller) 1847–58 (en gr. partie d'après l'éd. de Zurich. Sans Démosthène. Mais avec les parties d'Hypéride retrouvées alors.

Littérature.

Éloquence.

Rhéteurs.

Aristote. Τεχνῶν συναγωγή, comp. avant sa *Rhétorique*, fit oublier les τέχναι composées avant lui. Cf. Cic. *Rhét.* II, 2. Ce que Cic. dit *partie* de l'histoire de l'éloquence grecque est tiré de cet *ouvrage d'Aristote*.

Platon, *Phèdre*.

Denys d'Halicarnasse.

Après les grands orateurs

(Cécilius de Calacté ou Sicile)

Hermogène, avec son cortège de commentateurs. *Rhetores graeci* ~~de Walz~~ d'Alde, Venise 1508

de Walz, 9 vol. 1832-36.

de Spengel, coll. Teubner. 3 vol. 1853-1856.

OD

Rhéteurs, ceux qui ont contribué à former les orateurs.

Douze dissertations.

Hardion, Sur l'origine et les progrès de la Rhét. dans la Grèce. [Mém. de l'Ac. des Inscr. et B.-L. IX – XXI.

Belin de Ballu, Hist. Crit. de l'Éloqu. chez les Grecs Paris 1813. Suranné

Quant au syst. de la Rhét., à ce corps de doctrine formé plus tard d'après les grands orateurs. Quintilien, Inst. Orat. — Volkmann, Die antike Rhetorik.

Orat. et Rhéteurs.

L. Spengel Συν. T. sive artium scriptores ab initio usque ad editos Arist. de Rhet. libros (Excellent). Stuttgart. 1828.

Benoît, Ch. Essai sur les prem. manuels d'art. oratoire jusqu'à Aristote, Paris 1846.

Westermann, Gesch. d. gr. Beredsamkeit, Leipz. 1833.

F. Blass, Die attische Beredsamkeit Leipz. 1868–77. 4 vol. ~~paru~~ Vol I, 2e éd. 1887.

G. Perrot, Les précurseurs de Démosthène (avant Blass)

Jebb, The attic orators from Antiphon to Isaeus, 1875(?). Livre d'un mérite plutôt artistique que scientifique, d'après l'Athenaeum. Fait à l'aide de Blass.

Éloquence
Origines
1A

Avant d'arriver à Thucydide, il faut parler des premiers rhéteurs qui ont agi sur lui, car c'est alors seulement que certains hommes s'avisèrent en Grèce de donner des règles de l'art de parler et d'écrire.

De même qu'il y eut une espèce de philosophie avant les philosophes, une espèce d'histoire avant les historiens, l'éloquence aussi exista avant les rhéteurs et les orateurs formés à leur école. C'était une éloquence naturelle, préoccupée exclusivement d'agir sur les hommes, sans prétentions littéraires, une éloquence qui ne tient pas à survivre au moment où elle s'est produit, qui n'est pas fixée par l'écriture.

18

A quel degré les Grecs possédaient cette éloquence naturelle, la poésie, qui nous en offre l'image, l'atteste dès les temps les plus anciens. ~~Achille est élevé par Phénix~~ Le héros d'Homère doit être capable de parler comme de combattre, c'est là le double effet de l'éducation que Phénix donne à Achille.[1] Dans l'Il. comme dans l'Od. on trouve un grand nombre de discours, la plupart épanchements irréfléchis de la passion du moment; quelques uns, ceux de Nestor, d'Ulysse, déjà plus médités, calculés pour produire un effet. Les rhéteurs grecs aimaient à retrouver dans Homère leurs principes et leurs théories, et ils n'avaient pas tout à fait tort,

---

1) Μύθων τε ῥητῆρ᾽ ἔμμεναι πρηκτῆρα τε ἔργων *Il.* IX, 443.
„Pleraque Gallia duas res industriosissime persequitur, rem militarem et
„argute loqui" Cato, *Orig.* II, 2.

1c

car il y a chez lui comme une rhéto-
rique inconsciente, de même qu'il
obéit à une grammaire dont les
règles n'ont pas encore été formulées.

Cette éloquence naturelle, tout
active, dure jusqu'à Périclès, un des
derniers parmi les grands orateurs
qui n'ait rien laissé par écrit;[1]
aussi ne pouvons-nous guère
apprécier son éloquence que d'après
les jugements des contemporains.
Aristophane, qui n'aimait pas
l'homme, donne ~~aut~~ une haute
idée de l'orateur quand il dit

[1] Le fait est attesté par Platon, posi-
tivement, quoique indirectement.
Phèdre, p. 257, D, avec la scholie.
Cf. Plutarque Pér. 8; Spengel, Συναγ.
~~Spengel~~ p. 62. ~~Indirect~~

Ach. 530.

Περικλέης Οὐλύμπιος ἤστραπτ', ἐβρόντα, ξυνεκύκα τὴν Ἑλλάδα

que "Périclès, l'Olympien, lançait l'éclair, la foudre, bouleversait la Grèce". Eupolis vantait, en beaux vers, souvent cités par les anciens, que ~~"la~~ "Je ne sais quelle Persuasion était assise sur ses lèvres; à ce point il ~~charm~~tenait sous le charme, et seul parmi les orateurs laissait l'aiguillon dans l'âme de ceux qui l'écoutaient". La tradition a conservé quelques-uns de ces mots qui se gravent dans la mémoire.

Πειθώ τις ἐπεκάθιζεν ἐπὶ τοῖς χείλεσιν· (οὕτως ἐκήλει, καὶ μόνος τῶν ῥητόρων) τὸ κέντρον ἐγκατέλειπε τοῖς ἀκροωμένοις. (Cf. Plato, Phaed. p. 91 c: ὥσπερ μέλιττα τὸ κέντρον ἐγκαταλιπών.)

"Il faut enlever Égine, la chassie du Pirée". – En faisant l'oraison funèbre des guerriers morts au siège de Samos, Périclès disait: "Ils sont immortels, comme les dieux. Nous ne voyons pas les dieux; mais nous les jugeons immortels, à cause des honneurs dont ils jouissent et des bienfaits qu'ils répandent. Il en est de même de ces guerriers" ~~sont immortels comme les dieux~~". C'est

Ar. Rhét., III, 10.

Τὴν Αἴγιναν ἀφελεῖν, τὴν λήμην τοῦ Πειραιέως.

Stésimbrotte, dans Plut. Pér., 8

Eloquence
Origines 2 A

Ar. Rh. III, 10 et I, 7.

dans le même discours que se trouvait le mot célèbre sur la jeunesse de la ville, moissonnée par la guerre : "L'année a perdu son printemps"[1]

Ces mots frappants, ces éclairs, étaient rares, je crois, au milieu d'une éloquence mâle, soutenue, allant à l'intelligence des auditeurs, remuant le peuple, pendant que l'orateur, les bras enveloppés dans son manteau, immobile et sans gestes, semblait inaccessible, dans sa sérénité olympienne, aux passions qu'il soulevait. Cette éloquence que nous ne pouvons plus qu'entrevoir, Thucydide en a-t-il conservé une image dans les harangues qu'il prête à Périclès ? Je crois qu'on peut l'affirmer dans un certain sens ; nous y reviendrons.

---

1) Τὴν νεότητα ~~οὕτως~~ τὴν ἀπολομένην ἐν τῷ πολέμῳ οὕτως ἠφανίσθαι ὥσπερ εἴ τις τὸ ἔαρ ἐκ τοῦ ἐνιαυτοῦ ἐξέλοι. Herodoti VII, 162, prête cette comparaison moins heureusement à Gélon de Syracuse

L'éloquence écrite, littéraire, ne se produit qu'à la suite des méthodes oratoires, et l'apparition de ces méthodes tient à une double cause, l'une toute pratique [et accidentelle, l'autre plus générale]. Le besoin d'une ~~éducation~~ enseignement oratoire se fait sentir dans les démocraties quand les procès se multiplient [et se plaident, non devant un juge, mais devant une assemblée de jurés,] et qu'en même temps la parole devient une puissance politique. D'un autre côté, la réflexion, qui se réveille, ~~tend~~ après avoir créé des systèmes philosophiques, s'attaque aussi aux procédés du langage et ~~demande~~ veut soumettre la parole à des méthodes rationnelles.

Ici encore les colonies donnent la première impulsion. Cette fois elle ne vient pas ~~de l'Orient et~~ du levant (des côtes) d'Asie,

mais ~~de l'Occident~~ du couchant, de la Sicile et de la Grande Grèce. Après la chute de la famille de Gélon et d'Hiéron, en 466, la démocratie s'établit à Syracuse, et cette révolution amena, dit-on, une foule de revendications, ~~de~~ procès, devant les tribunaux populaires.

466

Laissons de côté Empédocle, qui, suivant Aristote, donna une première impulsion à la ~~rhétorique~~ théorie de l'éloquence.[1] Les vrais pères de la rhétorique en Grèce sont Corax et son élève Tisias. Ces deux noms sont la plupart du temps accolés l'un à l'autre et il faut les laisser indivis. On ne voit pas même bien clairement s'ils ont laissé chacun un manuel de rhétorique. Il est plus probable que la Τέχνη du maître fut [publiée] révisée par le disciple.[2] Leur principe

---

1) Πρῶτον ῥητορικὴν κεκινηκέναι (Sext. Emp. VII, 6 = Arist. fr. 65 Rose. "Primus ... movisse aliqua circa rhetoricen dicitur Empedocles" Quint. III, 1, 8.

2) Susemihl, Platon. Philos. I (1855), p. 485. — Verrall, Journ. of Philol. IX (1880), p. 197, avec des conjectures aussi ingénieuses qu'insensées sur un traité d'étymologie que ces deux rhéteurs auraient composé.

τὸ εἰκός

[Le principe est juste, mais ils l'appliquaient sans aucun souci de la vérité, de la morale, en vrais professeurs de chicane.

* p. 267 et 273

[Dans ce cas le vrai n'est pas vraisemblable.
[Devant la justice, ni

était de rechercher partout le vraisemblable, non le vrai, qui peut quelquefois n'être pas vraisemblable. [Voici une application de ce principe que Platon mentionne dans son Phèdre*: Un ~~homme~~ faible, mais courageux, a battu un homme fort, mais lâche; [~~Ni~~ l'un ni l'autre ne dira la vérité. Le demandeur, l'homme robuste, dira qu'il fut attaqué par plusieurs ; le défendeur, après avoir réfuté ce mensonge, ~~av~~ se fera un argument de sa faiblesse et prétendra qu'il n'est pas à croire qu'il ait cherché querelle à un homme si vigoureux. — ~~Comm~~ Mais si un homme faible, ~~accusait~~ accusé de voies de fait, se défend en alléguant l'invraisemblance de la ~~accusa~~ chose, un homme fort, dans les mêmes circonstances, usera de l'argument ~~contraire~~ inverse ; il ~~en~~ dira ~~faisant voir~~

Arist. Rhét. II, 24

qu'il n'eût jamais eu l'imprudence de commettre un acte dans lequel les apparences lui étaient contraires. Ce renversement raffiné et sophistique des probabilités ~~se retrouve~~ un exemple dans la première tétralogie d'Antiphon. Un homicide a été commis, les soupçons portent sur un ennemi du défunt, l'accusé objecte qu'il eût été le dernier à commettre un attentat sur un homme qui était connu comme son ennemi; ~~c'était~~ c'eût été là s'exposer à être découvert, puisque les présomptions lui étaient contraires. Bien plus, dit-il, il était de mon intérêt de détourner un autre du dessein de le tuer, si j'en avais connaissance, les soupçons devant tomber sur moi. [Ces subtilités rappellent deux vers du poète Agathon, élève lui aussi

Cette arme à double tranchant, faisant le fond de la Τέχνη de Corax. Oncn I, 2, 3

3B

Τάχ' ἄν τις εἰκὸς αὐτὸ τοῦτ' εἶναι λέγοι (βροτοῖσι πολλὰ τυγχάνειν οὐκ εἰκότα (Arist. ib.)

des rhéteurs "On pourrait dire que rien n'est plus probable que de voir arriver dans la vie ~~des~~ beaucoup de choses improbables."

~~Le~~ Néanmoins le principe est juste quand il s'agit de persuader les hommes il faut toujours chercher le vraisemblable; vouloir atteindre à la vérité même ce serait viser trop haut. Les applications que les rhéteurs font d'un principe incontestable les conduisent au mensonge ou tout au moins les portent à être indifférents à la vérité. De là vint la mauvaise réputation qui s'attacha dès l'origine aux auteurs d'un art jugé immoral. On connait l'anecdote du procès survenu entre Corax et Tisias, ou bien entre Protagoras et son disciple Evathlos. Il avait été convenu que l'élève ne payerait le maître que s'il gagnait

son premier procès, or ce premier procès lui est fait par le maître lui-même, qui réclame son salaire. Corax dit: "Tu me payeras dans tous les cas; si tu es condamné par les juges, à cause de cet arrêt; s'ils te donnent raison, par suite de notre convention car tu auras gagné ton premier procès." Tisias retourne les arguments et prouve qu'en tous cas il n'aura rien à payer. Les juges les renvoient dos à dos, en s'écriant "Mauvais corbeau, mauvaise couvée." Le jeu de mots ne peut se traduire. Ce cas fictif fut évidemment imaginé pour montrer que l'immoralité se venge sur son auteur. C'est au fond la même idée qui se trouve développée dans la fable des _Nuées_ d'Aristophane.

Κακοῦ κόρακος κακὸν ᾠόν (Sext. Emp. II, 96)

Si nous avions encore la comédie sicilienne, nous y trouverions sans doute de nombreuses allusions au dangereux art des rhéteurs. Aujourd'hui même on peut en noter quelques traces dans les fragments d'Épicharme et de Sophron. [Dans un Mime de ce dernier[1] un ergoteur disert enfilait une longue suite de non-sens ~~sans suite et~~ incohérents ~~sans raison~~, comme certains personnages de Molière.] [Il ne faut cependant pas oublier que Corax et Tisias ne nous sont connus que par ce qu'en disent des adversaires qui les dénigrent ou des écrivains qui veulent amuser leurs lecteurs. On ne nous donne d'eux que le mauvais et le frivole.[2]

A côté du besoin pratique, les théories philosophiques, nous l'avons dit, ~~contribuèrent~~ étaient aussi pour quelque chose dans la formation de l'art oratoire. On avait vu se produire de nombreux systèmes:

---

1) Démétrius, §153. Le τόξα μὲν ἐν τήνων ... d'Épicharme est expliqué par Blass, I² p. 16 autrement que par Aristote et par Démétrius.

2) Sur les premiers rhéteurs : Platon Phèdre, — Cicéron et d'autres d'après la Συναγ. τεχνῶν d'Aristote (qui fit oublier les τέχναι anciennes. — Hardion. Spengel. Benoît.

Ces vues diverses, contradictoires, des philosophes, engendrèrent naturellement le doute, l'indifférence à la vérité. Désespérant d'elle-même la philosophie abandonne l'étude des idées, pour s'attacher aux signes des idées, c'est-à-dire aux mots ; renonçant à trouver la vérité des choses, elle s'applique aux apparences. De philosophie, elle devient grammaire et rhétorique. Aussi la plupart des philosophes de cette époque, ceux qu'on appelle les sophistes, se font-ils rhéteurs et grammairiens. De tous temps, un certain scepticisme philosophique a favorisé le développement de l'éloquence. Arcésilas et Carnéade, les maîtres de la

Éloquence
origines

4A

4B

deuxième Académie, qui s'appliquaient à discuter toutes les questions, sans arriver à des conclusions nettes, étaient des philosophes orateurs. Leur philosophie, c'est-à-dire la philosophie du probable, fut celle de Cicéron.

Sophistes - rhéteurs

Le nom de sophistes comprend des hommes très divers, dont les doctrines, les études, la conduite, sont loin d'être les mêmes. Voici cependant quelques traits qu'ils ont en commun. Ils vulgarisent la science, qui jusqu'ici n'avait été enseignée qu'à un petit nombre d'amis, ou bien, dans l'école pythagoricienne, à une élite initiée après de nombreuses épreuves. Les sophistes transportent la science de ville en ville et l'offrent à tout

venant qui consent à la payer. Comme les maîtres d'école, les maîtres de gymnastique, les médecins, ils réclament ~~leur~~ un salaire et vivent de leur enseignement. Pour attirer des élèves, ils commencent, quand ils ont débarqué dans une ville, par des conférences publiques faites pour étonner et éblouir, des parades où ils répondent à toutes les questions, où ils improvisent des discours sur tous les sujets proposés, où enfin ils font montre d'esprit. Ils aiment aussi à s'entourer d'une certaine pompe, quelques uns ~~parés~~ se revêtent de pourpre, prennent des allures de charlatan. Ils sont | conférenciers et vulgarisateurs.

ἐπιδείξεις

| , comme on dirait aujourd'hui,

40

Leur clientèle se composait surtout des jeunes gens de bonne famille ayant des loisirs et le goût de la nouveauté. Parmi les disciples attirés par cette science nouvelle, on peut distinguer deux catégories; ceux qui visent aux grandes affaires et ceux qui n'ont d'autre objet que les petites. Un certain exercice de la parole était alors nécessaire à tout le monde, surtout dans les villes démocratiques comme Athènes, où chaque citoyen était obligé de porter lui-même la parole dans les procès qu'il intentait ou que d'autres pouvaient lui faire. En même temps la parole était le grand instrument

pour diriger le peuple, pour ~~diriger~~ et commander dans l'État. Deux espèces d'élèves se pressent donc autour des sophistes rhéteurs, les chicaneurs et les ambitieux; les Strepsiade et les Calliclès. Dans les *Nuées*, le père recommande au professeur en lui présentant son fils "Tu vas bien lui affiler la langue, d'un côté pour les petits procès, de l'autre il faut l'aiguiser pour les grandes affaires". La comédie raille sans cesse et poursuit impitoyablement la nouvelle science prestigieuse dont elle se défie. Aristophane dans ses *Nuées* et un peu partout, Eupolis dans ses *Flatteurs*, livraient à la risée publique ceux qu'ils regardaient comme de faux docteurs. Ils té-

1108 : Εὖ μοι στομώσεις αὐτόν, ἐπὶ μὲν θάτερα οἷον δικιδίοις, τὴν δ' ἑτέραν αὐτοῦ γνάθον | στόμωσον οἵαν ἐς τὰ μείζω πράγματα.

Κόλακες

5B

Enseignement supérieur

moignent par leurs attaques mêmes de la sensation que les rhéteurs et les philosophes firent à Athènes dans le dernier tiers du Ve siècle. Après tout les Protagoras et les Gorgias comblèrent une lacune dans le système ~~de~~ d'éducation des jeunes gens. Jusque là il n'y avait eu qu'un enseignement élémentaire, les enfants apprenaient à lire et à écrire, à chanter en s'accompagnant sur la lyre; ils s'adonnaient surtout ~~à l'~~ aux exercices du corps. Le reste de l'éducation était tout pratique, la jeunesse s'initiait aux affaires en voyant comment faisaient leurs parents, leurs aînés, les gens habiles. Ce que nous appelons l'enseignement supérieur fut alors fondé par ceux qu'on ~~appelle~~ nomma les sophistes. Malgré

tous les reproches qu'on peut leur faire à juste titre, on ne ~~peut~~ saurait leur contester le mérite d'avoir, les premiers, ébauché l'enseignement de la grammaire, de la rhétorique, de la philosophie. Un esprit aussi sérieux et aussi élevé qu'Euripide était leur partisan avoué et faisait propagande pour eux. "Eh quoi, nous faisons les efforts qu'il faut et nous cherchons à ~~pour~~ apprendre toutes les autres choses; et la persuasion, qui est la reine du monde, pourquoi ne ~~nous~~ s'y applique-t-on ~~nous~~ pas, que ne* paye-t-on des maîtres pour apprendre à persuader et à obtenir ce que l'on désire?". [1] C'est l'infortunée Hécube qui fait cette réflexion. Plus la leçon est

*voilà la réclame

[1] Hec. 814 : Τί δῆτα θνητοὶ τἄλλα μὲν μαθήματα
μοχθοῦμεν ὡς χρὴ πάντα καὶ ματεύομεν,
Πειθὼ δὲ, τὴν τύραννον ἀνθρώποις μόνην,
οὐδέν τι μᾶλλον ἐς τέλος σπουδάζομεν
μισθοὺς διδόντες μανθάνειν, ἵν' ἦν ποτε
πείθειν ἅ τις βούλοιτο τυγχάνειν θ' ἅμα;

déplacée dans cette bouche, mieux ~~elle~~ elle fait comprendre combien elle tenait à cœur au poète.

Parmi les maîtres de la science nouvelle qui soulevèrent alors tant d'enthousiasme et tant de réprobation à Athènes, distinguons Protagoras, Prodicos et Gorgias. Les deux premiers prétendaient enseigner la sagesse, la vertu; (la rhétorique n'est pour eux qu'une partie de la philosophie); Gorgias, quoique philosophe lui aussi, est avant tout orateur et rhéteur. Aussi le réservons-nous pour la fin.

Frgs d'Hippias, dans Frg. Hist. gr. II, 62. Le plus long (Clem. Al. *Strom.* VI, 745 Pott) est ainsi restitué par Gomperz (Beiträge zur Kritik u. Erkl. gr. Schriftst. IV (1890), p. 13): Τούτων ἴσως εἴρηται τὰ μὲν Ὀρφεῖ τὰ δὲ Μουσαίῳ, τὰ δὲ Ἡσιόδῳ τὰ δὲ Ὁμήρῳ, τὰ δὲ τοῖς ἄλλοις τῶν ποιητῶν, τὰ δὲ συγγραφεῦσι [mss. ἐν συγγραφαῖς], τὰ μὲν Ἕλλησι τὰ δὲ βαρβάροις, ἄλλῳ [ἄλλα] ἀλλαχοῦ· ἐγὼ δὲ ἐκ πάντων τούτων τὰ μέγιστα [ἀναλεξάμενος] καὶ [τὰ μάλιστα] ὁμόφυλα+ συνθεὶς οὕτω [mss. τοῦτον] καινὸν καὶ πολυειδῆ τὸν λόγον ποιήσομαι. — G. voit là un morceau faisant partie de l'introd. à la Συναγωγή du Sophiste.

+ Cobet avait écrit τούτων τὰ μάλιστα [καὶ] ὁμόφυλα.

Éloquence, origines 6A

Protagoras d'Abdère, compatriote et contemporain (contemporain aîné, ce semble,) de Démocrite,[1] non son disciple, avait écrit un ouvrage sur l'Être, qui portait aussi deux autres titres, dont le rapprochement est très expressif, „Vérité" et „Réfutations", „Raisonnements qui servent à renverser". Cela marque bien le caractère négatif de la doctrine. Dès le début Protagoras énonçait son principe, à savoir que l'homme est la mesure de toute chose; cela veut dire que les choses sont telles qu'elles nous paraissent, que tout est relatif, qu'il n'y a pas de vérité absolue. Voilà donc les apparences mises à la place de la réalité, ~~Mais pourtant~~; et par là cette philosophie

Περὶ τοῦ ὄντος

Ἀλήθεια et Καταβάλλοντες (sous-ent. λόγοι), c-à-d. (le dernier t., καταβ., est, suivant Zeller, le seul véritable, émanant de l'auteur.)

Πάντων χρημάτων μέτρον ἄνθρωπος[2]

2) Voy. Platon, Théétète passim. Diog. L. IX, 51. Sext. Emp. VII, 60. Le Théétète fait bien connaître la doctrine de Prot., dérivée, Zeller le dit [?], de celle d'Héraclite. C'est l'action réciproque qui détermine les choses, c'est dans cette action, dans le mouvement, en prenant ce terme aussi largement que possible (changement comme [illegible]) qu'est la vie, l'existence; le repos, c'est la mort. Tout devient, rien n'est.

1) De toute façon Protagoras est l'aîné de Démocrite. Zeller réfute l'anecdote qui remonte à une lettre d'Épicure. J'ajoute Suidas art. Πρόδικος, où Prod. est donné pour contemporain de Démocrite et disciple de Protagoras.

68

~~philosophie du relatif il n'y a là ni substitution, ni mensonge, les apparences étant les seules réalités pour l'homme~~

~~Cette philosophie~~ est voisine de la rhétorique, à laquelle Corax et Tisias avaient donné pour objet le probable. Les rhéteurs aimaient à dire que leur art consistait à faire paraître grandes les petites choses, petites les grandes, à louer ce qui est vil et ~~mesquin~~ ~~méprisable~~, à ravaler l'admirable et le grand, à donner au faux l'apparence du vrai, à l'injuste le semblant du juste. Gorgias se vantait de cette habileté, et Protagoras prétendait qu'il savait rendre fort le discours faible, c'est-à-dire qu'il savait faire triompher la ~~mes~~ cause injuste sur la cause juste.

τὸν ἥττω λόγον κρείττω ποιεῖν

Pour la philosophie du relatif, il n'y avait là pas de mensonge, les apparences étant les seules réalités pour l'homme.

Cet art redoutable inspirait alors des sentiments opposés. Les maîtres de cet art étaient regardés par la foule comme des espèces de magiciens qu'elle admirait tout en les réprouvant. Prenant pour point de départ la formule de Protagoras, qui était devenue populaire, Aristophane a personnifié les deux discours dans ses *Nuées*, et il n'a pas manqué de faire sortir victorieux de la lutte le plus faible, c'est-à-dire l'injuste. On dit que Protagoras habituait ses disciples à soutenir alternativement le pour et le contre de toute thèse. Ces exercices contradictoires, bien qu'appliqués d'abord à des sujets généraux et philosophiques,[1] ne laissaient pas d'être utiles aux

λόγοι

1)

plaideurs et aux orateurs; ils préludaient aux exercices plus pratiques des professeurs de rhétorique.[1] Euripide se souvenait de l'enseignement de Protagoras et de ceux qui marchaient sur ses traces quand il faisait dire à un de ses chœurs, témoin d'une discussion "A propos de tout sujet, on peut faire lutter ensemble deux discours, si l'on est habile à parler". Personne n'était plus habile qu'Euripide lui-même, et il a rempli ses tragédies de ces joutes oratoires. Par sa manière de parler et d'écrire Protagoras ne ressemblait pas à Gorgias, rien n'indique chez lui l'intention de se composer un style artificiel, en dehors et au-dessus de l'usage ordinaire. Voy. le beau morceau, cité plus haut, sur la fermeté d'âme de Périclès et le discours que Platon met dans la bouche de Protagoras.

Ἐκ παντὸς ἄν τις πράγματος δισσῶν λόγων ἀγῶνα θεῖτ' ἄν, εἰ ~~σοφὸς~~ λέγειν εἴη σοφός (Antiope, fr. 38)

[1] Cf. Platon, Soph. 232, D. Τί δ' αὖ περὶ νόμων καὶ συμπάντων τῶν πολιτικῶν, ἆρ' οὐχ ὑπισχνοῦνται ποιεῖν ἀμφισβητητικούς; — Οὐδεὶς γὰρ ἂν αὐτοῖς, ὡς ἔπος εἰπεῖν, διελέγετο μὴ τοῦτο ὑπισχνουμένοις. Protagoras avait réuni des argumentations contradictoires sur tous les arts et industries, à commencer par la lutte (πάλη). Ib.

Éloquence – origines

7 A

Intervertissons l'ordre des temps et plaçons Prodicos avant Gorgias son aîné, qui a eu une influence plus directe sur l'éloquence et nous conduira plus directement aux orateurs. Prodicos de Céos est un personnage bien connu des lecteurs d'Aristophane et de Platon. Parmi les sophistes qui prétendaient enseigner la vertu, il semble avoir tenu une place honorable. Quelques uns, comme Welcker[1], le grandissent jusqu'au rôle d'un précurseur de Socrate. Aujourd'hui on ne trouvera plus mauvais qu'il ait, comme les autres sophistes, vécu de son enseignement. Platon[2] se moque du tarif gradué de ses conférences. Il en avait à tout prix; à 50 drachmes, à une drachme. Il disait en riant: "Quand je vois que mes auditeurs commencent à s'assoupir, je leur jette un morceau de la conférence à 50 drachmes."[3] C'était un de ces grands

1) Kl. Schriften, II, 393-499.

2) Cratyle, 384, b.

3) Aristote, Rhét., III, 14: Ὅτε νυστάζοιεν οἱ ἀκροαταί, παρεμβάλλειν ~~αὐτοῖς~~ τῆς πεντηκοντάδραχμου αὐτοῖς.

mots à effet qui devaient réveiller l'attention endormie.

On peut se faire une idée de sa manière de parler et d'écrire en comparant les discours que lui prêtent Xénophon et Platon. Le premier a tempéré l'éclat du style de Prodicos, le second a chargé sa manière. Il faut prendre une moyenne. Rien n'est plus célèbre que ~~l'apologue~~ parabole moral[e] du jeune Hercule à la croisée des routes, entre Vertu et Volupté.[1] Xénophon qui l'a reproduite dans ses Mémorables, dit lui-même que Prodicos s'était servi d'un langage plus magnifique[1]. Il faut croire cependant qu'il n'a pas complètement effacé le caractère du style de Prodicos, car le ton de ce morceau n'est pas différent du ton habituel de Xénophon...

[1] Le titre ~~Elle était inti~~ ~~tulée~~ Ὧραι [Suidas] se rapporte, je crois, au recueil dont cet apologue faisait partie.
II, 1, 21 sqq.

---

1) Ἐκόσμησε μέντοι τὰς γνώμας ἔτι μεγαλειοτέροις ῥήμασιν ἢ ἐγὼ νῦν (§34)

7c

Le discours prononcé par Prodicos dans le Protagoras de Platon est extrêmement curieux, parce qu'il fait voir comment les maîtres de l'art de parler s'efforçaient alors de corriger l'usage. La voici discussion entre Socrate et Protagoras avait tourné à l'aigre. Ceux qui y assistaient avaient pris, les uns le parti de Socrate, les autres celui de Protagoras. Prodicos, d'accord avec Critias, recommande l'impartialité. "Il me paraît, dit-il, que tu as raison, Critias ; ceux qui assistent à de tels entretiens doivent écouter les deux interlocuteurs, pareillement, non également, ce n'est pas la même chose, car il faut prêter à tous les deux une attention pareille, non un égal assentiment ; mais plus grand au plus sensé et moindre au plus ignorant

p. 337

κοινοὺς ἀκροατάς, ἴσους δὲ μή

Je vous supplie donc à mon tour, Protagoras et Socrate, de vous accorder et de discuter ensemble, mais de ne pas disputer : car la discussion se fait avec bienveillance entre amis, la dispute a lieu entre adversaires et ennemis. Et de cette manière la conversation marchera pour le mieux. Vous qui parlez vous vous attirerez l'approbation et non les louanges des assistants : car l'approbation, qui est dans l'âme de l'auditeur, est toujours sans fausseté ; la louange, qui est sur ses lèvres, est souvent trompeuse. Nous autres, qui écoutons, nous éprouverons beaucoup de joie, non beaucoup de plaisir, car la joie est ressentie par l'esprit, lorsqu'on apprend quelque chose et qu'on acquiert de la sagesse ; le plaisir est éprouvé par le corps, lorsqu'on mange ou qu'on a quelque autre sensation agréable."

ἀμφισβητεῖν μέν, ἐρίζειν δὲ μή

εὐδοκιμοῖτε, καὶ οὐκ ἐπαινοῖσθε

εὐφραινοίμεθα, οὐχ ἡδοίμεθα

κοινός — ἴδιος
ἀμφισβητεῖν — ἐρίζειν.
εὐδοκιμεῖν — ἐπαινεῖσθαι
εὐφραίνεσθαι — ἥδεσθαι.

Éloquence
origines 8 ~~A~~

On voit que Prodicos visait à la <u>propriété des termes</u>, s'attachait à préciser le langage en distinguant les <u>synonymes</u>. C'est là une ambition à laquelle on peut applaudir ; mais Prodicos dépassait la mesure par sa prétention de réformer l'usage. C'est ainsi qu'il trouvait mauvais d'appliquer l'épithète δεινός "terrible", à un homme habile, que l'on veut louer. Il y avait du <u>pédantisme</u> à attacher tant d'importance à ces petites trouvailles. Non content de se servir du mot propre, Protagoras critique l'usage qui emploie le mot impropre, et il justifie sa réforme en la motivant, comme on ferait dans un traité de synonymes. Il y avait du <u>charlatanisme</u> à traiter ces choses de mystères réservés aux initiés. Ajoutons cependant que Platon accumule à plaisir ces rectifications motivées,

Ibid. 341, A.

ἔστι γὰρ οὐ ταὐτόν.

mais il reproduit fidèlement la méthode de Prodicos. On s'en convaincra aisément en lisant certains passages de Thucydide, qui sont absolument coulés dans le même moule. C'était là ce que le maître appelait (propriété) ὀνομάτων ὀρθότης.

La même prétention de corriger l'usage se montre d'une autre façon chez Protagoras. Ayant porté, le premier ce semble, son attention sur les genres, les modes, les autres formes grammaticales, Protagoras voulait généraliser dans la langue les analogies qu'il y avait remarquées, mais qui n'y sont pas constamment observées. Comme la plupart des noms en Σ sont masculins, il avait décrété que tous devaient l'être, et il trouvait un solécisme au début même de l'*Iliade*, dans les mots Μῆνιν ... οὐλομένην.

Aristote, Soph. El. p. 57 b, Buhle. Cf. *Poétique*, 21, fin.

> Μῆνιν ἄειδε, θεά,

Les mêmes vers lui fournissaient l'occasion d'une autre critique "Chante la colère". Mais le poète n'a pas à donner d'ordre à la Muse; au lieu de l'impératif, il aurait dû se servir de l'optatif. — [De même que les philosophes combattent la théologie d'Homère, les rhéteurs trouvent sa grammaire en défaut. — Ce sont là les écarts d'une science récente, d'autant plus présomptueuse qu'elle est plus ignorante; mais il faut dire que nous connaissons cette science surtout par les railleries des moqueurs, qui disposés à insister sur les excès qui prêtaient à rire. C'est ainsi qu'Aristophane persiffle la <u>correction</u>, ὀρθοέπεια, de Protagoras, qu'il introduit sans scrupule dans l'enseignement de Socrate. Les Grecs n'avaient qu'une forme, la forme masculine, pour désigner le coq et la poule.+ Le philosophe subtil invente un féminin,× aussi risible que ~~le~~ serait en français "pigeonne" ou "perroquette"

> [Toujours la critique s'attaque à Homère, la plus haute autorité.

+ ἀλεκτρυών

× ἀλεκτρύαινα

Il n'en est pas moins vrai que les sophistes rhéteurs eurent le mérite de fonder deux sciences nouvelles, la rhétorique et la grammaire. Platon lui-même, tout en les combattant, ~~leur~~ emprunte les notions et les termes de grammaire qui se trouvent chez lui.

[marge : on ne saurait en douter,]

Remontons maintenant à Gorgias. Gorgias, de Léontini, partit de la philosophie pour aboutir à la rhétorique. On le dit disciple d'Empédocle, lequel, suivant Aristote, *[marge : nous l'avons vu,]* donna une première impulsion à l'art des rhéteurs. ~~Il~~ *[marge : En outre, Gorgias]* subit évidemment l'influence de la dialectique des Eléates. On connaît les trois propositions sceptiques développées dans son traité philosophique qui portait le ~~titre~~ double expressif et piquant "Sur le Non-Etre ~~ou~~ sur la Nature".

[marge : Περὶ τοῦ μὴ ὄντος ἢ περὶ φύσεως.]

1° Rien n'existe réellement; 2° S'il y avait une vérité réelle, (~~objective~~ nous dirions aujourd'hui objective), nous ne pourrions

[marge : Cf. Xénophane, fg.]

la connaitre ; 3° Si un homme pouvait la connaitre, ~~il~~ encore ne pourrait-il la communiquer, la démontrer, à d'autres. Nous voilà bien près de Protagoras. Dire que rien n'existe réellement, ou dire que l'homme est la mesure de toute chose et qu'il n'y a de vrai que les conceptions ~~humaines~~ de notre esprit ; les deux propositions aboutissent au même scepticisme. Nous avons déjà vu plus haut les conséquences logiques de cet état d'esprit, amené par les systèmes contradictoires des penseurs qui avaient essayé d'expliquer la nature et l'origine du monde. On s'en tient aux apparences, à la forme. Gorgias s'appliquait donc à perfectionner la parole, il se disait professeur de rhétorique, ~~et se~~ et se rapprochait ainsi de Corax et de Tisias ses compatriotes. Il se moquait ~~même~~ des sophistes qui

9 B

prétendaient enseigner la vertu. Mais il y avait entre lui et les autres une différence plutôt d'étiquette que de fond. ~~Cependant, en accentuant insistant ainsi sur l'art de parler, Gorgias se rapprochait de Corax et de Tisias, ses compatriotes.~~

La grande réputation de Gorgias date de l'an 427, quand il vint à Athènes avec une mission de sa ville natale, et ~~y qui lui~~ excita par son éloquence l'admiration dont parle, non pas Thucydide, il est vrai, mais Diodore, d'après Timée[1]. [Il menait une vie nomade, allant de ville en ville, donnant des séances d'apparat, où il improvisait sur tous les sujets qu'on lui proposait, afin d'attirer des élèves. Aussi nous assure-t-on qu'il s'enrichit par

ἐπιδείξεις

1) Diod. XII, 53 ἐξέπληξε τοὺς Ἀθηναίους. Timée ap. Denys d'H., *Lysias*, p. 458 R : κατεπλήξατο (?) τοὺς ἀκούοντας.

9c

son enseignement, surtout en Thessalie, où il y avait une nombreuse aristocratie opulente. Comme il n'était pas marié, il se trouvait, comme on voit, dégagé à la fois des liens de la cité et de la famille, ce qui n'ajoutait pas à sa considération. Cependant Gorgias était fort honnête homme, d'une tempérance exemplaire, d'une vieillesse robuste; il mourut plus que centenaire. Platon lui-même, qui ne le ménage point, ~~le traite cependant avec~~ a pour lui plus d'égards que pour son disciple Polos.

Nous savons peu de chose sur l'enseignement de Gorgias. Il paraît qu'il y entrait plus d'exemples que de préceptes. Il faisait apprendre par cœur à ses élèves un certain nombre de morceaux,

9D

évidemment des lieux communs, qui pouvaient se placer dans toute espèce de discours. Aristote dit spirituellement que Gorgias faisait comme un cordonnier qui, au lieu d'enseigner à ses apprentis comment on fait des souliers, leur remettrait un assortiment de chaussures diverses de toutes grandeurs, pouvant chausser beaucoup de pieds.

Soph. El. p. 638 Bekker. Spengel, p. 82.

On trouve encore aujourd'hui, dans les discours conservés des orateurs grecs, un certain nombre de ces morceaux ficelles qui se transmettaient dans les écoles.

On voit que, tout en fondant l'enseignement raisonné, les premiers sophistes et rhéteurs étaient encore dominés par la vieille routine, qui consistait à faire répéter par l'élève ce que lui

"montrait" le maître. Gardons-nous cependant de juger sur ce détail de tout l'enseignement de Gorgias.

Ce que nous connaissons le mieux c'est la forme des discours de Gorgias. Il conçut une manière de parler en dehors de l'usage ordinaire, il voulait que l'orateur frappât ses auditeurs par un langage sonore, extraordinaire qui, par un rythme et par des symétries qui pût faire rivaliser la prose avec la poésie. Deux opuscules qui portent son nom l'Eloge d'Hélène et la Défense de Palamède, ont été longtemps relégués ~~parmi les œuvres apocryphes ont été souvent longtemps relégués~~, avec quatre autres déclamations, attribuées à Antisthène et à Alcidamas, parmi les œuvres apocryphes.

103

Dernièrement Blass a défendu avec succès l'authenticité de ces morceaux. Mais comme un certain doute plane toujours sur leur provenance, il est plus sûr de s'attacher à une ~~morceau~~ page, que Denys d'Halicarnasse avait citée dans son traité Περὶ χαρακτῆρος et qu'un scholiaste d'Hermogène nous a conservée. C'est une page du discours funèbre que Gorgias avait composé à l'imitation de ceux qui étaient prononcés à Athènes aux funérailles des guerriers morts pour la patrie. Quand on lit ce morceau ce qui frappe tout d'abord, c'est la symétrie des membres de phrase, égaux en longueur+ et semblables par le son+. Il y en a presque toujours deux, rarement trois, qui se répondent et s'appellent, comme nos rimes plates.

(Page volante)

+ Πάρισα
+ Παρόμοια

10c

La ressemblance des sons répond souvent à celle des idées, qui sont soit parallèles, soit opposées. Nous avons une suite d'antithèses, les unes ~~vraies~~ réelles, les autres apparentes. Le lecteur moderne ne goûte guère la ~~symétrie~~ monotonie de ces éternelles symétries binaires. Le procédé est toujours le même, et cependant, à y regarder de près, on trouve de légères variations. Les couples de phrase ont tantôt la tournure interrogative, tantôt la forme d'un vœu ; la proposition est à un mode fini, ou à l'infinitif ou au participe. (Voyez le commencement du fragment) Ces variations nous frappent peu, elles existent cependant, et semblaient alors ~~le tro~~ sans doute, le triomphe de l'art. Voilà pour la <u>structure</u>. Si on examine les <u>éléments</u> qui y entrent dans cette architecture,

103

voyez, vers la fin, οὐκ ἄτιμον οὔτε ἱμερόταν ἀφεὶς ....

on voit que les mots et les locutions poétiques y abondent. Evidemment la prose se guinde pour rivaliser avec la poésie, qui, depuis des siècles, avait seule joui du privilège de captiver un public nombreux. La prose veut avoir elle aussi une règle, une loi de composition, une mesure ~~différente du mètre poétique~~ à la fois voisine et différente du mètre poétique. L'orateur revêt son langage, ~~comme~~ sa personne, de pourpre et d'or, sans s'apercevoir que cette pourpre a des tons criards, et que cet or n'est que du clinquant. Remarquons cependant que le morceau cité formait évidemment la péroraison du discours. C'était le bouquet du feu d'artifice. L'orateur réserve pour la

Eloquence Origines (ad 10)

10'A

Gorgias

Frg. de l'Oraison funèbre (Véritable, ce semble)

Les hommes, que ~~Que~~ faisaient-ils à désirer en eux de ce que des hommes doivent avoir? Que faisaient-ils regretter en eux de ce que des hommes ~~ne~~ doivent pas avoir? Ah si je pouvais dire ce que je voudrais; ah que je voudrais dire ce que je devrais! en évitant la jalousie divine, en échappant à l'envie humaine.⊤ — Car divine fut en eux la vertu, humaine la mortalité. [Souvent ils préféraient la douce équité à la sévère justice, souvent à l'exactitude légale la parole loyale (?).⊥] Ils jugeaient que la loi la plus divine et la plus commune leur ordonnait de dire et de taire, de faire et de ne pas faire, ce qui convient, dans le temps où il convient. Ils exerçaient par dessus tout ~~les~~ deux choses ~~les plus~~ utiles, la prudence et la vaillance,

⊤ Malgré la monotonie des antithèses, on voit dans ces 3 prem. couples de phrases, la tournure interrogative, la forme du voeu, la propos. participiale.

⊥ Ici les deux membres de phrase opposés contiennent chacun une antithèse.

(Accumulation de termes parallèles ou opposés)

10 B

l'une dans le conseil, l'autre dans l'action, défenseurs d(u)e l'immérité ~~malheur~~ (~~innocent~~ immérité), adversaires d(u)e l'immérité bonheur (~~insolent~~ ~~immérité~~),

[fermes contre l'intérêt, sensibles à l'honneur(²),] réparant par la sagesse ~~des~~ leur intelligence les folies de la violence, orgueilleux envers les orgueilleux, modestes envers les modestes, intrépides en face des intrépides, ~~point allarmés dans les alarmes~~, v. (sans alarmes dans les alarmes[1]) terribles au milieu des terreurs.

Témoins les trophées qu'ils ~~ont érigés~~ (après avoir fait fuir l'ennemi), trésor de Zeus, offrandes de ces guerriers.+ Ils n'étaient étrangers ni à la guerre où nous pousse la loi de nature, ni aux amours (aspirations) qu'autorisent les institutions civiles, ni aux luttes armées d'Arès, ni aux nobles arts de la paix, religieux envers les dieux en leur justice, pieux envers leurs parents par leurs services, justes envers les citoyens par leur équité,

[1] si on écrivait φόβους pour ἀφόβους.

\+ Antithèse de mots, fausse apparence.

ἄπειροι οὔτε ἐμφύτου Ἄρεως, οὔτε νομίμων ἐρώτων οὔτε ἐνοπλίου ἔριδος, οὔτε φιλοκάλου εἰρήνης

Locutions poétiques.

intègres envers les amis par leur probité. Aussi tout morts qu'ils sont l'amour qu'ils inspiraient n'est pas mort avec eux ; immortel, en des cœurs qui battent encore (?), ~~malgré leur sort mortel~~, il survit à leur vie.

Τοιγαροῦν αὐτῶν ἀποθανόντων ὁ πόθος οὐ συναπέθανεν, ἀλλ' ἀθάνατος ἐν οὐκ ἀσωμάτοις σώμασι ζῇ οὐ ζώντων.

Cette manière est parodiée dans le Banquet de Platon, discours d'Agathon. Voy. surtout la fin : (Ἔρως) p. 197 D

(Καὶ γάρ με Γοργίου ὁ λόγος ἀνεμίμνησκεν, dit Socrate)

πραότητα μὲν πορίζων, ἀγριότητα δ' ἐξορίζων,
φιλόδωρος εὐμενείας, ἄδωρος δυσμενείας,
la tendresse le suit, la rudesse le fuit,
il inspire la bienveillance, il retire la malveillance.
ἵλεως ἀγαθοῖς, θεατὸς σοφοῖς, ἀγαστὸς θεοῖς
ζηλωτὸς ἀμοίροις, κτητὸς εὐμοίροις.
propice aux bons, admirable pour les sages, agréable pour les dieux,
envie des déshérités, trésor des favorisés.

~~[illegible] maintenant à Gorgias~~ Le charge de Platon et le morceau de Gorgias sont des péroraisons ; c'est le bouquet du feu d'artifice. Les orateurs voulant éblouir, réservent pour la fin toute leur bravoure — à leur gré ce qu'il y a de plus beau, aux autres, ce qu'il y a de plus mauvais. Le reste n'était pas aussi éclatant, fort heureusement.

10'D

J. Bernays ajoute un fragment du discours olympique de Gorgias qu'il tire de Clément Strom I c. 11 §§ 51 p. 127
τὸ ἀγώνισμα διττῶν δὴ ἀρετῶν δεῖται, τόλμης καὶ σοφίας, τόλμης μὲν τὸν κίνδυνον ὑπομεῖναι, σοφίας δὲ τὸ αἴνιγμα (τὰ αἴσιμα B.) γνῶναι. τὸ γὰρ κήρυγμα καλεῖ μὲν τὸν βουλόμενον, στεφανοῖ δὲ τὸν δυνάμενον.
Rh. Mus. 1853 p. 432 = Gesammelte Abhandlungen I p. 121

10''A

Gorgias.

Péroraison de l'Epit.

Walz, V, p. 549.

C'est le bouquet, la fin du ~~[illegible]~~ feu d'artifice. Tout n'était pas aussi étourdissant (aussi mauvais)

Τί γὰρ ἀπῆν τοῖς ἀνδράσι τούτοις
ὧν δεῖ ἀνδράσι προσεῖναι;
τί δὲ καὶ προσῆν ὧν οὐ δεῖ προσεῖναι;
⟨Εἴθ'⟩ εἰπεῖν δυναίμην ἃ βούλομαι
βουλοίμην δὲ ἃ δεῖ,
λαθὼν μὲν τὴν θείαν νέμεσιν φυγὼν δὲ τὸν ἀνθρώπινον φθόνον.

Οὗτοι γὰρ ἐκέκτηντο ἔνθεον μὲν ⟨τὴν⟩ ἀρετήν, ἀνθρώπινον δὲ τὸ θνητόν

[πολλὰ μὲν τὸ πρᾷον (ms. παρὸν) ἐπιεικὲς τοῦ αὐθάδους δικαίου προσφέροντες
πολλὰ δὲ νόμου ἀκριβείας λόγου (ms. λόγων) ὀρθότητα.]
τοῦτον νομίζοντες θειότατον καὶ κοινότατον νόμον
τὸ δέον ἐν τῷ δέοντι καὶ λέγειν καὶ σιγᾶν καὶ ποιεῖν ⟨καὶ μὴ ποιεῖν⟩
καὶ δισσὰ ἀσκήσαντες μάλιστα ὧν δεῖ,
γνώμην ⟨καὶ ῥώμην⟩,
τὴν μὲν βουλεύοντες, τὴν δ' ἀποτελοῦντες,
θεράποντες μὲν τῶν ἀδίκως (ἀναξίως) [αἰσχρῶς?] δυστυχούντων
κολασταὶ δὲ τῶν ἀδίκως εὐτυχούντων

λο'ΙΒ

[αὐθάδεις πρὸς τὸ συμφέρον   ἀοργήτοι πρὸς τὸ (πρέπον)]

τῷ φρονίμῳ τῆς γνώμης παύοντες τὸ ἄφρον <τῆς ῥώμης>,

ὑβρισταὶ εἰς τοὺς (ὑβριστάς,) κόσμιοι εἰς τοὺς κοσμίους | ἄφοβοι εἰς τοὺς [ἀ]φόβους (φόβους ;)

δεινοὶ ἐν τοῖς δεινοῖς.

Μαρτυρίας δὲ τούτων τρόπαια ἔστησαν τῶν πολεμίων,

Διὸς μὲν ἀγάλματα, τούτων δὲ ἀναθήματα,

οὐχ ἄπειροι οὔτε ἐμφύτου ἄρεως οὔτε νομίμων ἐρώτων,

οὔτε ἐνόπλ[ι]ου ἔριδος οὔτε φιλοκάλου εἰρήνης,

σεμνοὶ μὲν πρὸς τοὺς θεοὺς τῷ δικαίῳ (?)

ὅσιοι δὲ πρὸς τοὺς τοκέας τῇ θεραπείᾳ

δίκαιοι πρὸς τοὺς ἀστοὺς τῷ ἴσῳ

εὐσεβεῖς δὲ πρὸς τοὺς φίλους τῇ πίστει.

Τοιγαροῦν αὐτῶν ἀποθανόντων ὁ πόθος οὐ συναπέθανεν,

ἀλλ' ἀθανάτοις ἐν [οὐχ] ἀσωμάτοις σώμασι ζῇ οὐ ζώντων.

fin toute sa bravoure; à ses yeux ce qu'il y a de plus beau, aux notres ce qu'il y a de plus mauvais. On peut croire que le cliquetis des assonances et tous les autres ornements recherchés étaient employés avec moins d'intempérance dans le corps du discours. C'est ainsi que Platon, en prêtant dans son banquet au jeune Agathon un discours qui parodie la manière de Gorgias, accumule aussi à la fin toutes ces figures voyantes que les premiers rhéteurs avaient mises à la mode.

Dans cet Epitaphios, Gorgias développait surtout l'éloge des citoyens morts dans les guerres médiques. Après lui tous les orateurs officiels, ainsi qu'Isocrate dans son panégyrique, insisteront sur cette espèce de lieu commun

Eloquence origines 11 A

Voy. la f. volante

11 D

C'est peut-être en cet endroit qu'en parlant de Xercès, il l'appelait, non le "Dieu des Perses", comme Eschyle, mais le "Zeus des Perses"; ~~La~~ manière de parler emphatique qui rappelle le mot naïf du Scythe (Hérodote VII, 56). C'est au même morceau que l'on peut rapporter la phrase poétique: "Les vautours, ces tombeaux vivants." Appliquée à la coutume des Parsis, ce mot serait littéralement vrai; mais ce n'est pas ainsi que l'entendait Gorgias.

Philostrate cite, à côté de l'Ἐπιτάφιος, le λόγος Πυθικός et l'~~Ol~~ Ὀλυμπικός, discours qui ont pu être réellement prononcés devant le public nombreux qu'attiraient les grands jeux de la Grèce. On ne peut rien dire du premier de ces discours; mais l'Olympique était plus qu'une vaine déclamation; l'orateur engageait

Ξέρξης ὁ τῶν Περσῶν Ζεύς (Ps.-Long. c. 3).

Γῦπες ἔμψυχοι τάφοι

Vit. Soph. p. 209

les Grecs à faire taire leurs querelles intestines, pour marcher ensemble contre les Barbares. Il avait visé le même but d'une manière détournée dans l'Epitaphios, en louant les héros de Salamine. On voit que le sujet de l'Olympicos a été repris par Isocrate dans son Panégyrique. Gorgias aussi commençait par l'éloge des fondateurs du concours. (Arist. Rhét. III, 14) Quant aux concurrents eux-mêmes, les athlètes qui se disputaient les prix, voici ce que Gorgias disait d'eux: „La lutte demande deux vertus, courage et sagesse; courage pour affronter le danger, sagesse pour discerner les convenances; car la ~~proclamation~~ voix du héraut appelle qui veut, mais couronne qui peut." ~~Voilà encore~~

Τὸ ἀγώνισμα δισσῶν δὲ ἀρετῶν δεῖται, τόλμης καὶ σοφίας· τόλμης μὲν τὸν κίνδυνον ὑπομεῖναι, σοφίας δὲ τὰ αἴσιμα (Bernays. τὸ αἴνιγμα msc) γνῶναι. Τὸ γὰρ κήρυγμα καλεῖ μὲν τὸν βουλόμενον, στεφανοῖ δὲ τὸν δυνάμενον [1]

[1] Clément, Strom. I, 2, 51, p. 127. Bernays, Rh. Mus. 1853, p. 432 = Ges. Abh. I, p. 121.

11D

Voilà encore les mêmes antithèses recherchées, elles nous paraissent, et avec raison, de mauvais goût, même assez puériles ; Ces affectations ressemblent à s'y méprendre à celles où tombera l'éloquence sénile des siècles de décadence. C'est qu'en effet la vieillesse est une seconde enfance ; Ces deux âges diffèrent cependant parce qu'on se corrige des défauts de l'enfance et que ceux de la vieillesse sont incurables. Aussi les efforts de l'art qui cherche sa voie sont-ils bien plus dignes d'intérêt et plus féconds que les faiblesses de l'art dégénéré. Les symétries raides et compassées, trop voulues, trop visibles, se retrouvent dans les commencements des arts du dessin, de la sculpture antique, de la peinture chez les modernes.

Éloquence
origines 12 A

Comparez les frontons d'Egine avec ceux du Parthénon, les toiles du Pérugin avec les tableaux de Raphaël.

Il ne faut pas trop médire de la manière de Gorgias. Nous remarquions l'autre jour que les causeries d'Hér. n'étaient guère faites pour se produire devant la foule assemblée. Le ton, la structure du discours, ne semblaient pas permettre d'élever la voix en les lisant. Les antithèses balancées de Gorgias se prêtent, comme les vers, à la déclamation ; elles veulent être débitées d'une voix forte et vibrante, avec un accent qui domine le bruit de la multitude et force l'attention. N'oublions pas non plus que tout ce que nous possédons de Gorgias appartient au genre démonstratif, à ces discours qui se proposent uniquement de plaire, et que les Grecs appelaient très bien des parades.

12B

L'éloquence active, celle qui se propose un but déterminé et prochain, est moins exposée que l'éloquence d'apparat à se perdre par des défauts brillants. Dans ce dernier genre les Athéniens eux mêmes ont toujours conservé un faible pour les faux ~~ornements~~ brillants. Dans leurs oraisons funèbres, leurs panégyriques, l'art est très visible, le style, compassé, affecté, s'écarte du naturel. Ce ne sont souvent que des fusées qui éblouissent, sans éclairer, sans échauffer. A des degrés divers ce vice originel du genre paraît dans tous les morceaux panégyriques de la grande époque, depuis Gorgias jusqu'à Hypéride. Ils parlent tous plus ou moins à la Gorgias, ils "Gorgianisent", comme disaient les anciens.

γοργιάζουσιν

Les sophistes qui dissertent devant un auditoire nombreux sur les choses médicales sans être médecins, et qui ~~ramènent~~ l'homme à un seul principe (élément) sont refutés dans l'exorde du Π. φύσιος ἀνθρώπου d'Hippocrate.

Dans le même recueil on a un exemple de ces déclamations, le Περὶ φυσῶν; la méthode de Gorgias appliquée à un sujet physiologique et médical. (De flatibus

On discutait sur la qualification — τέχνη, ou non τέχνη — à donner à la médecine, comme à la rhétorique. Le Π. τέχνης, dans le recueil Hippocratique, est dirigé contre les sophistes dont la science consiste à avilir les sciences. Le discours assez intéressant, ne laisse pas de payer son tribut au style en vogue à cette époque.

Feuillets non classés
non foliotés

À la suite de Gorgias

Institut de France

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Paris, le 19 octobre 1889

Ordre du Jour

La séance du vendredi 25. est avancée au Mercredi 23. à cause de la séance publique annuelle des cinq Académies.

Hipp. Περὶ φυσῶν (Des vents) De flatibus

Littré VI, p. 88–115

Thèse centrale. L'air est le plus puissant des éléments [ce mot, ἀρχή, n'y est pas], il est répandu partout, il enveloppe la terre, il pénètre dans l'eau, il nourrit le feu des corps célestes. L'air est aussi la plus nécessaire et la plus constante des nourritures pour les êtres vivants. Il est le principe de vie, il est aussi le principe de toutes les maladies. Ἐπιδείξω τὰ νοσήματα τούτου ἀπόγονά (descendants) τε καὶ ἔκγονα (enfants) πάντα ἐόντα (ch. 5 Littré) +

Cette démonstration comprend toute une série de déductions. Il passe en revue les maladies les plus notables, en finissant par l'épilepsie (ἱερὴ νοῦσος). Épilogue (ch. 15) : Φαίνονται οὖν αἱ φῦσαι διὰ πάντων τῶν νοσημάτων μάλιστα πολυπραγμονοῦσαι· τὰ δ' ἄλλα πάντα συναίτια (causes concomitantes et accessoires) καὶ μεταίτια, τὸ δὲ αἴτιον τῶν νούσων (τοῦτο) ἐὸν ἐπιδέδειχταί μοι.

Définition, ch. 2 : Πνεύματα δὲ τὰ μὲν ἐν τοῖσι σώμασι φῦσαι καλέονται, τὰ δὲ ἔξω τῶν σωμάτων ἀήρ.

(Définition de la médecine) ch. 1. Εἰσί τινες τῶν τεχνέων, αἳ τοῖσι μὲν κεκτημένοισίν εἰσιν ἐπίπονοι (pénibles), τοῖσι δὲ χρεωμένοισιν (qui en usent) ὀνηΐσται (profitables), καὶ τοῖσι μὲν ἰδιώτῃσι ξυνὸν ἀγαθόν, τοῖσι δὲ μεταχειριζομένοισι σφᾶς (eux-mêmes) λυπηραί.

+ Doctrine de Diogène d'Apollonie. Voyez Diels.

Τῶν δὴ τοιουτέων ἐστὶ τεχνέων καὶ ἣν οἱ Ἕλληνες καλέουσιν ἰητρικήν· ὁ μὲν γὰρ ἰητρὸς ὁρῇ τε δεινὰ θιγγάνει τε ἀηδέων, ἐπ' ἀλλοτρίῃσί τε ξυμφορῇσιν ἰδίας καρποῦται λύπας· οἱ δὲ νοσέοντες ἀπαλλάσσονται τῶν μεγίστων κακῶν διὰ τὴν τέχνην, νούσων, πόνων, λύπης, θανάτου· πᾶσι γὰρ τουτέοισιν ἄντικρυς ἰητρικὴ εὑρίσκεται [illegible] ἀκεστορίη (mot forgé)

1) [ὁρῇ τε δεινὰ ... λύπας est cité et appliqué à Asclépios par Lucien [illegible], 1. Eusèbe, Hist. Eccl. X, 4, 11, les applique à J.-Chr. Grégoire de Nazianze se sert de chacun de ces membres de phrase dans deux oraisons. Voy. Littré.]

Les lignes suivantes offrent un passage fidèlement reproduit dans la trad. de Littré. Au lieu de καὶ οὐ τοῖσιν ἰδιώτῃσιν, il faudrait τὰ δὲ σπουδαῖα καὶ τοῖσιν ἰδιώτῃσιν. Plus bas je propose χαλεπωτάτων [νοσημάτων], et ὀλιγίστων pour πλειόνων ‡ [ou bien les nombres de phr. οὐ γὰρ ... ἔργα et διαφέρει ... ἀπειρίης devront changer leurs places.]

Τῶν δὲ δὴ νούσων ἁπασέων ὁ μὲν τρόπος ὁ αὐτός, ὁ δὲ τόπος διαφέρει ... διὰ τὴν ἀλλοιότητα καὶ ἀνομοιότητα τῶν τόπων ... καὶ ἰδέη καὶ αἰτίη.

Ἄνεμος γάρ ἐστιν ἠέρος ῥεῦμα καὶ χεῦμα ... (qui court et qui coule)

Ἐστί γε τῇ μὲν ὄψει ἀφανής, τῷ δὲ λογισμῷ φανερός· τί γὰρ ἄνευ τουτέου γένοιτ' ἄν; ἢ τίνος οὗτος ἄπεστιν; ἢ τίνι οὐ ξυμπάρεστιν [Cf. Gorg. Ἑλ.] ... Ἥ τε γῆ τούτου βάθρον, οὗτός τε τῆς γῆς ὄχημα [Cf. Eurip. Troy. 884.] — 4. Διότι μὲν οὖν ἐν τοῖσιν ἄλλοισιν ὁ ἀὴρ ἔρρωται, εἴρηται.

La démonstration est conduite avec méthode, et avec art. Les figures à la Gorgias se rencontrent naturellement plus rarement. Ex. 10: Ἣν μὲν οὖν ἐς τὸ λεπτότατον τοῦ σώματος ἐπὶ τὴν ὄψιν ἔλθῃ, ταύτης ὁ πόνος· ἢν δὲ ἐς τὰς ἀκοάς, ἐνταῦθ' ἡ νοῦσος· ἢν δὲ ἐς τὰς ῥῖνας, κόρυζα γίνεται· ἢν δὲ ἐς τὰ στέρνα, βράγχος (rhume) καλέεται. — 14. κωφοί τε τῶν λεγομένων τυφλοὶ τῶν γινομένων.

Littré renvoie à la fin du Π. φύσιος ἀνθρώπου.

L'exorde du Περὶ φύσιος ἀνθρώπου est dirigé contre les sophistes qui discutent devant des auditeurs (ἀκροαταί, ὄχλος) sur les choses médicales sans être médecins, et qui ramènent l'homme à un seul principe, l'air, le feu, l'eau, ou la terre [[illegible] Littré supprimait οὔτε γῆν, parce qu'il ne connaissait aucun livre ancien où il fût dit que la terre seule était un élément]. Ces gens débitent des paroles, sans rien savoir, et dans leurs controverses la langue la plus déliée l'emporte.

Ensuite il combat aussi les médecins qui réduisent l'homme à un sang seul, à la bile seule etc., et il établit la ~~théorie~~ doctrine des quatre humeurs, sang, pituite (φλέγμα), bile jaune, bile noire (χολὴ ξανθή, μέλαινα).

Exemple περὶ φυσῶν

A Monsieur

Monsieur Weil

Membre de l'Académie des Inscriptions

et Belles-Lettres de l'Institut de France,

A Paris.

Περὶ νούσων α' débute ainsi: Ὅς ἂν περὶ ἰήσιος ἐθέλῃ ἐρωτᾶν τε ὀρθῶς καὶ ἐρωτῶντι ἀποκρίνεσθαι καὶ ἀντιλέγειν ὀρθῶς, ἐνθυμέεσθαι χρὴ τάδε. Vient une (longue) énumération des points à méditer. ~~Chacun de~~ Ces points ~~est~~ sont rapidement traités (un à un). Ainsi, d'abord, l'origine des maladies. Causes intérieures, bile et pituite. Extérieures: ἀπὸ πόνων καὶ τρωμάτων, καὶ ὑπὸ τοῦ θερμοῦ ὑπερθερμαίνοντος, καὶ τοῦ ψυχροῦ ὑπερψύχοντος, καὶ τοῦ ξηροῦ ὑπερξηραίνοντος, καὶ τοῦ ὑγροῦ ὑπερυγραίνοντος. Cela va ainsi dans les 10 premiers chapitres: tous les points cependant ne sont pas développés. A partir du ch. 11 il est question, d'une façon moins superficielle des maladies des poumons et de la poitrine, et de quelques autres. Littré considère cette seconde partie „comme donnant un exemple propre à éclairer les principes posés dans la 1e partie".

Un imitateur de Gorgias parmi les Écrivains Hippocratiques

E. Maass (Hermes, 1887 p. 566-599) ~~cite~~ parle, d'après Ilberg, Stud. Pseudhippocratica (Leipz. 1883) du Περὶ φυσῶν (Littré Vol. VI), et il en cite ch. III (p. 94 Littré)

Οὗτος δὲ (sc. ὁ ἀήρ) μέγιστος ἐν τοῖσι πᾶσι τῶν πάντων δυνάστης ἐστίν· ἄξιον δὲ αὐτοῦ θεήσασθαι τὴν δύναμιν· ἄνεμος γάρ ἐστιν ἠέρος ῥεῦμα καὶ χεῦμα· ὅταν οὖν πολὺς ἀὴρ ἰσχυρὸν τὸ ῥεῦμα ποιήσῃ, τά τε δένδρεα ἀνάσπαστα πρόρριζα γίνεται διὰ τὴν βίην τοῦ πνεύματος, τό τε πέλαγος κυμαίνεται, ὁλκάδες τε ἄπειροι ~~τὸ~~ τῷ μεγέθει ἐς ὕψος διαρριπτέονται· τοιαύτην μὲν οὖν ἐν τούτοισιν ἔχει δύναμιν. ἀλλὰ μήν ἐστί γε τῇ μὲν ὄψει ἀφανής, τῷ δὲ λογισμῷ φανερός. τί γὰρ ἄνευ τούτου γένοιτ' ἄν; ἢ τίνος οὗτος ἄπεστιν; ἢ τίνι οὐ συμπάρεστιν; ἅπαν γὰρ τὸ μεταξὺ γῆς τε καὶ οὐρανοῦ πνεύματος ἔμπλεόν ἐστιν.

Maass trouve entre ce morceau et Gorgias, _Hélène_, § 8, une ressemblance si frappante qu'il n'hésite pas à reconnaître dans l'_Hélène_ le modèle du n. q. Il y puise un nouvel argument pour l'authenticité de la déclamation.

A la suite de Gorgias

Journal des Savants

Paris, le 30 septembre 1889.

Monsieur Weil

est prié de se trouver à la Conférence qui se tiendra Jeudi prochain 3 octobre + ~~au Ministère de l'Instruction publique~~, et qui s'ouvre à midi précis.

\+ au secrétariat de l'Institut,

Hippocrate Περὶ τέχνης

VI, p. 1 sqq. Littré

Contre les sophistes, qui prétendent que la médecine n'est pas une τέχνη. Ce sont des gens qui, pour faire parade de leur savoir (ἱστορίης οἰκείης ἐπίδειξιν ποιεύμενοι), font métier (τέχνην πεποίηνται) d'avilir les sciences (τὸ τὰς τέχνας αἰσχροεπεῖν).

Ex. du style, I : Τοὺς μὲν οὖν ἐς τὰς ἄλλας τέχνας τούτῳ τῷ τρόπῳ ἐμπίπτοντας, οἷσι μέλει τε καὶ ὧν μέλει (ceux qui s'y intéressent, et pour les points qui les intéressent) οἱ δυνάμενοι κωλυόντων. ὁ δὲ παρεὼν λόγος τοῖσιν ἐς ἰητρικὴν οὕτως ἐμπορευομένοις ἐναντιώσεται, θρασυνόμενος μὲν (s'enhardi) διὰ τούτους οὓς ψέγει (τοὺς ψέγειν ἐθέλοντας A), εὐπορέων (copieux) δὲ διὰ τὴν τέχνην ᾗ βοηθεῖ, δυνάμενος (puissant) δὲ διὰ τὴν σοφίην ᾗ πεπαίδευται.

2. Premier argument. Il n'y a point d'art qui ne soit pas réellement art. Δοκέει δή μοι τὸ μὲν σύμπαν τέχνη εἶναι οὐδεμία οὐκ ἐοῦσα· τὰ μὴ ἐόντα οὔτε ὁρᾶται οὔτε γινώσκεται... ἐ. Οἶμαι δ' ἔγωγε καὶ τὰ ὀνόματα αὐτὰς (sc. τὰς τέχνας) διὰ τὰ εἴδεα λαβεῖν· ἄλογον γὰρ ἀπὸ τῶν ὀνομάτων τὰ εἴδεα ἡγεῖσθαι βλαστάνειν καὶ ἀδύνατον· τὰ μὲν γὰρ ὀνόματα φύσιος[1] νομοθετήματά (établissements) ἐστιν, τὰ δὲ εἴδεα οὐ νομοθετήματα, ἀλλὰ βλαστήματα (produits). Cela revient à dire que toute conception de l'esprit répond nécessairement à une réalité antérieure.

3. Il arrive, après cet argument général, à la médecine, et il procède avec méthode. D'abord une définition (διοριεῦμαι) de la médecine, délivrer

1) (Le mot φύσιος pourrait se transposer avant βλαστήματα. — [illegible])

les malades de leurs souffrances (τῶν καμάτων), amortir la violence des maladies, ne pas toucher aux incurables. Puis on trouve un raisonnement fin, souvent juste.

6. Τὸ αὐτόματον οὐ φαίνεται οὐσίην ἔχον οὐδεμίην, ἀλλ' ἢ ὄνομα μοῦνον. [Comment cela s'accorde-t-il avec ch. 2 ?]. πᾶν γὰρ τὸ γινόμενον διά τι εὑρίσκοιτ' ἂν γινόμενον.

8. Εἰ γάρ τις ἢ τέχνην ἐς ἃ μὴ τέχνη, ἢ φύσιν ἐς ἃ μὴ φύσις πέφυκεν ἀξιώσει δύνασθαι, ἀγνοεῖ ἄγνοιαν ἁρμόζουσαν μανίῃ μᾶλλον ἢ ἀμαθίῃ. ὧν γὰρ ἔστιν ἡμῖν τοῖσί τε τῶν φυσίων τοῖσί τε τῶν τεχνέων ὀργάνοις ἐπικρατέειν, τούτων ἔστιν ἡμῖν δημιουργοῖσι εἶναι, ἄλλων δὲ οὐκ ἔστιν.

11. Μετὰ πλείονος μὲν ~~χρον~~ γὰρ πόνου καὶ οὐ μετ' ἐλάσσονος χρόνου ἢ εἰ τοῖσιν ὀφθαλμοῖσιν ἑωρᾶτο γιγνώσκεται. . . .
σπεύδουσα ὅπως μὴ τόλμῃ [impétueuse... hardiesse] μᾶλλον ἢ γνώμῃ [discernement] καὶ ῥᾳστώνῃ [douceur] μᾶλλον [plutôt] ἢ βίῃ [force] θεραπεύῃ... οὐ λαμβανόμενοι [quand la mal. les prend] γὰρ ἀλλὰ εἰλημμένοι [les tient] ὑπὸ τῶν νοσημάτων ἐθέλουσι θεραπεύεσθαι.

Monsieur

Monsieur Weil

l'un des Collaborateurs du Journal des Savants

Hre Etudes

Institut de France.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

Ordre du Jour de la Séance du Vendredi 12. 7bre

(La feuille de présence sera arrêtée à 3 heures 1/4 précises.)

Lecture des Lettres ministérielles

Correspondance ordinaire

Con de MM. Clermont-Ganneau

" Deloche

" Oppert.

Prose - Questions.

(Die Entstehg des Herod. Geschichtwerks, Wien 1878

Hérodote. L. II traite-t-il avec Hecatée? (Bauer)

" La disc. sur les formes de gouv. emprunt. à un sophiste? (Maass) Hermes, 1887, p. 581

" L'ouvrage est-il terminé? (Kirchhoff, Ueb. die Abfassgszeit des Herod. Gesch. [Abhd. Ak. 1868. 2e éd. Berlin 1878. Bérard †

" Le De malignitate. Gomperz Herod. Stud. Vienne, 1883 - K., ü. ein Selbstcitat Herod. Akim. de Cité. de Berlin 1885. Gomperz, Ub. den Abschluss, etc. Vienne 1886, p. 507.

Protagoras. Platon défigure-t-il sa doctrine? Est-elle fidèlement reproduite dans le disc. ps.-Hippocr. Π. Τέχνης (Gomperz)
Die Apologie der Heilkunst, Wien 1890. Sitzungsber. B. CXX.

Thucydide. Fidélité des disc. de Périclès. Jonesco

Xénophon. Pourquoi Anabase pseudonyme?

" Authenticité de l'Agésilas. Gramont

" Antériorité de lui ou de Plat. Banquet.

Platon et Lysias. L'Ἐρωτικὸς du Phèdre est-il authentique?

" Le Phèdre donne-t-il l'histoire des idées de Socrate ou de Platon?

Unité du Phèdre.

Lysias. Authenticité de l'Ἐπιτάφιος
Le Κατ' Ἐρατ. est il une εὐθύνη ?

Isocrate. Authenticité du Πρὸς Δημόνικον.

Querelle d'Isocrate avec rhéteurs et philosophes.

+ [illegible]

Esch. et Dém. Éclaircir le disc. de la Cour. par A. K. [illegible].

Caract. de Théophraste. Mémoire de Gomperz.

INSTITUT
DE
FRANCE

A Monsieur

Monsieur Weil

Membre de l'Académie des Inscriptions

et Belles-Lettres de l'Institut de France

16, Avenue de Bellevue

à Sèvres

~~A Paris~~ S/oise

Prose grecque

II

Les 1ers Attiques

1A

Dialectes
Ionien
Attique.

En passant des Ioniens aux Attiques, il convient de dire un mot des différences entre les deux dialectes.

Les habitants de l'Attique étaient Ioniens, et leur idiome n'est au fond qu'une des branches de l'ionisme; mais comme cet idiome est devenu la langue littéraire de la Grèce, on a pris l'habitude de considérer ses formes comme les formes normales et d'y opposer toutes les autres comme des déviations de la règle. Mais le caractère propre des formes ioniennes se fait ~~et~~ mieux sentir en les comparant aux formes doriennes qu'aux attiques.

Sans entrer dans tous les détails, deux traits principaux constituent la physionomie du d. ionien.

1) H y prend souvent la place de A.

2) Les voyelles y dominent sur les consonnes, le concours des voyelles n'y est pas évité.

1B

ἤϊε p. ἄγε,

1) γενεηλογίη p. γενεαλογία. νεηνίης p. νεανίας

Or A a qq chose de plus mâle, de plus dur ; H est plus doux, de plus „féminin", comme disaient les anciens. Cf. Arist. Quint. Mus. p. 92 : Ἡ Ἰὰς τὸ στερεὸν ~~τοῦ~~ ὑποστελλομένη τοῦ ᾱ καταφέρεται πρὸς τὸ η̄. τὸ δὲ θῆλυ μὲν ἔστι κατὰ τὸ πλεῖστον.

2) Voyelles abondent. ἡμερέων p. ἡμερῶν. γενεέων p. γενεῶν. Λεωνίδεα p. Λεωνίδαν. ἀγνοέειν p. ἀγνοεῖν.
— φοβέεο p. φοβοῦ. προεθυμέετο p. προυθυμεῖτο.
— λυπεοίατο p. λυποῖντο. Déclinaisons, conjugaisons, dérivation, composition des mots en offrent de nombreux exemples.

S'il faut en croire les mss d'Hérodote[1], l'hiatus entre deux mots est la règle de ce dialecte. Les voyelles finales ne s'élident guère, le N mobile n'est pas employé. Οὕτω ὦν Κροῖσε πᾶν ἐστι ἄνθρωπος συμφορή (I, 32).

---

[1]) Les mss pourraient avoir été systématiquement arrangés par des grammairiens du siècle des Antonins. On est induit à le penser en examinant les anc. inscr. ioniennes, où rien de pareil ne se voit. Voy. plus bas.

Or les consonnes forment comme la charpente des mots de la langue, les voyelles en sont la partie molle. L'accumulation des consonnes donne quelque chose de dur et de rude au langage, l'abondance des voyelles a de la douceur et, si elle est exagérée, de la mollesse ; l'ossature des mots ne se marque plus, leur corps manque de fermeté, n'offre pas assez de résistance.

On peut rapprocher l'ionien tel qu'il se montre dans Hérodote de ce qu'était le vieux français à l'époque où beaucoup de consonnes médianes étaient tombées sans que les voyelles ainsi rapprochées fussent encore ~~rapprochées~~ contractées, comme cela se fit plus tard. Alors on disait *éu*, *recéu*, *nous véimes*, *nous porréimes*, *nous déumes*, *paour* (peur), *seel* (sceau), *empéechier*, *aage*, *gaagner*. Le français flattait alors l'oreille par une espèce de musique ionienne.

10

Il faut cependant ajouter que le dialecte ionien varie d'auteur à auteur, comme il variait de ville en ville. Dans la confédération des douze ~~villes~~ cités de l'Ionie proprement dite Hérodote (I, 142) distingue quatre idiomes différents. Or, comme l'ionien était parlé dans la plupart des îles de l'archipel et aussi dans qqes parties de la Grèce proprement dite, les variations locales durent être beaucoup plus nombreuses.

Les différences entre la langue d'Hér. et celle d'Hippocrate tiennent elles à ces variations locales ? Denys d'Hal. recommande Hérodote comme la norme de l'ionien parfait. D'un autre côté les grammairiens anciens considèrent comme les autorités de l'Ionisme pur (ἄκρατος Ἰάς) Hécatée, le vieux Phérécyde, le théologien, Démocrite. Voilà les garants des formes ioniennes que cite Apollonius (Dyscolos), De pronom.; d'autres gramm. invoquent aussi Hippocrate. Quant à Hérodote, ils lui attribuent un ionisme mêlé, c-à-d., je crois, éclectique, littéraire, composite, ne répondant exactement

Ἰάδος ἄριστος κανών (Ad Pomp. c. 3. Phot. Bibl. p. 19, 18)

μεμιγμένη, ποικίλη, ποιητική (Hermogène, Id. II, 12, p. 399 W.)

Dialectes

Ionien. Attique

à aucun des idiomes parlés dans les divers cantons de l'Ionie. Le jugement de Denys est celui d'un littérateur plutôt que d'un grammairien.

Mais nos meilleurs mss reproduisent-ils fidèlement le dialecte d'Hérodote ? On l'a contesté. L'absence du N euphonique n'est pas confirmée par les inscr. ioniennes de l'époque d'Hérodote ; cette particularité ne se retrouve, jusqu'à un certain point, que dans les textes épigraphiques plus récents. Aussi Erman ~~expose-t-il~~ déclare-t-il que c'est une superstition que d'attribuer au vieil ionien un penchant pour cette espèce d'hiatus. Wilamowitz pense que les grammairiens de l'école d'Hadrien sont les auteurs de l'ionisme factice de nos mss [1]

---

1) Erman, dans les Studien de Curtius V, p. 278. Wilamowitz, Homer. Unters. p. 315. Cf. Reinach, Épigr. p. 254.

2B

| à Athènes

L'attique est à l'origine un dialecte ionien. Nous appelons attiques un certain nombre de formes qui sont ioniennes (v. p. 4 de cette feuille). Ces formes sont restées. D'autres se sont perdues.

Datifs pluriels de 1re décl.
Plus anciennement aussi de la 2e
3e personne du pluriel des verbes.

Ariens au dialecte attique. On entend par là les ~~formes~~ mots, les formes, les manières de parler usités depuis le siècle de Périclès jusqu'à celui de Démosthène. Mais les Athéniens, comme les Parisiens, comme les hommes par tout pays, n'ont pas toujours parlé de la même façon. Plus on remonte, plus l'atticisme ressemble à l'ionisme, et par le fait le vieil attique n'est qu'une des variétés locales de l'ionien. Ce qu'était l'ἀρχαία ἀτθίς, au 6e siècle et même au commencement du Ve, nous ne le savons qu'imparfaitement, 1) par les témoignages assez vagues des anciens, 2) par de rares inscriptions ou des citations textuelles, plus rares encore, de vieilles ~~~~ lois, 3) par les archaïsmes des poètes athéniens.

C. I. 526

On lit ΑΘΕΝΑΙΕϹ sur une vieille borne.

οἴκηος, gén. de οἰκεύς, dans une loi citée par Lysias X, 19.

C. I. A. 71
Les mss. d'Eschyle portent ἀλλήλοισι (Pers. 192) etc.

Décret du Ve, pr. moitié (?) porte Ἀθηναίοισι, ἄλλοισι, ἐν τῇσιν αὐτῇσιν πόλεσιν

Cette forme ionienne du datif pluriel se maintient jusqu'à

Voy. Cauer, *De dial. Attica vetustiore*, dans Curtius *Studien* VIII, 223-302 et 399-443. Cf. Bursian *Jahresber.* 1874/5, II, p. 256.
Meisterhans, *Grammatik der att. Inschriften*

la première désinence plus longtemps que la deuxième.

Vers 440 un décret porte encore τῇσι ἄλλῃσι πόλεσιν τῇσι Ἑλληνικῇσιν ἁπάσῃσι etc.

Inscr. d'Eleusis dans Bull. de corr. hell. 1880, p. 226 (l. 30 de l'inscr.)

Le dialogue des poëtes tragiques a conservé ces vieilles formes δίκαισι, νόμοισιν etc. (et même -ῃσι = αις)

On lit de même chez les tragiques φυλαξαίατο, ἐκσωζοίατο (Pers. 369. 451) etc. Les exigences du vers ont fait recourir à la forme que la 3e personne du pluriel avait autrefois à Athènes, comme à Milet.

Thucydide ~~de~~ se sert encore au ~~parfait~~ [(et au plusqueparf.)] passif de ἐφθάραται, p. ἐφθαρμένοι εἰσίν, de τετράφαται, τετάχαται, ἐτετάχατο. Xénophon et Platon n'ont pas encore complètement renoncé à ces formes.

De même parfois les formes non contractes νόον, ῥέεθρον dans Eschyle (Cho. 742 - Pers. 497), ῥέεθρον (Soph. Phil. 491)

La diphthongue ευ pour ου dans Eschyle. πωλεύμενοι (Pers.)

2D

(Plus haut! p2!)

Mais dans l'atticisme normal, classique, nombre de formes que nous appelons attiques, sont au fond ioniennes.

Nous parlons de la déclinaison attique de λεώς, p. λαός, Μενέλεως, ~~etc~~ νεώς ; c'est une déclinaison ionienne. Nous parlons du redoublement attique dans ἀκήκοα, ἐλήλυθα, des futurs attiques νομιοῦμεν, μακαριεῖν (p. νομίσομεν, μακαρίσειν) — tout cela est ionien.

Dialectes

Ionien. Attique

(Plutarque ! f. 4.1)

L'atticisme définitif, tel que vous le trouvez dans Aristophane, dans Platon, dans les orateurs, se distingue d'un côté de l'ionien, de l'autre du dorien. Ou, si l'on veut, il se rapproche tantôt de l'un, tantôt de l'autre, il offre une heureuse moyenne entre ces deux dialectes opposés.

Exemples. Les Athéniens disent, comme les Ioniens, τιμή, ῥώμη, tandis que les Doriens disent τιμά, ῥώμα ; mais ils disent avec ces doriens ἀπορία, χώρα, et laissent aux Ioniens ἀπορίη, χώρη. Comparez les f. dor. θνατός, θεατάς, et les ion. θνητός, θεητής, avec les att. θνητός, θεάτης, ou bien d. χᾶδος, πρᾶξις, ion. χῆδος, πρῆξις, att. χῆδος, πρᾶξις.

A la 3e personne du pluriel les Att. disent comme les Ioniens εἰσί, φασί, λύουσι, λελύκασι, non ἐντί, φαντί, λύοντι, λελύκαντι.

Mais au passif, ils disent avec les Doriens τίθενται, ἵσταντο, ἄγοιντο, non τιθέαται, ἱστέατο, ἀγοίατο.

3 B

A l'époque classique on croit apercevoir une certaine tendance à laisser tomber les formes ioniennes pour se rapprocher du dorien.

Πράσσω, τάσσω, θάλασσα sont des souvenirs du vieil ionisme dans les tragiques et chez Thucydide. Les orateurs disent πράττω, τάττω, θάλαττα, et on voit par Aristophane que et les inscriptions que ~~cette pr~~ c'était là la prononciation usuelle dès l'époque de la guerre du Péloponnèse.[1]

De même ἀρσήν, θαρσεῖν, χερσόνησος font place à θαρρεῖν, ἀρρήν, χερρόνησος.

Les tragiques contractent ἐάν en ἤν, comme Hérodote. Mais les prosateurs attiques se servent de ἄν à côté de ἐάν.

---

1) Eustath. ad Il. X, 385 rapporte qu'Élius Dionysius attribuait à Périclès cette réforme de la prononciation, τ pour σ.

La volonté des hommes n'est pour rien ou n'est que pour peu de chose dans les changements de la langue ; ils se font, la plupart du temps, insensiblement et inconsciemment. Si les Athéniens ont tempéré au 5e siècle l'ionisme de leur parler ancien, c'était, sans doute, l'effet des relations journalières qu'ils entretenaient avec les autres Grecs qui affluaient dans leur ville. Et cependant, un peu d'intention, de propos délibéré n'entrait-il pas dans ces modifications de la langue ?

Fait curieux, elles coïncident avec les modifications des coutumes et du costume. Autrefois les Athéniens s'étaient habillés à la mode ionienne : ils portaient de longues tuniques de lin, retenaient par des épingles d'or en forme de cigales leurs cheveux ramenés sur le sommet de la tête (κρωβύλος)[1]. Les riches ~~portaient des~~ paraissaient en vêtements de pourpre, se faisaient suivre par de jeunes esclaves portant des pliants[2]. ~~Telota~~ C'est ainsi

1) Thucydide I, 6 atteste que telle était la mode peu de temps avant lui.

2) Héraclide de Pont, chez Athénée XII, p. 512 C. Cf. Bekker Char. II, 309 qq.

30

que les vainqueurs de Marathon se montraient en public, c'est le costume dont Aristophane revêt le Δῆμος rajeuni, ramené à ce qu'il avait été du temps des Aristide et des Miltiade.

ὅδ' ἐκεῖνος ὁρᾶν τεττιγοφόρας, ἀρχαίῳ σχήματι (λαμπρός.

οἷόσπερ Ἀριστείδῃ πρότερον καὶ Μιλτιάδῃ ξυνεσίτει [1]

Le luxe ionien, ~~ces habitudes~~ fit place, vers le milieu du Ve siècle, à des habitudes plus simples, plus sévères, plus doriennes. Hérodote nous apprend que les Athéniens n'aimaient pas qu'on les appelât ioniens, qu'ils avaient honte de ce nom.[2] On voit qu'ils se désionisaient parce qu'ils le voulaient. Tous ces faits se tiennent, et en éliminant de leur idiome les ionismes trop accusés, le peuple d'Athènes obéit à des tendances plus générales.

L'auteur de l'Ἀθην. πολιτεία, ~~fort remarquable~~ qui écrivit avant ~~vers~~ le milieu de la guerre du Pélop., a été frappé de ces tendances

1) Ar. Chev. 1330-1325. Cf. Nu. 984.

2) Hérod. I, 143; cf. V, 69.

Dialectes. Idiom. Attiques

Les Athéniens, dit-il, ont ~~emprunté~~ pris quelque chose à tous les idiomes qu'ils entendent parler ~~dans leur ville~~. Les autres Hellènes se distinguent davantage les uns des autres par des habitudes ~~plus~~ particulières de langue, de vie, de costume, les Athéniens usent d'un mélange emprunté ~~de~~ à tous les autres peuples, soit Hellènes soit Barbares.[1]

C'est grâce à ce mélange, à cette moyenne heureuse, que ~~la~~ le ~~moeurs athéniennes~~ dialecte, comme les moeurs, d'Athènes se répandit partout, ~~qu'il était~~ se rendit éminemment propre à devenir la langue littéraire de la Grèce et à réduire les autres dialectes presque au rang de patois.

τὴν τῆς φωνῆς κοινότητα καὶ μετριότητα (Isocr. XV, 295)

Voir exemples de cette heureuse moyenne, f. 3, 1.

---

[1] Ἀθ. Πολ. II, 7. φωνὴν πᾶσαν ἀκούοντες ἐξελέξαντο τοῦτο μὲν ἐκ τῆς, τοῦτο δὲ ἐκ τῆς. καὶ οἱ μὲν Ἕλληνες ἰδίᾳ μᾶλλον καὶ φωνῇ καὶ διαίτῃ καὶ σχήματι χρῶνται· Ἀθηναῖοι δὲ κεκραμένῃ ἐξ ἁπάντων τῶν Ἑλλήνων καὶ βαρβάρων.

48

Nous avons parlé du dialecte attique plutôt que de l'atticisme. Mais les propriétés d'un idiome ne sont pas uniquement phonétiques ; l'usage qu'on fait des mots est plus important que les mots eux-mêmes et leur son. La beauté d'une langue vient de l'empreinte qu'y ont laissé le jugement, l'esprit, l'imagination de ceux qui la parlent et qui l'écrivent. La justesse de l'expression, la finesse des nuances, la sobriété et la mesure sont les caractères généraux de l'atticisme, caractères auxquels chaque auteur ajoute ceux qui viennent de sa nature, de son originalité.

L'hégémonie littéraire d'Athènes tient à son hégémonie politique : au cinquième siècle cette ville était le centre de la Grèce, donnait le ton à toute la famille hellénique. Mais une fois fondée, la domination littéraire a survécu à la puissance de l'Etat, les écrivains attiques restèrent les grands modèles, et la ville d'Athènes fut durant toute l'antiquité un foyer d'études, l'alma mater de tous les esprits cultivés.

4c

Antiphon

1A

Les rhéteurs auraient dénaturé la parole à force de la cultiver ; en lui imposant une discipline trop rigoureuse en la parant d'ornements artificiels ; ils auraient étouffé la grace naturelle du parler attique, si les besoins de la vie privée et publique, le grand air de l'Agora, les exigences des tribunaux, la nécessité de s'expliquer devant des hommes simples ou de leur dicter des discours, n'eussent ramené l'éloquence à son role réel, aux conditions qui font sa santé et sa force, en lui imposant d'agir sur les volontés et en subordonnant le désir de plaire au besoin de persuader.

Bibliographie des Orateurs attiques.

Antiphon tient un peu de Gorgias, il était rhéteur ; mais il était en même temps homme politique, avocat surtout

si tant est qu'on puisse appliquer
ce mot aux coutumes d'Athènes. Pour
parler plus exactement, Antiphon
était écrivain de discours, logographe,
comme on disait alors, et même le
plus ancien en date des logographes
connus. Nos avocats viennent des
patrons romains, bien différents des
hommes qui en Grèce écrivaient pour
les plaideurs. Le patronat, ~~remontant~~ tout
aristocratique à l'origine, remonte au
temps où les patriciens seuls possédaient
la connaissance des lois et le droit
d'ester en ju~~stice~~gement. Ils défendaient leurs
clients, leurs hommes, tenus envers eux
à toute sorte de services, mais confiés
en revanche à leur tutelle. Bien que
le rôle des patrons et des clients ait
changé par la suite et que ces termes

λογογράφος (mot qui a pris plusieurs sens distincts)

aient pris un sens différent, le souvenir
du sens premier subsista toujours.
Le patronage oratoire est très honoré à
Rome, c'était un moyen, moins de
s'enrichir (le patron ne devait pas
exiger de salaire), que de se faire des
amis et d'acquérir de l'influence. Je
suppose, sans le savoir positivement,
que dans la primitive Athènes les
Eupatrides étaient aussi les ~~patrons~~
προστάται, du δῆμος. Solon émancipa le
peuple; tout citoyen peut désormais,
et au siècle de Périclès chacun *doit* se
défendre lui-même en justice. Cette règle ne souffre
que de rares exceptions; on n'admettait
des συνήγοροι que dans des cas déterminés [1]

[1] Voyez Egger. *Mém. de Littérature*

10

Quand fut imposée l'obligation de plaider en personne? Peut-être à l'époque où le peuple commençait à se défier des ~~ces redoutables~~ méthodes (nouvelles) de cette (redoutable) habileté, qui rendait plus forte la cause la plus faible. Mais comme il est plus facile ~~de décréter de pareilles~~ (rendre de pareils) choses que de donner à tout le monde le talent nécessaire pour s'y conformer, les plaideurs éludèrent la loi en demandant des conseils à des praticiens et en se faisant écrire des discours qu'ils apprenaient par cœur pour les débiter devant les juges.

Il faut toujours se souvenir des coutumes athéniennes pour éviter certaines erreurs. On dit souvent que Dinarque accusa Démosthène dans l'affaire de l'or d'Harpale. Cela

n'est pas exact ; Dinarque n'était pas l'accusateur de Démosthène, il forgea des armes à l'usage d'un autre. De même, les plaidoyers d'Antiphon, de Lysias, d'Isée, la plupart de ceux de Démosthène, n'ont pas été prononcés par ceux qui les composèrent.

L'institution des logographes, critiquable à beaucoup d'égards, eut aussi des conséquences heureuses. D'abord elle obligea de mettre les discours par écrit, obligation salutaire, car la plume, le stile, comme dit Cicéron, est ~~le~~ meilleur maître de l'art de parler. De plus, il y avait pour les hommes de l'art nécessité de dissimuler leur art, de cacher leur habileté, de tempérer l'éclat de leur parole, de leur donner les apparences de la naïveté de ceux pour lesquels ils écrivaient, de rapprocher

« stilus optimus et « praestantissimus di« cendi effector et « magister ».

2B

leur style du langage usuel, de s'appliquer enfin à ce qu'on appelle les moeurs oratoires. ~~A~~

Antiphon était fils de Sophile, du dème de Rhamnonte. Nous avons sur lui des notices biographiques, en tête des manuscrits de ses discours, dans les Vies des dix orateurs du Ps-Plutarque & de ~~dans~~ Photios, qui ~~en dépend~~ de, dans les Vies des Sophistes de Philostrate; mais on ne peut se servir de ces écrits qu'avec la plus grande défiance, parce que notre Antiphon y est continuellement confondu avec des homonymes. Aussi tous ensemble ne valent-ils pas la page de Thucydide VIII, 68, seul témoignage vraiment digne de foi. Il en ~~ressort~~ qu'Antiphon passait de son temps pour le ~~plus~~ premier ~~excellent~~ des conseillers judiciaires, excellant également à trouver des idées et à les exprimer. Cependant il évitait de

κράτιστος ἐνθυμηθῆναι γενόμενος καὶ ἃ γνοίη εἰπεῖν

paraître personnellement devant le peuple
ou les tribunaux, non qu'il manquât
de vertu politique (ἀρετή), mais il était suspect
au peuple par sa réputation d'habileté.
Évidemment c'était un de ces magiciens
dont on se défiait tout. Dans le Ménéxène
de Platon, Antiphon est également mentionné
comme le premier en renom des professeurs
de rhétorique de son temps. Après le
désastre de Sicile, le régime populaire
fit place au pouvoir de 400 oligarques.
Pisandre était à leur tête; mais Antiphon
était l'âme du parti. Sans se mettre
en avant, il combinait les plans, il
était la tête qui dirigeait la faction,
laissant à d'autres le soin d'exécuter ses
desseins. Il prit cependant part à une
ambassade entreprise dans l'intérêt du
parti. Les oligarques offraient de remettre
aux Lacédémoniens l'empire d'Athènes,

ὑπόπτως τῷ πλή-
θει διὰ δόξαν δει-
νότητος διακείμενος.

p. 236 A.

2)

les vaisseaux, les murs, si Sparte les maintenait au pouvoir. Mais le temps des Trente n'était pas encore venu, la démocratie reprit le dessus, Antiphon, accusé de haute trahison, fut condamné et mis à mort; ses biens furent confisqués; ce qui restait de lui, son cadavre et ses descendants, fut exclu de la cité. Nous avons encore les documents relatifs à ce procès, le pséphisma de mise en accusation et l'arrêt.[1] Nous n'avons plus la défense d'Antiphon, admirée par Thucydide[1] et citée sous le titre de Περὶ τῆς μεταστάσεως c'est-à-dire „sur le changement de constitution". Ce discours fut prononcé par l'orateur en personne, en 411. C'est la seule date précise que l'on puisse donner sur les faits de la vie d'Antiphon. A quel âge mourut-il? On l'ignore.

[1] Dans la Bios d'Antiphon

ἄριστα ... ἀπολογησάμενος, dit Thucydide

1) Aussi par Agathon, dont l'approbation consolait Antiphon de sa condamnation par la foule (Aristote, Eth. Eud. III, 5, p. 1232, b, 6)

Le recueil de ses discours se composait de 60 pièces, sur lesquels 25 étaient contestés ; restaient donc 35 d'authentiques. Nous possédons de lui trois plaidoyers et trois exercices, les derniers sont ~~divis~~és chacun en quatre parties et portant à cause de cela le nom de tétralogies ; ~~Ceci~~ [la division du recueil qui comprenait les causes d'homicide λόγοι φονικοί.

[Les exercices, comme les plaidoyers, appartiennent à

Dans ces plaidoyers, les réels comme les fictifs, ont un incontestable intérêt littéraire, mais ils sont bien plus intéressants comme documents historiques. C'est grâce à eux et au discours de Démosthène „Contre Aristocrate" que nous connaissons ~~la législation attique~~ une des parties les plus importantes du droit criminel d'Athènes, celle qui concernait l'homicide. C'est la partie du

3 B

droit athénien la plus archaïque. On y retrouve le souvenir des temps barbares où la famille seule avait le devoir de venger la mort d'un de ses membres. D'un autre côté, les croyances religieuses déterminent la législation ~~c'est une espèce de droit sacré~~, elle est liée au droit sacré, au culte des divinités souterraines. Aussi trouve-t-on dans les discours d'Antiphon, des arguments extrêmement ~~curieux~~ théologiques, plutôt que juridiques. Un homme accusé de meurtre sur de simples présomptions allègue que les dieux ont témoigné de son innocence ; sa présence n'a jamais troublé les sacrifices, ni causé des accidents sur mer, et cet argument est très sérieux, le prévenu cite des témoins à l'appui des faits qu'il avance. C'est ainsi que dans un discours attribué à Lysias, on reproche à l'accusé de ne pas croire

V, 81-84 (Meurtre d'Hérode)

Contre Andocide, 19

aux dieux, et la preuve de son incrédulité est que, malgré ses sacrilèges, il a osé voyager sur mer. Dans un des discours fictifs d'Antiphon, on conjure les juges de ne pas acquitter le meurtrier, de peur qu'il ne souille ~~par sa présence~~ les sanctuaires des dieux en y entrant, qu'il n'infecte de son miasme ~~tous~~ et les personnes qui mangeraient avec lui, et ~~toute~~ la ~~terre~~ terre de l'Attique, qu'il ne suscite par sa présence des disettes et des malheurs publics. On voit combien les croyances, qui sont au fond de la fable d'*Œdipe Roi* et d'autres tragédies, étaient alors vivaces dans le peuple d'Athènes.

Tétr. I, 1, 9 à 10

ἐκ γὰρ τούτων αἵ τ' ἀφορίαι γίγνονται δυστυχεῖς θ' αἱ πράξεις καθίστανται.

Le plus considérable des discours conservés d'Antiphon, et le plus ~~admiré~~ vanté par les anciens, est celui qui ~~intitulé~~ porte le titre "Sur le meurtre d'Hérode". Voici les faits : Περὶ τοῦ Ἡρῴδου φόνου.

"Hérode, probablement un Athénien établi

κληροῦχος

comme colon à Mitylène, avait disparu mystérieusement pendant un voyage de mer; la famille accuse un citoyen de Mitylène qui s'était trouvé dans le même navire. La cause est plaidée à Athènes, où tous les "alliés" devaient se faire juger. Le prévenu, qui appartenait à une des bonnes familles de Lesbos, ~~et, je à cause de cela même~~ suspect à la démocratie athénienne depuis la répression du soulèvement tenté en 427 par le parti aristocratique de Mitylène. Aussi a-t-il été enchaîné ~~et~~ ~~mis~~ en prison ~~caus~~, malgré les cautions qu'il offrait, traîné comme malfaiteur devant l'Héliée, au lieu d'être poursuivi pour meurtre devant l'Aréopage, dont la procédure lui eût offert plus de garanties. Il n'oppose cependant pas une fin de non recevoir; il demande seulement aux juges de ne pas le condamner ~~l'acquitter~~, afin que la cause arrive entière devant la cour compétente

κακοῦργος

(παραγραφή) § 69

Antiphon lui écrit sa défense. En ce cas, comme en d'autres, Antiphon était fidèle à ses principes politiques; ~~car~~ il s'intéressait, (comme Aristophane dans ses *Babyloniens*) à la défense des alliés, opprimés par la démocratie. Deux discours perdus d'Antiphon étaient écrits dans l'intérêt, l'une de Lindos, l'autre de Samothrace, deux cités alliées qui se plaignaient d'être accablées par les tributs excessifs que leur imposait Athènes. Les fragments du deuxième de ces discours en indiquent clairement la tendance. En lisant le plaidoyer sur le meurtre d'Hérode, on voit combien la méthode d'Antiphon diffère de celle de Lysias. Antiphon ne fait pas une narration suivie, naïve en apparence, habile en réalité, renfermant

Π. τοῦ Λινδίων φόρου.
Π. τ. Σαμοθρᾴκων φ.

4B

le germe de la confirmation, pouvant même tenir lieu de confirmation. Tout entier à la discussion, il la mêle à la narration, de manière à couper cette dernière, et à la rendre quelque peu obscure, du moins pour le lecteur moderne, qui n'a pas assisté aux débats. À mesure qu'il allègue un fait, il se hâte d'en tirer une conclusion favorable à sa cause; cela est habile, mais d'une habileté trop apparente. Quand on voit ainsi chaque fait accompagné d'un raisonnement, on se demande si le fait n'aurait pas été arrangé au profit de la thèse soutenue par la défense. Thucydide dit que le peuple se défiait de l'habileté d'Antiphon, il me semble que cette habileté se montrait trop dans les plaidoyers du logographe et que le peuple dut se défier aussi de ses clients.

Dans ce discours les arguments trouvés par le raisonnement tiennent de beaucoup la plus grande place. Le prévenu peut alléguer un témoignage favorable à son innocence, il n'y insiste pas beaucoup; mais il réfute les accusateurs en montrant qu'ils se voient obligés d'abandonner un système dont ils avaient d'abord essayé; ensuite que leur système définitif n'est pas plausible; enfin, que l'esclave dont ils invoquent le témoignage ils l'ont eux mêmes mis à mort, et empêché ainsi qu'il soit interrogé à nouveau. Ce dernier argument est si considérable que l'orateur le reproduit deux fois, et il convient lui même de cette redite faite à bon escient. § 46

Antiphon est avant tout logicien; cette qualité dominante se révèle ainsi dans

Les accusateurs prétendent que la disparition d'Hérode est une charge accablante pour son compagnon de voyage et défient ce dernier d'expliquer cette disparition. Antiphon répond avec raison qu'on ne doit pas demander à l'accusé de deviner ce qui est obscur, il suffit qu'il se justifie. Il cite des exemples d'homicides restés toujours inexpliqués.

4D

la Défense du Chorège, accusé d'avoir causé la mort ~~empoisonné~~ d'un des enfants qui étaient instruits dans sa maison en lui faisant boire une potion; homicide involontaire, il est vrai, mais en entraînant, s'il était prouvé, l'exil du prévenu. L'argumentation est extrêmement serrée et affecte souvent la forme rigoureuse du syllogisme [1]. De tous les discours qui nous restent d'Antiphon le Περὶ τοῦ χορευτοῦ, le plus coulant et le plus aisé à lire.

La première pièce du recueil se distingue des autres par une narration suivie, abondante, très habile, parfois pathétique. L'argumentation y tient ~~plus~~ moins de place et les mœurs oratoires y sont mieux observées que nulle part ailleurs, ~~cependant~~ Le soupçon que ce soit un plaidoyer fictif n'a aucun fondement solide; les noms propres et la précision des circonstances distinguent ce discours des tétralogies. L'accusateur

[1] Voy. S25 399. trad. sur les feuilles volantes.

AD 4 4A

Dans l'instruction, le prévenu avait invité les accusateurs à interroger les témoins, soit libres, soit esclaves, du fait incriminé. Les accusateurs s'y étaient refusés. Voici à ce sujet le raisonnement de l'accusé.

Antiphon
Choreutes §§ 25-29.

"Vous savez, ô juges, quelles sont les contraintes les plus fortes et les plus puissantes au monde, et d'où se tirent les preuves les plus évidentes et les plus sûres pour savoir de quel côté est la justice. C'est lorsqu'il y a beaucoup d'hommes libres témoins du fait, et beaucoup d'esclaves, et qu'il est possible, d'un côté, de lier les hommes libres par la foi jurée et la parole donnée, choses les plus grandes et du plus haut prix pour les hommes libres; de l'autre côté, de soumettre les esclaves à d'autres contraintes [les tortures] lesquelles, quand même elles les exposeraient à mourir après avoir déposé, leur arrachent cependant la vérité; car la contrainte actuelle agit sur chacun plus fortement que celle qu'il peut redouter dans l'avenir. [Or j'ai

(Le principe)

(symétries binaires, élégantes, sans être trop voyantes)

(Les faits)

proposés sont cela à mes accusateurs ; ~~tous ces moyens~~ les moyens par lesquels on peut, autant que cela est donné à l'homme, connaître la vérité et la justice, ils pouvaient s'en servir pour la connaître et il ne leur restait aucun échappatoire. Hé bien, moi, le prévenu, le coupable, à les entendre j'étais prêt à leur fournir contre moi le moyen de conviction le plus juste ; eux, les accusateurs, qui se disaient lésés, se refusaient eux-mêmes à constater ~~par des preuves~~ les faits par lesquels ils pouvaient avoir été lésés. [Si, étant sommé par eux, ~~j'avais refus~~ je m'étais ~~opposé~~ refusé, moi, ~~à ce~~ indiquer les témoins du fait ~~déposassent~~, ou si j'avais refusé de livrer les esclaves demandés par eux, ou que j'eusse éludé une autre sommation quelconque, ils se seraient servis de ces refus comme des plus fortes preuves contre moi de la vérité de leurs accusations. Hé bien, puisque, sommés par moi, ils ont éludé, eux, les moyens de conviction, il est donc

[Contraste de la conduite de l'accusé et de celle des accusateurs.]

[Raisonnement par l'hypothèse]

[Conclusion stricte.]

4'c

juste que ce même argument me serve contre eux pour démontrer la fausseté de la poursuite qu'ils m'intentent.

Je sais encore ceci, ô juges ; si les témoins du fait avaient déposé en leur faveur, contre moi, ils se seraient servis d'eux comme des armes les plus fortes, et ils auraient présenté comme les preuves les plus évidentes les dépositions des témoins à charge. Et alors que ces mêmes témoins déposent de la vérité de ce que je dis et de la fausseté de ce qu'ils disent eux, ils veulent vous persuader de ~~se~~ vous défier des témoins qui me déchargent, et prétendent qu'~~il faut avoir~~ vous devez en croire les discours qu'ils débitent eux-mêmes, discours qu'ils auraient taxés de mensonges si je les avais tenus, moi, sans témoins. Voilà qui est bien fort : les mêmes témoins ~~eus~~ eussent été dignes de foi s'ils avaient déposé en leur sens ; et, déposant en ma faveur, ils en deviendront indignes. [S'il n'y avait pas eu de témoins présents, et que j'en

[Autre raisonnement par hypothèse]

[Ethos]

[L'argument présenté dans toute sa force]

[Nouveau raisonnement par hypothèse.]

4'D

eusse fourni, ou bien, si j'en avais fourni d'autres, à la place de ceux qui étaient présents aux faits, leurs discours eussent été à bon droit plus dignes de créance que mes témoins. Mais quand ils conviennent qu'il y avait des témoins présents, et que j'offre ces mêmes témoins, quand, depuis le premier jour, et moi et tous les témoins nous disons au su de tout le monde, ce que nous vous disons maintenant; de quels arguments, ô juges, doit-on se servir pour établir la vérité ou réfuter le mensonge, si ce n'est d'arguments pareils! [En effet,

[Nouvelle hypothèse]

lorsque quelqu'un essaye d'établir les faits par le discours, sans fournir de témoins, on peut dire que ses discours auraient besoin d'être appuyés par des témoins; d'un autre côté, si quelqu'un produisait des témoins sans pouvoir alléguer des indices conformes à leur déposition, on pourrait, si on voulait, lui opposer un raisonnement semblable. Or, je vous apporte, moi,

[Conclusion générale. Résumé et accumulation. De tout ce qui résulte les arguments produits.]

Antiphon
Tétralogies ?? 25 ... Suite

des discours vraisemblables et des témoins d'accord avec ces discours, et les faits d'accord avec les témoins ; je vous apporte des indices tirés des faits mêmes, et en outre les deux preuves les plus grandes et les plus fortes, mes accusateurs, réfutés par eux-mêmes, aussi bien que par moi, et moi acquitté par mes accusateurs, aussi bien que par moi-même. Car × lorsque ~~lorsque moi~~ × ~~étant prêt~~ ~~provoquant les moyens de me convaincre de ce qu'ils me reprochaient, ce sont eux~~ offrant de laisser constater leurs accusations, ils refusèrent eux de constater les torts dont ils se plaignaient, il en résulte qu'ils m'ont acquitté et qu'ils ont porté témoignage contre eux-mêmes de l'injustice et de la fausseté de toutes leurs accusations.

[assertion frappante, d'un tour paradoxale, dont la vérité est établie par ce qui suit]

Eh bien, si outre mes témoins, je ~~vous~~

[L'argument présenté dans toute sa force]

4''B

j'ai mes accusateurs mêmes pour témoins à décharge ; à quel autre moyen faut-il encore recourir, de quelle autre démonstration faut-il se servir, pour être acquitté de la plainte ?

4''C

4"D

fils [fils] naturel, (le cadet ?) d'un citoyen mort par suite d'une potion qu'on lui avait servie dans la maison d'un ami, accuse la femme du défunt, sa belle-mère, d'avoir fait donner par jalousie du poison à son mari par l'intermédiaire de la maîtresse de l'ami. Le fils de la femme accusée contenait-il que sa mère n'avait eu d'autre intention que de ramener son mari au moyen d'un philtre? [2] Le cas aurait alors quelque analogie avec celui de Déjanire. ~~Comme les faits étaient~~ ~~constants et que le débat roulait~~ ~~uniquement sur l'interprétation des~~ ~~faits et l'intention de la prévenue,~~ ~~il n'y avait pas lieu d'invoquer~~ ~~ni de discuter des témoignages. Il~~ ~~L'accusateur se borne donc à raconter~~ ~~ce qui s'est passé en colorant les faits~~

du défunt. Dans cette hypothèse, l'accusateur reproche avec raison à son frère d'avoir refusé de laisser mettre ses esclaves à la question. Si le débat avait roulé uniquement sur l'interprétation des faits et l'intention de la prévenue, le témoignage des esclaves ne pouvait rien ajouter à ce qui était admis de côté et d'autre, et le raisonnement de l'accusateur n'était qu'un vain sophisme (ainsi veut Wilamowitz). A défaut des esclaves, l'accusateur invoque ~~…~~ un autre témoignage, curieux celui-là

Mais, d'après les lois d'Athènes, la femme n'en aurait pas moins été souillée d'homicide, et obligée d'aller en exil. [3] Les mots διομόσασθαι ὑπὲρ τῆς μητρὸς ἦ μὴν εἰδέναι μὴ πεποιηκυῖαν ταῦτα (§28) semblent indiquer que la défense contestait que l'accusée eût eu une part quelconque dans les faits qui amenèrent la mort

Antiphon 5A

2) C'est ce qu'affirme Wilamowitz, Hermes, 1887, p. 194 299.

3) Voy. ~~…~~ περὶ χορευτοῦ (Quoi qu'en dise Wil. je) ne pense pas que la coutume et l'opinion publique eussent permis au fils de défendre sa mère de l'accusation s'il avait publiquement reconnu que le philtre mortel venait d'elle. ~~Du reste~~ Si la (?) il aurait pu (?) immédiatement; mais il y avait un autre fils, prêt, on le voit, à poursuivre sa belle-mère.

1) Wilamowitz l'a vu, le premier, je crois. Si l'accusateur avait été fils légitime, comment les esclaves de la maison auraient-ils appartenu exclusivement à l'autre fils? S'il était né d'un premier lit, comment était-il encore νέος? Cf. §1, plus probant que §30.

5B

d'après ses préventions et ~~Il~~ assura ~~xx~~ qu'au moment de mourir, à l'heure où les hommes ont la vue des choses cachées, le défunt désigna sa femme comme sa meurtrière et conjura son fils naturel de venger sa mort.

[Il est vrai que la chose n'est garantie par aucun témoin de cette scène intime;]

Les tétralogies [se rattachent à l'enseignement d'Antiphon : ce] sont des exercices oratoires, mais ils ne ressemblent en rien à ceux qu'affectionnera plus tard la déclamation grecque et latine. Les causes fictives qui y sont traitées ressemblent de tout point aux causes réelles, si ce n'est que les ~~données~~ faits qui font le sujet de chaque procès ne sont indiqués que d'une manière générale, bornés à un petit nombre de circonstances, et que les discours se trouvent réduits à un abrégé substantiel et vigoureux. Du reste les formes de la juridiction attique y sont observées,

5c

l'accusateur et l'accusé prennent chacun deux fois la parole. ~~D'abord~~ Il s'agit d'abord d'un meurtre proprement dit, intentionnel ; ensuite d'un homicide involontaire, enfin d'un cas de légitime défense. Les trois tétralogies répondent donc, on le voit, aux principales catégories d'homicide, et épuisent en quelque sorte la matière.

~~X° I~~ Sorti d'un joyeux banquet au milieu de la nuit, le défunt ne rentra pas chez lui, son cadavre fut trouvé dans un lieu désert ; l'esclave qui l'accompagnait et qui mourut bientôt de ses blessures, déposa contre le prévenu, ennemi du défunt, souvent poursuivi par lui en justice et alors même par lui menacé d'une nouvelle poursuite judiciaire. Mais le témoignage d'un esclave, interrogé par son propre maître, sans être mis à la question,

5D

n'est pas d'un grand poids, et des présomptions ne sont pas des preuves. Le cas d'Hérode a quelque analogie avec cette cause fictive.

II. Un enfant est frappé à mort par la javeline d'un jeune homme qui s'exerçait dans le gymnase avec ses camarades. Est-ce la maladresse du jeune homme, ou l'imprudence de l'enfant, qui doit être considérée comme la cause de cet accident? Dans le premier cas il y a homicide involontaire avec toutes ses conséquences religieuses.

La question n'est pas indifférente, car

Voir f. 6, 1

III. Querelle entre un jeune homme et un vieillard pris de vin. Le vieillard porte les premiers coups. Frappé par le jeune homme, il meurt entre les mains du médecin. Le jeune homme est accusé d'homicide; il répond que le vieillard l'avait provoqué

et que la mort peut être attribuée à l'inexpérience du médecin.

Antiphon

Γ. + Plutarque, Pér. 36

La deuxième cause rappelle ce qu'on raconte de Périclès et de Protagoras. Ils auraient ~~discuté~~ disserté tout une journée au sujet d'un gymnaste pentathle qui avait tué involontairement une personne ~~qui assistait à ses exercices~~ de l'assistance. A qui la faute? à la javeline, à l'athlète? ou bien aux agonothètes?

Ces causes fictives sont intéressantes, parce qu'elles font connaître autant que les causes réelles, les formes de la procédure observées dans les poursuites pour homicide, et les idées religieuses qui avaient inspiré cette partie, la plus ancienne, et on peut dire sacrée, de la législation athénienne.

Par leur extrême condensation, ces discours contradictoires se

6B

[marge :] qu'on trouve chez les historiens

rapprochent des harangues et particulièrement de celles ~~qu'on trouve de~~ Thucydide. Le raisonnement y est encore plus rigoureux que dans les causes réelles, l'expression plus serrée, plus subtile, plus laborieuse aussi et plus obscure. Voici un ou deux exemples de subtilités. Tétr. I, 4, 10 : ~~Il ne se fonde que sur les probabilités~~ Tout en prétendant me convaincre par la probabilité, ils et cependant ils soutiennent que je suis le meurtrier, non probablement mais réellement![1] Ici la subtilité est plutot dans le tour que dans la pensée. Mais voici qui est plus fort : Tétr. III, 3, 3 « S'il allègue pour sa défense qu'il l'a frappé de la main, sans faire usage d'une arme, il est d'autant plus son meurtrier que les mains ~~nous~~ lui appartiennent plus en propre que les armes. »

[marge :] L'idée, simplement exprimée, serait celle-ci : On allègue contre moi des présomptions, mais des présomptions ne sont pas des preuves.

Ἐκ δὲ τῶν εἰκότων προσποιούμενοί μ' ἐξελέγχειν, οὐκ εἰκότως ἀλλ' ὄντως φονέα μέ φασι τοῦ ἀνδρὸς εἶναι.

[marge :] Εἰ δὲ ταῖς χερσὶν ἀπέκτεινε καὶ οὐ σιδήρῳ, ὅσον αἱ χεῖρες οἰκειότεραι τοῦ σιδήρου τούτῳ εἰσί, τοσούτῳ μᾶλλον φονεύς ἐστιν.

---

1) Cf. Euripide, Cresph. fr. 459 : Εἰ γάρ σ' ἔμελλεν, ὡς σὺ φῄς, κτείνειν πόσις, χρῆν καὶ σὲ μέλλειν. » Tu dis que tu as tué mon époux parce qu'il avait l'intention de te tuer ; si cela est vrai, tu aurais dû, toi aussi, te borner à l'intention.

Dans les causes réelles le style d'Antiphon est plus simple, et aussi plus négligé, plus voisin du parler ordinaire. L'école ne se fait sentir que dans la forme rigoureuse des raisonnements; ~~et~~ les symétries du beau langage artificiel qui était alors en vogue abondent dans les exordes et les péroraisons, qui sont traités comme des morceaux d'apparat.

I (Φαρμ.) 4 : Οὐ γὰρ ἐχρῆν τῷ μὲν τεθνεῶτι τιμωροὺς γενέσθαι, ἐμοῦ δὲ βοηθούς, οὗτοι τοῦ μὲν τεθνεῶτος φονεῖς γεγένηνται [hyperbole], ἐμοῦ δ' ἀντίδικοι καθεστᾶσι.

Χορευτ. V (Ηρῴδ.), 2 : Οὗ μὲν γάρ με ἔδει κακοπαθεῖν τῷ σώματι μετὰ τῆς αἰτίας τῆς μὴ προσηκούσης, ἐνταῦθα οὐδέν με ὠφέλησεν ἡ ἐμπειρία. οὗ δέ με δεῖ σωθῆναι μετὰ τῆς ἀληθείας εἰπόντα τὰ γενόμενα, ἐν τούτῳ με βλάπτει ἡ τοῦ λέγειν ἀδυναμία.

(Allusion à la prison préventive) « Quand il fallait souffrir dans « corps sous le coup d'une accu« sation imméritée, alors « je n'ai trouvé aucun secours « dans mon expérience; et quand « je dois me sauver grâce à la vérité en faisant connaître les « faits, alors je me trouve arrêté par l'insuffisance de ma parole. »

Ib. 5 : Οὐ γὰρ δίκαιον οὔτ' ἔγωγ' ἁμαρτόντα διὰ ῥήματα σωθῆναι, οὔτ' ἔγωγ' ὀρθῶς πράξαντα διὰ ῥήματα ἀπολέσθαι. τὸ μὲν γὰρ [ῥῆμα] τῆς γλώσσης ἁμάρτημά ἐστι, τὸ δὲ [ἔργον] τῆς γνώμης.

« Il n'est juste ni que, « coupable par les actes, on « doive son salut « aux paroles; ni que, irréprochable « dans les actes, on doive sa perte « à ses paroles. L'un est la faute de l'élocution, l'autre de l'intention. »

Ibid. 26. 91. Καὶ μὴν εἰ δέοι ἁμαρτεῖν τι, τὸ ἀδίκως ἀπολῦσαι ὁσιώτερον ἂν εἴη τοῦ μὴ δικαίως ἀπολέσαι. τὸ μὲν γὰρ ἁμάρτημα μόνον ἐστί, τὸ δὲ ἕτερον καὶ ἀσέβημα.

(Paronomases)

« S'il fallait commettre une erreur, acquitter injustement serait moins coupable que tuer « sans justice. L'un est seulement une erreur; l'autre est aussi une impiété. »

6D

Ib. 94 l'antithèse de γνωρισταί (qui connaissent ? instructeurs ?) et de δικασταί, est doublée de celle de δοξασταί (qui conjecturent) [mot forgé pour la circonstance] et de κριταί. (Passage dont la leçon est d'ailleurs controversée).

On a de bonne heure confondu notre Antiphon avec de nombreux homonymes, parmi lesquels il faut distinguer un contemporain de l'orateur, déjà mentionné par Xénophon sous la désignation d'Antiphon le sophiste, et que d'autres appellent Antiphon le devin[1]. On lui attribuait notamment un écrit philosophique intitulé *Vérité*, comme le traité de Protagoras. C'était une construction du monde au moyen des quatre éléments, une explication des phénomènes célestes et terrestres. Nous possédons encore de nombreux fragments de cet ouvrage, morceaux remarquables par leur étendue et leur style. Le ton en est solennel, plein d'onction; les mots rares et poétiques y abondent; ~~rien n'y rappellent~~ la rigueur et la précision d'Antiphon l'orateur. Ces différences

Mém., F.A.

τερα[το]σκόπος καὶ ὀνειροκρίτης.

; Ἀλήθεια

ainsi que du Περὶ ὁμονοίας et du Πολιτικός.

[comme chez Gorgias, les antithèses n'y manquent pas; et cependant le ~~style~~ raisonnement n'a pas

1) Voyez Aristote ap. Diog. L. II, 46; Suidas.

π. ἰδεῶν
Id. II, 11.

78

de style n'ont pas échappé (aux anciens) à Hermogène. Il y insiste, tout en hésitant sur la question de savoir s'il faut distinguer deux auteurs différents.[1]

On ne peut pas dire qu'Antiphon, l'orateur, ait joui d'une grande célébrité dans l'antiquité. Cicéron le mentionne une fois, probablement d'après Aristote et sans l'avoir lu lui-même. Denys ne le comprend point au nombre des orateurs classiques dont il recommande l'étude. Son canon ne comprend que

---

1) Didyme attribuait à l'autre Antiphon, outre l'Ἀλήθεια, le Περὶ ὁμονοίας et le πολιτικός. Wilamowitz (Hermes, XI (1876), 3e l.) identifie ce dernier titre avec les Λοιδορίαι κατὰ Ἀλκιβιάδου, qui sont bien de l'orateur Antiphon : cf. fr. 120. Blass proteste. — Etude sur ces fragments par A. Croiset, dans „Annuaire Et. Grecques" 1883.

7c

six noms : Lysias, Isocrate, Isée, les fondateurs du style oratoire ; puis Démosthène, Hypéride, Eschine, qui portèrent ce style à toute sa perfection. Des études qu'il avait consacrées à ces six orateurs, nous ne possédons plus aujourd'hui que la première série au complet. ~~Quant à~~ La seconde s'est perdue ; mais nous n'avons ~~que~~ le traité sur la puissance oratoire de ~~Cicéron~~ Démosthène au point de vue de l'élocution. Denys laisse de côté les précurseurs, tout en les mentionnant. Il ne dédaigne pas non plus les orateurs secondaires de la grande époque : il nous a laissé un traité sur Dinarque ; mais il y fait de l'érudition et de la critique, et il n'entend nullement proposer Dinarque en modèle à ceux qui veulent se former ~~sur~~ d'après les grands écrivains ~~de la grande époque~~.

Περὶ τῆς λεκτικῆς δεινότητος.

7D

D'où vient donc le canon des dix orateurs? canon qui comprend, outre les six que nous venons de nommer, deux précurseurs, Antiphon et Andocide, et deux orateurs plus ou moins contemporains de Démosthène, à savoir Lycurgue et Dinarque. Cicéron semble encore ignorer ce canon, Denys n'en parle point; mais Quintilien le connaît. Quand, et par qui, ce canon fut-il établi? Un contemporain et ami de Denys, Cécilius de Calacté, en Sicile, composa un ouvrage sur les caractères des dix orateurs, dont nous possédons encore quelques extraits. Cécilius fut-il en effet le premier à établir ce canon? On ne peut le faire remonter aux savants d'Alexandrie, dont les études étaient tournées du côté des poëtes,

Antiphon
8A

mais Cécilius était (à ce qu'il semble) disciple d'Apollodore de Pergame, et l'on a conjecturé récemment que l'école de Pergame, où florissaient les études de rhétorique, fit d'abord choix de ses dix orateurs modèles 1/. Quoiqu'il en soit, c'est grâce à Cécilius que les quatre orateurs secondaires furent ~~étudiés~~ par la suite étudiés, lus et copiés (comme les 6 autres). C'est lui qui leur assura une place définitive parmi les auteurs classiques, au préjudice de quelques autres, qui auraient peut-être eu autant de titres à cette distinction.

1/ Voy. J. Brzoska, De canone X or. att. Breslau, 1883. Dissertation où sont développées les idées de Reifferscheid.

Voilà comment il s'est fait que les ouvrages, ou quelques ouvrages, de ces dix orateurs sont venus jusqu'à nous. Il faut cependant excepter Hypéride qu'un hasard a détruit, et qu'un autre hasard, plus extraordinaire encore, nous a fait recouvrer.

Disons mieux, plusieurs hasards.

Les manuscrits d'Antiphon sont en général les mêmes qui nous ont conservé ce que nous possédons d'Andocide, d'Isée, de Lycurgue et de Dinarque. Ce sont là ce qu'on peut appeler les petits orateurs, les quatre non admis par Denys parmi les modèles, plus Isée. [Les critiques considèrent comme le meilleur manuscrit le Crippsianus (A), du XIIIème siècle à ce que l'on dit, qui est au Musée Britannique et qui provient du fameux monastère de Vatopédion.

[Les autres, Lysias, Isocrate, Démosthène, Eschine, ont chacun leurs mss à eux. Les cinq petits orateurs nous sont parvenus par les mêmes mss.

8c

sur le mont Athos. Cependant Antiphon, Dinarque et en partie Lycurgue, se trouvent aussi dans un manuscrit d'Oxford (N) du XIVème dont les leçons remarquables sont considérées par les uns (Sauppe) comme de simples conjectures, par d'autres (Maetzner, Blass, Jernstedt) comme de vieilles et bonnes leçons. De là, certaines divergeances dans la constitution du texte, qui est loin d'être en bon état. — L. Cohn, Hermes 1887 p. 58 sq., se range du côté de Blass et il examine le texte de Lycurgue.

L'auteur pour nous signalons les mêmes divergences au sujet du mss d'Hérodote.

Editions spéciales d'Antiphon :
Avec commentaire explicatif :
Maetzner, Berlin, 1838
Avec variantes : Blass Bibl. Teubner, 1871 et 1881.
Dans l'intervalle l'édition critique de Victor Jernstedt, Pétersbourg, 1880.
Cucuel, Thèse sur la langue d'Antiphon, 1886, traduction 1887 (un premier essai, qui laisse encore à désirer)

Le Crips. contient en outre les deux déclamations ~~de~~ de Gorgias, l'Ulysse d'Alcidamas, deux déclamations de Lesbonax (siècle d'Auguste) et la déclamation π. πολιτείας d'Herode Atticus. D'autres manuscrits, notamment le Palatinus X, d'après lequel on constitue le texte de Lysias, ajoutent le π. σοφιστῶν d'Alcidamas et la 2ème déclam. d'Antisthène. De là tous ces morceaux, ainsi que le fragm. π. διῳκισμένης [illegible] du Pseudo-

Pseudo-Démade, sont entrés dans les Or. Gr. d'Alde Manuce et dans les autres recueils.

Recueils des Orateurs attiques.

Ouvrages qui les concernent.

L'ordre chronologique me fait placer ici un petit écrit qui se trouve parmi les œuvres de Xénophon et qui roule sur le gouvernement ou, comme on dirait aujourd'hui sur la constitution d'Athènes. A première vue il semble difficile de ~~douter~~ ôter cet écrit à Xénophon. Le traité sur le gouvernement de Lacédémone, dont l'authenticité ne saurait être raisonnablement contestée. En effet il se trouve placé à la suite du et il y est rattaché par une formule de transition. Nous reviendrons sur cette formule à propos d'autres ouvrages de Xénophon. Ici il suffit de dire que les deux opuscules, tout en étant rattachés l'un à l'autre dans nos manuscrits, et quoiqu'ils aient passé de très bonne heure pour être du même auteur[1], n'ont aucune ressemblance, aucun rapport entre eux, mais

Ἀθηναίων πολιτεία

1 A

Περὶ δὲ τῆς Ἀθηναίων πολιτείας

---

[1] Diog. L. II, 57 Συνέγραψε δὲ ... καὶ Ἀθηναίων καὶ Λακεδαιμονίων πολιτείαν, ἥν φησιν ~~Δημήτριος~~ οὐκ εἶναι Ξενοφῶντος ὁ Μάγνης Δημήτριος. Faut-il transposer les mots? ou bien croire que les deux traités étaient réunis en un seul?

1B

diffèrent complètement. L'un est une exposition assez méthodique des institutions de Sparte, autant du moins que l'auteur voulait les faire connaître; l'autre n'a rien de didactique. C'est une suite de considérations sur la constitution d'Athènes, et, pour lui donner son vrai nom, un pamphlet politique.

Si le Gouv. d'Ath. ne ressemble pas au Gouv. de Sp., il ne ressemble pas non plus aux autres écrits de Xénophon. Le style en est à la fois plus négligé et plus nerveux; les vues politiques sont plus pénétrantes et plus absolues, le ton plus âpre. On y reconnaît un esprit d'une rare énergie, froid et tranchant, plus

aimable, peu scrupuleux. Cet
opuscule nous donne du caractère
de son auteur une idée toute
différente de l'impression que laissent
les écrits incontestés de Xénophon.
L'argument le plus irréfutable se
tire des indices chronologiques.
Notre traité a été écrit à une
époque où Xénophon était encore
enfant. Nous y voyons Athènes
maîtresse incontestée de la mer, elle a des alliés
qui lui payent le tribut (φόρος) et
sont obligés de se faire rendre la
justice dans la capitale. La répar-
tition du tribut se fait ordinaire-
ment tous les quatre ans. La démo-
cratie, solidement établie, n'a rien
à craindre du petit nombre des
exilés. Le démos abandonne à

1D

l'invasion les campagnes de l'Attique, que les cultivateurs et les riches propriétaires de maisons de campagne voudraient défendre.

II, 14 et 16. Aussi les Athéniens ont-ils déposé leur avoir dans les îles. — Les Athéniens

de leur côté, II, 4, 19 et 13. ont toute facilité pour faire des descentes en pays ennemi et le ravager impunément.

Or rien de tout cela n'était vrai à l'époque où Xénophon, de retour de sa campagne d'Asie, commençait à écrire. Dans les premières années qui suivirent la guerre du Péloponnèse, Athènes était tombée sous la dépendance de Sparte. Depuis la bataille de Cnide, 394, jusqu'à la paix d'Antalcidas, 387, Athènes essaye avec un succès passager

de rétablir sa marine et son empire ; mais Sparte a toujours sa flotte, ses navarques, et lutte sur mer aussi bien que sur terre. Unie à Sparte, elle redevint, durant 9 ans, l'arbitre de la Grèce. Après la bataille de Naxos, 376, Athènes domine de nouveau sur mer et se trouve à la tête d'alliés qui lui payent des contributions (συντάξεις) mais rien n'indique qu'ils fussent obligés de plaider à Athènes. Dans les guerres de la première moitié du IVème siècle les campagnes de l'Attique ne furent jamais envahies, Athènes étant alliée à ses voisins de Béotie contre Sparte. L'état d'Athènes et de la Grèce tel qu'il est supposé dans ce petit écrit nous ramène à la

Les différences entre le premier et le second empire maritime, celui du 5e et celui du 4e siècle, sont mieux connues aujourd'hui, grâce aux études épigraphiques. Aussi ces études ont elles permis de trancher la question de l'origine de cet écrit.

2B

guerre du Péloponnèse. Encore la dernière partie de cette guerre, quand Sparte eut sa flotte, quand les alliés abandonnent Athènes, quand la démocratie est menacée ou renversée ne convient-elle point au tableau tracé dans cet opuscule. Il faut remonter avant 412, date du désastre de Syracuse. †

Nous voilà donc en présence d'un des plus anciens monuments de la prose attique ; là est l'intérêt de ce petit ouvrage, plus précieux pour nous que s'il était de Xénophon. L'auteur soutient une thèse et cette thèse est très nettement formulée dès les premiers mots : "Pour ce qui est du gouvernement des Athéniens,

2c

qu'ils aient choisi cette forme de gouvernement, je ne les approuve pas, pour la raison que, l'ayant choisie, ils ont choisi que les mauvais se trouvent mieux que les bons. C'est pour cela, dis-je, que je ne les approuve pas; mais puisqu'il leur a plu de faire ainsi, il faut dire qu'ils s'y prennent bien pour conserver cette forme de gouvernement, et qu'ils ordonnent bien tout le reste qui semble vicieux aux autres Hellènes; c'est ce que je vais prouver."

En effet, l'auteur montre que les institutions d'Athènes sont appropriées au principe démocratique; que tout ce qu'on pourrait critiquer dans ses institutions est parfaitement légitime dès que vous accordez ce principe

2D

Et il met si bien en lumière la logique qui a présidé à la législation d'Athènes, ~~et, il~~ fait si bien comprendre ~~toutes~~ que les pièces du mécanisme politique se tiennent si ~~ad~~mirablement, qu'on pourrait s'y tromper et attribuer ces pages à un panégyriste de la constitution athénienne ; mais le début de l'ouvrage, son ensemble, le ton sarcastique des éloges, ne peuvent laisser de doute sur la tendance de l'écrit. (~~Lire~~ I §§ 2-9; ~~et plus bas § III, 10 l'examen de la politique d'Athènes envers ses alliés~~. Voyez comment l'auteur expose les avantages que le peuple trouve aux liturgies des riches (I, 13)[1]; puis les avantages qui résultent pour lui de la nécessité imposée aux alliés

I, 17-18

1) Les premières lignes sont obscures et altérées.

de plaider à Athènes ; ce sont des morceaux d'une ironie mordante.

~~Dans les~~ quelque autres villes, y a-t-il une sédition, Athènes y prend le parti de la populace ; on le trouve mauvais, mais Athènes a raison. Favoriser les honnêtes gens, ce serait mal servir les intérêts de la démocratie. Toutes les fois qu'Athènes en a agi ainsi, son dêmos s'en est mal trouvé. La crapule d'Athènes est naturellement amie de la crapule des autres villes. C'est dans II, 20 qu'on trouve une profession de foi explicite. « Je pardonne au peuple déclare l'auteur, d'aimer la démocratie. Mais quiconque, n'étant pas du dêmos, préfère la démocratie à l'oligarchie,

Ἀθηναίων Πολιτεία
3 A
(Affaires athéniennes)

III, 10

3 B

cherche à pêcher en eau trouble". "Un honnête homme ne saurait se plaire dans une ville où des hommes grossiers, mal élevés, des forcenés, l'emportent dans les délibérations sur les nobles et les intelligents.

On voit que l'auteur parle la langue des aristocrates. Pour lui, les bons (οἱ χρηστοί), ce sont les nobles et les riches (οἱ γενναῖοι, οἱ πλούσιοι); les mauvais (οἱ πονηροί, οἱ κακοί), ce sont les pauvres, les hommes du peuple (οἱ πένητες, ὁ δῆμος). La terminologie est la même que dans Théognis. De ces deux castes, aux uns la vertu et la sagesse (ἀρετή καὶ σοφία), aux autres l'ignorance et la vilenie (ἀμαθία καὶ πονηρία)

I, 57.

Quelles sont les conclusions pratiques de l'auteur ? Comment faire pour qu'un honnête homme puisse se plaire à Athènes ? La réponse est indiquée | dans III 6b-9. Faut-il réformer la démocratie ? Chimères. Les aristocrates à l'eau de rose qui s'en flattent sont des rêveurs sans intelligence politique. On pourrait améliorer quelques détails sans importance ; aller au-delà ce serait porter atteinte au principe même de la démocratie.

| Disons mieux, elle est implicitement contenue,

Après avoir démontré la solidarité des lois et des institutions d'Athènes, toutes combinées dans l'intérêt du souverain, qui est le peuple, tendant toutes à conserver et à fortifier le régime établi, l'auteur ne peut s'arrêter à aucune demi-mesure.

3D

A ses yeux le salut d'Athènes, ou plutôt le salut de sa caste, est dans une révolution complète, dans un changement radical de l'existence athénienne. La marine, il l'a fait voir, est le fondement de la démocratie; il faut donc qu'Athènes ~~cesse~~ renonce à sa marine, qu'elle abandonne sa puissance militaire, c'est-à-dire qu'elle renonce à ce qui constitue sa grandeur. Ce raisonnement est logique, il est d'un bon aristocrate et d'un mauvais athénien. C'est ainsi que l'entendaient les 400 et les 30; en livrant à Sparte ~~les~~ vaisseaux les murs, toute la cité; ils exécutèrent le programme indiqué dans cet écrit. L'époque où fut composée ce pamphlet politique n'est donc pas douteuse; il est de la première moitié

Quelle sera la conclusion logique, conclusion qu'il n'a pas formulée, mais qui résulte d'elle même de l'ensemble de ses raisonnements?

Ἀθηναίων Πολιτεία

de la guerre du Péloponnèse. Faut-il préciser davantage, en déterminer la date exacte? On l'a essayé, mais sans succès. Les différentes hypothèses se réfutent mutuellement. Je me résigne volontiers à ignorer l'année de la rédaction; une date approximative me suffit. [On a aussi voulu deviner quel est l'auteur de cet écrit. Les noms de Critias, de Phrynichos (celui qui joua un rôle parmi les 400), d'Alcibiade, de Thucydide fils de Mélésias, ont été mis en avant. Vaines conjectures, plus ou moins ingénieusement développées dans les nombreuses dissertations auxquelles cet écrit a donné lieu, surtout en Allemagne. En France, M. Emile Belot a soutenu une opinion bizarre. Il tient pour Xénophon; mais comme il ne méconnaît pas que le tableau tracé

L'auteur, on le sait, d'un écrit portant le même titre,

4B

par la puissance d'Athènes, ne convient pas à l'époque de cet écrivain, il ~~Il~~ veut que Xénophon ait été inexact de propos délibéré, afin de détourner Agésilas d'une entreprise contre Athènes. Quant au style de ce traité, on y reconnaît un esprit vigoureux, qui pense avec suite et logique, qui sait s'exprimer avec force et originalité. Tout est nerveux, incisif, mordant; ~~Mais~~ mais tout est négligé, dénué d'élégance et d'art. L'auteur n'a pas été à l'école des rhéteurs, il n'a pas appris à parler et à écrire 1). Les tournures vives et familières, mais peu littéraires, abondent dans ces pages. On remarque surtout les pronoms de la deuxième et de la ~~troisième~~ première personne, employés dans les propositions générales pour on, quelqu'un. Exemples:

Voyez III, 10, raisonnement bien conduit, subordination des pensées secondaires à la pensée principale; mais cette subordination ne s'exprime pas dans la forme de la phrase, ~~n'aboutit pas à une période bien arrondie~~ Antiphon sait bien mieux arrondir son argumentation.

1) Il paraît cependant que Maass, Parerga attica (Greifsw. 1889, p. XI sq) essaye d'y faire voir l'influence de Gorgias, sauf les mots poétiques, qui ne convenaient pas au sujet.

« A Lacédémone, mon esclave te craint », c. a. d. ~~à~~ Lacédémone les esclaves craignent, non seulement leur maître, mais tous les autres citoyens. Cobet s'est fondé sur des pronoms personnels et sur les appréciations, en apparence contradictoires, de la constitution d'Athènes pour soutenir que nous avons les fragments d'un dialogue entre un admirateur et un adversaire de la démocratie athénienne, et, chose curieuse il laissait ce dialogue à Xénophon.

Sans doute le texte est en mauvais état, il y a des lacunes, peut être aussi des transpositions, car la disposition du traité est défectueuse. Mais les essais d'établir un ordre satisfaisant n'ont rien de bien solide. On peut croire qu'un écrivain ~~si~~ peu soucieux de la forme n'ait pas ~~fini, ou n'ait pas~~ +

I, 11 4c

Ἐν δὲ τῇ Λακεδαίμονι ὁ ἐμὸς δοῦλος σὲ δέδοικεν.

W. L. p. 438.

II, 11. « Moi (Athénien), sans ~~cultiver~~ travailler sans la terre, j'aurai tous ces produits « grâce à la domination sur mer » καὶ ἐγὼ μὲν οὐδὲν ποιῶν ἐκ τῆς γῆς πάντα ταῦτα ἔχω διὰ τὴν θάλατταν.

su ~~voulu~~ ~~éviter~~ conduire ~~ses~~ pensées dans un ordre rigoureux, ou ne s'y soit pas trop appliqué.

Tant qu'on croyait cet écrit de Xénophon, on était forcé de lui prêter des sentiments peu d'accord avec la douceur de son caractère, et les opinions politiques d'un factieux de la pire espèce, d'un oligarque ~~borné~~ ~~de~~ qui aurait étouffé en lui-même tout patriotisme athénien. On faisait tort à l'homme. On faisait peut-être, en même temps, trop d'honneur à son intelligence politique : car cet écrit témoigne d'une rare clairvoyance autant que d'un mauvais cœur et d'une absence complète de scrupule moral.

Feuillets non classés non foliotés

Ἀθηναίων πολιτεία

1. Pour ce qui est du gouvernement des Athéniens, qu'ils aient choisi cette forme de gouvernement, je ne les ~~l'~~approuve pas, pour la raison que, l'ayant choisi, ils ont choisi que les mauvais ~~s'y~~ se trouvent mieux que les bons. C'est pour cela, [, dis-je, (οὖν)] que je ne les approuve pas ; mais puis qu'il leur a plu de faire ainsi (de diriger le gouvernement), il faut dire qu'ils s'y prennent bien pour le conserver et qu'ils ordonnent bien ~~les autres choses~~ tout le reste qui semble~~nt~~ violent~~es~~ aux autres Hellènes. C'est ce que je vais prouver.

2. Voici par où je vais commencer. C'est avec justice que les pauvres et le peuple y ont le dessus sur les nobles et les riches, par la raison que c'est le peuple qui rame sur les vaisseaux et qui procure la puissance de la ville. En effet, les pilotes et les chefs des matelots (κελευσταί) [ceux qui commandent la manœuvre] et les cinquanteniers (πεντηκόνταρχοι) ~~et~~ les sous-pilotes (πρωρᾶται) et les constructeurs de vaisseaux,

πένητες = πονηροί
pauvres = mauvais (terminologie aristocr. de Théognis)

(Littéralement ἐλαύνειν [?] répond à ramer)

voilà ceux qui procurent la puissance de la ville bien plus que les hoplites (ὁπλῖται?) et les nobles et les bons. Puisque donc il en est ainsi, il semble juste que tous aient part aux magistratures conférées soit par le sort soit par l'élection, et que tout citoyen ait le droit de parler en public si cela lui plaît (τῷ βουλομένῳ)

3. Ensuite, toutes les magistratures qui contribuent au salut du peuple tout entier si elles sont bien gérées, et qui, mal gérées, le mettent en péril, ces magistratures le peuple ne se soucie pas d'en avoir sa part ; les hommes du peuple ne prétendent pas aux fonctions de stratège ni d'hipparque. Car le peuple comprend qu'il lui est plus utile de ne pas remplir ces charges lui-même, mais de les abandonner aux ~~plus~~ citoyens les plus capables ~~[illegible]~~. Au contraire les magistratures (instituées) pour procurer des salaires et des avantages domestiques, voilà celles que le peuple demande à remplir.

4. Ensuite encore, chose dont quelques-uns s'étonnent, qu'ils mettent en toute chose les méchants et les pauvres

et les populaires au-dessus des bons, on verra qu'ils conservent ainsi la démocratie. En effet les pauvres et les plébéiens et les hommes de peu, s'ils prospèrent et s'ils augmentent en nombre, renforcent la démocratie; mais ~~dès lors~~ que viennent à prospérer les riches et les bons, les hommes du peuple auront laissé grandir l'élément qui leur est hostile. En effet, dans tout pays, ce qu'il y a de meilleur est hostile à la démocratie. Dans les meilleurs on trouve peu d'indiscipline et d'injustice, ~~mais dans le peuple~~ beaucoup d'application au bien; dans le peuple, au contraire, beaucoup d'ignorance, d'indiscipline et de vilenie: car la pauvreté les conduit au mal, le manque d'éducation et l'ignorance, ...

(Le grec est négligé)

6. On dira, qu'ils ne devraient pas laisser parler ~~tous~~ ni délibérer siéger au Conseil indistinctement, mais les plus habiles et les plus hommes de bien. Mais là encore ils se conduisent sagement en laissant aussi parler les mauvais. Car si les bons parlaient et délibéraient au Conseil, ce serait pour le plus grand bien de leurs pareils, et pour le mal des ~~hommes du peuple populaire~~ hommes du peuple; mais actuellement que se lève et parle qui veut, cet homme de rien trouve ce qui est ~~avantageux~~ bon pour lui et pour ses pareils.

7. On dira, que peut donc concevoir de bon pour lui ou pour le peuple un homme de la sorte? Ils savent, eux, que

l'ignorance et la méchanceté (et la bienveillance) de cet homme lui est plus avantageuse que la vertu et la prudence et la malveillance du bon.

8. Certes on n'aura pas, avec ces coutumes, la cité la meilleure ; mais la démocratie ne saurait être mieux conservée. Le dèmos ne veut pas, sous un ordre de choses bien réglé, être lui-même esclave, il veut être libre et gouverner, peu lui importe le désordre ; ce que vous regardez comme contraire au bon ordre, c'est précisément ce qui fait la force et la liberté du dèmos.

9. Si vous demandez le bon ordre, vous y verrez d'abord les plus intelligents donner des lois pour eux (αὐτοῖς) ; ensuite les bons y contiendront les méchants, et les bons délibéreront sur la chose publique, et ne laisseront pas des fous (des insensés, μαινομένους ἀνθρώπους) siéger dans le Conseil (ni parler ni composer l'assemblée publique. Avec ces institutions excellentes vous verriez bien vite le peuple tomber dans la servitude.

Alcibiade à Sparte (Thucyd. VI. 89. 6) : περὶ ὁμολογουμένης ἀνοίας.

Diog. L. II, 6, 57). — Pollux IX, 43 cite ce traité sous le nom de Ξενοφῶν.
... Θρᾳκῶν καὶ Λακ. πολιτείαν, ἥν φησιν οὐκ εἶναι Ξεν. ὁ Μάγνης Δημήτριος

De même Stobée Flor. 43, 50 et 51. — Les deux πολιτεῖαι n'ont rien de commun.

Weiske, dans son édition. Leipzig 1804.

Ps-Xénophon
Gouv. d'Athènes

Schneider, dans son édition, Prolegomena ad Resp. Ath., reimprimés par L. Dindorf, Xenoph. Opusc. polit. etc., Oxford 1866. Schneider ôte l'ouvrage à Xén. et le rapporte à l'époque de la guerre du Péloponèse. Avant lui Manso, Sparta II, p. 496 avait déjà émis des doutes motivés dans le même sens.

Bake, Diss. de libello de Rep. Ath. (Nov. Act. litt. soc. Rheno-Trajectinae IV, 1831, p. 112—248), l'attribuait à Ol. 101 (av. J. C. 376—3) et en trouvait le style très-diff. de celui de Xén. Ses observ. sur la langue reprod. par L. Dindorf ib.

G. A. Sauppe, Xenoph. de R. Ath. l. in disceptationem vocatus. Torgau 1832.

A. Fuchs, Quaest. de libris X. de rep. Lac. et de rep. Ath. Lpz 1838.

A. Platon, de auctore libri Xenoph. qui etc. Bresl. 1843. Il devine Critias comme auteur. Ce que avait[2] fait déjà en passant Wachsmuth, Hellen. Alterth. 2e éd. I, p. 798. De même Boeckh, en déclarant à revenir cette opinion, Staatsh. 2e éd. p. 433 sqq.

Critias

G. Roegel, De temp. quo scr. s. etc. Bresl. 1846.

G. Morel, Quaest. de libello Ἀθ. πολ. Bresl. Bonn 1858.

Fr. Pankow, Zu Xen. Schr. v. St. d. Ath. (Gnesen 1866) divise l'écrit en dialogue entre 2 aristocrates, l'un lacédémonien, l'autre athénien.

Ad. Kirchhoff, édition Berl. 1874. — 2e 1881

" " Ueber die Schrift v. St. d. Ath. Berl. 1878 (Aus Abh. der Berl. Ak.)

Curtii Wachsmuth, comm. de Xen. etc. Gött. 1874. Essaye de rétablir des tronçons d'un dialogue entre un lacédémonien et un démocrate athénien.

M. Schmidt, Memoire eines Oligarchen in Athen über die Staatsmaximen des Demos. Jena 1876. Texte transposé, et transposition justifiée.

Il pense à Thucydide fils de Melesias, ou à un homme de son parti.

Helbig, „Alcibiades als politischer Schriftsteller" (Rh. Mus. XVI, en 1861) l'attribue à Alcibiade qui l'aurait adressé à l'éphore Endios (Thuc. VIII, 6) en 413. Fantaisie!

Alcibiade

F. G. Rettig (prof. à l'univ. de Bern) discute la disposition du traité, l'ordre à y rétablir, in *Zeitschrift f. die oestr. Gymnasien*, 1877, 4. p. 241–261; 6, p. 401–417; 8, p. 561–588.

Voici ses conclusions. L'opuscule se compose de deux parties, la première et la plus considérable, sur les institutions d'Athènes; la seconde, accessoire, sur la politique étrangère d'Athènes.

1) Ch. I: après §9, il faut insérer III, 12 et 13, §§ oubliés d'abord et ajoutés à la fin de l'ouvrage. Ch. II. Ch. III, 1ª.

2) Ch. III, ainsi ordonné: §10; 11; 1ᵇ – 8ª. – 8ᵇ et 9 forment la conclusion de tout l'écrit.

En effet ces dernières lignes terminent ~~très-~~convenablement tout le traité.

Les premières lignes de III peuvent être considérées comme un résumé du jugement de l'auteur sur la inst. d'Ath. et sa politique extérieure.

Le reste roule-t-il sur la pol. extérieure? Même en accordant un peu de confusion et en transposant ~~avec un peu de confusion~~. Les deux derniers §§ (12–13), ~~formant un~~ appendice qui se rattache à la 1e partie, la division en polit. intérieure et extérieure n'est pas nette. Plusieurs §§ de la 1e partie se rapportent à la pol. extérieure; et la 2e revient à l'intérieure.

V. Ch. Graux, *Rev. Crit.* 1881, II, p. 237 suiv.

— H. Müller-Strübing, „Die att. Schrift vom St. der Ath." Philol. Supplem.-B. IV, 1–188. 1880. Plein de verve.

Emile Belot, Texte trad. et commentaire. Lyon 1880, tient pour Xénophon. Il prétend que X. veut détourner Agésilas d'une entreprise contre Ath. on lui ~~persuad~~ [illegible] qu'elle peut être entreprise. Etrange!

Andocide a été plus heureux que beaucoup d'orateurs ses contemporains qui valaient mieux que lui. Sans parler d'Alcibiade et de Théramène, orateurs de premier ordre, qui ne laissaient rien par écrit, Critias semble avoir été bien au-dessus d'Andocide par son éducation, son esprit, la distinction de sa parole. Quintilien parle d'Andocide fort dédaigneusement. XII, 10, 21. 1) Hermogène le met au dernier rang des orateurs attiques consacrés par le canon des Dix, dont nous avons déjà parlé. ~~Chose~~ Innovation curieuse ~~et nouvelle~~, Hermogène ajoute à ces dix noms celui de Critias, auquel il assigne ~~une~~ le rang ~~place~~ entre Antiphon et Lycurgue. On reconnaît ici l'influence d'Hérode Atticus, ce grand seigneur du siècle des Antonins, aussi connu par ses

et Callistrate ?

Critias

1) En combattant les hyperattiques, partisans de la sobriété la plus méticuleuse, il s'écrie « Non igitur usque ad Coccum [nom obscur] et Andociden remittemur ! »

1B

richesses et sa magnificence que par ses talents. Admirateur de tous les anciens, Hérode avait une affection toute particulière pour Critias, et il mit en vogue parmi les "Hellènes" cet auteur que l'on avait jusque là négligé. 1/ D'un autre côté, Hérode tenait Andocide en fort médiocre estime. Un jour qu'on l'applaudit et qu'on alla jusqu'à le proclamer l'égal des Dix, il ne se défendit pas trop de ce compliment, mais répondit: "Je suis au moins au-dessus d'Andocide". 2) Cette appréciation persista quelque temps; Philostrate distingue Critias; Elien en cite des fragments; Phrynichos

[illegible]

1/ Philostrate. Vit. Soph. p. 70 Kayser

Προσέκειτο μὲν γὰρ πᾶσι τοῖς παλαιοῖς, τῷ δὲ Κριτίᾳ καὶ προσετετήκει, καὶ παρήγαγεν αὐτὸν ἐς ἤθη Ἑλλήνων τέως ἀμελούμενον καὶ περιορώμενον.

2) Ib. II, 1, 14: Ἀνδοκίδου μὲν κρείττων εἰμί.

l'Atticiste le plaçait parmi les auteurs modèles de l'atticisme[1]. ~~Ho~~

On voit que Critias était sur le point de supplanter Andocide parmi les Dix; cependant la tradition l'emporta. Le Canon de Cécilius fut cause qu'Andocide continua d'être copié, tandisque les œuvres de Critias ont péri.[2]

Malgré son infériorité, reconnue, Andocide a un avantage sur Antiphon, sur Lysias et sur Isée. C'est qu'il n'est pas logographe, mais orateur. Les discours qu'il laissa après lui il les avait prononcés lui même, non écrits pour un client, et parmi ses discours il y a deux harangues tenues dans l'assemblée du peuple.

2) Lallier. De Critiae tyr. vita et scriptis, Paris, 1875. Monographie.

1) Ap. Photium, p. 101, b.

1c

1D

Ce sont les plus anciens écrits de ce genre qui soient venus jusqu'à nous. Ces deux morceaux, ainsi que le plaidoyer sur les Mystères, ont un sérieux intérêt pour la biographie d'Andocide et pour l'histoire de son temps. C'est par ~~là~~ ses discours que nous connaissons la vie d'Andocide, mieux que par le pseudo Plutarque, qui n'a guère eu d'autres sources d'informations, et n'y a ajouté que des erreurs, comme lorsqu'il confond ~~Andocide~~ avec son aïeul homonyme. Andocide était Eupatride, d'une ancienne famille qui prétendait descendre d'Ulysse et du dieu Hermès, et dont certains membres avaient joué un rôle politique dans Athènes. Il faisait partie de la jeunesse dorée qui

vieillit Antiphon en le

s'associait aux débauches élégantes d'Alcibiade. Mêlé au fameux procès des Hermocopides et jeté en prison, il se décida à faire des révélations, qui sauvèrent, à ce qu'il assure, une foule d'innocents et mirent fin aux incertitudes et aux angoisses qui avaient quelque temps pesé sur Athènes. Son rôle dans cette affaire est assez louche. On peut tenir pour certain le fait rapporté par Th. et que Andocide lui-même ne conteste pas encore, dans un discours antérieur de plusieurs années à son grand plaidoyer, à savoir qu'il avait pris part personnellement à la mutilation des Hermès. Malgré l'impunité assurée au dénonciateur, Andocide ne tarda pas à s'expatrier.

dans le Π. Μυστηρίων

le Περὶ καθόδου

En 415

Le motif de cet exil plus ou moins volontaire doit être cherché, ce semble, dans la situation pénible que lui fit un décret rendu sur la proposition d'un certain Isotimidès. Ce pséphisma excluait de l'Agora, des temples, des cérémonies relig. (τῶν ἱερῶν), ceux qui s'avouaient. Voy. Myst. 71. [Lys.] VI, 24.

& les Hermocopides

τῆς ἀγορᾶς καὶ τῶν ἱερῶν

2B -

Il se fait alors négociant, et comme il avait pu, grâce à l'amitié d'Archélaos de Macédoine, fournir des rames, du blé, du fer, à la flotte athénienne de Samos, il crut le moment favorable pour rentrer dans sa patrie. Mais

En 411

quand il arriva à Athènes, (en 411,) une révolution venait de porter les oligarques à la tête du gouvernement ; le service rendu aux marins démocrates, n'était pas un mérite aux yeux de Pisandre et de ses amis. Andocide fut jeté en prison par eux. ~~Ayant~~ Il remis en

En 409

liberté, il fit deux ans plus tard, en 409, un nouvel essai de se rapatrier. C'est alors qu'il prononça devant le peuple le discours conservé Περὶ τῆς ἑαυτοῦ καθόδου. Il échoua [: il ne put obtenir sa réhabilitation religieuse et civique.

C'est plus tard seulement, en 402, ce semble, que, grâce à l'amnistie (générale), il rentra dans sa patrie. D'abord il n'y fut point molesté. Mais trois ans après son retour

2c

~~n'y fut point molesté.~~ Il put non-seulement jouir de tous ses droits civiques, mais il fut aussi chargé de missions importantes. Envoyé pendant la ~~paix~~ guerre de Corinthe, en 392-91 ce semble, pour négocier avec Sparte, il revint avec un projet de traité qu'il recommanda dans une harangue que nous possédons également, ~~mais~~ et qui ne ~~f~~ fut pas adoptée.

Περὶ τῆς πρὸς Λακεδ. εἰρήνης

Cette harangue, suspecte à Denys et aux critiques anciens, est certainement authentique, Eschine a connu ce discours et lui a emprunté (presque textuellement) certaines données ~~trop~~ si honorables pour la famille d'Andocide qu'elles ne peuvent ~~pour~~ remonter ~~à~~ un autre qu'à Andocide lui-même.[1]

Par contre, la harangue contre Alcibiade, qui serait la première ~~par~~ dans l'ordre

Κατὰ Ἀλκιβιάδου

[1] Andoc. Κατοδ. 3-9 et Eschine, Amb. 172-176.

20

Elle serait antérieure à 415.

des temps si elle était authentique, ne peut appartenir à Andocide. ~~Ce discours est relatif~~ ~~L'orateur~~ Celui qui parle prétend être ~~sous~~ le coup d'une menace d'ostracisme, en même temps que Nicias et Alcibiade ; or aucun historien ne mêle le nom d'Andocide à cette affaire, et par le fait, Andocide était alors beaucoup trop jeune pour se trouver exposé à l'honorable exil des tessons. Ce discours conviendrait, au contraire, à un autre personnage politique de cette époque, Phéax, qui a été certainement mêlé à ces événements, comme on le voit dans Plutarque. Aussi Taylor crut-il devoir attribuer ce discours à Phéax ; mais les anachronismes commis par l'auteur portent à croire que le discours est l'oeuvre

Alcib. 13

Andocide
2 bis

Παρ' ἐνδείξεις

il fut accusé [d'avoir pris part à la célébration des mystères d'Eleusis dont l'excluaient ses actes sacrilèges. Le procès était des plus graves et pouvait entrainer une condamnation à mort. L'affaire se plaidait devant celui des archontes qui avait le département des choses religieuses, le Basileus, et les juges, tous pris parmi les initiés, avaient prêté des serments solennels. Un des ministres du culte d'Eleusis, le dadouque Callias, ennemi personnel d'Andocide, était l'instigateur de la poursuite. Il faut remarquer la date du procès. Il eut lieu dans Ol. 95 II, peu de temps après le procès de Socrate (qui est de 95. I), c'est-à-dire ~~dans~~ de l'année attique précédente et ~~dans~~ de la même année chrétienne : 399 av. notre ère.

2bis B

Il régnait alors à Athènes une recrudescence de dévotion. L'accusateur de Socrate, Mélétos, figure aussi parmi les accusateurs d'Andocide. Il assistait Céphisios, qui était l'accusateur principal. Le sixième discours du recueil de Lysias, qui est une deutérologie, a été prononcé soit par Mélétos, soit par Epicharès autre accusateur secondaire. Malheureusement ce discours est défiguré par des lacunes, tant au commencement qu'au milieu. [Mais Andocide avait aussi ses protecteurs. Anytos, connu comme accusateur de Socrate, prit sa défense, et un autre homme politique d'une grande autorité, Képhalos, parla également pour lui. Ces amitiés puissantes compensaient largement

~~largement~~ l'hostilité d'un autre homme politique de cette époque, Agyrrhios. Enfin la tribu d'Andocide avait nommé des σύνδικοι pour l'assister en justice.

L'accusé commence par exposer les faits, et c'est là partie la plus intéressante de son plaidoyer. ~~Les~~ Répondant aux deux griefs principaux formulés par l'accusation, il établit ~~t'établit~~ d'abord qu'il n'a pas été complice de la profanation des Mystères, ensuite qu'il n'a pas concouru à la mutilation des Hermès. Le premier de ces deux griefs avait été énoncé dans l'acte d'accusation, mais comme il n'avait évidemment aucun fondement réel, les plaidoiries des accusateurs mirent en avant le second grief, qui était beaucoup mieux fondé.[1]

1) Voy. Myst. § 71.

2bis D

Il est vrai qu'Andocide affirme qu'il s'opposa à cet acte sacrilège quand Euphilétos en fit la proposition, dans une réunion de son Hétairie et qu'il ne ~~s'op~~ s'associa point à son exécution. Mais sur ce point le discours sur les Mystères n'est pas seulement contredit par Thucydide, mais par Andocide lui même, dans une harangue qu'il avait prononcée antérieurement, quand les faits étaient plus récents et plus difficiles à défigurer, celle qui est intitulée Περὶ καθόδου.† [Andocide se trouve en désaccord avec Thucydide sur un autre point encore; il prétend que la dénonciation qu'il fit en prison et qui mit fin à l'enquête sur les hermocopides, ne porta que sur des citoyens qui étaient

† Là il avoue assez ouvertement sa complicité, et plaide les circonstances atténuantes, allègue sa grande jeunesse.

Andocide

2 ter 4

déjà ~~en faute~~ mis à mort et ne coûta la vie à aucun citoyen. On voit aisément lequel des deux, de l'historien ou de l'orateur, avait intérêt à altérer la vérité. Mais sauf ces deux points, Thucydide et Andocide sont en parfait accord, leur récit ne diffère que par la méthode. Thucydide, tout en indiquant très exactement les divers incidents de l'enquête, les résume, sans entrer dans les détails et sans donner les noms des dénonciateurs successifs; c'est là le procédé habituel de Thucydide. Ces détails et ces noms propres sont fournis par Andocide.

Dans la seconde partie de son discours, l'argumentation, l'accusé ~~établit~~ réfute facilement ~~que n'ayant pas été mêlé~~ le chef d'accusation concernant sa participation à la profanation des mystères,

2ter B

il insiste plus longuement sur l'autre chef d'accusation. Le décret d'Isotimide excommuniait ~~excluait~~ les Hermocopides, et à ce titre on pouvait accuser Andocide d'avoir souillé par sa présence les mystères d'Eleusis et encouru la peine capitale. Andocide, ~~nie de~~ nous l'avons dit, nie de s'être associé à la mutilation des Hermes (ce qui est faux); mais il ajoute, ce qui pouvait se soutenir, que lors même qu'il y aurait pris part, le décret d'Isotimide n'est ~~n'était~~ plus en vigueur ~~depuis~~ (l'amnistie générale et) la révision des lois sous l'archonte Euclide. L'accusé montre que, sans le respect de l'amnistie, ses accusateurs eux-mêmes pourraient être poursuivis et condamnés en justice pour de

graves délits. Il attaque les hommes puissants qui se cachent derrière les instruments qu'ils font agir ; il fait valoir les services rendus par sa famille à la République. Cet exposé (des faits), cette argumentation, et surtout la protection des hommes politiques qui jouissaient alors du plus grand crédit, firent acquitter Andocide. Nous en avons des preuves indirectes, mais concluantes.

2ter

de quelque déclamateur d'une époque plus récente, qui entendait prendre le masque de Phéax. 1)

L'intérêt littéraire de ces discours est assez médiocre, non qu'il n'y ait un certain nombre de beaux passages, particulièrement dans le plaidoyer sur les Mystères. La scène de la prison est racontée, un peu longuement peut-être, mais d'une manière très dramatique. Quand l'orateur apostrophe un de ses accusateurs, qui avait fait partie du sénat des Trente, il s'élève à l'éloquence. La péroraison (140-49) est pathétique. Le mérite principal d'Andocide est de bien conter et de savoir faire parler avec beaucoup de naturel les personnages qu'il met en scène. C'est par là et par une certaine

§ 48, 99

§ 95

1) Blass a très bien exposé les raisons qui militent pour l'authenticité de Κατὰ Φ. et contre celle de Κατ' Ἀλκ.

3B

grâce attique qu'il se rapproche de Lysias. Il n'a rien des allures raides et étudiées d'Antiphon; aussi se lit-il plus agréablement. Cependant la parole compassée d'Antiphon a contribué à former le style des orateurs, plus que le laisser-aller d'Andocide. Le naturel de ce dernier n'est pas châtié comme celui de Lysias; tout en ayant une légère teinture des préceptes de l'école, en se servant, par exemple, de certains lieux communs de la rhétorique de ce temps,[1] Andocide n'a pas été discipliné par l'enseignement et n'a pas réfléchi sur son art. Les formes dramatiques mêmes, où il excelle, il en abuse; il s'en fait un procédé trop constant. Eupolis disait d'un autre ambitieux de cette époque qu'il excellait à

préceptes de l'école

Phéax

---

1) Exemple. L'exorde des Mystères = Lysias, Bias d'Aristoph.

λαλεῖν ἄριστος, ἀδυνατώτατος λέγειν.

bavarder, mais qu'il était absolument
incapable de parler. On pourrait
appliquer ce jugement à Andocide,
en y apportant toutefois un
certain tempérament. Pour rester
dans une juste mesure, disons que
l'éloquence d'Andocide ne se sou-
tient pas; qu'il est souvent
diffus, prolixe; qu'il revient
sur les mêmes faits, les mêmes
idées; que c'est un causeur agré-
able, parfois même habile, que
ce n'est pas encore un orateur.
Le jugement d'Hermogène, exprimé
il est vrai dans un langage tech-
nique et difficile à comprendre,
se rapproche assez de cette appré-
ciation.

3D

Manuscrits. Voy. Antiphon.

Éditions spéciales.

Schiller 1835

Blass (chez Teubner) 1871. 1880.

Feuillets non classés
non foliotés

Andocide
Mystères
§§ 48 sqq. Ἐπεὶ δὲ ἐδεδέμεθα πάντες ἐν τῷ αὐτῷ

Nous étions tous enchaînés dans les mêmes lieux, il faisait nuit, la prison avait été fermée, nous avions près de nous l'un sa mère, l'autre sa soeur, ~~et un autre~~ encore sa femme et ses enfants ; on entendait des cris, des gémissements, tous déploraient leur malheur et se lamentaient. Alors Charmide, qui était mon cousin, du même age que moi, et avait été depuis son enfance élevé avec moi dans notre maison, me parla ainsi : "Andocide, tu vois à quelle extrémité nous en sommes réduits ; ~~jusqu'ici~~ ~~je ne voulais pas point parler~~ jusqu'ici je n'ai rien dit, je ne voulais pas t'importuner ; mais à présent j'y suis forcé par la gravité des circonstances. Les hommes avec lesquels tu vivais, tu étais lié, en dehors de nous autres parents, victimes des mêmes accusations

pour lesquelles nous périssons, ont
été mis à mort ou bien se sont
sauvés par la fuite .... Si tu
sais quelquechose au sujet de ces
faits, parle et sauve ainsi, d'abord
toi-même, ensuite ton père, que
tu dois aimer ~~avant~~ plus que tous
les autres, puis ton beau-frère,
mari de ta soeur unique, puis
tes autres parents et ~~relations~~
amis, dont le nombre est si
grand, ~~enfin~~ moi enfin, qui
toute ma vie ne t'ai jamais
causé aucun chagrin, ai toujours
été ~~dévoué~~ empressé à faire tout
ce qui convenait pour toi et pour
tes intérêts". Quand Charmide
me parlait ainsi, quand ~~chacun~~
tous les autres me suppliaient
chacun et me conjuraient, je fis
en moi-même ces réflexions.

"Ô Cruelle situation où je me trouve, laisserais-je ~~mettre injustement à mort~~ mes propres parents, victimes de l'injustice, mourir eux-mêmes et confisquer leurs biens, laisserais-je flétrir leurs mémoire, comme sacrilèges, quand ils sont innocents de tout ce qui est arrivé, ~~laisserais-je~~ abandonnerais-je, en outre, trois cents Athéniens qui vont être injustement mis à mort, abandonnerais-je la ville qui est plongée en de si grands maux, où règne le soupçon mutuel, ou bien dirais-je aux Athéniens ce que j'ai entendu d'Euphiletos, l'auteur du délit ?" De plus, je réfléchissais encore, ô juges, et je me disais en moi-même que, des coupables, de ceux qui avaient commis l'action, les uns avaient déjà été exécutés sur la dénonciation de Teucros, les autres étaient en fuite et condamnés à mort,

qu'il n'en restait que quatre qui n'avaient pas été dénoncés par Teukros : Panétios, Chérédème, Diatritos et Lysistratos. Ces derniers devaient être plus que tous autres ~~exposés~~ ~~aux soupçons d'avoir fait partie des hommes dénoncés~~ paraître compromis par les dénonciations de Dioclide, étant ami de ceux qu'on avait déjà mis à mort. ~~Quant~~ S'il n'était pas sûr que ceux-ci pussent se sauver, mes parents étaient menacés d'une mort inévitable si personne ne révélait les faits aux Athéniens. ~~Il me semblait~~ Je crus donc qu'il valait mieux priver quatre hommes de leur patrie, avec justice, (des hommes qui vivent aujourd'hui, qui sont rentrés et possèdent leurs biens) que de laisser mes amis périr injustement.

Je lis δοκεῖν (ἀνύσσα) εἶναι

Myst. 48 sqq. Narration (dramatique). – 146-9 Péroraison, pathétique.

Andocide, Myst. 100 fin – 102.

Andocide

Morceaux remarquables

~~Apostrophe~~ Hypothèse frappante. L'accusé ~~prend à part~~ apostrophe un des accusateurs, Epicharès, qui avait fait partie du Sénat des Trente (cf. § 95)

« Et il ose accuser d'autres, cet homme qui d'après les lois rendues par vous n'a pas même le droit de se défendre lui-même! Tantôt, quand il m'accusait et que je le regardais de la place où j'étais assis, il me semblait que j'étais traîné devant le tribunal des Trente. En effet, si j'avais été jugé alors, qui m'eût accusé? quel autre que cet homme [Epicharès], à moins que je ne lui eusse donné de l'argent. Et voici les questions qu'on m'eût adressées ×: « Dis-moi, Andocide, ~~es~~ es-tu allé à Décélie et as-tu élevé un fort contre ta patrie? — Non point. — Eh! as-tu ravagé l'Attique et as-tu pillé tes concitoyens sur terre ~~et~~ ou sur mer? — Non, certes. — ~~N'as-tu~~ N'as-tu pas ~~non plus~~ ~~combattu~~ avec Lysandre contre la ville, ~~as~~ n'as-tu pas aidé à raser ~~renverser~~ ses murs et à renverser la démocratie, ~~es-tu~~ n'es-tu pas rentré dans Athènes les armes à la main? — Je n'ai rien fait de tout cela. — Et tu crois qu'on te laissera impuni, qu'on ne te mettra pas à mort, comme tant d'autres? »

× (Je traduis librement, parce que le texte καὶ ζῆς νῦν me semble altéré.)

— Pensez-vous, citoyens, qu'ils m'auraient traité autrement, si j'étais tombé entre leurs mains? — Eh bien, quand j'aurais été mis à mort par ces hommes, parce que je n'ai pas trahi le pays, ne serait-ce pas chose indigne que, jugé par vous, envers qui je n'eus aucun tort, je ne fusse pas sauvé? Eh, qui me m'acquitterait, si ce n'est vous?"

Thucydide

1

L'antiquité nous a laissé plusieurs notices biographiques sur la vie de Thucydide; il faut placer au premier rang celle de Marcellin, rhéteur érudit, qui vécut certainement après Hermogène, puisqu'il le commenta. Il cite, souvent textuellement, le vieux Phérécyde de Léros et des écrivains savants tels que Praxiphane, Polémon, Hermippe, Timée, Didymos, Antyllos; mais par le fait la Vie qui porte son nom est de trois mains différentes, les doubles emplois et les contradictions ne laissent pas de doute à ce sujet. La Vie Anonyme est pleine d'erreurs, l'historien Thuc. s'y trouve confondu avec son homonyme, l'adversaire de Périclès. L'Éloge de Thucydide dans les progymnasmes d'Aphthonios est sans valeur, c'est une déclamation qu'on dirait d'un écolier, plutôt que d'un maître.

13

[et quelques notices éparses]

[quoique il ne cherche nullement à entretenir le lecteur de sa personne.]

[Malgré son exactitude apparente, cette date ne nous en apprend pas plus que les premières lignes de Th., où il assure avoir ~~été dans la force de l'âge~~ commencé à écrire dès le commencement de la guerre]

Ajoutez l'article de Suidas].

Ce que nous savons de plus sur la vie de l'historien, nous le tenons de lui-même [. D

D'après Pamphila, chez Aulu-Gelle, XV, 23, Th. serait né 40 ans avant le commencement de la guerre du Péloponnèse, c'est à dire en 471. Nous avons déjà vu à propos d'Hér. que cette date remonte probablement à Apollodore, mais ne fut donnée par ce savant chronographe que sous forme dubitative : On n'avait aucun renseignement positif sur l'année de la naissance de l'historien ; mais comme il dit lui-même au début de son ouvrage qu'il commença à écrire dès que la guerre éclata, on fixa à cette date son ἀκμή, c.à.d. l'âge de 40 ans. Nous sommes donc libres de croire Thucydide un peu plus jeune que ne le faisait Apollodore.

1c

Thucydide appartenait à une des grandes familles d'Athènes, il était proche parent de Cimon, fils de Miltiade. Le nom de son père, Oloros, vient à l'appui de ce que nous apprennent à ce sujet les biographes grecs. En effet, Oloros n'est pas un nom grec. Miltiade, qui régnait dans la Chersonnèse de Thrace avait épousé Hégésipyle, fille du prince Thrace Oloros, qui donna le jour à Cimon. De là, ce nom se perpétua dans la famille ; aussi Thucydide avait-il son ~~tombeau~~ monument funèbre parmi ceux de la famille de Cimon.

> On le dit allié à la ~~famille~~ maison de Pisistrate et à celle de Miltiade. Pour cette dernière, il n'y a point de doute.

Plut. Cim. 4

Etait-il aussi allié à celle des Pisistratides ? Marcellin l'assure, et Thucydide dit être en possession de traditions orales très exactes sur l'histoire des fils de Pisistrate. Preuve insuffisante.

VI, 55

> Cette page se placerait mieux plus bas (2,1) à propos des rapports de Thuc. avec Périclès.

D'après les biographes, Thucydide aurait eu pour maîtres Anaxagore et Antiphon et aurait subi l'influence de Gorgias et de Prodicos (Sans prendre au pied de la lettre les mots maîtres et élèves), On ne saurait douter que ce ne fut là le milieu intellectuel où vivait et se formait le jeune Thucydide. Ses idées religieuses et morales sont visiblement celles d'un homme qui eut commerce avec les philosophes et les esprits les plus éclairés de son temps. Son style porte les marques des leçons de Prodicos sur la propriété des termes (& la distinction des synonymes). Un certain air de famille rapproche ses harangues des discours d'Antiphon. Hérodote avait été l'ami de Sophocle; on attribue à Thucydide une épitaphe en l'honneur d'Euripide. Nous

La jeunesse de Thuc. coïncide avec le plus beau temps d'Athènes: la cité est prospère, en voie de progrès, jeune, pleine de vie: les citoyens déploient une activité prodigieuse, un dévouement sans borne au service de la république; en même temps que l'empire de la ville, le domaine de l'esprit s'élargit; la pensée indépendante s'applique à tous les sujets, demande une raison d'être à toutes les opinions reçues; la trag. jette un grand éclat: Euripide, le phil. de la scène, est contemp. aîné de Thucydide; l'éloquence s'élève avec Périclès à une hauteur inconnue jusque là, et les luttes oratoires de l'agora décident des destinées d'Athènes et de la Grèce. Quelle école pour un historien!

/ Les deux historiens, quoique séparés par un faible intervalle de temps, appartiennent à des mondes différents.

devinons qu'il vit Périclès de près. Tout en tenant par sa naissance à la famille de Cimon, Thucydide a une profonde admiration pour le génie du chef de la démocratie athénienne, et il partage la plupart de ses vues.

Thucydide
2A

[Joi 1, 3]

Dès le commencement de la guerre il en comprend la portée et en met les événements par écrit, à mesure qu'ils se déroulent. Nommé stratège dans la huitième année de la guerre, 423, il sauve le port d'Eion, mais vient trop tard pour empêcher Brasidas de prendre Amphipolis. La perte de cette ville, qui dominait les deux rives du Strymon et vers laquelle convergeaient toutes les routes, (Ἐννέα ὁδοί) était un coup sensible porté à la domination d'Athènes dans la Thrace

Pendant plus d'un siècle, les Athéniens firent de vains efforts pour reprendre une position aussi importante. Le peuple rendit le stratège responsable de cet échec et le condamna à l'exil. De nos jours, Grote a donné raison aux Athéniens contre Thucydide. Je vois bien l'habileté de Brasidas; la faute de Thucydide n'est pas prouvée pour moi. L'historien lui-même raconte ces faits, IV, 104; mais il est à remarquer que dans cette narration il ne dit rien de la disgrâce qui le frappa personnellement. Il ne parle de son exil qu'incidemment dans un autre endroit, V, 26, pour expliquer comment cet accident lui facilita sa tâche d'historien.[1] C'est ainsi que dans son récit de la

S'il n'est pas plus exact de dire ~~et que~~ ~~força~~ que Th. échappa par l'exil aux effets de la condamnation (à mort? προδοσίας suivant Ps-Marcellin §55 et l'Anon. §2)

IV, 104

---

1) Καὶ ξυνέβη μοι φεύγειν τὴν ἐμαυτοῦ ἔτη εἴκοσι μετὰ τὴν
ἐς Ἀμφίπολιν στρατηγίαν, καὶ γενομένῳ παρ' ἀμφοτέροις τοῖς πράγμα-
σι καὶ οὐχ ἧσσον τοῖς Πελοποννησίων διὰ τὴν φυγήν καθ' ἡσυχίαν
τι αὐτῶν μᾶλλον αἰσθέσθαι. V, 26.

2c

fameuse peste, II, 48, il rappelle qu'il fut atteint de la maladie, afin de montrer qu'il en parle en connaissance de cause. On voit que Thucydide rapporte tout ce qui lui est arrivé à ce qu'il considère comme sa mission, écrire la grande guerre dont il a été témoin. Les maux physiques, les malheurs de l'homme politique, ont tourné à l'avantage de l'historien; il ne s'en plaint donc point, il a presque l'air de s'en féliciter; et il a raison. Élevé dans Athènes, mêlé aux affaires publiques, il apprit à les connaître par cette coopération active; son exil lui permit de converser avec les citoyens de Sparte et des autres villes en guerre avec Athènes; arraché à la lutte

2

dont il devint témoin, après en avoir été acteur, il se trouva placé en dehors et comme au-dessus des deux partis, il put s'affranchir des passions du moment et juger les événements contemporains avec le calme de l'impartiale postérité. Pour revenir à son exil, Thucydide ne cherche pas à se justifier, il n'accuse pas non plus le peuple qui le frappa. Quand on lit cependant ce qu'il dit à propos de deux généraux qui dans une autre occasion avaient encouru une condamnation imméritée, on ne peut s'empêcher de croire que l'historien faisait un retour sur lui-même. Voici le ~~fait~~ passage en question. « Habitués à réussir dans leurs entreprises,

IV, 65.

Οὕτω τῇ παρούσῃ εὐτυχίᾳ χρώμενοι ἠξίουν ~~οὐδὲν~~ σφίσι μηδὲν ἐναντιοῦσθαι, ἀλλὰ καὶ τὰ δυνατὰ καὶ τὰ ἀπορώτερα μεγάλῃ τε ὁμοίως ~~παρασκευῇ~~ καὶ ἐνδεεστέρᾳ παρασκευῇ κατεργάζεσθαι.

Thucydide

les Athéniens n'admettaient point d'échec ; ~~ils avaient la prétention d'être que tous leurs desseins fussent exécutés~~ que la chose fût possible ou impossible, que l'armement fût considérable ou insuffisant, ils voulait que tous les desseins fussent exécutés". A bon entendeur, salut. Comme Cléon dirigeait alors le peuple d'Athènes, on suppose, sans le savoir positivement, que la disgrâce de Thucydide fut l'œuvre de cet homme d'État. Thucydide, nous le savons par lui-même, possédait ~~dans mines d'or~~ la Thrace des mines d'or, ou, pour parler plus exactement, il en possédait l'exploitation[1]. C'est là, à

Impossible n'est pas Athé-nien.

Marcellin § 6

IV, 105

κτῆσιν τῶν χρυσείων μετάλλων ἐργασίας.

---

1) L'État était propriétaire du sol.

Σκαπτὴ ὕλη (Strabon)

3D

Scaptésyle que se retira l'exilé.
Longtemps après encore on montrait aux touristes un platane sous lequel il aurait aimé à travailler. On voit qu'il connait bien la Thrace par ce qu'il en dit à la fin du IIème livre. Il ne s'y enferma cependant point; mais il voyagea dans la Grèce, pour recueillir des informations. Est il allé jusqu'en Sicile? La connaissance exacte qu'il a de la topographie de Syracuse peut le faire supposer. Ce qu'il dit d'Archélas de Macédoine vient peut être à l'appui de ce que Marcellin rapporte, d'après Praxiphane d'un séjour de Thucydide à la cour

II,100

§29

de ce roi. Cependant ce renseignement est sujet à caution[1].

Nous savons par Thucydide lui-même que son exil dura 20 ans, jusqu'à 404, ~~année où fut proclamée la fameuse amnistie~~ quand, la guerre terminée, tous les bannis rentrèrent à Athènes (Xén. Hell. II, 2, 20), ou bien par suite d'un psephisma spécial (Pausan. I, 23, 9). Il revint certainement à Athènes. Mais combien de temps y resta-t-il? combien de temps survécut-il à cette dernière date, nous l'ignorons. On prétend qu'il fut assassiné, soit à Athènes, soit en Thrace; mais ~~on~~ les versions contradictoires qui se débitent à ce sujet n'inspirent aucune confiance. ~~Il faut laisser un certain~~ Thucydide parle de la fin de la guerre, et il a certainement révisé son ouvrage après ~~404~~ 404/3.

---

1) R. Hirzel (Hermes, XIII (1878) p. 46 sq.) pense que le περὶ ἱστορίας, cité par Marcellin, était un dialogue, comme le περὶ ποιητῶν du même péripatéticien (3e s.) Cf. ~~Diog~~ Diog. L. III, 8. Thuc. y aurait concouru avec Agathon et les autres poètes nommés par Marcellin sur la prééminence de l'hist. ou de la poésie, et la palme devait rester à cette dernière (φιλοσοφώτερον Arist. Poet. 8). Ainsi s'expliqueraient les mots ἄδοξον ἦν ὡς ἐπὶ πλεῖστον (ὁ Θουκ.)

3D

Il faut donc laisser un certain intervalle entre cette date et sa mort, mais cet intervalle n'a pas dû être trop long, puisque Thucydide ne peut terminer son ouvrage. Ullrich et Classen fixent 396 comme dernier terme possible de sa vie. C'est en effet dans cette année qu'eut lieu une éruption de l'Etna, dont Thucydide ne semble pas avoir eu connaissance,

Diod. ~~XIV~~, 59

car ~~puisque~~ il donne l'éruption de 426 comme la dernière. A vrai dire toutefois, cela prouve seulement que le chapitre où il est question de cette éruption est écrit avant 396.

III, 116

Nachtrag 1839

Bibliographie. + Krüger, Unters. üb. das Leben des Thuk. Berlin 1832

Roscher, Leben, Werk und Zeitalter des Thuk. Gött. 1842.

Wilamowitz-Möllend. Die Thukyd-Legende (titre paradoxale), Hermes 1877, p. 368-81 (Sur des combinaisons aussi hasardées que celles qu'il reproche aux biogr. anciens, il fait mourir Thuc. en Macédoine). — Hirzel, l. c. — Complétée par R. Schöll, Hermes, 1878, 433-451. — Les Introductions des Editeurs.

+ Daunou, Cours d'Etudes histor. (un vol. sur Thuc.)

La première chose à remarquer c'est le choix du sujet. Raconter des faits contemporains, les consigner par écrit à mesure qu'ils se produisaient sous les yeux de l'historien, c'est une entreprise qui nous paraît toute naturelle, et qui était pourtant nouvelle alors. Les prédécesseurs de Thucydide s'étaient surtout attachés aux vieilles traditions ou à l'histoire des peuples étrangers. Hérodote avait terminé son ouvrage par le récit développé de faits assez récents, arrivés pendant son enfance, et cependant déjà entourés d'un certain merveilleux légendaire. Il y a là ~~déjà~~ un premier progrès; ces deux historiens, notamment Hérodote, préludent à Thucydide, mais de loin! Th., le premier, dédaignant l'attrait qu'exerce le lointain des temps ou des lieux, prend pour sujet de son récit ce que tout le

Hellanikos n'exclut pas les faits contemporains de ses chroniques; mais il les traite brièvement, les enregistre sans les développer ni les expliquer.

monde croit savoir, les faits actuels et dont la Grèce est le théâtre. Le choix d'un tel sujet n'est pas inspiré par la simple curiosité, il dénote un esprit qui ne veut exposer que ce qu'il peut constater avec exactitude et connaître à fond. Ce qui l'attire, ce n'est pas l'extraordinaire, le merveilleux, ce n'est pas la surface des choses. Il veut en pénétrer le fond, se rendre compte de l'enchaînement des faits, de leurs causes, des motifs et des desseins des acteurs du drame humain. On peut dire que Thucydide fut le premier à concevoir ~~a conçu d'abord~~ l'idée de l'histoire raisonnée et politique, fruit de l'étude des ~~en étudiant les~~ faits contemporains.

Au début de son livre, l'historien indique lui même les motifs de son choix. D'un côté, il lui paraît

impossible de savoir au juste ce qui
se passa autrefois. D'un autre côté,
la guerre du Péloponnèse est à ses
yeux le fait le plus ~~important~~ considérable de
toute l'histoire grecque. Il va jusqu'à
~~déclarer~~ lui attribuer plus d'importance
qu'aux guerres médiques; ~~et~~ Sa thèse est que la Grèce
n'avait jamais auparavant atteint
à un aussi haut degré de puissance
et de civilisation, qu'elle n'avait jamais
été plus grande, plus prospère, plus
glorieuse que de son temps. L'ima-
gination populaire et les vers des poètes
avaient entouré l'âge héroïque d'une
brillante auréole; les hommes d'alors
passaient pour avoir été plus grands,
plus forts, plus voisins des dieux,
dont ils étaient issus, et leurs actions
aussi avaient un incomparable éclat.
Thucydide détruit impitoyablement

Importance de cette guerre
cf. Reinach

l'âge héroïque

4D

ces belles illusions. Cependant, là n'est pas son vrai mérite ni la nouveauté de ses vues. Hérodote avait déjà refusé créance aux poèmes d'Homère, et avant Hérodote, le vieil Hécatée avait signalé les contradictions et la puérilité des traditions populaires. Thucydide ne ~~[illegible]~~ s'arrête pas à l'incrédulité et au doute : il dégage le noyau vraiment historique des récits fabuleux. Il fait voir les origines de la Grèce sous leurs vraies couleurs; il nous montre des peuplades barbares dans leurs habitudes, leurs moeurs, leur costume. Pirates sur mer, brigands sur terre, armés en temps de paix, tirant gloire de ce genre de vie, peu attachés au sol, déplacés par des migrations continuelles, impuissants et pauvres, faute de sécurité, peu distincts des peuples qui les entouraient, les Grecs des vieux temps n'étaient pas encore Hellènes, n'avaient pas assez conscience d'eux mêmes pour s'opposer aux Barbares. Cependant le progrès se fait peu à peu; en voici les principales étapes. Minos de Crète fonde la première dominatio

maritime et réprime la piraterie. La guerre de Troie rapproche les tribus et les cités par une entreprise commune, mémorable, et cependant bien pauvre encore, même, au rapport d'Homère, si l'on peut invoquer une telle autorité. Voyez dans l'Iliade ces vaisseaux sans pont, cet équipage forcé de ramer lui-même, cette armée peu nombreuse, parcequ'on ne pouvait, faute d'argent, en nourrir une grande, ce siège interminable parcequ'on était forcé, pour subsister, de se diviser, de piller les pays circonvoisins, de cultiver la Chersonnèse de Thrace. Quelle hérésie! quelle impiété envers le grand Homère! Ainsi Augustin Thierry ôta aux rois mérovingiens cette fausse couleur pompeuse, dont l'histoire officielle les avait entourés. Cette comparaison n'est peut-être pas tout-à-fait exacte; la polémique de Thucydide a

Thucydide

5

5B

Sur ce point

plus de portée). Peut-on croire que l'historien se trouvait en communauté de vues avec Périclès ? ~~On dit que cet homme d'état~~ Après la guerre de Samos, Périclès se vanta, au rapport de Plutarque, d'avoir surpassé Agamemnon ; ~~la~~ prendre une ville barbare étant moins glorieux

après dix ans

que de réduire en neuf mois la plus puissante cité de l'Ionie. Je ne crois pas que ce grand homme d'état ait tenu ce propos par vaine jactance ; il jugeait sans doute qu'on avait surfait les hommes et les choses de jadis, d'accord en cela avec Thucydide et avec Euripide.

Après la guerre de Troie, la migration des Doriens est un fait ~~important~~ capital. La Grèce arrive enfin à son assiette, ses peuples prennent racine dans le sol. Grâce aux colonies envoyées de tous les côtés, la richesse augmente et la marine fait des progrès. Les

premières trières sont construites. Thucydide donne le nom et la date de l'architecte corinthien qui construisit les vaisseaux de guerre pour les Samiens; il donne aussi la date de la première bataille navale où figuraient des trières, à peu près comme nous citons les batailles où on se servit d'abord de la poudre à canon. Ensuite il appelle notre attention sur la marine des Ioniens, de Polycrate de Samos, des Phocéens de Marseille, vainqueurs de Carthage, enfin sur la marine des Tyrans siciliens. Sur terre, les guerres sont sans importance, ne se font qu'entre voisins. La plus mémorable est celle de Chalcis et d'Erétrie, sur laquelle nous sommes aujourd'hui très imparfaitement instruits. Tous ces faits n'impliquent encore que de faibles progrès de la civilisation et de la puissance des Hellènes. La Grèce

5 D

est entravée par le régime arbitraire des Tyrans, que Thucydide distingue très nettement des anciennes royautés héréditaires, aux prérogatives déterminées. Le mérite de Sparte est d'avoir aidé partout à chasser les tyrans; le titre d'Athènes, ce furent les services rendus dans les guerres médiques, qui devinrent aussi le point de départ de sa puissance maritime. Désormais la Grèce se range autour de ces deux cités directrices; une politique générale succède à l'ancien isolement des villes et à leurs petites querelles de voisins. Après un demi-siècle de rivalité plus ouverte ou plus sourde, ~~Sparte~~ Athènes et Lacédémone se font une guerre, inévitable après ces antécédents. On le voit, les progrès de la richesse, du commerce, de la marine, et en général de la

Thucydide

6 A

civilisation, de la tendance marquée par des entreprises communes, sinon à l'unité, du moins à l'union fédérative, voilà les principaux points de vue de cette admirable esquisse.

Et quelle méthode critique ! Tout en regardant les poètes et les chroniqueurs comme des témoins suspects, Thucydide ne rejette absolument la tradition, ni des uns ni des autres. Homère est pour lui un témoin involontaire de la rudesse des moeurs et de l'exiguïté des entreprises dans la haute antiquité. En outre, l'historien essaye de se mettre en communication directe avec le passé. En effet, le passé a laissé des traces dans le présent, soit qu'il se soit conservé vivant dans certains cantons retirés et peu ouverts au progrès,

(Homère témoin involontaire)

Ce qui se dégage de cette introduction c'est l'idée et le vif sentiment du progrès, du développement historique, de ce qui fait enfin l'essence même de l'histoire. Les contemporains de Thucydide avaient conscience des progrès qu'ils accomplissaient, de l'intensité d'efforts, de vie, qui caractérisait leur siècle et qui se manifeste par les phases que parcourent alors si rapidement la poésie dramatique, la statuaire, l'histoire, la philosophie, l'éloquence. Un Corinthien dit I, 71 « Dans la conduite des affaires politiques, comme dans les arts, le nouveau l'emporte toujours et nécessaire-ment sur le vieux » Ἀνάγκη δὲ, ὥσπερ τέχνης, αἰεὶ τὰ ἐπιγιγνόμενα (ἐπιτηδεύματα) κρατεῖν

6 B

soit qu'il ait ~~laissé~~ légué des monuments ou des ruines, qui parlent à qui sait les interroger. Ainsi les mœurs de la vieille Grèce, s'éclairent par les mœurs contemporaines ~~celles~~ de plusieurs ~~peuples~~ nations barbares, de certains peuples de la Grèce même, comme Locriens Ozoles, Etoliens ~~Acharniens~~ Acarnaniens, qui sont restés tels qu'ils avaient été dans les temps homériques. [Est-il vrai que les Cariens occupaient anciennement les îles de l'Archipel? Oui, car en purifiant l'île de Délos, on découvrit des tombes cariennes, reconnaissables aux armures et au mode d'inhumation encore d'usage en Carie. Si les villes anciennes ne sont pas sises sur le bord de la mer, mais bâties dans l'intérieur des terres, cela confirme ce que l'on raconte de la piraterie d'autrefois [Il faut ajouter que

6c

Thucydide procède dans ces combinaisons ingénieuses avec autant de prudence que de sagacité. A l'aspect des ruines de Mycènes, qui ne couvrent qu'un espace peu étendu, on pourrait douter de ce qui se raconte de l'antique puissance de cette ville. Mais il ne faut pas se flatter d'abuser de cet argument. Si Sparte ou Athènes venaient à être détruites, celui qui jugerait de ces deux villes par leurs ruines serait induit à estimer la première au dessous, l'autre au dessus de sa puissance réelle. L'historien se sert d'une hypothèse hardie, malsonnante, pour en tirer une leçon de circonspection. Ce qu'il y a de remarquable, c'est la méthode. Comme les astronomes ont inventé des instruments qui permettent à nos yeux de scruter les profondeurs du ciel et qui

suppriment, en quelque sorte, les distances, ainsi Thucydide s'ingénie à trouver des moyens d'atteindre, de toucher en quelque sorte, les temps éloignés. Notre critique moderne n'a fait que développer cette méthode et l'appliquer sur une plus grande échelle.

Ce qui précède est tiré de l'introduction. Mais, dans le corps de son ouvrage, Thucydide s'est servi quelquefois de la même méthode, consistant à controler la tradition par des indices encore subsistants (σημεῖα, τεκμήρια).

II, 15-16.

Quand les Athéniens se décidèrent à abandonner la campagne de l'Attique aux ravages des ennemis, c'était là un sacrifice très douloureux, car ils avaient de l'attachement pour ces champs où ils aimaient à habiter, où ils étaient vraiment chez eux. Le

souvenir de l'ancienne indépendance d'Eleusis, de Rhamnonte, des autres villes de l'Attique, ne s'était pas tout à fait effacé, quoique l'union politique du pays remontât à Thésée. Thucydide confirme cette tradition par des indices, des traces encore subsistantes : on célèbre encore la fête des συνοίκια. La ville était autrefois beaucoup plus petite, resserrée dans l'Acropole et dans le quartier au pied de l'Acropole, vers le midi. Ce qui le prouve, c'est que l'Acropole s'appelle encore aujourd'hui la ville, πόλις, tout court. C'est là que se trouvent les principaux temples, entre autres celui de Dionysos au Marais, où sont célébrées les Dionysiaques du mois d'Anthestérion, fête plus ancienne que les grandes Dionysiaques et qui existait déjà quand l'Ionie fut colonisée, puisque les Ioniens, sortis d'Athènes, la transportèrent chez eux.

ἐν Λίμναις

Καλλιρρόη ou Ἐννεάκρουνος

La fontaine qui se trouve dans ce vieux quartier servait alors à l'usage journalier ; c'est pourquoi aujourd'hui encore on y puise l'eau pour les cérémonies du mariage et d'autres rites sacrés. [D'ailleurs Thucydide veut

VI, 54-55

prouver que ceux que l'on appelait à Athènes les tyrannicides ne tuèrent que le frère du tyran. |Celui qui gouvernait alors Athènes n'était pas Hipparque mais Hippias, chef de la maison en sa qualité d'aîné des fils de Pisistrate. Thucydide invoque des témoignages épigraphiques. Sur une stèle de l'Acropole, Hippias figure en premier lieu, avec cinq fils, tandis qu'Hipparque et Thessalos viennent après et sans mention d'enfants. Un des fils d'Hippias, Pisistrate, |remplit une fois les fonctions d'archonte ; Thucydide l'a constaté par une inscription dont les caractères étaient, dit-il, presque effacés, et que l'on

|Il réfute ici, non Hérodote, qui est bien instruit, mais la tradition athénienne sur les tyrannicides (ἐλευθέρας τ' Ἀθήνας ἐποιησάτην dans le fameux scolion)

|était même assez âgé pour

ἀμυδροῖς γράμμασι

a retrouvée de nos jours. [Thucydide n'a pas seulement la sagacité pénétrante du critique, il a de plus, ce qui est peut-être plus précieux encore, le désir ardent, la passion de la vérité. Il s'indigne de l'insouciance qui régnait à cet égard dans la Grèce. On ne connait pas même l'histoire de sa ville; les hommes acceptent les uns des autres des traditions qu'ils ne prennent pas la peine de vérifier. Les historiens font comme les poètes, ils ne cherchent qu'à amuser, ils régalent leurs auditeurs de récits extraordinaires, fabuleux. Thucydide assure qu'il n'épargna aucune peine pour savoir les faits exactement. La chose n'était pas facile, parceque les témoins oculaires ne s'accordaient pas toujours entre eux. Une mémoire plus ou moins fidèle, des sympathies et des antipathies, influaient sur les rapports qu'ils lui faisaient.

I,20 : Οὕτως ἀταλαίπωρος τοῖς πολλοῖς ἡ ζήτησις τῆς ἀληθείας καὶ ἐπὶ τὰ ἑτοῖμα μᾶλλον τρέπονται

I,21 : ὡς λογογράφοι ξυνέθεσαν ἐπὶ τὸ προσαγωγότερον τῇ ἀκροάσει ἢ ἀληθέστερον.

I,22 (ἐπιπόνως ηὑρίσκετο)

Id. ὡς ἑκατέρων τις εὐνοίας ἢ μνήμης ἔχοι.

7D

Aussi ne se tenait-il pas au témoignage du premier venu, et s'interdisait-il, chose plus rare et plus difficile, de compléter et d'arranger les faits, d'après ses vues personnelles, d'après les combinaisons qui lui semblaient probables. Cet amour de la vérité, ce sérieux incorruptible porté dans les recherches historiques, est un trait rare et exceptionnel parmi les Grecs. Ils ne se sont jamais corrigés du travers que leur reproche Thucydide. Les esprits les plus graves ne surent résister au charme de la fiction, et il faut descendre jusqu'à Polybe pour trouver un historien grec qui puisse être mis à côté de Thucydide pour le sérieux de sa critique.

I, 22: Τὰ δ' ἔργα τῶν πραχθέντων ἐν τῷ πολέμῳ οὐκ ἐκ τοῦ ~~οὐδ'~~ παρατυχόντος πυνθανόμενος ἠξίωσα γράφειν οὐδ' ὡς ἐμοὶ ἐδόκει (Cf. Hécatée, auquel Th. fait peut-être allusion : Τάδε γράφω ὥς μοι ἀληθέα δοκέει εἶναι)

En racontant la guerre du Péloponnèse, Thucydide a pris soin de bien déterminer son sujet ; et les limites dans lesquelles il s'est enfermé volontairement peuvent étonner le lecteur mais caractérisent l'écrivain. On a vu quelle place la géographie et l'ethnographie, la faune, la flore des pays, les monuments remarquables, tiennent dans le livre d'Hérodote ; Thucydide s'interdit toute description de ce genre, il se borne à ce qu'il y a de plus nécessaire pour faire connaître le théâtre des actions humaines, les lieux où s'est livré une bataille, où se produisent les incidents d'un siège, et là même il se réduit tellement au strict nécessaire, qu'on désirerait parfois

Thucydide

8B

une topographie plus détaillée. A la fin du livre III, Th. mentionne brièvement une éruption de l'Etna; Hérodote n'eût pas manqué de décrire ce phénomène extraordinaire et d'en rechercher les causes, comme il disserte sur celles des crues du Nil; Thucydide se contente de rappeler le fait.

Du régime des eaux de la Thessalie

Hérodote aime les scènes domestiques et les détails intimes; Thucydide est tout entier à la vie publique; il nous dit ce qui se passe dans les camps, dans l'Agora; il n'entre pas dans les maisons particulières, et la vie privée des hommes politiques est rigoureusement exclue de son ouvrage. De tous les hommes d'Etat qui jouèrent un rôle dans la guerre du Péloponnèse, Périclès est celui dont

8c

Th. a le mieux mis la figure en lumière.
Cependant il ne nous dit rien [des chagrins] ~~de la~~ [qui assombrirent la fin de la vie de] ~~fermeté avec laquelle~~ Périclès, [de] ~~supporta~~ la mort de ses deux fils légitimes, ~~ni~~ de ses relations avec Aspasie. Le nom même de cette femme célèbre n'est pas prononcé par Th., et cependant, s'il fallait en croire la chronique scandaleuse d'Athènes, Aspasie ne laissait pas de se mêler de politique. Il faut chercher dans Aristophane et dans Plutarque tous ces détails anecdotiques. L'historien garde le même silence sur les intrigues politiques et amoureuses qui brouillèrent le mauvais sujet Alcibiade avec le roi Agis de Sparte; il ~~ne dit rien de la souplesse~~ conduit ce personnage, de cette ville, [dans l'] ~~en~~ Asie près de Tissapherne; mais par quelles séductions, avec quelle

il nous fait connaître le capitaine et le politique plutôt que l'homme:

qui faillirent ébranler sa fermeté d'âme; rien

8 D

souplesse il sut s'insinuer dans la confiance du satrape, comme des Lacédémoniens, s'accommoder aux moeurs de Sparte comme de l'Asie. Ch. dédaigne d'en entretenir son lecteur.

Les lettres et les arts jouaient alors un grand rôle; ~~le théâtre~~ la comédie surtout ~~pouvait~~ avait même parfois une certaine portée politique. Si nous n'avions que le livre de Ch., nous ne nous en douterions pas. Cependant Anaxagore et Phidias étaient mêlés à la vie politique de Périclès. Au moment même où la guerre du Péloponnèse allait éclater, on les traîna en justice, afin d'atteindre indirectement leur protecteur. Gorgias se trouvait à la tête d'une ambassade qui est mentionnée par Ch.; c'était une occasion de parler de l'enthousiasme

qui excitait l'éloquence de cet homme remarquable. Hérodote n'eût pas laissé échapper cette occasion; Archiloque, Arion, Alcée, Sapho, Anacréon, Simonide, Pindare, sont incidemment rappelés par lui. Dans Th. on chercherait en vain jusqu'au nom de Gorgias. Il apprécie la politique de Périclès, mais il passe sous silence les monuments de l'architecture et de la statuaire dus à sa puissante impulsion. A peine y fait-il une légère allusion dans les paroles de l'Or. funèbre : φιλοκαλοῦμεν μετ' εὐτελείας, καὶ φιλοσοφοῦμεν ἄνευ μαλακίας. II, 40, 1.

Th. se renferme dans l'histoire politique, et là encore il fait un choix, il s'interdit certaines parties de ce domaine. La politique intérieure d'Athènes, de Sparte, des autres États n'est exposée qu'autant qu'elle se trouve liée à la guerre du Péloponnèse,

9B

[Margin: aigri par les souffrances du début de la guerre,]

[Margin: II, 65, 3]

[Margin: la poursuite qui aboutit à cette peine pécuniaire,]

et elle l'est avec une discrétion et une brièveté qui peuvent sembler excessives. Nous apprenons bien que le peuple d'Athènes infligea une amende à Périclès et que peu de temps après il le nomma stratège et lui confia de nouveau la direction des affaires; mais sur le procès même, aucun détail ne nous est donné. Plus tard nous voyons Cléon tout ~~voyons~~ puissant à Athènes; mais quelles mesures démocratiques lui valurent sa popularité? Nous savons d'ailleurs que Cléon porta le salaire des juges, d'une obole, à trois; Th. ne nous l'apprend pas. Pourquoi? Il ne s'occupe que de la guerre du Péloponèse; c'est là son sujet, et il n'en veut pas sortir.

Après cela, il va sans dire qu'on ne trouve pas chez Th. ces nombreuses digressions qui amusent et déroutent le lecteur d'Hérodote. Si l'on excepte le 1ier livre, qui sert d'introduction au récit de la guerre et est plus librement composé, on ne peut citer que de très rares exemples de morceaux épisodiques qui interrompent la marche des événements. Th. avait étudié toute l'histoire de sa nation, son introduction en témoigne hautement; ~~mais~~ et dans le corps même de l'ouvrage il rappelle quelque fois le passé, pour éclairer le présent. Dans un morceau déjà cité, il explique par l'histoire l'attachement des Athéniens à leurs habitations de campagne. Au début de la guerre de Sicile, il donne un résumé substantiel

II, 15

[de l'Attique]

+ 96-100

des établissements helléniques dans cette île. A la fin du IIième livre, on trouve des renseignements très instructifs sur les royaumes de Thrace et de Macédoine, qui prirent une certaine part à la guerre du Péloponnèse. Dans ce morceau il arrive même à l'auteur de ~~descendre plus bas que~~ faire allusion à des faits postérieurs à la date du récit. Si l'on ajoute la digression sur Harmodios et Aristogiton au L. VI, on aura épuisé la liste des morceaux épisodiques. Ils sont, on le voit, peu nombreux, et l'auteur s'y est proposé de nous instruire, jamais de nous divertir. [L'impression que laisse la lecture de Th. est vivement rendue par Denys d'Halicarnasse: "Thucydide, dit-il, parcourt

Lettre à Pompée, ch. III [1]

[1] Θουκ. πόλεμον ἕνα κατατείνας (sic optime Usener) ~~καὶ τινας~~ ἀπνευστὶ διεξέρχεται, μάχας ἐπὶ μάχαις, καὶ παρασκευὰς ἐπὶ παρασκευαῖς, καὶ λόγους ἐπὶ λόγοις συντιθείς· ὥστε μοχθεῖν μὲν τὴν διάνοιαν τῶν ἀκροωμένων ... ἡδὺ χρῆμα ἐν ἱστορίας γραφῇ μεταβολὴ καὶ ποικίλον.

(tout au long) une seule guerre; disons la d'une traite, sans prendre haleine, entassant bataille sur bataille, armement sur armement, harangue sur harangue. Aussi l'attention des lecteurs se fatigue-t-elle ..... Rien n'est plus agréable dans les écrits historiques que la variété et les digressions".

Au gré de Denys, Hérodote est bien au-dessus de Th. pour la composition de son ouvrage. L'appréciation du rhéteur d'Halicarnasse est un peu frivole, et nous ne souscrirons pas à son jugement. Mais, à un autre point de vue, il nous sera permis de regretter l'excès de sévérité qui porta Th. à s'emprisonner dans des limites si étroites. A retrancher ainsi tout ce qui n'est pas histoire politique et militaire, on s'expose à laisser de coté des faits qui jetteraient du jour sur la politique des Etats et sans lesquels la marche même de la guerre ne s'explique pas suffisamment.

Thucydide

10 B

Les choses humaines sont trop complexes pour que l'on puisse en isoler aussi rigoureusement une partie déterminée. ~~S'interdire~~ Exclure ~~absolument~~ tout ce qui touche à la vie privée des personnages marquants, ~~et~~ presque tout ce qui concerne la politique intérieure et ce que l'on pourrait appeler la vie privée des États, ce n'est pas s'interdire des digressions oiseuses, c'est mutiler l'histoire. Je ne puis m'empêcher de voir dans cette méthode d'une rigueur exagérée un parti pris et un acte d'opposition. Le contraste entre Th. et Hérodote est trop frappant pour n'être pas voulu. Sans doute il tient à la nature des deux esprits; mais il est poussé à un point qui ne peut s'expliquer, ce me semble, que par des vues systématiques. Nous avons vu que ~~Hér~~ rien ~~ne s'oppose~~ n'empêche de croire que Th. ait pu

connaître l'ouvrage d'Hér.; disons qu'il a dû le connaître et vouloir faire tout autrement. C'est ainsi qu'on voit quelquefois le fils d'un père prodigue tomber dans l'avarice. Les extrêmes ne se touchent pas seulement, ils s'appellent.

Cf. feuille additionnelle.

Après ce qui précède, on ne s'étonne pas que Thucydide ait mis un soin extrême à déterminer l'étendue et les limites chronologiques de son sujet. Il faut faire abstraction du premier livre, magistrale introduction, dans laquelle Th. expose les causes et les antécédents de la grande lutte contemporaine. On peut y distinguer trois parties inégalement développées, les derniers événements qui furent les causes prochaines, l'occasion de la guerre,+ sont racontées avec beaucoup de détail; le demi-siècle qui sépare la deuxième guerre médique de la guerre du Péloponnèse ~~est~~ présentée

Thuc. est, jusqu'à un certain point, le continuateur d'Hérodote.1) Mais s'est-il proposé de compléter le récit de ce dernier?, de relever et de corriger ses erreurs?. Certaines allusions ne prouvent guère ce dessein. La plus importante est la déclaration οὐχ ἡγόρευσα.

+ les affaires de Corcyre et de Potidée, qui brouillèrent Athènes avec Corinthe,

1) En racontant brièvement l'intervalle entre les gu. Méd. et la guerre du Pélop., il commence à l'endroit où s'arrête Hérodote. Il complète l'histoire de Pausanias et de Thémistocle. ~~Il peut~~ On dirait qu'il veut rectifier le jugement qu'on doit porter sur Thém. — Quant à Pisistrate et à ses fils, il les juge comme Hérodote I,59, et ce qu'il en dit ~~[illegible]~~ sont semblables VI,54; on dirait des réminiscences. — Relève-t-il des erreurs d'Hérodote? Cela est peu douteux. Cependant Hérodote parle du bataillon de Pitane, λόχος Πιτανάτης, à Sparte (IX, 53), et il attribue (d'après l'interprétation de IX,53 que je crois la bonne) deux suffrages à chacun des deux rois de Sparte (VI,57) : erreurs ~~[illegible]~~ signalées par Thuc. I,21.

103

dans un récit sommaire; les siècles antérieurs sont embrassés d'un coup d'oeil général. [Arrivé enfin à la guerre du Péloponnèse, l'auteur en fixe le commencement avec une grande exactitude, d'après les calendriers de Sparte, d'Athènes et d'Argos. Après s'être battus pendant dix ans, les belligérants concluent en 421 la paix connue sous le nom de Paix de Nicias. Après un intervalle ~~de~~ d'environ sept à huit ans, en 413, au printemps, la guerre éclate de nouveau entre Athènes et Sparte,(1) jusqu'à ce que cette dernière(2) ville ~~soit~~ fût réduite à merci, en 404. Du temps de Th., et même après lui, on avait l'habitude de distinguer ces deux guerres: ~~et~~ on appelait la première guerre d'Archidamos, et la seconde guerre de Décélie.

421

413

431-421 Guerre d'Archidamos

413-404 Guerre de Décélie

V, 25-26.

ἀνακωχὴ οὐ βέβαιος

Th. s'attache à prouver que la paix de 421 n'était qu'une trêve, mal observée

Thucydide. Allusions à Hérodote.

Je n'approuve pas ceux qui, comme Dahlmann (Herodotos) les ont absolument niées.

Cependant je pense que d'autres, comme Mure, en voient trop facilement là où il n'y en a point. (Voy. Perrot, Rev. Crit. 1879, II, p. 402, lequel s'est laissé séduire par Mure).

I, 97. L'intervalle entre les gu. Médiques et guerre du Pélop. n'a pas été traité par ceux qui ont écrit avant moi, dit Thucydide, καὶ ἢ τὰ πρὸ τῶν Μηδικῶν Ἑλληνικὰ ξυνετίθεσαν ἢ αὐτὰ τὰ Μηδικά. Il est diff. de ne pas penser à Hérodote. Quel autre historien avait raconté les guerres Médiques? — Quant à cet intervalle, Hellanicos y a touché ἐν τῇ Ἀττικῇ ξυγγραφῇ, mais brièvement et sans marquer avec exactitude ~~exactement~~ la suite du temps.

Mais Thuc. a-t-il l'intention de compléter Hérodote? Voy. p. 3 de cette feuille.

I, 20 Rectification de deux erreurs. Chacun des 2 rois de Sparte n'a qu'une voix dans la délibération des γέροντες, non deux, comme on le croit. Le bataillon de Pitane, λόχος Πιτανάτης, n'a jamais existé. Hérodote parle de ce bataillon IX, 53, et VI, 57 il attribue clairement aux rois; on l'a interprété, il est vrai, d'un suffrage à chacun des rois.

I, 21 [ὡς λογογράφοι ξυνέθεσαν] ἐπὶ τὸ προσαγωγότερον τῇ ἀκροάσει ἢ ἀληθέστερον, comme les écrivains en prose ont arrangé les faits, moins pour les rapprocher de la vérité que pour les rendre plus attrayants à l'audition.

I, 22. Καὶ ἐς μὲν ἀκρόασιν ἴσως τὸ μὴ μυθῶδες αὐτῶν ἀτερπέστερον ... κτῆμά τε ἐς αἰεὶ μᾶλλον ἢ ἀγώνισμα ἐς τὸ παραχρῆμα ἀκούειν ξύγκειται, un trésor à conserver, plutôt qu'un morceau de parade pour une audition passagère.

10'B

[De l'audition interne qui accompagne la lecture.

[Lecture en petit comité.

Quoique ἀκροᾶσθαι et ἀκρόασις ne désignent pas nécessairement une lecture publique (Cf. Denys d'Hal. Ep. ad Pomp. III, p. 37 Tauchn.! Isocrate, Antid. § 12), cependant ici tout indique que ces mots doivent être pris dans leur sens propre. Or la lecture d'Hérodote à Athènes est bien attestée. (L'anecdote sur le jeune Thuc. sans le prix valent toutes ces anecdotes).

Allusion d'auteur.

(II, 97 Thucydide met les Thraces après les Scythes, lesquels, dit-il, l'emportent, quand ils sont unis, par le nombre et la force sur tous les peuples de l'Europe et de l'Asie. D'après Hérod. V, 3, les Thraces l'emportent sur tous les autres peuples, sauf les Indiens.)

I, 138, 3. Le génie de Thémistocle. Protestation, suivant Wecklein (Die Tradition der Perserkriege) contre ce que dit Hérodote (VIII, 57) de l'influence de Mnésiphile sur Thémistocle dans une des plus mémorables conjonctures.

(Rectifications moins importantes. I, 126, coll. Hérod. V, 71, tentative de Cylon. Hérodote parle des prytanes des naucrares, Thucydide des archontes: ainsi dans le récit de ce dernier, l'archonte Mégaclès viole sa propre promesse. Le récit d'Hérodote dégage mieux le chef des Alcméonides.

II, 2, coll. Hérod. VII, 233: surprise de Platée par les Thébains.

II, 8, coll. Hérod. VI, 180: tremblement de terre à Délos. Ici, les deux récits sont, je crois, indépendants l'un de l'autre: la ressemblance des mots, jointe à la différence des faits, provient de ce qu'on disait à ~~Delphes~~ Délos suivant les circonstances.)

10'C

Il résulte du passage cité que Thuc. avait l'intention de continuer et compléter Hérodote

Cependant I, 97, cité plus haut, implique ce motif ou à peu près.

en racontant les faits postérieurs aux guerres médiques (il n'est pas cependant exact que Thucydide commence son récit après la prise de Sestos). Mais veut-il compléter Hérodote ?

en racontant la seconde partie de la vie de Pausanias et de Thémistocle ? Cela est douteux.

en développant la conspiration d'Harmodios et passant rapidement sur l'expulsion d'Hippias ? Cette digression a d'autres motifs : Th. veut protester contre des erreurs répandues.

Je ne sais pas frappé non plus de certaines expressions qu'on donne pour des réminiscences d'Hérodote, sauf, cependant, une seule coïncidence qu'on ne peut guère considérer comme accidentelle. Et encore !

Réminiscences d'Hérodote (?)

Hérod. I, 59 (Pisistrate) οὔτε τιμὰς τὰς ἐούσας συνταράξας οὔτε θέσμια μεταλλάξας, ἐπί τε τοῖσι κατεστεῶσι ἔνεμε τὴν πόλιν κοσμέων καλῶς τε καὶ εὖ.

Thucyd. VI, 54, 5-6 : (les Pisistratides) : τήν τε πόλιν αὐτῶν καλῶς διεκόσμησαν... τὰ δὲ ἄλλα αὐτὴ ἡ πόλις τοῖς πρὶν κειμένοις νόμοις ἐχρῆτο...

Thuc. fait-il allusion à Hérodote et rectifie-t-il des erreurs commises par son prédécesseur ? (p. 1-2).

U. Koehler, Die Archaeol. des Thuk., dans <u>Comment. in honorem Th. Mommsen</u>

cherche à prouver que Thuc. a pris dans Hérodote ce qu'il dit des progrès de la marine I, 13, 6; 14, 1 et 2 et 3. Il trouve des termes presque identiques dans Hérodote I, 163; III, 39, 44. VII, 144. 158. 168. La mention des rois de Perse ἐπὶ Δαρείου, ἐπὶ Καμβύσου est peut-être ce qui donne le plus d'apparence à cette conjecture. Je remarque cependant que la prise de l'île de Rhénéia par Polycrate et sa consécration à Apoll. Délien ne se trouvent pas dans Hérodote, ni la fondation de Marseille par les Phocéens.

Thucydide
11 A

de coté et d'autre, pendant laquelle les hostilités ne cessaient de se reproduire plus sourdement ou plus ouvertement. L'expédition de Sicile, 415-413, est à ses yeux un épisode qui se rattache à la guerre du Péloponnèse et qui prépare la péripétie de ce grand drame; enfin tous les évènements des 27 ans, 431-404, se tiennent et forment un grand ensemble qui porte, grâce à Th., le nom de guerre du Péloponnèse.

Il est évident que l'enchaînement de tous ces faits ne se révéla qu'après coup, et comme Th. déclare lui même que dès le début de la guerre il nota les évènements à mesure qu'ils se produisaient, n'est-il pas à croire qu'après la guerre de Nicias, il commença à mettre ses notes en ordre et à rédiger la guerre de dix ans? Pour être historien, et grand historien,

11B

Th. n'était pas prophète et ne pouvait prévoir l'avenir : Le travail de rédaction a été évidemment repris après la fin de la guerre et interrompu par un accident indépendant de la volonté de l'écrivain, apparemment par sa mort. En effet, Th. assure avoir raconté toute la guerre, et cependant son ouvrage s'arrête au milieu de la 21ième année, en 411.

Ces points sont de toute évidence. Peut-on en savoir davantage ? F. W. Ullrich publia en 1845 un mémoire intitulé : "Beiträge zur Erklärung des Thuk." Je dis un Mémoire ; je devrais dire un livre, étude consciencieuse, minutieuse, ~~qui fait beaucoup d'honneur à~~ l'auteur, mais ~~qui~~ est bien dure à lire. Voici la thèse de W. Dès l'an 421, Th., croyant la guerre terminée, en rédigea le récit, et c'est, à peu de chose près, cette rédaction que nous lisons encore aujourd'hui.

[Marginal notes:]

L'anticipant sur l'exécution de son dessein, V, 26

γέγραφε δὲ καὶ ταῦτα ὁ αὐτὸς Θ. Ἀθ. ἑξῆς ὡς ἕκαστα ἐγίγνετο κατὰ θέρη καὶ χειμῶνας μέχρι οὗ τήν τε ἀρχὴν κατέπαυσαν τῶν Ἀθ. Λακεδ. καὶ οἱ ξύμμ., καὶ τὰ μακρὰ τείχη καὶ τὸν Πειραιᾶ κατέλαβον

à Hambourg

fort estimable

Toutes les fois que dans les livres 2, 3, 4 et ~~jusqu'à~~ dans 5, jusqu'au chapitre 24, Th. parle de "cette guerre", il entend la guerre de 10 ans, non celle de 27 ans. Que Th. n'ait rien ajouté à cette partie de son récit, après la fin définitive de toute la guerre, Ullrich ne peut le soutenir.

ὅδε ὁ πόλεμος

Le chapitre II, 65, dans lequel l'historien essaye de prouver ~~que~~ Periclès n'est pas responsable du désastre final ~~de la guerre~~ d'Athènes, porte sa date en lui-même. Il faut en dire autant de l'épisode sur les accroissements du royaume de Macédoine, II, 100. Sauf ces deux morceaux, évidemment insérés plus tard, Th, suivant Ul., n'aurait plus touché à la rédaction des ~~ces~~ livres en question.

Cette assertion est certainement trop absolue; il y a des indices d'une révision plus suivie; d'autres morceaux ~~qui~~ semblent indiquer qu'en les écrivant l'auteur connaissait déjà des faits postérieurs.

Je relèverai une série de morceaux qui m'ont particulièrement frappé.

11D

Les Hellènes de la Sicile et de la Grande Grèce n'ont pas pris de part active à la guerre ~~de~~ dix ans; cependant l'historien note avec grand soin tout ce qui concerne les relations politiques d'Athènes et de la Sicile. Pas une tentative d'intervention, pas un envoi de vaisseaux quelque insignifiant qu'il fût, n'est passé sous silence; tous sont soigneusement enregistrés à leur date. Ces petits faits, sans influence sur la première guerre, n'ont de la portée que comme prélude à la grande expédition de Sicile. La plupart du temps ces mentions sont très courtes; une seule fois l'historien s'étend davantage, il met en scène Hermocrate de Syracuse et nous donne un discours prononcé par ~~cet homme~~ d'État dans un congrès de toutes les villes de la Sicile. Ce discours jette un jour très vif sur la

IV, 58, 199.

Thucydide
12 A

situation de la Sicile, les rivalités qui ~~y~~ en séparaient les villes, le rôle qui y joua Athènes. ~~Ces~~ De pareilles considérations se comprennent parfaitement si l'on suppose que Th. connaissait la grande expédition de Sicile quand il écrivit ce discours ; autrement il me semble difficile d'en expliquer l'apropos.

Depuis Ullrich, quelques uns ont essayé de ~~donner la date exacte~~ distinguer dans tout le cours de l'ouvrage la trace des révisions successives et de marquer la date des additions et des remaniements 1). Ces esprits trop curieux s'appuient sur des raisonnements contestables et s'efforcent de savoir ce qu'il faut se résigner à ignorer. Tout ce qu'on peut dire c'est que le premier livre est écrit, ou tout au moins foncièrement remanié, après la fin de toute la guerre et que le reste a été retouché plus ou moins à différentes reprises. La dernière main eut peut-être fait disparaître quelques

1) Cwilinsky, De tempore quo Th. priorem hist. suae partem composuerit, thèse de Berlin 1870. Je trouve des disparates et soutient que les harangues et plus. autres morceaux sont insérés après ~~[illegible]~~ la fin de la guerre. Leske, Ueber die verschiedene Abfassungszeit der Theile der Th. Gesch. (Programme de Liegnitz 1875) approuve, sauf au sujet des harangues. Gr. Hermes XII (1877), p. 23-8? répond, et étend son enquête subtile au reste de l'ouvrage. Il veut que ~~la guerre~~ l'Expéd. de Sicile ~~ait~~ forme un récit à part, écrite avant que Th. eût conçu qu'elle devait entrer dans l'ensemble de l'ouvrage sur la guerre de 27 ans, etc-etc. Peu solide.

12B

VI, 54–59

[illegible]. on peut être plus affirmatif. L'Ἀθ. Πολ. [illegible] s'appuie I, 20 : Thucydide [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] VI !

x) Κλέων ὁ Κλεαινέτου... ὃς ἦν καὶ τὰ ἄλλα βιαιότατος τῶν πολιτῶν τῷ τε δήμῳ παρὰ πολὺ ἐν τῷ τότε πιθανώτατος

+) Κλ. ὁ Κλ., ἀνὴρ δημαγωγὸς κατ᾽ ἐκεῖνον τὸν χρόνον ὢν καὶ τῷ πλήθει πιθανώτατος

taches légères. Dans I, 20 l'auteur rétablit très succinctement la vérité historique au sujet de la tentative d'Harmodios et d'Aristogiton, au livre VI il expose les mêmes faits tout au long. Il y a là un double emploi, qu'une révision définitive n'eût ~~probablement~~ peut-être pas laissé subsister. Quelques menus détails ont encore moins d'importance. Cléon est présenté au lecteur III, 36 x) et IV, 21 +) il l'est de nouveau, et presque dans les mêmes termes. Il y a là, si l'on veut, un ~~indice~~ petit défaut, ~~que la dernière main eût pu faire disparaître~~ que les redites que nous effaçons aujourd'hui en corrigeant les épreuves ; mais c'est surtout le VIIIème livre qui porte la marque d'une rédaction provisoire. Ce qui y frappe tout d'abord c'est l'absence des harangues ; c'est ~~un~~ là point sur lequel nous reviendrons plus bas.

Les vues d'Ullrich, à plus forte raison celles des autres anatomes, sont combattues par Classen et aussi, trop fréquemment et trop subtilement, par Herbst (Jahresbericht dans Philologus, 38, 503 et 1881, 271.)

12D

Thucydide

La tâche de l'historien est double, raconter les faits et les expliquer. Voyons d'abord quelle est la méthode des récits de Thucydide. Après avoir recueilli toutes les informations[1], Th. les combine de manière à prendre une vue nette et précise des événements, et il en met le tableau sous les yeux du lecteur avec cette loyauté qui est toute à l'objet qu'il s'agit de reproduire. C'est un narrateur qui met sa gloire à ne rien mettre du sien dans ses récits. Il n'a pas l'ambition de les colorer, de rendre les faits plus extraordinaires, plus émouvants, plus intéressants qu'ils n'étaient en effet. Il donne le modèle de la narration désintéressée. Ceux qui se piquent de bien conter aiment à faire briller leur talent en ornant les faits, en

οὐδ᾽ ὡς ἐμοὶ ~~ἐδόκει~~

Narrateur

[1] Cf. I, 22, 2.

13B

leur donnant de l'intérêt par la manière de les présenter, en faisant quelque chose de rien. C'est là le mérite d'Hér. et des conteurs; Th. est plus sévère, il vise plus haut. Si Hér. aime à redire les jolis récits qu'on lui a faits, en les enjolivant à son tour, Th. compare les rapports des témoins qu'il a interrogés les soumet à un contrôle sévère; comme fait une enquête, comme un juge d'instruction, et ~~ensuite il court~~ il ne fait entrer dans son récit que des éléments bien constatés; ajoutons, bien choisis, et il les expose de manière à ce que les faits semblent se raconter eux-mêmes, et qu'on oublie le narrateur. Aussi les faits ne se présentent-ils pas avec des couleurs empruntées. S'ils ont peu de portée, il suffit d'une mention sèche et rapide; s'ils paraissent dans le récit beaux ou grands ou émouvants, c'est qu'ils l'étaient

13c

en réalité.

Citons quelques exemples : La ville de Platée se trouva assiégée par une armée nombreuse, entourée d'un double rempart, élevé par les assiégeants. Sur ce rempart il y avait de nombreuses tours, ~~gardées par~~ où des factionnaires veillaient la nuit. Cependant une partie des habitants réussit à faire une évasion nocturne. Il s'agissait de faire comprendre la réussite d'une tentative aussi extraordinaire. Th. y arrive par l'exactitude d'une narration où abondent les menus détails, si bien liés entre eux que le lecteur croit assister à l'évènement. C'est un morceau achevé, dont le mérite est d'autant plus grand qu'il se fait moins sentir. Il faut dire que dans ce cas la tache du narrateur était simple et relativement facile, le local de l'évasion étant limité. Les hommes qui parviennent à s'enfuir

III, 20-24.

13D

~~passent tous par l'espace~~ franchissent tous la circonvallation ~~dans~~ l'espace étroit compris entre deux tours. Le reste de la garnison de Platée et l'armée assiégeante ~~se~~ y trouvent sur le second plan et ne prennent qu'une faible part aux événements de la nuit.

| ou bien

Quand il faut résumer des situations qui se prolongèrent, ou des faits qui se répétèrent plusieurs fois, ~~ou bien encore~~ quand il s'agit de condenser dans un seul tableau plusieurs scènes simultanées le procédé est forcément autre, et la tâche devient plus difficile. Lisez au commencement du livre IV comment quatre cents Spartiates furent pris dans l'île de Sphactérie ; des soldats athéniens s'étaient établis sur la côte de Messénie ~~sur une langue de terre~~, et ce poste bien choisi, dont ils avaient ~~fortifié à la hâte~~ improvisé la fortification, sans outils, sans baquets. On les voit choisir les

au cap Coryphasion, placé à l'extrémité d'une langue de terre de manière à dominer l'une des 2 entrées du port de Pylos : ch. IV

pierres, qu'ils assemblent sans pouvoir les tailler, porter ~~la boue~~ (qui servira de ciment) ~~sur le dos~~, penchés en avant, les deux mains ramenées en arrière et bien jointes. Les Lacédémoniens, afin de les chasser de ce poste, s'établissent dans Sphactérie, petite île ~~placée~~ sise devant le port de Pylos de manière à laisser deux accès de côté et d'autre. L'attaque des Lacédémoniens échoue malgré la bravoure de leur chef Brasidas, mis hors de combat au moment où il s'élance personnellement à l'assaut. Bientôt arrive une flotte athénienne, qui force les deux entrées du port et isole ainsi les Spartiates établis dans Sphactérie. Un combat s'engage dans le port, les vaisseaux ~~Lacédémoniens~~ Pél tombent au pouvoir des ennemis; pour les reprendre ils ~~quittent la terre~~, entrent tout armés

Thucydide

14A

140

dans l'eau, saisissent les navires et les tirent à eux. Les Athéniens les repoussent du haut de leur bord. Deux mots résument vivement le caractère extraordinaire de ce combat. Les Lacédémoniens, postés sur terre, engageaient en quelque sorte un combat de mer ; les Athéniens, du haut de leurs vaisseaux, combattaient comme une armée de terre. Cette double antithèse, très expressive ici et même pittoresque, ne laisse pas, il faut l'avouer, d'être un peu dans le goût de la fameuse phrase sur Xerxès, Πλεῦσαι μὲν διὰ τῆς ἠπείρου, πεζεῦσαι δὲ διὰ τῆς θαλάττης.

Οἱ Λακεδαιμόνιοι... ὡς ἐπ᾽ ... οὐδὲν ἄλλο ἢ ἐκ γῆς ἐναυμάχουν, οἵ τε Ἀθηναῖοι... ἀπὸ νεῶν ἐπεζομάχουν (IV, 14, 3)

Lys. Epit. 29. Isocr. Paneg. 89.

Ici Müller-Strübing note 1, de p[eti]t[e] autre feuille.

Lisez, après ces modèles de narration, la bataille de nuit qui se livra dans Syracuse quand les défenseurs de la ville furent surpris de nuit par les assiégeants.

VII, 43-45.

14c

Vous suivrez ~~assez bien~~ c'est vrai la marche générale du combat et vous comprendrez pourquoi les Athéniens échouèrent dans une tentative qui était cependant bien combinée ; mais vous trouverez moins de détails précis, moins de clarté dans l'ensemble de la narration. C'est qu'il faisait nuit ; ~~nous~~ n'y ~~voyons~~ voyait pas clair, par la raison que les acteurs eux-mêmes tâtonnaient dans les ténèbres. ~~L'historien~~ Thucydide a pris soin de ~~déclarer~~ faire cette déclaration qu'il ne pouvait obtenir ni des uns, ni des autres, des renseignements précis sur les détails de cette ~~engagement~~ mêlée. De jour même, dit-il, chacun ne sait bien que ce qui s'est passé près de lui ; comment pourrait on connaître exactement les incidents d'une bataille de nuit ? L'insuffisance de cette narration fait honneur à la loyauté de l'historien. On voit qu'il n'était pas

l'historien et ses lecteurs

VII, 44, 1 : Ἐν πολλῇ ταραχῇ ... ἦν οὐδὲ πυθέσθαι ῥᾴδιον ἦν οὐδ' ἀφ' ἑτέρων ὅτῳ τρόπῳ ἕκαστα ξυνηνέχθη.

Pesez ces mots : ils attestent la méthode d'enquête de l'historien.

14D

homme à dissimuler son ignorance, et à inventer, pour combler les lacunes de ses renseignements. C'est ainsi qu'ailleurs il s'abstient d'indiquer le chiffre des morts, de crainte d'en donner un qui soit exagéré.

III, 113, 6

Il faudrait en juger tout autrement et démentir les déclarations de l'hist. lui-même, s'il fallait en croire Müller-Strübing et son éreintement de Thucydide, Voy. feuille volante.[1]

La méthode de la narration à la fois condensée, précise et émouvante n'est appliquée nulle part avec un art plus consommé que dans le récit, disons mieux, dans le tableau de la dernière bataille livrée devant Syracuse. Les Athéniens veulent forcer la sortie du port, barré par les Syracusains. Les marins et les soldats les plus valides montent à bord; le reste de l'armée de terre, rangée sur la grève, ne fera qu'assister au combat. La rencontre de deux flottes dans un espace étroit était une mêlée confuse plutôt qu'une bataille. Th. commence

VII, 59 sqq.

---

1) Il appelle le livre de Th. « une épopée militaire et didactique ». Le récit du siège de Platée, qu'il a particulièrement éclairé, est un πολιορκητικὸν ὑπόμνημα, une théorie de l'art des sièges, un exposé de toutes les opérations possibles en pareille occurrence, présenté sous la forme d'un siège réel. Les détails de l'évasion sont de pure fantaisie. Cependant Th. n'altère pas la vérité de propos délibéré, il use naïvement de son droit d'écrivain, de poète. M.-Str. prouve trop. S'il avait raison, Th. se moquerait de ses lecteurs en condamnant, comme il fait, ses prédécesseurs, et en insistant sur la peine qu'il se donna pour savoir la vérité. — Déjà dans l'antiquité il y avait des détracteurs qui repr. des mensonges à Th. en combattant l'opinion générale (Josèphe, C. Ap. I, 3 extr.)

(ad 14)

14 A

Thucydide d'après Müller-Strübing

(Siège de Platée)

(II, 71-78. III, 20-24. III, 52-68.

Dans ses „Thukydid.-Forschungen" (Vien 1881), p. 99, il avait désigné cet ouvrage comme „eine martialisch-didaktische Epopöe". Il en donne un exemple dans Jahrb. f. Philol. 1885, p. 289 sqq. „Die Glaubwürdigkeit des Th. geprüft an seiner Darstellung der Belagerung von Plataia", dont il avait déjà marqué le car. épique dans les Forsch.

« une épopée militaire et didactique »

Manso, Sparta, II, p. 47, déclarait déjà la constr. du mur d'Archidamus incompréhensible. Paley, après G. Cox (Hist. of Greece, II app. K), „On certain engineering difficulties in Thuk' account of the escape from Plataea" in Journ. of Philol. 1881, p. 8.

(Il renvoie aussi, pour les vues générales, à U. Köhler, „Archäologisches Thuk." in Comment. Mommsen. p. 372.

Th. ne décrit pas le site de Pl. Les ruines se trouvent sur un prom. détaché montueux du Cithéron. Au sud, du côté de la montagne, la ville est le plus exposée. Le plateau peu élevé est bordé à l'Est et à l'Ouest par des ravins où coulent les ruisseaux affluents de l'Asopos. Le côté Nord est assez escarpé. Là se trouve une espèce de citadelle, entourée du mur d'enceinte et d'un mur intérieur. Un autre mur intérieur sépare la partie la plus voisine de la montagne du reste de la ville, comme si on avait voulu plus tard réduire le côté le plus faible de la forteresse à défendre.

Les murs sont anciens, presque cyclopéens, ou plutôt „incertains".



M'B

L'enceinte a plus de 4000 pas. Cependant Th. dit οὐ μεγάλη. Comment la faire défendre par 480 hommes? comment l'entourer, si elle comme elle est, d'une circonvallation?

Rüstow et Köchly (Gesch. des griech. Kriegswesens, p. 211) pensent que les habitants se concentrèrent dans la "citadelle" d'un pourtour d'environ 1600 pas. Soit. Mais le περιτείχισμα τῆς πόλεως est inconciliable avec la nature du terrain aussi dans cette hypothèse. Avant d'en arriver là et de se résigner à un long siège en règle, les Péloponnésiens avaient essayé de prendre la ville plus vite: ~~les Pélop~~ très nombreux, ils entourent d'abord de palissades; puis ils élèvent un rempart, χῶμα, contre une partie de la ville (semblable à celui qui devait fermer le Pélop. à Xerxès, Hérod. VIII, 71) [une mine des assiégés le fait crouler]; alors enfin, ils font une circonvallation complète, entourée de deux fossés, renvoient la plus grande partie de l'armée, et attendent que la famine réduise les assiégés.

Tout cela est plus qu'étrange en vue des lieux. Où prenaient-ils la terre de χῶμα? le sol est pierreux. Comment les Plat. pouvaient-ils miner le rocher? Beaucoup d'autres questions aussi insolubles.

« Tout le récit est un πολιορκητικὸν ὑπόμνημα, une théorie de l'art du siège, [un exposé de toutes les opérations possibles en pareille occurrence,] sous forme d'un siège réel » (p. 322.)

L'évasion est tout aussi incompréhensible, une pure fantaisie. D'où vient par exemple la boue, si le fossé extérieur était pris? [Il l'était légèrement, et les hommes enfonçaient dans la glace.]

P. 336. Aristophane dans les "Oiseaux" fait allusion à ce récit et à d'autres passages de la guerre des premiers 10 ans.

Aristophane, dans les Ois., fait allusion à ce récit de Thucydide. Et d'autres!

V. 551-53 κύκλῳ ... περιτειχίζειν ... πλίνθοις rappellerait textuellement Thucydide. [Cependant le poète lui-même dit expressément ὥσπερ Βαβυλῶνα, et on ne pouvait guère se servir d'autres mots.]

Le récit de la merveilleuse construction accomplie en un tour de main par les oiseaux αὐτόχειρες serait une parodie du récit de la fortification de Pylos dans Thuc. IV, 5.

La largeur du mur, où 2 chars peuvent s'éviter, se moquerait de Thuc. I, 93 (murs du Pirée), non des murs de Babylone d'après Hérodote.

Les Pélop. pensent au [illegible] en apprenant [illegible]. Cependant il n'en vient pas. Th. omet de nous dire pourquoi les Ath. ne secoururent point leurs fidèles alliés.

---

v. 336. Thuc. ne voulait pas de propos délibéré altérer ou diminuer la vérité. Il usa rarement de son droit d'écrivain, de poète.

Il me semble que M. S. pousse trop. S'il avait raison, Th. se moquerait de ses lecteurs en condamnant ses prédécesseurs et en affirmant le soin qu'il mettait à saisir la vérité exacte.

Thucydide
15 A

par indiquer les diverses manœuvres qui étaient possibles, et celles que la nature des lieux interdisait aux marins. Ensuite il résume dans un tableau la foule des incidents divers, ramenés à leurs traits généraux et essentiels. Il fait voir les conséquences de l'enchevêtrement des vaisseaux ; le rôle des pilotes, des rameurs, de ceux qui commandaient la manœuvre, et aussi le rôle des soldats, des stratèges et des capitaines de vaisseaux. Ce ne sont pas là des généralités vagues et banales, des lieux communs traditionnels, comme on en trouve chez les écrivains qui, à défaut d'informations précises se servent des couleurs toutes préparées sur leur palette de rhéteur. Dans Th.

κελευσταί

158

ou à la quintessence condensée d'une multitude de faits particuliers, scrupuleusement recueillis, combinés et résumés par un esprit sérieux. Lisez la bataille de Salamine dans Hér, vous serez charmé par un grand nombre de détails intéressants des exploits individuels, des actes de bravoure de certains guerriers, comme dans les batailles homériques; mais l'ensemble vous échappe, la bataille s'émiette en quelque sorte. Hér. s'en tient à la surface des choses, Th. nous donne la moelle des faits.

les ἀριστεῖαι

Reste à dire comment le récit d'une bataille, réduite à ses lignes générales, peut être pathétique. En lisant ces pages on est ému, sans pouvoir dire si le narrateur l'a été; c'est que sa personne disparait; il se borne à rendre compte

comme celle du port de Syracuse

des sentiments qui animent les combattants et aussi ~~de ceux~~ des spectateurs inactifs, mais intéressés à la lutte, ~~de~~ tous les soldats athéniens qui n'avaient pu monter à bord. Nous les voyons, suivant la scène qu'ils avaient sous les yeux, joyeux, accablés, en suspens, plus affectés que les combattants eux-mêmes; nous entendons leurs prières, leurs cris, nous apercevons leurs gestes, divers suivant les péripéties de la lutte, signes visibles de leur anxiété. ~~Semblables au chœur d'une tragédie,~~ des témoins mêlés à l'action communiquent leur émotion ~~au spectateur ou~~ au lecteur. Salluste a imité ce ~~récit~~ tableau pathétique dans son récit du siège de Zama. Jug. 60. Je crois que Lysias déjà, dans le morceau de l'Epitaphios relatif à la bataille de Salamine, s'est souvenu de Thucydide [1]) §35-39

---

1) Thuc. VII, 71, 3 : "Ἄλλοι δὲ καὶ πρός τι ἀντίπαλόν τι τῆς ~~μάχης~~ ναυμαχίας ἀπιδόντες, διὰ τὸ ἀκρίτως ξυνεχὲς τῆς ἁμίλλης καὶ τοῖς σώμασιν αὐτοῖς ἴσα τῇ δόξῃ περιδεῶς ξυναπονεύοντες ἐν τοῖς χαλεπώτατα διῆγον· αἰεὶ γὰρ παρ' ὀλίγον ἢ διέφευγον ἢ ἀπώλοντο."

(à cause de l'indécision continuelle de la lutte, agités en leurs ... dans leurs émotions comme dans les mouvements de leur corps, dans l'état le plus pénible)

Sall. l.c. : "niti corporibus et ea huc illuc, quasi vitabundi aut jacientes tela, agitare." Lysias, §38 : ἀντιπάλου δὲ πολὺν χρόνον οὔσης τῆς ναυμαχίας δοκοῦντες τότε μὲν νενικηκέναι καὶ σεσῶσθαι, τότε δ' ἡττῆσθαι καὶ ἀπολωλέναι (les femmes et les enfants à Salamine)

VII, 75

15D

Plus loin, le départ des vaincus est un morceau navrant. Morts laissés sans sépulture, blessés et malades forcément abandonnés malgré leurs supplications, voilà le tableau. Vient ensuite l'analyse des sentiments : espérances détruites, crainte de l'avenir, honte de s'enfuir (tout une armée, ou plutot une foule de 40,000 hommes). "On eût dit la population d'une ville prise d'assaut, se dérobant par la fuite, et encore d'une ville considérable". Voilà un de ces traits qui peignent une situation. L'historien rappelle ici le début de cette même expédition, les grandes espérances qu'on en avait conçues. La scène de désolation après la défaite forme un contraste saisissant avec cette autre scène qu'on a lue au livre VI, 30-32, la jeunesse d'Athènes s'embarquant pleine de confiance, rêvant de brillantes conquêtes dans un pays lointain.

Οὐδὲν γὰρ ἄλλο ἢ πόλει ἐκπεπολιορκημένῃ ἐῴκεσαν (ὑποφευγούσῃ), καὶ ταύτῃ οὐ σμικρᾷ· μυριάδες γὰρ τοῦ ξύμπαντος ὄχλου οὐκ ἐλάσσους τεσσάρων ἅμα ἐπορεύοντο (§5)

D'ailleurs on trouve la description générale de situations qui se prolongent. C'est ainsi que l'état d'Athènes, après l'occupation de Décélie par le roi de Sparte, est dépeint, VII, 27-28. Guerre ~~permanente~~ dans le pays même [non passagère, comme dans les invasions précédentes, mais permanente]; toute la campagne de l'Attique abandonnée à l'ennemi, plus de 20,000 esclaves (dans ce nombre beaucoup d'ouvriers) passent à l'ennemi; le bétail, les attelages perdus; les chevaux blessés, mis hors de service, par suite des nombreuses sorties que les cavaliers étaient obligés de faire; les approvisionnements difficiles, longs et coûteux, car il fallait tout importer. Ici encore un mot résume la situation: "D'une ville Athènes était devenue un poste fortifié."

Ἀντὶ τοῦ πόλις εἶναι φρούριον κατέστη.

16B

Ailleurs on a le récit de faits occultes. Les conspirateurs se cachent à l'ombre, la terreur pèse sur les citoyens, une défiance générale les paralyse ; puis un coup d'état quasi légal fonde le gouvernement oligarchique des Quatre-Cents, VIII, 65-70.

II, 47-49. Le tableau le plus célèbre est celui de la Peste d'Athènes. Les symptômes de la maladie son ~~cours~~ habitud, son dénouement, ses conséquences, l'état des esprits, la physionomie morale de la ville, tout est exposé avec une précision singulière, et cependant tout est empreint d'une ~~va~~ vérité ~~siere~~ générale ; la méthode ~~est~~ bien sévère, l'effet est immense, et l'ensemble est si saisissant que Lucrèce, en plaçant ce morceau à la fin de son poème, a cru devoir se borner au rôle de simple traducteur.

incontestable

Th. s'est rendu parfaitement compte de sa méthode, qui est tout l'opposé de celle d'Hérodote. Voici, en effet, ce qu'il dit :

"J'ai laissé de côté les cas exceptionnels, étranges, les traits particuliers, accidentels, qui varient d'individu à individu, pour m'en tenir à la forme générale de la maladie."

Τὸ μὲν οὖν νόσημα, πολλὰ καὶ ἄλλα παραλιπόντι ἀτοπίας, ὡς ἑκάστῳ ἐτύγχανέ τι διαφερόντως ἑτέρῳ πρὸς ἕτερον γιγνόμενον, τοιοῦτον ἦν ἐπὶ πᾶν τὴν ἰδέαν.

Dans ce morceau, comme dans les récits des batailles, dans les ~~tableaux~~ situations d'une certaine durée, Th., nous l'avons vu, dégage d'une foule d'incidents venus à sa connaissance les traits essentiels, qui lui servent à composer un tableau, à la fois général et précis. Ce procédé d'abstraction ne l'a nulle part mieux servi que dans le morceau célèbre où il parle de l'effet démoralisant que la lutte acharnée des factions et la guerre civile exercèrent sur ses contemporains. Après avoir raconté les excès commis à Corcyre, Th. rappelle que dans beaucoup d'autres cités grecques, des évènements analogues se sont produits; Il ne les rapporte pas; mais

16 D

il les connaissait, et de leur comparaison il tire un tableau général des funestes effets de la discorde civile, et les traits de ce tableau sont si bien saisis qu'il se trouve être vrai pour tous les temps et tous les pays. Aussi Salluste et Macchiavel ont-ils pu se les approprier en décrivant l'état des esprits à Rome et à Florence en temps révolutionnaire.

(Feuille ci-jointe).

(ad ~~2~~ 16 fin)

16'A

Thucydide III, 82 sqq.

D'une grand nombre d'événements analogues, l'historien-philosophe dégage le tableau général de la lutte des factions, des discordes civiles, pendant la guerre du Péloponnèse.

La guerre qui divisait toute la Grèce fit que, dans l'intérieur des cités les discussions ~~ent~~ des partis dégénérèrent en guerres civiles, par la facilité qu'avaient démocrates et oligarques d'invoquer ~~les~~ l'intervention, les uns d'Athènes, les autres de Sparte.

De là des malheurs et des atrocités, qui sont γιγνόμενα μὲν καὶ ἀεὶ ἐσόμενα, ἕως ἂν ἡ αὐτὴ φύσις τῶν ἀνθρώπων ᾖ toujours les mêmes, tant que la nature humaine ne changera pas, diffèrent cependant de degré et de forme suivant les circonstances particulières [Toujours la distinction de l'essentiel et de l'accidentel.]

16'B

En temps de paix et de prospérité cités et individus conservent des sentiments plus doux ; mais la guerre, en détruisant la sécurité et en enlevant les moyens ordinaires (de vivre), devient conseillère violente (βίαιος διδάσκαλος), et elle rend le coeur des hommes semblable aux circonstances, πρὸς τὰ παρόντα τὰς ὀργὰς τῶν πολλῶν ὁμοιοῖ, c-à-d. elle rend les âmes aussi dures que sont les circonstances.

En temps de révolution, les crimes vont toujours en augmentant : ceux qui viennent après renchérissent sur les premiers. [Cette loi s'est vérifiée.]

La perversion morale se fait sentir jusque dans le langage : la valeur des mots est altérée. La violence forcenée ~~s'appelle courage~~ est mise au rang des qualités viriles (τὸ ἐμπλήκτως ὀξὺ ἀνδρὸς μοίρᾳ
.....

προσετέθη). Une témérité inconsidérée s'appelle bravoure dévouée au parti (τόλμα ἀλόγιστος ἀνδρεία φιλέταιρος ἐνομίσθη), l'hésitation prudente lâcheté spécieuse (μέλλησις δὲ προμηθὴς δειλία εὐπρεπής), la modération masque de timidité (τὸ δὲ σῶφρον τοῦ ἀνάνδρου πρόσχημα).

Associations politiques (ἑταιρίαι), leurs procédés et leur morale. — Les liens du sang étaient plus faibles que ceux de l'association, les parents ~~étaient~~ devenaient des étrangers au prix des frères et amis (τὸ ξυγγενὲς τοῦ ἑταιρικοῦ ἀλλοτριώτερον ἐγένετο), ces derniers se trouvant plus disposés à ne reculer devant aucun acte audacieux (διὰ τὸ ἑτοιμότερον εἶναι ἀπροφασίστως τολμᾶν). Entre eux les affiliés se liaient moins par la foi jurée que par un attentat commis et commun. (καὶ τὰς ἐς σφᾶς αὐτοὺς πίστεις οὐ τῷ θείῳ νόμῳ μᾶλλον ἐκρατύνοντο ἢ τῷ κοινῇ τι παρανομῆσαι.) Entre partis

16'D

contraires, on aimait mieux l'emporter par trahison qu'ouvertement : prenant l'adversaire en traître, on avait un double avantage, sécurité et réputation d'esprit. Or la plupart des hommes aiment mieux passer pour méchants et habiles que pour sots et honnêtes (ῥᾷον δ' οἱ πολλοὶ κακοῦργοι [ὄντες] δεξιοὶ κέκληνται ἢ ἀμαθεῖς ἀγαθοί) : ils ont honte de l'un, ils se font gloire de l'autre (καὶ τῷ μὲν αἰσχύνονται, τῷ δ' ἀγάλλονται)

Les partis se valaient, quel que fût leur drapeau. L'intérêt public n'était qu'un vain prétexte couvrant des avidités égoïstes (τὰ κοινὰ λόγῳ θεραπεύοντες ἆθλα ἐποιοῦντο)

Le tableau se trouve être vrai pour tous les temps et tous les pays. Aussi Salluste et Macchiavel ont-ils pu s'en approprier les traits principaux pour décrire d'autres guerres civiles (Catil. 52. 38. Hist. fr. l. I. Ist. Fior. III, a. 1372, p. 69 éd. Paris).

Si Thucydide diffère d'Hér. par la méthode de ses récits, il s'écarte bien plus encore de son devancier quand il cherche à expliquer les faits. C'est sur la terre ~~même~~ [sur un terrain solide et ouvert à nos investigations], c'est dans le monde humain, qu'il cherche la raison des événements historiques. Il ne monte pas au ciel pour en trouver la clef, il ne nous renvoie pas à une volonté ou à une fatalité mystérieuse ~~et insaisissable~~. Plus de nuages théologiques, la raison a déchiré ~~les~~ ces voiles et nous marchons en pleine lumière. On se souvient du rôle que jouaient dans les livres d'Hér. les prodiges, les oracles, les songes fatidiques. Que deviennent-ils dans Th.? ~~Il~~ [Cet historien] ne daigne ~~nt~~ mentionner aucun songe. mais il ne passe sous silence ni les prodiges, ni les oracles. Il est intéressant de voir à quel titre il ~~introduit~~ rappelle dans son récit des faits qui passaient pour surnaturels, et ce

17B

qu'il en pensait lui-même.

L'éclipse de la lune, dont il est question, VII, 50, fit prendre à Nicias une résolution funeste. L'armée athénienne se trouvait devant Syracuse dans une situation si critique qu'elle n'avait plus d'autre salut qu'une retraite immédiate. On allait donc s'embarquer; mais le prodige céleste arrêta Nicias. Sur le conseil des des devins, il ne voulut pas entendre parler de départ avant trois fois neuf jours. Sans cet ajournement, le désastre aurait pu être évité. L'éclipse de la lune ne figure donc pas ici à titre de prodige; mais comme une des causes qui avaient agi sur l'esprit du général en chef. Nicias, nous dit l'historien, avec la réserve qu'il porte généralement dans ses jugements, Nicias était trop enclin à la dévotion, et quand

ἦν γάρ τι καὶ ἄγαν θειασμῷ τε καὶ τῷ τοιούτῳ προσκείμενος

il parle du fait de l'éclipse, il ajoute :
c'est qu'il y avait pleine lune. Ces mots ont une portée qui échappe à la plupart des lecteurs : ils contiennent une indication discrète de la cause naturelle du phénomène. +

ἐτύγχανε γὰρ πανσέληνος οὖσα.

L'intention de l'auteur se révèle plus clairement dans un autre passage.
Dans II, 28, il est question d'une éclipse du soleil. Elle eut lieu, dit Th., dans la néoménie d'après la lune ; c'est-à-dire par la nouvelle lune réelle, opposée au commencement du mois d'après le calendrier réformé ; et il ajoute, il paraît que la chose n'est pas possible autrement. Le fait est donc normal, il ne peut avoir lieu que dans certaines circonstances déterminées : l'éclipse du soleil par la nouvelle lune, tandis que celle de la lune ne se produit que lorsqu' ~~quand~~ elle est dans son plein.

νουμηνίᾳ κατὰ σελήνην

ὥσπερ καὶ μόνον δοκεῖ εἶναι γίγνεσθαι δυνατόν.

On trouve dans le ~~second~~ passage du IIe livre des détails précis, ~~des observations d'un astronomes~~ qui sont d'un observateur esprit ~~scientifique qui~~ étudiant les phénomènes naturels. +

17 D

observations d'un esprit avec un esprit scientifique. Nous apprenons que le phénomène eut lieu après l'heure de midi, que le soleil obscurci dans la plus grande partie de son disque prit la forme d'un croissant de lune, que quelques étoiles étaient visibles. La portée de ces deux passages s'éclaircit quand on rapproche des explications que Périclès, instruit par Anaxagore, donna un jour aux Athéniens, effrayés de ce phénomène. Il leur fit comprendre que les éclipses provenaient de ce que la nouvelle lune, se trouvant placée devant le soleil, le recouvre pour nos yeux.

γενόμενος μηνοειδής

Erat enim tunc haec nova et ignota ratio, dit Cicéron en rapportant ce fait. Nous voilà loin d'Hér., qui dit encore que le soleil quitte sa station dans le ciel.

Rép. 16
Cf. Plut. Pér. 35.

Thucydide

18A

VII, 79, 3, on lit que les orages et les gros temps, ~~qui étaient~~ chose naturelle dans la saison d'automne, ajoutèrent à l'abattement des malheureux Athéniens, qui se figuraient que tout cela se faisait pour les faire périr. Ils y voyaient la main d'un dieu hostile. L'historien donne le fait comme naturel et il signale l'effet qu'il produisait sur des âmes superstitieuses.

οἷον τοῦ ἔτους πρὸς μετόπωρον ἤδη ὄντος φιλεῖ γίγνεσθαι.

ἠθύμουν καὶ ἐνόμιζον ἐπὶ τῷ σφετέρῳ ὀλέθρῳ καὶ ταῦτα πάντα γίγνεσθαι.

Les tremblements de terre mentionnés dans III, 89, sont un fait, non seulement naturel, mais historique car les Péloponnésiens, effrayés par ce prodige, renoncèrent à envahir l'Attique. Th. rapporte qu'en plusieurs endroits de la Grèce, il y eut alors des mouvements brusques de la mer et, à leur suite,

des inondations subites. Ces faits extraordinaires, ajoute-t-il, qui ne pourraient, à ce qu'il me semble, avoir lieu sans tremblement de terre. Ici encore il indique que le prétendu prodige est soumis à une règle, tient à une loi naturelle. La physique prend la place de la théologie.

ἄνευ δὲ σεισμοῦ οὐκ ἄν μοι δοκεῖ τὸ τοιοῦτο ξυμβῆναι γενέσθαι.

Arrivons aux oracles. Rien n'est plus instructif que II, VIII. Au moment où la guerre allait éclater, beaucoup de prédictions circulaient, beaucoup étaient débitées ~~chantées~~ par les devins soit dans les villes qui allaient faire la guerre, soit dans les autres. Délos fut secouée par un tremblement de terre, le premier dans cette île de mémoire d'Hellène. On disait et on

collectionneurs d'oracles χρησμολόγοι ᾖδον

croyait que cela présageait des malheurs à venir et tous les faits de ce genre étaient avidement recherchés". Il importe de noter que ces détails font partie de la description de l'état des esprits dans une conjoncture des plus graves. Les grands desseins, l'ardeur pour la guerre, notamment dans la jeunesse qui n'en avait pas encore vu; l'anxiété de toute la Grèce au moment où les deux plus grandes cités allaient en venir aux prises, voilà ce qui précède le passage que nous venons de citer. Après ce passage, l'historien nous dit que les sympathies générales étaient plutôt pour Sparte, qui se posait en libératrice de la Grèce, que États et individus rivalisaient de zèle pour aider cette ville. Les oracles et les prodiges

ἥ τε ἄλλη Ἑλλὰς πᾶσα μετέωρος ἦν ξυνιουσῶν τῶν πρώ-των πόλεων.

18

ne figurent donc ici que comme des faits qui agissaient sur l'état des esprits ou qui en étaient les symptômes ; la <u>psychologie</u> prend la place de la <u>théologie</u>

On peut faire la même remarque sur ce que Th. dit de la prédiction dont la fameuse peste semblait l'accomplissement. L'oracle portait-il peste ou disette, λοιμός ou λιμός ? On ne savait ; mais les hommes accomodaient leur mémoire à ce qui leur arrivait, comme de raison. S'il arrivait un jour qu'une disette accompagnât une guerre dorienne, les hommes entendraient, naturellement, l'autre version. Remarquez les locutions οἷα εἰκός, εἰκότως, κατὰ τὸ εἰκός. On voit errer sur les lèvres de l'historien le sourire ironique d'un connaisseur du ~~genre~~ cœur humain

II, 54

οἱ γὰρ ἄνθρωποι πρὸς ἃ ἔπασχον τὴν μνήμην ἐποιοῦντο.

Thucydide

19 A

Dans le même endroit, Th. rapporte qu'un oracle delphique, par lequel Apollon avait promis son secours aux Lacédémoniens, paraît ~~se véri-~~ ~~fier~~ trouver son accomplissement dans la peste qui affligeait Athènes. Ici Th. ne se prononce pas. Cependant quand il fait observer que le fléau frappa (Athènes tout particulièrement et ensuite) les villes les plus populeuses n'indique-t-il pas que la peste eut une cause naturelle? [Un autre oracle pythique relatif au Pélasgicon, ~~terrain~~ maudit au pied de l'Acropole[x], s'accomplit aussi quand la population des campagnes de l'Attique, qui avait cherché un asile dans la ville, est obligée de s'établir dans ce quartier. Sans contester la sagesse de Delphes, Th. prête à l'oracle une prévision qui n'a rien de surnaturel et témoigne[1])

τῶν ἄλλων χωρίων τὰ πολυανθρωπότατα.

Τὸ Πελασγικὸν ἀργὸν ἄμεινον. II, 17

[x] Le ~~terrain~~ (mur) qui l'entourait passait pour un ouvrage des Pélasges (Hérod. VI, 137)

1) Καί μοι δοκεῖ τὸ μαντεῖον τοὐναντίον ξυμβῆναι ἢ προσεδέχοντο· οὐ γὰρ διὰ τὴν (l'occupation illicite) παράνομον ἐνοίκησιν αἱ ξυμφοραὶ ~~γέγνεσθαι~~ γενέσθαι τῇ πόλει, ἀλλὰ διὰ τὸν πόλεμον ἡ ἀνάγκη τῆς οἰκήσεως, ὃν οὐκ ὀνομάζον τὸ μαντεῖον (προῄδει) μὴ ἐπ' ἀγαθῷ ~~αὐτό~~ ποτε αὐτὸ κατοικισθησόμενον.

"sans mentionner cette guerre, l'oracle prévoyait que ce quartier serait un jour occupé en des conjonctures peu propices".

19 B

seulement d'un esprit sagace. [Évi-
demment la grande institution
nationale est traitée par Th. avec
le respect qu'elle mérite. Il ne faut
pas mettre les réponses de Delphes
sur la même ligne que les prédic-
tions des devins. Voyez la distinction
que fait le chœur de l'Œdipe Roi entre
la parole du dieu et celle des prophètes
humains. Aristophane aussi se moque
sans cesse des devins et des chresmologues,
qui recueillaient de prétendus oracles
attribués à Bakis ou à tel autre nom
fabuleux. Mais on ne voit nulle part
qu'il traite ainsi les oracles pythiques.

498: Ἀλλ' ὁ μὲν οὖν Ζεὺς ὅ τ' Ἀπόλλων ξυνετοὶ καὶ τὰ βροτῶν εἰδότες· ἀνδρῶν δ' ὅτι μάντις πλέον ἢ 'γὼ φέρεται, κρίσις οὐκ ἔστιν ἀληθής.

Terminons par un passage qui n'a
pas été compris de la même façon
par tous les interprètes. En parlant
de la durée de la guerre du Péloponnèse

V, 26, 4.

Th. rappelle qu'on avait toujours dit

qu'elle ne prendrait fin qu'après trois fois neuf ans, et il ajoute que c'est la seule assertion fondée sur des oracles qui se soit exactement accomplie. Classen induit de ce passage que Th. ne conteste pas la possibilité de connaître l'avenir par des voies surnaturelles[1]. Pour ma part, j'y vois tout le contraire. Th. pense comme Voltaire sur le compte des devins : il ne leur accorde pas même le privilège "de se tromper toujours".

τρὶς ἐννέα ἔτη οἱ

τοῖς ἀπὸ χρησμῶν τι ἰσχυρισαμένοις μόνον δὴ τοῦτο ἐχυρῶς ξυμβάν.

Voilà donc la théologie, le surnaturel, le mystérieux, définitivement écarté. Nous avons affaire à un esprit qui se détourne de ce qui est insaisissable pour la raison humaine, qui ne veut pas admirer, s'étonner ; mais qui est avide de comprendre, de découvrir les causes prochaines, humaines, des faits de l'histoire, et qui met au service de cette recherche une

[1] Classen, Introd. p. 61.

19 D

grande expérience des hommes et des choses, une vive intelligence politique, un esprit naturellement pénétrant, aiguisé par des méthodes critiques qu'il a lui-même inventées à son usage. Comme tout est clair et intelligible dans son récit ! Il fait jour enfin et les brouillards théologiques se sont une bonne fois dissipés. Comme l'historien nous fait comprendre, pourquoi tel ~~entreprise~~ dessein a réussi, tel autre a échoué, ou bien pourquoi l'issue finale ne doit pas toujours faire juger de la sagesse ou de la folie d'une entreprise ! Il n'est presque pas de page qui ne témoigne de la méthode de l'historien, mais elle se révèle avec le plus d'éclat dans le premier livre, dont la lecture dut être, je suppose, comme une révélation pour les hommes éclairés de cette époque, ceux qui étaient capables de

comprendre

un esprit aussi profond. Comment et Thucydide pourquoi la guerre du Péloponnèse éclata-t-elle? avait-elle des causes accidentelles, fortuites, ou bien était-elle le résultat inévitable d'un long enchainement de faits? Il y a de l'un et de l'autre dans tous les évènements humains. Th. pense qu'un choc entre Sparte et Athènes devait nécessairement avoir lieu tot ou tard; mais que la guerre éclatat sous tel archonte plutot que sous tel autre, voilà ce qui tient à des causes occasionnelles. Ces dernières causes, les plus prochaines les plus évidentes pour tous les yeux, il les expose d'abord. Athènes et Corinthe se brouillent au sujet de Corcyre et de Potidée, deux colonies de Corinthe, l'une soutenue par Athènes contre sa métropole, l'autre soutenue par Corinthe contre la ville directrice de la confédération dont elle

20 B

tente de se séparer. Le récit de ces évènements est éclairé ~~par~~ au moyen de deux discours, prononcés à Athènes par les envoyés de Corcyre et de Corinthe. Les Corcyréens pressentent une guerre générale comme inévitable; les Corinthiens, non écoutés, ne se contenteront pas de combattre les Athéniens ~~dans~~ en ces deux occasions, ils deviendront aussi les ~~deux~~ instigateurs de la guerre générale. Nous les retrouvons à la conférence de Sparte, si largement exposée aux chapitres 67 sqq. Le discours qu'y prononcent les Corinthiens est des plus instructifs; mais il faut le compléter par les discours des Athéniens et du roi de Sparte. Quand on a écouté ces orateurs divers, on ~~comprend~~ saisit la portée des évènements qui eurent lieu depuis les guerres médiques, on comprend le rôle et le caractère des deux cités directrices qui sont comme les deux pôles

67 sqq.

opposés du monde hellénique. Nous voilà arrivés aux causes plus cachées, mais plus réelles, aux vraies origines de la guerre. Th. fait connaître ensuite, dans un récit rapide et substantiel, les faits qui eurent lieu dans l'intervalle des deux guerres : ~~l'accroissement de la puissance d'Athènes~~, la rivalité des deux villes, ~~l'attente~~ latente, ou sourde, ou manifeste, suivant qu'elles s'allient passagèrement ou s'observent avec défiance, ou se combattent, pour se réconcilier encore. Mais, au milieu de ces fluctuations, la puissance jeune, entreprenante, expansive, d'Athènes grandit ~~augmentant~~ toujours aux dépens de la cité conservatrice, ~~et~~ confiante dans son ancienne suprématie. L'histoire de ce demi-siècle pendant lequel se prépare la grande guerre, est à son tour le résultat de toute l'histoire antérieure de la Grèce. ~~Voilà comment~~ C'est ainsi que tout s'enchaîne dans les vues de l'historien.

20 D

Voilà une large exposition des antécédents de la guerre du Péloponnèse. Les ressources, les moyens d'action des deux belligérants, tout ce qui peut servir à éclairer d'avance la suite de la guerre, est exposé avec la même sûreté de vues, à la fin du premier et au commencement du deuxième livre.

I ch. 120 ad II ch. 139

Quand on a lu le discours des Corinthiens à la deuxième conférence de Sparte et le discours de Périclès à Athènes qui en est en quelque sorte ~~le pendant~~ la contrepartie, on connaît le fort et le faible de Sparte et d'Athènes et on est à même de juger si la conduite de leurs hommes d'État et de leurs capitaines est sensée ou imprudente, conforme ou contraire à la politique que prescrivaient leur situation et la nature de leurs ressources. Il y a plus, le caractère même des deux acteurs de

Thucydide

la lutte, des peuples d'Athènes et de Sparte, est présentée dans un double portrait contrasté, avec une force d'analyse ~~morale~~ psychologique, dont personne alors, je suppose, n'avait encore donné l'exemple.

I, 70.

"Ils sont novateurs, prompts à concevoir des projets, prompts à exécuter ce qu'ils ont conçu. Vous êtes faits pour conserver ce que vous possédez, ne rien concevoir de nouveau, rester dans l'exécution au dessous même du nécessaire. Ils sont oseurs au-delà de leurs forces, hasardeurs en dépit de la prudence, pleins de confiance au milieu des périls. Votre ~~nature~~ humeur vous porte à entreprendre moins que vous ne pouvez, à vous méfier des calculs les plus sûrs, à ~~penser~~ croire que ~~jamais~~ vous ne vous tirerez jamais des périls. Ils sont décidés, quand vous êtes ajourneurs, ils courent le monde, quand vous restez chez vous; c'est qu'ils espèrent accroître leur puissance au loin, tandis que vous craignez, en sortant de chez vous, de ~~perdre~~ compromettre

+ τολμηταί κινδυνευταί, mots nouveaux

μελληταί
ἀποδημηταί

ce que vous possédez. Victorieux des ennemis, ils poursuivent leurs succès jusqu'au bout; vaincus, ils reculent aussi peu que possible[1]...... Une entreprise manquée leur semble une perte réelle; une acquisition faite est ~~à leurs yeux~~ pour eux peu de chose, au prix des avantages à venir; un projet avorté est de suite remplacé par un autre projet]. De l'espérance à la possession, il n'y a pour eux qu'un pas, car l'exécution suit de près la conception. C'est ainsi qu'ils passent leur vie au milieu des fatigues et des dangers; ils jouissent peu, parce qu'ils s'agitent toujours. Agir avec vigueur est une fête pour eux, rester dans l'inaction est pour eux un malheur. Enfin on peut (en résumant) dire avec raison qu'ils sont ~~des~~ nés pour ne jamais goûter le repos, ni jamais en laisser jouir les autres mortels."

[afin de compenser la perte.

(le „repos de l'oisiveté" est opposé à „l'effort de l'action")

ὥστ' εἴ τις αὐτοὺς ξυνελὼν φαίη πεφυκέναι ἐπὶ τῷ μήτε αὐτοὺς ἔχειν ἡσυχίαν μήτε τοὺς ἄλλους ἀνθρώπους ἐᾶν, ὀρθῶς ἂν φαίη.

„fausse fenêtre" [Croiset]

1) Ici une fausse antithèse, de mots, non d'idées. „Ils usent de leur corps (ils sacrifient leur corps) pour la patrie comme s'il leur était étranger, ils emploient l'intelligence la plus propre à agir dans l'intérêt de la cité." 1) Odyss. 20, 347: γναθμοῖσι γελώων ἀλλοτρίοισιν... ὄσσε δ' ἄρα σφέων δακρυόφιν πίμπλαντο, γόον δ' ὠΐετο θυμός. 3) Lys. Epit. 24: ἐνόμιζον... τὰς μὲν ψυχὰς ἀλλοτρίας διὰ τὸν θάνατον κεκτῆσθαι, τὴν δ' ἐκ τῶν κινδύνων μνήμην ἰδίαν καταλείψειν. 2) Isocr. Panég. 86: Ἀπήντων... ὀλίγοι πρὸς πολλὰς μυριάδας, ὥσπερ ἐν ἀλλοτρίαις ψυχαῖς ~~κινδυνεύοντες~~ μέλλοντες κινδυνεύσειν. — Horace, Sat. II, 3, 72, d'un débiteur insolvable, qui se moque du créancier „ridentem maxillis in pas malis ridentem alienis". Allusion à „aes alienum"

le plus voisin de Thucyd.

Archidamos de Sparte, en répondant
aux Corinthiens, montrera que l'esprit
conservateur des Lacédémoniens les préserve
des fautes et des excès dans lesquels Athènes
est entrainée par l'inquiète recherche du
progrès. Quand on voit ces ~~portraits ou~~
analyses si pénétrantes de l'humeur des
deux cités et du rôle qu'elles jouent dans
la Grèce, on sent que pour notre his-
torien il y a dans cette lutte de 27 années
deux acteurs en présence, Athènes et Sparte.
Devant ces peuples, les acteurs individuels
disparaissent ou sont rejetés au second
plan, à très peu d'exceptions près. ~~Sans
doute, c'est~~ La politique d'Athènes et de Sparte,
la ~~situation~~ puissance de ces deux villes, l'une con-
tinentale, l'autre éminemment maritime,
l'une à la tête de confédérés autonomes,
l'autre maîtresse souveraine d'un empire, nous sont présentés
~~que nous apprenons à connaître~~ plus souvent
que les traits distinctifs du tempérament
et du caractère de leurs citoyens. Et cependant,
voyez-les marcher à la bataille : les Athéniens V, 69

et leurs alliés sont excités au combat par des allocutions de leurs chefs; les Lacédémoniens, par des paroles qu'ils échangeaient entre eux, par des chants militaires, renouvelaient le souvenir de leurs anciens faits d'armes. Ils savaient qu'une longue pratique de la bravoure est plus efficace que l'exhortation passagère des plus beaux discours. Ensuite eut lieu la rencontre. Les Athéniens, les Argiens et leurs alliés marchant impétueusement et avec passion; les Lacédémoniens s'avançant lentement, à la cadence marquée par des joueurs de flute. Dans les harangues militaires, les généraux de Sparte mettent toujours en avant la discipline (κόσμος); ceux d'Athènes la recommandent bien aussi, mais ils en motivent la nécessité par des arguments tirés des circonstances. Quand les Lacédémoniens osent engager un combat naval contre leurs adversaires, leur chef

εἰδότες ἔργων ἐκ πολλοῦ μελέτην πλείω σῴζουσαν ἢ λόγων δι' ὀλίγου καλῶς ῥηθεῖσαν παραίνεσιν.

II, 87 et 89

dit à ses marins (rowers) et à ses soldats que la bravoure doit l'emporter sur l'art et l'expérience ; l'Athénien soutient au contraire que c'est l'habileté qui donne confiance et courage.

Plusieurs des discours les plus importants de Th. sont prononcés par des ambassadeurs. A moins qu'ils ne soient des personnalités marquantes, comme Hermocrate de Syracuse, l'historien néglige de donner leur nom. Ce n'est pas tel individu, c'est Athènes, c'est Sparte, ou Corinthe, ou Corcyre, qui parle par la bouche de ses représentants. De la hauteur où il plane au-dessus des événements, Th. n'aperçoit que les acteurs collectifs du drame historique.

Cependant quelques individus, en petit nombre, se détachent avec une physionomie particulière. Périclès, Cléon, Nicias, Alcibiade, Hermocrate, Brasidas ; on ne peut guère en ajouter d'autres.

22 B

Celui qui les domine tous et que l'historien a mis en scène le plus souvent quoiqu'une mort prématurée l'ait enlevé presque au début de la guerre, c'est Périclès. Nous l'avons dit, Th. ne montre de Périclès que l'homme politique, et encore à l'époque seulement où il a réussi à dominer le peuple par son intelligence, son caractère, les services qu'il rend. Le Périclès qui aspire au pouvoir, qui s'insinue dans les bonnes grâces du peuple, | nous ne le voyons pas dans Th., non plus que l'homme dans ses relations journalières avec sa famille, sa maîtresse, les penseurs, les poètes, les artistes ses amis. Th. ne daigne pas non plus ~~réfuter~~ relever les propos, ~~les~~ calomnieux répandus par les ennemis du grand homme; il faut les chercher dans Aristophane ou dans Plutarque. Il ne fait pas son apologie, | il le présente à notre admiration. Quelques lignes lui suffisent pour peindre la tranquille fermeté du chef, au milieu

| Qui évince ~~des adversaires politiques~~ les rivaux, et renverse les obstacles qui s'opposent à sa politique (voir Plutarque et maintenant, Aristote Ath. pol.)

| si ce n'est implicitement

II, 21-22

Il faut lire tout ce tableau qui est de main de maître.

de l'agitation populaire, quand l'Attique est pour la première fois dévastée par l'ennemi. «Périclès, les voyant ~~dominés~~ aigris par ~~une irritation~~ les impressions du moment et portés vers des résolutions peu sages, convaincu, lui, de la justesse de ses vues et qu'il avait raison de s'opposer à toute sortie, ne convoqua ni assemblée du peuple ni aucune autre réunion, de peur que, réunis, la colère, plus forte que la raison, ne les entraînât à quelque faute; mais il veillait sur la ville et y maintenait autant qu'il pouvait la tranquillité.» Plutarque développe et colore la scène sévèrement dessinée par Th.; il compare Périclès à un pilote, ferme au milieu de la tempête, sourd aux cris et aux alarmes des passagers, uniquement occupé de préserver le navire; puis il ajoute des détails, des noms propres, nous montre Cléon harcelant le grand homme d'état, et cite à l'appui des vers d'une comédie du temps.

ch. 33

22 D

~~D~~ Outre ce récit, nous avons trois discours de Périclès, un discours résumé en style indirect, enfin une appréciation générale, ou, si l'on veut un éloge du grand homme d'état. D.

I, 140 sqq

Dans le premier discours, Périclès ~~insiste~~ déclare qu'Athènes ne doit pas céder aux exigeances de Sparte, que la guerre vaut mieux qu'une humiliation, que d'ailleurs, en cédant aujourd'hui, on ne ferait qu'ajourner une collision inévitable. Il prouve ~~et~~ que les chances de succès sont pour Athènes, pourvu qu'elle ne commette pas de fautes. Les chiffres à l'appui de cette harangue, l'énumération des revenus d'Athènes, ~~de~~ ses réserves, le nombre de ses hoplites, ~~de~~ ses cavaliers, ~~de~~ ses galères, ~~des~~ enfin tous les détails exacts, se trouvent dans les discours d'affaires que Th. s'est borné à résumer, parce qu'il ne ~~se~~ prêtait pas aux développements oratoires, II, 13.

Thucydide

23

On accusait Périclès d'avoir provoqué la guerre en lui prêtant toute sorte de motifs personnels et intéressés. Cf. Aristophane Acharn. 524 (Aspasie), Paix 603 (procès de Phidias), Éphore dans Diodore XII, 38, et Plutarque 30 (Difficulté de rendre ses comptes). Th. ne daigne pas relever ces propos, il les réfute cependant (de manière à faire comprendre) indirectement (pour qui est averti et sait lire entre les lignes. ~~fait pas l'apologie de Périclès, il le présente à notre admiration~~. Comment le suspecterait-on, quand on voit que ses conseils sont dictés par la connaissance exacte des ressources des belligérants et par la saine appréciation des conjonctures ? N'a-t-on pas vu que dès la première conférence de Sparte les Lacédémoniens avaient ~~décidé~~ voté la guerre en principe et qu'ils ne l'avaient ajournée que pour mieux s'y préparer ? Leurs négociations n'étaient ~~donc~~ qu'un prétexte pour gagner du temps.

P. montre la grandeur d'Ath., non la grandeur chimérique du passé, mais la grandeur réelle du présent

L'oraison funèbre[1] est un éloge d'Athènes. C'était là le sujet obligatoire de ces espèces de discours. Celle de Périclès se distingue des autres en ce qu'elle ne s'étend point sur les hauts faits des ancêtres, et s'applique à exalter l'Athènes actuelle. Périclès, comme Th. lui-même, est convaincu qu'à l'époque présente la Grèce est arrivée à l'apogée de sa grandeur et de son éclat. Il prend occasion de cette cérémonie patriotique pour faire aimer Athènes aux Athéniens, ou plutôt, comme il dit lui-même, pour en faire des amants de la cité.

ἐρασταί

Mais cet amour est raisonné, il s'inspire de cette idée que par ses institutions, ses moeurs, ~~sa puissance~~ l'égalité de tous les citoyens devant la loi, la supériorité du mérite et de l'intelligence ~~reconnue~~ placée au-dessus des avantages de la naissance et de la fortune,

le libéralisme qui laisse chacun vivre à sa guise, la culture des arts et des lettres, la splendeur des fêtes publiques, enfin la domination d'Athènes sur une grande partie du monde grec, la cité mérite l'affection et le dévouement de tous ses enfants. Dans ce discours, nous voyons Périclès dans le rôle d'éducateur de son peuple. Sans doute il peint Athènes en beau, il n'y a point d'ombre au tableau qu'il en fait, mais c'est pour montrer aux Athéniens ce qu'ils devraient et ce qu'ils pourraient être, pour leur proposer un idéal à atteindre.

Contraste avec Sparte ostensible ou sous-entendu.

La dernière harangue (1) présente Périclès dans toute sa grandeur, avec tout l'ascendant moral qu'il exerçait sur son peuple. En butte à des accusations injustes, il ne se défend point, il ne se fait pas petit

(1) II. LX.

et humble, comme le voudrait Denys d'Halicarnasse, qui ne connait que les règles d'une rhétorique banale. Il oppose sa fermeté, à la mobilité; sa haute intelligence, à la folie des masses populaires. Il gourmande les Athéniens, et après leur avoir montré combien leurs vues sont courtes et leurs cœurs sont pusillanimes, il ranime ~~relève~~ leur courage, il élève leurs âmes à la hauteur qu'exige leur rang dans la Grèce, l'empire qu'ils exercent, la tradition des ancêtres. Il leur communique enfin sa propre énergie, son amour de la gloire, son inébranlable fermeté. Après ce discours, l'éloge de Périclès est suffisamment justifié. Cet éloge ~~exprime dit explicitement~~ ne fait que traduire directement et formuler l'impression sous laquelle nous ont laissés les actes et les paroles de Périclès.[1]

Ce discours est de tous celui qui prélude le plus sensiblement à l'éloquence de Démosthène.

---

1) Aristote, Ath. pol., signale les mauvaises conséquences de la politique de Périclès, qui eut pour effet que le peuple tira de plus en plus à lui toutes les parties de l'administration et du gouvernement. Mais Aristote déclare que sous Périclès les affaires de la ville étaient bien conduites, et dans l'Eth. Nicom. VI, 5, il donne Pér. comme modèle de l'homme intelligent (φρόνιμος), bon conseiller et politique éminent.

Thucydide

24A

On peut demander jusqu'à quel point ~~si~~ les discours de Périclès peuvent être considérés comme des documents historiques. Il est évident que Th. s'est servi du premier de ces discours pour exposer la situation et les ressources des belligérants; mais Périclès lui-même dut en faire autant en cette occasion. L'historien était présent à Athènes, il n'eut garde sans doute de manquer d'assister à une aussi grave délibération. L'admiration même qu'il professe pour le grand homme d'état nous est une garantie + de son attention [et de sa fidélité. Mais je vais plus loin, j'affirme que Th. nous a conservé, non seulement les idées exprimées par Périclès, les arguments qu'il alléguait, mais jusqu'aux plus beaux mouvements de son éloquence; que nous avons là l'image de la parole de Périclès, autant que le permettait le procédé d'abréviation que

[et ~~et~~ une présomption, ~~tout au moins~~,

24 B

I, 1, 143, 5.

Μέγα γὰρ τὸ τῆς θαλάσσης κράτος. σκέψασθε δέ· εἰ μὲν γὰρ ἦμεν νησιῶται, τίνες ἂν ἀληπτότεροι ἦσαν; καὶ νῦν χρὴ ὅτι ἐγγύτατα τούτου διανοηθέντας, τὴν μὲν γῆν καὶ οἰκίας ἀφεῖναι, τῆς δὲ θαλάσσης καὶ πόλεως φυλακὴν ἔχειν.

la nature même de son ouvrage imposait à l'historien. "C'est une grande chose, leur dit-il, que l'empire de la mer; réfléchissez donc. Si nous étions insulaires, quel peuple offrirait moins de prise à l'ennemi? Hé bien, soyez le autant que possible, en vous considérant comme tels. Abandonnez vos champs et vos maisons de campagne, veillez sur la mer et la ville". On retrouve la même idée, exprimée presque dans les mêmes termes, dans des écrits contemporains (le Gouvernement d'Athènes, II, 14; Lysias, 34, 9). On peut croire que Périclès le premier avait d'abord nettement conçu et fortement exprimé ce plan de campagne, dicté par la nature même de la puissance d'Athènes. Mais voyez la suite du discours: "Si je croyais vous pouvoir persuader, je vous dirais: sortez, ravagez ~~les~~ vos campagnes de ~~vos~~

Ch. 143, fin: Καὶ εἰ ᾤμην...

propres mains, afin de prouver aux Péloponnésiens que ce n'est pas pour ces misères que vous vous soumettrez".
Il y a là l'accent d'un grand orateur et d'un grand homme, c'est bien Périclès lui-même que nous entendons parler. Voilà bien une de ces paroles, qui, suivant l'expression d'Eupolis, laissait l'aiguillon dans l'âme des auditeurs. ~~tt~~

Un autre souvenir, assez fidèle, ce me semble, de la harangue de Périclès se trouve dans la péroraison. "Il faut bien comprendre que la guerre est inévitable. Si plus nous l'acceptons volontairement, moins nous aurons des ~~adver~~ ennemis d'autant moins ardents à la poursuivre. Des plus grands périls, il résulte, pour la cité, comme pour les particuliers, la plus grande gloire. Nos pères, en résistant aux Mèdes

144, 3 : Εἰδέναι δὲ χρή

γνώμη τε πλείονι ἢ τύχη καὶ τόλμη μείζονι ἢ δυνάμει

sans avoir autant de ressources que nous, abandonnant même ce qu'ils possédaient, grâce à leur intelligence plutôt qu'à ~~leur~~ la fortune, par leur courage plutôt que par la force matérielle, repoussèrent le Barbare et portèrent si haut notre puissance. Nous ne devons pas rester au dessous d'eux, mais résister par tous les moyens à l'ennemi, et tâcher de transmettre cette puissance à nos enfants, entière, et non diminuée".

144, 1

On dira peut-être, je crois même qu'on l'a dit, que le conseil donné par Périclès aux Athéniens de ne pas chercher à faire des conquêtes pendant la guerre, la crainte qu'il exprime de voir le succès compromis par les fautes et les folies des peuples, appartiennent à l'historien ; que ce sont des allusions à l'expédition de Sicile des prédictions après coup, mises

Thucydide
25 A

dans la bouche de l'orateur. Eh bien! ce soupçon est mal fondé; Th. raconte plus loin, que Périclès ne cessait de prémunir le peuple contre de pareilles imprudences. Il n'y a donc aucun doute à conserver sur la prévoyance prophétique de Périclès|. Si les prévisions de l'homme d'état se sont vérifiées sur ce point, remarquez qu'il envisage aussi dans le même discours des possibilités qui ne se sont pas réalisées. Il discute le cas où les Lacédémoniens détourneraient les trésors d'Olympie et de Delphes pour débaucher les marins au service d'Athènes. Or rien de pareil n'est arrivé pendant la guerre du Péloponnèse; autre preuve de la fidélité du rapporteur.

II, 65, 7

|Il connaissait ses Athéniens, l'intelligence est souvent une espèce de divination, et j'aime mieux la divination de l'intelligence que les présages et les songes d'Hérodote.

143, 1-2

Dans les deux autres discours aussi on trouve des mots et des morceaux évidemment Périclééns. Dans l'Oraison Funèbre: "Notre cité est l'école de la Grèce"[1] — Je veux que vous en [2]

II, 41, 1
43, 1

1) τήν τε πᾶσαν πόλιν τῆς Ἑλλάδος παίδευσιν εἶναι, καὶ καθ' ἕκαστον...

2) ἐραστὰς γιγνομένους αὐτῆς.

25B

Ib. 3.

Ἀνδρῶν γὰρ ἐπιφανῶν πᾶσα γῆ τάφος... [1]

deveniez amants. — Des hommes braves ont toute la terre pour monument. [1]

62,1 : Δηλώσω δὲ καὶ τόδε..

(Quant au troisième discours, il porte d'un bout à l'autre le cachet de Périclès. Voici ce qu'il dit, au ch. 62, pour donner confiance aux Athéniens abattus par des revers. "Vous n'avez jamais considéré, ce me semble, toute l'étendue de votre empire, et je ne l'ai pas jusqu'ici fait voir dans mes discours. Aujourd'hui même j'hésiterais à prononcer une parole qui a un certain air de jactance, si je ne vous voyais pas abattus plus que de raison. [voilà une précaution oratoire, que l'historien n'a certainement pas inventée]. Vous croyez ne commander qu'à vos alliés, je vous dis, moi, que des deux parties du monde, [nous dirions des deux éléments], abandonnées à l'usage de l'homme, la terre et la mer, il y en a une dont vous êtes les maîtres absolus

(plus littéralement ~~réfléchi à une chose~~ ce que vous possédez, en fait de ~~et que concerne~~ ~~[illegible]~~ puissance, propre à conserver votre empire

κομπωδέστεραν ἔχοντι τὴν προσποίησιν

δύο μερῶν τῶν ἐς χρῆσιν φανερῶν (= ἐν μέσῳ κειμένων)

---

1) Ib. 4. Τὸ εὔδαιμον τὸ ἐλεύθερον, τὸ δὲ ἐλεύθερον τὸ εὔψυχον κρίναντες. "jugeant que le bonheur est dans la liberté, et la liberté dans le courage."

dans toute son étendue, aussi loin que vous y avez porté votre domination, aussi loin que vous voudrez l'étendre encore. Avec votre marine, organisée comme elle l'est, vous pouvez traverser les mers sans que personne y mette obstacle; ni le grand roi, ni aucun des peuples qui existent maintenant. Voilà une puissance autrement importante que la jouissance de ces fermes, de ces campagnes, dont la privation vous semble si dure. Au lieu d'y donner tant de regrets, vous devriez bien plutot les regarder comme un petit jardin, comme un frivole objet de luxe, sans valeur au prix de cette puissance. Vous devriez comprendre que la liberté, si nous nous y attachons assez fortement pour la conserver intacte, réparera aisément ces pertes là."

κηπίον καὶ ἐγκαλλώπισμα πλούτου

Plus loin, Péricles rappelle aux Athéniens le devoir que leur impose le rang qu'ils tiennent dans la Grèce. Ils

63, fin τὸ ἄπραγμον

sont souverains d'un grand empire, il faut qu'ils aient la hauteur de sentiment digne d'un souverain. "L'humeur paisible ~~ne~~ convient, non pas à une cité qui commande, mais à une ville sujette, afin d'être esclave en toute sûreté, ἀσφαλῶς δουλεύειν" mot énergique repris par Démosthène dans le Discours de la Couronne.

§203

Citons encore la péroraison. Faisant allusion à la peste qui venait de décimer la ville l'orateur dit: "Il faut porter ce qui vient des dieux avec résignation; ce qui vient des ennemis, avec courage; tel était jusqu'ici la tradition de cette ville; ne faites pas qu'elle s'arrête à vous. Sachez que le nom d'Athènes est si grand parmi les hommes, parce qu'elle ne se laisse pas subjuguer aux revers, et qu'elle a prodigué à la guerre et la vie et les efforts de ses citoyens. ~~Sachez que~~ Grande a été sa puissance jusqu'ici;

II, 64, 2: φέρειν τε χρὴ τὰ δαιμόνια ἀναγκαίως ..

et dussions-nous ~~jamais~~ subir un échec (puisqu'il est ~~dans~~ dans la nature des choses de décliner), à tout jamais dans l'avenir nous laisserons après nous la gloire d'avoir commandé à tant d'Hellènes, d'avoir, en des guerres redoutables, fait face à tous ensemble et à chacun en particulier ; d'avoir fait de notre ville la plus riche et la plus grande de la Grèce. Je sais bien que l'homme indolent nous en blâmera ; mais qui conque aspire à faire de grandes choses à son tour nous admirera, et, s'il y échoue, nous portera envie. La haine et la malveillance du moment ont été le partage de tous ceux qui entreprirent de commander aux autres. Mais qui s'attire l'envie pour un grand but, fait sagement. La haine ne dure pas longtemps ; mais l'éclat dans le présent ~~laisse~~ lègue à l'avenir une gloire immortelle. Ayez donc en vue

Thucydide

26B

ce qui vous fera honneur à l'avenir, ce qui vous ~~empêchera~~ évitera de rougir demain ; et, dès aujourd'hui, par un zèle ardent, méritez ce double prix. N'envoyez pas de hérault aux Lacédémoniens, ne leur montrez pas que les maux actuels vous pèsent. Ceux qui, aux prises avec le malheur, se laissent le moins abattre dans leurs résolutions, résistent le plus par leurs actes, ce sont là, parmi les peuples, comme parmi les individus, les plus grands et les plus nobles".

Cléon.

Quant à Cléon, Th. ne rapporte qu'un seul de ses discours ; mais il le met souvent en scène, soit dans l'assemblée du peuple, soit à la guerre, et jamais à son avantage. L'historien aurait-il gardé rancune à Cléon des disgrâces infligées aux citoyens ? Les anciens déjà étaient divisés sur ce point

26c

Tandis que Marcellin vante l'impartialité de Th. à l'égard de Cléon, son continuateur reproche à l'historien de dénigrer ~~son~~ un adversaire politique. Il est vrai qu'Aristophane ~~juge~~ attaque Cléon plus violemment encore. Cet accord, souvent allégué pour la justification de Th., est aujourd'hui aux yeux de plusieurs critiques une preuve de la partialité de l'historien. Grote, un des chefs de la démocratie anglaise, s'est efforcé de réhabiliter Cléon. Il semble voir en lui comme un précurseur, comme une des gloires de son propre parti.

§ 26
§ 46

Th. nous présente Cléon comme un orateur très écouté du peuple, éloquent à sa manière, d'une violence extrême. Il dit sans ambages que Cléon voulait la guerre parce qu'il croyait qu'en temps de paix ses méfaits apparaîtraient au grand jour et ses calomnies trouveraient moins de créance.

πιθανώτατος
βιαιότατος
~~§ 16.~~ V, 16.

26 D

IV, 27-28

A la guerre, il le présente comme un général fanfaron et incapable. Rien n'est plus amusant, et en même temps plus malin, que la scène de haute comédie ~~dans~~ où Cléon se ~~voit~~ contraint par Nicias et par le peuple de s'improviser malgré lui stratège, et de promettre un succès prochain, avec une forfanterie que Th. traite de folle, quoique la promesse se soit vérifiée. La prise | des 400 Spartiates de Sphactérie est due à un effet du hasard, et à l'habileté de Démosthène, auquel appartient l'honneur d'avoir conçu et mené à bonne fin cette expédition. Après ce succès, Cléon se crut un foudre de guerre. Dans le récit de la campagne d'Amphipolis, Th. ne perd pas une seule occasion de marquer l'impéritie et la vaine jactance de ce capitaine improvisé. A l'entendre l'historien,

μανιώδης

| dans le délai indiqué d'avance,

l'incapacité de Cléon fut cause de la défaite. Tandis que Diodore prétend, peut-être d'après Ephore, que Cléon paya bravement de sa personne[1], Th. le fait mourir en fuyard, et il oppose cette fuite honteuse à la bravoure des hoplites athéniens. C'est Brasidas est le héros de la journée, il a toutes les qualités qui manquent à Cléon.

XII, 74

Avons-nous le droit de récuser les récits et les appréciations de Th. ? Il faudrait de plus fortes preuves pour accuser un historien qui témoigne partout ailleurs d'une si haute impartialité, d'une si grande élévation d'esprit. Je n'alléguerai pas la jugemanière dont Critias jugea Cléon ; Critias est un témoin suspect ; [Mais Polybe aussi, qui ne pouvait avoir IX, 23 aucune animosité personnelle, traite Cléon de mauvais conseiller du peuple.

Elien, V. H. X, 17

[Aristot., Ath. πολ. s'aime par la dé[illegible] [illegible]

1) Le récit de Diodore altère tout à fait la nature du combat : suivant lui, il y eut une grande bataille rangée (παράταξις μεγάλη), très meurtrière, parce que les deux généraux en chef combattirent de leur personne avec une extrême ardeur. Cela est incompatible avec les chiffres des morts donnés par Thucydide : 600 Ath., 7 Lacéd. : et ces chiffres sont certainement exacts. On voit que les Ath. ont été surpris : en effet Cléon ne comptait faire qu'une [illegible] militaire pour explorer le terrain (c'est à la faveur qu'il se vit obligé d'occuper ses soldats, mécontents de l'incapacité de leur général), il ne voulait pas livrer bataille avant d'avoir

[illegible] reçu des renforts (... le fait ... troupes ... meilleure ... terrain ; aussi ... à la retraite ... [illegible] qualités par celles de Brasidas, lequel avait pour lui l'avantage de [illegible] est attaqué, [illegible] de charger à [illegible]

27B

Il y a plus, si la démocratie anglaise réhabilite aujourd'hui la mémoire de Cléon, la démocratie athénienne ne semble pas lui avoir gardé un souvenir reconnaissant. Le grand orateur démocratique du IVème siècle, Démosthène ne prononce le nom de Cléon qu'une seule fois, et cela dans un discours composé pour un client allié à la famille de Cléon. Partout ailleurs il rappelle avec admiration et affection, Périclès, Thrasybule, Képhalos, ~~même~~ Aristide et même Nicias ; mais il se garde bien de placer Cléon ~~parmi~~ dans cette galerie de grands citoyens.

40, 25

Thucydide

28A

En recherchant comment Th. explique les faits, comment il fait connaître les desseins et le caractère des acteurs du drame historique, nous avons fait de nombreux emprunts aux harangues insérées dans l'ouvrage. On peut dire que Th. a introduit la harangue politique dans l'histoire ; Hér. ne s'y était encore que faiblement essayé. L'exemple de Th. a été suivi par tous les grands historiens de l'antiquité. On a fait souvent un mérite à Th. d'être l'auteur de cette méthode souvent aussi on lui en a fait un crime ; l'un et l'autre non sans quelque raison.

critiques sur la harangue politique

Et d'abord il faut dire que l'historien d'une époque où la parole ~~dirigeait~~ éclairait, charmait, séduisait, entraînait les esprits, où elle opérait des miracles

28b

dans les assemblées délibérantes ne pouvait laisser de côté, cette partie si dramatique et en même temps si instructive de son sujet. La pensée des hommes se révèle par leurs actions et par leurs discours. Mais dans ces derniers elle se manifeste beaucoup plus clairement, et si elle y prend un corps, ce corps est encore transparent et voisin de la pensée elle même.

Au lieu de discuter les questions en son propre nom, d'interrompre son récit par de longues considérations, Ch. laisse la parole aux personnages qui dirigent les événements, et c'est ainsi que les faits s'éclairent en quelque sorte eux-mêmes, sans que l'auteur ait l'air d'y intervenir. Mais n'y intervient-il point par le fait, et ne prête-t-il jamais ses propres idées aux orateurs qu'il met

en scène? Th. s'est très loyalement expliqué dans son introduction sur la difficulté de savoir ~~au juste~~ exactement les paroles prononcées par les orateurs. Il n'en garantit que le sens général, il avoue même qu'il a suppléé quelquefois à l'insuffisance de ses informations par des conjectures probables. Cette confession lui fait le plus grand honneur; elle indique qu'il n'était pas sans avoir certains scrupules, il pousse même la conscience jusqu'à marquer par la formule dont il se sert constamment en tête de chaque discours que le lecteur ne doit s'attendre qu'à une exactitude approximative. La fidélité du rapporteur dépend donc des circonstances. Elle est probablement très grande, nous l'avons dit, dans les discours de Périclès; mais quand l'historien ~~n'était~~ n'assistait pas ~~lui~~ personnellement à la

28 C

Explicat° de Thuc. s. les discours Introd° —

Il marque par tous les scrupules

28 D

délibération, quand il n'en avait que des rapports vagues, force lui était de prendre plus de liberté. Du reste, eût-il disposé par impossible de procès-verbaux très exacts, encore n'aurait-il certainement pas donné les discours textuels. La bigarrure des styles eût répugné à des lecteurs grecs. L'auteur lui-même était trop artiste pour ne pas donner à tout son ouvrage l'empreinte du même esprit. Puis, il fallait bien élaguer les discours, afin de les mettre en proportion avec le récit; il fallait les abréger, pour la postérité. Certaines libertés s'imposaient ainsi en quelque sorte. Dans une délibération, plusieurs orateurs ont parlé en sens divers; l'historien en choisit deux, qui doivent représenter tous les autres. Il fallait bien faire entrer dans les deux discours principaux certains arguments que des orateurs secondaires avaient fait

[marginal note: les condenser aussi bien que les faits,]

Thucydide VII, 77

valoir; il le fallait dans l'intérêt même de la vérité, d'une vérité générale, plutôt que matérielle. Le dernier discours de Nicias se compose d'exhortations adressées à une armée en marche. Le général va de rang en rang, il se répète; mais l'historien résume ces allocutions diverses dans un discours suivi. Il en est de même quand un capitaine harangue ses troupes bataillon par bataillon, comme dans II, 91. La réalité fait ici place à cette vérité idéale que Th. poursuit partout. Il s'efforce de dégager l'essentiel de l'accidentel, dans ses harangues comme dans ses récits.

Dégager l'essentiel de l'accidentel

Tous les discours de Th. ont cela de commun qu'ils sont prononcés en public, devant une nombreuse assistance. Les délibérations des généraux, les propos des conspirateurs, tout ce qui s'est dit

290

à huit clos, qui ne s'est pas produit au grand jour, est rapidement résumé en style indirect. Nicias rédige une dépêche dans laquelle il rend compte de la situation et des besoins de son armée. L'historien la fait connaître, non au moment où le général l'écrit, mais à celui où le greffier monte à la tribune et la lit devant le peuple.

VII, 10.

Th. choisit donc ses discours; il les multiplie dans les délibérations les plus graves, au commencement de la guerre, au début de l'expédition de Sicile. Il en donne plus ou moins suivant les convenances; mais on peut affirmer hardiment que jamais il n'en invente. Toutes les harangues qu'il rend avec plus ou moins de liberté ont été véritablement prononcées.

Thucydide style 1

L'art de bien conter se trouvait constitué par les Ioniens, par Hérodote surtout; Th. y excelle, lui aussi, il est même, malgré sa réputation d'obscurité, d'une clarté parfaite dans les récits : il voit les choses et il les fait voir. A l'occasion, il sait raconter avec agrément, comme dans l'épisode de Thémistocle, I, 136, dans la scène de l'Agora entre Nicias et Cléon, dont nous parlions l'autre jour. "Le lion sourit quelquefois", comme dit un scholiaste grec; mais cela est rare, et ce n'est pas à l'agrément que vise Th. Sa méthode néglige les détails, les accidents, pour s'en tenir à l'essentiel; il ne cherche pas à plaire, ~~mais~~ il donne aux esprits sérieux le plaisir d'embrasser un grand ensemble et de pénétrer au fond des choses. Son style s'élève avec la grandeur des événements; il a le don

ὁ λέων ἐγέλασε

[il hait les amuseurs

1B

démouvoir sans phrases, en laissant parler les faits. Quand on lit le désastre des Athéniens devant Syracuse et la fin si lamentable d'une entreprise si brillante à ses débuts, on reconnait un contemporain d'Euripide. Th. a le don du pathétique, qui manquait encore à Hérodote ; son style, toujours approprié à la nature du sujet, est donc, on peut le dire, plus varié que celui du conteur ionien. [Mais à mesure que Th. condense il devient plus difficile à suivre, et son style perd en clarté ce qu'il gagne en profondeur. Cela est déjà sensible dans certains récits ; ceux qui présentent, non une suite de détails, mais un tableau résumé, demandent au lecteur une plus grande contention d'esprit. Quand l'auteur présente des faits généraux,

surtout si ces faits sont de l'ordre moral.
l'effort de la pensée se sent dans l'expression,
et le lecteur est obligé de faire, à son tour,
un effort pour comprendre. Le morceau
sur la dépravation des moeurs, la sau- III, 62
vagerie, conséquences d'une longue
guerre, en est l'exemple le plus saillant.
Les harangues enfin dans lesquelles se
trouvent exposés des idées et des sentiments,
plutot que des faits, sont plus obscures
que les récits; elles sont aussi plus tra-
vaillées, ou du moins elles se ressentent
davantage du travail de l'écrivain. C'est
dans les harangues surtout que l'on
reconnaît la contention d'esprit du penseur,
au crane élevé, presque pointu, aux
traits du visage contractés par la mé-
ditation, comme le décrit Marcellin (et
le présentent les bustes). De tout temps
les discours ont été plus admirés et aussi

(non avec qui nous avons)

plus critiqués, que les récits.

Denys d'Halicarnasse relève dans le style de Th. quatre traits distinctifs[1]: 1° L'emploi de mots rares, vieux, poétiques; 2° la variété des figures et des constructions; 3° les mots assemblés sans souci de flatter l'oreille; enfin 4° un caractère plus général, la rapidité de l'expression. Il y a dans les traités littéraires de Denys beaucoup de considérations qui ont fait tort à son autorité. Quand il critique Th. comme historien, il ~~est égaré~~ le fait en professeur de rhétorique, et ~~nous~~ sur ce domaine nous pouvons nous croire aussi compétents, et plus compétents même, que lui.

Τὸ ποιητικὸν τῶν ὀνομάτων.
Τὸ πολυειδὲς τῶν σχημάτων.
Τὸ τραχὺ τῆς ἁρμονίας.
Τὸ τάχος τῆς σημασίας.
(Denys n'a pas été [illegible] de sa [illegible])!

1/ Grand Traité sur Th. ch. 24 (où il y a τὸ τάχος τῶν σχημάτων, faute évidente)
Idiomes de Th., chap. 2.

Thucydide — Style 2A

Mais quand il juge du style de l'écrivain il convient de prendre ses appréciations en grande considération. Le grec n'est plus pour nous qu'une langue morte ~~et si nous osons contredire Denys, même pour les questions délicates de langue, c'est une hardiesse qu'il ne faut prendre que rarement~~ il faut nous mettre à l'école d'un Hellène du siècle d'Auguste, qui ~~avait fait une étude particulière~~ était un fin lettré et qui professait l'art d'écrire.

Si cependant nous osons réformer quelques uns de ses jugements, nous pouvons alléguer deux raisons pour justifier cette hardiesse. La première, c'est que Denys ne fait pas de la critique désintéressée; il a un but pratique, il veut former des écrivains, proposer des modèles à l'imitation, protester contre les aberrations des esprits faux, engoués d'archaïsme et prétendant ressembler à un grand écrivain en lui empruntant ce qui

appartient essentiellement à son époque ou à l'inimitable individualité de son génie. De là vient que Denys mesure les écrivains sur un certain idéal moyen, établi et prôné dans l'école, et qu'il regarde comme vicieux ce qu'ils ont de plus original.

La seconde raison c'est que Denys n'a pas assez tenu compte de l'histoire de la prose grecque. Il voit bien que Th. doit à l'école de Gorgias les assonances et les antithèses compassées, recherches qui sont d'ailleurs peu d'accord avec son génie propre; mais le sens historique, qui fait défaut à Denys quand il écrit l'histoire, lui manque aussi quand il fait de la critique littéraire. Il n'a pas assez compris que certaines tournures qui semblaient extraordinaires du temps d'Auguste, ne tenaient pas

à un caprice de Th., mais aux habitudes littéraires de son époque.+ Il n'a pas vu non plus qu'il s'agissait alors de créer la prose littéraire, de l'appliquer à des idées d'un ordre nouveau, que les efforts d'un art naissant qui cherche sa voie ne se font pas sans tâtonnement.

Cependant les quatre points caractères indiqués par Denys sont incontestables. On peut le faire voir en analysant après Denys le discours d'Hermocrate à Camarina (VI, 76 sqq.); cet exemple peut servir à mettre en lumière les qualités comme les défauts du style de Th. Le procédé antithétique donne une extrême rigueur à l'expression de la pensée; on peut citer telle phrase où règne une tension extraordinaire, tous les termes se trouvant opposés les uns aux autres. La période

---

+ De là τὸ ἀνακόλουθον relevé par les grammairiens dans les écrivains de la grande époque. Cf. « C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler » (tournure fréquente dans la prose de Balzac) « Tout en parlant de la sorte, un limier le fait partir » (La Font. VI, 5). Les gramm. sont venus ensuite mettre bon ordre à ces façons de parler fort naturelles, d'une négligence aimable.

2D

n'existe pas encore, si ce n'est accidentelle-
ment et à l'état rudimentaire ; mais
si la structure périodique nous satis-
fait parce qu'elle fait sentir l'unité
d'une pensée complexe, Th. arrive sou-
vent au même ~~but~~ résultat par une autre voie.
Les idées partielles que la période déve-
loppe en les subordonnant à l'ensemble
Th. les fait tenir en un seul mot et les
force à entrer dans une phrase simple
ou binaire. Élaguer et condenser, ces
deux mots résument la méthode de
Th., pour sa manière d'écrire aussi
bien que pour celle ~~de choisir~~ et d'ex-
poser les faits. Ne critiquons pas trop
sévèrement les antithèses balancées
qu'on aimait tant à cette époque ; nos
discours académiques les plus applaudis
en offrent de nombreux exemples. En voici
quelques uns, tirés d'un discours de

Thucydide
style 5

réception[1]:
(homme) "dont les travaux profonds sont d'autant plus appréciés qu'ils sont moins appréciables, dont le mérite est d'autant plus reconnu qu'il est moins connu". — "Petit secte moderne qu'auraient reconnu les grands maîtres anciens". — "Gens ignorés et ignorants". — "Ils entrent aux affaires comme on entre dans les affaires". — "S'il est bon d'y penser toujours, il est bien de n'en parler jamais". Gorgias et Prodicos n'auraient pas trouvé mieux.

Dans Thuc. on admire un étonnant travail de la pensée sur elle-même. Elle s'analyse, compare entre elles les idées ~~t~~ dégagées, les oppose ou les subordonne les unes aux autres; elle s'exprime avec une rigueur extraordinaire, une concision extrême, s'efforce de donner à la parole la vigueur et la rapidité de la conception intellectuelle. Mais cet effort du penseur solitaire est laborieux, ~~il lutte~~ la pensée lutte contre la parole et ne sort pas toujours victorieuse de cette lutte.

[1] Pailleron, réception d'Halévy.

5B

5

Imitateurs de Thucydide

1 A

~~De son temps~~ Au 4e siècle Th. semble avoir été plus apprécié comme historien que comme écrivain. La haute estime que les hommes compétents professaient pour son ouvrage se marque dans le fait que plusieurs ~~historiens~~ entreprirent de compléter cette histoire de la guerre du Péloponnèse qu'il avait laissée inachevée. Xénophon d'abord, ensuite Théopompe, plus tard encore Cratippe (que Denys appelle, à tort ce semble, un contemporain de Th.) se sont consacrés à ce travail. Ces trois écrivains ont rivalisé entre eux, mais aucun d'eux n'a pensé à rivaliser avec Th. et à refaire l'œuvre du maître.

Cratippe est aujourd'hui un écrivain obscur, mais ni Xénophon ni Théopompe, en donnant une suite

1B

à Th. n'eurent l'idée d'écrire comme lui. Un seul écrivain de cette époque essaya d'imiter le style de Th.; cet écrivain est Philiste de Syracuse. Comme Th., c'était un homme politique mêlé aux affaires. Né vers le commencement de la guerre du Péloponnèse, Philiste fut un des promoteurs les plus zélés de l'usurpation de Denys l'Ancien, l'ami des deux tyrans, leur général, leur flatteur, leur panégyriste. Tombé en disgrâce pour avoir épousé, ~~de~~ D. à l'insu de Denys l'Ancien, la fille de Leptine frère de ce prince, il vécut pendant un certain temps dans l'exil, et c'est dans l'exil que, comme Th., il écrivit la plus grande partie de ses histoire. Il mourut à un âge très avancé en 356, après une bataille navale perdue au service

1c

de Denys le Jeune contre le parti de Dion. Voyez, pour les circonstances cruelles de sa mort et, en général, pour la vie de l'historien, la Biographie de Dion par Plutarque et les livres XIV, XV, XVI de Diodore, passim, qui, dans son histoire universelle, ~~nous entretient si longuement~~ marque son patriotisme en développant outre mesure l'histoire de la Sicile : défaut de proportion, dont nous n'avons qu'à nous féliciter.

Comme historien de la Sicile, Philiste se place entre le vieil Antiochos de Syracuse, qui avait encore écrit en dialecte ionien, et le bel esprit érudit Timée, disciple d'un disciple d'Isocrate, Philiscos de Milet. On cite de Philiste trois ouvrages qui se faisaient suite : 1° histoire de la Sicile depuis les origines jusqu'à la prise d'Agrigente par les Carthaginois, en 406, sept livres ; 2° 4 livres sur Denys l'Ancien, mort en 368 ; 3° 2 livres sur Denys le Jeune, s'arrêtant ~~jusqu'~~à 363.

1D

Denys, dans sa lettre à Pompée, le place, avec Hérodote, Thucydide, Xénophon et Théopompe, dans l'élite des historiens dignes d'être imités. Il dit que, Philiste se rapprochait de Thucydide par l'unité du sujet choisi, l'absence de digressions, la sévérité quelque peu obscure du style.

Ph. se rapprochait de Th. sans égaler l'énergie de son modèle.

Cicéron le caractérise vivement en peu de mots : "Creber, acutus, brevis, pæne pusillus Thucydides". Le jugement de Quintilien n'en diffère point : "Imitator Thucydidis et, ut multo infirmior, ita aliquatenus lucidior." 1) Mais Philiste n'avait pas les qualités morales de Th. Flatteur des tyrans, il dissimulait leurs crimes et exaltait outre mesure la splendeur de leur règne. Le récit des funérailles de Denys l'Ancien est cité comme exemple de description ornée, par Théon

Ad. Qu. fr. II, 13.

X, 1.

Prog. p. 164, w.

1) Nous ne pouvons plus juger aujourd'hui par nous mêmes de cette imitation que par un seul exemple ; c'est une observation morale (fr. 51) empruntée presque textuellement à Th. (III, 39).

Imitateurs de Thucydide

2 A

Après Philiste, la prose grecque fut bientôt portée à un degré de perfection qui fit paraître suranné le style de Thucydide. La manière était trop à lui pour être imitée. On pouvait cependant, comme Démosthène, s'inspirer de l'énergique concision du maître en faisant autrement que lui.

Plus tard, quand la grande époque était passée, et que ses écrivains étaient devenus des classiques, il se produisit des engouements systématiques, mais c'étaient des exceptions. Cicéron dit dans le Brutus, un de ses derniers ouvrages, 17, 66, que Th. a peu d'amateurs, son style concis ayant été éclipsé par l'éloquence de Théopompe. Cependant on voit, dans le même dialogue, ~~et dans le même dialogue~~ et dans l'Orator, qu'alors même

83, 287
9, 30

certains admirateurs de l'archaïsme affectaient d'imiter Th. Ce sont les mêmes que combattra un peu plus tard Denys, lequel toutefois, comme Cicéron lui même, ne laisse pas de rendre dans une certaine mesure justice à Th.

Au 2e s. après J.-Chr. le vieil atticisme revient à la mode, Pollux et les autres trouvent excellents tous, ou presque tous, les mots de Thucydide, et les atticistes les emploient à l'envi.

2D

Feuillets non classés
non foliotés

Denys, Thucyd. ch. 16 p. 847. Cratippos disait que Thucydide n'avait pas mis de harangue dans son VIIIe livre, parce qu'il avait fini par comprendre que ces exercices oratoires (ἐγκοπὰς) n'étaient pas seulement gênants pour le récit des faits, mais fatigants pour le lecteur. — Si Denys ajoute que ce Cratippe était contemporain de Thucydide et qu'il ~~recueillit~~ complétait son ouvrage les papiers laissés ~~non traités~~ par l'historien, cette assertion est difficile à concilier, je ne dirai pas avec ce jugement, mais avec ce que nous apprenons d'ailleurs au sujet de cet auteur. La date est [illegible] ~~[illegible]~~.

παραλειφθέντα (texte Tauchn.)

Cf. Vita Thuc. Marcell. §33, où Cratippos contredit [illegible] (crédit postérieur à Alexandre) il est vrai que [illegible] supposent une faute de texte dans Marcellin, mais il est plus probable que le texte de Denys est altéré.

Thuc. n'a pas mis la dernière main au l. VIII.

Quelques (~~Junghahn, Jahrb. f. Philol. 1875, p. 672~~) disent que les courts résumés indirects de harangues, qu'on y trouve sont des notes que l'auteur eût développées s'il avait vécu.

D'autres expliquent l'absence de harangues par la nature du sujet.

Je crois qu'ils ont raison les uns et les autres.

Thucydide (8)

Ed. et mss.

Pour le texte, 2 éditions capitales.

H. Estienne, 1564 et 1588 : elle avait été précédée de l'Aldine, 1502, et devint le fondement de la vulgate pendant plus de deux siècles. Cette éd. reproduit aussi la trad. latine de Laurentius Valla (1452), qui a l'autorité d'un bon ms.

I. Bekker (Berlin 1821. 1832. 1846. 1868) éditions critiques, sur lesquelles repose notre texte actuel.

Pour l'interprétation :

Duker, Amsterd. 1731, avec les notes de Wasse (et de nouvelles collations). Souvent reproduite, quelquefois aussi augmentée. Par Bauer et Beck 1790 et 1804. Par Bekker 1821 (aussi les scholies).

Depuis, beaucoup d'éditeurs ont fait avancer l'intelligence de cet auteur difficile.

Poppo 1821–1840, en 11 vol. Farrago, conscience admirable, intelligence bornée. Comm. latin. Vir unius libri.

Les 4 vol. dans la Bibl. de Gotha (aussi latin) 1843–51 sont plus commodes à consulter.

Ces volumes ont infiniment gagné dans la révision de Stahl.

Parmi les autres éditions, signalons.

Krueger (1846 ; 55 ; 60) commentaire grammatical.

Classen (1862 etc.) commentaire pénétrant, parfois un peu subtil, toujours trop abondant, mais après tout excellent. Stahl lui doit beaucoup, l'amende parfois.

T. S. V. P.

A. Croiset, éd. Hachette I, 1886.

La connaissance des mss. est surtout due à Bekker.

Le critique distingua

<u>Cisalpinus</u> ou <u>Italus</u>, <u>A</u>, qu'il avait exploré à Paris.
XIIe s. parchemin. « Hic cum ex Italia superiore « Parisiensem Bibliothecam ~~est redditus~~ illatus esset, a. 1815 « Austriacis et taurinis redditus est ». On le croyait longtemps perdu, mais il était resté à la Bibl. de Paris, et on croit que Bekker, d'accord avec Haase, dissimulait le fait, pour éviter des réclamations. Avons [illegible] ce mss. Prinz le retrouva en 1869.

<u>Vaticanus</u>, 126, <u>B</u>, XIe (?)

<u>Laurent.</u> 69, 2, <u>C</u>, Xe s (?)

Les éditeurs ne s'accordent pas sur la valeur relative de ces 2 mss, ni, en général, sur la filiation de l'ensemble de nos mss. |

| L'éclectisme de Croiset est sensé.

Il paraît cependant que Bekker a surfait son <u>A</u>, de nouveau collationné par Croiset.
B est intéressant par ses leçons ou variantes remarquables. Voy. les obss. de Wilamowitz, feuille volante.

État du texte d'autrefois.

Notre texte est souvent fautif. Mais le texte de Denys+ l'était déjà. Les fautes les plus graves remontent sans doute à la 1e édition. Thuc. ne publia pas son ouvrage lui-même.
Difficulté de la tâche d'un éditeur.

+ quoi que en certains endroits, peu nombreux, meilleur que le nôtre.

Thucydide

Texte.

Aug. Kirchhoff (Hermes, XII (1877) p. 368-381).

Alfr. Schöne (ib. p. 472-477).

Un fragment du traité d'Ath. avec Argos, Mantinée et Élis, Ol. 89, 4, inséré par Thucydide dans V, 47, s'est retrouvé dans les fouilles faites sur la pente sud de l'acropole d'Ath. Kumanudis l'a publié dans l'Ἀθήναιον V, p. 313. Il ne reste qu'une bande étroite du côté droit de la partie inférieure de la pierre (c.-à-d. la fin des lignes du commencement). Kirchh. a calculé le nombre des lettres de chaque ligne. La comparaison établie par lui prouve que les manuscrits de Thucydide ont omis plusieurs mots (ἐπὶ ἄρχοντες Ἀθηναῖοι, μηδεμιᾷ τοῦ πολέμου, ἀπόδοσιν etc.), qu'ils offrent des gloses (Ἀθήναζε pour δεῦρο +, δόξῃ ταῖς πόλεσιν pour δοκῇ — ce sont les seules), des transpositions, des permutations réciproques de désinences et de prépositions (ἐς, pour ἐπί, τήν γῆν), des altérations du dialecte (ἤν, p. ἐάν), des tournures abrégées, mais point de fautes proprement dites de lecture.

[Ne s'est pas borné à comparer la partie conservée avec notre texte, il

[πρὸς ἀλλήλους,

+ [Il me semble cependant que δεῦρο mérite de n'être pas dans le texte athénien.] Kirchh. dit que Thucyd. s'est servi pour ce document de la copie officielle conservée à Athènes. J'en doute fort, à moins de supposer que Thuc. a lui-même écrit Ἀθήναζε, pour être clair]

Schöne en conclut que Vat. B a été surfait, que c'est un manuscrit corrigé par un grammairien, et que Laur. C. est au contraire un des meilleurs.

Classen, VIII, „Vorbemerkungen" p. XXV sq. arrive à une appréciation plus favorable de nos mss. Il a raison.

De même Reinach, Traité d'épigraphie grecque p. 330 sq.

En général, „Über die von Thuk. benutzten Urkunden" Kirchhoff, Monatsber. der preuss. Akad. 1880, p. 834. — Sitzungsber. 1882, p. 909. 1883, p. 829. 1884, p. 399.

(ad 8)

Wilamowitz --

Curae Thucydideae.

(Programme de Göttingue 1885)

Le Vaticanus (B) ne s'éloigne sérieusement des autres MSS. qu'à partir de ~~VI.~~ VI.94. De là jusqu'à la fin, les variantes marginales indiquent les leçons des autres MSS. Or, c'est précisément à ce chapitre qu'a dû commencer un nouveau livre dans l'édition qui divisait l'ouvrage en 13 livres. Dans cette édition, notre I ainsi que notre VIII formaient 2 livres, notre II et III en formaient 3, et de même notre IV et V et notre VI et VII+. W. en conclut qu'à ces deux éditions répondaient deux récensions et que les leçons de l'autre récension ne sont connues qu'à partir de VI 94.

Cette autre ~~rédaction~~ division mentionnée par Marcellinus et les scholies n'est pas aussi récente qu'on pense d'ordinaire; elle remonte au Ier ou au 2me siècle avant notre ère. Dans Diodore (XII 37 XIII 42), il est question de la division en 8 ou 9 livres. W. pense qu'il y avait Θ (employé quelquefois pour 8) et ~~quand~~ N (=13), changé par erreur en ~~Θ~~ H -

Quant au premier éditeur de l'oeuvre posthume de Thucydide, W. lui attribue quelques suppléments modestes nécessaires pour combler

[+ L'intervalle entre la paix de Nicias et l'exp. de Sicile formait un livre à part. Bonne division]

des lacunes, mais ayant donné lieu à des disparates et à de légères contradictions. C'est lui qui aurait pris les instruments des traités dans les papiers de Thucydide et les aurait insérés dans l'ouvrage, contrairement aux intentions de l'auteur.

Th. comptait par années naturelles d'après le calendrier rustique qui n'avait rien de bien précis et en dehors de tout comput officiel –

Abus des Harangues

Théopompe, fr. 77. Lieu commun, qui convient à toutes les batailles et qui ne nous instruit pas.
Tiré d'une harangue militaire, non, comme dit C. Müller, du discours de [illegible].

Εἰ μὲν γὰρ ἦν τὸν κίνδυνον τὸν παρόντα διαφυγόντας ἀδεῶς διάγειν τὸν ἐπίλοιπον χρόνον, οὐκ ἂν ἦν θαυμαστὸν φιλοψυχεῖν· νῦν δὲ τοσαῦται κῆρες (tant de causes de destruction s'attachent à la vie.) τῷ βίῳ παραπεφύκασιν, ὥστε τὸν ἐν ταῖς μάχαις θάνατον αἱρετώτερον εἶναι δοκεῖν.

Cf. [illegible] 78: Εἰ μὲν γὰρ οἷόν τ' ἦν τοῖς τοὺς ἐν ~~τοῖς πολέμοις~~ τῷ πολέμῳ κινδύνους διαφυγοῦσιν ἀθανάτους εἶναι τὸν λοιπὸν χρόνον, le deuil des survivants devrait être éternel.

Mais il fallait remonter au premier modèle, Homère, Il. XII, 322; Sarpédon dit à Glaukos:
Ὦ πέπον, εἰ μὲν γὰρ πόλεμον περὶ τόνδε φυγόντε
αἰεὶ δὴ μέλλοιμεν ἀγήρω τ' ἀθανάτω τε
ἔσσεσθ', οὔτε κεν αὐτὸς ἐνὶ πρώτοισι μαχοίμην, οὔτε κε σὲ στέλλοιμι μάχην ἐς κυδιάνειραν.
Νῦν δ' ἔμπης γὰρ κῆρες ἐφεστᾶσιν θανάτοιο
μυρίαι, ἃς οὐκ ἔστι φυγεῖν βροτὸν οὐδ' ὑπαλύξαι, ἴομεν, ἠέ τῳ εὖχος ὀρέξομεν, ἠέ τις ἡμῖν

(L'orateur engage les petites rép. de la Sicile à oublier leurs anciennes rivalités pour faire front à l'ennemi commun, l'envahissant Athènes, dont les projets ambitieux commençaient à se dévoiler.)

Discours d'Hermocrate.

Thuc. IV, 59, 2 : καὶ περὶ μὲν τοῦ πολεμεῖν ὡς χαλεπόν, τί ἄν τις πᾶν τὸ ἐνὸν ἐκλέγων ἐν εἰδόσι μακρηγοροίη;

ib. 62, 2 : Τὴν δὲ ὑπὸ πάντων ὁμολογουμένην ἄριστον εἶναι εἰρήνην πῶς οὐ χρὴ καὶ ἐν ἡμῖν αὐτοῖς ποιήσασθαι; quatre lignes ἄλλα τε ὅσα ἐν μήκει λόγων ἂν διέλθοι ὥσπερ περὶ τοῦ πολεμεῖν.

Timée développe le lieu commun dédaigné par Thucydide. Voy. Polybe XII, 25.

Dans la guerre on est réveillé par le son des trompettes, dans la paix, par le chant du coq. Héraclès fit la guerre forcément et par ordre d'autrui. La guerre ressemble à la maladie, la paix à la santé. Le Zeus d'Homère déteste Arès, etc. etc. (Tout cela accomp. de) force citations tirées de l'Iliade et des trag. d'Euripide, des souvenirs d'Hérodote, tout le bagage érudit de l'École.

Il est curieux de voir Timée rivaliser avec Thucydide, et faire montre bien de propos délibéré, non par inexpérience, mais par travers de son jugement.

Timée.
(disciple de Philiskos de Milet, disc. d'Isocrate, il écrivit dans la 1e moitié du 3e siècle).

Il fonda les jeux (pacifiques) d'Olympie de son propre mouvement, il

Denys d'Halicarnasse

II, 3. Romulus rassemble ses bergers, leur fait un beau discours, et leur expose, en citant les enseignements de l'histoire, que le bonheur des peuples ne consiste pas dans la richesse, mais dans la bravoure et la justice. Il faut des lois et une éducation qui inspirent aux citoyens assez de courage pour vaincre les ennemis du dehors, assez de force morale pour vaincre les passions de leur coeur. Il leur explique qu'il y a 3 formes de gouv. mon., ar., dém., et il les prie de choisir eux-mêmes celle qui leur convient le mieux. Il n'a pas d'ambition personnelle, il obéira volontiers comme le dernier des citoyens assez heureux d'avoir fondé cette ville et d'y avoir attaché son nom. — Auguste n'eût pas mieux dit.

III, 7, 399. Avant le combat des Hor. et des Cur., 20 pages de discours, prononcés les uns par Tullus, les autres par Mettus. On remet la cause de chaque peuple entre les mains de 3 champions. Pourquoi 3 plutôt que 1, 2 ou 4? Trois est le nombre le plus parfait, il a en lui-même commencement, milieu et fin (III, 12) — C'est largement victorieux dont se sert Mettus, apparemment adepte de la phil. pythag. Le même Mettus sera tantôt écartelé supplice 99e peu barbare pour une société aussi policée.

Discrédit des harangues.

Protestations contre ces abus.

Déjà au siècle avant Denys, le bon sens de Polybe avait protesté contre les amplifications puériles de Timée. Dans les écoles des rhéteurs, dit-il, on s'ingénie à trouver tout ce qui peut se dire sur un sujet donné : un historien qui procède ainsi méconnaît sa tâche. Tout ne convient pas à toutes les situations ni à tous les personnages. Après avoir indiqué la situation des choses et les dispositions de ceux qui délibèrent, il doit exposer les ~~discours~~ paroles prononcées en effet, et aussi expliquer (comme lui-même) pourquoi les uns réussirent, les autres échouèrent. De cette manière, il donnera une idée juste de ce qui s'est passé et un enseignement utile aux hommes d'action qui pourraient à l'avenir se trouver en des circonstances semblables.

XII, 25 a. b. m. n.

| lui-même

Ce n'est pas ainsi que Timée avait compris le discours, pièce capitale, organe particulier de son histoire.

XXXVI, préface. Polybe déclare qu'il est sobre de discours, qu'il tâche de savoir ce qui fut dit véritablement, et ne donne que ceux qui lui paraissent les plus opportuns et les plus instructifs.

Polybe s'est conformé à ces sages principes. (Ces disc. de l'histoire n'avaient qu'à l'ornement)

Diod. XX, préface désapprouve les har. trop multipliées, trop longues, inopportunes. Certains auteurs, jaloux de montrer leur talent oratoire, font de l'hist. entière un appendice de la harangue (προσθήκην τῆς δημηγορίας). Aussi le lecteur saute-t-il ces morceaux, quelque bien tournés qu'ils puissent sembler d'ailleurs, ou bien il jette le volume. Cependant Diod. nomme vit.

Justin 38, 3

« Quam (orationem Mithridatis) obliquam Pompeius Trogus « exposuit ; quoniam in Livio et Sallustio reprehendit, quod « conciones directas pro sua oratione (au lieu de parler en leur « propre nom) operi suo inserendo historiae modum excesserint. »

Espèce de ~~[illegible]~~ protestation non contre les discours (Pol. et Diod. les admettent) mais contre l'abus. — Un autre palliatif imaginé par Trogue Pompée.

Difficile et tout formelle. Au fond, le procédé est le même. Le d. de Mithridate remplit 5 pages.

Liviniamus

« Nam Sallustium ~~existimo~~ non ut historicum existimo (?), « sed ut oratorem legendum. Nam et tempora reprehendit sua « et delicta carpit et contiones ingerit et dat in censuram loca « montes flumina et hoc genus amoena et facultatem comparat « disserendo (cherche l'occasion de disserter)

~~Thucydide~~ - Denys sur Thucydide

[V, 26 (unité des 2 guerres) et II, 65 (Éloge de Périclès) sont certainement écrits après 404. Il faut en dire autant de l'introd. I, 13 (deux fois) et 18 (expéd. de Xerxès ?) il détermine des faits anciens par la distance qui les sépare de la fin de cette guerre." On pourrait, à la rigueur, entendre la fin de "la 1re guerre, de la guerre d'Archid. mais l'introduction tout entière semble s'y opposer et particulièrement ch. 23, qui serait trop exagéré, s'il ne s'agissait que de cette 1re partie.

L'introduction, admirable de profondeur, n'est cependant pas d'une disposition trop méthodique. L'association des idées entraîne l'auteur, qui ne revient à l'idée principale qu'après des détours. — ch. 22 me semble inséré après coup entre 21 et 23 qui se tiennent.]

Denys d'Halicarn.

ch. 9. p. 166 Gros. Il donne le 3e livre comme exemple de récit haché de Thucyd. Son analyse manque de sens ou d'impartialité : il lui reproche de considérer des événements qui dont la liaison est évidente, comme des évén. différents. Dans tous les cas, elle est très exagérée. Thucydide expose par campagnes : il lui oppose les historiens qui ont divisé par règnes, par Olymp. ou par années. On ne voit pas trop la grande diff. entre la divis. par années et par camp.

ch. 13. Les récits de Thuc. sont tantôt détail, tantôt concis, sans motif. — X de l'Épidamne (I, 100) sommairement racontée [Il oublie que c'est dans l'introduction]. Long récit de quelques Spartiates pris à Sphactérie, et au contraire sur l'expéd. de Nicias contre Cythère (et Thyréa) (IV, 57). Antiphon prodigue des Athéniens à peine indiquée (II, 59), longs détails sur celle de Brasid. également sans effet (IV, 15). — Toutes ces critiques font l'éloge de Thucyd. 18. Pourquoi l'éloge funèbre après la 1re année où il y eut si peu de morts, et point après la guerre de Sicile ? Il veut parler par la bouche de Périclès.

c. 24. Les particularités du style de Thucydide sont bien indiquées, partie de grammaire et de rhétorique. Seulement Denys voit souvent des dérogations où il n'y en a pas, surtout dans les figures grammat.

ch. 26 sq. Il loue sans réserve la belle bataille VII, 69-72.

28-33. Mais il trouve le morceau sur la décadence des moeurs (III, 82 sq.) tourmenté et obscur, parfois trop poétique dans les termes, trop affecté dans les tours. [Il n'a pas tout le tort, mais il devrait faire ressortir la profondeur et la vigueur prodigieuses de ce morceau. Les paraphrases qu'il propose sont bien faibles, sans nerf. Il ne s'aperçoit pas qu'il était sur le point d'arriver du premier coup à la perf. de Démosthène].

34 sq. Sur les discours de Thucyd. L'invention, don naturel, est excellente chez lui; l'usage des idées trouvées, qui est le fait de l'art, souvent défectueuse. Le style s'écarte trop de l'usuel et de l'intelligible. 36. Il admire les pourparlers entre Archidamus et les Platéens [II, 71 sqq. qui ne s'écartent pas du ton du récit]. 37-41. Mais le dialogue des Ath. et des Méliens, si admiré par les admirateurs, lui semble aussi révoltant pour le fond que défectueux dans la forme. Quelle apparence que les Ath. se soient ainsi calomniés eux-mêmes! Il essaye de prouver (41) que Thucyd. ne pouvait être instruit des discours véritables et en était réduit aux probabilités [C'est que Denys ne connaît que les vraisemblances générales et banales, qu'on enseigne dans les manuels, qu'il applique dans son Archéol.; le caractère propre, individuel d'une époque, d'un homme, d'une ligne lui échappe.] — 42. Il admire les discours de Périclès I extr., les 2 de Nicias VI in., la lettre VII, 11 et ses 2 discours id. 61, 77. Mais il admire surtout la vérité, le pathos, l'harmonie de l'apologie des Platéens III, 53. — ch. 43. Au contraire il trouve beaucoup à redire aux discours de Périclès II, 60, de Cléon et de Diodote III, 37, d'Hermocrate à Camarina VI, 76, d'Euphémus VI, 82.

44 sqq. Analyse du 3e discours de Périclès : il rejette le blâme à l'adversaire. [C'est encore, comme pour les Méliens, faute de pouvoir se mettre à la place de ce personnage historique]. 48 ~~sqq.~~ Analyse du discours d'Hermocrate (VI, 77). Même mélange. La critique ne porte cette fois que sur le style.

49. Il résume son jugement. Il ne l'admire qu'autant qu'il ne s'éloigne pas trop du ~~langa~~ langage usuel. Pour le reste, on ne peut l'imiter ni dans les discours politiques, ni dans les judiciaires, ni dans les familiers. 50. On voit plus haut (34) que Thuc. avait des partisans enthousiastes. Ici on apprend que certains critiques, tout en accordant ce qu'on vient de dire Denys, prétendaient que ce style convenait à l'histoire et à des lecteurs instruits ; d'autres que c'était le style de son époque. 51 Denys les réfute les uns et les autres, assez mal, il est vrai.

52 ss. Imitateurs. Il passe sous silence les imitations malheureuses (publie un nom et des écrits de rhéteurs qui acquirent), de peur d'être taxé de médisance. Démosthène l'imita en mieux. Exemples tirés du discours περὶ συμμοριῶν (ch. 54 cite 3 passages), des Philipp. et du discours p. la Cour. [Tout cela est fort sensé].

55. Fin. Le récit est presque toujours admirable chez Thuc., les discours ne sont dignes d'éloge qu'en partie.

Le Qu. Aelius Tubero, auquel ce opuscule a été dédié, semble être le même que l'accusateur de Ligarius, fils de Lucius, plus tard jurisconsulte distingué.

Idiotismes :

I, 36. τὸ μὲν δεδιὸς . . τὸ δὲ θαρσοῦν. II, 51 ἐν τῷ θαρσαλέῳ εἶναι. ib. τῷ παρακεχρῆσθαι … πρὸς τὸ ἀνέλπιστον. II, 142 ἐν τῷ μὴ μελετῶντι. Nous nous servirons partout de substantifs abstraits. En grec, le craindre et craintive, la joie joyeuse etc.

2e partie de

Le περὶ μιμήσεως, extrait dans la Lettre à Pompée est beaucoup plus injuste à l'endroit de Thucydide que le περὶ Θουκ. Dans ce dernier traité Denys loue Thuc. d'avoir choisi un sujet limité et qu'il put exposer en connaissance de cause. Auparavant il lui avait reproché d'avoir choisi pour les raconter les malheurs et les divisions de la Grèce. Dans le π. Θ. il loue la haute impartialité de l'historien (l'observation au sujet du dialogue à Mélos, il lui est ~~défavorable~~ et incidente) ; auparav. il l'avait accusé, ~~autrement il est vrai~~ de s'être par esprit φιλόπολις de s'étendre sur les succès d'Athènes, à laquelle il gardait rancune de son exil, il ne manquait guère critiquer en la disposition des matières et le développement inégal donné aux faits.

Vient ensuite le λεκτικὸς τόπος : la plus intéressant pour nous.

Thucydide

Méthode oratoire (à propos de l. VI comm.)

Invention.

L'argumentation a pour point de départ les faits, la situation, exposés en connaissance de cause par des hommes politiques, non des hommes d'école, des rhéteurs, et choisis par l'historien dans le dessein d'éclairer le lecteur.

Nicias fait connaître la situation de la Grèce, le peu de fond que l'on peut faire sur la paix, plus nominale que réelle. Le danger des desseins aventureux et des espérances chimériques. — Indirectement Athénagoras (36) en dit autant.

Alcibiade insiste sur le rôle historique, sur la tradition d'Athènes. Elle doit avancer, sous peine de reculer, être active, entreprenante, tel est son génie, son caractère, elle s'usurait dans l'inaction.

Les idées générales, les lieux communs applicables à tous les cas, ne viennent que subordinairement : elles se rattachent aux faits spéciaux dont confirmées par des faits à l'appui.

(N'allez pas — Lisez ne vous montrez qu'un instant.)
Vus de près, les choses et les hommes, risquent de perdre leur prestige. C'est ainsi que Sparte a perdu le tier à vos yeux, et l'extrême perdu plus que le vulgar.

Voilà le point de départ des raisonnements tant comme de délibérer sur l'avenir, il faut envisager les éventualités possibles et les peser. Raisonnement par hypothèse.

Dilemme. Dilemme : dans les deux cas votre entreprise est folle, 11,1, ἀνόητον δὲ...
Puis 12,1 ὥστε ἀνδρῶν φοβάδων.

Les deux hypothèses subdivisées à l'extrême et les subdivisions scindées jusqu'au bout. 34,4 fin — 5 : ὅτι ὀρμώμεθα μέν.

Hypothèse purement imaginaire, argument *a fortiori* 37,2.

Disposition.

Rien de bien particulier. Il est naturel ~~[illegible]~~ que Nicias parle des choses avant d'en venir aux personnalités, et qu'Alcibiade, au contraire, commence par répondre aux personnalités.

Elocution.

Thèse annoncée d'une manière frappante 10,1

Énergiquement τολμηρός 10,5 fin : ἡμεῖς δὲ Ἐγεσταίοις μὲν...

Concision pleine et [illegible] : οὐκ ἀνθρωπίνης ~~[illegible]~~ δυνάμεως βουλήσει ἐλπίζειν, 13,2.

Antithèse expressive : 9,1 μὴ οὕτω ταχείᾳ...

Métaphore expressive

10,5 μὴ μετεώρῳ τῇ πόλει κινδυνεύειν.

Moeurs

Réflexion caractéristique de Nicias, 9, 2 . 23, 3.

Aimable insolence d'Alcibiade 16.

Passion

Dominée et comme absorbée par le raisonnement.

Cependant un certain pathétique, la verve, l'amertume, l'ironie, à point, le moment dans le discours d'Hermocrate, ch. 77.

Ce qu'il y a de plus remarquable regarde l'Invention et l'Elocution.

Thucydide. Méthode oratoire.
Discours de l. VI.

Dans ses disc. Th. est à la fois historien et orateur, il reproduit et il compose. Voy. la déclaration à ce sujet.

L'invention lui appartient plus ou moins, la disposition davantage encore, la diction presque toute entière.

Dans les délibérations, il donne gén. 2 discours, qui tiennent lieu, en les résumant et condensant, de tous les autres; et ce procédé d'abréviation et de condensation, il l'applique aussi aux développements oratoires. Il fallait élaguer pour la postérité, abréger pour proportionner l'étendue du discours à celle du récit.

Mais ici nous n'avons pas des rhéteurs, des hommes ~~poli~~ d'école, mais des h. politiques, choisis par l'hist. dans le dessein d'éclairer le lecteur, et dont l'argumentation se fonde sur ~~la~~ une estimation des faits qu'il [illegible] à fond.

L'invention consiste à trouver tout ce qui pouvait se dire en faveur de deux avis contraires. Protagoras et Antiphon en avaient enseigné la méthode, Lysias en avait donné des exemples: ἐκ παντὸς ἄν τις πραγμάτων

La disposition n'est pas astreinte à une règle. Les préceptes des rhéteurs à cet égard regardaient les plaidoyers, mais ne s'étaient pas étendus aux démégories. Cf. un Exorde, pas toujours, plutôt rarement, court. Nicias (VI, 9) indique brièvement, dès le début, les arguments qu'il développera: μὴ οὕτω βραχείᾳ βουλῇ περὶ μεγάλων πραγμάτων ἀνδράσιν ἀλλοφύλοις πειθομένους πόλεμον οὐ προσήκοντα ἄρασθαι. Tout est là.

~~Plus souvent~~ Enfin Péroraison, récapitulation. Disc. d'Hermocrate à Camarina VI, 80, 3: Ξυνελόντες τε λέγομεν — Réponse de l'Ath. Euphémos ib. 87: Καὶ ἔτι ἐν ἀσφαλείᾳ ὑπορρήσαντες.

Plus bas.

Cal ba.

Ath., et les voyag. des Siciliens l'invitation il se défend (§ 92) d'être ennemi de sa patrie. Puis il résume les mesures à prendre.

Les orateurs ne s'en tiennent pas toujours aux choses, ils s'attaquent aux personnes, prenant leurs adv. à partie. Nicias réserve pour la fin (12, 2) les insinuations contre Alcib.; ce dernier répond tout d'abord (16). Athénagoras commence et finit (36 et 39) par des personnalités. Alcibiade à Sparte répète d'abord (89) ceux qui le disent ennemi de Sparte. Après avoir exposé les desseins des Ath.

Dans toute discussion il y a un point saillant, une considération qui prime les autres. Il faut la discerner, la mettre en lumière, y insister. Nicias montre l'imprudence d'une expéd. lointaine, quand des voisins hostiles vous guettent et que d'anciens alliés ne sont pas encore ramenés à l'obéissance. Alcibiade invoque la tradition et le caractère des Ath.; ils sont grands par leur esprit d'entreprise; ils se ruineraient et abdiqueraient par l'inaction. — Hermocrate met en garde contre la politique d'Athènes qui commence par secourir et finit par asservir ses alliés. Euphémos répond que le même intérêt qui oblige les Ath. à tenir les Ioniens des îles et d'Asie dans la dépendance, les engage à maintenir la liberté et la puissance de leurs alliés en Sicile. Les autres arguments sont subordonnés à l'argument principal.

Plus bas

L'historien tient à éclairer ses lecteurs, non à les passionner. Les orateurs aussi s'adressent à la raison de leurs auditeurs plus qu'à leurs sentiments; ils argumentent sans chercher à toucher ni à enflammer. Il faut ajouter que l'éloquence à cette époque était sobre et austère; Périclès s'interdisait le geste, et les tournures vives, dramatiques, les interrogations pressantes, les figures de la pensée, qui sont comme le geste

Thucydide. méthode oratoire.
L. VI. discours

de la diction, ne se trouvent guère chez Thucydide. Ce n'est pas qu'il les évite de propos délibéré; et la preuve c'est qu'on peut en signaler quelques-unes dans ses harangues; elles ne sont pas dans ses habitudes ni dans celles de son temps. Ex. 38, 5 (Athénag.) Τί καὶ βούλεσθε, ὦ νεώτεροι; πότερον ἄρχειν ἤδη; ἀλλ' οὐκ ἔννομον...

Phrases

Les idées générales, les lieux communs applicables à tous les cas viennent subsidiairement (sont rattachés) aux faits spéciaux, ou confirmés par des faits à l'appui. N'allez pas en Sicile ou ne vous montrez qu'un instant. Vus de près, les choses et les hommes risquent de perdre leur prestige. C'est ainsi que Sparte a perdu le sien à vos yeux, et l'a même perdu plus que de raison. (VI, 11, 4-5)

Comme on délibère sur l'avenir, il faut envisager les éventualités possibles et les peser. Raisonnement par hypothèse.

Dichotomie, dialemme. Dans les deux cas, votre entreprise est folle : ch. 11, 1 : Ἀνόητον δὲ ἐπὶ τοιούτους ἰέναι, ὧν κρατήσας τε μὴ κατασχήσει τις, καὶ μὴ κατορθώσας μὴ ἐν τῷ ὁμοίῳ καὶ πρὶν ἐπιχειρῆσαι ἔσται. 12, 1 : Μὴ ὑπὲρ ἀνδρῶν φυγάδων (ταῦτα ἀναλοῦν)... οἷς (χρήσιμον) ... ἢ κατορθώσαντας χάριν μὴ ἀξίαν εἰδέναι, ἢ πταίσαντας τοὺς φίλους ξυναπολέσαι.

Les deux hypothèses subdivisées à leur tour, et les subdivisions scindées derechef. 34, 4 fin – 5 : Ὁρμώμενοι μὲν... ~~Ils~~ Les Ath. s'avanceront entre nous avec toute leur flotte, ou bien avec les fins voiliers seuls. [Dans le ~~dernier~~ second cas, ils s'approcheront à force de rames et seront fatigués avant le combat, ou autrement : Alors, point de bataille, et ils s'arrêteront ou hésiteront à aller plus loin. De toute façon, leur situation sera mauvaise.

[Marge : Hermocrate expose que le meilleur serait d'aller au-devant des Athéniens.]

[Marge : [Le premier cas, leurs vaisseaux ~~ils~~ ne pourront conserver leurs rangs, et s'exposeront à être attaqués par nous les uns après les autres.]

Hypothèse purement imaginaire, argument à fortiori. Quand même les Ath. ~~pourraient transporter~~ auraient à leur disposition ~~en Sicile toute~~ ~~la population~~ d'une ville [aussi grande que Syracuse] et ~~les~~ pourraient s'y établir (~~...~~ siéger dans notre voisinage), encore échapperaient-ils difficilement à un désastre. 37, 2.

Dispositio.

Voyez plus haut. I, 1-2.

Elocutio.

Thucydide use d'une manière ~~frappante~~ Concision et antithèse, 10, 1 :

Φημὶ γὰρ ὑμᾶς, πολεμίους πολλοὺς ἐνθάδε ὑπολιπόντας, | ἐπιθυμεῖν ἐκεῖσε πλεύσαντας δεῦρο ἐπαγαγέσθαι.

[illegible] pensée, élaguée, condensée, précisée par l'opposition antithétique.

| καὶ ἑτέρους

Résumé énergique ; 10,5 fin :

Ἡμεῖς δὲ Ἐγεσταίοις δὴ οὖσι ξυμμάχοις ὡς ἀδικουμένοις ὀξέως βοηθοῦμεν, ὑφ' ὧν δ' αὐτοὶ πάλαι ἀφεστώτων ἀδικούμεθα, ἔτι μέλλομεν ἀμύνεσθαι.

Concision pleine, trop pleine

78, 2. Si on veut que Syracuse soit affaiblie et abaissée, sans être ruinée complètement, οὐκ ἀνθρωπίνης δυνάμεως βούλησιν ἐλπίζει, ~~il~~ on veut ce [illegible], mais ce qui ne dépend pas du ~~n'est pas~~ au pouvoir des hommes.

Métaphore expressive

10, 5 μὴ μετεώρῳ τῇ πόλει κινδυνεύειν, ne pas exposer à de nouveaux dangers une cité ballottée par les vagues en haute mer.

Moeurs.

Caractère de Nicias 9,2 : les ~~citoyens~~ hommes qui tiennent à ne pas exposer légèrement leur personne et leur fortune, ~~qui ont~~ leur l'esprit de conservation est salutaire pour la rép. comme pour eux-mêmes : [ce sont de bons citoyens ;]

23, 3 Dans cette entreprise nous avons besoin de beaucoup de sagesse, et de beaucoup de bonheur, (chose difficile pour des hommes (χαλεπὸν δὲ ἀνθρώπους ὄντας), je veux donc abandonner à la fortune aussi peu que possible, et me mettre à l'abri des revers en armant une flotte puissante : sauvegarde pour l'armée, comme pour la cité.

Car je sais que c'est là

Sinon, je cède mon commandement à mes contradicteurs (c'est ce qu'il avait déjà fait dans l'affaire de Pylos).

Aimable insolence d'Alcibiade (16)

(Passion)

Dominée et comme ennoblie par le raisonnement. Cf. 1,2 – 2,1.

Il y a du souffle, de la fierté, de l'ironie, de l'amertume, un certain pathétique dans ce qu'en dit Hermocrate ch. 77. C'est digne de Démosthène.

L'invention et l'élocution sont les parties les plus remarquables.

Thucydide

La politique de la raison d'Etat

Pascal (Pens. VI, 7 Havet) „Ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force".

Richelieu, Testam. polit. IX, 4 : „Qui a la force a souvent la raison en matière d'Etat, et celui qui est faible peut difficilement s'exempter d'avoir tort au jugement de la plus grande partie du monde".

Sorel „L'Europe et la Rév. fr." I, p. 18

Lysias.

p. 1-2
Variété 4 p. 3.
p 10. qualités et 5 (Amy? Helio).

Lysias 1A

Antiphon, représentant de la vieille école, avait la vigueur du raisonnement et la rigueur de l'expression ; mais sa manière étudiée, et compassée, une certaine roideur artificielle, l'effort continu la tension d'esprit du logicien, banissaient de ses discours ~~de ses discours~~ la grace attique, le plus grand charme des écrivains de son pays. Andocide, par une certaine bien disance naturelle, marquait qu'il était enfant d'Athènes ; sa parole n'avait pas été gatée par ~~la discipline~~ l'école, c'était un avantage ; mais elle n'avait pas non plus été cultivée, chatiée par une forte discipline c'était un défaut. Lysias réunit les qualités de ses deux devanciers, sans tomber dans leurs défauts : son naturel est chatié, son art se dissimule sous un abandon apparent. Il parle comme tout le monde, et cependant rien n'est plus difficile et plus rare que de savoir

1B

parler comme lui. C'est parmi les orateurs de cette époque le premier qui peut servir de modèle. Il est parfait, je veux dire parfait en son genre, et il a été considéré dès l'antiquité comme l'orateur attique par excellence; son nom est devenu synonyme d'atticisme [1]. Cela ne veut pas dire que Lysias soit un orateur de génie; le génie a une empreinte plus personnelle, il est lui-même. Démosthène est attique, sans doute, mais il est avant tout Démosthène. Lysias est attique. Aussi les jeunes rivaux de Cicéron, Calvus et les autres qui étaient amoureux de la sobriété attique, prenaient-ils Lysias de préférence à Démosthène.

[1] Voyez le Mémoire de J. Girard.

Mais procédons par ordre et commençons par ce qu'on sait sur la vie de Lysias. Denys, le pseudo Plutarque et Photios ont laissé des notices biographiques, qui se complètent par d'autres renseignements épars chez divers auteurs. Né à Athènes, Lysias n'était cependant pas citoyen de cette ville, et par ses parents il tenait à la Sicile. Son père Képhalos avait été invité par Periclès à quitter Syracuse pour s'établir à Athènes, ou plutot au Pirée, où il vivait comme métèque, peut-être comme métèque isotèle. Platon nous a laissé, au début de sa République, un portrait de ce sage et aimable vieillard. Dans sa maison tout respire je ne sais quel parfum d'honnêteté et de vertu. Quel contraste avec les déréglements d'Andocide et de son père, Léogoras! Nous voyons les fils de Képhalos, vivant dans l'intimité de ce qu'il y a de plus distingué à Athènes.

1D

Sophocle est l'ami du vieillard; mais les représentants des idées nouvelles, Socrate, le rhéteur Thrasymaque, sont aussi des hôtes bienvenus dans la maison. Après la mort du père, Lysias, ~~âgé de quinze ans~~, se rend avec ses deux frères, Polémarque et Euthydème, dans la colonie de Thurium. ~~Une qu A quelle date? Nous l'ignorons.~~ Les biographes anciens supposaient que c'était dès la fondation de cette colonie, en 444; et voilà pourquoi ils plaçaient la naissance de Lysias en 459 = Ol. 80,2.

Il était alors âgé de 15 ans, nous le savons, mais nous ignorons à quelle date il quittait Athènes

Vater[1] et d'autres ont vu que Lysias était certainement plus jeune; cependant comme il était l'aîné d'Isocrate (cela résulte de ce que Platon dit à la fin de son Phèdre) il dut naître avant 436.

Lysias passa donc une partie de sa jeunesse dans la Grande Grèce, berceau de la rhétorique grecque. Le pseudo-Plutarque l'y met en rapport

1) Vater, Dans Jahrb. f. Philol. Suppl. IX, 165. Blass, I.

avec Tisias. Ce renseignement est sujet à caution; mais l'influence sur le jeune homme des rhéteurs de cette école n'en est pas moins certaine. ~~La fin~~ L'issue désastreuse de l'expédition de Sicile mit fin ~~aux~~ la prépondérance d'Athènes dans ces parages. Chassés de Thurium par le parti hostile aux Athéniens, Lysias et ses frères revinrent en 412 à Athènes. En 404 les Trente mirent Polémarque à mort et confisquèrent [la fortune, très considérable, des frères. Lysias, réfugié à Mégare, rendit d'importants services aux exilés ~~de son parti~~ et il rentra dans Athènes avec les patriotes du parti démocratique en 403. Thrasybule fit alors la motion de conférer à Lysias le droit de cité; mais Archinos fit casser ce psephisma pour un vice de forme[1]. C'est sans doute à cette occasion que ~~fut~~ Lysias prononça le discours sur les services rendus par

| tout ce qu'ils possédaient

saisir de

---

1) Il était ἀπροβούλευτον, la nouvelle βουλή n'ayant pas encore été constituée.

Περὶ τῶν ἰδίων εὐεργεσιῶν

perdu

RB

lui à Athènes; et ce discours, aujourd'hui perdu, avait fourni aux biographes anciens les données les plus certaines sur la vie de l'orateur. Archinos l'emporta, peut-être grâce au préjugé populaire contre les rhéteurs, et Lysias resta métèque isotèle, position à peu près équivalente à celle d'un étranger domicilié en France et jouissant des droits civils, sans avoir les droits politiques. Si les juges avaient décidé en faveur de Lysias, il se serait peut-être jeté dans la politique active, et aurait tenu un rang parmi les orateurs militants. Exclu de la cité et privé par la dernière révolution d'une grande partie de sa fortune, Lysias se fit logographe, ou tout au moins se consacra à ce métier plus que par le passé. Déjà auparavant il s'était distingué par des compositions

oratoires, et s'était essayé à l'enseignement de l'éloquence, carrière à laquelle il renonça plus tard parce qu'il y avait moins de succès qu'un rhéteur rival, Théodore de Byzance [1]. La date de la mort de Lysias est aussi incertaine que celle de sa naissance. En somme, nous voyons que, malgré son origine sicilienne et un séjour prolongé dans la Grande Grèce, ~~faits~~ circonstances qui n'ont pas été sans exercer une certaine influence sur le jeune homme, Lysias était éminemment attique, quoiqu'il ne lui ait pas été donné de jouir du droit de cité dans la ville dont il représente si bien le goût.

1) Cf. Aristote, chez Cicéron, Brutus, 48. — La prétendue ambassade de Lysias près de Denys l'Ancien ne repose que sur un passage altéré, et bien corrigé par Sauppe. (Lysias XIX, 19)

2D

chose rare parmi les écrivains de cette époque, du moins ceux dont les ouvrages sont arrivés jusqu'à nous, Lysias était dévoué au parti démocratique; et, quoique la plupart du temps il tienne la plume pour d'autres, encore ses sentiments politiques se marquent-ils dans ses discours. Les ~~ouvrages~~ écrits du logographe étaient extrêmement nombreux: l'antiquité possédait 425 discours portant le nom de Lysias. Il est vrai que les critiques, Denys, Cécilius, contestaient l'authenticité de 192 pièces; ce qui ne veut pas dire, il est bon de le faire observer en passant, qu'ils les regardassent comme des œuvres de faussaires. La plupart étaient sans doute des plaidoyers ~~discours~~ composés pour des plaideurs à l'époque même de Lysias; mais, nous l'avons dit, la provenance de ces plaidoyers au moyen desquels on éludait

Lysias 3A

la loi d'Athènes était dès l'origine douteuse et incertaine. Même réduits au chiffre de 233, les discours de Lysias sont plus nombreux que ceux d'aucun autre orateur grec.

Le grand nombre de ceux qui lui furent faussement attribués, prouve qu'il était de beaucoup le plus en vue des logographes de son temps.

Aujourd'hui nous avons connaissance d'un peu plus de 170 discours. Il est vrai que de la plupart il ne reste que de rares fragments, ou le titre seul. Les manuscrits de Lysias ne contiennent que 31 pièces; encore ne sont-elles pas toutes conservées en entier. On remarque, en effet, six lacunes considérables, et comme ces lacunes portent quelquefois sur la fin d'un discours et le commencement d'un autre, il se trouve que huit discours sont mutilés.

L'examen des lacunes a permis de constater la filiation des manuscrits. Trois de ces lacunes doivent venir de la mutilation d'un manuscrit plus ancien que tous ceux qui subsistent; mais

3B

les trois autres s'expliquent par l'examen du n° 88 de la Bibl. de Heidelberg, le Palatinus ~~IX~~ de Bekker. Elles tiennent à des feuillets perdus, et, comme ces mêmes lacunes se retrouvent dans les autres manuscrits, il en résulte qu'ils dérivent tous du manuscrit de Heidelberg. Il faut excepter cependant les deux premiers discours (Discours d'Eratosthène et Epitaphios) dont il existe des copies indépendantes de ce manuscrit.

Ce n'est pas tout, plusieurs plaidoyers, tout en n'étant pas mutilés, ne donnent qu'une idée imparfaite des causes, n'étant que des épilogues ou des deutérologies. (Il y en a 5 qui app. à cette classe.) D'autres encore ne sont que des extraits. Les n°s 10 et 11 sont désignés dans les manuscrits comme premier et deuxième discours contre Théomnestos. On s'attend à deux plaidoyers sur la même affaire, mais

après lecture, on s'aperçoit que le second n'est qu'un abrégé du premier. N'y aurait-il pas dans le recueil encore d'autres extraits/. On est fondé à poser cette question, au sujet de quelques plaidoyers dans lesquels la narration et l'argumentation, c'est-à-dire les parties essentielles, sont tronquées et obscures, tandisque les éthopées, les invectives, les passages pathétiques, les lieux communs, y tiennent beaucoup de place. A ces signes on croit reconnaître un abrégé à l'usage d'hommes de lettres, qui ne se souciaient pas de connaître à fond l'état de la cause. Cependant on peut quelquefois balancer entre cette hypothèse et celle d'un exercice oratoire.[1] Enfin les discours complets mêmes ne sont pas toujours d'une attribution incontestée.

[/plus difficiles à reconnaître en l'absence des discours complets?]

---

1) Questions soulevées par Dobree, (par) Stutzer, Gleiniger, Buermann dans Hermes VIII(?), IX, X, Albrecht, De Lys. or. XXa, Berlin 1878.

3 D

Aux 31 pièces conservées dans nos manuscrits, les éditions en ajoutent trois autres, les n°s 32 - 34. Ce ne sont que des fragments, mais des fragments très considérables. Nous les devons à Denys d'Halicarnasse, qui les a choisis pour servir d'exemples de ce que Lysias avait laissé de meilleur dans les trois genres du plaidoyer civil, du discours d'apparat et du discours délibératif. Les éditeurs auraient dû ajouter un autre ouvrage de Lysias, l'Éroticos, textuellement inséré par Platon dans son Phèdre.

Κατὰ Διογείτονος.
Ὀλυμπιακός.
Περὶ τοῦ μὴ κατα-
λῦσαι τὴν πάτριον
πολιτείαν Ἀθήνησι. 1)

1) Sur ce dernier discours voir l'intéressant article de Usener, Jahrb. f. Philol. 1878, p. 145 : texte collat. sur les mss de Denys, obs. crit. et histor.

Éditions : Outre les Recueils des Orateurs, dont le dernier est celui de Zurich, les éditions ~~sé~~spéciales les plus notables sont :

Taylor, avec les conjectures de Markland, Londres, 1739, in-4°

Scheibe (après Vindiciae Lysiacae Leipzig 1845), édition Teubner 1852, et avec collation du Palatinus, 1857.

Cobet, 1863.

Choix de discours :

. Bremi, dans la Bibliotheca de Gotha, 1826.

. Rauchenstein, dans le recueil de Weidmann, 1848. 5ième éd. 1859. - 9e éd. par Fuhr (2 vol.)

. Frohberger, Recueil de Teubner, 3 vol. 1866 et 68. (en partie réédité par Gebauer) et aussi plus court en 2 ~~volumes~~ cahiers.

4c

Le recueil de Lysias se distingue des recueils des autres orateurs dont l'oeuvre n'a pas été conservée en entier par une grande variété. Tous les discours d'Antiphon roulent sur des causes d'homicide, tous ceux d'Isée sur des affaires de succession; dans Lysias tous les genres oratoires et toutes les classes de sujets sont représentés: nous avons de lui des plaidoyers politiques, criminels, civils, une harangue délibérative, enfin des discours d'apparat.

Par l'importance des matières traitées et par l'intérêt historique se placent au premier rang les discours relatifs aux révolutions qui déchirèrent Athènes dans les dernières années de la guerre du Péloponnèse et après la fin de cette

4 D

guerre jusqu'au rétablissement de la démocratie par Thrasybule. Ils complètent ce que les historiens nous apprennent sur cette époque mémorable. Dans tous il s'agit d'événements, dans plusieurs de personnages, qui appartiennent à l'histoire. Nous y voyons les partis qui se disputaient le pouvoir, les principes politiques qui étaient en discussion. Ce sont, si l'on veut, les grands discours de Lysias, sinon ceux dans lesquels le talent propre de l'orateur se révèle avec le plus d'originalité.

n° 20.

Le plus ancien de ces plaidoyers politiques est la défense de Polystrate, ancien membre du gouvernement des 400, accusé de haute trahison. Le fils aîné parle pour le vieillard. Lysias

exerçait-il déjà le métier de logographe en 410 ou 409 ? Car on ne peut guère descendre à une date plus tardive. [Plusieurs critiques jugent ce discours indigne de Lysias.

[La déclaration qu'il fait dans le K. Ερατ. ne s'y oppose pas absolument.]

Tous les autres discours sont postérieurs aux Trente. No 34, conservé par Denys, est une harangue, ou plutôt un fragment important d'une harangue, rédigée à l'usage d'un homme politique quand on discutait la question s'il fallait rétablir l'ancienne démocratie ou remettre le gouvernement aux propriétaires fonciers. L'orateur défend la cause démocratique.

Malgré l'amnistie, les passions politiques et les haines personnelles traînaient devant la justice des citoyens qui s'étaient compromis pendant l'oligarchie. Il faut distinguer deux

5B

affaires capitales ~~for~~ N°-12, Lysias accuse en personne Eratosthène, un des Trente, l'homme qu'il considère comme l'auteur de la mort de son frère Polémarque. N°-13, accusation d'Agoratos, agent subalterne des oligarques.

Plus souvent il s'agit d'exclure des honneurs de la cité, du conseil des 500 ou de l'archontat, des citoyens d'une conduite suspecte aux démocrates. Evandre avait servi sous les Trente dans le corps de la cavalerie; discours 26, prononcé pour l'empecher d'être archonte.

Mantithée était accusé du même fait; il prétend entrer au Sénat et Lysias lui écrit le discours 16. Philon, banni par les Trente, n'avait cependant pas fait cause commune avec Thrasybule. Retiré sur un territoire neutre, il avait, d'après

l'accusateur, profité des malheurs publics pour dépouiller des citoyens sans défense. Discours très violent (31) pour l'exclure du Sénat.

Un autre était resté dans la ville sous les Trente, on veut l'exclure de je ne sais quelle magistrature, il se défend en invoquant les principes de la modération et de la sagesse politique (25).

Toutes ces affaires sont des Δοκιμασίαι. L'usage d'Athènes voulait que les magistrats désignés fussent soumis à une enquête, avant d'entrer en fonction ; on examinait s'ils étaient nés de parents athéniens, s'ils ~~procédaient~~ n'avaient pas été privés de leurs droits de citoyen, (s'ils étaient ἐπίτιμοι s'ils avaient rempli les devoirs envers les parents et envers la patrie (s'ils ne s'étaient pas dérobés au service militaire, s'ils s'étaient bien conduits à la guerre)

5D

s'ils ne s'étaient pas dégradés par une débauche infâme. Enfin on voit par les discours que nous venons d'énumérer que l'on recherchait aussi les opinions politiques, le civisme des ~~candidats~~ fonctionnaires. Comme ~~on pet~~ la plupart des fonctions étaient conférées à Athènes, non par l'élection, mais par le sort, ces enquêtes constituaient un correctif aux inconvénients du système.

D'un autre côté, les fonctionnaires étaient obligés de rendre leurs comptes après être sortis de charge. A cette occasion, on pouvait les accuser, et plusieurs discours de Lysias appartiennent à ce genre de causes, que l'on appelait Εὔθυναι. Distinguons le nº 30. Après les révolutions aristocratiques, on décréta une révision des lois. Nicomaque,

employé ~~dans cette~~ comme ~~greffier~~ *
dans cette opération délicate, est
accusé d'avoir abusé de ses fonctions
au gré, soit d'intérêts particuliers,
soit de passions politiques. A cette
occasion on fit une réforme ortho-
graphique qui n'est pas sans intérêt
pour l'histoire matérielle de la littérature
grecque. Les Athéniens, plus conservateurs
qu'on ne pense généralement, étaient
restés fidèles, dans la rédaction des do-
cuments officiels, à leur ancien alphabet
défectueux, et ~~ce~~ n'est qu'à partir
d'Euclide, premier archonte après le
rétablissement de la démocratie, qu'ils adoptèrent pour l'usage public
la réforme de l'écriture depuis longtemps répandue dans l'Ionie
et à Athènes même parmi les particuliers. Les lois revisées
furent transcrites dans l'alphabet ionien.

Lysias 6 A

* ἀναγραφεὺς νόμων

E pour ε, η, et souvent ει
O pour o, ω et souvent ου.
Ni Ξ, ni Ψ.

Ἡ μετ' Εὐκλείδην γραμματική (403)

6B

Ἀπολογία δωροδοκίας.

Autres causes qui touchent à la politique. Défense d'un citoyen accusé de s'être laissé corrompre pour trahir les intérêts de la patrie. C'est une péroraison, dans laquelle l'accusé invoque avec une noble fierté les services qu'il a rendus à la république (21). —

Κατ' Ἀλκιβιάδου Α' Β'

Dans 14 et 15, Alcibiade, fils du grand homme de ce nom, est accusé de désertion, parce qu'au lieu de servir comme hoplite, il s'était introduit dans la cavalerie, sans avoir subi la docimasie des cavaliers. A propos du fils, l'accusateur dénigre la mémoire du père. —

Dans 17, 18, 19 ~~tous~~ des plaideurs réclament contre des confiscations. — 22 est une

Κατὰ τῶν σιτοπωλῶν.

accusation d'accapareurs de blé. —

Ὑπὲρ τοῦ ἀδυνάτου

24 est la défense d'un infirme, auquel on conteste le secours public qu'il reçoit.

6c

Voici maintenant des affaires criminelles. Euphilétos, accusé de meurtre, se défend en justice. Il a usé de son droit en tuant Eratosthène, surpris en flagrant délit d'adultère. Blessure avec préméditation, 3 et 4, plaidés devant l'Aréopage, ainsi que 7, où il s'agit d'une curieuse espèce de sacrilège. A Athènes il était interdit de détruire un olivier sacré, sous peine de bannissement et de confiscation des biens. Ici nous avons la défense d'un citoyen accusé d'avoir fait disparaître une souche d'olivier qui se trouvait dans son champ. Des causes plaidées devant l'Aréopage, celle-ci est la plus lisible, les deux autres sont de très sales affaires. — D'une autre affaire de sacrilège, portée devant les Héliastes, il ne reste qu'une très courte deutérologie, la défense d'un certain Callias (5).

nº 1 Ὑπὲρ τοῦ Ἐρατοσθένους φόνου

3. Πρὸς Σίμωνα ἀπολογία.

4. Περὶ τραύματος ἐκ προνοίας

7. Περὶ τοῦ σηκοῦ.

Ὑπὲρ Καλλίου ἱεροσυλίας ἀπολογία.

60

Κατ' Ἀνδοκίδου. Le n° 6 est plus intéressant, c'est une pièce du fameux procès intenté à Andocide pour impiété. Ce discours, ~~inutile~~ aujourd'hui ~~fut~~ prononcé par un accusateur secondaire, n'est probablement pas écrit par Lysias.

8 Ὑπὲρ τοῦ στρατιώτου. Propos injurieux : extraits d'une défense n° 9 ~~Un~~ Un vétéran, de nouveau inscrit sur les rôles de l'armée active, se défend d'avoir tenu ~~des prop~~ un langage outrageant pour les stratèges.

Κατηγορία κακολογιῶν. ~~n° 8 — Probablement un extrait —~~

10. 11. Κατὰ Θεομνήστου. n° 10 ~~Elle~~ Accusation de Théomnestos pour avoir traité le demandeur de parricide. Le n° 11 n'est qu'un extrait du discours précédent.

Κατὰ Διογείτονος. Denys nous a transmis une partie notable de l'accusation d'un tuteur infidèle, 33.

Au genre démonstratif appartiennent :
l'Oraison Funèbre (2), le fragment du Lysias
discours Olympique (33) et l'Erotikos, que
nous devons à Platon.

7

La cause d'Eratosthène était toute politique, il s'agissait de savoir si cet ancien membre du gouvernement des Trente qui demandait à rendre compte de ses actes devant la justice méritait d'être compris dans l'amnistie dont ses collègues avaient été exclus[1]. En portant la parole contre lui, Lysias, d'après la coutume athénienne, afin de n'être pas confondu avec les sycophantes, accusateurs de profession, établit qu'il a des motifs personnels de haïr l'accusé, Eratosthène ayant été l'auteur de la mort de son frère. Il commence donc par raconter des faits qu'il connaît exactement et mieux que personne et qui sont un exemple des crimes commis par le tyran. [De là deux parties, ayant chacune ~~leur~~ son argumentation et sa péroraison, son pathétique contenu, sa passion sobre; de façon cependant à ce qu'il y ait gradation, la seconde partie l'emportant sur la première par la portée politique, l'intérêt général et le mouvement oratoire] L'inverse a lieu dans le procès intenté ~~par~~ à Agoratos.

1) Blass reconnaît, après d'autres, que ce procès était une εὔθυνη, et cependant, en jugeant le discours, il se met au point de vue de ceux qui soutiennent l'opinion contraire. Toute la 2e partie, qui a (il le fait observer avec raison) le caractère d'une cause publique, est, suivant lui, ajoutée à la 1e partie, „der Hauptheil", partie capitale (II', 544). Il attache trop d'importance à un facteur de pathos oratoire : l'orateur dit (§ 37) qu'il suffirait de ce qu'il a dit pour faire condamner l'accusé à mort. — Frohberger[3] p. 19, n. 29, soutient que c'est une plaidoirie d'homicide, à tort, mais il a ~~beau~~ jeu contre Blass

Là encore, ~~il est vrai~~, les accusateurs ont à venger la mort d'un proche parent; mais ils le font directement, en intentant une poursuite pour meurtre. La cause n'est pas en elle-même politique, elle est simplement criminelle, mais l'orateur l'élève au rang d'une cause politique par la manière dont il présente les faits.

Eratosthène avait été un important personnage politique, on pouvait donc sans injustice le rendre responsable des crimes commis par le gouvernement dont il avait fait partie. Il est vrai qu'il assurait avoir protesté contre les actes les plus odieux, et qu'il avait appartenu au parti modéré, dont le chef Théramène, mis à mort par ses collègues, avait acquis par là une ~~certaine~~ popularité.

[illegible]

Mais l'accusateur soutient une cause plausible en présentant les divisions qui avaient éclaté parmi les Trente comme des querelles de famille, des rivalités d'ambition: modérés ou violents, les uns comme les autres, étaient les ennemis irréconciliables de la démocratie, avaient conspiré avec Sparte, amené l'abaissement d'Athènes; et, s'il y avait une différence entre les deux partis, les modérés, par la duplicité de leur conduite, traitres envers les oligarques comme envers les démocrates, avaient mérité d'être punis par les uns et par les autres.[1] Il n'en est pas de même dans l'autre discours. Agoratos n'est qu'un homme de bas étage, un instrument dont s'étaient servis les meneurs. Quand il s'agissait, en 404, de faire accepter par l'assemblée populaire

1) Cette manière de voir peut se justifier. Encore auj., comme dans l'antiquité, les jugements sur Théramène ne s'accordent pas. Thucydide le juge sévèrement. Aristophane vante ironiquement la souplesse du κόθορνος. La duplicité dans l'affaire des Arginuses est incontestable. Aristote le met au nombre des vrais amis du peuple, des politiques sensés et modérés. Xénophon admire son audace en face de la mort; il ne se prononce pas autrement sur la valeur de l'homme.

8D

un traité de paix révoltant pour tout
coeur athénien, le gouvernement occulte,
qui déjà dirigeaient tout, avant
de s'emparer ostensiblement du
pouvoir, tenait à se débarrasser
de plusieurs citoyens considérables,
ardents patriotes, qui auraient pu
s'opposer à l'acceptation du traité.
Un certain Agoratos, de naissance
servile, qui s'était faufilé dans la con-
fiance des démocrates et s'était subrep-
ticement arrogé le droit de cité, ~~leur~~ servit
d'instrument. Ag. se dénonçait lui-
même, comme ayant fait partie d'un
complot révolutionnaire, afin de dé-
noncer ses prétendus complices, les
patriotes, qu'il s'agissait d'écarter de
la scène. Aussi, quand le tour était
joué et que les Trente étaient les
maîtres d'Athènes, ils mirent à mort

aux ennemis du gouvernement établi. A cette fin

et de faire jeter en prison

ces citoyens, mais acquittèrent Agoratos.

[Plusieurs années après ces faits, les plus proches parents de Dionysodoros, l'une des victimes, poursuivent Agoratos pour homicide. Dionysios, frère de Dionysodoros, avait, à titre de plus proche parent, signé l'acte d'accusation; c'est lui qui parla le premier. Après lui, le beau-frère de Dionysios, prononça un discours écrit par Lysias, celui que nous possédons encore. Par exception, cette deutérologie était le plaidoyer le plus important. On doit supposer que le frère était moins capable que le beau-frère, de porter la parole en public, fût-ce en débitant une leçon apprise par cœur. Ici il s'agissait de tourner une cause criminelle en cause politique, afin d'exciter plus vivement l'indignation des juges. Les aristocrates étaient

9B

servis d'Agoratos pour écarter tous les hommes capables de ~~protester~~ leur porter ombrage. ~~C'est donc~~ Sans Agoratos ~~qui renversa~~ la démocratie n'eût pas été renversée, ~~qui livra~~ la flotte, les ports, les murs, la ville, n'eût pas été livrés à l'ennemi. Le dénonciateur ne devient pas seulement meurtrier des dénoncés, mais, de misérable instrument des oligarques qu'il avait été, il devient l'auteur de tous les malheurs qui frappèrent Athènes, et dans le ~~récit~~ tableau que l'accusateur trace de ces jours si douloureux pour un patriote, ce n'est pas Critias ni aucun de ses collègues, c'est Agoratos qui occupe le centre. On voit que l'habileté oratoire déplace ici les responsabilités, dénature les proportions, bien plus que dans l'accusation d'Eratosthène. Le rôle d'Agoratos est démesurément

~~qui fit tout~~ et sa dénonciation,

n'eussent pas été livrés

Donc, Agoratos a fait tout le mal.

9c

grandi, et tout le plaidoyer peut être cité comme un des plus remarquables exemples de ce que les rhéteurs grecs appelaient le grossissement oratoire, αὔξησις.

L'accusateur d'Agoratos se sert de tous les moyens pour intéresser les juges à la position de l'accusé, pour faire entrer dans leur esprit la conviction que la cause qu'il soutient est aussi leur cause à tous. Il tire un parti singulièrement habile des dernières recommandations de Dionysodore avant de mourir. Il y insiste déjà dans la division §4. Il les fait connaître dans la narration §39-42. Dans la péroraison enfin il tire des conséquences infinies des paroles qu'il avait prêtées au mourant (§92). Cette péroraison, si peu pathétique, mais pressante et efficace, affecte les formes du syllogisme. La péroraison partielle qui couronne la narration (43-48) est peut-être plus chaleureuse.

(92-97)

Il ne faut pas oublier que Lysias écrit pour un autre. L'orateur qui parle n'avait peut-être ni l'organe ni le geste ni les autres qualités nécessaires aux grands mouvements oratoires. Lysias parlant lui-même c. Ératosthène, il y mettait naturellement plus de chaleur, et il savait aussi qu'il serait capable de mettre l'action oratoire à l'unisson des paroles.

Lysias

10 A

Parmi les qualités de Lysias énumérées dans le traité de Denys d'Hal., il y en a une qui nous frappe tout particulièrement. Le critique grec vante dans cet orateur la pureté de l'idiome attique, la propriété des termes, la clarté, la concision, la rondeur des phrases, la vérité des narrations, la vérité des caractères, les convenances, enfin la grâce, caractère suprême et inimitable. De tous ces dons, celui qui semble le plus particulier à Lysias, qui en fait le plus grand charme, c'est l'éthopée, ou vérité des caractères; c'est elle qui constitue le plus grand mérite du logographe, c'est à dire de l'avocat (à la mode d'Athènes) qui n'épouse pas seulement la cause de son client, mais qui se met à sa place, et qui parle par sa bouche. Il semble qu'aucun des

τὸ καθαρόν (Ἀττικῆς γλώσσης ἄριστος κανών)
— κύρια ὀνόματα. — σαφήνεια
— βραχύτης. — ἡ συστρέφουσα τὰ νοήματα καὶ στρογγύλως ἐκφέρουσα λέξις
— ἐνάργεια. — ἠθοποιΐα
— τὸ πρέπον. — χάρις, ἡδονή, ἀφροδίτη.

10 B

logographes d'~~Athéniens~~ Athènes n'ait possédé au même degré ce talent dramatique, n'ait su au même degré que Lysias s'identifier avec son client, entrer, pour ainsi dire, dans sa peau.

Exemples: Défense de Mantithée, 16; Défense de l'Infirme, 24; Meurtre d'Ératosthène, 1.

Quel est l'intérêt que nous prenons à des plaidoyers qui serviraient il y a plus de deux mille ans à d'obscurs bourgeois d'Athènes? Qu'un pauvre boiteux reçoive ou ne reçoive pas l'obole de la charité publique; qu'un jeune cavalier entre dans le sénat des Cinq Cents ou qu'il en soit exclu; qu'~~un mari~~ la vengeance exercée par un mari outragé ait été jugée légitime ou non; qu'est-ce que cela peut nous faire?

10c

La plupart des clients de Lysias n'ont joué aucun rôle dans l'histoire, leurs noms mêmes ne sont pas toujours connus, et cependant les petits plaidoyers écrits à ~~leur~~ usage | de ces petites gens sont venus jusqu'à nous, ont été commentés par les anciens et les modernes, et font les délices des connaisseurs. C'est qu'ils offrent un véritable intérêt, intérêt double, à la fois historique et littéraire. [L'histoire n'est pas tout entière dans les grands événements politiques et militaires; de nos jours plus que jamais, on a compris que le droit civil, les moeurs, la vie domestique, tout ce qui fait connaître les hommes d'autrefois dans leur existence journalière, est digne d'occuper l'attention de l'historien. C'est ce tableau de la vie ~~journalière~~ de tous les jours que l'historien recherche dans les comédies. Les plaidoyers de Lysias ont cet avantage sur les oeuvres dramatiques que la fiction

en est absente, que l'auteur n'invente aucune intrigue, qu'il ne grossit aucun trait de caractère. Ces plaidoyers sont pour nous comme une Gazette des tribunaux de l'Athènes du IVième siècle. Il y a cependant cette différence que les lecteurs de la Gazette des tribunaux y cherchent surtout les cas extraordinaires, exceptionnels (cadavres enfermés dans une malle, femmes coupés en morceaux ;) tandisque dans Lysias ce sont les mœurs, les usages, le train ordinaire de la vie, d'un autre temps, que nous aimons à retrouver. ~~Quel~~

Quel est maintenant l'intérêt littéraire de ces petites compositions ? On peut le comparer à l'intérêt qu'ont pour nous les meubles, les vases, les autres ustensiles, des anciens grecs. Ce ne sont pas là des oeuvres d'art, comme les statues et les bas-reliefs ; ils ont été fabriqués pour un but pratique,

mais le sentiment et les besoins du beau ont fait, d'objets nécessaires, des objets d'art. De même, ces plaidoyers composés pour le besoin des petits bourgeois d'Athènes, condamnés en apparence à périr avec le besoin qui les avait fait naître, sont devenus entre les mains d'artistes de vrais bijoux, qu'on ne se lasse d'admirer

Lysias

114

11 B

Si, de la lecture ~~des~~ ces petites causes, on passe aux discours d'apparat qui portent le nom de Lysias, on se trouve dépaysé. Le contraste est grand, si grand que plusieurs critiques se sont refusés à voir dans ces derniers discours des oeuvres du même auteur. D'autres, plus respectueux ~~pour~~ de la tradition, ont cherché à expliquer les différences de style par la différence des dates. Ils ont voulu distinguer des époques, des phases diverses du talent et de la méthode du même écrivain, et sans nier l'identité de la personne, ils ont pour ainsi dire, supposé divers Lysias successifs.

Des trois écrits du genre démonstratif commençons par celui que Platon inséra dans son Phèdre. Platon donne-t-il textuellement l'Eroticos

de Lysias ? On n'aurait jamais dû en douter ; et cependant beaucoup de critiques ont pensé que le philosophe s'était amusé à composer un pastiche, en imitant la manière de l'écrivain dont il voulait se moquer. Sans doute les discours que Platon prête à Agathon ~~aux~~, ainsi qu'à d'autres personnages de son *Banquet*, ceux qu'il met dans la bouche d'Hippias, de Protagoras, de Prodicos, dans le dialogue qui porte le nom de ce dernier sophiste, ont été composés à plaisir, dans une intention railleuse, en imitant et en chargeant la manière des acteurs mis en scène. Mais tel n'est pas le cas qui nous occupe. Platon prend soin d'indiquer lui-même le caractère plus ou moins fictif de ses dialogues. Le *Banquet* est raconté ~~très longtemps~~ après de longues années, par un ~~homme~~ narrateur qui n'y avait pas assisté, mais qui tient d'un des convives tout ce qu'il en sait. Quant au *Protagoras*,

11 D

il est vrai que c'est Socrate lui même qui est censé raconter l'entretien qu'il eut la veille avec ce fameux sophiste; mais il parle de mémoire. Voyez maintenant comment les choses se passent dans le Phèdre. Ce jeune admirateur de Lysias a lu et relu un écrit du maître, et il brûle d'envie de le réciter à Socrate. Mais ce dernier s'est aperçu d'un rouleau que Phèdre tient caché sous son manteau. Il tient à connaître textuellement l'œuvre de Lysias, et il force son jeune ami à lire, au lieu de réciter par cœur. Peut-on indiquer plus clairement que l'on donne la reproduction exacte de l'œuvre soumise à la critique? et comment Platon aurait-il pu se permettre de parler comme il fait de la composition et du style d'un discours qu'il aurait arrangé à son gré? Cela eût été une véritable fraude, et une fraude d'autant

plus maladroite que les contemporains savaient à quoi s'en tenir.

Lysias

12 A

L'Oraison funèbre semble avoir été acceptée par toute l'antiquité comme une oeuvre authentique de Lysias. Aristote en cite un passage, le §60, avec éloge. Il y relève l'emploi heureux de la métaphore, de l'hypotypose et de l'antithèse. Il est vrai qu'Aristote dit simplement : "Ἐν τῷ ἐπιταφίῳ." Mais cette citation prouve, non seulement que ce discours existait déjà au IVième siècle, mais encore qu'il était si célèbre qu'il semblait inutile d'ajouter le nom de l'auteur. Le rhéteur Théon donne comme les quatre modèles du genre les oraisons funèbres de Thucydide, de Platon, d'Hypéride et de Lysias ; et sa critique est éveillée, puisqu'ailleurs il exprime un doute au sujet d'un autre discours attribué

Rhét. III, 10.

Progymn. II, p. 164 W.

12B

à Lysias. Harpocration le cite une fois, sans faire de réserve. Denys, en parlant des discours panégyriques de Lysias, au pluriel, semble désigner l'Olympiakos et l'Epitaphios: car il n'est nulle part question d'un autre discours panégyrique de cet auteur. [La plupart des critiques modernes n'ont pu se résoudre à laisser à un écrivain qu'ils admiraient comme le modèle de la sobriété attique une composition oratoire ~~dont la recherche~~ qui choquait souvent leur goût par des morceaux d'une recherche raffinée.] L'opinion émise en ce sens par ~~F. A Wolff~~ Valckenaër, développée dans les notes de Markland, a été reprise par Vogel[x] et par beaucoup d'autres. Cependant Lebeau[x] a écrit un Mémoire pour en démontrer l'authenticité. J. Girard, dans une étude très savante et très délicate,

[le le cite par expressément, mais] ch. III

[Ex. 527 sqq.

[x] Eloges Fun. des Ath. p. 138

[x] "Lysias' Ep. als echt erwiesen". 1863

a fait voir que la structure des phrases
et des périodes est anté-isocratéenne.¹)

Si on compare notre Epitaphios avec
la partie du Panégyrique d'Isocrate dans
laquelle le même sujet est traité, on dé-
couvre un grand nombre de ressemblances.
Plusieurs peuvent tenir à l'identité de la
matière traitée, mais il y en a où l'imi-
tation est évidente. Lequel des deux écrivains
est venu le premier? Chéon assure qu'Il   Frag. I, p. 155 W.
Isocrate a fait des emprunts à Lysias; et
quand on fait la comparaison sans
opinion préconçue on se range du même
avis. Blass, dans sa seconde édition, s'est
rendu à l'évidence. Il admet l'antériorité du

¹) Sur l'Auth. de l'Or. Fun. attr. à Lysias,
Revue Archéologique, 1872, juin et juillet.

12 D

discours qui porte le nom de Lysias, et cependant il se refuse à l'attribuer à cet orateur. &

L'emprunt le plus incontestable est la fameuse antithèse de Xercès naviguant à travers la terre ferme et passant la mer à pied. Là Isocrate avoue lui même qu'il ne fait que répéter un mot qui a fait fortune.

Is. 89, Lys. 29

ὃ πάντες θρυλοῦσιν

Quand on examine la disposition des deux discours on arrive au même résultat. Lysias suit tout simplement l'ordre des temps, en rappelant les titres de gloire d'Athènes, soit fabuleux, soit historiques [. Isocrate rapproche les faits similaires, [Il traite parallèlement la protection accordée aux ~~enfants d'Hercule~~ Argiens morts sous les murs de Thèbes et celle qu'Athènes donna aux enfants d'Hercule [. ~~Les amazones victoires sur les~~ Ensuite Amazones et les Thraces sont chez lui

[Amazones vaincus, Sept chefs ensevelis, Héraclides ramenés. Puis guerres médiques.

[et établit une division logique.

[Voilà comment Athènes prit en main la cause du faible, et des suppliants parmi les Hellènes.

Au § 97 Isocrate dit : « (car parlant de Salamine) des alarmes, τὰς κραυγὰς καὶ τὰς παρακελεύσεις, des cris et des exhortations, choses communes à toutes les batailles navales, à quoi bon perdre le temps à en parler ? » C'est une critique évidente de l'Epit. § 38 : παρακέλευσιν δ' ἀμφοτέρων καὶ κραυγὴν τῶν διαφθειρομένων

Lysias

13 A

rapprochées des guerres médiques et réunies sous la catégorie de combats contre les barbares. En revenant sur un sujet rebattu, Isocrate s'efforce de se distinguer au moins par un arrangement nouveau des mêmes éléments.

Mais, tout en étant plus ancien que le Panégyrique, l'Epitaphios ne pourrait-il être d'un rhéteur contemporain de Lysias ? Cette hypothèse n'est pas facile à réfuter, mais elle n'est pas bien probable. La citation de l'Epitaphios sans nom d'auteur dans la *Rhétorique* d'Aristote fait penser que l'auteur était généralement connu et des plus célèbres. Il y a un autre indice qui me touche particulièrement : quand l'orateur arrive à la défaite d'Aegos-Potamos et à l'héroïsme des restaurateurs de la démocratie,[1] il trouve des accents chaleureux. On reconnaît un homme qui a souffert et qui a triomphé avec les amis de la

(voir, plus haut, le passage cité par Aristote)

1) Après avoir parlé de ceux qui moururent dans cette noble entreprise et qui sont enterrés au Céramique, l'orateur continue (§ 64) : « Ceux d'entre eux qui rentrèrent dans Athènes, se montrant les vrais frères de ceux qui reposent ici, ne s'appliquèrent point à tirer vengeance de leurs ennemis mais à assurer le salut de la cité ; également incapables de se laisser opprimer, et sans désir d'opprimer les autres, ils firent part de leur liberté à ceux mêmes qui voulaient servir, mais ne voulurent point partager eux-mêmes la servitude des autres. Ils démontrèrent par les actions les plus grandes et les plus belles qu'il ne faut attribuer ni à leur lâcheté ni à la bravoure des ennemis les malheurs de la ville. En effet, si, divisés par la guerre civile, ils purent en dépit de la présence des Péloponnésiens et de leurs autres adversaires, rentrer dans Athènes, il est clair qu'unis de cœur et de volonté ils eussent facilement repoussé l'ennemi. »

13 B

démocratie et de la grandeur d'Athènes. Un dernier trait, unique dans les Oraisons Funèbres athéniennes, est des plus caractéristiques. Après avoir parlé des citoyens, l'orateur glorifie aussi les étrangers, les métèques, qui ont ~~re~~combattu dans ~~leurs~~ les rangs des citoyens. Ne reconnaît-on pas ici la main d'un enfant de l'Attique, athénien de coeur sans l'être de fait. Ce morceau est comme la signature de Lysias.

Reste l'objection que nous avons indiquée en commençant. Peut-on croire qu'un discours dans lequel sont prodiguées les formes les plus artificielles de l'art oratoire soit de la même main que les petits chefs d'oeuvre de naturel et de sobriété attique, qui sont les vrais titres de Lysias? C'est ici que s'impose la comparaison de l'Eroticos et de l'Olympiacos dont l'authenticité est incontestable.

5-8-66.

Il est vrai que Lysias, n'étant pas citoyen, ne put parler publiquement au nom de la Cité dans une occasion aussi solennelle. Mais il put écrire un discours pour l'orateur nommé par le peuple ; il est possible aussi qu'il ait voulu rivaliser avec les orateurs offi~~ciels~~ciels par un exercice oratoire (μελέτη). C'est à cette dernière hypothèse qu'il convient de s'arrêter. Car il est difficile d'assigner à l'Epit. une date précise. Il est écrit pour les Ath. ~~guerriers~~ morts dans la guerre de Corinthe ; en quelle année? Cela reste obscur.

L'Ol. n'est pas un simple discours d'apparat,
l'orateur se propose un but déterminé :
il veut engager les Grecs rassemblés à
Olympie à délivrer la Sicile en chassant
Denys de Syracuse (il s'agit de Denys
l'Ancien) et tout d'abord de piller la tente
magnifique où se tenaient les ambas-
sadeurs sacrés (θεωροί) envoyés par le
tyran. Lysias se souvenait de l'origine
de sa famille, il était ardent ami de la
démocratie, à Syracuse comme à Athènes.
On voit que l'orateur ~~se propose~~ a un
dessein pratique, qu'il se propose un
but, un but prochain, à atteindre. Et
cependant le style du genre démonstratif,
qui ne veut que plaire, se fait sentir
parfois. (Lisez §§ 1 et 6).

Date 388.

L'Eroticos, nous l'avons dit, a la forme
d'une lettre, non d'un discours étudié,
et cependant, malgré la familiarité du ton,
familiarité très élégante il est vrai, on voit

percer en plus d'un endroit, et surtout vers la fin, les habitudes chères aux rhéteurs de ce temps, les symétries savamment balancées, des membres de phrase marchant par couples binaires. Socrate vise ces passages quand il feint d'admirer tout ces mots arrondis, polis avec soin et comme faits au tour. Exemples : p. 233, B. et D.

σαφῆ καὶ στρογγύλα καὶ ἀκριβῶς ἕκαστα τῶν ὀνομάτων ἀποτετόρνωται.

Si on remarque dans l'Epitaphios une recherche plus constante de ces ornements artificiels, un certain luxe et un excès de parure, qui ne se retrouvent pas dans les deux écrits que nous en rapprochons, c'est qu'il est éminemment et exclusivement un discours d'apparat, ce qui fait qu'il possède à un plus haut point les qualités et les défauts du genre.

Peut-on expliquer les différences entre l'Epitaphios et les plaidoyers par la différence des dates ? On parle aujourd'hui dans beaucoup de livres d'une évolution ou plutôt d'une révolution, qui se serait faite dans l'esprit de Lysias, dans ses principes et ses habitudes littéraires. Arrivé à la maturité de son talent, il aurait rompu avec la tradition de la rhétorique sicilienne, pour adopter des principes plus sains, et devenir l'orateur vraiment attique que la postérité admire en lui. Ce revirement aurait eu lieu depuis que Lysias avait prononcé lui-même l'accusation d'Eratosthène, c'est-à-dire quand la démocratie fut rétablie, en 403. L'orateur avait alors 50, ou plutôt 40, ans. (d'après Denys) Je crois que Spengel est l'auteur de ce système. O. Müller le mit en vogue. J. Girard et beaucoup

14 B

d'autres l'ont adopté. Je ne vois rien, ni dans la tradition des anciens, ni dans les ouvrages conservés de Lysias, qui autorise cette manière de voir. Quant aux témoignages anciens, on a singulièrement abusé de ce que Cicéron dit, d'après Aristote, dans son Brutus, 12). (48 "Nam Lysiam primo "profiteri solitum artem [esse] dicendi; "deinde, quod Theodorus in arte esset "subtilior, in orationibus autem jeju-"nior, orationes eum scribere aliis "cœpisse, artem removisse". ~~La traduction~~ D'après ~~de~~ Burnouf: "Il nia l'existence de l'art dont il avait si longtemps vanté la puissance", ~~traduction~~ Cette interprétation adoptée par Girard, n'est pas conforme au texte, quand même on conserverait le mot esse, avec raison éliminé par les derniers éditeurs.[1] Lysias avait été

[cela veut dire que L.

---

1) Cependant on lit immédiatement après : "Similiter (?) Isocratem primo "artem dicendi esse negavisse" Judiciis autem "detrectavisse"

professeur de rhétorique. Éclipsé par un rival, il abandonna l'enseignement théorique et se fit logographe. Ce fait ~~n'im~~ signifie seulement un changement de principes.

Examinons maintenant ce qui reste de Lysias. Sauf le plaidoyer pour Polystrate (20) dont l'attribution est douteuse, tous les discours judiciaires, dont la date peut être déterminée, sont postérieurs à l'an 403. C'est à partir de cette époque que Lysias commença à faire métier d'écrire pour les plaideurs. Cela n'exclut pas qu'~~il ne se soit~~ déjà, auparavant il ne se soit parfois essayé à ce genre de composition. L'exorde du discours contre Eratosthène ne prouve point le contraire, mais on peut dire d'une manière générale que ~~la date de 403~~ depuis 403 Lysias, de professeur d'éloquence qu'il avait été,

14 D

devient essentiellement logographe.
Cela implique-t-il qu'il ait alors renoncé brusquement et entièrement à l'enseignement et qu'il se soit interdit de composer désormais aucun discours d'apparat[2]. Les faits s'opposent à ~~cette~~ l'hypothèse d'un changement si tranché et si absolu. Nous connaissons par Diodore la date du discours d'Olympie, il est de 388 [. Phèdre est représenté par Platon comme un des jeunes gens qui étudiaient sous la direction de Lysias. Aussi veut-on que l'*Eroticos*, critiqué par le philosophe, date de la première ~~période~~ phase, de la période sicilienne de Lysias. On ne s'accorde pas sur la date du *Phèdre*; il semble cependant qu'un dialogue où se trouve la doctrine des idées doive être postérieur à la mort de Socrate au moins de 6 ans

XIV, 109.

[quinze ans après le plaidoyer contre Eratosthène.

ans. C'est l'estimation la plus modérée, celle de Zeller[. Or Platon critique évidemment une publication toute récente. L'Eroticos peut donc être placé en 395 ou 394, [La théorie des deux Lysias successifs se trouvant être contredite par les faits, si l'on tient à cette distinction il faudrait admettre deux Lysias simultanés ; mais pourquoi deux, pourquoi pas trois, ou quatre, ou cinq ? Lysias n'écrit pas un jeu d'esprit comme une harangue, ni un discours d'apparat comme un plaidoyer. Dans les plaidoyers même, il modifie sa manière suivant la nature des sujets, le caractère, l'éducation, de ceux qui parlent. Il ne dissimule pas toujours son art, il sort de la simplicité que l'on goûte tant chez lui ; il est subtil

[D'autres placent le Phèdre beaucoup plus tard.

[L'Épit., que nous assignons à Lysias, est écrit vers 387.

115 B

étudié, compassé même, si le sujet, l'occasion, le genre, le semblent demander. ~~On peut classer~~ Lisez le meurtre d'Eratosthène, l'accusation d'Agoratos, l'accusation de Philon, la harangue sur le maintient de la constitution démocratique, l'Olympiacos, l'Epitaphios, vous irez graduellement, de la plus grande simplicité, à un art de plus en plus apparent. Dans le dernier des discours énumérés cet art s'étale avec le plus de complaisance. C'est qu'on se pare pour un jour de fête. Si cette parure nous semble quelquefois excessive, tel n'était pas le goût des Athéniens; ~~Et~~ qui sait si nous sommes devenus plus sévères. A en juger par les compositions académiques les plus applaudies, le goût des ornements brillants persiste encore en France.

Pour rester dans la vérité, il faut dire que Lysias ne rompt pas avec la tradition d'Antiphon, ni même avec celle de Gorgias. Il possède à fond et les roueries du métier et les artifices du style ; mais la vie et le goût corrigent les excès de la discipline scolaire. La vie surtout. On voit ici l'influence décisive de la logographie sur l'éloquence grecque ; puisque le même écrivain, à la même époque, prend des styles si différents dans les plaidoyers qu'il écrit pour d'autres, et dans les discours d'apparat où il se pique de briller. L'institution athénienne força les rhéteurs et les élèves des rhéteurs de se corriger des raffinements de l'école, de revenir au naturel, de parler un langage qui n'eût pas un air d'emprunt. On a vu telle jeune actrice, chargée des rôles d'ingénue, se préserver ainsi ou se corriger de l'affectation et de l'emphase

15D

Il arriva quelque chose de semblable aux orateurs attiques.

Feuillets non classés
non foliotés

Lysias Epit. §§ 27 sqq.

Ensuite [Xerxès, glose?] le roi de l'Asie, καταφρονήσας μὲν τῆς Ἑλλάδος, ἐψευσμένος δὲ τῆς ἐλπίδος ayant méprisé la Grèce et se trouvant déçu dans son espérance; | indigné de l'événement et, affligé de l'échec, irrité contre les auteurs (vainqueurs); | peu habitué aux disgrâces, ignorant ce que peut le courage, | vint après dix ans de préparatifs, avec douze cents navires et avec une armée de terre si innombrable, que la seule énumération des peuples qui le suivirent serait chose longue et difficile. Et la plus forte preuve de leur nombre prodigieux: quand il pouvait, à l'aide de mille navires, faire passer son armée de terre d'Asie en Europe par le détroit de l'Hellespont, il ne voulut point d'une opération qui lui semblait trop longue; mais se mettant orgueilleusement au dessus des ~~règles~~ lois de la nature et de l'ordre (établi par les dieux ~~des divines~~ et des pensées humaines*, il marcha sur les flots de la mer et navigua à travers la terre ferme, enchaînant l'Hellespont et perçant l'Athos.

* ὑπεριδὼν καὶ τὰ φύσει πεφυκότα καὶ τὰ θεῖα πράγματα καὶ τὰς ἀνθρωπίνας διανοίας

(Egos potamos)

56 V Toute la Grèce aurait eu à alors dé-poser (sur cette tombe) ~~leur chevelure~~ et porter le deuil de ceux qui ~~y~~ (ici) reposent, car avec leur vertu ~~y~~ fut ensevelie la liberté de tous.

Ἄξιον ἦν ἐπὶ τῷδε τῷ τάφῳ τότε κείρασθαι τῇ Ἑλλάδι καὶ πενθῆσαι τοὺς ἐνθάδε κειμένους, ὡς συγκαταθαπτομένης τῆς αὐτῶν ἐλευθερίας τῇ τούτων ἀρετῇ.

Aristote, Rhet. 3,10, loue dans ce passage la réunion de μεταφορά, πρὸ ὀμμάτων, ἀντίθεσις (ἐλευθ. – ἀρετή)

Lysias, Ἐρωτικός.

Des cinq λόγοι ἐρωτικοί de Lysias, Platon nous a conservé un.

C'est un petit écrit, sous forme de lettre adressée à un jeune homme. L'amour était alors un sujet à la mode, on discutait, ~~raff~~ subtilisait, raisonnait et déraisonnait à cœur joie sur la nature de l'amour et la conduite que devait tenir les amoureux.

Lysias trouve spirituel de soutenir un paradoxe : Accordez vos faveurs à celui qui n'aime pas plutôt qu'à l'amant. Bien entendu, il s'agit d'amour grec.

Il faut un esprit ingénieux pour se tirer de ce tour de force. Comment soutenir une thèse aussi étrange ? La difficulté de ~~la chose~~ l'entreprise réveillait la curiosité ; la difficulté vaincue provoquait l'admiration.

Je suppose que les admirateurs de Lysias goûtaient dans ce jeu d'esprit les sous-entendus : l'écrivain parle avec une certaine réserve et aussi honnêtement que possible de choses qui sont fort peu honnêtes.

Il s'exprime avec aisance et bon goût. Il entre en matière familièrement, feignant de continuer par lettre un entretien sur le même sujet. Il fait à dessein, ce que Platon lui reproche : les arguments se suivent avec un certain désordre, comme ils lui viennent à l'esprit ; le dernier arrive quand on ne s'attend plus à rien, en forme de postscriptum. Commencer par une définition de l'amour : jamais il ne s'en serait avisé, cela lui eût semblé peu conforme au ton de cet écrit.

Et bien, malgré la familiarité du ton, familiarité élégante, on voit percer ~~parfois~~ vers la fin les habitudes

H Dorvatovsie sans doute ces passages quand il fait d'admirer tous ces mots arrondis, polis avec soin et comme faits au tour ἰότι σαφῆ καὶ στρογγύλα καὶ ἀκριβῶς ἕκαστα τῶν ὀνομάτων ἀποτετόρνευται.

De la composition symétrique des phrases si chère aux rhéteurs de ce temps. H

Ex. P. 233, B. Si tu m'écoutes, moi, d'abord j'aurai commerce avec toi non en vue du plaisir actuel, mais (aussi) de l'avantage futur (πρῶτον μὲν οὐ τὴν παροῦσαν ἡδονὴν θεραπεύων συνέσομαί σοι, ἀλλὰ καὶ τὴν μέλλουσαν ~~ἡδονὴν~~ ὠφέλειαν ἔσεσθαι), non maîtrisé par l'amour, mais maître de moi-même (οὐχ ὑπ' ἔρωτος ~~κρατούμενος~~ ἡττώμενος, ἀλλ' ἐμαυτοῦ κρατῶν), non enclin à soulever pour une bagatelle une querelle violente, mais difficilement entraîné pour des motifs sérieux à une colère légère (οὐδὲ διὰ σμικρὰ [ταχέως Stallb.] ἰσχυρὰν ἔχθραν ἀναιρούμενος, ἀλλὰ διὰ μεγάλα βραδέως ὀλίγην ὀργὴν ποιούμενος), usant de pardon pour les fautes involontaires, essayant de détourner des fautes volontaires (τῶν μὲν ἀκουσίων συγγνώμην ἔχων, τὰ δὲ ἑκούσια πειρώμενος ἀποτρέπειν)

#ἀλλ' οἳ παυσαμένοις τῆς ὥρας τότε τὴν αὑτῶν ἀρετὴν ἐπιδείξονται.

voilà en effet les preuves d'une amitié ~~qui~~ faite pour durer longtemps (ταῦτα γάρ ἐστι φιλίας πολὺν χρόνον ἐσομένης τεκμήρια).

p. 233 E. Mais il convient sans doute de complaire non aux plus avides (~~affamés~~), mais aux plus capables de se montrer reconnaissants (ἀλλ' ἴσως προσήκει οὐ τοῖς σφόδρα δεομένοις χαρίζεσθαι, ἀλλὰ τοῖς μάλιστα χάριν ἀποδοῦναι δυναμένοις), non à ceux qui (ne font que) ~~mendient~~ (~~demandent~~), mais à ceux qui ~~en~~ sont dignes (de la chose) (οὐδὲ τοῖς προσαιτοῦσι μόνον, ἀλλὰ τοῖς τοῦ πράγματος ἀξίοις), ni à ceux qui jouiront de ta fleur, mais qui dans un âge plus mûr te feront jouir de leurs propres ~~avantages~~ ~~biens~~ (οὐδ' ὅσοι τῆς σῆς ὥρας ἀπολαύσονται, ἀλλ' οἵτινες πρεσβυτέρῳ γενομένῳ τῶν σφετέρων ἀγαθῶν μεταδώσουσιν); ni à ceux qui (comblés de faveurs) ~~favorisés~~ s'en vanteront à d'autres, mais qui remplis de pudeur se tairont devant tous (οὐδ' οἱ διαπραξάμενοι πρὸς τοὺς ἄλλους φιλοτιμήσονται, ἀλλ' οἵτινες αἰσχυνόμενοι πρὸς ἅπαντας σιωπήσονται); ni à ceux qui courtisent peu de temps, mais à ceux qui seront amis durant toute la vie (οὐδὲ τοῖς ὀλίγον χρόνον σπουδάζουσιν, ἀλλὰ τοῖς ὁμοίως διὰ παντὸς τοῦ βίου φίλοις ἐσομένοις); ni à ceux qui après la fin de leur passion cherchent un prétexte pour se brouiller, mais qui après la fin de ta jeunesse montreront bien leur vertu (οὐδὲ οἵτινες παυόμενοι τῆς ἐπιθυμίας ἔχθρας πρόφασιν ζητήσουσιν#

Lysias, Ὀλυμπιακός.

C'est un discours d'apparat. Cependant, l'orateur se propose un but déterminé : il veut engager les Grecs assemblés à Olympie à délivrer la Sicile en chassant Denys de Syracuse, et, tout d'abord, à piller la tente magnifique dans laquelle les ambassadeurs sacrés (θεωροί) envoyés par le tyran.

Date 388. Cf. Diodore XIV, 109.
Authenticité incontestable.

Malgré le dessein pratique de l'orateur, le style du genre, qui ne se propose que de plaire, se fait sentir parfois.

Au début. §1. Jusque là les villes de la Grèce étaient ~~restées étrangères~~ mal disposées les unes envers les autres ;

[En marge : Le mythe se colore d'après les idées du temps et de l'orateur.]

Mais quand Hercule eut mis fin aux tyrannies et mis obstacle aux ~~outrages~~ violences (ἐπειδὴ δ' ἐκεῖνος τοὺς τυράννους ἔπαυσε καὶ τοὺς ὑβρίζοντας ἐκώλυσε), il institua des concours de vigueur, des rivalités de richesse, des exhibitions d'esprit (ἀγῶνα μὲν σωμάτων ἐποίησε, φιλοτιμίαν δὲ πλούτου, γνώμης δ' ἐπίδειξιν) dans le lieu le plus favorable de la Grèce, afin que pour tous ces motifs, nous nous réunissions ~~dans le~~ ensemble, tant pour voir que pour entendre (ἐν τῷ καλλίστῳ τῆς Ἑλλάδος, ἵνα τούτων ἁπάντων ἕνεκα εἰς τὸ αὐτὸ συνέλθωμεν, τὰ μὲν ὀψόμενοι, τὰ δ' ἀκουσόμενοι). Car il pensa que cette assemblée deviendrait pour les Hellènes le commencement de l'amitié des uns pour les autres ~~réciproque~~ (ἡγήσατο γὰρ τὸν ἐνθάδε σύλλογον τοῖς Ἕλλησι τῆς πρὸς ἀλλήλους φιλίας. (ἀρχὴν γενέσθαι)) Cf. le commencement de ce discours : ἐν μὲν γὰρ τῷ τέως χρόνῳ ἀλλοτρίως αἱ πόλεις πρὸς ἀλλήλας διέκειντο.

6. Il convient donc de ~~cesser~~ [renoncer] ~~de~~ [à] nous faire la guerre les uns aux autres, et de ~~nous attacher~~ [travailler plutôt] d'un commun accord à conserver notre indépendance, de rougir du passé, de craindre pour l'avenir, d'imiter enfin nos aïeux, qui firent en sorte que les barbares, venus pour s'emparer du pays d'autrui, fussent dépouillés de ~~notre~~ leur propre pays, et qui, ~~ayant~~ [en] chassant les tyrans, établirent la liberté pour tous.

Cicéron sur Lysias

Brutus. ch. XII (d'après Aristote)

« Lysiam primo profiteri solitum artem [esse]
« dicendi ; deinde, quod Theodorus in arte esset
« subtilior, in orationibus autem jejunior, orationes
« eum scribere aliis coepisse, artem autem removisse. »

Girard, p. 12, pense, avec Burnouf, que, d'après Cicéron,
Lysias « nia l'existence de l'art dont il avait d'abord
« vanté la puissance ». Mais « artem removisse » veut dire
« renoncer à la théorie, à l'enseignement » ; et Cicéron donne le motif
de la détermination de Lysias ; Théodore enseignait avec plus de finesse, de pénétration,
mais ses discours étaient maigres et froids. Lysias abandonna
donc une profession dans laquelle il était éclipsé, pour se consacrer
à une autre où il pouvait briller au premier rang.

Dans le premier membre de phrase, on peut, à la
rigueur, construire solitum ~~esse~~ profiteri esse artem dicendi,
« il aimait à déclarer qu'il existait un art de bien dire,
« une théorie de l'éloquence ». Mais qu'est-ce à dire ? Lysias se contentait
-il d'une déclaration théorique ? Il professait la rhétorique – tel
doit être le sens de ces mots. Construisez donc solitum esse profiteri
artem dicendi, on encore (Lacour) supprimez esse avec les dernières éditions.
On sait ce que veut dire profiteri artem.

Contre Evandre. 26.

Docimasie. Le commencement du discours est perdu, nous ne voyons pas clairement quels sont les faits reprochés à l'accusé. Voici cependant ce qui résulte de ce qui nous reste. Evandre fut désigné par le sort pour être archonte éponyme (§ 8 et § 12 extr. et non pas arch. roi, comme Anger et Baiter le prétendent à tort), celui qui parle l'accuse devant le sénat (§ 21) d'avoir été chevalier et sénateur sous les 30, et d'avoir joué (ainsi que son père) un rôle actif et hostile au peuple sous ce gouvernement (2 sqq. 10). Il veut qu'on ne lui compte comme choses méritoires, ni les liturgies anciennes de son père, qui lui servaient à s'insinuer dans les bonnes grâces du peuple et à renverser (ainsi) la démocratie, ni sa conduite tranquille et pacifique depuis le rétabl. de la démocratie, qui est une conséquence forcée de sa position. — (6 sqq.) Si l'on n'a pas le temps d'examiner son remplaçant (ἐπιλαχών) ~~[illegible]~~ avant le sacrifice que devaient offrir les nouveaux archontes, puisqu'on est à l'avant-veille du nouvel an, qu'il ne profite de cette circonstance, qui est l'effet de ses machinations secrètes, et que les autres archontes offrent le sacrifice sous la présidence de l'arch. roi. Il fait ressortir l'importance de la charge d'un arch., d'un futur membre de l'Aréopage, l'indignation que produirait ~~[illegible]~~ [illegible] l'admission d'Evandre après l'exclusion de Léodamas, bon patriote, que Thrasybule accusa. — (16 sqq.) Il distingue entre Evandre, et un grand nombre d'excellents citoyens, qui n'ont pas quitté Athènes sous les 30, il ne veut indisposer ces derniers, dont plusieurs se trouvent ~~[illegible]~~ parmi les sénateurs, qui ont à ~~[illegible]~~ connaître de cette affaire; et il fait leur éloge avec un peu de subtilité. — (21 sqq.) Il oppose ses (propres) antécédents et ceux de sa famille aux antécédents de Thrasybule, le défenseur d'Evandre, auquel il reproche 3 faits, dont chacun lui mériterait la peine de mort.

Ce discours est plein de violence et d'aigreur, bien écrit, mais il ne vaut pas celui contre Philon. — Le fait seul qu'un agent des 30 pouvait se porter pour la dignité d'archonte, prouve que ce discours est de beaucoup postérieur à l'archonte Euclide; du reste l'orateur le dit en propres termes, dès le début. Clinton le place 399, Franz 396, sans doute parce qu'ils prennent le Thrasybule dont il y est question pour le célèbre général. Pour moi, je crois que cet Evandre n'est autre que celui qui a donné son nom à Ol. 99, 3 = 382/1, et qu'il fut admis à cette dignité malgré l'opposition de client de Lysias. Le grand Thrasybule, de Stiria, mourut en 390. Aussi je crois qu'il faut penser à Thrasybule de Colytte qui fut, selon Esch. adv. Ctes. § 137, très lié avec les Thébains, ce qui s'accorde avec l'influence funeste que notre orateur lui attribue sur les affaires de la Béotie. Thrasybule se laissa corrompre pour changer

! le juste

Tel est aussi l'avis de Blass.

la forme du gouvernement de la Béotie et priva ainsi Athènes d'un allié.

Je ne connais pas l'événement auquel il est fait allusion, mais il devra se placer, à ce semble, soit avant 394, date de la grande ligue contre Sparte, soit après 387, paix d'Antalcide. (Et cependant, s'il faut en croire Andocide, de la paix, dans cet intervalle même, il y eut un instant, où Thèbes allait faire sa paix avec Sparte.) Je penserais volontiers au coup de main de Phébidas, dans lequel Thrasyb. aurait pu être pour quelque chose, si Diodore ne le plaçait pas sous l'archontat d'Evandre (le texte porte Ménandre) même. (Diod. XV. 20). — Le second reproche que notre orateur fait à ce Thrasybule, c'est d'avoir trahi les vaisseaux et compromis ainsi la sûreté de la ville. Je songe au fait rapporté par Xénophon V, 1, 26 sqq., la prise des 8 vaisseaux de Thrasybule de Colytte par Antalcidas, qui précéda immédiatement la paix conclue par ce négociateur.

Arist. Rhet. II. 23 parle d'une accusation de Léodamas par Thrasybule, et Rhunk. suppose, avec raison, du Thrasybule de Colytte (Opusc. Lygd. Bat. I, ~~280~~ 336). Il se pourrait bien qu'Aristote parlât de la même affaire que Lysias.

Il est vrai qu'il y a pro Mantitheo 15 un trait décoché contre la jactance militaire du grand Thrasybule, et in Ergoclem 4 sqq. une accusation plus forte, mais cela ne ressemble en rien à ce que nous lisons dans ce discours-ci, et je pense, avec Hager, qu'il faut songer à un autre Thrasybule.

§ 9 fait supposer que depuis Euclide on avait apporté certains changements à l'examen de la docimasie, en y comprenant surtout des recherches sur les sentiments politiques du candidat.

Pour Polystrate 20.

Polystrate, vieillard qui avait été l'un des 400, est défendu par l'un de ses 3 fils — le discours est, selon moi, un abrégé d'un discours de Lysias, comme le 2e contre Théomneste. Jamais Lysias n'a écrit d'une manière aussi sèche, aussi décousue et obscure. Il y a beaucoup de choses que je ne comprends point. § 2 l'orateur semble dire que Polystrate fut élu par sa tribu (ὑπὸ τῶν φυλετῶν) parmi les 400. Cela ne s'accorde pas trop avec Thuc. 67, qui raconte que les 400 se choisissaient entre eux, par cooptation. — Il semble avoir été prononcé non pas immédiatement après le renversement des 400, mais cependant peu de temps après. cf § 3 ἀλλ' ὅμως αὐτοῦ τὴν ψῆφον, ce qui n'aurait pas de sens après un long intervalle. (?)

1 Herm. St.-A. § 166, 13 accorde les 2 auteurs, en supposant que Polystrate ait fait partie de la commission préparatoire des 10 συγγραφεῖς, élus pour modifier la constitution (Thuc. VIII, 67) et que tous les membres de cette commission entrèrent dans le conseil des 400.

25. Δήμου καταλύσεως ἀπολ.

Un citoyen est accusé [par les 3 sycophantes, à ce qu'il semble, dont il est question au § 25. Et à ce propos je me demande pourquoi les accusateurs s'associaient si souvent au nombre de trois. V. le procès de Socrate, et celui d'~~Antiphon~~ Andocide, Des Myst. § 92 et 99. (Callias et Agyrrhios se tenaient derrière les coulisses)] de haute trahison, δ. κ., pour être resté dans la ville sous les 30, fait voir qu'il n'est nullement complice des crimes de ce gouvernement que ses accusateurs veulent perfidement tourner contre lui, puisqu'ils ne trouvent rien à lui reprocher personnellement. — (7 et 8.) Personne n'est naturellement partisan de l'oligarchie ni de la démocratie : c'est l'intérêt personnel qui fait embrasser tel ou tel parti. Voilà pourquoi on a vu tant de gens si souvent changer de couleur, des membres des 400 combattre dans les rangs des libérateurs du Pirée, d'autres qui avaient contribué à renverser les 400 prendre place parmi les ~~400~~ 30, des citoyens qui s'étaient enrôlés pour marcher contre Eleusis se tourner tout-à-coup du côté des assiégés. Il prouve que ses antécédents, les services qu'il a rendus au peuple l'intéressaient au triomphe de la cause démocratique. Aussi n'a-t-il rempli aucune fonction sous les 30, ~~[illegible]~~ n'a-t-il abusé de la licence de ces temps, ni pour exercer des vengeances personnelles, ni pour s'enrichir aux dépens des faibles. — (19 et 20.) Ne suivez pas les exemples de l'ancienne démocratie, les conseils violents et funestes des mêmes hommes qui ont été la cause de vos malheurs ; n'imitez pas l'injustice que vous reprochiez autrefois aux 30, vous ne feriez que remplir les voeux, et avancer les affaires des oligarques exilés. ~~[illegible]~~ Profitez de la double expérience que vous avez faite sous l'ancienne démocratie et sous les 2 oligarchies ; ~~[illegible]~~ que vos propres fautes et celles de vos ennemis vous servent de leçon. Suivez la bonne politique, celle de la concorde, de l'oubli des anciennes divisions, la politique de vos chefs les plus illustres [Thras., Archinos], la vôtre, et non pas celle des vils sycophantes qui épargnent les coupables, qui perdent les innocents, qui s'enrichissent eux-mêmes et minent la base du gouvernement que vous avez rétabli.

Il s'agit évidemment d'une δοκιμασία

On voit que ce discours est l'expression éloquente de la plus sage et la plus noble politique.

Contre Eratosthène, 12.

Blass et d'autres pensent que Lys. accuse à propos de l'εὐθύνη, à laquelle devaient se soumettre les 30 qui voulaient rester à Athènes. Rauchenstein pense [illegible]. Je crois que B. a raison.

a. Exorde rapide, vigoureux, admirable. Grandeur des crimes, inexpérience de l'orateur. Il a des motifs personnels de le haïr et de poursuivre l'accusé, mais tout le monde en a. 1–3.

On voit que, dans les causes publiques, l'accusateur devait faire indiquer le motif personnel qui le poussait à cette démarche, l'inimitié qui existait entre lui et l'accusé. Cf. 13, 14 in. (l'accusateur de Philon dit affecter le contraire, 31, 2, mais il croit que ces [illegible] l'oblige à faire [illegible] sont indignes). Cette habitude nous semble étrange, [illegible], elle s'explique, je crois, parce que tout le monde avait le droit de se faire accusateur public : on ne pouvait demander à l'acc. la haute impartialité du magistrat : il suffisait de savoir qu'il n'était pas mû par la vile cupidité du sycophante.

Il ne résulte nullement de §3 que Lys. débutât par ce discours dans sa carrière de logographe : il dit seulement qu'il n'a jamais parlé devant les tribunaux ni en ses propres affaires, ni dans celles de ses amis.

Division §5 : Περὶ τῶν ἐμαυτοῦ πρῶτον εἰπὼν καὶ περὶ τῶν ὑμετέρων ἀναμνῆσαι πειράσομαι.

b. Narration. Quelques mots sur son origine et son père. Résolution des 30 de faire mourir les plus riches métèques. Lysias s'échappe, son frère est mis à mort. Les détails, les réflexions, tout dans ce récit contribue à rendre odieuse la conduite des olig. V. 5, l'hypocrisie des sentiments vertueux qu'ils affichaient. 6, 7 « faire mourir un homme était peu de chose à leurs yeux, se procurer de l'argent était leur grande affaire ». Ils comprenaient 2 métèques pauvres dans le nombre de leurs victimes « comme s'ils avaient sauvé les apparences dans aucune de leurs mesures. » 8. ὁ δ' ἔφασκεν [illegible] 9. « Je savais bien qu'il ne croyait ni aux dieux ni aux hommes et cependant, dans la situation où je me trouvais, je crus lui devoir faire prêter les serments les plus terribles etc. etc. 19. Un détail peu important, mais plus odieux que les grandes injustices (v. in Diag. 21) : ils arrachaient à la femme de Polémarque ses pendants d'oreilles qui étaient d'or. La narration se termine par une comparaison animée de la conduite qu'avaient tenue envers l'État ces métèques victimes et ces citoyens oppresseurs. 4 — 23.

c. Réfutation des excuses d'Erat. Mais il agit à contre-cœur, par crainte, forcé par ses collègues, après s'être, dans le conseil, opposé à la mesure. Ce sont là les réponses qu'il fait aux interrog. de Lysias, qui s'excuse d'adresser la parole au meurtrier de son frère, mais c'est pour le perdre (24). Il cherche à démontrer par plusieurs raisons plus ou moins spécieuses que l'opposition d'Er. n'est pas probable. Pourquoi l'aurait-on chargé de l'exécution d'une mesure qu'il désapprouvait (ce n'est pas en lui faisant verser

vers un beau-frère d'un homme qui n'était pas citoyen, que les 30 pouvaient s'assurer de la fidélité de leur collègue, l'engager irrévocablement dans leur cause. C'est ainsi que j'entends § 27, mal expliqué par Bremi). Pourquoi ne laissait-il pas échapper Polémarque, puisqu'il le pouvait faire sans danger, l'ayant rencontré dans la rue? Qui garantit la vérité de son assertion? Les 30 ne permirent pas aux citoyens d'assister à leurs délibérations, ils ne leur permirent même pas de rester chez eux dans leurs familles. Mais cette assertion fût-elle vraie, [illegible] en a-t-il ~~pas~~ moins livré Erat. à ~~la~~ mort, contrairement à la justice? Je donne lui-même l'[illegible] de cet acte. Vous ne pouvez l'absoudre, suivant son propre témoignage, fussiez-vous ses plus proches parents. (24 – 34.) — Voyez l'affluence de citoyens et d'étrangers qui assistent à ces débats. Que votre arrêt n'encourage pas les citoyens à imiter les Trente, en leur donnant la certitude de l'impunité en cas d'insuccès; qu'il n'engage pas les étrangers à ne plus ~~refuser l'hospitalité aux hommes~~ ~~former~~ interdire le séjour dans leur territoire aux hommes que vous-mêmes laissez vivre parmi vous. Vous avez condamné des généraux victorieux qui négligèrent de recueillir ~~[illegible] les morts~~, n'épargnez pas les auteurs de vos défaites, les meurtriers de vos concitoyens. 24 — 36.

2. Examen de la vie d'Erat. Il est vrai que ce seul crime suffit pour le faire condamner à mort. Citera-t-il, pour se faire pardonner, les services qu'il a rendus? Ont-ils jamais tué autant d'ennemis que de citoyens, pris autant de vaisseaux qu'ils en ont livré, conquis une ville aussi noble que leur patrie qu'ils ont asservie? etc. Ils ont détruit les forts de l'Attique et ils ont fait voir par là [c'est le sens de § 40], qu'en rasant le Pirée c'était moins l'ordre des Lacédémoniens, que leur propre sûreté qui les poussait. Rôle anti-démocratique qu'il joua sous les 400. ~~Il~~ Après Ægos-potamos, il était, avec Critias, l'un des 5 éphores, nommés ~~secrètement~~ par les conjurés (ὑπὸ τῶν καλουμένων ἑταίρων), qui dirigeaient secrètement les assemblées populaires, pour lesquelles ils avaient soin de convoquer tous les hommes de leur bord (συναγωγεῖς τῶν πολιτῶν), qui dictaient les résolutions, les nominations, préparaient de longue main le renversement de la républ. Membre du collège des 30, il ne dénonça pas au sénat [~~[illegible]~~ la fausseté des dénonciations de Batrachos et d'Eschylide, il n'empêcha pas ses collègues de faire le mal, et en les laissant faire, il s'associa à leurs crimes. Prétendra-t-il la preuve? Mais il vous dira qu'il s'opposa à plusieurs mesures des 30. Je crois donc évident qu'il avait assez de puissance pour faire de l'opposition, et qu'il approuva ~~tout~~ ce qu'il laissa faire [Ceci est un sophisme spécieux. Les hommes sont ainsi faits, mus tantôt par la justice, tantôt par la crainte, tantôt par d'autres sentiments qui se combattent en eux; ils poussent l'opp. jusqu'à un certain point, (s'arrêtent à moitié chemin, suivant diff. (lignes direct.)

[S'inquiétait-il donc fort de périr, s'il avait approuvé la mesure?

[Les naufragés

gouvernement occulte

[(Il y eut un sénat sous les 30. Xen. II, 3, 11.)

Il voulait du bien à Théramène et non pas à vous. Entre les deux partis au sein des 30, il y eut une lutte de prépondérance, mais l'un et l'autre étaient également hostiles à la république. Sortit-il [Thrasybule] après la prise de Phylé? Il alla avec ses collègues (à Salamine et à Eleusis) condamner par un seul vote (collectif), 300 citoyens. Après les succès de ceux du Pirée, les 30 étant forcés de se retirer à Eleusis, on permit à Phidon et à Erath. de rester à Athènes, leur persuasion les avait opposés au parti de Chariclès et de Critias, et Phidon fut nommé des 10. Mais ils trompèrent votre attente, ils firent la guerre à la fois aux 30 et aux républicains; loin d'amener une reconciliation entre ceux de la ville et du Pirée, ils intriguèrent à Sparte et levèrent des troupes contre le parti patriote, et ils vous auraient perdus sans l'énergie des excellents citoyens qui rétablirent la république. 37 — 61.

e. Politique de Théramène, dont on invoque maintenant l'amitié comme un titre, un certificat de civisme. Il trahit et renversa 2 fois la république. Son père (Hagnon) fut des probules (Ξυγγραφεῖς, Thuc. VIII, 67) qui présidèrent les 400; lui-même fut nommé général par les 400. Mais lorsqu'il vit que le parti de Pisandre et de Callaeschros l'emportait sur lui, et que les chances tournaient contre l'oligarchie, la jalousie et la peur le firent agir de concert avec Aristocrate (fils de Scellias) [Thuc. VIII, 89 apprécie cette politique de la même façon], trahir ses amis, s'ériger en accusateur d'Antiphon et d'Archéptolème. Plus tard il trompa les citoyens par de grandes promesses mystérieuses: muni de pleins pouvoirs pour négocier, malgré l'avertissement de l'Aréopage et des citoyens clairvoyants, il traîna les choses en longueur, attendit que vous eussiez perdu la dernière lueur d'espérance, que la flotte et l'armée des ennemis [vous entourassent de tout côté, et alors seulement il vous fit ces ~~propositions~~ ouvertures révoltantes, et proposa en présence de Lysandre, qui vous intimidait par ses menaces, le changement de la constitution. Les bons citoyens, voyant que c'était un coup monté, se retirèrent et s'abstinrent de voter, et l'on nomma sur le champ 10 citoyens désignés par Théramène, 10 autres proposés par les éphores (1), 10 enfin parmi les hommes présents. De toutes ces choses, il s'en est vanté lui-même dans son procès. Et l'on ose se prévaloir de l'amitié d'un homme, qui trahit tour à tour tous les partis, qui mérita de mourir et sous l'oligarchie et sous la démocratie. 62 — 78.

[Marginal notes:]

[S'il ne s'agit pas des probules, élus vers la fin de 413 immédiatement après le désastre de Sicile ~~Mais~~ (Thuc. VIII, 1). Mais ce premier opinion me paraît d'autant plus probable qu'Aristote Rhet. III, 18 appelle évidemment probules les Ξυγγρ. de Thuc.

[(Il s'agit du retour de Lysandre, et de la 2e invasion. Le siège se prolongeant, les Lacéd. ne laissèrent qu'autant de troupes et de vaisseaux qu'il en fallait pour couper les vivres aux Athén.)

[Sont-ce les chefs de sociétés secrètes, dont il a été question § 43? On n'en ~~saur~~ saurait douter.

f. Péroraison

Il est temps de bannir le pardon et la pitié de votre cœur, faites justice, vous avez vaincu vos ennemis par les armes, ne leur cédez pas la victoire par vos votes. etc. A la fois accusateur et juge, il fit mourir des innocents sans les avoir entendus, vous accordez au coupable les formes tutélaires de la justice régulière. Mais vous auriez le droit de le tuer sans procès, et vous ne auriez jamais lui infliger un châtiment digne de ses forfaits. Quelle insolence de se présenter devant vous! Vous méprise-t-il? compte-t-il sur quelque appui secret? Prenez garde à vous, n'encouragez pas les ennemis de la république à continuer leurs menées. — Sortie contre ceux qui osent prendre sa défense, ou déposer en sa faveur. Les 30 ne permettaient pas qu'on rendît les derniers honneurs à leurs victimes. On dit qu'Erat. est celui d'entre les 30 qui vous fit le moins de mal, mais de tous les autres Grecs il est celui qui vous en fit le plus. 79-91. —

Je m'adresse aux juges, tant à ceux qui avaient été dans la ville, qu'à ceux qui avaient été dans le Pirée. Aux uns il rappelle la tyrannie honteuse, aux autres l'exil, les persécutions et les dangers qu'ils couraient. « Mais pourquoi imaginer ce qui aurait pu arriver, tandis que je suis dans l'impuissance de dire tout le mal réel qu'ils ont fait! Il faudrait pour cela non pas un accusateur, ni deux, mais une foule d'accusateurs. Et cependant mon zèle n'a fait défaut ni aux autels, dont ils ont vendu les vases sacrés et souillé les temples par leur présence, ni à la patrie, qu'ils ont abaissée, ni aux arsenaux (maritimes), qu'ils ont détruits, ni aux victimes, dont il faut que vous vengiez la mort, puisque vous ne pouviez sauver leurs jours. Croyez qu'ils vous écoutent et qu'ils auront l'œil sur vous et sur vos votes : tous ceux qui absoudront les coupables, ils les regarderont comme complices de leur propre mort ; et ceux qu'ils puniront, ils les considéreront comme vengeurs de leurs propres injures. Je m'arrête. Vous avez entendu, vous avez vu, vous avez souffert. Vous les tenez : faites justice. »

Conclud. développés dans XIII

Contre Agoratos. 13. Lorsque Théramène apporta de Sparte des conditions de paix révoltantes pour tout bon Athénien, on chercha à se débarrasser de tous les hommes qui pouvaient faire avorter les projets des oligarques (de même que Cléophon avait payé de sa vie la résistance qu'il fit aux amis de Sparte avant le départ de Théramène). Un grand nombre de magistrats et d'autres citoyens furent accusés de tentatives révolutionnaires par un dénonciateur suborné, Agoratos. On les jeta en prison, et sous la domination des 30, le sénat, instrument servile des maîtres qui le présidaient, les fit mettre à mort. Le beau-frère de Dionysodore, l'une des victimes, accuse Agoratos, assez longtemps après ces événements (§ 83).

[Dionysios, frère de Dionysodore, était l'accusateur principal. Le beau-frère de Dionys., lequel prononce ce discours, semble avoir été coaccusateur, mais orateur principal.]

a. 1-4. Exorde. Motif personnel, motif général et civique.

b. 5-48. Narration. Point de départ, arrivée de Lysandre devant Athènes, après la bataille d'Aegos. Intrigue montée contre Cléophon. Trahison de Théramène. Opposition de Dionysodore et d'autres bons citoyens. Dénonciation d'Agoratos, préparée par les demi-révélations de Théocrite, que le sénat d'alors, complice de ces menées souterraines, recueille trop complaisamment. Agoratos, cité devant le sénat, refuse de prendre la fuite, dont plusieurs citoyens lui ménagent les moyens pour éviter de grands malheurs. C'est qu'il était de l'conjuration, c'est que tout cela n'est qu'un coup monté (ἐκ παρασκευῆς). Dénonciation devant le sénat et le peuple. [Emprisonnement des patriotes] Reddition des vaisseaux, destruction des murs, établissement des 30 : mais de plus le succès de cette machination, ce qui prouve qu'Agoratos peut être considéré comme l'auteur de tous les malheurs de la patrie. Détails intéressants sur les procédés judiciaires sous les 30 (§ 36 sqq.). [Tous condamnés, excepté Agoratos.] Scène touchante de la prison, Dionysodore désigne Agoratos comme l'auteur de sa mort et il confie la vengeance à ses proches, [à tous ses amis] à l'enfant que sa femme portait dans son sein (39-42). — Il le rend ainsi responsable de tous les malheurs qui suivirent ce premier acte de ... et dont il fait retracer succinctement et pathétiquement la lugubre histoire : bien résumé de gouvernement des 30 (43-48.)

c. 49-61. ~~Confirmation~~ Réfutation. Que pourra-t-il alléguer pour sa justification ? Les dénonciations sont constatées par des documents. Il n'osera pas dire qu'elles étaient fondées, faites dans l'intérêt de la république : l'absolution des 30 le condamne. S'il ne peut ni les nier, ni les justifier, il ne peut pas non plus les excuser par la contrainte, elles étaient volontaires : il pouvait fuir. Il ne peut pas non plus rejeter la faute sur Ménestratos, ~~pourvu de...~~, qui échappa, il est vrai, également, mais qui fut moins coupable que

que lui, qui ne fut impliqué dans cette affaire que par suite de la dénonciation d'Agoratus. Comparaison de la conduite d'Ag. avec la noble constance d'Aristophane de Cholleides et de quelques autres.

d. Vie d'Agoratus.
62-82 ~~Révolte~~ des victimes d'Agoratus puis en regard de l'infamie de cet homme. Sa naissance, son métier de sycophante et de séducteur. Infamies de ses frères. — Il ne peut se faire un mérite d'avoir tué Phrynichus contre nous [et d'avoir obtenu alors le droit de cité. Cf. Inscr. Att. I, 59 : décret rendu sur l'avis de ~~Glaucippos~~ /. Agoratus et d'autres sont inscrits comme εὐεργέται, reçoivent le droit d'ἔγκτησις etc., mais non droit de cité.]; cela n'est pas vrai, et si cela était vrai, par combien de crimes contre la république faut-il qu'il ait racheté cette action, pour être absous par les 30 ! (70-76). — Il alla à Phylé, et il resta avec ceux du Pirée. Mais ce ne sont là que des preuves de son impudence ; sans l'intervention d'Aegistos, alors général, on l'aurait massacré, on l'évitait comme un pestiféré, on le repoussa outrageusement de la cérémonie de entrée. (77-82).

e.
83-90 Autres objections formelles et exceptions. L'affaire est vieille, mais il n'y a pas de prescription (προθεσμία) pour ces crimes. — Le terme de „flagrant délit" ἐπ' αὐτοφώρῳ, qui se trouve dans la plainte, ne peut donner lieu de sa part qu'à une manœuvre étrange, et il est juste [Le texte est malheureusement dans un état déplorable, § 86.] — Les serments d'oubli et d'amnistie ne peuvent être invoqués par lui : ceux du Pirée les ont faits à ceux de la ville, et non pas à ceux qui se trouvaient dans leurs propres rangs [les deux questions de droit sont traitées avec une légèreté, une insouciance fort étranges].

f. 91-97 Péroraison. Fils d'esclave, il ~~prétend~~ prétend avoir été naturalisé [c'est faux ; mais si cela était ~~le cas~~ vrai, ... (pour avoir tué Phrynichus § 70)], le peuple est son père adoptif, il a trahi le peuple, punissez-le comme les fils qui maltraitent leurs parents (κακώσεως). — Vous avez le devoir de venger tous ceux qu'il a fait mourir. En l'acquittant, vous approuveriez leur injuste condamnation, vous approuveriez l'arrêt des 30. Votre conduite est tracée, il faut le condamner.

Cette péroraison, peu pathétique, mais pressante et efficace, affecte les formes du syllogisme.

La division de ce discours est semblable à celle du disc. précédent. Après un exorde succinct /, la narration (la preuve des faits, peu contestables, est mêlée au récit même) [|1-3. Proposition 4. |5-34, -38, -42, -48]. Puis l'orateur réfute ce que l'accusé pourra alléguer pour justifier ou excuser sa conduite, précédents, vie de l'accusé (62-82). Puis, dans le discours c. Erat. la politique de Théramène, 49-61. dans celui c. Agor. la réfutation des objections formelles /. Enfin la péroraison 91-97. |83-90

Chacune des parties principales ~~se termine~~, et particulièrement la narration (péroraison partielle 43 - 48) et la réfutation, se termine par un morceau pathétique, une espèce de péroraison partielle.

(péroraison générale (91-97)

Histoire.

Les deux tentatives d'établir un gouvernement oligarchique à Athènes (en 411 et en 404), ~~ont été conduites d'une manière fort semblable~~ présentent plus d'une analogie : il n'y a pas à s'en étonner : c'était le même parti, c'étaient pour la plupart les mêmes hommes.

1. D'abord les menées souterraines des sociétés secrètes. En 411, Pisandre les aborde ensemble et leur imprime une action commune (Thuc. VIII, 54), ils assassinent Androclès et plusieurs autres, ils répandent leurs idées de changements politiques d'une manière non officielles, pour y habituer les gens, ils dominent le sénat et l'assemblée, par leurs orateurs, par la terreur qu'ils inspirent aux opposants, ~~par les actes~~ qui disparaissent mystérieusement (ib. 65, 66).

En 404 (405) même marche. Les sociétés nomment un gouvernement occulte, 5 éphores, parmi lesquels se trouvaient Critias et Eratosth. (Lys. in Erat. 43 [?] passage qui ne laisse pas de doute, sur la nature de ces éphores). Ils assurent des chefs de postes militaires, [illegible] leurs partisans pour toutes les assemblées importantes, dirigent les ~~[illegible]~~ violations et les élections. Ils se débarrassent de Cléophon (Lys. Agor. 8 [?] dont le récit est évidemment plus exact et plus digne de foi, que les mots que Xén. I. [?] laisse tomber en passant), et d'un grand nombre de patriotes courageux (parmi lesquels Dionysodore) par des accusations calomnieuses (des tribunaux composés irrégulièrement & des simulacres de justice) qui sont presque des assassinats (Lys. ib.). Dans l'assemblée paraissent officiellement en concourant à la nomination des 30 (in Erat. 76).

L'une et l'autre fois ils exploitent les malheurs publics, trompent le peuple en lui faisant espérer tantôt le retour d'Alcibiade, l'argent de Tissapherne et la victoire, tantôt des conditions honorables de la part des Lacédémoniens. Il est assez curieux que ces deux alliés contribuèrent plus tard à les perdre : Alcibiade se tourna contre les 400 dès l'origine, Pausanias aida à en finir avec les 30. Du reste les 1e oligarchie hésitait aussi peu que la seconde, à invoquer le secours de l'ennemi, de Sparte : elle voulait étayer son pouvoir chancelant en trahissant la patrie (Thuc. VIII, 90), la seconde commença par s'appuyer sur Sparte, livra Athènes pieds et poings liés, s'entoura d'une garnison lacédémonienne. Le parti était tout à fait étranger à tout sentiment de patriotisme, il ne connaissait que les intérêts de faction politique et les intérêts particuliers d'ambition qui le composaient. Les hommes de l'autre parti ne valaient peut-être pas beaucoup mieux par le caractère, mais ils avaient l'avantage que l'intérêt de leur parti coïncidait avec l'intérêt de la patrie, Athènes était profondément démocratique, le principe démocratique faisait

1adv. Nicom. 10 [?].

2 Strombichide, Calliadès (Lys. ib.)

Ajoutons qu'il contribuèrent assez par leurs violences et leur stupidité à hâter et aggraver la catastrophe. Cléophon fit aux propositions de paix une opposition insensée, qui força les Athéniens d'accepter plus tard des conditions encore plus dures. Il arriva, comme toujours, que les 2 partis extrêmes s'aidèrent les uns les autres.

sa force, sa vie, sa raison d'être ; toute autre forme de gouvernement, antipathique au peuple, contraire aux traditions, ne pouvait se maintenir, même passagèrement, que par les violences et les cruautés les plus révoltantes. Le parti ~~démocratique~~ des démocrates était donc le ~~parti~~ patriotique, abstraction faite de la valeur des hommes, par sa position, par la force des choses, naturellement, nécessairement.

2. En second lieu une commission préparatoire. La 1e fois ce sont les 10 rédacteurs (ξυγγραφεῖς Thuc. VIII, 67, πρόβουλοι Arist. Rhet. III, 18 et probablement aussi Lys. adv. Erat. 65 ; Harpocrat. et Suid. ajoutent même encore 20 aux 10 de Thuc., de manière à former 30), chargés de reviser la constitution. La seconde fois ce sont les 30, nommés ~~dans~~ concurremment par Thrasybule, par les 5 éphores, et par les citoyens présents à cette triste assemblée (adv. Erat. 76), également pour rédiger des lois nouvelles. (Xen. II, 3, 11).

3. Gouvernement définitif. Il aurait dû se composer d'un sénat et d'un peuple légal, ne recevant plus de solde ni pour délibérer, ni pour juger. Mais ceux qui se trouvaient |investis du pouvoir ne voulurent pas le partager avec d'autres. Il est vrai qu'en 411, la commission de révision abdiqua entre les mains des 400, nommés par 5 chefs (πρόεδροι) dont l'élection avait été imposée à une quasi-assemblée (Thuc. 67) populaire. Mais ces 400 ayant expulsé l'ancien sénat du local de ses séances (69), ne voulurent jamais convoquer les 5000, tout en laissant croire qu'ils existaient, ce fantôme les aidant à contenir le peuple (Thuc. 92). — En 404, les 30 n'abdiquèrent point et différèrent toujours la confection des lois. Ils s'entourèrent, il est vrai, d'un sénat, pris surtout dans l'ancien sénat, dont les membres leur étaient dévoués (adv. Agor. 20), probablement parce qu'ils avaient été élus sous l'influence des sociétés secrètes ; mais ~~ils~~ les 30 continuèrent de présider ce sénat et de le dominer. (On voit dans Lys. (c. Agor. 36 sqq.), qu'ils étaient assis sur les marches, place des prytanes[). Le sénat exerçait aussi le pouvoir judiciaire : il jugeait le peuple légal, les 30 disposant à leur gré |des autres (Xen. II, 3, 51) : mais ses arrêts étaient dictés par les 30 : les sénateurs étaient obligés de voter ostensiblement sous les yeux des maîtres, et ~~l'ordre~~ de déposer d'abord la boule d'acquittement, pour entraîner les indécis à la sévérité (Lys. ib.). S'il leur arrivait de montrer une velléité d'indépendance, comme dans l'affaire de Théramène, Critias faisait briller des poignards à leurs yeux et leur annonçait qu'il soustrait le coupable de leur juridiction en l'effaçant du tableau des trois mille (Xen. II, 3, 50 sqq.) — Pressés par Théramène, Critias et ses amis formèrent aussi, plus tard, un peuple légal de 3000 citoyens,

|provisoirement

[et dans Plat. Apol. 32 C. qu'ils se tenaient dans la Tholos, lieu de réunion des prytanes.

| de la vie et de la fortune

ayant ~~une certaine part~~ dans le gouvernement une part plutôt nominale que réelle et portant seuls les armes ; tous les autres furent désarmés (X. II, 3, 18 sqq.), et, après la mort de Théramène, expulsés de la ville, privés en grande partie de leurs ~~propriétés~~ champs, et forcés de s'exiler (ib. 4, 1). Les 3000 ne furent, à ce qu'il paraît, réunis que pour les forcer de s'associer par leurs votes (ostensibles) aux actes les plus cruels du gouvernement (ib. 4, 9). Les chevaliers et la garde lacédémonienne étaient employés à les tenir en respect. Les onze, et parmi lesquels Satyros se distinguait par sa brutalité, étaient la police [des 30] et les exécuteurs des hautes-œuvres. Les 10 (parmi lesquels figure Charmide, fils de Glaucon et oncle de Platon ib. 4, 19) gouverneurs du Pirée, s'attirèrent la même haine que les 30 et les 11, puisqu'ils furent, comme eux, exceptés de l'amnistie (ib. 4, 38). Les délateurs subornés méritent aussi d'être cités parmi les agents de ce gouvernement : Lysias présente comme Eschylide (c. Erat. 48) et le fameux Batrachos (ib. et c. Andoc. 45).

[En marge : C'était la politique de ce gouvernement barbare, politique qu'il essaya sur les corps, comme sur chaque citoyen en particulier, et même sur Socrate, chargé d'amener Léon de Salamine. βουλόμενος ὡς πλείστους ἀναπλῆσαι αἰτιῶν (Plat. Apol. 32. C.)]

4. Partis au sein du gouvernement. La division se mit de ~~bonne~~ bonne heure entre les oligarques arrivés au pouvoir. Théramène fut en 411 comme en 404 le chef de l'opposition qui, soit humanité, soit faiblesse, soit peur, soit versatilité, soit enfin ambition et jalousie, demandait l'accomplissement des promesses faites au début, un gouvernement plus équitable, des mesures moins violentes, une conduite plus patriotique. La première fois il eut pour allié Aristocrate fils de Scellias (Th. 89), la seconde fois Eratosthène et Phédon sont désignés comme ses partisans. Pisandre, Phrynichus, Antiphon, et, parmi les 30, Critias et Chariclès, étaient les chefs du parti de la violence et de la terreur. Théramène parvint à renverser les 400, mais les 30, avertis par ce précédent, prévinrent l'effet de sa dangereuse opposition, en le mettant à mort. Il paraît qu'avant les 30 forcèrent leurs collègues, les sénateurs et les 3000, de tremper personnellement dans l'exécution de leurs forfaits : chacun devait se charger d'arrêter un des riches métèques, ce qu'Eratosthène prétendait avoir fait à contre-cœur (v. Lysias) : Théramène refusa et il fut mis à mort. (Xen. II, 3, 21 sqq.). Depuis son parti fut réduit au silence, mais il arriva au pouvoir après la première victoire des 30 : les 10 furent évidemment pris dans ce parti (Lys. Erat. 54 sqq.) — D'un autre côté il y eut aussi parmi les 400 comme parmi les 30, un parti extrême qui poussait le gouvernement dans des excès dangereux de violence, le farouche Chariclès en 404, et le perfide Phrynichus en 411, qu'Aristote appelle démagogue de l'oligarchie (Pol. V, 5. cf. Andoc. Myst. 101 et 36?). On voit par l'apologie ~~de Lycurgue~~, que Phrynichus attirait sur lui toutes les haines soulevées par les 400).

[En marge : ses espérances de modération,]

Bataille d'Ægospotame. 405 en automne, Ol. 93, 4 archonte Alexias. **Lysias** (6)

Histoire.

Ordre des faits relatifs au gouvernement des 30.

Défection des alliés, Athènes est mise à la hâte en état de défense.

Les sociétés secrètes nomment un gouvernement occulte de 5 éphores (Critias, Eratosthène etc.)

~~Les exilés~~

Siège d'Athènes, Pausanias vient avec une armée renforcer Agis qui est toujours à Décélie, et campe dans l'Académie. Lysandre bloque le Pirée avec 150 vaisseaux (Xen. 2, 5 sqq.). Cependant l'armée d'invasion retourne bientôt à Sparte, comme cela s'était toujours fait dans cette guerre. Agis reste seul dans l'Attique. La flotte lacédém. se borne à couper les vivres aux Athéniens, Lysandre ~~retourne~~ va réduire Samos, seule ville, où la démocratie victorieuse (X. ib. 6), tienne encore pour Athènes. (Ceci résulte de la comparaison de Lys. Erat. 71 avec Plut. Lys. 14. Diod. XIII, 107).

Les dégradés (ἄτιμοι), parmi lesquels beaucoup d'oligarques, sont réhabilités (Xen. ib. 20. Andoc. de myst. 73 sqq.-78).

Ambassades, négociations avec les chefs de Sparte.

Cléophon, qui s'oppose à ce qu'on consente la destruction même partielle des murs, est assassiné judiciairement.

Théramène se charge de la négociation, qu'il traîne en longueur. Famine à Athènes.

Théramène revient, les hommes marquants qui s'opposent à l'acceptation de conditions si dures, Strombichide, Calliadès, Dionysodore etc. sont jetés en prison sur une dénonciation d'un témoin suborné, Agoratus (Lys. Agor. 13 sqq. adv. Nicom. 14). (Ils furent mis à mort sous les 30)

Les conditions de Sparte sont acceptées, [cependant la destruction des murailles se fait avec une certaine lenteur, et l'établissement de l'oligarchie trouve de la résistance.

Lysandre revient de Samos avec la flotte ~~au secours~~ de ses amis d'Athènes, peut-être même y eut-il une nouvelle invasion de l'Attique (Lys. Erat. 71).

Dernière assemblée populaire sur la forme du gouvernement (περὶ πολιτείας), en présence de Lysandre, les 30 sont chargés de la révision des lois, sur la proposition de Dracontidès, appuyée par Théramène selon Lysias (ib.) [combattue par Th. selon Diodore XIV, 3, qui dénature les faits en faveur de ce personnage favori, en suivant Théopompe (?). Cependant, pour la marche générale des événements, rapportée avec moins de détail par Xén., le récit de Plut. et de Diod. est confirmé par Lysias].

Ici se place l'assemblée dont parle Plut. Lys. 14, et ~~[illegible] Cléomène et de Théramène~~ les débats entre Cléomène et Théramène. (Cf. Xen. 22)

~~Destruction~~ Lysandre entre dans le Pirée, les murailles sont détruites avec de grandes démonstrations de joie, tous les exilés rentrent. 16 Munychion (avril), Ol. 93, 4 = 404.

(Plut. Lys. XV rapporte cette date, en la donnant, il est vrai, comme celle de la conclusion du traité).

404, Ol. 94, 1 (et, je suppose, un peu auparavant), arch. Pythodore = ἀναρχία. Etablissement du gouvernement des 30, et de leur sénat composé en grande partie de membres dévoués du sénat sortant.

Sycophantes de la démocratie mis à mort. Applaud. des honnêtes gens.

Ils font venir une garnison lacédémonienne, commandée par l'harmoste Callibius.

On exécute des hommes considérables.

~~Théramène obtient qu…~~

Résistés par Théramène, ils convoquent les 3000, désarment les autres.

Terreur, persécutions pour motifs politiques, haines particulières, et pour avoir de l'argent.

Les riches métèques boivent la ciguë (10 selon Lysias, Erat. 7, Xénophon laisse entendre qu'ils étaient 30, ch. 3, 21. Diodore XIV, 5 en met 60).

Mort de Théramène qui refuse de s'associer à cet acte d'avidité cruelle.

Défense d'entrer dans Athènes à tous ceux qui ne sont pas des 3000. Ils sont dépossédés de leurs terres, et du Pirée, où ils se réfugient [La population du Pirée était plus démocratique que celle de la ville, selon Arist. Polit. V, 2 extr.]. Mégares, Argos et Thèbes les reçoivent, malgré la défense de Sparte.

Thrasybule occupe Phylé, il remporte 2 succès sur les troupes des 30, la neige aidant. (Selon Diod. 14, 32 et Corn. Nep. il repousse les avances et les offres des 30).

Massacre des citoyens de Salamine et d'Eleusis, où les 30 veulent se ménager une retraite.

Thrasybule occupe la hauteur de Munychie. Sa victoire. Critias †. Le Pirée rendez-vous de tous les exilés et démocrates. Les 30 sont obligés de se retirer à Eleusis (excepté Phidon et Eratosthène). Un gouvernement de 10 établi dans la ville : il est, évidemment, formé du parti de Théramène.

Guerre entre le Pirée et la ville. Lysandre vient au secours de la ville, son frère bloque le Pirée et affame les démocrates.

Pausanias arrive, il engage un petit combat avec les démocrates, pour sauver les apparences, et ouvre les négociations.

Réconciliation de la ville et du Pirée, les 30, les 11, et les 10 gouverneurs du Pirée, sont seuls exceptés du pardon général. Rentrée solennelle de Thrasybule et des siens (X. II extr. Lys. Agor. 80).

Hostilités contre Eleusis. Les chefs ~~sont~~, qui se rendent à une entre-vue

vue, sont massacrés. Les autres reçus. Serment μὴ μνησικακεῖν. Amnistie.

On maintient les anciens arrêts en matière civile, mais les condamnations politiques sont toutes cassées (Andoc. Myst. 89). Sur la proposition d'Archinus, si un procès était intenté contrairement aux serments d'amnistie, l'accusé pouvait opposer au demandeur une fin de non-recevoir (et le poursuivre à son tour) (παραγραφή. Isocr. in Callim. in.). ♂

Voyez sur les sommes dues par les 30 aux Lacédémoniens et payées par tous les Athéniens. Dém. c. Lept. 460.

Les lois de Solon sont revisées, sur la proposition de Tisamenus (Andoc. 83), par des nomothètes (et placées sous la sauvegarde de l'Aréopage) (cp. aussi Lys. c. Nicom.). En attendant, on nomme une commission de 20 citoyens pour veiller sur l'État (Andoc. 81. Je ne trouve nulle part plus de renseignements sur ce fait.). Une ère nouvelle commencera. La république recommence sur nouveaux frais.

[Quelques détails. Parmi les victimes des 30, entre Polémarque et Dionysodore, connus par 2 discours de Lysias, Léon de Salamine était l'une des plus célèbres. En rapprochant Andoc. Myst. 94 de Plat. Apol. p. 32 C, on voit que les 30 voulaient envelopper Socrate et Mélitus, le sycophante auteur de sa mort, dans un même crime : ils furent des 5 citoyens que les tyrans mandèrent à la Tholos pour les charger d'amener ~~cet~~ Léon. Xénophon (II, 3, 39) cite la mort de Léon dans le discours de Théramène, par anticipation, à ce qu'il paraît : car Platon dit que Socrate n'échappa au ressentiment des 30 que par la chute prochaine de leur gouvernement. Xénophon (l. l.) parle aussi d'un ~~cet~~ certain Antiphon, souvent confondu avec l'orateur, et Plutarque (Lys. 15), ainsi que Diodore (XIV, 5), de l'athlète Autolycus, célébré par le Banquet de Xénophon. L'exécution du fils de Nicias, Nicérate (Xen. l. l.) fit plus de tort aux 30 ; le nom de Nicias était encore chéri à Sparte, et Pausanias se servit de ce souvenir, lorsqu'on plaça sur ses genoux l'enfant de Nicérate, pour enflammer les Lacédémoniens contre l'injustice des 30. Lys. de bonis fratris Niciae, 10 399.]

♂ Si l'accusation d'Ératosthène n'est ~~peut-être~~ pas contraire à l'amnistie, puisqu'il était l'un des 30 (c'est en effet la question légale ~~tout~~ qui y est par discutée (de tout)), si les accusations de Philon et d'Évandre peuvent s'excuser, puisqu'il s'agit non pas de les punir, mais de les exclure des honneurs de la république, celle d'Agoratus me semble évidemment faite en dépit des traités et serments, quelle que soit d'ailleurs la méchanceté de cet agent subalterne des oligarques, et la question de droit est discutée dans ce discours avec une grande légèreté. ~~Au contraire~~ Cette question et l'esprit de conciliation, d'union patriotique qui devait faire la force de la république régénérée, sont au contraire admirablement développés et mis en lumière dans la Défense pour Mantithéos, et le discours ~~contre~~ d'Isocrate contre Callimaque.

Κατὰ Ἐρατοσθένους. Lysias.

Analyse du discours dans les anciennes notes.

Andocide I, 90 nous apprend que les Trente mêmes et les Onze, quoique exclus de l'amnistie, pouvaient la réclamer s'ils consentaient à rendre leurs comptes, οὐδὲ τούτων (sc. μνησικακήσω) ὃς ἂν ἐθέλῃ εὐθύνας διδόναι τῆς ἀρχῆς ἧς ἦρξεν.

Blass croit que Lysias porta plainte à propos de cette εὐθύνη. Rauchenstein pense que, quoique métèque, Lysias n'aurait pas eu ce droit, qu'il poursuit simplement Érat. pour la mort de Polémarque, que le reste, la partie politique, est une extension du discours, ajoutée parce que le jury s'y attend, le désire, mais que la vraie plainte est terminée avec le § 36, et que le § 37 l'indique assez.

Je crois que Rauch. méconnaît la nature de la cause. Tout l'exorde réfute sa manière de voir. Cf. surtout les mots οὐ μέλλον ὡς οὐκ ἔχων οἰκείας ἔχθρας καὶ συμφορὰς τοὺς λόγους ποιήσομαι. La division du discours est nettement marquée au § 5. Dans l'εὐθύνη, Lysias accuse Ératosthène comme un des Trente : aussi criminel envers la république en général que ~~et~~ les ~~bons démocrates~~ citoyens en particulier, il prétend en vain se couvrir de la popularité peu méritée dont son ami politique Théramène jouit à cause de sa mort. Tous les membres du collège des

Comp. aussi cet exorde avec l'exorde du κ. Ἀγορ.

Trente se valent. Mais Lysias n'est pas un accusateur de profession, un sycophante : d'après les habitudes d'Athènes, il commence par ses griefs particuliers, la mort de son frère Polémarque dont Érat. a été l'auteur. Gardez-vous d'en inférer que la poursuite intentée par Lysias ne visait que ce fait. Les institutions d'Athènes, grâce auxquelles tout citoyen (ou isotèle) pouvait assumer les fonctions de notre ministère public, ne doivent pas nous donner le change.

L'accusation d'Agoratos poursuit aussi une vengeance personnelle en vengeant tout le peuple. Mais il y a cette différence qu'il tâche à établir, lui, que sa cause est la cause de la République, tandis que Lysias montre que la cause de la république est aussi la sienne. L'action intentée à Agoratos vise le meurtre de Dionysodore, l'accusateur, beau-frère, donne à cette action une portée politique extraordinaire ; y intéresse toute la cité ; ~~Ératosthène~~ Ératosthène ne peut invoquer l'amnistie en sa faveur, qu'après avoir rendu ses comptes, il doit justifier ~~tous~~ tous ses actes politiques, Lysias les accuse, en prenant pour point de départ celui de ces actes qui l'a frappé personnellement.

Date du discours. Sous Euclide. Éleusis était encore au pouvoir des Trente qui s'y étaient retirés (§ 94 τοῖς [illegible] μάχεσθε). Sentiments divers des juges (§ 90-91).

[Cela n'est cependant pas tout à fait concluant ; voir néanmoins ἐπιφοιτᾶτε, § 80, que Blass allègue.

Lysias. Ὑπὲρ τοῦ Ἐρατοσθένους φόνου.

Homicide légitime. Ἐπὶ Δελφινίῳ. Les Héliastes y avaient remplacé les Éphètes. Euphilètos joue sa vie et sa fortune.

Exorde approprié au cas particulier. Ce dont Dangs loue Lysias.

4. Proposition. Je crois, juges, que je dois démontrer qu'Ér. a été l'amant de ma femme (τ. γ. τ. ἐμήν), qu'il l'a séduite (corrompue), qu'il a déshonoré mes enfants (τ. π. τ. ἐμούς), qu'il m'a outragé moi-même, en entrant dans ma maison (τ. οἰκ. τ. ἐμήν — εἰσιόντα εἰς τὴν οἰκίαν).

En vieux franç. « la femme mienne ».

L. applique le précepte τὸ ἓν πολλὰ ποιεῖν. Tout le monde s'exprime ainsi sous l'empire d'une forte émotion. L'art fait sciemment ce que la nature laisse inconsciemment échapper.

« n'a pour obtenir aucun avantage, si ce n'est la satisfaction conforme aux lois ». Quant à ἔχθρα et χρημάτων ἕνεκα, il y revient §§ 43-46.

Mais il n'a garde d'indiquer les charges de l'accusation que sa narration va réfuter. Ce serait mettre les juges en garde. La famille d'Érat. prétendait qu'Euphilètos avait attiré son ennemi dans un guet-apens (37), en lui dépêchant la servante (avec un faux message de sa femme), que l'autre ayant essayé de se sauver, il l'avait saisi dans la rue et traîné de force dans la maison, qu'enfin [illegible] il l'avait arraché de l'autel du foyer (27).

Antiphon Meurtre d'Hérode fait tout le contraire.

Soutenaient-ils qu'Ér. s'était sauvé dans la rue, ou qu'il n'était pas même entré dans la maison? Évidemment qu'il s'était sauvé dans la rue. L'argumentation le prouve.

5. La narration, complète, μόνη σωτηρία. Elle est, en effet, le grand recours de Lysias. ἐὰν διηγῶ, si je suis capable (sic, sans habitude de la parole).

Disposition simple, presque toujours la même chez Lysias (cf. Denys), conforme aux manuels antiques et modernes.

(gêner, être désagréable.

6. μήτε λυπεῖν] κτλ. Propriété des termes.

Ensuite ordonnance régulière dans les choses alors apparente.

γίγνεται ... ἐπίστευον ... παρέδωκα. Propriété des temps.

ἤδη, le commencement ...

8. Funérailles, mariages, procession, publiques — οἰκειότητα, l'inv... — J'imagine excellente, écono-me et qui gouverne tout avec grand soin — δεινοτάτη

dans la vie monotone des femmes d'Athènes. (λόγους προσφέρουσα τῇ ξυγγνώμῃ.

9. λόγους προσφέρων, faisant des ouvertures, ouvrant des négociations. Cf. Thuc. II, 70, 1 :

10. ἠλιθίως. « Bête » serait trop grossier, « naïf » trop fin. « Simple »

« niais ». Cf. 10, 16.

25 μὴ ἀποκτείνειν (de personne), ἀλλ' ἀργύριον πράξασθαι (lui faire payer de l'argent). (à cause de l'ordre des mots Lat. αὐτόν intraduisible).

26. La justice. L'homicide est légal : cet argument, le plus fort, est mis en action. Le mari outragé a-t-il été en effet maître de lui pour tenir alors ce langage, parler en homme qui ne venge pas sa propre injure, mais la loi méconnue ?

Cf. § 47, où la même idée est reprise comme couronnement de la confirmation, comme le § 26 couronne la narration, à la fin

27–29 ~~Discussion~~ Des faits. προνοίας.

30. Discussion des lois. Considération sur les intentions du législateur.

~~La loi~~ ~~par~~ Impunité de celui qui tue l'homme qu'il a trouvé près de sa concubine. Si le législ. avait pu trouver une peine plus forte pour les séducteurs des femmes légitimes, il l'aurait infligée. —

Le viol puni d'une amende, la séduction de mort. Plut. Solon, 23 fait la même observation, et s'étonne. Cependant, il y a là un paralogisme : aucune loi ne prononçait la mort contre l'adultère. La loi concédait ce droit au mari, ἐφ' αὐτοφώρῳ.

34. Le paralogisme développé. La loi ne permettait pas seulement, elle a ordonné de faire ce que j'ai fait.

36. Prenez garde, les voleurs se donneront pour des adultères.

37. ~~Discussion~~ Discussion des faits.

47. Péroraison. La légalité est sa forteresse. [49. ἐνεδρεύεσθαι.

Les lois tendraient donc un piège aux citoyens !

... τὰ τοιαῦτα πράσσοντας, ceux qui ont de telles mœurs. — ... ἀφιέντες, tout en voyant.

προσεῖχον τὸν νοῦν, opposé à ἐφύλαττον, cf. ~~γεννῶν~~, « ne faisaient des attentions pour elle ». Cf. Xénoph. Anab. II, 4, 2 : Ἧττον τοῖς Ἕλλησι προσεῖχουσι τὸν νοῦν. Cyrop. V, 5, 40 : ὅτι οἱ Μῆδοι ἧττόν τι προσεῖχον τὸν νοῦν ἢ πρόσθεν, ils n'avaient pas moins de déférence pour sa volonté. Démosth. ... Phil. I, 6 συμμαχεῖν καὶ προσέχειν τὸν νοῦν ἐθέλουσιν.

La narration prépare et contient en germe tous les arguments de la confirmation.

27. τοιούτων ἔτυχεν ὥσπερ καὶ οἱ νόμοι κελεύουσιν. Cf. Cic. Mil. X ~~XIII~~. Fecerunt id ... quod suos quisque servos in tali re facere voluisset.

* « justice a été faite, non pour ma satisfaction particulière, mais dans l'intérêt commun »

36. πάντων τῶν ἐν τῇ πόλει κυριωτάτη, de tous les pouvoirs de la cité le vote des juges est le plus souverain (absolu).

... τὴν τιμωρίαν (le dessein ... λαβεῖν). — οἱ τοιαῦτα ... *

Lysias

Κατ' Ἀγοράτου

XIII

([Blass croit (II² [illegible]) que Lys. s'est trompé, et que ces faits se passèrent quand Thér. revint de Samos avec la désolante réponse de Lysandre.])

Lorsque, en 404, Théramène apporta de Sparte des conditions de paix révoltantes pour tout bon Athénien, la faction [, qui formait déjà un gouvernement occulte, ~~se d~~ chercha à se débarrasser des hommes qui disposés à entraver ~~leurs~~ les projets. Plusieurs citoyens furent accusés de tentatives révolutionnaires : ~~par~~ un dénonciateur suborné, Agoratos.

[qui savait, aussi bien que l'auteur du traité [illegible] du Gouv. d'Athènes, que la puissance maritime d'Ath. était intimement liée à la démocratie, et qui voulait abattre pour se délivrer d'un régime qui lui était odieux,

(fit, en apparence forcé et malgré lui, des révélations sur un complot où il aurait trempé lui-même avec de nombreux complices, dont il donna les noms.

On les jeta en prison et, (au préalable) sous la domination des Trente, le sénat, instrument docile des maîtres qui le présidaient, les condamna à mort (et acquitta Agoratos). ~~Exécution~~ Mise à mort.

Assez longtemps après les événements (§ 83) les parents de l'une des victimes, (Dionysodore) son frère Dionysios et son beau-frère, poursuivirent Agoratos en justice, comme ἀνδροφόνος, non devant l'Aréopage, mais par la procédure sommaire ἀπαγωγή devant les Héliastes présidés par les Onze. Lysias écrivit le discours du beau-frère, δευτερολογία, qui était, dans ce cas, le ~~disc~~ plaidoyer principal.

Agoratos prétendait avoir été récompensé et avoir reçu le droit de cité comme un des meurtriers de Phrynichos ~~Agoratos~~. Le ψήφ. discuté aux §§ 71 sq. s'est retrouvé partiellement : C. I. A. I, 59. Contrairement à ~~l'avis de~~ Lysias, il n'y est mentionné que comme εὐεργέτης.

Les accusateurs vengent à la fois la mort de leur parent et celle d'un grand nombre de bons citoyens. En obéissant à des motifs personnels, ils exercent un ministère public, ils prennent en main la cause de la démocratie. Les juges, les [illegible] par l'ass. judiciaire, doivent ~~punir~~ un ennemi de la cité : ~~ils~~ ~~pour~~ un devoir politique et religieux. Cette idée domine le discours, est expliquée dans l'Exorde 1-3.

(Dans Exat. c'était [illegible]

(Le caractère de la plainte, la poursuite pour meurtre, liée au droit sacré, donne qqch. de solennel à cet exorde, quoique la cause ne se plaide pas devant l'Aréopage.

(Exorde travaillé, à comparer avec l'ex. d'Antiphon, Meurtre d'Hérode. Composition antithétique, sensible, quoique moins voyante, précise, sans être compassée (1. ὑπὸ ἐμοῦ τοῦ εἰκότως μισεῖται, ὑπό τε ὑμῶν, ἂν θεὸς θέλῃ, δικαίως τιμωρηθήσεται. etc. § 2. μεγάλα ἐζημιώσθε, il a frappé sensiblement... οὐ μικρὰ ... ἐβλάπτετε ... ἐζημιώσατε il a [illegible]

| Προσήκει ... προσήκει ... [illegible]

L'orateur s'avance au pas cadencé, grandement sympathique : il a l'allure d'un ... ;

Partition (de la partie principale du discours, laquelle est ici, comme ailleurs, la narration) §4. 1) comment la démocratie fut renversée et par qui. 2) comment moururent les hommes dénoncés par Agoratos. 3) leurs dernières recommandations.

Cette ~~partition~~ division annonce le système de l'accusation. La démocratie fut renversée, la ville livrée aux plus grands malheurs par Agoratos. Le misérable instrument des oligarques est présenté comme ~~est~~ l'auteur de tous les maux, devient le centre du récit. Dans XII, dirigé contre un homme considérable, Eratosthène, l'un des Trente, le point de vue est plus juste. Ici les exigences oratoires dénaturent les proportions, le rôle d'Agoratos grandit démesurément. Αὔξησις (grossissement)

Les dénonciateurs ne doivent pas seulement meurtrier des dénoncés, ~~mais~~ un

Mais si l'accusé prend trop d'importance, l'accusateur s'efface. Son caractère, son ἦθος, ne sont pas marqués; ~~...~~ après avoir lu ce discours, on ne le connaît pas, comme on connaît d'autres clients de Lysias. Il devait en être ~~...~~ ainsi. La cause est publique, l'intérêt de la cité prime la personnalité de l'accusateur.

A la fois ... aux petits ...

I

1) 5-34. L'orateur remonte jusqu'à la mort de Cléophon : c'est qu'il agrandit son sujet, qu'il rattache les dénonciations d'Ag. à l'histoire générale des menées qui préparèrent cette révolution. Il s'en excuse au §4.

2) 35-38. 3) 39-42.

2) Récit d'une simplicité pénétrante. Simulacre de légalité : terreur exercée par les Trente. ₤

3) L'importance des dernières recommandations est déjà marquée

dans la partition. Dionysodore en charge sa femme, seule présente dans la prison. Les dépositions qui suivent ne se rapportent pas, ne peuvent se rapporter, aux paroles de Dionysodore. Ces paroles sont ~~sans~~ semblent inventées par Lysias. Dionysodore, s'il désirait être vengé, devait (au nombre de la bouche) et parler surtout des Trente, de Critias, des vrais auteurs de sa mort, non d'un misérable (exclusivement), qui est mis en avant pour le besoin de la cause. Dans la péroraison, l'or. tirera un parti expressif des paroles qu'il prête au mourant. Ces habiletés cousues de fils ~~invisibles~~ imperceptibles sont

Le triomphe de Lysias. On a vu dans le meurtre d'Eratosthène les paroles du mari outragé qui parle en justicier

43-48 αὔξησις qui clôt la narration, espèce de péroraison partielle. Énumération rapide de tous les excès commis, de tous les maux qui fondirent sur la ville. Agoratos en est l'auteur : τεθεωρηκότα τὸν αἴτιον τούτων. Morceau aussi mesuré dans la forme que violent pour le fond.

Avec 49 commence la seconde partie du plaidoyer : l'argumentation. Ici l'argum. est à peu près de même étendue que la narration. (II)

49-61. Procatalepse. L'orateur réfute d'avance ce que l'accusé pourra alléguer pour justifier ou excuser sa conduite.

62-82. Antécédents, vie de l'accusé : son infamie opposée au mérite de ses victimes. C'est par ce dernier point que commence le morceau.

83-90. Réfutation des objections formelles. La légalité de la procédure était contestable : voyez dans Antiphon, meurtre d'Hérode, ~~combien les formes tutélaires~~ quelles garanties tutélaires offrait à l'accusé la poursuite devant l'Aréopage, juge naturel du φόνος. Extension abusive du terme ἐπ' αὐτοφώρῳ. Mais le procès tout entier était illégal. L'amnistie couvrait

(Défense d'un citoyen resté dans la Ville sous les Trente)

~~Ago~~ Agoratos. Ce que l'or. allègue, n'est qu'un vrai sophisme. Les vrais principes sont exposés avec sa grande tension, XXV, 23-29.) Ici la question de l'égalité est étranglée, comme dans la Couronne de Démosthène.

Lysias a tâché de faire oublier la faiblesse de ses subtils arguments par une péroraison d'une singulière insistance ~~éloquente~~ 92-97. Très travaillée, le ton s'en élève discrètement, frise une ou deux fois le pathétique (93 : νυνὶ δή... νυνί. ἐπαρχίσαι τὰ πράγματα τὰ περιστηχότα. 95 : πρὸς θεῶν Ὀλυμπίων). Sans que tel soit justifié le caractère de moment final. Les dernières recommandations des mourants adressées aux amis. Mais leurs amis, c'étaient tous les Athéniens, tous les bons démocrates (au § 92 la leçon des manuscrits gâte le raisonnement. La correction de Rauchenstein est bonne). En acquittant Ag., vous vous associeriez au jugement des Trente, vous condamneriez ceux qui, avant de mourir, vous ont imposé le devoir de les venger. Vous devez faire le contraire de ce qu'ont fait les Trente : syllogisme complètement et rigoureusement développé, sans laisser aucun terme sous-entendu, § 96. Les formes de la logique serrée ne déplaisent pas à Athènes.

La péroraison finit sur cette argumentation peu pathétique. C'est conforme aux mœurs oratoires de ce temps, si l'on veut, mais je crois que le personnage qui parle y est pour quelque chose : le logographe n'a pas voulu lui prêter de grands mouvements qui demandent un geste, un accent que seuls les vrais orateurs peuvent se permettre.

Effet de cet éclairage [?]

La péroraison de XII, prononcée par Lysias en personne, est plus pathétique.

Ne pas oublier que le père de Dionysodore, Dionysios, signalé [illegible] Lysias avait épousé la première, brièvement il est vrai (§ 86). Évidemment, il manquait de ta-
Il est nécessaire pour bien établir ce discours.

Κατὰ Ἀγοράτου (XIII)

1–3. Il vous appartient, ô juges, à vous tous de venger les hommes qui furent mis à mort parce qu'ils étaient dévoués à votre démocratie ; et cela m'appartient à moi tout particulièrement, car Dionysodore était mon beau-frère et mon cousin.

Il arrive donc qu'Agoratos, que voici, est mon ennemi de même qu'il est votre ~~l'ennemi de votre démocratie~~ à vous, peuple d'Athènes. Car il a commis des actes pour lesquels il est aujourd'hui avec raison haï par moi, et sera, si Dieu le veut, avec justice condamné par vous.

En effet, mon beau-frère Dionysodore et beaucoup d'autres, dont vous entendrez tantôt les noms, des hommes qui avaient bien mérité de vous, peuple d'Athènes, il les mit à mort sous les Trente, en se faisant leur dénonciateur. Or, par ces actes, il nous frappa sensiblement moi et chacun de ses parents en particulier, et il causa un grand dommage à toute la ville en général qu'il priva de pareils hommes.

J'estime donc, ô juges, que c'est un devoir de justice et de piété et pour moi et pour vous tous de ~~venger~~ punir chacun suivant son pouvoir ; et en nous faisant ainsi, je crois, que les dieux, comme les hommes, nous seront plus favorables.

Dans tout cet exorde les juges et l'accusateur sont sans cesse rapprochés, assimilés. Nous avons mêmes amis à venger, le même ennemi à poursuivre. Cet ennemi nous a ~~fait~~ porté des coups ~~[illegible]~~ également sensibles ~~[illegible]~~ à moi et aux autres. Le punir est notre devoir commun.

[il] me semble,

Partition (de la narration)

4. Mais il faut, Athéniens, que vous entendiez toute l'affaire depuis le commencement, afin que vous sachiez, d'abord de quelle manière la démocratie fut renversée et par qui (καὶ ὑφ' ὅτου), ensuite de quelle manière ces hommes furent mis à mort par Agoratos et aussi les recommandations qu'ils firent avant de mourir. Car instruits exactement de tous ces faits, vous condamnerez Agoratos avec empressement et en conscience.

Cf. un morceau semblable dans Andocide, De myst., disc. antérieur au x. Agor.

39-42. Ensuite, ô juges, après que la sentence de mort eût été prononcée contre eux et qu'il leur fallut mourir, ils font venir dans la prison, qui sa mère, qui sa femme, qui sa sœur, qui avait, chacun enfin les parents qu'il avait, afin de ne pas quitter la vie sans avoir embrassé une dernière fois les leurs. C'est ainsi que Dionysodore fait venir dans la prison ma sœur, qui était sa femme. Avertie elle arrive, vêtue de noir, comme de raison quand son mari se trouvait dans une telle situation. (antériorité). En présence de ma sœur Dionys. disposa (de ses affaires domestiques comme bon lui sembla, et d'Agoratos il le désigna l'auteur de sa mort, et il, comme dernière volonté, il recommanda solennellement à moi et à Denys, son frère, de le venger sur Agoratos. Et il recommande à tous ses amis la même chose, et il dit à sa femme enceinte de lui, s'il lui naissait un fils, de lui dire qu'Ag. avait fait mourir son père et de lui ordonner de venger la mort sur ce meurtrier.

(dernière volonté)

43 249.

Dénoncés par Ag., ces hommes furent donc mis à mort ; et après que les Trente se furent débarrassés d'eux, vous savez bien, je crois, combien de maux cruels tombèrent sur la ville ; et cet homme ~~est~~ a été l'auteur de tous ces maux, en faisant mourir ces citoyens. Il est douloureux pour moi de rappeler les malheurs de la ville, mais j'y suis forcé, ô juges, par la circonstance, afin de vous faire comprendre ~~tous les motifs~~ combien vous avez grand motif de prendre pitié d'Ag. Vous savez le sort des citoyens amenés de Salamine, leur mérite, leur nombre, et la mort qui leur fut infligée par les Trente ; vous savez le sort de ceux d'Éleusis et, nombreux eux aussi et frappés du même coup ; vous vous souvenez aussi de ceux qui furent ici comme jetés en prison par suite de haines personnelles ; sans avoir fait aucun mal à la ville, ils furent contraints de périr de la mort la plus honteuse et la plus ignoble, laissant les uns des vieux parents ~~avancés en âge~~, qui avaient espéré être nourris dans leur vieillesse par leurs enfants et être ensevelis par eux (après leur décès) ; d'autres laissant des sœurs non mariées, d'autres des enfants en bas âge, ayant encore besoin d'une grande sollicitude ; ~~quels pensent~~ quels sentiments croyez-vous, ô juges, qu'ils ~~avaient~~ ont pour cet homme, quelle sentence prononceraient-ils, si cela dépendait d'eux, puisqu'ils ont été, par lui, dépouillés de ce qu'ils avaient de plus cher ?

[il parle d.. écrivant : τὰ ἐπ' ἐκείνοις γενό- το — καὶ ἐγένετο]

Vous savez comment ~~les~~ vos murs ont été rasés, vos vaisseaux livrés aux ennemis, vos chantiers détruits, comment les Lacéd. furent mis en possession de votre acropole, comment la puissance entière de la ville fut ~~[illegible]~~ paralysée, au point qu'il n'y eut plus de différence entre la plus petite ville et votre ville. En outre, vous avez perdu vos fortunes privées, et à la fin vous avez été tous ensemble expulsés par les Trente de la patrie. Voilà ce que prévoyaient ces hommes de bien quand ils ~~disaient~~ s'opposaient, ô juges, à la conclusion de cette paix. Eh bien, ~~ni~~ toi, Ag., quand ils voulaient ~~faire du bien~~ rendre service à la ville, tu les as fait mourir en les dénonçant comme complotant contre la ville, et c'est toi qui es l'auteur de tous les malheurs qui frappèrent la ville. Maintenant donc souvenez-vous chacun de ses infortunes particulières et (dans) des infortunes communes de la ville, châtiez celui qui en est coupable (l'auteur)

Lysias

Contre Agoratos

Suite

§ 92-99. Il vous appartient, ô juges, (cela vous app. à vous tous) de prendre en main la vengeance de ces hommes autant qu'à chacun de vous. Car en mourant ils vous ont adjurés vous et tous leurs amis de les venger sur Agoratos, comme étant leur meurtrier, et de lui faire du mal autant que cela serait, enfin (en un mot), au pouvoir de chacun. Si donc ils ont ~~incontestablement~~ évidemment rendu service à la ville et à votre démocratie, chose dont vous convenez vous-mêmes, il faut que vous tous ~~soyez~~ leur ~~leurs~~ amis et ~~leurs~~ proches, en sorte que leurs adjurations ne s'adressent pas plus à vous qu'à chacun de vous.

(En acquittant Ag., vous condamneriez ces citoyens divins ; vous déclareriez qu'ils ont mérité la mort.) (94) et ainsi il leur arriverait la chose la plus indigne : les hommes qu'ils adjuraient ~~comme~~ étant leurs amis, de les venger, ces mêmes hommes se feraient les complices des Trente pour les condamner (ὑπόψηφοι)

96. Enfin, il vous appartient d'émettre un vote contraire à celui des Trente. ~~Donc~~ Eh bien, ceux qu'ils condamnaient à mort, acquittez-les, vous, et ~~ceux~~ ceux qu'ils ne condamnaient pas à mort, condamnez-les, vous. Or les Trente prononçaient la mort contre ces hommes, qui étaient vos amis ; il faut donc ~~les~~ que vous les acquittiez. Ils acquittaient Agoratos, parce qu'ils le voyaient disposé à ~~les~~ perdre ces hommes ; il convient donc que vous le condamniez. Quand vous aurez ainsi émis une sentence contraire à celle des Trente, vous aurez, en premier lieu, vengé vos amis, vous aurez, ensuite, aux yeux de tous les hommes, voté conformément à la justice et à l'équité.

Lysias

Denys d'Halicarnasse lui attribue ces qualités :

La pureté, τὸ καθαρόν, de la langue Attique. Ἀττικῆς γλώσσης ἄριστος κανών. En cela, il n'est égalé que par Isocrate.

La propriété, κύρια ὀνόματα. À la diff. de Gorgias et de son école. Cependant, dans ses panégyriques, il use quelque peu des ornements poétiques, métaphoriques. « On dirait qu'il parle comme le premier venu, et cependant quelle différence » Ὁμοίως δὲ τοῖς ἰδιώταις διαλέγεσθαι δοκῶν, πλεῖστον ὅσον ἰδιώτου διαφέρει (ch. 3).

Clarté, σαφήνεια. Concision, βραχύτης : imposée par la clepsydre. Nécessité d'ailleurs.

La phrase ramassée, arrondie, propre aux luttes judiciaires, ἡ συστρέφουσα τὰ νοήματα καὶ στρογγύλως ἐκφέρουσα λέξις. Démosthène l'y a dépassé, mais en y mettant un art plus visible. (Voy. par ex. c. Philon (XXXI), 24).

Il me semble que D. n'insiste pas assez sur le nerf, l'énergie de [illegible] de Lysias.

Ἐνάργεια. La vérité saisissante, résultant des détails bien observés, bien choisis.

Ἠθοποιία. Caractères : nature prise sur le fait. Πεποίηται γὰρ αὐτῷ τοῦτο τὸ ἀποίητον. Son habileté d'autant plus grande qu'elle est moins apparente.

Les convenances, τὸ πρέπον. Cela rentre un peu dans l'ethos.

La grâce, χάρις, ἡδονή, ἀφροδίτη. Caractère suprême.

Ce qui nous touche le plus, c'est l'éthopoéie. Lysias s'identifie avec son client, entre dans sa peau.

Le meurtre d'Ératosthène est un chef d'œuvre d'éthos.

Généralement, elle se marque mieux dans les défenses que dans les accusations.

Citons deux exemples frappants. Un jeune, disait-on, doit se faire humble, tâcher de toucher les juges, de flatter leur vanité. Tels sont, en effet, certains clients de Lysias. Mais il en est qui prennent un ton fort différent, conforme, ce semble, à leur situation et à leur caractère.

Exemples : Défense de Mantithéos (XVI). Caractère franc, confiant, hardi d'un homme jeune, de bonne famille, de goûts militaires, un de ces beaux cavaliers fringants, qui étaient devenus suspects depuis la révol. oligarchique. Aristoph. a noté l'orgueil arrogant avec les chevaux, cette élite (Detinasia), désigné Βουλιεύω. On lui reproche d'avoir servi dans la cavalerie sous les 30 (et cependant la cause se place un peu plus tôt, en 392). Il le nie, et cela n'eût-il pas été faux, il dit-il n'y a rien de bien grave.

Il sait gré à ses accusateurs de lui donner l'occasion de faire connaître sa conduite. Ce serait peu pour lui de réfuter les accusations et de prouver qu'il n'est pas ennemi des institutions établies ; il veut que les sénateurs, après l'avoir entendu, ~~aient bonne opinion de lui~~ le prenant par bonne opinion de lui, il consent à être rejeté du sénat (1-3).

Il n'est pas de ceux qui parlent bas et qui affichent une grande modestie dans leur vêtement (ou leur démarche ?) (§19), il porte les cheveux longs (κομᾷ) (il a de bonnes façons), de trop bonne heure peut-être l'ambition de parler dans l'assemblée. Il y a des vices qui, tout en faisant peu de bruit, ne laissent pas de faire beaucoup de mal. Mais ce n'est pas là-dessus qu'il faut juger les hommes. Mantithée a fait toutes les campagnes, les plus pénibles, ~~s'exposant et bravant les dangers~~, demandant les postes les plus dangereux et s'exposant pour la patrie. Dans une bataille malheureuse devant Corinthe « ὕστερος ἀνεχώρησα τοῦ σεμνοῦ Στειριέως τοῦ πᾶσιν ἀνθρώποις δειλίαν ὀνειδίζοντος » je me suis retiré après ce fier Thrasybule qui taxe tout le monde de lâcheté !

Défense de l'infirme, ἀδύνατος (XXIV)

Pauvre, boiteux, il reçoit un petit secours public, une obole par jour. En revanche son infirmité l'exclut de certaines ~~fonctions publiques~~ honneurs publics qui impliquaient des fonctions religieuses, comme la dignité d'archonte.

L'auteur d'une εἰσαγγελία devant la βουλή, lui dispute ce secours.
Ce soi-disant pauvre a un petit commerce, une boutique près de l'agora; il y reçoit joyeuse société, s'amuse avec ceux qu'il reçoit, rit, plaisante, ~~se moque~~ du prochain; il monte à cheval: il doit être rayé du rôle des indigents.

Le prévenu ne cherche nullement à apitoyer les sénateurs, il ne pleurniche point. Ce contrefait a de l'esprit, il est enjoué, goguenard même, aime le mot pour rire. Il reste donc dans son caractère.

C'est ce qui a fait penser à certains, bien à tort, que ce plaidoyer n'était qu'un discours fictif, une caricature de rhéteur.

L'exorde ressemble à l'exorde de XVI. Le prévenu remercie son accusateur de lui avoir fourni l'occasion de rendre compte de sa vie. C'est l'envie qui fait parler l'accusateur. Faut-il être méchant pour envier ceux dont tout le monde a pitié? Je ne lui ai point fait de mal, je n'ai aucun rapport avec lui: il est si ~~méchant~~ vil que je n'ai jamais ~~voulu~~ en faire ni mon ami, ni mon ennemi. Il me porte envie, parce que, tout misérable que je suis, je suis meilleur citoyen que lui etc. (2-3)

πονηρός, homme de rien

Je monte à cheval et, oui, (sur les chevaux qu'on me prête ~~des autres~~), ma pauvreté ne me permet pas d'avoir une mule. Que ne me reproche-t-il aussi de me servir de deux bâtons, au lieu d'un seul? les béquilles sont ~~c'est là~~ une chose du même ~~genre~~ que les chevaux (12)

Il prétend pourtant que je ne suis pas infirme, ~~donne un démenti~~ Mais regardez-moi! ~~aveugles~~. Si vous en croyez un homme qui, par ses paroles,

prétend donner au décret à vos yeux, rien n'empêche que je concoure pour la dignité d'archonte et qu'il reçoive mon obole comme étant infirme (13).

(Dispute devant les tribunaux. Le plus proche parent.)

Il vient me disputer mon infirmité comme il ferait ~~fait~~ une riche héritière, ὥστε ἐπικλήρου τῆς συμφορᾶς οὔσης ἀμφισβητήσων ἥκει (14); vous n'écouterez pas sa demande impudente.

22 29. Péroraison a quelque chose de touchant. Je ne viens pas rendre compte ici de l'administration des deniers publics, ni de la gestion d'une magistrature. Mon malheur m'exclut des hautes charges publiques; comme dédommagement, comme consolation, la ville m'accorde un léger secours. Ne me privez pas de ma pauvre obole, la seule chose qui me reste.

1) Quel intérêt peuvent avoir pour nous les plaidoyers prononcés par eux? Intérêt double: 1) historique et 2) littéraire

~~Quel intérêt peut avoir pour~~ Rien de plus obscur que ~~notre~~ est infirme, ~~et tout autre~~ que la plupart des clients de Lysias 1. 2) Le même intérêt que les meubles, les vases, ~~les ustensiles~~ des anciens Grecs? D'un objet nécessaire ils ont fait un objet d'art. Ces plaidoyers, composés pour les besoins de petits bourgeois d'Athènes, condamnés en apparence à disparaître avec le besoin qui les a fait naître, sont devenus entre les mains d'un artiste de vrais bijoux qu'on ne se lasse d'admirer.

1) Intérêt hist. (La vie domestique, intime. Comme dans les comédies, et mieux, parce qu'il n'y a pas de fiction; comme la Gazette des Trib., si ce n'est que nous y cherchons l'extraordinaire, ici, au contraire, les mœurs, les usages, le train ordinaire de la vie.

Lysias

Meurtre d'Ératosthène

Exorde : Mettez-vous à ma place, quel châtiment ne jugeriez-vous pas trop faible pour pareille injure ? C'est la seule injure que, dans tous les gouvernements, le plus petit ~~et moindre~~ a le droit de venger sur le plus grand.

Je voudrais vous voir juger mon cas avec les mêmes sentiments que vous auriez si pareille chose vous était arrivée.

§4. Proposition

Je crois devoir, que je dois vous ~~démontrer~~ faire voir, qu'Érat. était l'amant de ma femme, qu'il l'a séduite et qu'il a déshonoré mes enfants et m'a outragé moi-même dans ma propre maison ; qu'il n'y avait aucun sujet de haine entre moi et lui sauf celui-ci, et que je n'ai pas agi ainsi ~~par cupidité~~ pour de l'argent, ~~pour~~ afin de sortir de la pauvreté et m'enrichir ~~d'avoir riche de pauvre que j'étais~~ ~~ni comme peuvent faire des pauvres qui veulent s'enrichir~~, ni pour obtenir aucun avantage, si ce n'est la satisfaction conforme aux lois.

« la f. même »

« les enf. mêmes »

τὸ ἐξ ἀρχῆς ἀδικ... Naturel, effet de l'art.

il dit qu'il ne s'est pas laissé payer. Euphilète ... — cf. 43, 49.

[Il n'a garde d'indiquer les charges de l'accusation (27. 37) que la narration va réfuter implicitement. Ce serait mettre les juges en garde. Il ne procède pas comme Antiphon.]

Narration

§5. Je vais donc vous faire connaître toutes mes affaires depuis le commencement sans rien omettre, mais en disant toute la vérité. Je crois, en effet, que

[Disposition simple, conforme aux mœurs d'alors comme d'aujourd'hui]

c'est là mon seul salut [la narration complète], si je suis capable de vous expliquer tout ce qui s'est passé. [Il n'a aucune habitude de la parole.]

6. Voici mon histoire ~~Moi, ô juges,~~ ~~quand~~ Après que j'eus pris la résolution de me marier et que j'eus fait entrer ~~conduit~~ une épouse ~~femme~~ dans ma maison, je me conduisis d'abord de manière à ne pas la gêner (lui être désagréable, d'autre) ni de la laisser trop maîtresse de faire ce qu'elle voudrait. Je ~~la gardais~~ veillais sur elle, autant que possible, et j'avais des attentions pour elle, comme de raison. [Ordonnance régulière et propreté de tous les termes, malgré le luxe peu apparent.] Mais quand il me naquit un enfant, je commençai à avoir confiance : je lui remis toutes mes affaires, pensant que c'était là le lien le plus grand. 7. Dans les premiers temps, Ath., elle était la meilleure de toutes les femmes, ménagère habile, économe et qui gouvernait tout avec ~~grand~~ un soin minutieux. Mais quand ma mère ~~vint à mourir~~ décéda, cette ~~perte~~ mort devint la cause de tous mes malheurs. [Il n'est pas, comme on pourrait le penser, la faute de cette surveillance.] Car ayant suivi ses funérailles, ma femme fut remarquée par cet homme et finit par se laisser séduire.

ἡ ἐμὴ γυνή (ἀντὶ ἡ γ. ἡ ἐμή)

(Maison d'un petit bourgeois, qui tient avant tout à l'épargne. Autre est la maison d'Ischomaque)

[Funérailles, mariages, processions publiques — occasions.]

Guettant la servante qui va au marché, il lui fit des ouvertures et l'entraîna à sa perte [la maîtresse, via la servante.]

Et d'abord, ô juges, (il faut ~~entrer dans ces détails~~ vous expliquer aussi ces choses) j'ai un petit appartement double, les femmes ~~pareilles~~ étant au rez de chaussée, pour l'habitation des femmes et celle des hommes. Après la naissance de notre enfant, la mère l'allaitait, et pour ne pas l'exposer en descendant l'escalier toutes les fois qu'il fallait le laver [optatif] j'habitais, moi, en haut, et les femmes en bas.

Et c'était déjà devenu une habitude que ~~la mère~~ ma femme descendît souvent dormir près de l'enfant, pour lui donner le sein et l'empêcher de crier. Et cela se passait ainsi pendant longtemps, et moi je ne soupçonnais rien, j'étais assez simple ([illegible]) ~~pour~~ pour croire qu'il n'y avait pas dans toute la ville de femme plus sage que la mienne. [!]

Puis ensuite, ô juges, il m'arriva de rentrer inopinément de la campagne ; après le dîner l'enfant se ~~mettait~~ mit à crier, et faisait le méchant, ~~in~~ agacé à dessein par la servante pour faire ainsi. C'est que l'homme était dans la maison (je sus tout plus tard). Et moi, d'ordonner à ma femme de s'en aller et de donner le sein à l'enfant,

Thuc. II, 70. οἱ Ποτιδεᾶται ἀνάγκῃ ἔχοντες προσφέρουσι λόγον περὶ ξυμβάσεως τοῖς στρατηγοῖς τ. Ἀθ.

[Évid. le gynécée était souvent dans un autre corps de logis]

pour qu'il cessât de pleurer. Elle refusait d'abord,

en femme contente de me voir après une longue absence.

Et quand je me mets en colère et lui ordonne de

s'en aller, « Ah, dit-elle, tu veux t'amuser ici avec

la servante ; l'autre jour déjà, quand tu étais près de

s'en aller, tu la caressais. » Moi de rire, elle se lève

et en s'en allant ferme la porte, comme par plaisanterie,

et attire les verrous. Et moi sans réfléchir à rien ni

rien soupçonner, je m'endormis avec plaisir, en homme

qui vient de la campagne. Sur l'aube du jour, elle revint

et ouvrit la porte. Et quand je lui demandai pourquoi les portes

avaient fait du bruit la nuit, elle dit (prétendit) que la lampe

près de l'enfant s'était éteinte et qu'elle l'avait allumée chez le voisin.

Moi, je ne disais rien, et je croyais que c'était la vérité. Il me

sembla cependant, ô juges, qu'elle avait mis du blanc, alors que

son frère n'était pas encore mort depuis trente jours. Néanmoins

je ne fis aucune observation sur la chose et je sortis sans rien dire.

3e p. cénde.

[§ 499. Une vieille, députée par une maîtresse d'Érasis

d'Ératosthène, lui ouvre les yeux. 16 ans. « Le coupable

est Érat. d'Oéa, un homme qui a séduit non seulement ta femme,

mais beaucoup d'autres. C'est son métier. ») [Avis aux jurés.]

[Ne traduisez pas : « C'est cet etc. »]

§27 Lisstrata

Lysias
~~contre~~ Meurtre d' Eratosth.
Stile

§23. Après lui avoir dit de garder la porte, je descends en silence et je sors. J'arrive chez tel et tel, et je trouve les uns à la maison, les autres absents de la ville. [!]
Après avoir pris avec moi autant que ~~possible de ceux qui étaient~~ cela était possible dans ces circonstances ἐκ τῶν παρόντων ~~d'entre~~ eux, je marche. Nous achetons des flambeaux dans la mercerie la plus voisine et nous entrons, la porte étant restée ouverte sous la surveillance de la servante....

§25 Moi, juges, je le frappe, le renverse et lui ayant ramené les deux mains sur le dos et les ayant liées, je lui demande pourquoi il m'outrage dans ma propre maison. Lui avoue avoir tort, mais il supplie et conjure de ne pas le tuer, mais de lui faire payer de l'argent. [ἀν τοῦ, intraduisible, [illegible].]
Mais je lui dis : « Ce n'est pas moi qui te tuerai ; c'est la loi de la cité, loi que tu violes au gré de tes plaisirs (~~[illegible]~~) [dont tu te soucies moins qu'au gré de tes plaisirs, faisant subordonner à] tu as mieux aimé commettre un pareil délit sur ma femme et mes enfants (τοῦτ ἐποίει) que d'obéir aux lois et de vivre sagement ». C'est ainsi, ô juges, qu'il reçut le châtiment que les lois ordonnent (!) d'infliger à quiconque commet un tel attentat. [Cf. Cic. Mil. X : « Fecerunt id ... quod suos quisque servos in tali re facere voluisset. »]

[Commencement de la narration]

27–29. ~~Discussion~~ Des faits encore une fois présentés.

§ 29. Il ne ~~niait point~~ contestait rien, ô juges, mais il avouait ses torts ; il m'implorait, me suppliait (pour ne pas mourir, ~~il était~~ (prêt à payer une rançon). Moi, je n'acceptai point la satisfaction qu'il proposait, je jugeais que la loi du pays devait être la plus forte, et ~~je tirai de lui la châtiment~~ j'infligeai la peine que vous avez jugée la plus ~~juste et~~ conforme à la justice et imposée à ses pareils.

30–36. Discussion des lois. Beaucoup de considérations fines et ingénieuses.
37–46. Discussion des faits.

§ 47. Péroraison.

Moi, ô juges, j'estime que justice a été faite (j'ai puni) non dans mon intérêt, mais dans l'intérêt de ~~tout~~ la ville tout entière. ~~Quand~~ Les ~~fautifs~~ (~~De tels hommes verront~~ voyant quel prix ~~attend de~~ est promis par la loi à ~~leurs~~ ~~forfaits~~ délits, commettront moins d'attentats sur autrui, s'ils voient que tel est aussi votre sentiment. Sinon, il serait plus honnête d'abolir les lois ~~existantes~~ établies et d'en ~~porter~~ rédiger d'autres, ~~portant~~ réservant des peines ~~contre~~ pour ceux qui gardent leurs femmes et donnant toute sécurité à ceux qui veulent en abuser. Ce serait beaucoup plus juste, que de laisser les lois tendre un piège aux citoyens, si elles ordonnent de faire ce que l'on veut de l'homme qu'on aura surpris en adultère, ~~et si la~~ tandis que la justice est plus à craindre pour les maris outragés que pour ceux qui, au mépris des lois, déshonorent les femmes d'autrui. En effet, je cours aujourd'hui de risque parce que j'ai obéi aux lois de la cité.

Ceux qui ont de telles visées, en cette occasion, et tentent de ravir et des biens et tout le reste.